Babbitt

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

hg nt fe eS | ay

LA COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTERATURE
LAL: L'ACADEMIE SUEDOISE ET DE LA FONDATION NOBEL

LA COLLECTION

DES

PRIX NOBEL

DE

LITTÉRATURE

est éditée

sous le patronage

DE

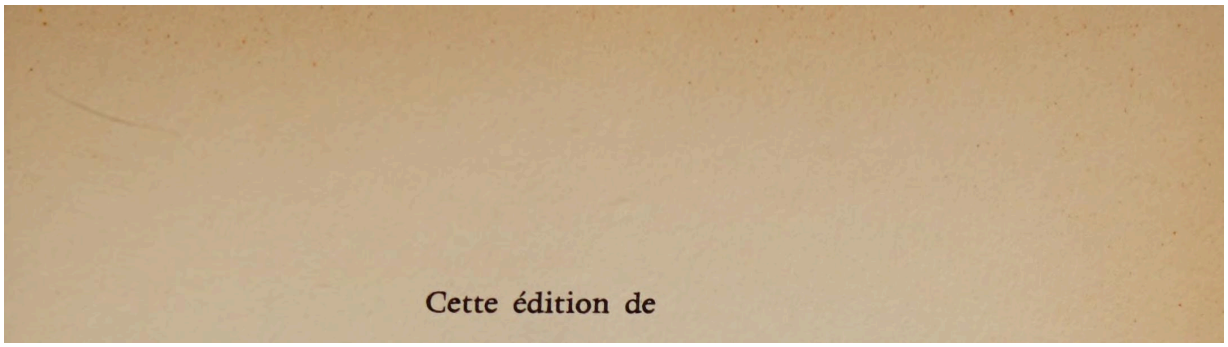
L'ACADÉMIE SUÉDOISE

ET DE

LA FONDATION NOBEL

JUSTIFICATION DU TIRAGE * Le tirage de cette édition a été limité a: Quatre-vingts exemplaires, imprimés sur pur fildu Marais, comprenant cinq dessins originaux par collection et une suite des illustrations en couleurs de chaque tome, numérotés de 1 a 80. Deux mille cinq cents exemplaires, imprimés sur vélin de Lana, comprenant une suite des illustrations en couleurs, numérotés de 814 2.580. Le reste du tirage a été imprimé sur vélin blanc du Moulin de Saint-Roch. Me

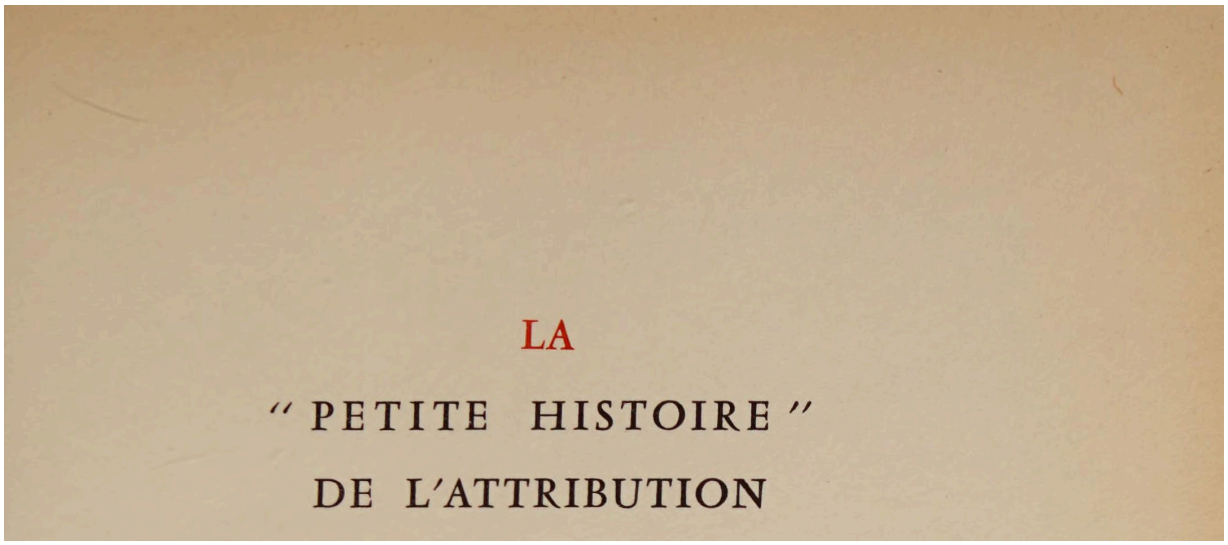
Cette édition de BABBITT de SINCLAIR LEWIS me lauréat 1930 (ETATS-UNIS D’AMERIQUE) réalisée par LES PRESSES DU COMPAGNONNAGE est une sélection des EDITIONS ROMBALDI réservée a LA GUILDE DES BIBLIOPHILES aGid=



The text on this page is estimated to be only 33.00% accurate

lead pak

“ PETITE HISTOIRE ” DE L’ATTRIBUTION DU PRIX NOBEL A SINCLAIR LEWIS PAR LE Dr. GUNNAR AHLSTROM MEMBRE DE LA SVENSKA INSTITUTET Traduite du manuscrit suédois par Malou Héjer «Wg»



V 1930, et ce fut le tour des Etats-Unis d'Ameérique. Cet événement marque un tournant, non seulement dans les annales nobéliennes, mais aussi dans l'évolution des jugements portés en Europe sur les écrivains du Nouveau Monde. Ils devenaient, de ce fait, respectables sur le plan conventionnel et académique. Il avait fallu bien des années pour franchir ce pas. Incontestablement, c'est tout a Phonneur du pays chargé d'attribuer le Prix de n'avoir pas trop tardé 4 manifester son admiration et de l'avoir portée sur la personne de Sinclair Lewis. Longtemps, les Etats-Unis avaient été considérés comme une terre aventuriére vouée aux émigrants et aux chercheurs d'or, ou encore comme le pays d'élection de la hablerie en affaires et des parvenus aux dents garnies d'or de Wall Street. Lastatue de la Liberté, le phonographe d' Edison, les automobiles de Henry Ford et les films comiques de Mac Sennet, tels étaient les représentants d'une civilisation sans vraie culture. Au point de vue littéraire, le pays semblait négligeable, il méritait tout au plus un coup d'ceil condescendant. Un Longfellow ou un Emerson offraient d'insipides vertus littéraires qui appartenaient déja au passé.

Fenimore Cooper et son dernier Mohican, ou Mark Twain et son Huckelberry Finn se classaient parmi les « lectures pour la jeunesse ». Les noms nouveaux qui percérent peu avant la premiére guerre mondiale n'avaient pas encore droit de cité dans les salons. Jack London et Upton Sinclair trouvaient leur public dans les milieux ouvriers. Des hauteurs du Parnasse académique, on les considérait comme des écrivains assez rustres, a la périphérie de la grande littérature; les idées socialistes exprimées dans les ceuvres renforcaient encore l'impression de robuste naiveté qu'ils donnaient. Mais on vit cette Amérique entrer dans la guerre; par la voix de Woodrow Wilson, elle se fit entendre dans les délibérations de l'ancien monde. II était bien naturel que la curiosité s éveillat, et on finit par se demander sérieusement ce que le drapeau étoilé pouvait recéler au creux de ses plis. On devinait Pexistence de forces en puissance derriére les images déformantes qu'on s'était transmises jusque-la. Au cours des années qui suivirent la paix de Versailles, les impulsions venues des Etats-Unis s'affirmérent progressivement et la littérature américaine, miroir de la fagon dont on vivait au pays des gratte-ciel, prit évidemment de limportance. A son grand soulagement, l'Europe put constater que les nouveaux émissaires d'Outre-Atlantique étaient loin de se solidariser avec la vulgarité qu'on avait coutume d'associer 4 leur civilisation. Ils étaient les premiers 4 fustiger la hablerie et les fausses prétentions. Un H. L. Mencken, un Theodor Dreiser ou un Sinclair Lewis faisaient apparemment cause commune avec les _intellectuels de TEurope. Ils démasquaient, ironisaient, lapidaient, et leur refus de se laisser leurrer, leurs dénonciations correspondaient bien aux antipathies éprouvées 4 Londres et a Paris. C'est pourquoi ils éveillérent un intérét tout particulier et pénétrérent dans des milieux qui, autrement, seraient restés inaccessibles 4 toute forme d'américanisme. Les réticences que pouvait inspirer leur radicalisme plus ou moins accentué se trouvaient affaiblies par la sympathie qu'éveillait une attitude critique qu'on approuvait. Io

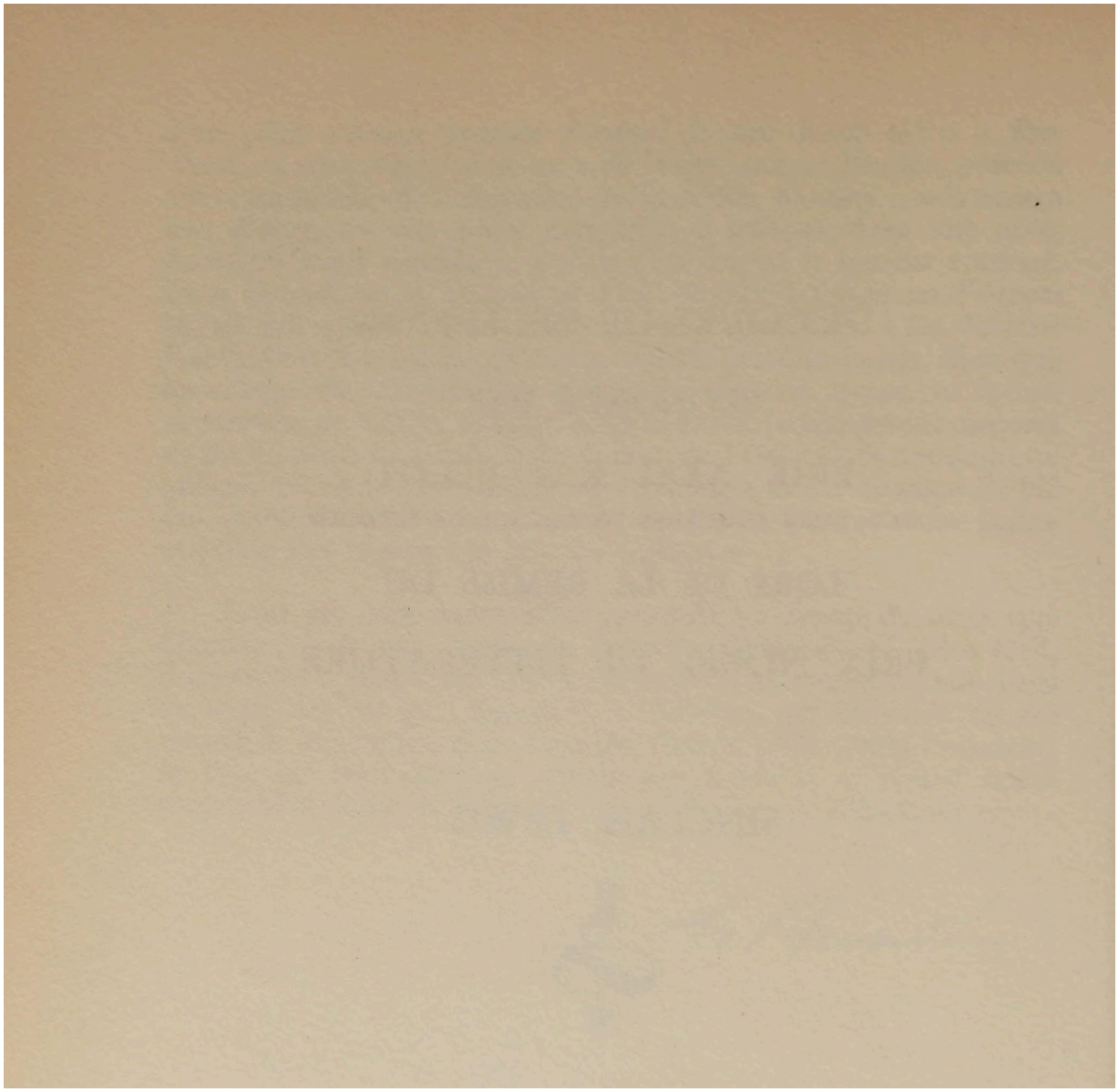
De nouveaux succés et de nouvelles traductions vinrent renforcer le courant. Les ailes de la littérature s'avérérent aussi puissantes que celles de l'avion de Charles Lindberg lors de sa célébre traversée de |'Atlantique. L'Amérique devint un engouement et son nom ne manqua pas de réapparaitre régulitrement dans les discussions dont le Prix Nobel s'entourait toujours. En 1930, les prévisions de la presse s'orientérent trés tt dans cette direction. On savait, il est vrai, que Paul Valéry était proposé par Paris, mais le prix d' Henri Bergson, de 1927, était encore de trop fraiche date pour que le lauréat pit étre cette fois encore un Frangais. On parla également de Maxime Gorki et de la Russie, mais on ne pouvait guére imaginer que l'Académie suédoise vouliit couronner lun des chefs de file de l'U.R.S.S. De méme, les sympathies manifestes de Theodor Dreiser pour les Soviets jouaient a son détriment, et d'ailleurs il y avait peu de chances que la lecture de ses romans massifs séduisit l' Académie. Le cas de Sinclair Lewis se présentait tout autrement. Plusieurs académiciens influents avaient, d'ores et déja, remarqué ses Ouvrages et contribué en les présentant dans la presse et ailleurs, 42 donner 4 son nom un certain prestige. Main Street, Babbit, Martin Arrowsmith étaient des succés de librairie, méme en Suéde. La candidature de lauteur avait atteint son point de maturité et, aprés le succés de Dodsworth en 1929, elle paraissait définitivement appelée au succés. Au sein de Académie, ce fut Henrik Schiick, promoteur perspicace de plusieurs excellentes attributions de Prix, qui la lanca en invoquant ce chef-d'ceuvre. Et la proposition rallia une majorité le 5 novembre. Le résultat était attendu, la satisfaction fut générale. La satisfaction ne fut pas moindre lorsqu'on apprit que Sinclair Lewis avait l'intention de venir en personne chercher son Prix en Suéde. Le poids des ans, cette excuse dont on avait fait un usage constant autrefois, n'était pas de mise dans ce cas. Le lauréat n'avait que quarante-cing ans: il battait le record de jeunesse tenu par Rudyard Kipling depuis 1908. Son entrée dans 'aréne répondit d'ailleurs parfaitement a l'espoir qu'on avait eu de voir apparaitre un Yankee désinvolte au franc-parler, et II

facile 4 interviewer. Personnellement, d'ailleurs, 'héte de marque que recevait la Suéde n'était pas sans affinités avec le style de vie du pays. Il était né au Minnesota, l'un des points d'arrivée de la grande émigration de paysans suédois du x1x® siécle. On trouve d'ailleurs plusieurs personnages suédois dans ses livres, en premier lieu cet honnéte Sondelius qui apparait dans Martin Arrowsmith. Pendant la traversée de l'Atlantique, Sinclair Lewis et sa femme, journaliste, s'étaient préparés a l'événement en étudiant assidtment « Le suédois en dix legons » — manuel et disques. « Where is the doctor? A whisky for everybody!» Telles furent les paroles d'accueil de Sinclair Lewis lorsqu'il regut en robe de chambre, avant le lever du soleil, les journalistes qui avaient pris d'abordage le bateau d'Amérique au large des cétes de Suéde. « L'idée que je me fais d'un lauréat Nobel, c'est que c'est un solennel pontif, pas un homme de mon genre. C'est bien la premiére fois qu'on attribue un Prix Nobel a un reporter. Car je suis un reporter, et ma vie tout entiére a été un reportage. Lorsque le Roi Gustaf va me remettre le Prix, je voudrais lui dire: « Sire, vous devez vous tromper de personne. » Le vieux Mark Twain avait écrit une fantaisie burlesque décrivant les mésaventures d'un Yankee 4 la cour du roi Arthur. La visite de Sinclair Lewis a la cour du roi Gustaf et 4 son Académie stockholmienne ne se préta aucunement a ce genre de comique de situation. Le lauréat joua son réle jusqu'au bout avec une aisance souveraine, le visage haut en couleurs, et animé d'une spontanéité charmante. I] supporta avec dignité la longue solennité et écouta attentivement le beau discours que lui adressa, dans cette langue qui lui était étrangére, l'éminent secrétaire Erik Axel Karlfeldt — ce fut d'ailleurs la derniére manifestation publique de celui-ci; il devait mourir l'année suivante. Monsieur Lewis s'inclina, 4 européenne, devant Sa Majesté le Roi, et exprima sa gratitude un peu plus tard, au banquet, dans une courte allocution qui fut trés gofitée. Le lendemain, il y eut comme de coutume un diner au palais royal en 'honneur des lauréats et le héros littéraire du jour confia au prince Charles, 12

frére du roi, dans un suédois d'une correction exemplaire: « Le passereau est un petit oiseau a queue raide, qui sautille et picore des vers ». C'était Pune des phrases du manuel suédois. Le prince poursuivit la conversation en anglais. Mais l'événement saillant du séjour 4 Stockholm, ce fut la conférence du lauréat dans l'ancienne salle de l'Académie. I] Pavait intitulée, ostensiblement « La crainte de la littérature en Amérique» et il la prononga avec une simplicité, une liberté de pensée et d'expression qui firent une forte impression. Evoquant ses expériences personnelles, en premier lieu la fagon dont Elmer Gantry avait été accueilli, il donna une image assez effarante des conditions de travail d'un écrivain de tempérament libéral dans une ambiance culturelle d'esprits bornés et d'universitaires parodiques. Les Américains des milieux officiels craignaient toute littérature qui ne les flattait pas, qui n'insistait pas sur leur précellence, tout simplement. Mais, contrastant avec les exemples éloquents dont il illustrait le fait, il présentait une autre image, celle d'un renouveau littéraire, de ces ceuvres qui se créaient pour protester contre la médiocrité. Généreusement, il traca le portrait de bien des collégues qui eussent mérité le Prix Nobel: celui d'un Upton Sinclair, d'un Theodor Dreiser, d'un Eugen O'Neill, d'un Sherwood Anderson. C'est dans le méme esprit qu'il attira l'attention de ses auditeurs sur les écrivains de la plus jeune génération, dont on pouvait tant espérer: un Thomas Wolfe, un Thornton Wilder, un Ernest Hemingway. Tout cela composait une belle manifestation de liberté de pensée, de largeur d'esprit, de perspicacité, et prend une valeur prophétique lorsqu'on pense au role que la littérature américaine allait jouer dans le monde et dans les appréciations futures des juges nobéliens. Mais que pensaient de tout cela Mr. Babbit et ses compatriotes ? Dés l'instant ot |'on apprit le nom du lauréat, d'acerbes protestations s'élevérent. La Suéde récompensait un détracteur assez douteux, disait-on 4 New York. Puis vint la conférence prononcée 4 Stockholm, qui suscita toute une série de sévéres réprimandes dont le théme était qu'on doit laver son linge sale en famille et non devant un public étranger. L'orage provoqua la publication 13

d’un petit ouvrage intitulé Pourquoi Sinclair Lewis obtint le Prix Nobel, ow était reproduit le texte de la fameuse conférence, précédé d’une traduction de l’allocution de Karlfeldt. Sinclair Lewis trouva bon d’apporter une petite correction a celle-ci, dans une note. Karlfeldt avait esquissé le milieu dans lequel le lauréat était né, Sauk Centre, ot la chaleur de |’été ajoutée a absence d’égouts aurait fait nattre des exhalaisons peu agréables. « Le docteur Karlfeldt se trompe sur ce point, riposte Sinclair Lewis. Bien que les villages du Middle-West n’aient eu, de mon temps, ni égouts ni services de voirie, chaque maison savait parfaitement disposer de ses détritus. En dépit de la chaleur de l’été, ce qui dominait au village, c’était le parfum des roses sauvages et des champs de bleé qui s’étendaient sur des millions d’arpents, cette senteur indescriptible des régions de grande culture. » C’est sur cette annotation pastorale en marge du texte que Sinclair Lewis prit congé du grand événement. Si, plus tard, il lui arriva d’éprouver le besoin de raviver ses souvenirs nobéliens de 1930, il n’eut qu’a consulter le dipl6me, qui motivait en ces termes la distinction dont ancien monde avait voulu l’honorer: le Prix lui était attribué «pour son puissant et vivant talent descriptif si plein de force créatrice, d’esprit et d’humour ». pees

DISCOURS DE RECEPTION PRONONCE PAR ERIK AXEL KARLFELDT SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE SUEDOISE LORS DE LA REMISE DU PRIX NOBEL DE LITTERATURE A SINCLAIR LEWIS A K LE 10 DECEMBRE 1930



Sire, Excellences, Mesdames, Messieurs, C= année, le lauréat du Prix Nobel de littérature est originaire @une région d Amérique qui a eu pendant longtemps des contacts avec la Suéde. Il est né a Sauk Centre, localité d'environ trois mille habitants, au milteu des vastes terres a blé et a mais du Minnesota. Il a décrit Vendrott dans son roman Main Street (Grand-rue), mais sous le nom de Gopher Prairie. C'est la Grande Prairie, un pays aux vastes ondulations, avec des lacs et des bosquets de chénes, qui a donné natssance a cette petite ville et a de nombreuses autres exactement semblables a elle. Les pionniers avatent eu besoin de villes pour vendre leur grain, de boutiques pour y acheter leurs provisions, de banques pour leurs préts sur nantissement, de médecins pour leurs corps et de prétres pour leurs ames. Il y a coopération entre la campagne et la ville, mais en méme temps conflit. La ville existe-t-elle a cause de la campagne, ou la campagne a cause de la ville? La Prairie fait sentir sa puissance. Pendant les hivers, longs et froids comme les nétres en Suéde, de terribles tempétes entassent la neige dans les vastes rues, entre les maisons basses et misérables. L'été distille une chaleur intense et la ville exhale de mauvaises odeurs provoquées par Vabsence d'un systéme d'égouts et le défaut d'un service de nettotement des rues. Mais 17

la ville a conscience évidemment de sa supériorité : elle est la fleur de la Prairie. Elle tient en main les leviers deV'économie : c'est elle le foyer de la civilisation: une Amérique en raccourci, imbue d'elle-méme au milieu de ces esclaves d'origine étrangére enchatnés a la terre, Allemands ou Scandinaves. Ainsi la ville méne une existence heureuse, confiante en elle-méme et croyant a une vraie démocratie qui n'exclut pas la répartition des habitants spécialement en fonction d'une saine morale des affaires et suivant la possession ou non d'une automobile : c'est pourquot il _y a plusieurs Ford dans la grand-rue. Dans cette ville arrive une jeune femme pleine de sentiments de révolte. Elle désire réformer la ville, au-dedans comme au-dehors, mats elle échoue complétement et risque d'y laisser sa vie. En tant que description de la vie dans une petite ville, Main Street est certainement l'une des meilleures qu'on ait jamais écrites. A coup sir la ville est d'abord et avant tout américaine, mais, en tant que milieu spirituel, elle pourrait aussi bien étre située en Europe. Tout comme Mr. Lewis, beaucoup d'entre nous ont souffert de sa laideur et de sa bigoterte. La forte satire a soulevé des protestations en ce lieu, mais on n'a pas besoin a@étre clairvoyant pour découvrir un effort de tolérance dans Pesquisse que Pauteur a donnée de sa ville natale et de ses habitants. Cependant, derriére la satisfaction superficielle de Gopher Prairie, la Jalousie est aux aguets. En bordure de la plaine se dressent des cités telles que St. Paul et Minneapolis, petits centres métropolitains déja, avec les Senétres de leurs gratte-ciel brillant au soleil ou, le soir, a la lumiére électrique. Gopher Prairie veut leur ressembler et juge venu le moment de fatre une campagne progressiste financée par Vélévation du prix du blé en temps de guerre. On fait venir un orateur de carrefour, un ameuteur de populace du genre le plus entrainant. Avec une éloquence bruyante il démontre que rien ne sera plus facile pour Gopher Prairie que de prendre la téte et @arriver a 200.000 habitants. Mr. Babbitt — George Follansbee Babbitt — est Vheureux citoyen dune telle cité. Elle s'appelle Zénith, mais sans doute on ne peut la trouver sur la carte sous ce nom. Cest a partir de cette ville avec ses horizons élargis 18

en conséquence, que Mr. Lewis pousse des incursions critiques dans les territotres de Vaméricanisme. La ville est une centaine de fois plus vaste que Gopher Prairie, et donc cent fois plus américaine et cent fois plus satisJatte @elle-méme, et la matérialisation de son optimisme et de son esprit progressiste prend corps en la personne de G.F. Babbitt. En fait, il est probable que Babbitt tend vers lV'idéal d'un héros populaire américain de la classe moyenne. La relativité des régles morales du commerce aussi bien que des régles de conduite individuelle sont pour lui un article de foi admis, et, sans hésitation, il considére comme une disposition divine a 'égard de homme le fait de travailler, d'augmenter son revenu et de jouir des progrés modernes. Il sent qu'il obéit a ces commandements et qu'il vit ausst en parfaite harmonie avec lui-méme et avec la socvété. Sa profession, marchand de biens, est la plus élevée qui soit, et sa maison située pres de la ville, avec ses arbres et son gazon, est d'un type classique, intérieurement et extérieurement. Sa voiture automobile est d'une marque correspondant a sa position; avec elle il fonce a travers les rues, jier comme un jeune héros au milieu des périls de la circulation. Sa vie de Samille correspond aussi a celle de la moyenne bourgeoisie. Sa femme s'est accoutumée aux ronchonnements de son mari et les enfants sont insolents, comme on s°y attend. Il jouit d'une excellente santé, il est replet et prospére, alerte et de bonne humeur. Ses repas quotidiens au Club sont des festins remplis de discussions @ affaires profitables et d'anecdotes stimulantes : il est sociable et séduisant. Babbitt est en outre un homme éloquent. Il a appris tous les slogans nationaux et les débite a la ronde dans sa langue diserte, dans ses conversations familiéres, au cours de réunions privées ou publiques. Il ne manque pas de s'intéresser méme aux choses de esprit les plus élevées. Il fldne en compagnie du poéte renommé, Cholmondeley Frink, qui consacre son génie a composer, pour diverses firmes, des annonces percutantes rédigées en vers, S'assurant ainsi un coquet revenu annuel. Babbitt méne donc la vie d'un citoyen irréprochable, conscient de sa respectabilité. Mais la jalousie des dieux guette ce mortel dont le bonheur devient trop grand. Une dme telle que celle de Babbitt est évidemment a]

incapable d’évolution, c’est un article tout fait dés le départ. Alors Babbitt découvre qu’il a des tendances au vice qu’il avait négligées, — mats pas complétement, se doit-on d’ajouter. Comme il approche de la cinquantaine, il se hate d’y remédier. Il entre dans une association ilégale et s’abouche avec une bande frivole de jeunes ott il joue le réle de mécéne généreux. Mars ses actions le trahissent. Ses déjeuners au Club sont rendus de plus en plus pénibles par le silence et ’éloignement de ses amis. Ils lui font comprendre qu il est en train de gdcher sa chance de devenir membre du Comité du Progres. Il s’agit évidemment de l’évocation de New York ou de Chicago. Il parvient alors a reprendre le dessus, et il est édifiant de le voir s’agenoutller dans le bureau du pasteur ot ce dernier lui donne V’absolution. Des lors, Babbitt peut, une fois de plus, se consacrer a [’Ecole du Dimanche et autres activités sociales utiles. Son histoire s’achéve comme elle a commencé. Ce sont les institutions en tant que véhicules d’idées fausses que Mr. Lewis cherche a atteindre dans son roman satirique, et non les individus, ainsi qu’il Va lui-méme précisé. C’est donc une réussite de son art, réussite presque unique en littérature, d’ avoir pu créer ce Babbitt qui vit en fataliste dans les limites d’un domaine terrien, tout en sachant étre en méme temps un utilitariste fastueux, un individu presque aimable. Babbitt est naif et croyant, et il parle au nom de sa fot. Au fond, cet homme n’est pas mauvais, et il est si joyeusement rafraichissant qu’il peut presque constituer un prototype de la vitalité et du brio américains. Il Jy a des gens bornés et des Philistins dans tous les pays, et Pon ne peut que souhatter que la moitié d’entre eux soient, ne serait-ce que partiellement, dwertissants comme Vest Babbitt. Léclat du personnage, ainsi que d’autres caractéres expressifs, ont tout naturellement bénéficié de V’incomparable stylistique de Mr. Lewis. Ecoutez, par exemple, la conversation de ces voyageurs de commerce, assis dans un compartiment de Vexpress de New York. Une auréole insoupgonnée nimbe la profession de vendeur. « Pour eux le héros romantique wétart plus le chevalier, le poete errant, le cow-boy, Vaviateur, ni Vexcellent et jeune procureur du département, mais le grand directeur commercial qui a une Analyse des problémes commerciaux sur son bureau couvert de glace, dont le titre de noblesse est celui de « professeur d'affaires », et qui se 20

sacrifice lui-méme et tous ses jeunes samourais au but universel de la « Vente » — non pas de la vente de quelque chose de particulier, pour quelqu'un ou a@ quelqu'un en particulier, mais de la « Vente tout court ». Martin Arrowsmith est une euvre de nature plus sérieuse. Lewis » a tenté de représenter la profession et la science médicales dans toutes leurs manifestations. Comme on le sait, la recherche américaine dans le domaine des sciences naturelles, de la physique, de la chimie et de la médecine se place parmi les meilleures de notre époque, et elle a été maintes fois saluée comme telle sur cette estrade méme. D'énormes moyens ont été mis a sa disposition. Des institutions richement dotées cuvrent sans cesse a son extension. Le fait que, méme la, un certain nombre de spéculateurs désirent tirer avantage de circonstances favorables peut étre considéré comme inévitable. Des industries privées sont a Vaffiit de découvertes scientifiques et veulent en profiter avant qu'elles aient été vérifiees et finalement ratifiées. Le bactériologue, par exemple, recherche avec un soin infini des vaccins pour guérir des maladies épidémiques, et le chimiste commercial veut les lui retirer prématurément des mains pour les mettre en fabrication massive. Sous la conduite d'un maitre doué et consciencieux, Martin Arrowsmith devient un tdéaliste de la science, et le drame de sa vie en tant que chercheur est qu'aprés avoir fait une découverte importante, il en différe la communication pour se livrer a des vérifications longtemps répétées, jusqu'a ce qu'il soit devancé par un Frangais de V Institut Pasteur. L'ouvrage offre une riche galerie de types médicaux différents. Nous y trouvons Vactivité bourdonnante des grandes écoles de médecine avec les querelles et les intrigues de leurs professeurs. Y figure le médecin de campagne sans prétention, déja évoqué dans Main Street, qui considére comme un honneur de se méler a ses clients et de devenir leur soutien et leur consolation. Nous trouvons aussi le subtil organisateur de la santé publique et du bien-étre général qui se sert de la faveur populatre et du pouvoir politique. Nous voyons ensuite les grandes institutions avec leurs chercheurs, en apparence tout a fait indépendants, mais qui, par suite de certaines disposttions, doivent compter avec les intéréts commerciaux des donateurs et obliger le personnel a accomplir des travaux forcés pour Vhonneur de P institution. 2I

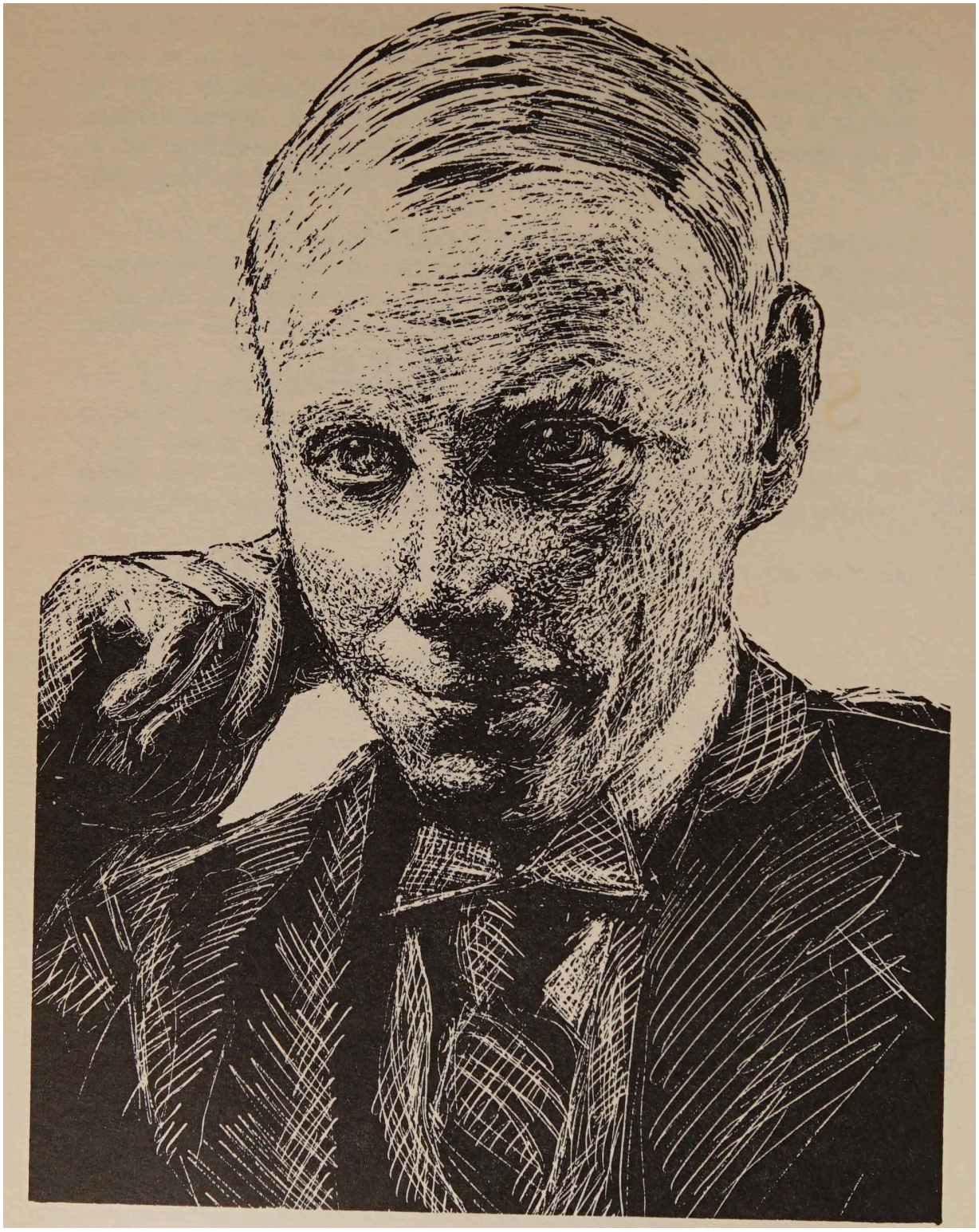
Au-dessus de ces personnages se dresse le maitre de Arrowsmith, Gottlieb, Juif allemand exilé, animé dune chaleur et dune admiration qui semblent refléter un modele pris sur le vif. C'est un fidéle et incorruptible serviteur de la science, mais en méme temps un anarchiste vindicatif et un misanthrope indépendant qui se demande st 'humanité dont il est le brenfaiteur vaut plus que les animaux qu'il tue pour ses expériences. Nous rencontrons également le médecin suédois, Gustaf Sondelius, un géant radieux qui, avec gateté et courage, traque la peste et autres fléaux dans leurs repaires a travers le monde, extermine des rats contagieux et briile des villages infectés, boit sec et proclame son évangile de Vhygiéne destinée a tuer Vart de la médecine. Tout au long de Vouvrage se déroule Vhistotre personnelle de Martin Arrowsmith. Lewis est beaucoup trop intelligent pour créer des personnages irréprochables, et son Martin souffre de défauts qui parfois semblent nutre a son évolution a la fois d'homme et de savant. Sa metlleure aide, en tant que jeune homme inquiet et indécis, il la regoit dune petite femme qu'il a rencontrée dans un hépital ou elle était une infirmiére anonyme, et lorsque étudiant en médecine malchanceux, il se met a errer a travers le pays, il la découvre dans un petit village du Far West, ou elle devient sa femme. C'est une dme simple et dévouée qui ne demande rien et qui attend patiemment dans sa solitude lorsque, séduit par la siréne de la science, son mari se perd dans le labyrinthe de ses travaux. Plus tard elle Paccompagne avec le Dr. Sondelius dans Vile ou sévit la peste et ot Arrowsmith désire expérimenter son sérum, et sa mort dans la hutte abandonnée, tandis que son mari écoute avec complaisance une autre stréne beaucoup plus terrestre que celle de la science, cette mort semble étre un acte final couronnant poétiquement la vie dune féminité primitive vouée a l'abnégation. Le livre est plein dun admirable enseignement conforme a la vérité, au dire des experts. Quoique passé mattre en mots faisant image, Lewis mest pas du tout superficiel quant aux fondemenis de son art. Son étude des détails est toujours aussi soigneuse et compléte que celle d'un homme de science tel que Arrowsmith ou Gottlieb, et, dans cette euvre, il a élevé un monument a la profession de son propre peére, celle de médecin, qui n'a certainement pas été éduqué par un charlatan ou un tricheur. 22

Son grand roman Elmer Gantry ressemble a une opération chirurgicale pratiquée sur lune des parties les plus délicates du corps social. Probablement il ne serait pas rentable de rechercher quelque part dans le monde les vieilles vertus puritaines, mais il se pourrait qu'on pit trouver dans Pun des vieux coins d'Amérique un reste de la secte qui considérait comme un péché de se remarier, une fois qu'il avait plu a Dieu de faire de quelqu'un un veuf ou une veuve, et comme impie de préter de argent avec intérét. D?ailleurs Amérique a di sans doute atténuer la rigidité religieuse de cette secte. Dans quelle mesure un prédicateur tel que Elmer Gantry se rencontre fréquemment la-bas, nous ne pouvons en avoir la motindre 1dée ict. Ni sa rude maniére de précher, avec des airs de boxeur hardi : « Hello, Mr. le Diable! », ni ses collectes fructueuses en argent et en hommes derriére les portes de Péglise, ne peuvent dissimuler le triste fait quil agit dun ignoble individu d'un modele assez peu courant. En fait, Mr. Lewis n'a ni voulu ni pu lui donner des traits attirants. Mais, du point de vue des descriptions, Pouvrage est un tour de force, authentique et puissant, et sa satire savoureuse et sombre est d'une inspiration infernale. Il ettt été inutile de souligner que Phypocriste prospére un peu partout et que quelqu'un qui Pattaque d'ausst pres se trouve en face d'une hydre a plusieurs tétes redoutables. Le dernier ouvrage de Sinclair Lewis s'intitule Dodsworth. Nous avions déja eu, auparavant, quelques apercus dans ses livres sur cette Famille qui est Pune des plus aristocratiques de Kénith, un cercle ou aucun Babbitt ne pourra jamais se glisser. En Amérique, « le plus artstocratique » signifie sans doute souvent « le plus riche », mais Sam Dodsworth est a la fois aristocrate et riche. Il s'avise, méme apres 300 ans, de la présence de sang anglais dans ses veines et déstre connattre le pays de ses ancétres. Il est Américain, mais non chauviniste. Sa femme, Fran, Paccompagne dans son voyage. Elle a déja dépassé la quarantaine, tandis que lui a cinquante ans. C'est une beauté frovde « dure, chaste comme le vent d'hiver » quoiqu'elle ait eu des enfants. Dans Patmosphére européenne, elle s'épanouit comme une brillante fleur de luxe, débordante de frivolité, de plaisir et @égoisme. Elle va si loin dans cette vore que Vhomme tranquille qui Parme dott l'abandonner a son destin. Mais une fois seul, tl médite sur le probleme « Europe-Amérique » et, en veritable homme d'affaires, il veut régler ses comptes avec les deux 2

continents. Il pense a beaucoup de choses, honnétement et sans idée précongue. L'une de ses observations est que le sol méme de 'Europe a quelque chose du calme de Vancien temps qui a été dédaigné par l'Amérique, pays des chasseurs inquiets de souvenirs. Mais Amérique est le pays de la jeunesse et des expériences osées. Et lorsqu'il y retourne, nous comprenons que le ceur de Sinclair Lewis le sutt. Oui, S. Lewis est Américain. Il écrit un langage nouveau — ameéricain — comme représentant de 120 millions d'dmes. Il nous demande de constdérer que cette nation n'est pas encore achevée ni complétement fondue; qu'elle est encore dans les années turbulentes de Padolescence. La grande littérature américaine nouvelle a pris son départ avec une auto-critique nationale. C'est un signe de santé. Sinclair Lewis posséde le don béni de manier son outil a défricher, non seulement d'une main ferme, mais le sourire aux lévres et la jeunesse au ceur. Il a les fagons d'un nouveau colon qui met une terre nouvelle en culture. C'est un pionnier. Le conférencier venant d'achever son discours en suédois, s'adresse alors en anglais au lauréat. Mr. Sinclair Lewis, Je viens de parler de vous a cette assemblée dans une langue que vous ne comprenez pas. F'aurats pu profiter de V'occasion pour dire du mal de vous. Je ne Pai pas fait. Fai parlé de vous comme lun des chefs, forts et jeunes, de la grande littérature américaine nouvelle. En outre vous bénéficiez d'un préjugé favorable dans le ceur des Suédois. Vous étes né parmi nos compatriotes vivant en Amérique, et vous avez parlé d'eux en termes amicaux dans vos ouvrages renommés. Nous sommes heureux de vous voir ict aujourd'hui, et heureux que notre nation puisse vous décerner Pune de ses récompenses. Et maintenant je vous demanderai de descendre avec moi pour la recevoir des mains de notre Roi.

LA VIE ET L'@®UVRE DE SINCLAIR LEWIS PAR Mark SCHORER Professeur a l'/Université de Californie (U. S. A.) a, ——

SINCLAIR LEWIS



Sa Lewis fut, en 1930, le premier Américain 4 remporter le Prix Nobel de Littérature. Rien dans ses débuts, aussi bien familiaux que littéraires, ne laissait prévoir que cet honneur international lui serait un jour dévolu. Un étrange gargon, taciturne et vivant a Pécart I] naquit le 7 février 1885 dans une petite ville obscure du Minnesota appelée Sauk Centre qui existait alors depuis moins de go ans. Sauk Centre avait a beaucoup d'égards le caractére d'une ville-frontiére américaine, et ses premiers habitants avaient été en fait de simples colons venus de lest dans des chariots couverts. Lewis lui-méme était le troisiéme fils d'un médecin de campagne assez dur et parcimonieux, venu du Wisconsin a Sauk Centre quelques années avant sa naissance. Le gargon fut appelé Harry Sinclair Lewis. Contrairement a ses deux fréres ainés, Lewis ne répondit jamais aux espérances que son pére avait formulées suivant la bonne tradition. On le considérait comme un garcon étrange et taciturne, objet de plaisanteries cruelles et vivant a Pécart. Enfant chétif, il ne pouvait participer 4 aucun des jeux et des sports pratiqués par les garcons de son 4ge. Il ne pouvait aller a la chasse ou 4 la péche, comme son pére et ses fréres, n'ayant ni l'habileté ni la patience nécessaires. I] était physiquement laid, ayant eu le visage précocement marqué par de 27

acné, et les jeunes filles qu'il courtisait sans espoir ne lui répondaient que par des rires. C'était 14 une misérable enfance; aussi dans les premiéres années de son adolescence, il décida que, lorsque viendrait le moment d'entreprendre ses études universitaires, il les ferait loin de sa ville natale. Son pére, dont les ancétres avaient vécu prés de New Haven, dans le Connecticut, accepta aprés de longues discussions que le jeune garcon s'inscrivit 4 l'Université de Yale, mais avant de pouvoir y étre admis, celui-ci devait passer six mois a l'Oberlin Academy, dans |'Ohio, pour satisfaire certaines conditions d'entrée requises par Yale. Maintenant, pensait le garcon, tout allait changer pour lui. Mais 4 Yale il fut encore plus malheureux qu'a Sauk Centre. Université 4 la mode, fréquentée principalement par les fils d'opulentes familles de l'Est, Université de Yale plongeait le campagnard pauvre, simple et mal vétu du MiddleWest dans une atmosphere aussi peu appropriée a lui que possible. Son intelligence vive était reconnue par un grand nombre de ses professeurs, mais parmi les étudiants, il ne trouva presque pas d'amis, et continua 4 mener sa vie de solitaire, et méme de paria. Néanmoins, ses: dispositions littéraires s'étaient déja révélées. Il avait écrit des poémes au collége de Sauk Centre et il continua a Yale et commenga a écrire de la prose. Ses premiers vers furent publiés dans la revue universitaire, The Yale Literary Magazine, et peu aprés sa prose y fut également publiée, ainsi que dans une autre revue universitaire appelée The Courant. [1 écrivait alors des poésies conventionnelles, la plupart 4 limitation de Tennyson, poémes sentimentaux d'un style archaique, au contenu faussement médiéval. Les histoires qu'a la méme é€poque il écrivit en prose différaient presque autant de ses ceuvres de maturité que ces poémes artificiels et sans originalité. Des études laborteuses, des débuts difficiles Durant deux étés de son séjour 4 Yale, les étés de 1904 et de 1906, le jeune homme travailla sur des bateaux transportant du bétail a Liverpool et se soumit lors de ces traversées 4 un pénible effort physique, s'adonnant tout entier 4 la poursuite d'une expérience littéraire. Il commenga a prendre d'abondantes notes 28

sur ses aventures, dans le but de s’en servir plus tard. Durant |’été de 1905, il revint 4 Sauk Centre ot, se replongeant dans |’atmosphére de la province, il développa une idée pour un roman qui devait s'appeler The Village Virus, et qui devint par la suite son premier grand succés littéraire, Main Street, publié en 1920. Revenu a Yale a l’automne de l’année 1906, il y trouva l’atmosphére aussi pénible, dans son genre, que celle qu’il avait trouvée a Sauk Centre, durant l’été de 1905, et soudain, durant ce méme automne de 1906, il quitta Yale pour s’engager comme portier dans une cellule de vie en collectivité que Upton Sinclair venait de fonder dans un endroit appelé Helicon Hall dans le New Jersey. Lewis y séjournait depuis prés d’un mois, lorsqu’il quitta la communauté pour tenter de mener 4 New York une véritable existence d’écrivain indépendant. II réussissait de vendre de temps en temps quelques vers ou de la prose a d’obscures revues, mais c’était la en vérité une existence trés précaire, et il vivait dans une profonde pauvreté. Un bref emploi de traducteur de frangais et d’allemand dans une revue appelée Transatlantic Tales n’améliora pas beaucoup ses conditions d’existence. Son pére refusait alors de l’aider financiérement, et au cours de l’année 1907 Lewis partit de nouveau, cette fois 4 Panama ot depuis peu se construisait le canal, et ot il espérait trouver du travail. Comme aucun travail ne se présentait, il décida subitement de revenir 4 New Haven et de terminer ses études a Yale. Une dispense spéciale lui permit d’étre a nouveau admis 4 l’Université; il recut son dipl6me universitaire en juin 1908, un an aprés les éléves de sa promotion. Pendant un certain temps il avait pensé qu’il pourrait continuer ses études a |’ Université de Yale, pour obtenir le doctorat de philosophie : il espérait devenir professeur, afin d’arrondir ses revenus d’écrivain. Auparavant, il avait songé a faire des études de droit et de médecine et, dans le méme temps, dans un juvénile acces d’enthousiasme religieux, il avait été jusqu’a faire le projet de devenir missionnaire protestant. Mais il décida finalement qu'il serait écrivain et uniquement écrivain, qu’il ne s’adonnerait 4 aucune autre tache, et qu’il ne prendrait un autre emploi qu’au moment ow la nécessité essentielle de survivre l’y contraindrait. Il s’en suivit de nombreuses années d’aventures diverses. Il travailla quelque temps comme rédacteur dans un journal de 29

Waterloo dans I'Iowa. Quand il perdit cet emploi, il partit pour New York ov il trouva pour un certain temps du travail dans les bureaux d'une organisation philanthropique. Soudain, il réussit a vendre pour la somme de soixante-quinze dollars, une histoire 4 une revue de grand tirage ;c'est alors qu'ildécidade suivre un grandnombre de gens qui allaient de Helicon Hall s'installer dans une communauté qui venait d'étre créée 4 Carmel en Californie. La, il eut occasion de rencontrer, entre autres, Jack London, et tandis que Lewis lui-méme n'avait aucun succés dans la vente de ses histoires, il menait 4 bien un autre genre de tentative, en vendant a Londres des plans de romans a des prix variant de cinq a quinze dollars. Comme il pouvait tout juste vivre avec de pareilles sommes, il entra dans les bureaux du Bulletin de San Francisco, et il y travaillait depuis un peu plus de deux mois lorsqu'il fut congédié. Du Bulletin il passa dans les bureaux del' Assoczated Press de San Francisco, et de nouveau n'y resta guére plus de deux mois. Pendant ces quelques mois de son séjour a San Francisco, il prit trés minutieusement des notes pour un roman qui devait s'appeler The Fathers, et passa beaucoup de temps a « faire des recherches » parmi les ouvriers de San Francisco; ce fut le début de ce « roman travailliste » qui hanta Lewis toute sa vie et qu'il ne fut jamais en mesure d'écrire. Lorsque son engagement a 1' Associated Press prit brusquement fin, Lewis revint une fois de plus dans Est. A Washington, o4 un ancien camarade de Yale éditait une revue destinée 4 encourager les centres de rééducation pour les sourds, appelée The Volta Review, il trouva de nouveau un emploi de courte durée. Mais ses gains étaient alors inférieurs 4 ceux de tous ses précédents emplois, et cette association avec son camarade de Yale ne fut pas pour lui une collaboration heureuse. Ses principales publications parurent dans une étrange revue appelée Nautilus, consacrée au développement des idées semi-religieuses d'un mouvement appelé « La Pensée Nouvelle ». I] travaillait également aux premiers brouillons de ce qui allait finalement devenir son premier roman, Our Mr. Wrenn. I] sentait que, dans l'intérét de sa carriére d'écrivain, il devait étre a New York, et non 4 Washington; aussi, quand il cut la surprise de se voir proposer un emploi dans la Frederick A. Stokes Co. de New York, il abandonna sans cérémonie son modeste travail 4 Washington et fit une fois de plus ses valises. 30

Premiers succés littéraires __ A partir de la fin de année 1910 jusqu'a décembre 1915, Sinclair Lewis travailla dans toutes sortes de maisons d'édition. Mais surtout, il ne cessait de travailler a ce qui devait €étre son premier roman, et bien que l'on dise que ses amis, auxquels il montra son brouillon, le découragérent dans sa tentative de devenir un romancier sérieux, il continua 4a travailler a cet ouvrage jusqu'a ce qu'il obtint ce qu'il pensait étre un manuscrit publiable. Aprés avoir été refusé par plusieurs éditeurs, le manuscrit fut enfin accepté par la maison Harpers et publié en février 1914. Deux mois plus tard, le 15 avril, Lewis se mariait pour la premiére fois, prenant pour épouse une jeune femme nommée Grace Livingstone Hegger qui renonca 4 son emploi dans les bureaux de Vogue Magazine pour installer le premier ménage Lewis a Port Washington. Lewis travaillait encore 4 Manhattan, alternant alors ses occupations, et écrivant fiévreusement avant et aprés son travail sur divers sujets, mais il attendait avec impatience le jour ot il pourrait abandonner son second métier pour se consacrer a la littérature. La publication de Our Mr. Wrenn! encouragea a croire que sa carriérelittéraire sérieuse allait commencer. Son apprentissage littéraire avait été long et poignant et, comme les événements allaient le prouver, il n'était pas du tout terminé. Ce roman eut une presse assez favorable, mais la vente en fut trés faible. Le méme sort était réservé au second roman de Lewis The Trail of the Hawk, publié en 1915. Travaillant a un troisiéme roman, il s'apercut soudain que sa situation avait complétement changé aprés|'été de cette méme année, lorsque Saturday Evening Post, revue commerciale a trés gros tirage, accepta son récit intitulé Nature, Inc. Trois autres nouvelles suivirent et furent rapidement acceptées; Lewis recut pour chacune d'elles dix dollars. Ayant pour la premiére fois de sa vie de l'argent en banque, il se démit a la fin de l'année 1915 de ses fonctions 4 la maison Doran et en décembre de cette méme année il commenga avec sa femme la vie errante qu'ils devaient mener pendant toute la durée de leur mariage. Ils allérent d'abord en Floride, puis se rendirent par chemin de fer dans le nord, 4 Chicago et 4 Sauk Centre. Ils achetérent ensuite une Ford et, traversant les Etats-Unis, 31

allérent 4 Seattle, puis descendirent en Californie, a la NouvelleOrléans, et revinrent 4 New York ow le premier fils de Lewis, Wells, naquit en 1917. Ils passérent l'hiver de 1918 a Saint-Paul, dans le Minnesota, et vécurent en 1919 4 Minneapolis. A partir de IgIg jusqu'en 1921, ils s'installérent 4 Washington. Pendant toute la durée de ces déplacements, Lewis écrivit avec une grande énergie. Tout en composant, par vingtaines, de courtes nouvelles, qui devaient presque toutes étre publiées dans des revues a gros tirage, il travaillait 4 un grand nombre de livres; le premier d'entre eux, intitulé The Innocents, fut congu comme un roman-feuilleton et c'est un des plus mauvais qu'il ait jamais écrits. Le second, The Fob, est parmi les plus réussies de ses premiéres ceuvres. Le cinquiéme intitulé Free Air est le récit romancé du voyage de Lewis a travers les Etats-Unis; il fut publié en 1917. Au moment ou il terminait Free Air, Lewis travaillait a ce qui deviendrait Main Street, mais ce roman fut en fait achevé 4 Washington au début de l'été 1920 et publié a 'automne de cette méme année. L'apprentissage était dés lors terminé; il avait brusquement pris fin dans un déchainement orageux de calomnies et de dénigrement. Sinclair Lewis était un homme célébre. « Main Street » marque la rupture avec le passé Lorsque Main Street parut, plongeant Amérique littéraire dans une controverse brilante et exceptionnelle, il sembla que rien de pareil n'avait été publié jusqu'alors, tant la mise en accusation de la bourgeoisie et de Amérique provinciale s'y révélait inflexible. Pendant longtemps les romans populaires américains n'avaient cessé de représenter la vie de province comme agréable et douce, et la bourgeoisie comme sympathique, sinon positivement digne d'admiration. Selon eux, la province offrait, dans sa candeur exquise, un frappant contraste avec la cruauté et la corruption des villes. Dans les cinquante années qui précédérent 1920, ily avait eu naturellement des exceptions — des romans qui critiquaient davantage la vie de province — mais on continuait généralement a croire au « village de la fraternité », et c'était cette croyance que Main Street écrasa brutalement et peut-étre d'une maniére définitive. 32

Si le public avait lu les cing premiers romans de Sinclair Lewis, il aurait vu qu'en fait Main Street, par certains cétés, ne différait pas tellement des ceuvres précédentes. I] y avait eu des traits satiriques dans les premiers romans; si la satire n'y était pas aussi généralement soutenue que dans Main Street, si elle y était plus souriante, elle était du moins perceptible et dirigée contre les mémes sujets généraux. De plus quand ces premiers romans touchérent le public, ce fut parce qu'ils contenaient un ensemble de détails matériels minutieusement observés mais présentés d'une facon plus atténuée et moins abrupte que dans Main Street. Certains personnages que Main Street devait rendre célébres avaient déja fait leur apparition; ce sont le bigot hypocrite, lathéiste de province, l'idéaliste ambitieux, etc. Et le theme de Main Street avait déja été traité par Sinclair Lewis : une jeune femme est prisonniére d'un milieu étouffant; elle entre en lutte avec lui, s'en échappe, se voit forcée d'y revenir, accepte un compromis. Carol Kennicott, Phéroine de Main Street, n'a qu'une issue: le compromis. Ses valeurs, son désir d'une vie libre se contentaient d'une forme imprécise et vague, et lorsqu'elle essaya de les concrétiser 4 Gopher Prairie, dans le Minnesota, elle employa les moyens les plus artificiels et les plus sentimentaux. Méme alors, tandis que des milliers de femmes s'identifiaient a elle et a son cas, elle donna a certains lecteurs l'impression d'étre une femme assez sotte, et c'est encore l'impression qu'elle doit donner aujourd'hui a tout lecteur. Finalement, les valeurs véritables sont celles de son mari, « Doc » Kennicott, qui, en dépit d'une apparente stupidité, est honnéte, travailleur, économe, plein de bon sens. Aussi, est-ce lui qui a le dernier mot. A la fin, donc, la bourgeoisie et le Middle-West triomphent. Et il devait en étre ainsi, en fait, dans tous les romans de Sinclair Lewis. Il stigmatise les défauts de la bourgeoisie Il est plus exact de dire que Lewis fait triompher les qualités de la bourgeoisie et qu'il stigmatise ses défauts : le caractére « bourgeois », 'hypocrisie, l'épais matérialisme, l'affectation de la vertu. Tels sont les défauts que Sinclair Lewis allait continuer d'attaquer satiriquement, méme lorsque cette attaque devint moins 33

nette, comme dans Dodsworth. Ainsi, immédiatement aprés Main Street, il entreprit ses recherches dans les couches de la société américaine ow ces défauts étaient les plus manifestes, la, par conséquent, ov il pouvait les stigmatiser plus aisément que partout ailleurs : le monde commercial de homme d'affaires moyen, exercant ses activités dans une ville d'importance moyenne. Le mot « recherche » est exact, si l'on imagine un romancier opérant a la facon d'un sociologue qui se prépare a faire un rapport. Babbitt fut le roman qui établit ce qui allait étre désormais la méthode de travail propre a Sinclair Lewis. Pour commencer, il choisissait un sujet — non pas, comme la plupart des romanciers, une situation caractéristique ou un simple théme — mais une couche sociale qu'il se proposait d'étudier systématiquement et de bien connaitre. C'était ordinairement une sous-classe 4 l'intérieur de la bourgeoisie, un corps de métier, ou un probléme particulier 4 cette sous-classe. Puis, armé de ses carnets de notes, il se mélait aux gens que son roman traiterait principalement. I] écoutait et observait dans les wagons-lits et dans les compartiments de fumeurs, dans les couloirs des hétels de second ordre, dans les associations sportives, dans d'innombrables ruelles sales, et consignait avec le soin le plus méticuleux dans ses carnets de notes, un choix complet d'expressions tirées du jargon ameéricain, élaborait des listes de noms propres et de détails matériels de toutes sortes. Cette habitude de carnets de notes qui remontait au temps ou, encore étudiant, il faisait des traversées sur des bateaux a bestiaux, avait pris alors la forme d'une véritable industrie. Il dessinait des plans trés détaillés, non seulement de la ville ot. se déroulait son roman, mais aussi des maisons dans lesquelles devait se situer l'action. II faisait aussi le plan des étages en localisant avec précision le mobilier, choisissait avec soin les rues, ainsi que la race et le pelage des chiens qui s'y promenaient. Ayant réuni cet ensemble de matériaux, il écrivait alors d'un bout a Pautre, un résumé de son roman, et a partir de ce résumé, un « projet », comme il lappelait, beaucoup plus étendu, dans lequel chaque scéne était ébauchée et qui était souvent presque aussi long que le livre lui-méme. Un premier brouillon suivait alors, beaucoup plus long habituellement que la version finale du livre; puis commengait une longue opération de révision et de

coupures qui aboutissait a la version a éditer. Bien qu'il ait parcouru dans tous les sens les Etats-Unis, en 1920 et 1921, en écoutant et en observant sans relache, pour écrire Babbitt, ce fut en fait Cincinnati, dans l'Ohio, qui fournit le cadre principal a ses recherches, prés d'un endroit appelé Zenith. « Babbitt » attaque les vertus américaines De nouveau, Babbitt, paru en 1922, plongea le pays dans la controverse. De nouveau le roman semblait étre d'une originalité absolue et ne ressembler a rien de ce qui avait été publié jusque alors. Une fois de plus l'attaque des vertus américaines parut a beaucoup de lecteurs brutale, inflexible et injuste. Sur toute Pétendue des Etats-Unis, Sinclair Lewis fut dénoncé comme traitre et scélérat, et partout aux Etats-Unis des milliers et des milliers de gens achetérent son roman. En Europe méme, il sembla qu'un Américain disait enfin toute la vérité sur l'effarante culture de ce lamentable pays. Une classe sociale avait été définie, dans la mesure ow elle avait regu une appellation. L'abstraction de H.L. Mencken du « Boobus Americanus » avait pris corps et vit encore dans l'imagination américaine. Primitivement, l'intention de Lewis dans Babbitt, dit-il plus tard, était de raconter vingt-quatre heures de la vie de son personnage, « du réveil au réveil ». Les sept premiers chapitres du livre relévent de cette conception primitive. Les vingt-sept autres chapitres sont un assemblage systématique de morceaux, sans aucun lien entre eux, mais qui, réunis, nous donnent l'histoire sociologique de la vie bourgeoise américaine. La politique, la vie des clubs, les associations de commerce, la structure des classes sociales, la religion conventionnelle, le mariage et la famille, sont le théme de ces morceaux, ainsi que des sujets secondaires, tels que : la boutique du barbier et le débit de boissons clandestin. Il n'y a aucune intrigue qui puisse effectivement rassembler ces sujets disparates, mais leur fragmentation est en partie compensée par le fait que le mécontentement croissant, la rébellion, la soumission et la résignation conduisent George Babbitt a les aborder tous. Chacun de ces trois états d'esprit forme, tour a tour, le centre d'un récit plus ou moins indépendant: le premier aN)

raconte l’emprisonnement de Paul Riesling aprés le meurtre de sa femme; le second relate la tentative de Babbitt pour trouver la sympathie en la personne de Tanis Judique et son équipe; le troisitme expose les pressions exercées sur lui par la Ligue des bons citoyens et par ’heureuse coincidence de l’aide apportée par sa femme. II n’est pas étonnant que le développement général du théme et du récit, de méme que le personnage central lui-méme, soient souvent perdus de vue dans l’imbroglio des ajoutés successifs. Le monde de Lewis est un monde damne C’est 1a, sans aucun doute, un défaut des romans de Lewis, de méme que, probablement, la parodie excessive du jargon américain et les nombreuses concisions exagérées de son ironie. Mais ce n’est pas ce qui troubla les lecteurs de l’époque, que Babbitt laissa insatisfaits. Ce n’était pas non plus, en lui-méme, son exposé satirique du sens des affaires en Amérique qui leur déplut, mais plutét leur impuissance 4 trouver dans ce roman quelque chose qui en dépassat la lourdeur. Avec George Santayana « ils n’y voyaient aucune suggestion du cété... d’ot pouvait venir le salut ». Dans Babbitt, ils ne virent que la personnification du « boob » de Mencken, qui était incapable d’étre sauvé, et tout au long du roman, ils ne trouvérent personne qui en fit capable. Sinclair Lewis leur parut, comme a Mencken, étre dénué de «dons intellectuels ». Le monde de Lewis était nécessairement un monde damné, et T.K. Whipple, subtil critique américain, dont la mort prématurée fut une grande perte pour les lettres, le décrivait avec éloquence comme il le voyait: « Une vie que l’indifférence ou l’hostilité a toutes les valeurs humaines ont déshumanisée ». Voila la marque essentielle 4 la fois de Gopher Prairie et de Zenith. Cette animosité ne se révéle nulle part plus clairement que dans son hostilité a la vérité et a l’art. Les deux villes se caractérisent par une philosophie de la propagande, un optimisme creux et une fausse gaieté qui ménent directement a l’hypocrisie, comme a la croyance que la fourberie dans les affaires est un service social. Les gens sont catégoriquement opposés aux idées susceptibles 36

de détruire cette chimére de prétention. Ils méprisent paresseusement les idées nouvelles, et ils sont insensibles aux autres idées! Intellectuellement, les deux villes sont des villes de morts, et dans toutes les deux les morts sont résolus 4 ne pas vivre. En somme, on reprochait a Lewis ce qu'il reprochait lui-méme 4 Babbitt: de « n'avoir aucun critére (de valeur) qui lui permit de parler avec autorité ». L'optimisme des premiéres ceuvres s'était-il transformé en pessimisme menckenien? En fait, le théme essentiel de Babbitt n'avait pas changé: l'individu pris au piége d'un milieu, percoit au-dela de ce milieu les reflets d'une réalité plus désirable, essaie de s'en emparer, réussit ou échoue dans son effort. Babbitt échoue, ou presque, et, de ce fait, élément comico-satirique prend ici une ampleur qu'il n'avait pas dans les précédents romans. Clifton Fadiman, plus tard, parlant de Dodsworth, définit le théme essentiel de ce roman quand il décrivit Dodsworth comme un homme qui « ne peut ni s'adonner entiérement a la tache d'étre un homme d'affaires, ni s'adonner entiérement a celle, plus difficile, d'étre un homme. Cette irrésolution entre la partie et le tout constitue le théme de base des romans les plus réussis de Sinclair Lewis... » De méme, Frederick Hoffman suggéra qu'il existait deux Babbitts, dont l'un était le parfait « boob » de Mencken, et lautre le « Babbitt sceptique ». Une double question se pose alors: le Babbitt sceptique peut-il avoir une notion des qualités qui font un homme autant qu'un homme d'affaires, qui fondent aussi bien une société qu'une simple association de «joiners »? et Lewis le peut-il? Remédes pour sauver Babbitt Aprés avoir lu le roman, il est facile d'énumérer les valeurs qui auraient sauvé Zenith et Babbitt avec lui. Ce sont 'amour et Vamitié, la bonté, la tolérance, la justice et l'intégrité, la beauté, intelligence. S'il n'a point de capacité pour les deux premiéres, Babbitt du moins les désire ardemment. Des autres valeurs suivantes, il ne connait que des reflets. I] n'atteint la septitme que dans les réprésentations déformées de ses réveries, comme dans son réve du fairy child. La derniére valeur lui est totalement 37

étrangére. De Lewis on peut dire qu'il ressemblait beaucoup a Babbitt, en ce qui concerne l'amour et l'amitié. Il n'avait pour ces deux valeurs pas plus d'aptitude que son héros; on peut également dire que la bonté, la tolérance, la justice et l'intégrité constituent le fond de son caractére et de ses exigences envers la vie; que la beauté chez lui fut trop volontiers atténuée par le sentiment, comme chez Babbitt. Quant a l'esprit, on ne peut que dire, sur le témoignage des romans, que la chose demeure é€nigmatique. Nous avons oublié, dans notre énumération, de souligner le pouvoir d'observation qui, dans son plein sens, peut dépendre de toutes les autres qualités prises dans leur ensemble, et, devenir la forme la plus élevée de Pintuition; mais dans le sens plus limité ou nous employons le terme 4 la fois dans nos relations sociales et dans les entretiens littéraires, c'est cette qualité qui différencie Lewis de son personnage. John O'Hara écrivit: « Lewis était né pour écrire lhistoire de Babbitt. C'était suffisant. Ce n'était pas tout, mais c'était suffisant. Un seul homme parmi des milliers d'écrivains, de journalistes, de poétes et de dramaturges se trouve convenablement doté de tous ou de presque tous les dons essentiels, ainsi que favorisé par le moment opportun de sa naissance pour étre capable d'observer, de rejeter et de créer finalement George F. Babbitt... Tous les autres romanciers et journalistes— et Babbitt lui-méme—se sont aveuglés également sur Babbitt, Zenith et les Etats-Unis d'Amérique, jusqu'en 1922. » Grace a ce roman, Sinclair Lewis sembla a la majorité du public étre devenu le plus grand romancier d'Amérique. Si le milieu de George Babbitt s'avére trop puissant pour lui, le héros de Lewis devait se révéler plus puissant que son milieu, et, aprés les deux précédents romans, les critiques estimérent encore qu'un «nouveau Lewis » venait d'apparaitre. En fait Arrowsmith paru en 1925, permettait simplement a l'idéalisme, qui n'avait jamais cessé d'exister, de prendre le dessus. L'idéaliste n'est plus une figure solitaire, car en dehors de Martin Arrowsmith, il y a Gottlieb, Sondelius, Terry Wickett et d'autres. Ce sont les vrais chercheurs de la vérité, les purs scientifiques qui ne veulent accepter aucun compromis avec les critéres commerciaux, ni s'incliner devant la pression des institutions, et si, finalement, pour 38

se maintenir eux-mémes, ils se voient obligés de se retirer complétement des institutions, leurs critéres néanmoins triomphent. Lewts extériorise son désir d'idéalisme Aprés Babbitt, Lewis n'avait pas l'intention d'écrire un roman sur les médecins. Revenant dans le Middle-West, il poursuivit ses recherches intermittentes en vue du « roman travailliste » auquel il pensait depuis si longtemps. A Chicago il rencontra, tout a fait par hasard, un jeune savant, Paul de Kruif, qui faisait des recherches médicales et travaillait depuis peu de temps en association avec le Rockfeller Institute de New York. Les deux hommes discutérent ensemble d'un projet de roman sur toutes les corruptions de la carriére et de la recherche médicales. L'idée s'empara de l'imagination de Lewis. Son frére ainé était docteur, ainsi que son pére et ses deux oncles. Et bien qu'il edt déja traité le type du médecin de campagne en la personne de Kennicott, dans Main Street, il n'avait pas encore eu affaire a la science médicale sous ses aspects plus élevés, et ce sujet l'avait aussi longtemps intéressé. Avec De Kruif, il prépara un voyage dans les Caraibes, ot une grande partie de l'action de Arrowsmith devait se dérouler, puis ils se rendirent en Angleterre ot. Lewis, ayant toujours prés de lui De Kruif, commenga a écrire son roman. Cette tache lui apporta probablement plus de satisfaction qu'aucun de ses travaux passés ou futurs; il libéra une tendance latente a Vidéalisme, tendance trés puissante dans son caractére, mais a laquelle ses autres romans n'avaient pas permis de s'exprimer librement. L'autre aspect de cet idéalisme continue a s'exprimer comme avant, et implique le méme sujet de satire. Un étroit provincialisme, 'hypocrisie, la complaisance, la « sécurité » d'une activité organisée, la suffisance, esprit mercantile et Pidéal placé dans Vargent — tous ces thémes sont a nouveau présents. Leur présentation toutefois différe non seulement du fait que leurs interlocuteurs sont représentés d'une fagon plus soutenue, mais aussi quwils sont introduits dans un récit qui est en lui-méme plus captivant qu'aucun autre récit imaginé par Lewis. Cette histoire, de plus, met en scéne une héroine, Leora, la femme de 39

Martin, qui, contrairement 4 Carol Kennicott, pouvait étre sympathique a tout lecteur. I] n'est donc pas étonnant que ce roman, que précédaient des ouvrages trés controverses, ait éveillé attention des donateurs du Prix Pulitzer. Sinclair Lewis était devenu entre-temps une personnalité d'une réputation si démesurément grandie que lorsqu'il déclina ce prix, cela, non plus, ne surprit pas. Le prétexte peu convaincant qu'il invoquait était que de tels prix tendaient 4 légiférer le goat. Qu'il fat ou non de mauvaise foi, (peut-étre voulait-il punir les donateurs du prix, parce qu'ils ne le lui avaient pas accordé pour Main Street ou pour Babbitt?) le fait est que la notoriété que conférait ce refus lui paraissait infiniment plus précieuse que le prix lui-méme ou que la notoriété qu'il aurait acquise s'il avait accepté le prix. Ce geste, ainsi que les deux romans qui suivirent, compromirent rapidement sa réputation de romancier idéaliste. « Elmer Gantry » attaque les valeurs américaines Le premier de ces livres fut un ouvrage d'écrivain a gages, un ridicule récit d'aventures dans le nord-ouest canadien, appelé Mantrap et publié en 1926. Le second, Elmer Gantry, publié en 1927, fut une nouvelle explosion, le plus controversé de ses livres, Pattaque la plus brutale contre les valeurs américaines. Elmer Gantry a pour théme la fange du protestantisme américain. Lewis choisit Kansas City comme champ d'investigations et chercha a rencontrer 1a des prétres de toutes confessions. Le résultat de ces recherches fut la satire la plus large et la plus cinglante qu'il devait jamais écrire et dans laquelle les valeurs positives devaient étre le moins représentées. Cornme la plupart des romans de Lewis, Elmer Gantry est une chronique d'une composition assez lache, qui n'implique aucun conflit initial déclenchant l'action, ot la valeur recevra une définition complexe. Dans ce roman la lutte dramatique d'au moins deux ordres de valeurs que le conflit implique, sera menée a bonne fin. La chronique se divise en trois grandes parties 4 peu prés indépendantes. Dans chaque partie, la progression d' Elmer est masquée, et dans deux d'entre elles menacée par ses relations avec une femme, mais chaque fois Elmer triomphe. Dans la 40

premiére partie, nous le suivons depuis son éducation anabaptiste et son ordination jusqu'a sa premiére chaire et son éloignement de Lulu; la seconde partie nous retrace sa carriére de prédicateur aux cdtés du fantasque Sharon Falconer; la troisiéme nous dépeint son expérience de la Pensée Nouvelle, son adhésion au Méthodisme, l'échec de son mariage avec Cléo et son éloignement de Hettie qui menace de le conduire 4 un échec social, mais qui est elle-méme déroutée lorsque, 4 la fin, Elmer promet que « nous allons faire malgré tout des Etats-Unis une nation morale ». Le bien et le mal sont mis en opposition Nous trouvons, dissimulés dans la trame de intrigue quelques personnages réprésentant le bien, d'honnétes pasteurs dont la foi est sincére, mais ces personnages, tous secondaires, n'ont jamais la possibilité de prendre part a l'action, ou de s'opposer efficacement aux personnages principaux, notamment a Elmer Gantry lui-méme, qui est Pune des grandes brutes de la littérature mondiale. L'histoire trés détaillée d'Elmer Gantry implique un compte rendu exceptionnellement complet de toutes les formes de décadence religieuse en Amérique, compte rendu auquel rien ne manque, si ce n'est Phumanité et la religion prises dans leur ensemble. On stigmatisa le livre du haut de presque toutes les chaires du pays. Lewis recut des lettres anonymes dont les auteurs menacaient de le jeter en prison ou de le lyncher. Les critiques firent P'éloge de son livre et en dirent du mal avec une égale vigueur. De nouveau des milliers de gens l'achetérent. H.L. Mencken le considérait comme l'une des meilleures satires de tous les temps et comparait Lewis a Voltaire. Lewis ne put mieux faire que de lui dédier ce livre en ces termes : « Avec ma profonde admiration». D'autres épreuves l'attendaient. A cette époque le premier mariage de Lewis était déja brisé, et il parcourait Europe seul, en quéte d'un nouveau sujet de roman, au moment ou dans son pays Elmer Gantry déchainait les passions. Il prit pour theme Phistoire d'un Babbitt plus riche, plus puissant et quelque peu plus sensible que le premier, appelé Samuel Dodsworth qui, mal marié, parcourait |'Europe et finissait par rencontrer une femme 41

supérieure qu'il épousait en secondes noces. De méme, se trouvant incidemment a Berlin, Sinclair Lewis rencontra une femme supérieure, la belle Dorothy Thompson, la journaliste la plus connue d'Europe, qui peu de temps aprés devint sa seconde femme. « Dodsworth » réaffirme les qualités de la bourgeoisie Aprés son mariage 4 Londres le 14 mai 1928, il revint avec sa nouvelle femme aux Etats-Unis ot il termina Dodsworth en 1929. Cet ouvrage donna une fois de plus aux lecteurs de Lewis lassurance qu'il était un homme généreux, car bien que la satire n'y fit pas négligeable, elle était dans une large mesure dirigée contre la prétention frénétique et la sottise « snob » de la premiére femme de Dodsworth, et le roman présentait Dodsworth lui-méme avec toutes ses solides vertus de bourgeois américain sous un jour tout a fait sympathique. Rien dans ce roman ne prétait 4 la controverse. Et ce en quoi Sinclair Lewis croyait lui-méme, au fond de son cceur meurtri, apparaissait enfin clairement: c'était une réelle confiance en soi, une sincére honnéteté, une décente modestie. Le style de ce roman est, 4 peu de chose prés, ce qu'il avait toujours été chez Lewis, et le theme est le méme: c'est le theme de Phomme qui entrevoit un réve au-dela des réalités banales et des habitudes étouffantes de son existence et qui, maintenant, peut le réaliser. La vigueur des sentiments s'est seulement portée ailleurs, et le sujet de la satire s'est radicalement inversé. Alors que dans les précédents romans, il avait fait la satire de la bourgeoisie renfrognée du Middle-West, avec son provincialisme agressif et son étroit matérialisme, et approuvé les « outsiders » tels que Carol et Paul Riesling, Martin Arrowsmith et Frank Shallard (dans Elmer Gantry), cette fois il fait la satire de Phumble critique du « babbitterisme » qu'il choisit de présenter aux lecteurs et approuve la bourgeoisie du Middle-West en la personne de Dodsworth qui est plus riche que Babbitt et qui, par conséquent, a moins besoin que lui de songer a l'argent, mais qui n'est pas moins agressif que Babbitt, dans son propre genre de provincialisme. Pour la premiére fois, il traitait un sujet qui n'était pas nouveau en soi — pendant des générations il y avait eu, en effet, 42

des romans sur les Américains en Europe, mais ce qu'il faisait, du moins le croyait-il, était nouveau: il approuvait la bourgeoisie aisée, les vertus de Middle-West, le meilleur de Babbitt. II avait naturellement toujours fait cela, et d'une facon trés explicite, dans ses premiers livres que le public connaissait mal; mais aprés Elmer Gantry et The man who knew Coolidge, cette attitude parut étre un revirement complet. Aucun critique ne vit la signification plus large de Dodsworth dans la carriére de Sinclair Lewis et pour la littérature américaine moderne. Entre la fin de la guerre et le début de la crise, une révolution avait ébranlé la vie américaine dans ses moeurs et dans toutes ses convictions et, Main Street, Babbitt, Arrowsmith et Elmer Gantry, quelles que furent leurs imperfections esthétiques, ont joué un grand rdélje, probablement le rdle littéraire majeur dans cette transformation. A la fin de la deuxiéme décennie du xx® siécle, les €crivains restérent ou bien dans la situation de Scott Fitzgerald, essayant « de maintenir un équilibre entre le sentiment de l'inutilité de l'effort et celui de la nécessité de la lutte », ou bien dans la position des jeunes écrivains radicaux qui essayaient de transformer leurs écrits en action sociale, au nom d'un hypothétique « prolétariat ». Les attitudes extrémes seules apparaissaient comme possibles : c'étaient « l'aristocratisme » fatigué que l'on trouve dans l'ceuvre de Scott Fitzgerald (implicite dans une école telle que le Nouvel Humanisme, quelque éloignée de Scott Fitzgerald que cette école pit étre), et 'adhésion enthousiaste a la classe ouvriére révolutionnaire qu'illustrent les « New Masses » et un certain nombre d'écrivains « prolétaires ». Dans Dodsworth, Lewis refusait les solutions extrémes et se tournait vers une réaffirmation de cette méme bourgeoisie et de ces mémes vertus du Middle-West que les années 20 semblaient a jamais avoir détruites, et que du moins elles avaient profondément modifiées. Et lui qui devait désormais paraitre comme le plus démodé des écrivains modernes américains, resterait 4 l'avenir fidéle a ses valeurs. Ce que Dodsworth découvre dans ce roman, c'est qu'il est un homme autant qu'un homme d'affaires. Et cet homme dans V'homme d'affaires, cet homme avec tout son américanisme franc et raisonnable, qui se fraye avec peine un chemin vers la poésie, la beauté et la vérité, cet homme, Sinclair Lewis laimait. AD

Le Prix Nobel lui est décerné pour « Babbitt » Cependant, ce fut le Lewis de Babbitt plutét que celui de Dodsworth qui, a la fin de 1930, détermina l'Académie suédoise a lui attribuer le Prix Nobel de littérature. Cet événement suivit de prés la naissance du second fils de Lewis, Michael, survenue au milieu de cette méme année, et fut probablement pour lui un événement plus inattendu que le second. Le bruit courait pourtant dans les milieux littéraires que, cette année-la, un Américain allait étre choisi et que le choix devait se faire entre Sinclair Lewis et Theodore Dreiser. Lorsque la décision du jury fut connue dans le public et parmi les journalistes, les avis furent immédiatement partagés sur la question de savoir si Lewis allait accepter ce Prix alors qu'il avait estimé, quatre ans plus tét, ne pas devoir accepter le Prix Pulitzer. Sa réponse fut un peu confuse: le Prix Nobel n'impliquait aucune condition, puisque l'Académie suédoise interprétait la clause du testament de Nobel « lceuvre la plus remarquable de tendance idéaliste », pour signifier seulement qu'il ne s'agissait pas simplement de choisir l'ceuvre la plus commerciale (il ne souligna pas que cette clause avait été avancée comme argument contre de nombreux candidats, dont Ibsen et Hardy), tandis que la clause correspondante dans le testament de Pulitzer met l'accent sur un critére de mérite non littéraire. Pour démontrer ce point, Lewis cita cinq romans, de grand mérite selon lui, qui n'avaient pas recu le Prix Pulitzer; il n'insista pas sur le fait que beaucoup d'écrivains qui avaient regu le Prix Nobel, dont le premier, Sully Prudhomme, n'avaient que peu de valeur littéraire. Une autre différence résidait dans le fait que le Prix Nobel était attribué 4 un homme pour l'ensemble de son ceuvre, alors que le Prix Pulitzer ne récompensait qu'un seul roman. Or, dans une seule et méme année, il pouvait y avoir un grand nombre de romans de qualité égale, dont un seul serait retenu. (L'Académie suédoise fit clairement entendre qu'elle décernait 4 Lewis son prix pour un seul de ses romans, Babbitt). Ainsi dés le début Lewis put comprendre que beaucoup de gens trouvaient ses raisons suspectes et que beaucoup de ses confréres mettaient en doute ses mérites littéraires. Rebecca West se souvient que la plupart des écrivains britanniques se sentirent outragés par la 44

décision du jury, mais la presse britannique en général approuvait le choix de PAcadémie suédoise. Le New Statesman faisait plutét exception, lorsqu'il écrivait sans ménagement que « jusqu'a ce jour aucune décision de l'Académie suédoise n'avait été si notoirement ridicule ». Sur le continent, les critiques et les commentateurs étaient en général satisfaits, et la plupart étaient pleins d'enthousiasme. Mais aux Etats-Unis, il s'éleva, écrivit Ludwig Lewissohn, « une sorte de grognement de désapprobation chez la plupart des critiques et des écrivains ». L'état d'esprit que Lewis avait briévement illustré avec une incomparable vigueur dans ses romans des années 20, n'existait plus, et l'on considérait généralement Lewis comme un écrivain dépassé. Les gens mal disposés 4 son égard ne l'avaient naturellement jamais pris au sérieux. Les expérimentateurs et les émigrés le considéraient comme un écrivain aux gages du commerce. Les critiques académiques, que ce soient de simples historiens de la littérature comme Fred L. Pattee, ou bien les partisans d'un autoritarisme dogmatique, comme le professeur Irwing G. Babbitt et ses disciples de l'Humanisme Nouveau, ou bien encore les conservateurs démodés, comme Henry van Dyke a l'Académie amé€ricaine, tous s'unissaient dans leur mécontentement. « Rien de ce que (Lewis) peut écrire, ne peut avoir d'importance maintenant », venait de déclarer le professeur Pattee, dans le nouveau American Literature, et le jeune et brillant critique radical T. K. Whipple venait de publier une appréciation préjudiciable pour Lewis (en fait une des rares appréciations réellement critiques qui aient été portées sur lui jusqu'alors et jusqu'a maintenant), dans son livre intitulé Spokesmen. Les jeunes radicaux trouvaient Lewis politiquement illettré. Les écrivains de la génération précédente qui n'avaient aucune allégeance particuliére, comme Sherwood Anderson, le désavouaient ouvertement pour des raisons d'art. Un écrivain plus jeune, Ernest Hemingway, qualifiait, dans une lettre 4 un ami, la décision de l'Académie suédoise d'« ignoble marché », dont le seul mérite était d'avoir éliminé la menace Dreiser. Dreiser boudait dans son coin. Peu avant que la décision du jury ne fit rendue publique, un journal de Stockholm, le Dagens Nyheter publia sur les deux écrivains une série d'articles écrits par un ami intime de Erik Axel Karlfeldt, 235,

le Président du comité Nobel cette année-la, et les fit précéder par un autre article sur la situation effacée de la littérature américaine jusqu'au moment ot Lewis et Dreiser avaient commencé a publier leurs premiéres ceuvres. Dreiser, concluait cet article, ¢tait a certains égards plus grand que Lewis, mais Phumour de Lewis rendait ce dernier plus attrayant. Au comité de nomination de Académie suédoise, Lewis remporta par deux voix contre une & Dreiser, la majorité simple. Aux Etats-Unis, on rapporte que le distingué Dr. Henry van Dyke, l'académicien et l'écclésiastique de Princeton, déclara que la décision de l'Académie suédoise « était une insulte pour PAmérique ». Le discours a Stockholm Le 12 décembre 1930, dans l'aprés-midi, Lewis prononga a la Bourse de Stockholm son fameux discours devant les membres de l'Académie et leurs invités. Le discours donna tout a fait Yimpression d'avoir une valeur historique, et le tumulte qu'il provoqua aux Etats-Unis justifiait plenement cette impression. Mais en fait il fut historique dans la mesure seulement ov il contraignit au silence l'Académie américaine des Arts et Lettres, et ot il contribua indubitablement a mettre en déroute ses forces les plus conservatrices pour leur substituer des écrivains plus vivants et une conception plus actuelle de la littérature. Le Dr. Henry van Dyke fut plus utile 4 Lewis qu'il ne Pavait prévu, car le discours de Stockholm s'inspira largement de la désobligeante observation de Van Dyke. Van Dyke, affirmait Lewis, faisait grand cas de tous ses débris de « distinction » dans les valeurs littéraires américaines, débris que représentait |'Académie, et qui étaient absolument antithétiques au caractére révolutionnaire des Etats-Unis durant les cent cinquante ans de leur histoire, et partant, anachroniques. Ces débris démontraient le divorce entre la vie intellectuelle en Amérique et n'importe quel critére littéraire valable, entre les théories du Nouvel Humanisme et les réalités de l'expérience ameéricaine, entre les valeurs académiques enfin et ces mémes réalités. « Nos professeurs américains, comme leur littérature, nette, froide, pure et parfaitement inefficace », de méme que |'Académie 46

«ne représentent pas l'Amérique littéraire d'aujourd'hui, ils représentent seulement Henry Wodsworth Longfellow ». Lewis soutenait que la faute en incombait au prestige de William Dean Howells, oubliant que Howells avait fait l'éloge de Ibsen, de Zola et de Hardy, et qu'il avait risqué sa propre réputation en défendant des réalistes américains tels que Norris et Stephen Crane. De la méme fagon, pour évoquer Emerson comme «lun de nos reflets sentimentaux de l'Europe », Lewis devait oublier que, bien des années avant qu'il ne prit lui-méme la défense d'une littérature dépouillée de tout artifice, qu'il considérait comme indispensable, Emerson avait déja défendu la cause d'une telle littérature dans |' American Scholar. Irritation de la critique américaine Quelles que fussent les préférences des gardiens « officiels » de la culture américaine, le succés fantastique qu'obtinrent les romans de Lewis dans les dix précédentes années semblait prouver que le public américain en général avait un goiit trés prononcé pour cette littérature plus substantielle. Toutefois, la notation exacte de la position de l'artiste dans la vie américaine contribue largement a mettre celle-ci envaleur, et son argument selon lequel notre développement économique avait dépassé de loin notre développement intellectuel est une évidence. En citant nos plus grands écrivains aux Etats-Unis — au tout premier rang desquels il plagait ses ennemis Dreiser et Anderson — ainsi que quelquesuns des meilleurs écrivains de la jeune génération, dont les lecteurs européens commengaient seulement a connaitre les ceuvres, il attirait bel et bien l'attention sur le fait que Amérique avait vraiment atteint sa majorité. Aux Etats-Unis lirritation était telle qu'elle ne fut pas apaisée par cette observation que Calvin Coolidge faisait en une des plus étranges sentences anglaises qui aient jamais été prononcées: « I] n'y a pas de quoi fouetter un chat». La plupart des critiques admettaient que l'ceuvre de Lewis, autant que son discours, obtint la faveur de l'étranger parce qu'elle donnait a une Europe envieuse la triste image de la vie américaine en laquelle elle voulait croire. Et dans un sens oblique et secondaire, cette sup47

position n’était pas erronée. Pendant longtemps, on avait lu en Suéde le compte rendu autorisé du développement culturel en Amérique, dans le livre hautement dépréciateur de Knut Hamsun : La vie culturelle de l’ Amérique contemporaine, et lorsque Lewis obtint son premier succés en Suéde, avec Main Street, ce fut parce que ce roman, écrit dans un étonnant esprit d’auto-critique, semblait confirmer cette version. Les autres romanciers américains qui étaient populaires en Suéde — Jack London, Upton Sinclair, Edith Warton, Theodore Dreiser, Sherwood Anderson — étaient lus presque dans le méme esprit que les critiques sociaux qui se penchaient sur le méme matérialisme et la méme complaisance chauviniste, et sans que Yon fit entre eux aucune distinction esthétique importante. Lewis chef du mouvement littératre Dans ces circonstances, il n’est pas surprenant que Lewis qui était de tous les romanciers américains, le critique le plus mordant et le plus précis, et qui paraissait cependant guidé par un réel amour de son pays, ait pu donner l’impression d’étre le chef d’un mouvement littéraire. Un mouvement littéraire aussi intéressant d’abord que n’importe quel autre au monde; mais démontrant aussi, par sa critique de la culture américaine, combien la littérature de ce pays ne correspondait plus a la vision d’Hamsun et comment elle ne pouvait demeurer plus longtemps ce qu’elle avait été. L’attribution du Prix Nobel a Sinclair Lewis fut un événement historique. Mais, en recevant ce Prix comme porteparole, Lewis mettait seulement en lumiére cet événement. Sa portée historique ne résidait pas simplement dans le fait qu’il plagait la littérature américaine sur le méme niveau que n’importe quelle littérature du monde, mais aussi dans celui qu’il reconnaissait a l’Amérique une puissance que vingt ans auparavant elle n’avait pas eue et que |’Europe jusqu’alors avait été peu disposée a admettre. En r1g9go, Sinclair Lewis était plus grand que ne le supposait l’Amérique; fier autant qu’il pouvait l’étre, et il Pétait surtout parce qu’on lui accordait la méme importance qu’A trois éminents savants. I] était plus grand qu’il ne l’avait jamais 48

été a ses propres yeux, plus grand qu'il ne le serait jamais. Ou bien pourrait-on dire qu'il était un écrivain moins grand qu'il ne le pensait, mais un symbole plus large? Il était plus grand que ne le supposérent certains Suédois. Les Nouveaux Humanistes aux Etats-Unis avaient mis beaucoup d'énergie a soutenir la candidature de Paul Elmer More, et leurs efforts n'avaient pas été sans quelque influence. Immédiatement aprés !'élection du lauréat, le journal suédois Nya Dagligt Allehanda publia sur More un long article qui critiquait beaucoup le choix de l'Académie suédoise et déclarait: « Sinclair Lewis n'est qu'un sauvage tapageur ». Mais la majorité des journaux suédois, ainsi que les journaux de |'Europe entiére étaient enchantés de son discours, et le 13 décembre le correspondant de New York Times cablait: « Sinclair Lewis fut aujourd'hui le héros de tout Stockholm. » Il erre a travers le monde Lewis avait alors quarante-six ans et était auteur de vingt romans publiés. I] devait vivre encore vingt ans et publier dix autres romans. Les séductions de l'alcool étaient déja devenues pour lui un probleme dont la difficulté devait s'accroitre au cours de ces vingt années. Un deuxiéme mariage devait connaitre un échec plus désastreux encore que le précédent. Son premier fils devait étre tué pendant la seconde guerre mondiale. Son deuxiéme fils devait lui rester pour devenir acteur de second plan et justifier ses erreurs d'adolescence et ses irresponsabilités d'homme mur par l'exemple de la conduite de son pére. Lewis, dont Vinquiétude ne cesserait d'augmenter, devait perpétuellement changer de domicile, de ville, et parcourir le monde. I] occupait briévement des maisons splendides qu'il vendait a perte quelques mois aprés ou tout au plus un an ou deux plus tard, lorsqu'il s'en allait de nouveau, dans l'espoir de trouver une meilleure place. Comme il était loin, dans ces demeures magnifiques, de ses humbles origines 4 Sauk Centre! Et cependant, il y eut toujours dans ses maisons les plus luxueuses quelque chose de morne qui ne suggérait que trop clairement que la tristesse de Sauk Centre ne l'avait pas quitté et qu'elle continuait a vivre au plus profond 49

de son cceur. Comme sa réputation littéraire internationale l'avait également porté loin de ces mépris et de ces sarcasmes qui ont assombri sa jeunesse et ses premiéres années d'adulte! Dans une sorte de frénésie croissante, il chercha la consolation auprés de femmes plus jeunes que lui, particulitrement auprés de jeunes actrices, durant une période ov il se mit a écrire, sans succés, pour la scéne, et ow il alla jusqu'a jouer lui-méme; finalement, a la fin de 1940 et pendant une partie de année 1941, il fréquenta une jeune actrice qui essaya de lui apporter quelque réconfort. Mais a certains égards il ne pouvait étre ni réconforté ni consolé. Aprés qu'elle l'eut abandonné pour épouser un homme dont l'age correspondait davantage au sien, Lewis commencga une série d'incessants voyages 4 travers l'Europe, et c'est la, finalement, qu'en janvier 1951, il devait mourir seul, 4 Rome, parmi des étrangers. Et cependant, tout au long de ces désespérantes années de déclin, il continua 4 produire ses romans avec une sorte de régularité mécanique. A la recherche de la femme supérieure Le premier de ces romans fut Ann Vickers — Vhistoire d'une intellectuelle américaine — publié en 1933, alors que, si peu de temps aprés son second mariage, il souffrait déja de toutes les alternatives de sentiments qu'éveillait en lui la carriére de sa nouvelle femme, carriére qui devait connaitre un prodigieux succés tout au long de cette décennie et dans les années qui suivirent. Le roman entreprend d'esquisser, 4 travers une large partie de la vie d'un personnage unique, les classes dirigeantes dans une période de [histoire sociale américaine qui s'étend depuis la veille de la premiére guerre mondiale jusqu'a la grande crise qui éclata en 1929 aux Etats-Unis. Pour ce roman, Lewis s'inspira largement du milieu dans lequel vivait sa femme, mais en partie aussi de latmosphére de sa jeunesse: le socialisme chrétien de Pavant-guerre, le féminisme, les organisations de charité, les idées libérales et radicales, la réforme des prisons, l'émancipation sexuelle, la Crise, les carriéres féminines, l'égalité des droits, etc. A travers tous ces thémes divers revient toujours celui d'une femme qui essaie de se découvrir femme autant que femme 50

supérieure, tout comme Dodsworth était Phistoire d'un homme qui se cherche a l'intérieur de 'homme d'affaires. Comme cela a été suggéré, ce qui est le plus intéressant dans ce roman, ce sont peut-étre les sentiments ambigus que l'auteur porte a son héroine, les sentiments mémes qu'il manifestait déja a légard de Dorothy Thompson. L'ayant prise comme modéle de Ann Vickers, lui-méme choisit de décrire sympathiquement les défauts qui le froissaient déja dans la vie: il approuve avec géne son dévouement aux «bons » principes; sa fagon de la représenter l'engagea a approuver les partis libéraux et radicaux qui lirritaient en fait; les touches satiriques sont disséminées, mais s'élargissent en se posant sur elle, sur lui, sur eux, sans toutefois les absorber dans une satire réelle. Plus intéressant est le portrait du mari d'Ann, étre faible, jaloux du caractére expansif de sa femme et de son prestige. Ann est délivrée de ce mariage par un homme aux cheveux roux — Sinclair Lewis était célébre pour ses cheveux roux, et était surnommé « le Roux » — mais sa ressemblance avec Sinclair Lewis s'arréte 1a; il lui est plutét tout a fait opposé, c'est une sorte de personnage idéal que Lewis aurait aimé étre, mais qu'il n'avait jamais été et ne serait jamais capable d'étre. Un roman sérieux sans valeur littératre Le roman suivant, Work of art, publié en 1934, était probablement le premier des romans « sérieux » de Lewis, depuis Main Street, qui soit complétement dénué de valeur littéraire. Il porte certainement a son extréme limite sa vieille et génante suspicion 4 l'égard de esprit et de l'art, et son profond respect pour la vertu bourgeoise et pour l'effort. Roman sur l'industrie hodteliére en Amérique, ce livre raconte l'histoire de deux fréres, Myron et Ora Weagle. Myron est sérieux et rangé, et, tout jeune encore, réve de posséder un jour un hétel parfait. Ora est un « littéraire », et passe ses journées de loisir 4 se complaire dans des réveries romantiques et a écrire des vers qui ressemblent fort a ceux que Sinclair Lewis écrivait dans son adolescence, et ce portrait, caricature fantastique du poéte, est l'exorcisation tardive de Lewis. Ora grandit pour faire une réussite commerciale, en 51

fait pour n’étre qu’un mercenaire toujours dégu par soi et plein de mépris pour la simplicité de son frére. Mais Myron est le véritable artiste, et Lewis décrit presque tous ses efforts comme des manifestations de création artistique. En dernier lieu, Myron tient méme un carnet de notes, « trés exactement ce qui doit étre appelé le carnet d’un poéte », dans lequel il consigne des idées concernant le perfectionnement de la gestion d’un hétel, et des réflexions sur son expérience d’hételier. Myron connait également une grande réussite, puis fait faillite a cause de l’esprit chicanier des concurrents, mais se reléve lorsqu’il conclut qu’aucun hétel ne peut étre parfait et qu’il peut encore faire d’un camp de touristes dans le Kansas une « ceuvre d’art ». Pour quiconque souhaite apprendre a gérer un hotel, le roman est indubitablement un guide admirable et pas plus ennuyeux qu’un authentique manuel; mais en ce qui concerne l’art, il n’y a rien a apprendre dans ce livre. Work of art est une fantaisie sur le parfait rotarien. Dans ce livre, Sinclair Lewis ne faisait plus ’éloge du meilleur de Phomme moyen, mais de ce quwil y avait en lui de plus quelconque. Sa femme avait acquis en peu d’années une énorme réputation sur la scéne internationale, et plus son autorité grandisSait, ainsi que le prestige qui en découlait, plus Lewis s’enfongait profondément dans l’agressivité défensive, mais pathétique, de Sauk Centre. I] passe pour avoir dit que si jamais il s’était séparé de sa femme, il aurait désigné Adolf Hitler comme correspondant. Mais il n’aurait pas pu écrire son second roman, Jt can’t happen here, publié en 1935, s'il n’avait pas été intimement en butte a l’intense intérét qu’elle portait aux affaires internationales, sujet dont la discussion, se plaignait-il continuellement, lui ferait perdre la tete; Lewis héros des libertés démocratiques L’un au moins des romans de Lewis qui suivirent Jt can’t happen here devait lui rapporter de l’argent, mais plus aucun ne devait produire une telle impression. Dans ce livre, semblait-il, il était 4 son apogée: dénongant les éléments fascistes de la vie américaine, faisant l’éloge de lindépendance d’esprit, luttant pour la liberté. En 1935, les Etats-Unis étaient harcelés de tous 52

cotés par d’absurdes démagogues tels que Huey Long. Lewis, semparant de cette prolifération qui paraissait vraiment une menace pour les promesses démocratiques de la vie américaine, la traduisit dans les termes d’une organisation politique. L’horreur du fascisme en Europe et ses imitations locales furent suffsantes pour persuader beaucoup de lecteurs que Lewis avait écrit un livre étonnamment prophétique. Ce qu'il avait écrit en fait était un tour de force; en effet il se chargeait de prouver que les coutumes politiques et sociales traditionnelles de PAmérique s’étaient transformées en leurs contraires. Le héros, Doremus Jessup, acculé 4 son attitude héroique a la fin du roman, n’est réellement pas si différent du héros suivant de Lewis, Fred Cornplow, des Parents prodigues, publié en 1938. Jt can’t happen here avait produit une impression considérable parmi les sympathisants de gauche auxquels ce roman donnait l’assurance que Lewis n’était pas un fasciste, mais Les Parents prodigues, roman déplorable, ne donna a ces sympathisants que peu de satisfaction, car Lewis défendait dans ce livre les attitudes bourgeoises les plus rigides contre les plus sottes opinions des « prolétaires ». Considéré dans son ensemble, Jt can’t happen here différe des autres romans du genre par le fait qu’il n’a ni la cohérence intellectuelle de Aldous Huxley, ni la vision persuasive du cauchemar futur de George Orwell. Mais en 1935, aux Etats-Unis comme en Angleterre et en France, les lecteurs étaient sensibles a leur histoire immédiate, et c’était sur les possibilités directes de cette histoire que le roman de Lewis attirait leur attention. Le fait cependant d’avoir considéré le roman comme engageant Sinclair Lewis dans ce qui était appelé alors le « Front Uni » — effort de collaboration de tous les partis libéraux et radicaux contre la menace du fascisme — était une erreur; car, tout en étant libéral a sa facon, Sinclair Lewis ne fut certainement jamais politiquement radical. Ceci devint particuliérement évident dans le roman qui suivit — effort pitoyable — Les Parents Prodigues. Ce roman est l’histoire de Fred Cornplow et de sa femme Hazel qui refusent de reconnaitre l’attitude de leurs enfants sottement radicaux et irresponsables; sans aucun doute il met tristement fin a ambition que Lewis nourrit, un temps, d’écrire un roman sur

l’idéalisme politique. La politique radicale est parodiée en la personne d’un communiste de bande dessinée et a travers les lubies d’étudiants dont le lien absurde avec les problémes ouvriers est apparemment le seul résultat des observations que fit Lewis sur l’attitude des étudiants libéraux aux Etats-Unis dans les années 30. A ces faibles antagonistes est opposé le bon Américain, Cornplow, lourd ballot d’opinions recues, le stéréotype approuve. Des romans sérieux qu’on ne prend pas au sérieux _A la fin de la quatriéme décennie du xx® siécle, alors que les Etats-Unis s’apprétaient 4 se plonger dans une nouvelle guerre mondiale, quelque peu différente de la premiére, Sinclair Lewis n’était qu’un homme déconcerté. Se réfugiant dans l’existence absorbante du théatre et recherchant la compagnie de jeunes actrices, il aborda, cela n’est pas surprenant, des sujets frivoles. Le roman qui suivit, Bethel Merriday, écrit en 1940, eut une jeune actrice pour héroine. Moins déconcertant que Les Parents Prodigues, il n’est guére plus réussi en tant que roman. A travers |’évolution de sa jeune héroine dans les tournées thédtrales, Lewis pouvait faire passer tout ce quil avait appris sur le théatre; cette substance des carnets de notes, rattachée plutét qu’incorporée au livre, n’est qu’un pale roman. Tout en apprenant beaucoup sur le thédtre, nous n’apprenons rien sur les impulsions qui conduisent un acteur ou sur le genre de satisfaction qu’un acteur trouve dans sa profession; et tout en efHeurant a un certain moment une relation « de Mai et de Décembre » le roman ne nous apprend rien non plus sur la passion de Sinclair Lewis pour les jeunes femmes et pour le théatre. Gideon Plannish (1943) semblait promettre un certain retour au Lewis d’autrefois. Tout en se proposant de revenir, dans une attaque satirique contre la philanthropie organisée et les activités des « bienfaiteurs » libéraux, a la maniére brutale d’Elmer Gantry, il ne réalisa en fait pas autre chose qu’une grossiére parodie qui ne rappelle en rien la solidité de ses premiers romans. La satire de cette attaque atrabilaire engendrée par l’esprit provincial le plus étroit et dirigée contre les efforts des intellectuels de profession, dégénére en farce dés le début du roman. Un person54

nage du livre, Winifred Homeward, « la commére », caricature de sa femme, dont il venait de se séparer, ne fait que souligner le manque de sérieux qui caractérise ce roman. Et cependant, dégu par soi-méme, Sinclair Lewis put dédicacer en ces termes un exemplaire de cet ouvrage: « Mon livre le plus sérieux donc, naturellement, le moins pris au sérieux ». On ne peut douter qu'il se fit proposé d'étre sérieux dans Gideon Plannish, du moins a l'origine. Et cependant, on éprouve une sorte de soulagement a se tourner vers son roman suivant: Cass Timberlane paru en 1945 dont le sujet était bien moins sérieux. Roman sur le mariage en Amérique, cette ceuvre est moitié sentimentale, moitié atrabilaire. C'est, légérement voilée, sa propre histoire d'amour, ou plutdét une extrapolation de cette histoire d'amour si bréve, comme il devait le dire lui-méme; et de cette situation résultérent ses principales difficultés 4 l'occasion de ce roman. Cass Timberlane est présenté comme un homme de quarante et un ans, amoureux d'une jeune fille de vingt-trois ans; mais il se comporte a certains égards comme un homme de soixante ans, et a d'autres comme un maladroit garcon de seize ans. La qualité la plus remarquable de Cass, qualité qui passe inapergue dans le roman lui-méme, est sa naiveté sexuelle. Lorsque la jeune Jinny Marshland le quitte pour goaiter un amour adultére avec un homme de |'4ge de son mari et le meilleur ami de ce dernier, ce n'est pas — le lecteur peut seulement le supposer — son Age qui fut l'obstacle de ce mariage. L'histoire de Cass et de Jinny est dépeinte avec une sorte d'affection sentimentale et avec seulement les plus délicates touches d'ironie, et la fagon dont elle est traitée se distingue trés nettement de la facon dont il parle du mariage dans tout un ensemble d'études attenantes que le roman présente sous l'en-téte: un assemblage de maris et de femmes. Dans ces récits, souvent brutalement concus, d'obstination féminine, de tyrannie et de luxure, le matriarcat américain est aussi clairement reconnu que la méthode en est inflexiblement satirique. C'est comme si le romancier essayait de dire deux choses a la fois. 'Tous ces mariages représentent le mariage americain en général, et ces deux unions personnelles en font bien partie; celui qui se trouve au centre du roman est encore autre chose, il représente union que Lewis a8,

aurait réalisée s’il avait pu. En changeant légerement de méthode, c’est-a-dire en modifiant quelque peu sa propre situation, ce mariage-la serait devenu tout autre dans le grand ensemble des unions. Mais l’on ne doit pas oublier que, méme dans ses meilleurs romans, Lewis ne se distinguait pas par la clarté de sa vision ou par sa faculté d’estimation de soi-méme. Devait-on espérer que Lewis acquerrait tout cela a soixante ans? La question ractale C’est ainsi qu’il alla vers sa fin. Dans Kingblood royal (écrit en 1947), il fit un dernier effort énergique pour affronter les réalités américaines, en abordant les problémes de la minorité noire dans la vie américaine. Le livre éveilla un certain intérét en tant que document social, mais ne produisit aucune impression en tant qu’ceuvre littéraire. Son utilité sociale méme, cela est clair maintenant, est réduite du fait de la simplification excessive et mécanique chez Lewis de ce qui est naturellement une des controverses les plus complexes et les plus pressantes de la vie nationale aux Etats-Unis. Aprés cette tentative pour affronter le présent immédiat, Lewis se consacra au passé historique du Minnesota. The God-seeker, écrit en 1949, est apparemment la premiére partie de ce qui devait finalement étre une trilogie sur le travail aux Etats-Unis. Mais c’est une ceuvre inexpressive, « costumée » dont les fidéles éditeurs mémes de Lewis désespérérent. Son dernier roman, World so wide, publié en 1951, aprés sa mort, est une faible tentative pour écrire un nouveau Dodsworth. C’est la parodie finale de soi-méme. Comme [lécrivit Malcolm Cowley, ses personnages donnaient désormais l’impression d’étre «les survivants d’un monde disparu, des gens qui viennent de sortir d’orphelinat et de prison ov ils avaient tendu Poreille pendant trente ans pour n’entendre que des enregistrements de romans de Lewis ». De méme qu'il avait connu un long et ingrat apprentissage avant de connaitre son extraordinaire succés pendant dix ans, il éprouva la souffrance d’un long et cruel déclin. Ce début et 56

cette fin ne permettent pas pour finir d'exprimer facilement la moindre opinion littéraire sur Sinclair Lewis. Il appartenait naturellement a cette classe d'artistes qui sont incapables par tempérament d'objectiver leurs anxiétés, ou méme d'avoir recours a elles en dehors des occasions les plus superficielles que leur offre leur art, et l'artiste aprés tout ne différe pas tellement de 'homme qui l'abrite. Il y a encore toutefois d'autres réalités que la réalité subjective. Ses vingt-deux romans somme toute avaient été une longue suite entiérement tendue vers une seule découverte: « la réalité » de Amérique. Ce but était son héritage de romancier formé dans la seconde décennie de ce siécle, au moment ot la découverte de la « véritable » Amérique, c'esta-dire d'une Amérique au-dela du chauvinisme sot et d'un optimisme purement et simplement sentimental, devint le but de presque tous les écrivains qui se prirent au sérieux. Ce fut une époque qui plaga sa confiance dans les promesses démocratiques de la vie américaine. Pour Sinclair Lewis Amérique fut toujours pleine de promesses, et c'est pourquoi, en 1950 il put dire qu'il Paimait, mais qu'elle ne lui plaisait pas parce qu'elle n'était jamais que des promesses, et des promesses que presque tous les autres pays avaient abandonnées depuis longtemps. Des promesses de quoi? Des promesses d'une société qui depuis son début jusqu'a sa fin ne l'aurait pas seulement toléré, lui, mais encore l'aurait précieusement gardé. Ceci est la base personnelle. Généralisée, cette base devient lidéalisation d'une Amérique plus lointaine, l'Amérique du milieu du x1x® siécle, Amérique immense et informe, mais débordante de possibilités et de constante exaltation d'une liberté vaste et éventuellement humaine, d'une existence individuelle vécue dans un effort honnéte et peut-étre démesuré (ce qui est d'autant préférable), d'une vie sociale vécue dans un esprit qui avant tout tolére la variété. Ce fut l'Amérique idéale de Thoreau, de Whitman, du Mark Twain des débuts, de la caisse de biscuits dans la boutique de village et de l'athéiste de province. Comme Thoreau, Whitman et Twain, Lewis put aussi constater la différence entre l'idéalisation et la réalité. Ce fut Thoreau qui écrivit: « En ce qui concerne la vraie culture et la vraie maturité, nous sommes encore essentiellement provinciaux et non citadins — tout simplement des "1

Jonathans. Nous sommes provinciaux parce que nous ne trouvons pas chez nous nos critéres de valeurs; parce que nous sommes pervertis et diminués par l'intérét exclusif que nous portons aux affaires, au commerce, a l'industrie, a agriculture et au reste, qui ne sont que des moyens et non des fins. » Lorsque Sinclair Lewis prétendait que Thoreau edit une influence prépondérante sur son ceuvre, il ne pouvait s'agir dans sa propre pensée que de cet élément de base : Pidéal thorovien de la liberté individuelle qu'il n'oubliait pas. De Thoreau, R. W. B. Lewis a écrit: « Probablement aucun écrivain de sa génération n'eut un sentiment plus profond de la possibilité d'une existence pure, libre et ordonnée; aucun certainement ne formula en des métaphores plus variées et plus captivantes la nécessité d'un sacrifice religieux du passé. C'est ce dont parle Walden; c'est le témoignage contemporain le plus pénétrant du désir d'un nouveau genre de vie... le renoncement total au traditionnel, au conventionnel, au socialement acceptable, aux lignes de conduite toutes tracées, et le retour total a la nature. » Tous ces points, jusqu'au dernier, séduisirent Sinclair Lewis et allérent jusqu'a former |'élément positif dans sa représentation amplement négative de la vie américaine. Dans cet idéalisme, il n'était pas difficile d'introduire l'optimisme plus atténué qu'il avait trouvé dans les romans de H.G. Wells, cette heureuse croyance que le petit peuple, /homme obscur, homme moyen pouvait connaitre la liberté que Toreau envisageait. La satire de Lewis découle du fait que Amérique n'a pas réalisé la possibilité américaine d'une liberté individuelle. Lorsqu'il tanga l'Amérique, ce fut parce que les Américains ne voulaient pas étre libres et il attaqua tout ce qui était 4 lorigine de leur trahison : le systeme économique, la rigidité intellectuelle, la doctrine théologique, la répression légale, le matérialisme, la timidité sociale, 'hypocrisie, affectation, la complaisance et la suffisance. L'impulsion individuelle vers la liberté et Pimpulsion sociale pour restreindre cette liberté constituent la base des intrigues de l'ensemble de ses romans. Méme lorsqu'il se servit de Europe comme d'une antithése, le conflit était moins entre ' Amérique et l'Europe, qu'entre la véritable Amérique telle que Lewis la voyait — c'est-a-dire des Américains conformes 4 eux58

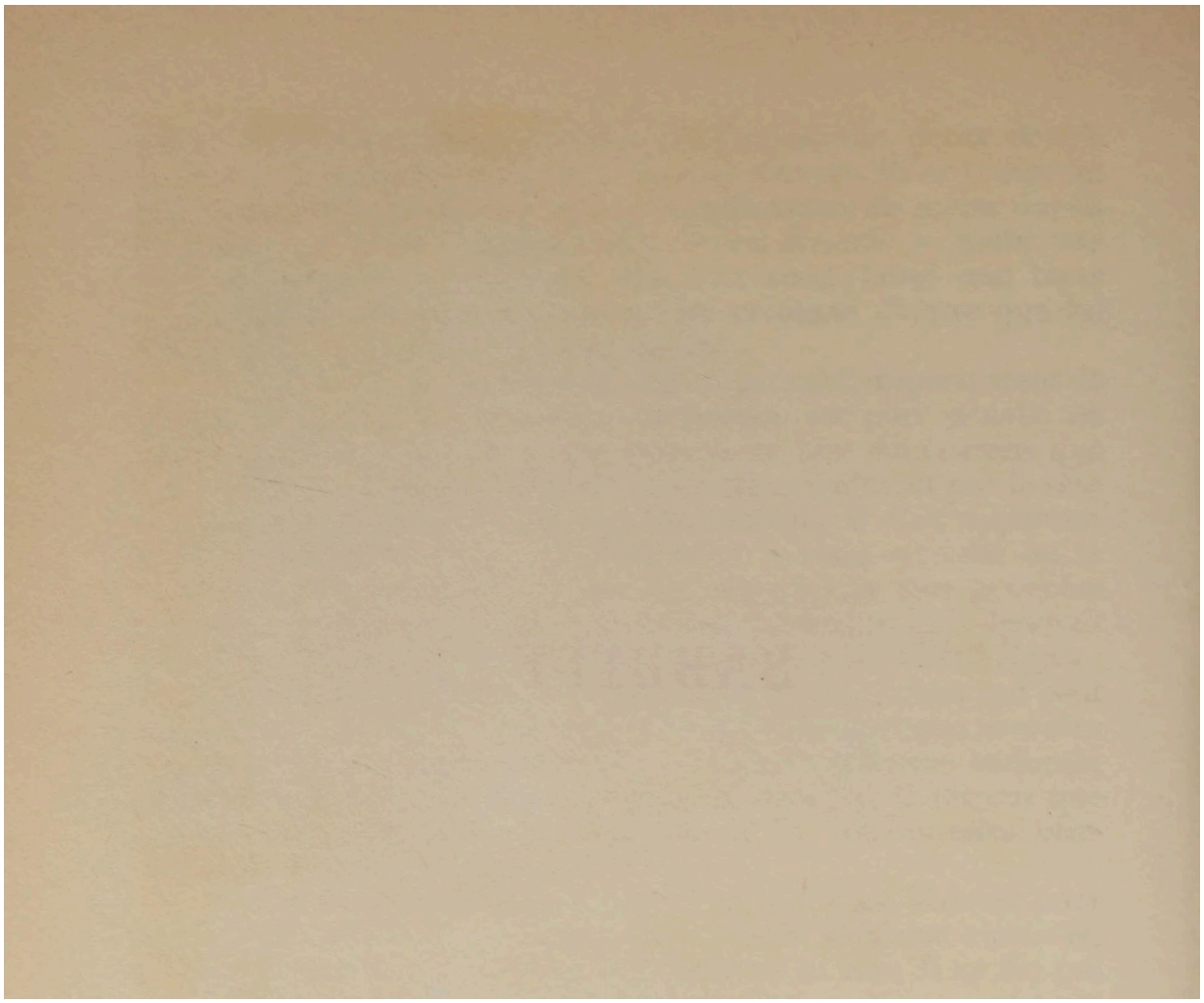
mémes — et la fausse Amérique dans laquelle ou bien les Américains se soumettent 4 des valeurs qui ne sont pas les leurs, ou bien a des valeurs moins étendues que les leurs auraient di l'étre. Le résultat est souvent, dans ses romans, un éloge apparent du provincialisme et méme du grossier philistinisme, mais dans son inspiration |'éloge est d'un contenu bien plus large. Combien de fois cependant dans sa propre sentimentalité et dans son propre philistinisme il se contenta de la passivité méme qui caractérisait la vie américaine et qu'il stigmatisait. « Sinclair Lewis est le meilleur critique de la société américaine, écrivit T. K. Whipple, parce qu'il est lui-méme la meilleure preuve que ses accusations sont justes ». Cependant s'il fut l'intellectuel de province, l'athéiste de province, le rebelle, original non conformiste pour lequel le patois, la caisse de biscuits et les faux favoris servaient a atténuer ses prétentions de vouloir défendre ce que Lloyd Morris appelait «la vieille carriére libre démocratique, individualiste de la bourgeoisie », il fut en méme temps le toutpuissant banquier de province, le fort en gueule de village, Vheureux fabricant d'automobiles, le conservateur, le médiocre dans le médiocre. Sa foi dans la « culture » était égalée par sa foi dans les « choses ». Son respect pour la science dépassait certaines ment son respect pour l'art. Elevé dans un monde qui sous-estimait art et adorait la réussite, il trouva le moyen, dans cette Amériquela, de transformer I|'« Art » en réussite. Souvent, et de plus en plus, ce fut un art de mauvaise qualité, et la réussite fut a beaucoup d'égards corrompue et corrosive. Dans ses romans, il aima ce qu'il déplora. Dans la vie, il fut particuli¢rement heureux avec les gens qui auraient pu servir de modéles a ses propres caricatures. Lewis a appris aux Américains a se connaitre Il créa une galerie de portaits qui ont, en dehors de ses romans, une vie indépendante, avec toutes leurs restrictions évidentes, des personnages qui vivent maintenant dans la tradition américaine elle-eméme. Un ou deux de ces personnages sont devenus en fait des figures gigantesques, presque mythologiques, qui donnent un corps aux principaux traits de caractére de leur 5g

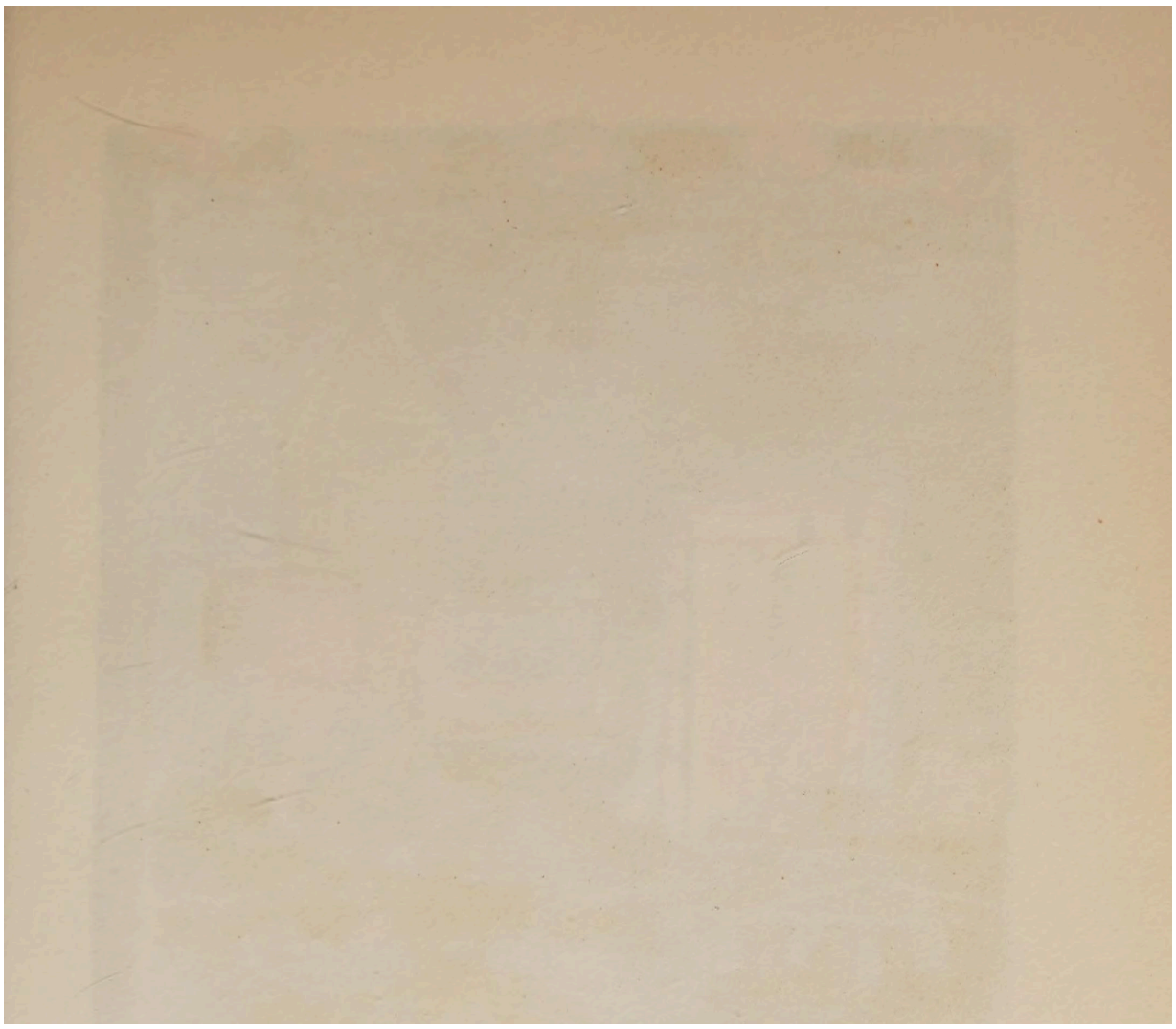
classe. S'ils dépendirent souvent de l'exposé de petits détails sociaux et du jargon américain, et si, trop souvent, ils ne réussirent pas 4 réaliser cette substance dans l'imagination, du moins ont-ils dénoncé — comme I'a dit Joseph Wood Krutch — toute une série de vulgarités grotesques, qui n'auraient laissé une trace d'elles-mémes que pour lui, parce que personne d'autre que lui n'aurait pu les dénoncer de cette facon. Il s'acquitta d'une fonction qui a presque disparu dans le roman américain, et le roman américain est plus pauvre en raison de cette perte. Il ne put apprendre aux Américains que peu de chose au sujet de leur vie subjective, il n'avait pas le sens de la nature tragique de l'expérience humaine, 11 était apparemment incapable de sentir ou d'exprimer l|'extase senuelle ou la joie lyrique. Mais il put donner aux Américains leur premiére vision frémissante d'une sorte de réalité terrifiante qu'il ignorait peut-étre complétement lui-méme. Comme l'écrivit Alfred Kazin : « Il y a peut-étre dans les romans de Lewis quelque chose qui peut passer pour une terreur plus suggestive que celle que nous trouvons chez un écrivain comme Faulkner, ou chez les écrivains endurcis, car c'est une terreur immanente dans la banalité, la terreur que suscitent les répressions, la mesquinerie, les plaisanteries blessantes du monde qui s'insinua en lui. » Avec cette Amérique quil portait en lui, 11 put illustrer pour un énorme public le caractére d'un peuple et d'une classe et, sans les repousser, les critiquer tous deux et en rire. I] ne fut pas un grand écrivain dans le sens strict du mot, mais sans ses écrits nous ne pourrions imaginer la littérature américaine moderne; de méme, sans ses écrits, les Américains ne pourraient aujourd'hui se faire une idée d'eux-mémes.

| TRADUCTION DE MAURICE REMON

BABBITT

Copyright by « Librairie Stock » pour Peuvre de Sinclair Lewis publiée dans ce tome. Tous droits réservés aux Presses du Compagnonnage pour les annexes littéraires. Le dessin de Picasso reproduit sur la reliure est la propriété de Monsieur Lionel Prejger.





The text on this page is estimated to be only 38.50% accurate

ve Ma

NEW YORK
COCA

SINCLAIR LEWIS BABBITT af Illustrations originales
GERARD ECONOMOS

CHAPITRE PREMIER jaye tours de Zénith se dressaient au-dessus de la brume matinale, tours austéres d'acier, de ciment et de pierre, hardies comme des rocs et délicates comme des baguettes d'argent. Ce nétaient ni des citadelles, ni des églises, mais franchement, magnifiquement, des édifices pour bureaux. Le brouillard prenait en pitié les batisses lépreuses des générations précédentes, 'hdtel des postes au toit mansardé, les minarets en briques rouges de vieilles maisons pataudes, les fabriques aux fenétres rares et noires de suie, les échoppes en bois couleur de boue. La ville était pleine de ces constructions baroques, mais les tours nettes les chassaient du centre des affaires et, sur les collines plus éloignées, brillaient des maisons neuves, foyers, semblait-il, faits pour le rire et la tranquillité. Sur un pont passa, rapide et silencieuse, une limousine au long capot brillant. Les occupants, en tenue de soirée, revenaient de la répétition de nuit de la piéce d'un petit théatre, divertissement artistique égayé par beaucoup de champagne. Au-dessous du pont s'incurvait une ligne de chemin de fer, dédale de lumiéres vertes et rouges. Le rapide de New York se précipita avec fracas, et vingt rais d'acier poli bondirent dans la clarté. 65

Dans l'un des gratte-ciel on coupait les communications de la Presse Associée. Les opérateurs du télégraphe relevaient d'un air las leurs visiéres de celluloid aprés une nuit de conversations avec Paris et Pékin. Les balayeuses se répandaient dans le bAtiment en baillant et en trainant leurs savates bruyantes. La brume de l'aube se dissipait. Des hommes, leur déjeuner dans une boite, se dirigeaient en longues files vers d'énormes fabriques neuves — feuilles de verre et briques creuses — et des boutiques étincelantes, ot cing mille employés travaillent sous le méme toit a répandre les honnétes marchandises qui seront vendues sur les rives de l'Euphrate et a travers le veldt. Les sifflets saluaient cette aube d'avril en un choeur aussi joyeux qu'elle, chant du travail dans une ville batie, semblait-il, pour des géants. Il n'y avait pourtant rien du géant dans Phomme qui commengait a s'éveiller sur la véranda d'une maison de style colonial hollandais, dans le quartier de Zénith connu sous le nom de « Hauteurs Fleuries ». Il s'appelait George F. Babbitt, il avait, en ce mois d'avril 1920, quarante-six ans, et ne faisait rien de spécial, ni du beurre, ni des chaussures, ni des vers, mais était habile 4 vendre des maisons a un prix plus élevé que les gens ne pouvaient mettre. Sa téte, qu'il avait grosse, était rose, ses cheveux bruns, fins et secs. Sa figure gardait dans le sommeil quelque chose d'enfantin, en dépit de ses rides et des marques rouges laissées par ses lunettes de chaque cété de son nez. Il était pas gras, mais extrémement bien nourri; ses joues étaient rebondies, et sur la couverture kaki reposait avec abandon une main potelée, légérement bouffie. Il avait un air de prospérité, d'homme tout ce qu'il y a de plus marié et de moins romanesque, aussi peu romanesque que cette véranda qui donnait sur un ormeau de taille moyenne, deux petites pelouses, une allée cimentée et un garage en tdle ondulée. Pourtant Babbitt révait encore a la fée-enfant, réve plus romanesque que des pagodes écarlates au bord d'une mer d'argent. Depuis des années, cette fée-enfant l'avait hanté. La ot les autres ne voyaient que Georgie Babbitt, elle discernait un beau jeune homme. Elle l'attendait dans l'ombre, au-dela de bosquets mystérieux. Quand il réussissait enfin 4 se glisser hors de la maison encombrée, il volait vers elle. Sa femme, ses amis, avec 66

de grands cris, cherchaient a le suivre, mais il leur échappait, la fée voltigeait ses cétés et ils s'étendaient ensemble sur une pente ombragée. Elle était si mince, si blanche, si ardente! Elle criait quwil était gai et vaillant, qu'elle l'attendrait, qu'ils partiraient sur un navire... Fracas du camion du laitier. Babbitt geignit, se retourna et s'efforca de retrouver son réve. Il ne voyait plus maintenant que la figure de la fée, par-dela les eaux brumeuses... Le chauffeur du calorifére claqua la porte du sous-sol, un chien aboya dans la cour voisine. Comme Babbitt sombrait avec volupté dans un flot tiéde, le porteur de journaux passa en sifflant et le rouleau serré de l'Advocate Times heurta la porte d'entrée. Babbitt, réveillé en sursaut, se sentit l'estomac barré. Quand il se détendit de nouveau, un bruit familier et irritant lui perga les oreilles, quelqu'un tournait la manivelle d'une Ford : snap-ah-ah, snap-ah-ah. Fervent automobiliste lui-méme, Babbitt mettait en marche avec le chauffeur invisible, attendait avec lui un temps interminable que le moteur ronflat, avec lui s'exaspérait quand le bruit faiblissait et que recommengait Pinfernal, ? obstiné «snap-ah-ah», cette cadence ronde et plate, cette cadence de matin glacé, affolante et acharnée. Ce ne fut que quand la voix du moteur s'élevant lui révéla que la Ford se mettait en mouvement qu'il fut soulagé de cette tension haletante. I] jeta un coup d'ceil sur son arbre favori, branchages d'orme se détachant sur un ciel doré, et s'efforca de trouver le sommeil, comme on cherche une drogue. Lui, qui avait été un enfant plein de confiance dans la vie, ne s'intéressait plus beaucoup aux aventures possibles, mais improbables de chaque journée nouvelle. Et il échappa a la réalité jusqu'a ce que son réveil sonnat, a sept heures vingt. C'était le meilleur de tous les réveils que prénait et répandait la publicité, doté de tous les perfectionnements modernes, y compris un carillon, une sonnerie intermittente et un cadran lumineux. Babbitt était fier d'étre réveillé par une invention si compléte: au point de vue social cela vous posait presque autant un homme que de payer trés cher des pneus cablés. fale Il reconnut en boudant qu'il n'y avait plus a reculer, mais il resta couché, maudissant la besogne fastidieuse des affaires 67

immobiliéres, détestant sa famille et se détestant lui-méme pour ce sentiment. La veille au soir il avait joué au poker chez Vergil Gunch jusqu'a minuit, et, aprés les séances de ce genre, il était irritable jusqu'é son petit déjeuner. Peut-étre aussi cela lui venait-il de l'effroyable biére domestique de cette période de prohibition et des cigares que ce breuvage l'avait entrainé a fumer, peut-étre était-ce leffet du ressentiment éprouvé en retombant, de ce milieu viril et affranchi, dans le cercle restreint des épouses et des sténographes ot on |'exhortait 4 ne pas tant fumer. De la chambre a coucher contigué a la véranda lui arriva, odieux et enjoué, le « Il est temps de se lever, mon petit Georgie » de sa femme, avec le bruit crissant et énervant d'une brosse dure sur les cheveux. Il grogna, tira de sous la couverture kaki ses jambes enveloppées d'un pyjama bleu fané, s'assit sur le bord du lit, passa ses doigts dans ses méches en désordre, tout en tatonnant machinalement de ses pieds gras pour trouver ses pantoufles. I] jeta un regard de regret a la couverture, qui évoquait toujours pour lui une idée de liberté et d'héroisme: il Pavait achetée en vue d'une partie de camping qu'il n'avait jamais faite. Elle symbolisait une somptueuse flanerie, d'abondants jurons et des chemises de flanelle viriles. I] sauta sur ses pieds, en gémissant sous la douleur lancinante quil sentait derriére les yeux et, tout en attendant son retour brialant, il jeta dans la cour un regard encore brouillé de sommeil. Elle 'enchanta comme toujours: c'était bien la cour d'un homme d'affaires prospéres de Zénith, c'est-a-dire une perfection qui faisait de lui également un homme parfait. I] considéra le garage en tole ondulée. Pour la trois cent soixante-cinquiéme fois depuis un an il se fit cette réflexion: « Pas a la hauteur, cette baraque en zinc: il faut que je me construise un garage en planches et charpente. Mais, par Dieu, c'est la seule chose qui ne soit pas au point. » Cet examen le fit songer 4 un garage public pour son lotissement de Glen Oriole?. Il cessa de souffler, de s'agiter et mit les poings sur ses hanches. Les traits de son visage pétulant, encore 1.

gonflé de sommeil, se durcirent. Il eut soudain un air capable de bureaucrate, celui d'un homme fait pour concevoir, diriger, exécuter. L'intensité de sa pensée le fit descendre dans la salle de bains a travers le vestibule sec, propre, qui semblait ne jamais servir. La maison n'était pas grande, mais avait pourtant, comme toutes celles des Hauteurs Fleuries, une salle de bains princiére en porcelaine, carreaux vernis et métal luisant comme de l'argent. Le séchoir a serviettes était une barre de verre enchassée dans du nickel. La baignoire efit été assez longue pour un soldat prussien de la Garde, et au-dessus s'étalait tout un attirail sensationnel: porte-brosse a dents et porte-blaireau, bol a savon et bol a éponge, armoire a médicaments, le tout si étincelant, si ingénieux, qu'on eat dit une installation d'appareils électriques. Mais le Babbitt qui faisait son dieu des inventions modernes, n'était pas content: lair de la salle était imprégné de lodeur d'une pate dentifrice barbare. « Encore un coup de Verona! Au lieu de s'en tenir au Lilidol, comme je ne cesse de le lui demander, elle est allée chercher je ne sais quelle maudite drogue qui infecte et vous souléve le coeur. » Le tapis de bain était tout plissé et le sol mouillé (De temps a autre, sa fille Verona avait la fantaisie de prendre son bain le matin.) I] glissa sur le tapis et se cogna dans la baignoire. « Nom de Dieu...! » cria-t-il. Et saisissant furieusement son tube de savon, furieusement il fit mousser la créme en frappant d'un geste belliqueux avec le blaireau onctueux, furieusement il racla ses joues rebondies avec un rasoir de sdreté. II s'écorchait : la lame était émoussée. I] dit : « Nom de D... de nom de D...! » Il chercha dans l'armoire a4 remédes un paquet de lames neuves, se disant, comme il faisait invariablement : « Ga reviendrait moins cher d'acheter un appareil pour repasser les lames soi-méme », et quand il l'eut découvert, derriére la boite ronde de bicarbonate de soude, il fut en colére contre sa femme qui l'avait mis la, et trés content de lui pour n'avoir pas dit « Nom de D... ». Mais il le lanca aussitét aprés quand, de ses doigts mouillés et pleins de savon, il essaya d'éter Podieuse petite enveloppe de papier végétal qui collait a la lame neuve. 69

Ensuite ce fut le probléme maintes fois abordé, jamais résolu, de savoir que faire de la vieille lame, qui aurait pu constituer un danger pour les doigts de sa derniére fille. Comme d'habitude, il la jeta sur le haut de l'armoire aux remédes en se disant qu'il faudrait un jour enlever les cinquante ou soixante lames qu'il y avait entassées provisoirement. I] acheva de se raser avec une mauvaise humeur qu'accroissaient encore son mal de téte grandissant et le vide de son estomac. La chose faite, sa face ronde bien lisse et ruisselante, les yeux piqués par l'eau de savon, il chercha une serviette. Celles de la famille étaient mouillées, toutes, mouillées et visqueuses, il le constata en les tatant en aveugle : la sienne, celle de sa femme, de Verona, de Ted et de Tinka, ainsi que lunique serviette 4 bain, a l'énorme chiffre brodé. Alors George F. Babbitt fit une chose épouvantable: il s'essuya la figure avec la serviette de Vinvité! C'était un linge de fantaisie, orné de pensées, toujours accroché la pour indiquer que les Babbitt appartenaient a la meilleure société des Hauteurs Fleuries. Personne ne s'en était jamais servi, aucun invité n'en avait eu l'audace: ils prenaient en cachette un coin de la premiére serviette ordinaire venue. Il rageait : « Parbleu, ils emploient toutes les serviettes, ces animaux, tous tant qu'ils sont, ils les mouillent, les trempent et n'en sortent jamais une séche pour moi... Naturellement, c'est moi le bouc!... Alors, comme il m'en faut une, je... Je suis le seul, dans cette sacrée maison, a avoir le moindre égard, la moindre prévenance pour autrui et a songer que d'autres peuvent avoir envie de se servir aprés moi de cette maudite salle de bains et a penser... » Et il langait toutes ces horreurs humides dans la baignoire, heureux de cette vengeance en entendant le bruit mou et sinistre qu'elles faisaient en y tombant. Au milieu de cette opération, sa femme entra et dit avec sérénité:
— Oh! Georgie, mon chéri, que faites-vous? Vous allez laver les serviettes? Voyons, ce n'est pas votre affaire. Oh! Georgie, vous ne vous étes pas servi de la serviette des invités, j'espére? L'histoire ne dit pas s'il fut capable de répondre. Pour la premiére fois depuis des semaines, sa femme attira assez son attention pour qu'il la regardat. 70

Myra, madame George F. Babbitt, avait atteint une maturité définitive. Sa chair était plissée, depuis les coins de sa bouche jusqu'a la pointe de son menton et 4 son cou épais, gonflé de graisse. Mais ce qui marquait le mieux qu'elle redescendait la pente, c'est qu'elle n'avait plus rien de caché pour son mari et ne souffrait plus de cet état de choses. Elle était en jupon et en corset, un corset trop rempli, et ne s'inquiétait pas de se laisser voir ainsi. Elle avait pris une si morne habitude de la vie conjugale que, devenue matrone, elle n'avait pas plus de sexe qu'une nonne anémique. Q'était une femme bonne, affectueuse, attentive, mais personne, sauf peut-étre sa fille Tinka alors 4gée de dix ans, ne faisait aucune attention a elle ou ne se rendait bien compte qu'elle était vivante. Aprés une discussion assez approfondie sur les serviettes, a tous les points de vue domestiques et sociaux, elle plaignit Babbitt d'avoir un mal de téte da a l'alcool, et il retrouva assez de force pour chercher un gilet de dessous B. V. D. qui, par malveillance, il le fit remarquer, avait été caché parmi ses pyjamas propres. Il se montra assez aimable dans la conférence sur le costume brun. — Qu'en pensez-vous, Myra? I] tatait le vétement posé sur une chaise dans leur chambre a coucher, pendant qu'elle allait et venait, ajustant et tapotant mystérieusement son jupon, sans paraitre, a ses yeux prévenus a lui, avancer dans sa toilette. — Que faut-il faire? Mettre le complet brun un autre jour? — Ma foi, il vous va trés bien. — Je le sais, mais il a besoin d'étre repassé. — C'est vrai... oui, peut-étre. — Il s'accommoderait fort d'un repassage. — Qui, cela ne lui ferait peut-étre pas de mal. 5 — Mais, sapristi, le veston n'en a pas besoin. Ce serait absurde... faire repasser tout le costume quand la piéce principale n'en a nul besoin. — C'est bien vrai. : — Mais pour le pantalon ce serait tout a fait nécessaire. Regardez-le... ces plis, ces poches... sir que cela lui ferait du bien. pe

— Evidemment. Oh! Georgie, pourquoi ne mettriez-vous pas le veston brun avec ce pantalon bleu dont nous nous demandions ce qu'on pourrait bien en faire? — Grand Dieu! M'avez-vous jamais vu mettre le veston d'un complet et le pantalon d'un autre? Pour qui me prenez-vous? Pour un comptable dans la mouise? — Eh bien, pourquoi ne pas mettre aujourd'hui votre costume gris foncé et entrer chez le tailleur pour lui laisser le pantalon brun? — Dame, il en a certainement besoin... Allons, ot diable est-il ce costume gris? Ah oui, le voila. Il fut capable d'achever sa toilette avec une résolution et un calme relatifs. Le premier ornement qu'il revétit fut le gilet de dessous sans manches dans lequel il avait lair d'un jeune garcon, portant avec sérieux une tunique en étoffe de coton dans un cortége civique. I] ne mettait jamais ce B. V. D. sans remercier le Dieu du progrés de ne pas porter des sous-vétements collants, longs, a la vieille mode, comme son beau-pére et associé Henry Thompson. Le second embellissement consista a se peigner les cheveux en arriére. Cela lui faisait un front énorme, se bombant a deux pouces plus loin que l'alignement primitif des cheveux. Mais ce qui produisait l'effet le plus étonnant, c'étaient ses lunettes. Les lunettes ont chacune leur caractére: l'écaille prétentieuse, humble pince-nez du maitre d'école, les verres cerclés d'argent tordu du vieux villageois. Celles de Babbitt se composaient d'énormes verres ronds, sans monture, mais de premiére qualité, et de branches faites d'un mince fil d'or. Quand 11 les chaussait, il était 'homme d'affaires moderne, celui qui donne des ordres a des employés, qui conduit son auto, joue au golf a l'occasion et est un expert en matiére de vente. Sa téte paraissait soudain non plus enfantine, mais importante, on remarquait son nez lourd et aplati, sa bouche droite, a la lévre supérieure longue et épaisse, son menton trop charnu, mais vigoureux; avec respect on le contemplait revétant le reste de son uniforme de grave citoyen. Le complet gris, bien coupé, bien fait, manquait complétement d'originalité : c'était le costume type. Un liséré blanc 4 Pouverture en V du gilet faisait songer 4 'homme de loi et au {a

savant. Ses bottines noires, 4 lacets, étaient de bonnes, d'honnétes bottines, du modéle ordinaire, étonnamment dénuées d'intérét. Il n'y avait de fantaisie que dans sa cravate de tricot rouge. En faisant toutes sortes de commentaires sur la question 4 madame Babbitt — qui, obligée 4 des acrobaties pour attacher sa blouse a sa jupe avec une épingle de streté, n'en entendit pas un mot — il choisit entre l'écharpe rouge et une autre, genre tapisserie, avec des harpes brunes sans cordes au milieu de palmes, et il y enfonga une €pingle a téte de serpent avec des yeux en opale. Un événement capital fut de faire passer le contenu de ses poches du costume brun au gris. II ne traitait pas ces objets 4 la légére : ils avaient une importance immuable, comme le baseball ou le parti républicain. Ils comprenaient un stylo et un crayon en argent, — qui manquait toujours d'une réserve de mines neuves —: tous deux se plagaient dans la poche en haut du gilet, a droite. Sans eux, il se serait senti tout nu. A sa chaine de montre pendaient un canif en or, un coupe-cigares en argent, sept clefs — il avait oublié usage de deux d'entre elles — et accessoirement une bonne montre. Attenant a la chaine, une grosse dent d'élan jaunatre témoignait qu'il était membre de I'« Ordre fraternel et protecteur des Elans ». Plus significatif que tout était son carnet de poche a feuilles détachables, ce carnet moderne et pratique qui contenait des adresses de gens qu'il avait oubliés, les regus prudemment gardés de mandats-poste, arrivés 4 destination depuis des mois, des timbres qui n'avaient plus de gomme, des coupures de vers de T. Cholmondeley Frink, et des éditoriaux de journaux qui fournissaient Babbitt d'opinions et de grands mots, des notes pour ne pas oublier de faire certaines choses qu'il n'avait pas lintention de faire, et une curieuse inscription: D. 8. 8. D. M. Y. Piao Mais il n'avait pas d'étui a cigarettes. Personne ne lui en avait jamais offert un, aussi n'en avait-il pas 'habitude et considérait-il comme des gens efféminés ceux qui s'en servaient. Pour finir il mit 4 sa boutonniére le bouton du club des Boosters'. Avec la concision du grand art, ce bouton ne portait 1. Ceux qui se poussent, se soutiennent dans la vie, qui cherchent 4 faire valoir les choses ou les gens. (hs

que deux mots : Boosters-Pep!. Cela donnait 4 Babbitt un sentiment de loyauté, d'importance. Cela l'associait 4 de braves garcons, a des hommes qui étaient agréables et bons et qui occupaient une place dans le monde des affaires. C'était sa Croix de Victoria, son ruban de la Légion d'honneur, sa clef de Phi Beta Kappa. Aux détails délicats de la toilette s'ajoutaient d'autres ennuis complexes. — Je me sens un peu lourd ce matin, dit-il. Je crois que j'ai trop diné hier soir. Vous ne devriez pas nous servir de ces beignets de banane. — Mais c'est vous qui m'en avez demandé. — Je le sais bien, seulement... je vais vous dire: quand on a dépassé quarante ans, il faut surveiller ses digestions. Il y a quantité de gens qui ne se soignent pas comme il le faudrait. A quarante ans, je vous assure, un homme, s'il n'est pas un imbécile, est son propre docteur. On ne fait pas assez attention a ces questions de régime. Je crois... bien entendu, on a besoin d'un repas copieux aprés une journée de travail, mais ce serait une bonne chose pour nous deux de déjeuner plus légérement. — Mais, Georgie, ici, moi, je fais toujours un repas léger. — Ce qui veut dire que je mange comme un goinfre parce que je déjeune en ville? Ah oui, parlons-en! Vous seriez contente S1 vous aviez a avaler les ragofits que le nouveau chef nous sert au Club Athlétique. Mais, pour sir, je ne suis pas dans mon assiette, ce matin... C'est drdle, j'ai une douleur 1a, du cété gauche... mais non, ¢a ne peut pas étre lappendicite, n'est-ce pas? Hier soir, en allant chez Verg Gunch, j'ai senti aussi une douleur dans I'estomac... juste la, une sorte d'élancement aigu. Je... Pourquoi ne nous servez-vous pas davantage de prunes au premier déjeuner? Bien entendu, je mange une pomme tous les soirs : « Chaque jour une pomme — conserve son homme. » Mais tout de méme, vous devriez nous donner plus de prunes, au lieu de toutes ces chatterles. — La derniére fois qu'on en a servi, vous n'en avez pas mangé.

1. Abréviation de pepper (poivre). Au figuré, énergie. 2. Titre de nombreuses sociétés d'étudiants.

— C’est que ca ne me disait rien, je suppose..., mais en réalité je crois que j’en ai mangé. En tout cas... je vous assure qu’il est de la premiére importance de... je le disais encore A Verg Gunch hier soir : la plupart des gens ne surveillent pas assez leurs digestions. — Aurons-nous les Gunch 4 diner la semaine prochaine? — Bien sir, voyons. — Alors, écoutez, George, je vous demande de mettre ce soir-la votre joli smoking. — Oh! flaite! Les autres ne voudront pas s’habiller. — Mais si, ils voudront. Rappelez-vous le jour ot vous ne vous étiez pas habillé pour le souper de Littlefield, et ot tout le monde l’était... Comme vous étiez géné! — Géné? Diable non, je ne l’étais pas. Tout le monde sait que je peux m’offrir un Tux! aussi cher que n’importe qui, et je serais embété de ne pas le mettre quelquefois. Tout de méme, c’est une sacrée corvée. Ca va bien pour une femme qui reste tout le temps chez elle, mais quand un pauvre bougre a travaillé comme un cheval toute la journée, il n’a guére envie de se décarcasser pour se mettre en grand tralala en Phonneur d’un tas de gens qu’il a vus le méme jour en petite tenue. — Mais vous aimez vous montrer en smoking. L’autre soir, vous avez reconnu que j’avais bien fait d’insister pour que vous le mettiez, que vous vous sentiez plus a l’aise. Et puis, Georgie, jaimerais tant que vous ne disiez pas Tux... C’est un smoking. — Qu’est-ce que ¢a peut bien fiche? — Crest ce que disent tous les gens bien. Supposez que Lucile Mac Kelvey vous entende dire un Tux! — Voila qui me serait égal! Je me fiche bien de Lucile Mac Kelvey. Son mari et son pére peuvent étre millionnaires, mais ils sont tous communs comme le pain d’orge. Vous voulez probablement soigner votre haute position sociale? Eh bien, je vais vous dire une bonne chose: votre vénéré paternel Henry T... n’appelle méme pas ca un Tux, il dit, lui, « une jaquette écourtée pour un derriére de singe », et vous ne lui en feriez pas enfiler un, 4 moins de l’endormir au chloroforme. 1. Abréviation usuelle dans le Middle West pour Tuxedo, mot américain pour smoking. ge

— Voyons, George, pas de grossiéretés! — Je ne veux pas en dire, mais, bon Dieu, voila que vous faites autant d'histoires que Verona. Depuis qu'elle a quitté le collége, elle est devenue impossible a vivre... elle ne sait pas ce qu'elle veut... mais moi je m'en doute bien! Tout ce qu'elle demande, c'est d'épouser un millionnaire, d'aller habiter ? Europe, de consulter 4 tout propos son pasteur, et en méme temps de rester ici 4 Zénith, pour y étre une sorte d'agitateur socialiste, patronner des ceuvres de charité et jouer je ne sais quel sacré rdle. Dieu de Dieu! et Ted ne vaut pas mieux : il veut aller au collége et en méme temps il ne veut pas. Un seul des trois qui sache ce qu'il veut, c'est Tinka. Je n'arrive pas 4 comprendre comment j'ai jamais pu avoir un couple d'enfants hésitants comme Rone et Ted. Je ne suis sans doute pas un Rockfeller ni un James J. Shakespeare, mais je sais ce que je veux en tout cas et je ne cesse pas de turbiner dur au bureau et de... Savez-vous le bouquet? Autant que je puis le déméler, la nouvelle marotte de Ted, c'est de se faire acteur de cinéma... Je lui ai pourtant dit cent fois que s'il veut aller au collége, faire son droit et étre sérieux, je lui mettrai le pied a l'étrier dans les affaires... Et Verona est toute pareille, elle ne sait pas ce qu'elle veut. Allons, vous venez? Pas encore préte? La bonne a sonné le déjeuner depuis trois minutes. Avant de suivre sa femme, Babbitt s'arréta devant la fenétre de leur chambre qui donnait a l'ouest. Ce quartier des Hauteurs Fleuries était élevé, et, bien que le centre de la ville fat a trois milles de 1a — Zénith comptait maintenant de trois a quatre cent mille habitants — il voyait le sommet de la seconde Tour Nationale, édifice de trente-cinq étages en pierre de taille de P Indiana. Ses murs se dressaient, brillants, sur le ciel d'avril, jusqu'a une corniche toute simple, comme une ligne de feu éblouissant. I] y avait dans cette tour de la probité, de la décision; elle portait sa force légérement, comme un soldat de haute taille. Tandis que Babbitt la contemplait, son visage perdit son expression de nervosité, il releva le menton, d'un air de respect. [1 prononga uniquement ces mots: « Quelle vue délicieuse! », mais le rythme de la cité le soulevait, affection qu'il lui portait était ravivée. I considérait la tour comme la fléche d'un temple élevé a la religion 76

des affaires, cette foi passionnée, exaltée, qui dépasse le commun des mortels, et, en descendant déjeuner, il sifflait le refrain: « Oh! parbleu, par Dieu, par Jingo...» comme si c'edit été un hymne grave et mélancolique.

CHAPITRE II Dieses des éclats de voix de Babbitt et des petits grognements par lesquels sa femme exprimait la sympathie qu'elle avait trop d'expérience pour ressentir, mais beaucoup trop aussi pour ne pas montrer, leur chambre a coucher retomba instantanément dans limpersonnalité. Donnant sur la véranda, elle leur servait a l'un et a l'autre de cabinet de toilette et, par les nuits trés froides, Babbitt renongait voluptueusement au devoir de se montrer viril et se couchait dans le lit intérieur, pour avoir les pieds au chaud et se rire des bourrasques de janvier. La chambre présentait un ensemble de couleurs sobre et agréable, d'aprés un des meilleurs modéles du décorateur qui « faisait les intérieurs» pour la plupart des spéculateurs en maisons de Zénith. Les murs étaient gris, les boiseries blanches, le tapis d'un bleu franc; l'ameublement ressemblait beaucoup a de l'acajou, le bureau, avec un grand miroir, la table a coiffer de madame Babbitt, avec des objets de toilette en argent presque massif, les deux lits jumeaux, entre eux une petite table supportant la lampe électrique type pour lire au lit, un verre d'eau, et un livre de chevet type avec illustrations en couleurs. Quel ouvrage était-ce? impossible de le dire, car personne ne lavait jamais 78

ouvert. Les matelas étaient fermes sans étre durs, des matelas bien modernes, qui avaient coiité trés cher; les radiateurs 4 eau chaude avaient une surface calculée avec une précision toute scientifique pour la contenance cubique de la piéce. Les fenétres, larges, s'ouvraient facilement, grace au systéme le plus perfectionné de cordes et de crochets, et les jalousies hollandaises 4 rouleaux étaient garanties incassables. C'était un chef-d'ceuvre de chambre a coucher, provenant des « Riantes maisons modernes pour fortunes moyennes ». Seulement elle n'avait rien 4 voir avec les Babbitt ni avec personne d'autre. Si quelqu'un y avait jamais vécu et aimé, lu a minuit des histoires palpitantes, y était resté étendu les dimanches matin dans une magnifique indolence, il n'en restait pas trace. Elle avait l'air d'une trés bonne chambre dans un trés bon hétel. On s'attendait 4 voir une femme de chambre entrer et la préparer pour des gens qui y resteraient juste une nuit, en sortiraient sans tourner la téte et n'y penseraient plus jamais. Une maison sur deux aux Hauteurs Fleuries avait une chambre a coucher identique 4 celle-la. Celle de Babbitt avait cinq ans d'existence. Tout y était aussi savamment combiné, aussi réussi que cette piéce. Elle était du meilleur gofit, avait les meilleurs tapis d'un prix raisonnable, une architecture simple et louable, et le confort dernier cri. Partout Pélectricité remplagait les bougies et les cheminées malpropres. Dans la plinthe de la chambre a coucher trois prises de courant se dissimulaient sous de petites plaques de cuivre. Dans les vestibules se trouvaient des prises pour le nettoyage par le vide, et le salon en avait pour la lampe du piano et pour le ventilateur. La belle salle 4 manger, avec son admirable buffet en chéne, son armoire aux portes garnies de vitraux, ses murs couverts d'un enduit créme, son modeste panneau représentant un saumon expirant sur un tas d'huitres, avait des prises pour le filtre et le grilloir électriques. En somme, il ne manquait qu'une chose a la maison des Babbitt : c'était d'étre un foyer. Souvent, le matin, Babbitt arrivait au petit déjeuner plein d'entrain, en humeur de rire. Mais ce jour-la, sans qu'on sit pourquoi, tout allait mal. En traversant gravement le palier du 79

premier étage, il jeta un coup d'ceil dans la chambre de Verona et gronda : « A quoi bon donner 4 sa famille une maison de premier ordre si elle ne l'apprécie pas, quand, tout en se consacrant aux affaires, on s'occupe du moindre détail? » Il alla a ses enfants: Verona, une brune de vingt-deux ans, courtaude, sortant juste de chez Bryn Mawr!, trés préoccupée des questions de devoir, de sexualité, de religion, et de la coupe large du costume de sport gris qu'elle avait sur elle; Ted — Théodore Roosevelt Babbitt, un garcon de dix-sept ans, trés décoratif; Tinka — Catherine, encore bébé a dix ans, — aux cheveux d'un rouge flamboyant, et dont la peau transparente révélait un excés de sucreries et d'ice cream sodas. Babbitt, en entrant, ne laissa rien paraitre de sa vague irritation: il avait horreur de jouer le tyran domestique et ses grogneries étaient aussi insignifiantes que fréquentes. Il cria 4 Tinka: « Eh bien, Chatonette! » C'était le seul petit nom qu'il efit dans son vocabulaire avec le « chérie » et le « hon? » dont il saluait sa femme, et il le langait tous les matins a Tinka. Il avala une tasse de café dans l'espoir de pacifier a la fois son estomac et son 4me. Son estomac cessa de se faire sentir, comme sil ne lui appartenait pas, mais Verona se mit a étre assommante avec ses scrupules de conscience, et brusquement Babbitt retrouva les doutes sur la vie, la famille et les affaires qui 'avaient déchiré au moment ot la svelte fée de ses réves avait disparu. Verona avait été six mois employée aux écritures dans les bureaux des Cuirs Gruensberg and Co, avec espoir de devenir secrétaire de M. Gruensberg et ainsi, comme le formulait son pére, « de tirer profit de son éducation si cotiteuse, jusqu'au jour ou elle serait préte 4 se marier ». Mais voici que Verona disait: — Pére, j'ai parlé 4 une camarade de classe qui travaille pour |'Association Charitable... Oh, papa, on voit 1a, a la distribution de lait, les bébés les plus adorables, et je trouve que je devrais faire quelque chose dans ce genre-la, quelque chose qui en vaille la peine.

1. Collége de jeunes filles réputé, aux environs de Philadelphie. 2. Abréviation de honey (miel), terme d'affection.

— Qv’entends-tu par «qui en vaille la peine»? Si tu arrives a étre secrétaire de Gruensberg, — ¢a se pourrait, si tu tentrainais a la sténographie au lieu de filer tous les soirs au concert ou a des parlotes, — tu trouveras, j’imagine, que trentecing ou quarante dollars par semaine en valent la peine. — Je sais bien, mais... oh! je voudrais tant... coopérer... je voudrais travailler dans une de ces Institutions de bienfaisance. Je me demande si je ne pourrais pas décider un grand magasin a me laisser organiser un comptoir avec un joli salon de repos, tendu de perse et meublé de siéges de jonc, etc. Ou encore, je pourrais... — Ecoute-moi bien. La premiére chose qu’il faut que tu comprennes, c’est que tout ce micmac d’ceuvres de secours, de bienfaisance et de récréation, ce n’est pas autre chose en ce basmonde que la porte ouverte au socialisme. Plus t6t un homme apprendra qu’on ne va pas le dorloter, qu’il n’a pas 4 compter sur de la boustifaille a loeil et sur des classes gratuites et des friandises pour ses gosses, mais qu’il devra gagner tout cela, eh bien, plus tot il se mettra au travail et produira, produira, produira. Voila ce dont le pays a besoin et non pas de toutes ces blagues qui ne font qu’affaiblir la volonté de louvrier et donner a ses gosses toutes sortes d’idées au-dessus de leur condition. Et toi... si tu voulais t’appliquer aux affaires au lieu de perdre ton temps a des tas de bétises... tout ton temps! Quand j’étais jeune, j’ai décidé ce que je voulais faire et je m’y suis cramponne dur et ferme, et voila pourquoi je suis arrivé la ow je suis aujourd’hui. En outre... Myra! Pourquoi laissez-vous la bonne couper les toasts en jolis petits copeaux comme g¢a... impossibles 4 prendre... et presque froids, en tout cas? 4 Ted Babbitt, junior a la grande Ecole supérieure du quartier Est, avait fait entendre des sortes de petits hoquets pour interrompre. I] langa brusquement la-dessus: — Dis donc, Rone, est-ce que tu... Verona se tourna vivement vers lui: — Ted, aurais-tu l’obligeance de ne pas nous arréter quand nous parlons de choses sérieuses? — Oh flaite! dit gravement Ted. Depuis qu’on a commis erreur de te laisser quitter le collége Ammonia, tu nous barbes 81

avec tes conversations absurdes sur les faut-il ou ne faut-il pas... Est-ce que tu vas... Je voudrais la voiture ce soir. — Ah! vraiment? grogna Babbitt; j'en aurai peut-étre besoin, moi. Verona protesta: — Ah! tu la voudrais, jeune gigolo, mais je vais la prendre. Tinka gémit: — Oh! papa, tu avais dit que tu nous conduirais peut-étre a Rosedale! Et madame Babbitt: — Attention, Tinka, tu mets ta manche dans le beurre. Ils se jetaient des regards furieux et Verona hurla: — Ted, tu es absolument dégoatant avec lauto! — Et toi pas, naturellement, pas du tout! (Ted savait prendre un ton d'une douceur exaspérante.) Tu veux la chiper en sortant de table pour la laisser toute la soirée devant une porte, pendant qu'avec des filles de ton acabit vous jaboterez littérature ou discuterez sur les poseurs que vous allez épouser... pourvu qu'ils vous demandent. — Enfin, papa ne devrait jamais te laisser prendre l'auto. Avec ces horribles fils Jones vous conduisez comme des fous. On n'a pas idée de prendre le virage de la place Chautauqua a quarante milles a Vheure. — Ot as-tu pris ga? Toi, tu as une si sacrée peur de I'auto que tu mets le frein pour monter les cétes. — Pas vrai! Et toi... toi qui prétends toujours te connaitre si bien en moteurs, Eunice Littlefield m'a dit que tu soutenais que c'est la batterie qui alimente le carburateur. — Mais toi, ma bonne fille, tu ne distingues pas un carburateur d'un différentiel. Ted avait ses raisons pour faire le malin avec elle: il était né mécanicien, il savait tripoter et réparer un moteur. — Assez la-dessus! langa machinalement Babbitt en allumant le premier cigare, si délicieux, de la journée et en dégustant la liqueur réjouissante des gros titres de |' Advocate Times. Ted entra en pourparlers: — Voyons, Rone, sérieusement, je ne veux pas te prendre la vieille bagnole, mais j'ai promis 4 deux ou trois filles de ma

classe de les conduire a la répétition du chceur de l’école et, par Dieu, je n’y tiens pas, mais un gentleman doit respecter ses engagements. — Ah non, ma parole... tes engagements... & l’Ecole supérieure! — Oh! ce que tu es difficile depuis que tu as été a ce collége de poules huppées! Tu me permettras de te dire qu’il n’y a pas dans tout l’Etat une école particuliére qui ait un Jot de garcons aussi €épatants que ceux que nous avons cette année en Gamma Digamma. Il y en a deux dont les péres sont millionnaires. Sais-tu quoi? Eh bien, je devrais avoir ma voiture 4 moi, comme un tas de es. Babbitt s’en leva presque: — Une voiture a toi? Tu ne voudrais pas aussi un yacht et une maison avec parc? Aprés celle-la il n’y a qu’a tirer l’échelle! Un garcon incapable de passer son examen de latin, comme le ferait n’importe qui, et il espére que je vais lui offrir une auto, avec un chauffeur, probablement, et peut-étre bien un avion, pour le récompenser de la peine qu’il se donne pour aller au cinéma avec Eunice Littlefield! Eh bien, quand tu me verras faire ga... Un peu plus tard, aprés beaucoup de diplomatie, Ted amena Verona a avouer qu'elle allait tout simplement ce soir-la a lArsenal, a l’exposition canine et féline. Elle n’aurait donc, suivant les instructions de Ted, qu’a laisser ’auto devant chez le confiseur, en face de l’Arsenal, ot il la prendrait. I] y eut de parfaites combinaisons au sujet de la clef a laisser et du réservoir a tenir plein, et passionnément, en dévots du Grand Dieu Moteur, ils chantérent la piéce mise a la chambre a air de rechange et le cric perdu. Cette tréve finie, Ted déclara que les amies de sa sceur étaient «un tas de pies-griéches, de bluffeuses au caquet prétentieux ». — Ses amies a lui, dit-elle, singeaient ridiculement les sportives et n’étaient que d’affreuses petites ignorantes qui glapissaient. Et encore ceci : « C’est dégottant de fumer tant de cigarettes et cet accoutrement que tu as ce matin est trop grotesque; sérieusement, c’est a vous lever le coeur. » Ted se dandina jusqu’au miroir biseauté du buffet, y con83

templa ses charmes et sourit avec complaisance. Son costume, derniére création de Old Eli Togs, était étroitement collant, et le pantalon étriqué s'arrétait en haut de ses éblouissantes bottines brunes, veston serré a la taille, étoffe 4 carreaux et, dans le dos, une ceinture qui ne tenait rien. Comme cravate, une énorme écharpe de soie noire. Ses cheveux blonds relevés en arriére, sans raie, étaient collés et unis comme de la glace. Pour aller a son école, il ajoutait 4 cela une casquette avec une visiére longue comme un fer de béche. Le plus superbe de tout était son gilet, pour lequel il avait économisé, supplié, combiné, un veritable gilet de fantaisie, en peau de faon a pois rouges, aux pointes étonnamment longues. A leur extrémité inférieure, il portait un insigne de son école, un de sa classe et une « épingle de fraternité ». Mais tout cela importait peu. II était souple, preste et vigoureux; ses yeux, qu'il croyait cyniques, étaient pleins d'une ardeur candide. Mais il n'était pas trop bien élevé. Avec un geste de la main a la pauvre courtaude de Verona, il dit d'une voix trainante: — Qui, je crois que nous sommes un peu ridicules et dégueulasses et que notre nouvelle cravate fait tache. — Pour sir! aboya Babbitt, et pendant que tu t'admires, laisse-moi te dire que tu ajouterais 4 ta beauté virile si tu essuyais ce jaune d'ceuf sur tes lévres. Verona ricana, momentanément victorieuse dans la plus grande des Grandes Guerres, qui est celle de la famille. Ted lui jeta un regard désespéré, puis cria 4 Tinka: — Pour Pamour de Dieu, ne verse pas tout le sucrier sur tes grains de blé! Verona et Ted partis et Tinka remontée au premier, Babbitt dit a sa femme. — Jolie famille, ma foi! Je ne prétends pas étre un agneau bélant et il peut arriver que je sois parfois un peu hargneux au déjeuner, mais la facgon dont ils ne cessent de s'asticoter... je ne peux plus supporter ca. Ma parole, j'ai envie de me sauver quelque part ou je puisse avoir un peu la paix. Je crois vraiment que, quand un homme a passé sa vie a essayer de donner a ses gosses une éducation convenable et de leur mettre des atouts en main, il est assez décourageant de les entendre tout le temps grincer des dents, 84

comme une bande de hyénes, et ne jamais, jamais... Tiens, curieux : on dit la, dans le journal... se taire un seul mom... Vous avez vu le journal de ce matin? — Non, mon ami. En vingt-trois ans de vie conjugale, madame Babbitt avait vu le journal avant son mari juste soixante-sept fois. — Quantité de nouvelles. Terrible tornade dans le Sud, mais par chance, pas de malheurs. Mais ca, écoutez, ca c'est épatant! C'est le commencement de la fin pour ces gaillards-la. L'Assemblée de New York a voté des textes qui devraient mettre les socialistes complétement hors la loi. Et puis: 4 New York, gréve des garcons d'ascenseurs, des tas de collégiens les remplacent. A la bonne heure! A Birmingham, meeting monstre pour demander la déportation de ce Mick, cet agitateur, le fameux de Valera. Par Dieu, c'est rudement bien fait! Tous ces révolutionnaires sont payés par les Allemands, bien sir. Et nous n'avons rien a voir avec les Irlandais ou avec aucun gouvernement étranger : nous n'avons qu'a nous tenir strictement en dehors. Encore un bruit venant de Russie, et qui parait authentique: la mort de Lénine. Tant mieux! Je ne comprends pas pourquoi nous n'allons pas tout simplement la-bas pour flanquer dehors a coups de pied ces salauds de bolchevistes. — Bien sir! dit madame Babbitt. — Et on raconte ici qu'on a installé un maire qui était en salopette... et un pasteur encore. Qu'est-ce que vous dites de ¢a? — Hum! ma foi... Il chercha une attitude, mais ni comme républicain, ni comme presbytérien ou comme Elan, ni comme agent immobilier, il n'avait de théorie toute préte sur les maires-pasteurs; aussi, aprés un grognement, poursuivit-il sa lecture. Elle prit un air de sympathie et n'entendit pas un mot. Plus tard elle lirait les articles de téte, les échos mondains et les annonces des grands magasins. ; — Ecoutez-moi un peu ¢a: voila Charley Mac Kelvey qui jette plus que jamais de la poudre aux yeux par ses réceptions. Voici ce que raconte sur celle d'hier soir la rédactrice intarissable: « Jamais la Société, avec un grand, un trés grand S, n'est plus flattée que quand elle est invitée 4 une joyeuse féte comme 85

celle d’hier dans la demeure si distinguée et si hospitaliére de monsieur et de madame Charles L. Mac Kelvey. S’élevant au milieu de vastes pelouses et d’un beau paysage, l’un des plus magnifiques parmi ceux qui couronnent Royal Ridge, mais plaisante et intime, malgré ses puissants murs de pierre et la taille de ses salons, fameux pour leur décoration, leur maison s’ouvrait hier soir pour un bal en Vhonneur de Miss J. Sneeth de Washington, en ce moment invitée de madame Mac Kelvey. Le grand hall est de proportions si magnifiques qu’il faisait une parfaite salle de bal, dont le parquet étincelant de bois précieux réfléchissait un charmant spectacle. Mais les attraits de la danse eux-mémes palissaient devant les séduisantes occasions de téte-atéte qui invitaient les dames a s’abandonner, dans la longue bibliothéque, devant la cheminée moyenageuse, ou dans le salon aux moelleux et profonds fauteuils, aux lampes voilées, faites pour les chuchotements a deux de jolis riens, ou méme dans le billard, ot l’on pouvait prendre une queue et montrer son talent a un autre jeu que ceux auxquels président Cupidon et Terpsichore. » Il y en avait encore beaucoup, beaucoup plus, dans le meilleur style journalistique de miss Elnora Pearl Bates, rédactrice fameuse des mondanités de l’Advocate Times. Mais Babbitt ne put y tenir, il grogna, il froissa le journal, il protesta: — On ne fait pas mieux. Je suis prét a accorder tout le crédit du monde a Charley Mac Kelvey. Quand nous étions au collége ensemble, il était aussi 4 court d’argent que n’importe lequel d’entre nous et il a gagné un bon million de dollars dans les adjudications, sans étre plus malhonnéte ou acheter plus de conseils municipaux qu’il n’était nécessaire. Et il a une belle maison, quoiqu’elle n’ait pas de « puissants murs de pierre » et ne vaille pas les quatre-vingt-dix mille qu’elle lui a coité. Mais qu’on en arrive a parler de Charley Mac Kelvey et de toute sa bande de buveurs comme d’une brillante réunion de... de... de Vanderbilt, ca, ah non, ca me porte sur les nerfs. — Jaimerais pourtant bien voir leur intérieur, risqua timidement madame Babbitt : ce doit étre ravissant. Je n’y suis jamais entrée. — Moi, si, des tas de fois, pour Charley, a propos d’affaires, le soir. Ce n’est pas si extraordinaire. Je ne voudrais pas y aller 86

diner avec toute cette clique de gens extravagants. Et je parierais que j’ai plus d’argent que beaucoup de ces farceurs prétentieux qui dépensent tout ce qu’ils ont en vétements de soirée et qui n’ont pas a eux un calegon convenable. Tiens? Qu’est-ce que vous dites de ceci? Madame Babbitt resta étrangement indifférente aux avis de la colonne « Immeubles et constructions » de l’ Advocate Times. Rue Ashtabula 496. — J. K. Dawson a Thomas Mullally. Avril 17, 15,7 xX 112.2 RNS R RMN oe oo Li Nas oo dn sacs Nom. Ce matin-la, d’ailleurs, Babbitt était trop troublé pour entretenir sa femme de machines en gage, d’enregistrement d’hypothéques et d’entreprises en adjudication. II se leva. Quand il la regarda, ses sourcils semblérent se hérisser. Brusquement: — Oui, peut-étre bien... c’est un peu dommage de ne pas rester en relation avec des gens comme les Mac Kelvey. Nous pourrions essayer de les inviter 4 diner un soir. Mais non, tonnerre, ne perdons pas un temps précieux a nous occuper d’eux. Notre petit groupe passe de bien meilleurs moments que tous ces richards. Comparez un peu un véritable étre humain comme vous a ces poupées névrosées comme Lucile Mac Kelvey... rien que des propos guindés, et habillée... comme une chasse. Vous étes une brave et digne femme, hon! Il corrigea cette manifestation de tendresse par une plainte: — Dites-moi, ne laissez pas Tinka continuer a s’empoisonner avec toutes ces sucreries. Au nom du ciel, tachez de l’empécher de s’abimer l’estomac. Je vous l’assure, la plupart des gens ne se rendent pas compte a quel point il est important d’avoir de bonnes digestions et des habitudes réguliéres. Je rentrerai sans doute vers Vheure ordinaire. I] ’embrassa... ou presque: il posa des lévres inertes sur une joue indifférente. Puis il courut au garage en murmurant : « Bon Dieu, quelle famille! Voila que Myra va m’en vouloir parce que nous ne pouvons pas suivre le train de ces millionnaires. Sacrebleu! j'aurais envie quelquefois d’envoyer tout promener... et les embétements du bureau sont encore pires. Mon humeur s’en ressent, malgré moi... je n’y peux rien... je suis si fatigué! »

CHAPITRE III PS George F. Babbitt, comme pour la plupart des gens a leur aise de Zénith, son automobile représentait a la fois la poésie et le drame, l'amour et 'héroisme. Le bureau était son navire de pirate, mais son auto la périlleuse descente a terre. Parmi les redoutables crises de chaque jour, aucune n'était aussi tragique que la mise en marche de la machine. Le moteur était lent 4 démarrer par les matins froids, il fallait écouter son long et inquiétant bourdonnement; quelquefois il fallait verser de léther dans les purgeurs des cylindres, et c'était si passionnant qu'a déjeuner il racontait l'opération, goutte a goutte, et calculait de téte combien chacune lui avait cotté. Ce matin-la, comme il était au noir, il était préparé a trouver que quelque chose ne marchait pas et il fut désappointé quand le mélange explosa aussit6t avec force et que la voiture n'effleura méme pas le jambage de la porte, déja éraflé et écorché tant de fois par les ailes, quand il sortait en marche arriére. I] en était confondu. Il langa a Sam Doppelbrau un bonjour plus cordial qu'il n'en avait intention. La maison coloniale blanche et verte de Babbitt faisait partie d'un groupe de trois sur Chatham Road. A sa gauche était Phabitation de M. Samuel Doppelbrau, secrétaire d'une excel88

lente maison d'installation pour salles de bains. C'était un batiment confortable, sans aucune prétention a l'architecture : une grande boite en bois avec une tour trapue, un large porche, le tout couleur jaune d'ceuf. Babbitt blamait monsieur et madame Doppelbrau, qu'il considérait comme des « bohémes». On entendait chez eux jusqu'a plus de minuit de la musique et des rires bruyants; on chuchotait, dans le voisinage, 4 propos de whisky de contrebande et de courses folles en automobile. Ils fournissaient a Babbitt matiére a discussion pour des soirées entiéres, ou il déclarait énergiquement: « Je ne suis pas collet monté et je ne dis rien quand je vois un gaillard s'enfiler un verre de temps a autre, mais quand on en arrive a essayer délibérément de ne pas se faire pincer tout en faisant continuellement la bombe, comme les Doppelbrau, alors, ¢a, je n'en suis plus. » De l'autre cété de chez Babbitt habitait Howard Littlefield, docteur en philosophie; sa maison était résolument moderne, le bas en briques d'un rouge foncé, avec fenétres en ogives et a vitraux, le haut en stuc clair, avec un toit en tuiles rouges. Littlefield était le grand savant du quartier, une autorité en toutes choses, excepté les bébés, la cuisine et les moteurs; bachelier és arts du collége Bladgett et docteur en philosophie et sciences économiques de Yale. Chef du personnel et directeur de la publicité de la Compagnie des transports en commun de Zénith, il était capable, aprés quelques heures de préparation, de se présenter devant le conseil municipal ou Il'assemblée législative de l Etat, et de prouver péremptoirement, avec chiffres a Pappui, en s'appuyant sur des précédents de Pologne ou de NouvelleZélande, que la Compagnie des tramways adorait le public et choyait ses employés; que toutes ses actions étaient entre les mains de veuves et d'orphelins, et que, quoi qu'elle désirat faire, cela profiterait aux propri¢taires en augmentant la valeur des immeubles et serait avantageux pour les pauvres en faisant baisser les loyers. Toutes les relations de Littlefield se tournaient vers lui quand elles voulaient savoir la date du siége de Saragosse, la définition du mot «sabotage », l'avenir du mark allemand, la traduction de hinc ille lacryme, ou le nombre des sous-produits du goudron. II effarait Babbitt en lui avouant qu'il restait souvent jusqu'a minuit 4 lire les chiffres et notes des rapports officiels ou a 89

parcourir — pour s'amuser des fautes de l'auteur — les plus récents volumes de chimie, d'archéologie ou d'ichtyologie. Mais le grand mérite de Littlefield c'était son exemple intellectuel. Malgré son extraordinaire érudition, il était aussi strict presbytérien et aussi ferme républicain que George F. Babbitt. Il confirmait les hommes d'affaires dans leur foi. Alors qu'ils savaient, uniquement par un instinct passionné, que leur systéme, leurs procédés industriels étaient excellents, le docteur Howard Littlefield le leur prouvait par Vhistoire, la science économique et les aveux de radicaux convertis. Babbitt éprouvait une grande et honorable fierté a étre le voisin d'un_tel savant et a voir l'intimité de Ted et d'Eunice Littlefield. A seize ans, Eunice ne s'intéressait 4 aucune statistique, -sauf a celles qui concernaient l'A4ge et les cachets des stars de cinéma, mais, comme le constatait Rabbitt, d'un mot définitif: « C'était la fille de son pére ». La différence qui sépare un homme léger comme Sam Doppelbrau d'une vraiment belle nature comme Littlefield se révélait dans leur extérieur. Doppelbrau était d'une jeunesse troublante pour un homme de quarante-huit ans. I] portait son melon rejeté en arriére et sa face rouge était plissée par un rire niais. Littlefield, lui, paraissait vieux pour un homme de quarantedeux ans: grand, large, épais, il avait des lunettes d'or enchdassées dans sa longue figure, ses cheveux formaient une masse mouvante grise et noire, il soufflait en parlant d'une voix grondante, son insigne de Phi Beta Gamma brillait sur un gilet noir tout taché et il sentait la vieille pipe. I] avait, avec un air funébre, quelque chose d'un archidiacre, et, pour le courtier en immeubles et l'entrepreneur de salles de bains, il s'y mélait une odeur de sainteté. Ce matin-la, il se tenait devant sa maison, examinant le gazon qui poussait entre le trottoir et la large chaussée en ciment. Babbitt arréta son auto et se pencha pour crier : « Bonjour! » Littlefield s'approcha et posa un pied sur le marchepied de la voiture. — Belle matinée! dit Babbitt, en allumant — trop t6t — son second cigare de la journée. — Oui, trés belle! dit Littlefield. — Le printemps va venir vite, maintenant. go

— Oui, c'est déja le vrai printemps. — Les nuits sont encore froides, pourtant. J'ai dai prendre deux couvertures pour dormir sur ma véranda hier soir. — Oui, il n'a pas fait trés chaud la nuit derniére. — Mais je ne crois pas que nous ayons encore de vrais froids. — Non, mais pourtant il y a eu de la neige hier a Tiflis,dans le Montana, et vous vous rappelez cette tempéte glaciale qu'ils ont eue dans l'Ouest il y a trois jours : trente pouces de neige a Greeley, dans le Colorado, et il y a deux ans nous avons eu une rafale de neige ici méme, a Zénith, le 23 avril. — C'est vrai. Dites-moi, mon cher, que pensez-vous du candidat républicain ? Qui va-t-on nommer président ? Ne croyezvous pas quil serait temps d'avoir un véritable gouvernement d'affaires ? — A mon avis, ce qu'il faut avant tout au pays, c'est une bonne direction des affaires, purement commerciale. Ce dont nous avons besoin, appuya Littlefield, c'est d'une administration commerciale. — Je suis heureux de vous l'entendre dire, ma foi, oui, trés heureux. Je ne savais pas ce que vous en penseriez, vous, homme des associations, des colléges, etc., et je suis bien content que vous ayez la méme opinion que moi. Ce qu'il faut au pays, dans les circonstances actuelles, ce n'est ni un président homme de culture, ni toutes ces simagrées au sujet des affaires étrangéres, mais une bonne, une saine administration commerciale et économique, qui nous donnera le moyen de faire d'heureuses transformations. — Oui. On ne se rend généralement pas compte que, méme en Chine, les hommes d'étude cédent maintenant la place a des esprits plus pratiques, et vous voyez naturellement ce que cela signifie. — Oh! vraiment? Eh bien! eh bien! respira fortement Babbitt, qui se sentait bien plus calme et bien plus heureux de savoir comment les choses allaient dans le monde. Allons, je suis bien aise de m'étre arrété a bavarder une seconde avec vous. Maintenant il faut que je descende 4 mon bureau pour « avoir » quelques clients. Sur ce, 4 bient6t, mon cher. Je vous reverrai ce soir. Au revoir! Ils avaient bien travaillé, ces braves citoyens. Vingt ans plus gI

tt, la colline sur laquelle s'éparpillaient les maisons des « Hauteurs Fleuries » avec leurs toits brillants, leurs gazons impeccables et leur confort stupéfiant, n'était qu'une vaste solitude plantée d'ormes, de chénes et d'érables de belle venue. Dans certaines rues restaient encore quelques lots de terrain boisé vacant et une parcelle d'un ancien verger. II faisait beau ce jour-la: les branches de pommiers s'éclairaient de feuilles nouvelles, semblables a des flammes vertes. Dans un ravin tremblotait la premiére blancheur des fleurs de cerisier, et les rouges-gorges chantaient a tue-téte. Babbitt humait l'odeur de la terre, riait en entendant les oiseaux, comme il aurait fait devant des poussins ou a un film comique. On reconnaissait 4 le voir le parfait patron allant a son bureau : un homme bien nourri, sur la téte un joli chapeau brun en feutre mou, avec des lunettes sans monture, fumant un gros cigare en conduisant une bonne voiture dans une allée de demibanlieue. Mais il portait en lui, comme un don, un amour authentique pour son entourage, sa ville, son clan. L'hiver fini, la saison était venue des constructions, cette moisson palpable, son triomphe. La dépression ressentie 4 |'aube disparut : il était plein d'entrain quand il s'arréta rue Smith pour déposer son pantalon brun et faire le plein d'essence. Les rites familiers accrurent son impression de bien-étre: la vue de la grande pompe rouge, le garage en terre et briques creuses, la vitrine remplie des accessoires les plus séduisants: enveloppes éblouissantes, bougies d'allumage en porcelaine immaculée, chaines de pneumatiques en or ou en argent. I] fut flatté de l'empressement amical avec lequel Sylvestre Moon, le plus sale et le plus adroit des mécaniciens, s'avanga pour le servir. « Bonjour, monsieur Babbitt », lui dit Moon, et il eut conscience d'étre un personnage important dont tous les garagistes bien achalandés retenaient le nom, et non pas un de ces chauffards qui circulent dans des tacots de quatre sous. Il admira Vingéniosité du cadran automatique qui marquait gallon par gallon, il admira l'a-propos de l'enseigne: « Evitez la panne d'essence! Remplissez a temps. Essence : aujourd'hui 31 cents», il admira le glouglou rythmé du liquide coulant dans le réservoir et la régularité mécanique avec laquelle Moon tournait la manivelle. 92

— Combien en prenez-vous aujourd'hui? demanda Moon d'un ton ow s'alliaient l'indépendance du grand spécialiste, la familiarité d'un propos amical et le respect di 4 un homme qui tenait dans la société la place d'un George F. Babbitt. — Faites le plein. — Qui soutenez-vous comme candidat républicain, monsieur Babbitt ? — Ilest trop tét pour établir des pronostics. Aprés tout il y a encore un bon mois et demi, non, trois quarts, — ¢a doit faire prés de trois semaines — enfin plus de six semaines en tout avant la Convention républicaine, et je trouve qu'on doit ouvrir l'ceil et considérer les candidats, les examiner sur toutes les coutures, les peser, et puis alors décider avec soin. — 'Trés juste! monsieur Babbitt. — Mais je vais vous dire une chose — et mon point de vue la-dessus est ce qu'il était il y a quatre ans, et il y a huit ans, et ce sera encore le mien dans quatre, et dans huit ans d'ici. — C'est ce que je dis a tout le monde et ¢a ne saurait étre trop compris de tous : ce qu'il nous faut d'abord et avant tout et toujours, c'est une bonne, une saine administration d'affaires. — Parbleu, voila qui est bien dit. — Qu'est-ce que vous pensez de mes pneus de devant? — Trés bons, trés bons! Il n'y aurait pas grand-chose a faire pour les garages si tout le monde soignait sa voiture comme vous. — Oh! je fais de mon mieux! Il régla sa note en disant, comme de juste: « Gardez la monnaie », et partit trés content de lui et dans un véritable ravissement. Ce fut avec les fagons d'un bon Samaritain qu'il cria a un homme 4 lair respectable qui attendait un tramway: « Je vous emméne? » Et comme l'autre montait, il ajouta : « Vous allez directement en ville ? Quand je vois quelqu'un attendre son tram, je me fais toujours un devoir de lui offrir une place... A moins, bien entendu, qu'il n'ait lair d'un rédeur. » — Je souhaiterais qu'il y efit plus de gens aussi généreux que vous avec leur voiture, crut devoir dire la victime de sa bienveillance. — Oh non, ce n'est pas une question de générosité, ou guére. a3

Mais je pense toujours — je le disais encore l'autre soir 4 mon fils — que c'est le devoir de chacun de partager avec ses voisins les bonnes choses de ce monde, et ga me porte sur les nerfs de voir un gaillard qui se redresse et qui s'en va sonnant de la trompette uniquement parce qu'il est charitable. Sa victime parut incapable de trouver la réponse appropriée. Babbitt poursuivit: — Fichu service que celui que nous donne la Compagnie sur ces lignes de trams! Quelle absurdité de ne mettre ceux de Portland Road en marche que toutes les sept minutes! On a rudement froid les matins d'hiver 4 attendre au coin d'une rue, quand le vent vous mord les jambes. — Bien sir! La Compagnie des tramways se moque pas mal de la commodité des voyageurs. On devrait faire quelque chose. Babbitt fut inquiet. — Pourtant il ne faut naturellement pas taper tout le temps sur la Compagnie des transports, sans se rendre compte des difficultés qu'elle a a résoudre, comme ces toqués qui voudraient la régie municipale. La fagon dont les employés exigent des salaires élevés est tout simplement criminelle, et, bien entendu, c'est sur nous que ¢a retombe, sur vous et moi, qui avons a payer sept cents notre place. En somme, le service est remarquablement organisé sur toutes les lignes, si on considére... — Mon Dieu... (Un air géné.) — Rudement belle matinée! déclara Babbitt. Le printemps arrive a grands pas. — Qui, nous voila vraiment au printemps. La victime n'avait aucune personnalité, aucune finesse, et Babbitt tomba dans un profond silence, s'absorbant dans le jeu de « gratter » les tramways : un brusque élan, une poursuite, une ruée€e nerveuse entre l'énorme flanc jaune du tram et la rangée irréguliére des voitures arrétées, et on le dépasse comme un bolide, juste au moment ot il s'arréte : un sport remarquable et hardi. Et pendant tout ce temps-la il se rendait compte du charme de Zénith. Durant des semaines il n'avait rien remarqué que des clients et les agacants écriteaux « A louer » de ses concurrents. Aujourd'hui, saisi d'un malaise mystérieux, il passait avec une 94

égale rapidité de la fureur a la joie, et la lumiére du printemps était si délicieuse qu'il levait la téte et voyait. Il admirait chaque quartier le long du chemin familier qui le menait a son bureau: les bungalows, les buissons, les routes sinueuses et capricieuses des Hauteurs Fleuries; les boutiques 4 un seul étage de la rue Smith, une grande place encadrée de briques jaunes toutes neuves, des épiceries, des blanchisseries et des pharmacies pour fournir aux besoins les plus urgents des ménagéres du cété Est; les jardins du marché dans le « Val Hollandais », avec leurs baraques rapiécées 4 l'aide de tdle ondulée et leurs portes volées. Des palissades couvertes de déesses cramoisies de neuf pieds de haut, faisant de la réclame pour des films, du tabac et de la poudre de talc; les vieux logis de la Neuviéme rue S.-E., semblables a de vieux dandys en linge malpropre; des chateaux de bois transformés en pensions de famille avec des trottoirs boueux et des clétures rouillées, flanquées de garages improvisés, des maisons de logements a bon marché et des boutiques de fruits tenues par d'aimables Athéniens aux cheveux luisants. Entourées d'une ceinture de voies ferrées, des fabriques avec des réservoirs haut perchés et de gigantesques cheminées, des fabriques produisant du lait condensé, des boites de carton, des appareils d'éclairage et des automobiles. Puis le centre des affaires, le trafic intense, précipité, les tramways bondés qui se vident, et de hauts porches de marbre ou de granit poli. C'était grand, et Babitt respectait la grandeur en toute chose, montagnes, joyaux, muscles, richesses ou paroles. II était, en cette heure enchantée du printemps, l'amant lyrique et presque désintéressé de Zénith. [I] songeait aux faubourgs industriels extramuros, a la riviére Chaloosa et a ses rives si étrangement rongées, aux collines de Tonawanda, au nord, toutes tachetées de vergers, aux grasses prairies d'élevage, aux vastes granges et aux riches troupeaux. En déposant son voyageur, il cria: — Bon Dieu, je me sens d'attaque, ce matin! Non moins régulier que le drame de la mise en marche de Vauto, était celui qui consistait pour Babbitt a la garer avant d'entrer dans son bureau. En tournant de l'avenue Oberlin pour entrer dans la Troisiéme rue N.-E., il guetta un espace libre dans la file des voitures déja alignées. Il eut l'agacement de rater juste 95

une place ov se glissa un rival. Devant lui un autre s'éloigna du trottoir et Babitt ralentit, en faisant signe de la main aux chauffeurs qui se pressaient derriére lui, en s'agitant pour faire avancer une vieille femme, et en évitant un camion qui fongait sur lui. Heurtant de ses roues de devant le pare-choc en acier de la voiture qui le précédait, il s'arréta, cramponné fiévreusement a son volant, se glissa 4 reculons dans l'espace vacant, et, avec dix-huit pouces de jeu, manceuvra pour se redresser le long du trottoir. Ce fut un exploit viril, exécuté avec maitrise. Avec satisfaction, il cala une roue d'avant avec un coin en acier cadenassé, a l'épreuve des voleurs, et traversa la rue pour pénétrer dans son agence immobilire, au rez-de-chaussée du Building Reeves. Le Building Reeves était aussi peu exposé au feu qu'un roc et aussi pratique qu'une machine a écrire : quatorze étages en briques jaunes comprimées, aux lignes nettes, droites, sans ornements. I] était occupé par des bureaux d'avocats, de docteurs, de représentants de machines, de meules a émeri, de clétures en fil de fer, de produits de mines. Leurs enseignes en lettres d'or brillaient aux fenétres. L'entrée était trop moderne pour se parer de colonnes brillantes : elle était sobre, nette, austére. Sur la Troisiéme rue se trouvaient un bureau de Union télégraphique de l'Ouest, la confiserie « Au Delft bleu », la papeterie Shotwell et la Compagnie immobiliére Babbitt-Thompson. Babbitt aurait pu pénétrer dans son bureau directement de la rue, comme ses clients, mais il éprouvait la satisfaction de celui qui est chez soi a passer par le corridor et 4 entrer par une porte intérieure. Car ainsi il était salué par les « habitants du village ». Les petites gens inconnus que l'on rencontrait dans les corridors du Building Reeves — grooms d'ascenseurs, portier, mécaniciens, surveillant, et le boiteux d'allure équivoque qui tenait le comptoir de journaux et cigares, — n'étaient en aucune facon des citadins. C'étaient des campagnards, habitant une vallée resserrée, qui s intéressaient uniquement les uns aux autres et au Building. La grand-route, c'était le vestibule d'entrée avec son dallage de pierre, son sévére plafond de marbre et les vitrines intérieures des boutiques. L'endroit le plus animé de cette route, c'était le salon de coiffure, mais c'était aussi une des choses qui 96

génaient Babbitt. Personnellement il patronnait le salon de coiffure pompéien de l'hétel Thornleigh et, chaque fois qu'il passait devant celui du Reeves, — dix fois, cent fois par jour, — il sentait qu'il faisait une infidélité a son village. Maintenant, tel un hobereau accueilli par les saluts respectueux des villageois, il s'avangait vers son bureau, paisible et digne, et les dissonances du matin étaient oubliées. Immédiatement elles se firent entendre de nouveau. Stanley Graff, Pagent pour l'extérieur, parlait au téléphone sur un ton qui manquait péniblement de cette fermeté qui mate les clients: — Dites-moi... heu... je crois avoir juste la maison qui vous conviendrait... la maison Percival, 4 Linton... Ah! vous l'avez vue? Eh bien, votre impression?... Hein?... Ah!... Incertaine... oui, je comprends. Tout en pénétrant dans son cabinet personnel, simple réduit, séparé du reste par une cloison a mi-hauteur en chéne et verre dépoli, il songeait combien il était difficile de trouver des employés qui eussent autant de confiance que lui dans la réussite d'une vente. Le personnel comprenait neuf personnes sans compter Babbitt et son beau-pére et associé Henry Thompson, qui venait rarement au bureau. C'était Stanley Graff, déja nommé, un homme assez jeune, adonné aux cigarettes et parieur enragé dans les poules; le vieux Mat Penniman, grande utilité, encaisseur de loyers et agent d'assurances, grisonnant, cassé, silencieux, personnage mystérieux, passant pour avoir été un fameux courtier en immeubles ayant un cabinet a lui dans le superbe Brooklyn; Chester Kirby Laylock, vendeur sur place au lotissement; Glen Oriole, homme plein d'enthousiasme, a la moustache soyeuse, doté d'une nombreuse famille; mademoiselle Thérése Mac Goun, rapide et assez jolie sténographe; mademoiselle Wilberta Bannigan, grosse, lente et laborieuse comptable et archiviste, et quatre démarcheurs libres, ne touchant que des commissions sur les affaires qu'ils apportaient. En jetant les yeux de sa cage personnelle dans la grande salle, Babbitt se lamentait en dedans: « Mac Goun est une bonne sténographe, vive et active, mais Stan Graff et tous ces oiseaux-la... » 97

La saveur du matin de printemps était étouffée par l'air vicié du bureau. Dans son état normal il l'admirait, ce bureau, heureux et surpris d'avoir créé cette chose certainement adorable; son aspect propre et neuf, son air d'activité l'encourageaient. Mais aujourd'hui tout lui paraissait insipide : le carrelage, semblable a celui d'une salle de bains, le plafond métallique d'un ton ocre, les plans fanés accrochés sur les murs de platre dur, les chaises en chéne clair verni, les pupitres a écrire et boites a fiches en acier, peintes en brun verdatre. C'était un caveau, une chapelle de fer od la flanerie et le rire eussent été des péchés mortels. Il n'avait méme pas satisfaction avec son nouveau réfrigérateur. Et c'était le meilleur que l'on pit se procurer, récent, scientifique et bien compris. Il avait cofité trés cher — ce qui en soi était un mérite. I] contenait un récipient a glace en fibre non conductrice, une cruche a eau en porcelaine — garantie hygiénique — un robinet sanitaire étanche et ne pouvant s'encrasser, et était décoré en deux tons d'or. Il regarda l'appareil a travers Vimplacable étendue du carrelage et s'assura qu'aucun locataire du Building Reeves n'en avait un plus cofiteux, mais il ne pouvait retrouver ce sentiment de supériorité sociale qu'il lui avait donné. Il grogna de facon inattendue: « J'aurais envie de ficher le camp dans les bois, 4 linstant, et d'y tirer ma flemme toute la journée... et de retourner ce soir chez Gunch, de jouer au poker, de jurer tout 4 mon aise et de boire cent mille bouteilles de biére. » Il soupira, parcourut son courrier, appela « Mselgoun », autrement dit mademoiselle Mac Goun, et se mit a dicter. Voici quel fut son texte pour la premiére lettre: « Omar Gribble, adressez 4 son bureau, mademoiselle Mac Goun. En possession de votre lettre du 20 je dirai en réponse écoutez Gribble, j'ai bien peur que si nous continuons a hésitailler comme ¢a nous ne manquions la vente Allen, j'ai eu un entretien avec Allen avant-hier et je suis allé droit au fait et je crois pouvoir vous assurer... heu, heu, non, changez ga: tout ce que je sais indique qu'il est bien disposé, il veut conclure l'affaire, je me suis renseigné sur sa situation financiére qui est excellente... cette 98

phrase parait un peu entortillée. Mademoiselle Mac Goun, faitesen deux si nécessaire, mettez a la ligne. « Il est tout disposé a payer la taxe spéciale au prorata et je suis frappé, absolument certain, qu'il n'y aura aucune difficulté a lui payer la police d'assurance, ainsi donc, au nom du ciel, ne perdons pas un moment... non, modifiez : ainsi mettons-nous-y et abordons... non, ¢a suffit. Vous pourrez enchainer ces phrases un peu mieux en les tapant, mademoiselle Mac Goun... sincérement, [oi fom Et voici le texte qui lui fut présenté, ce méme aprés-midi, tapé a la machine par mademoiselle Mac Goun: Société tmmobiliére Babbitt- Thompson. A chacun sa maison. Bldg. Reeves, Avenue Oberlin et 39™¢ Rue, N. E. Kénith. A M. Omar Gribble, 576 Building de P Amérique du Nord Kénith. Cher monsieur Gribble, Fai en main votre honorée du 20 courant. Fe dois dire que j'ar grandpeur, si nous continuons a tergiverser de la sorte, que nous ne manquions la vente Allen, et ce sera bien naturel. F'at eu avant-hier un entretien avec Allen et suis allé droit au fait. Tout ce que je sais me prouve quil a Pintention de conclure Vaffaire. Fai également pris des informations sur sa situation financiére : elle est excellente. Il est parfaitement disposé a payer au prorata la taxe spéciale et il ne sera pas difficile de lui faire régler la police d assurance. Donc, en avant! Sincéerement votre. Quand il la lut et la signa de son écriture correcte et coulante d'homme d'affaires, Babbitt réfléchit : « Voila une bonne lettre, énergique et claire comme eau de roche. Mais pourquoi diable... je n'ai jamais dit 4 Mac Goun de faire un troisiéme paragraphe la! a}

4 J’aimerais assez qu’elle renongat 4 vouloir corriger ce que je lui dicte. Mais il y a une chose que je ne peux comprendre: pourquoi Stan Graff ou Chet Laylock ne peuvent-ils pas écrire une lettre comme celle-la? une lettre qui porte, qui frappe? » Le texte le plus important qu’il dicta ce matin-la fut la circulaire bi-hebdomadaire qui devait étre autographiée et adressée 4 un millier de clients en perspective. Elle imitait soigneusement les meilleurs modéles littéraires du moment, la publicité sous forme de causerie coeur a coeur, les lettres qui enlévent la vente, les discours sur le développement de la volonté, et les publications techniques qui passent la main dans le dos du client, tout ce que répand abondamment la nouvelle école des poétes du commerce. I] avait péniblement rédigé un premier brouillon et il le débitait maintenant, comme un artiste délicat et absorbé: Dites-mot, cher ami! Je voudrais savoir si je peux vous faire une énorme faveur? Sérieusement, aucun bourrage de crane. Vous songez, je le sats, a vous procurer une maison, pas simplement un endroit ou accrocher votre vieux chapeau, non, un nid d'amour pour la femme et les gosses, et peut-étre aussi pour la voiturette, de Vautre coté du petit jardin. Dites-moi, avez-vous jamais songé que nous sommes la pour vous éviter les ennuis? Voila comment nous sommes, et on ne nous pate pas pour avoir une st belle dme. Et maintenant —regardez bien: Asseyez-vous a votre beau bureau d’acajou et envoyez-nous un mot pour nous dire exactement ce qu’il vous faut; si nous pouvons le trouver, nous volerons chez vous avec la bonne nouvelle, sinon, nous ne vous ennuierons pas. Pour gagner du temps, remplissez tout simplement le bulletin inclus. Sur demande nous enverrons aussi des notices sur les propriétés dont nous disposons a Hauteurs Fleuries, Bosquet d’Argent, Linton, Bellevue, et tous les quartiers de l’ Est. Tout a votre service. P.-S. — Une simple indication sur les trouvailles que nous pouvons vous offrir — véritables occasions qui se présentent aujourd’hui méme: Bosquet d’Argent. — Coquet bungalow californien, 4 pieces, garage, beaux ombrages, voisinage élégant, ligne de tram a proximité. 100

3-700 dollars. Comptant 780 dollars, facilités pour le reste; conditions Babbitt-Thompson. Moins cher qu'une location. Dorchester. — Un chopin! Maison artistique pour deux familles, boiseries de chéne partout, parquets, délicteux fourneau a gaz, vastes porches, genre colonial, chauffé contre tous les froids, garage. Véritable occasion : 11.250 dollars. Les dictées finies, qui l'obligeaient 4 rester assis et 4 réfléchir au lieu de se donner du mouvement, d'étre bruyant, de faire vraiment quelque chose, Babbitt se renversa dans son fauteuil a pivot qu'il fit craquer et considéra béatement mademoiselle Mac Goun. I] voyait en elle une femme 4 cheveux noirs ondulés sur un visage réservé. Une aspiration, qui se confondait avec un sentiment d'isolement, l'amollit. Tandis qu'elle attendait, en tapant sur le bureau la longue pointe d'un crayon, il Videntifia 4 moitié avec la fée de ses réves. Il imaginait leurs yeux 4 tous deux se croisant dans une rencontre terrifiante, il se voyait touchant ses lévres avec un respect épouvanté et... Elle disait d'une voix chantante: — Encore autre chose, monsieur Babbitt? I] répliqua, grognon: — Non, c'est tout, je crois, et lui tourna le dos, lourdement. Ses pensées avaient eu beau errer, elles n'avaient jamais été plus loin que cette fois. I] se répétait souvent: « N'oublions jamais ce que disait le vieux Jake Offutt : une téte sage ne fait jamais la cour 4 personne 4 son bureau ou dans sa maison. Qa fait des histoires. » C'est vrai, mais... Pendant vingt-trois ans de vie conjugale il avait été mal a son aise en regardant toutes les chevilles fines ou les jolies épaules: il les avait adorées en imagination, mais pas une fois il n'avait risqué de se compromettre. Maintenant, en calculant ce qu'il en cofiterait de coller des papiers neufs dans la maison des Styles, il était de nouveau agité, mécontent de tout et de rien, honteux de létre... Sa fée lui manquait.

CHAPITRE IV C. un matin de création artistique. Un quart d'heure aprés que Babbitt eut composé son éblouissante circulaire, Chester Kirby Laylock, le vendeur en résidence a Glen Oriole, vint rendre compte d'une vente et soumettre la rédaction d'une annonce. Babbitt n'appréciait pas beaucoup Laylock qui chantait dans les choeurs et s'amusait chez lui a des jeux comme le Pharaon et le Chien de pique. Il avait une voix de ténor, des cheveux chatains ondulés, et une moustache qui ressemblait 4 une brosse en poils de chameau. Babbitt trouvait trés excusable pour un pére de famille de dire : « Avez-vous vu ce nouveau portrait de mon gosse? Fameux petit gaillard, hein? », mais les confidences familiales de Laylock étaient aussi intarissables que celles d'une femme. — Dites-moi, monsieur Babbitt, je crois avoir trouvé pour le Glen une annonce qui est un peu 1a. Pourquoi ne pas essayer de la poésie? Sans blague, ¢a ferait un effet épatant. Ecoutez: Dans les plaisirs, dans les palaces, N'importe ot vous irez, Procurez-vous la petite fiancée, Nous vous fournirons la maison. 102

« Vous voyez ¢a? Quelque chose comme Foyer, doux foyer... Vous ne... — Qui, oui, que diable, oui, bien sir, je saisis. Mais... Oh! je crois qu'il vaudrait mieux quelque chose de plus relevé, de plus énergique comme : « Nous guidons, les autres suivent », ou bien: « A tout hasard, pourquoi pas maintenant? » Bien entendu, je crois a l'efficacité de la poésie, de 'humour et de toutes ces balivernes, quand on en use a propos, mais dans un lotissement restreint et de premier ordre comme le Glen, il vaut mieux nous en tenir aux procédés les plus dignes, vous sentez ce que je veux dire? Eh bien, je crois que c'est tout pour ce matin, Chet. Par une tragique conséquence, habituelle dans le monde des arts, l'enthousiasme printanier de Chet Laylock n'eut pour effet que de stimuler le talent de l'artisan plus 4gé, George F. Babbitt. Il grommela en s'adressant a Stanley Graff: « Cette voix bronzée de Chet me porte sur les nerfs », mais tout de méme il était inspiré et d'un trait il écrivit: Respectez-vous ceux que vous aimez? Quand les derniers rites de la triste séparation ont été accomplis, étes-vous stir d'avoir fait tout ce que vous pouviez pour les chers disparus? Non, vous ne Pavez pas fait, a moins qu'ils ne reposent dans le magnifique cimetiére de Linden Lane, Vunique champ de repos a Kénith, ou dans le voisinage, qui soit a la hauteur, ot des massifs délicieusement plantés dominent, au sommet de pentes parsemées de paquerettes, les riantes plaines de Dorchester. Seuls représentants: Société immobiliére Babbitt- Thompson, Building Reeves. Il se frotta les mains: « Voila, j'imagine, qui montrera 4 Chan Mott, avec son vieux cimetiére de Wildwood plein de mauvaises herbes, ce que c'est que le négoce moderne! » a Il envoya Mat Penniman au bureau du greffier municipal pour avoir les noms des propriétaires qui arboraient sur leurs maisons des écriteaux A louer d'autres agents; il parla 4 un individu qui voulait trouver une boutique pour y organiser des poules; il

parcourut la liste des baux qui allaient arriver 4 expiration; il dépécha Thomas Bywaters, un conducteur de tramway qui, a ses heures de loisir, s'occupait d'immeubles, chez des clients possibles, dans de petites rues borgnes qui ne méritaient pas la stratégie de Stanley Graff. Mais il avait dépensé son énergie créatrice et confiante, et ces détails routiniers 'ennuyaient. I] eut encore une minute d'héroisme en découvrant une nouvelle fagon de cesser de fumer. Il renoncait 4 fumer au moins une fois par mois. I] faisait la chose 4 fond, en brave citoyen qu'il était : il reconnaissait les inconvénients du tabac, prenait des résolutions courageuses, tracait des plans pour combattre son vice, diminuait sa ration de cigares et exposait 4 tous ceux qu'il rencontrait les charmes de la vertu. En somme, il faisait tout, excepté cesser de fumer. Deux mois auparavant, en dressant une liste, en marquant Vheure précise de chaque cigare, et en augmentant avec bonheur les intervalles, il était arrivé a ne plus en fumer que trois par jour. Puis il avait perdu son petit papier. La semaine précédente il avait inventé un autre systéme: il laissait son porte-cigares et sa boite de cigarettes dans un tiroir, qui ne servait pas, du classeur de la correspondance, dans le bureau commun. « Naturellement j'aurai honte d'aller y fouiller toute la journée et de me rendre ridicule aux yeux de mes employés. » Tel était son raisonnement. Au bout de trois jours il avait pris Phabitude de se lever, d'aller au classeur, d'y prendre un cigare et de l'allumer, sans méme s'en rendre compte. Ce matin-la il eut la révélation que c'était trop facile d'ouvrir le classeur. Le fermer a clef, voila ce qu'il fallait! Sous le coup de Pinspiration il courut mettre sous clef cigares et cigarettes, et jusqu'a sa boite d'allumettes, et il enferma dans un bureau la clef du tiroir. Mais sa passion torturante lui inspira un tel besoin de tabac, quil la reprit immédiatement, alla, avec une dignité imposante, au classeur, en sortit un cigare et une allumette — mais une seule : « Si le cigare s'éteint, eh bien, par Dieu, il restera éteint! » Un peu plus tard, quand le cigare eut besoin d'étre allumé, il alla chercher une autre allumette, et quand un acheteur et un vendeur vinrent le trouver pour conclure une affaire, 4 onze 104.

heures et demie, il dut, bien entendu, leur offrir des havanes. Sa conscience protesta bien : «Comment, tu fumes avec eux? », mais il la rabroua: « Oh! silence. Pour le moment je suis en affaire. Bient6t, ¢a va de soi...» Mais ce bientét-la ne vint pas; pourtant sa conviction d'avoir dompté la facheuse habitude le rendit fier et heureux. Quand il appela Paul Riesling au téléphone, il se sentait, dans sa splendeur morale, une ardeur inaccoutumee. I] aimait Paul Riesling plus que personne au monde, en dehors de lui-méme et de sa fille Tinka. Ils avaient été camarades de classe, partageant la méme chambre a Université, et il pensait toujours a Paul Riesling, si svelte et si brun, a la raie de cheveux impeccable, avec son pince-nez, sa parole hésitante, son humeur chagrine et sa passion pour la musique, comme a un frére cadet qu il fallait choyer et protéger. Paul, aprés avoir pris ses grades, était entré dans l'affaire de son pére : il était maintenant petit fabricant et marchand en gros de carton goudronné pour toitures. Mais Babbitt croyait dur comme fer, et proclamait intarissablement au monde des Braves Gens, que Paul aurait pu étre un violoniste, un peintre ou un écrivain distingué. — Ecoutez, les lettres que ce gargon-la m'écrivait pendant son voyage aux montagnes Rocheuses du Canada vous font voir Vendroit exactement comme si vous y étiez. Croyez-moi, il aurait rudement pu faire la pige a n'importe lequel de nos auteurs a SUCCES. Pourtant voici tout ce qu'ils se dirent au téléphone: — Sud 343. Non, non, non! J'ai dit Sud, Sud 343. Dites, mademoiselle, que diable y a-t-il qui ne marche pas? Vous ne pouvez donc pas me donner le Sud 343 ? Mais naturellement qu'on répondra. Ah... Allo, 343? Je voudrais parler a M. Riesling... ici M. Babbitt... C'est toi, Paul? — Oui. — C'est George qui te parle. — Oui. — (a va, vieux frére? — Pas trop mal... Et toi? — Trés bien, Paulibus. Quoi de neuf? — Pas grand-chose. 105

— Qu’est-ce que tu as fait ces temps-ici? — Rien de particulier. Qu’est-ce que tu voulais, Georgie? — Si on déjeunait ensemble aujourd’hui? — Ca miirait tout a fait. Au Cercle? — Oui. Je t’y retrouve 4 midi et demi. — Bon: midi et demi. A tout 4 l’heure, Georgie. La matinée de Babbitt n’était pas strictement réglée. Une foule de détails agacants s’entremélaient a la correspondance et a la rédaction des annonces : visites d’employés pleins d’espoir qui cherchaient obstinément cing piéces meublees avec salle de bains, pour soixante dollars par mois, instructions 4 Mat Penniman d’avoir a tirer de l’argent de locataires qui n’en avaient pas. Les qualités de Babbitt comme courtier en immeubles — comme serviteur du public dans la tache de procurer des logements aux familles et des boutiques aux fournisseurs de denrées alimentaires — étaient l’activité et la persévérance. I] avait VPhonnéteté conventionnelle, tenait 4 jour ses listes d’acheteurs et de vendeurs, s’y connaissait en baux et engagements, et avait une excellente mémoire des chiffres. Ses épaules étaient assez larges, sa voix assez profonde, le charme de sa cordialité assez grand pour le classer dans la caste dirigeante des Braves Gens. Pourtant importance qu’il pouvait avoir pour le genre humain était peut-étre atténuée par la parfaite ignorance, ot il se complaisait, de toutes les architectures, en dehors de celle des maisons baties par des spéculateurs, de tous les dessins de jardins, en dehors des allées circulaires, des pelouses et des six massifs traditionnels. I] avait la conviction imperturbable que l’unique but des affaires immobiliéres était de faire gagner de l’argent 4 George F. Babbitt. Sans doute c’était une bonne réclame, aux déjeuners du Club des Boosters, et a toutes les sortes de banquets annuels auxquels étaient invités les Braves Gens, de parler avec force de « Service public » désintéressé, de l’obligation pour un courtier de conserver inviolée la confiance de ses clients, et d’une certaine chose nommée Morale, dont la nature était mal définie, mais telle que, si on la possédait, on était un agent immobilier de premier ordre, tandis que, si on en manquait, on n’était qu’un flibustier, un filou, un courtier marron. Ces qualités inspiraient confiance et vous mettaient 4 méme de traiter de plus grosses affaires. Mais 106

elles n’impliquaient pas que vous dussiez manquer de sens pratique et refuser de vendre une maison deux fois son prix, si un acheteur était assez idiot pour ne pas vous obliger a baisser vos prétentions. Dans ces orgies de droiture commerciale, Babbitt parlait bien et souvent « de la fonction de l’agent immobilier comme de celle d’un voyant qui pressent le futur développement d’une ville, d’un ingénieur prophétique qui prépare la voie aux changements inévitables », ce qui voulait dire qu’un courtier peut gagner de Pargent en devinant dans quelle direction s’agrandira une ville. C’est ce quwil appelait « la Vision ». Dans une allocution au Club des Boosters il avait déclaré: « C’est a la fois le devoir et le privilége de agent immobilier de tout connaitre de sa ville et de ses environs. Si un chirurgien situe en spécialiste chaque veine et chaque cellule mystérieuse du corps humain, si un ingénieur suit dans toutes ses phases |’électricité, ou s’*intéresse au moindre boulon d’un grand pont dont Parche enjambe majestueusement un fleuve puissant, le courtier en immeubles doit posséder pouce par pouce sa ville, ses avantages et ses défauts. » I] avait beau savoir, pouce par pouce, le prix courant de certains quartiers de Zénith, il ignorait si les forces de police étaient excessives ou insuffisantes et si elles s’entendaient sous main avec les joueurs et les prostituées. Il était au courant des procédés pour protéger les batiments contre l’incendie, et du rapport des taux d’assurance avec ces moyens, mais il ne savait pas combien il y avait de pompiers, comment ils étaient entrainés et payés, ou si leurs appareils étaient suffisants. I] célébrait élogquemment les avantages de construire des écoles 4 proximité des maisons a louer, mais il ne savait pas — et il ne se doutait pas qu’il eit valu la peine de le savoir — si les salles d’écoles étaient convenablement chauffées, éclairées, ventilées, meublées, il ne savait pas comment étaient choisis les maitres. Et il avait beau répéter: « Une des choses dont peut se vanter Zenith, c’est que nous payons nos professeurs comme il convient », c’était uniquement parce qu'il avait lu cette formule dans |’ Advocate Times. Pour sa part il n’aurait pu indiquer le salaire moyen des professeurs, 4 Zénith ou n’importe ou. ; Il avait entendu dire que dans la prison du comté et dans celle 107

de la ville on ne vivait pas dans des conditions « trés scientifiques » ; avec indignation contre ces critiques adressées 4 Zénith, il avait parcouru un rapport ot Seneca Doane, VPavocat radical, bien connu pour son pessimisme, affirmait que jeter des jeunes gens des deux sexes dans une gedle encombrée d'individus atteints de syphilis, de delirium tremens et de folie, n'était pas le meilleur moyen de faire leur éducation. I] avait riposté a ce rapport en grognant : « Les gens qui voudraient qu'une prison fit aussi luxueuse qu'un hétel Thornleigh me rendent malade. Quand on n'aime pas la prison, on n'a qu'a se conduire de maniére a ne pas s'y faire mettre. D'ailleurs ces réformateurs exagérent toujours. » Ce fut le début — et la fin — de ses investigations sur les institutions de charité et de correction a Zénith. Quant aux « quartiers réservés », il s'exprimait brillamment a leur sujet: — Ce sont de ces choses avec lesquelles un homme comme il faut ne plaisante pas. D'ailleurs, c'est un fait, et je vais vous le dire en confidence : c'est une protection pour nos filles et pour les honnétes femmes qu'il y ait un quartier ot les enragés puissent faire leurs folies. Cela les éloigne de nos foyers. Quant a la situation industrielle, Babbitt y avait pourtant beaucoup réfléchi, et son opinion peut se résumer ainsi: — Une bonne association ouvriére a du bon parce qu'elle empéche les syndicats radicaux qui détruiraient la propriété. Néanmoins personne ne devrait étre forcé de s'affilier 4 une association. Tous les agitateurs travaillistes qui essaient de contraindre des individus a entrer dans une association devraient étre pendus. En somme, soit dit entre nous, aucune association ne devrait étre autorisée; et comme c'est la meilleure maniére de les combattre, tout homme d'affaires devrait appartenir 4 une association de patrons et a la Chambre de commerce. L'union fait la force. Aussi tout solitaire égoiste qui ne fait pas partie de la Chambre de commerce devrait étre contraint a s'en mettre. Sur aucune question — en tant que l'expert dont l'avis décidait des familles a se transporter dans de nouveaux quartiers pour y habiter pendant des générations — Babbitt n'était d'une ingénuité plus magnifique qu'en matiére d'hygiéne. II ne distinguait pas un moustique propageant la malaria d'une chauvesouris, il ne savait pas un mot de l'analyse 4 laquelle on doit

soumettre une eau potable, et, sur les problémes de canalisation et d'écoulement des eaux, il était aussi ignorant que loquace. Il ~ insistait souvent sur la perfection des salles de bains dans les maisons qu'il vendait, et aimait 4 expliquer pourquoi aucun Européen ne prenait jamais de bain. On lui avait dit, quand il avait vingt-deux ans, que tous les puisards étaient malsains, et il continuait a les dénoncer. Un client avait-il l'impertinence de vouloir lui faire vendre une maison en contenant un, Babbitt en parlait toujours avant d'accepter la mission. Quand il entreprit le lotissement de Glen Oriole, quand il transforma a coups de pioche un terrain boisé et des prairies marécageuses en une plaine brilée de soleil — ot il n'y avait plus trace de vallons ni de loriots — hérissée de petits poteaux portant des noms de rues imaginaires, il y installa honnétement un systeme complet d'égouts. Cela lui donna un sentiment de supériorité, cela lui permit de rire en dedans du lotissement de Martin Lumsen, Avonlea, qui avait un puisard, et cela lui fournit matiére a la page entiére de réclame dans laquelle il vantait la beauté, la commodité, le bon marché et la salubrité surérogatoire de Glen Oriole. Le seul inconvénient était que les égouts avaient un écoulement insuffisant, en sorte qu'il y demeurait des résidus peu agréables, tandis que le puisard d'Avonlea était une fosse septique de Waring. Tout le projet de Glen Oriole révélait que Babbitt, tout en détestant les escrocs, n'était pas d'une honnéteté exagérée. Constructeurs et acheteurs aiment mieux que les courtiers n'entrent pas en rivalité avec eux en qualité de constructeurs et d'acheteurs, mais se bornent a défendre les intéréts de leurs clients. On supposait que la société Babbitt-Thompson n'était qu'un intermédiaire pour Glen Oriole, au service du véritable propriétaire, Jake Offutt, mais en fait Babbitt et Thompson possédaient 62 % du Glen, le président et acquéreur de la Compagnie des tramways de Zénith 28 % et Jake Offutt — politicien de bas étage, vieux farceur, toujours chiquant, qui se complaisait dans les sales intrigues, les combines, et trichait au poker — n'avait que 10 %, que Babbitt et les administrateurs des tramways lui avaient donnés pour s'assurer les inspecteurs de l'hygiéne et des incendies et un membre de la Commission des transports. 109

Mais Babbitt était vertueux. I] soutenait, sans la pratiquer, la prohibition de l'alcool; il approuvait, sans leur obéir, les lois contre les excés de vitesse en auto, il payait ses dettes, versait pour les frais du culte, la Croix Rouge et la Y. M. C. A. (Association chrétienne des jeunes gens), il se conformait aux usages de sa classe, ne trichait que quand c'était autorisé par un précédent, et ne s'abaissait jamais jusqu'a une fourberie... Pourtant, comme il Pexpliquait a Paul Riesling: — Evidemment, je ne prétends pas que toutes les annonces que je rédige sont littéralement vraies ou que je crois tout ce que je dis quand je fais du boniment a l'acheteur. Tu comprends, voici ce qui en est : tout d'abord il peut se faire que le propriétaire ait exagéré quand il m'a mis sa maison entre les mains, et ce n'est certainement pas 4 moi a prouver que c'est un menteur. Et puis la plupart des gens sont de si sacrés filous qu'ils s'attendent a ce qu'on les trompe un peu, en sorte que, si j'étais assez béte pour ne jamais les relancer, on croirait quand méme que je mens. Pour tenir mon bout, il faut que j'embouche ma trompette, comme un avocat qui défend son client... C'est bien son devoir, n'est-ce pas, de mettre en lumiére les bons cétés du pauvre diable? Comment! le juge lui-méme blamerait le défenseur qui ne le ferait pas, quand bien méme ils auraient tous deux la certitude que le bonhomme est coupable. Mais méme comme ¢a je ne foule pas la vérité aux pieds comme Cecil Rountree ou Trayer, ou tous les autres agents immobiliers. En somme j'estime que quiconque cherche délibérément a tirer profit d'un mensonge mériterait une balle dans la téte! La considération que Babbitt inspirait a ses clients se manifesta rarement mieux que dans la conférence qui eut lieu 4 onze heures et demie entre lui, Conrad Lyte et Archibald Purdy. Conrad Lyte spéculait sur les propriétés, et c'était un spéculateur nerveux. Avant de risquer un coup il consultait des banquiers, des hommes de loi, des architectes, des entrepreneurs, et tous ceux de leurs employés et sténographes qui se laissaient chambrer et consentaient a lui donner un avis. II était hardi dans ses opérations, mais ne tenait 4 rien tant qu'é une compléte sécurité dans ses placements, 4 ne pas avoir a s'occuper des détails et a toucher les trente ou quarante pour cent que, suivant toutes IIo

les autorités, un pionnier mérite pour ses risques et son initiative. C'était un petit homme trapu, avec un casque de cheveux gris bouclés, et des vétements qui, si bien coupés qu'ils fussent, faisaient des plis. I] avait sous les yeux des poches qui faisaient penser a 'empreinte laissée par un dollar d'argent qu'on y eit appuyé. _ Lyte consultait toujours spécialement Babbitt et se fiait a sa circonspection minutieuse. Six mois auparavant, Babbitt avait appris qu'un certain Archibald Purdy, épicier dans le quartier encore mal déterminé de Linton, parlait d'ouvrir aussi une boucherie 4 cété de sa boutique. En se renseignant sur les propriétaires de parcelles avoisinantes, Babbitt découvrit que Purdy possédait bien sa boutique actuelle, mais non le terrain attenant qu'il lui fallait. Il engagea Conrad Lyte a acheter ce lot pour onze mille dollars, bien que l'évaluation basée sur le loyer possible ne donnat pas plus de neuf mille. Les loyers, déclara Babbitt, étaient trop bas, et, en attendant, ils pourraient amener Purdy a leur prix. (Ca, c'était de la « Vision ».) I] dut bousculer Lyte pour le décider a cet achat. Son premier soin, comme gérant de Lyte, fut d'augmenter le loyer de la baraque délabrée qui s'élevait sur le terrain en question. Le locataire grogna, l'injuria, mais paya. Maintenant Purdy semblait décidé a acheter, mais son hésitation allait lui cofter dix mille dollars — boni payé a M. Conrad Lyte pour le récompenser de s'adresser 4 un courtier qui avait la « Vision », et qui s'entendait en points de discussion, en valeurs stratégiques, en clef de la situation, en sous-estimation et en psychologie des transactions. ; Lyte exultait en arrivant a la conférence. I] était fou de Babbitt ce matin-la et il l'appela « vieux copain ». L'épicier Purdy, au long nez et a l'air solennel, avait moins de sympathie pour Babbitt et pour la « Vision », mais celui-ci le recut a la porte de l'agence et le conduisit dans son bureau particulier en poussant d'affectueux petits cris : « Par ici, mon cher Purdy ». Il prit toute sa boite de cigares dans le classeur a correspondance et forca ses hétes 4 en choisir. I] avanga leurs chaises de deux pouces, les recula de trois, ce qui avait quelque chose d'hospitalier, puis se renversa dans son fauteuil et prit un air jovial et épanoui. Il n'en parla pas moins avec fermeté au timide épicier. III

— Eh bien, ami Purdy, nous avons eu des offres bien tentantes de bouchers et autres commercants pour ce terrain mitoyen de votre boutique, mais j'ai persuadé 4 notre ami Lyte qu'il fallait vous donner le pas sur les autres. J'ai dit a Lyte: « Ce « serait une honte si quelqu'un venait ouvrir une maison d'ali« mentation générale, boucherie et épicerie, la porte a cété de « Purdy, et ruinait ainsi sa bonne petite affaire. » Surtout — ici Babbitt se pencha en avant et sa voix se fit dure — ce serait un sale coup si un de ces mercantis, toujours préts a empocher, venait s'installer 1a et, en vendant 4 perte, au-dessous des cours, jusqu'a ce qu'il se fait débarrassé de votre concurrence, vous acculait au départ. Purdy sortit ses mains osseuses de ses poches, les y remit aprés avoir tiré son pantalon sur ses genoux, balanga sa lourde chaise de chéne, et fit effort pour paraitre amusé en disant: — Qui, ce sont de rudes concurrents. Mais vous ne vous rendez sans doute pas compte de l'action qu'exerce la personne du marchand dans un commerce de quartier. Le grand Babbitt sourit. — C'est vrai. Eh bien, 4 votre aise, mon cher! Nous voulions vous donner la préférence, mais alors, trés bien... — Voyons, gémit Purdy, je sais de fagon certaine qu'un terrain, 4 peu prés de la méme taille, tout prés de chez moi, s'est vendu moins de huit mille cing cents, il n'y a pas deux ans de ga, et vous autres vous m'en demandez vingt-quatre mille! Je serais obligé d'hypothéquer... j'irais bien jusqu'a douze mille, mais... bon Dieu, monsieur Babbitt, vous me demandez deux fois ce que ¢a vaut! Et encore vous menacez de me ruiner si je ne prends pas ce terrain. — Purdy, votre ton ne me plait pas, oh mais 1a, pas du tout. supposer que Lyte et moi nous fussions assez dégoitants pour vouloir ruiner quelqu'un, croyez-vous que nous ne sachions pas que c'est notre propre intérét de voir tout le monde réussir a Zénith? Mais tout ¢a est a cdté de la question. Voici ce que nous allons faire: nous nous contenterons de vingt-trois mille, cing mille comptant et le reste en hypothéques, et si vous voulez jeter par terre la vieille baraque et rebatir, je crois que je pourrai décider Lyte a vous consentir un prét foncier 4 un taux trés raisonnable. Dieu du II2

ciel, mon bon, nous serions ravis de vous obliger. Nous n'aimons pas plus que vous ces étrangers qui viennent faire le trust de Pépicerie. Mais vous ne pouvez pas raisonnablement espérer que nous allons sacrifier onze mille dollars ou davantage par esprit de bon voisinage, non, n'est-ce pas? Qu'en pensez-vous, Lyte? Etes-vous disposé a faire une concession? En prenant chaleureusement le parti de Purdy, Babbitt persuada au bienveillant M. Lyte de réduire ses prétentions 4 vingt et un mille dollars. Au bon moment il tira d'un tiroir l'acte de vente, qu'il avait fait taper la semaine précédente par mademoiselle Mac Goun, et le mit dans la main de Purdy. II secoua aimablement son stylo pour s'assurer qu'il fonctionnait bien, le tendit 4 Purdy et, avec un air d'approbation, le regarda signer. La besogne du monde s'accomplissait. Lyte avait gagné quelque chose comme neuf mille dollars. Babbitt s'en était assuré quatre cent cinquante de commission, et Purdy, grace au mécanisme délicat de la finance moderne, s'était procuré une boutique pour son commerce, et bientét les heureux habitants de Linton pourraient se fournir de viande 4 des prix qui ne dépasseraient que de peu ceux de la ville. C'avait été une belle lutte, mais, aprés, Babbitt retomba a plat. C'était le seul conflit vraiment amusant qu'il eit eu en perspective. I] n'y avait plus rien en vue que des détails pour des baux, des estimations, des hypothéques. I] murmura: « Ca me crispe de penser que c'est Lyte qui fait le gros bénéfice, ce vieux grigou, quand c'est moi qui ai eu toute la peine.Et puis... qu'est-ce que j'al encore a faire aujourd'hui?... Je prendrais volontiers un peu de bon temps... un tour en auto... quelque chose. » Il tressauta, tout remonté a l'idée qu'il déjeunait avec Paul Riesling.

CHAPITRE V be préparatifs de Babbitt pour quitter son agence pendant Vheure et demie de son déjeuner étaient un peu moins laborieux que les plans d'une guerre générale européenne. Il lancait fiévreusement 4 mademoiselle Mac Goun: — A quelle heure déjeunez-vous?... Bon! mais assurez-vous que mademoiselle Bannigan sera ici pendant ce temps-la. Expliquez-lui que, si Wiedenfeldt vient, il faut lui dire que je suis en train de faire rédiger l'acte... et, 4 ce propos, rappelez-moi de dire demain 4 Penniman de le faire. Et puis si on vient demander une maison bon marché, n'oubliez pas qu'il faut fourrer a quelqu'un celle de Bangor Road. Si vous aviez besoin de mol, je serai au Club Athlétique... et, heu... heu... je serai ici vers deux heures. I] fit tomber la cendre de cigare de son gilet et mit une lettre, a laquelle il avait a faire une réponse difficile, sur la pile des besognes en train, pour ne pas manquer de s'en occuper dans Paprés-midi... (Depuis trois jours il posait 4 midi cette méme lettre sur cette méme pile.) Sur un bout de papier d'emballage jaune il griffonna: « Voir les portes de la mais. 4 appart.», ce qui lui donna le sentiment agréable de s'étre déja acquitté de cette tache. I] s'apergut qu'il fumait encore un cigare. Il le jeta en se grondant : « Nom de nom, je croyais que tu renongais 4 cette sacrée

fumée! » Courageusement il remit la boite de cigares dans le tiroir du classeur, le ferma 4 clef, cacha celle-ci dans un endroit ot elle serait plus difficile 4 prendre, et ragea: « Je devrais bien me surveiller. J'ai besoin de plus d'exercice... 4 midi j'irai au Club a pied, tous les jours... c'est ce que je vais faire... au lieu de ne circuler qu'en auto. » Cette résolution prise, il se sentit exemplaire. Et immédiatement il décida que, pour aujourd' hui, il était trop tard pour aller a pied. Cela ne lui demanda pas beaucoup plus de temps de mettre sa voiture en marche et de s'introduire dans le flot qu'il ne lui en aurait fallu pour faire les quelques centaines de pas qui le séparaient du Club. Tout en avangant, il regardait les édifices avec la sympathie que donne la familiarité. Un étranger, tombant brusquement dans le centre des affaires a Zénith, n'aurait pu dire s'il était dans une ville de la Géorgie, de POhio ou du Maine, 4 Oklahoma ou a Manitoba. Mais pour Babbitt chaque parcelle de la cité avait sa personnalité émouvante. Comme toujours il remarqua que le Building de la Californie, de autre cété de la route, avait trois étages de moins, et était par conséquent moins beau d'autant que le sien, le Building Reeves. Comme toujours aussi, en passant devant le « Salon de cirage du Parthénon », échoppe a un étage qui, a cdté de la masse de granit et de brique du « Californie », ressemblait 4 une cabine de bain au pied d'une falaise, il se dit : « Zut! je devais faire cirer mes bottines cet aprés-midi: j'oublie toujours ». Devant le magasin de Fournitures Simplex pour bureaux et 'Agence de la Caztsse enregistreuse Nationale il désira un dictaphone, une machine a écrire pouvant additionner et multiplier, comme un poéte envie un volume rare et un physicien du radium. la boutique de Trousseaux pour hommes de Nobby, il toucha de sa main gauche sa cravate et fut fier de penser qu'il pouvait s'en acheter de chéres « et les payer comptant, encore, par Dieu! » et aux Cigares réunis, si pimpants dans leur pourpre et leur or, il se demanda: « Ai-je besoin de cigares?... Idiot... j? oubliais complétement... je vais supprimer cette fumée absurde». I] jeta un coup d'ceil a sa banque, la Banque nationale des Mineurs et Eleveurs, et songea combien il était malin et raisonnable d'étre le 115

client d’un établissement en si beau marbre. Mais le grand moment pour lui ce fut quand, dans le fracas du plein trafic, il fut arrété au pied de la superbe Seconde Tour Nationale. Sa voiture s’alignait avec quatre autres, front d’acier frémissant comme un corps de cavalerie, pendant que défilaient devant elles limousines, énormes camions et motocyclettes trépidantes. A langle opposé retentissait le bruit des machines posant des rivets sur le squelette ensoleillé d’un nouveau building. De cette tourmente surgit, le temps d’un éclair, une figure connue et un camarade Booster cria: « Comment va, George? » Babbitt fit un signe amical de la main et repartit dans la masse quand I’agent leva la sienne. I] remarqua avec quelle rapidité reprenait son moteur, et se sentit supérieur, puissant, telle une navette d’acier poli qui vole dans une vaste machine. Comme toujours, il ignora les deux patés de maisons suivants, délabrés et non encore arrachés a la saleté et a la pauvreté du Zénith de 1835. En passant devant la boutique de cinq et dix cents, devant la maison meublée Dakota, le Hall Concordia avec ses salons de diseurs de bonne aventure et de chiromanciens, il songea a ce qu'il gagnait, se sentit un peu fier, un peu soucieux aussi, et refit des comptes cent fois faits: « Quatre cent cinquante ce matin sur la vente Lyte... mais limpét a payer. Voyons: je devrais me faire huit mille net cette année, sur lesquels j’en mettrais quinze cents de cété... non, pas si je construis un garage et... voyons: six cent quarante tout rond le mois dernier..., douze fois six cent quarante font...font... voyons... six fois douze, soixante douze..., sept mille deux cents... Oh! flite, en tout cas je me ferai huit mille... Eh bien, ma foi, ga n’est pas si mal. I] y a rudement peu de gens qui se fassent huit mille dollars par an... huit mille bonnes piéces d’un dollar... je parie qu'il n’y a pas cing pour cent de tous les habitants des Ltats-Unis qui se fassent plus que l’oncle George, par Dieu non. Tout en haut de la pyramide! Mais... avec les dépenses que l’on fait... une famille qui gaspille l’essence, toujours habillée comme autant de millionnaires... et puis ces quatre-vingts dollars par mois que jenvoie 4 ma mére... et toutes ces sténographes et ces employés qui me grugent a chaque dollar d’affaires qu’ils peuvent réussir... » L’effet de ces calculs budgétaires fut qu’il se sentit a la fois 116

et : a ¥) oy ¥ 1 triomphalement riche et dangereusement pauvre, et au milieu de ces dissertations il arréta sa voiture, entra dans une petite boutique de bimbeloterie pour y acheter le briquet électrique dont il avait envie depuis huit jours. Il rusa avec sa conscience en se montrant agité et bruyant, en criant au vendeur: — Je crois que j'aurai vite rattrapé le prix en économies d'allumettes, hein? C'était un joli objet, un cylindre nickelé avec une monture en pseudo-argent, qui se fixait 4 la paroi avant de l'auto. Ce n'était pas seulement, comme le proclamait le prospectus, « un élégant petit raffinement qui achevait de classer une voiture », mais une précieuse économie de temps. En évitant de s'arréter pour frotter une allumette, il gagnerait facilement dix minutes en un mois ou deux. En continuant sa route il le regardait. « Assez gentil. Cela m/'a toujours manqué, songeait-il. C'est ce qu'il faut 4 un fumeur. » Alors il se souvint qu'il avait renoncé a fumer. Il se lamenta: « Bon sang!... Oh! enfin, j'allumerai bien encore un cigare de temps en temps... et puis, ce sera bien commode pour les autres. Je pourrai rattraper ¢a en passant la main dans le dos 4 quelqu'un qui voudra faire une vente. Ca fait d'ailleurs trés bien 1a. C'est sirement un petit truc trés ingénieux: ca met la derniére main a une voiture, ¢a lui donne de la classe. Je... Eh, parbleu, j'ai le moyen de me payer ¢a si j'en ai envie. Je ne vais pas étre le seul de ma famille 4 ne jamais m'accorder une petite gaterie. » Ainsi, muni de ce trésor, aprés de romanesques aventures sur la longueur de trois patés et demi de maisons, il arriva au Club. Le Club Athlétique de Zénith n'a rien d'athlétique et n'est pas a proprement parler un club, mais il représente Zénith a la perfection. On y trouve une salle de billard fréquentée et enfumée, il est représenté par des équipes de baseball et de football, et a la piscine et au gymnase un dixiéme des membres travaillent sporadiquement 4 maigrir. Mais la plupart de ses trois mille membres en usent comme d'un café ot l'on vient déjeuner, jouer aux cartes, raconter des histoires, retrouver des clients et recevoir 4 diner des oncles de province. C'est le plus important club de la ville et sa principale haine est le club conservateur de l'Union, que 117

>.” Oe ig tee i ‘ . tout membre de l’Athlétique 4 l’esprit sain appelle « une sale boite, pleine de snobs, triste, cohteuse — pas un garcon sympathique la-dedans — vous me paieriez que je ne m’en mettrais pas ». Les statistiques prouvent que pas un membre de l’Athlétique n’a jamais refusé de se faire élire a l'Union, sur ceux-la soixante-dix pour cent donnent leur démission de |’Athlétique et on les entend dire désormais, dans la solennité soporifique de la grande salle de ?Union : « L’Athlétique serait un assez bon hotel s’il était plus fermé ». Le building de l’Athlétique a neuf étages, en briques jaunes, jardins et serres sur le toit, et en bas portique avec énormes colonnes en pierre de taille. La grande salle, avec ses piliers épais en pierre poreuse de Caen, sa voiite en ogive, son carrelage brun verni, qui fait penser a une croiite de pain bien cuit, est un mélange de crypte de cathédrale et de rathskeller!. Les membres du club s’y précipitent comme s’ils venaient faire une emplette et n’avaient pas de temps a perdre. Ainsi y entra Babbitt, et au groupe debout devant l’étalage des cigares il lancga a pleine voix: — Comment va, les amis, comment va? Belle journée, hein, belle journée? On lui répondit sur le méme ton jovial: Vergil Gunch, négociant en charbons, Sidney Finkelstein, ?acheteur des confections pour dames dans le magasin de Parcher et Stein, et le professeur Joseph K. Pumphrey, directeur du Collége Commercial Riteway, qui enseignait la parole en public, l’anglais des affaires, la confection des scénarios et le droit commercial. Babbitt admirait bien ce savant et estimait Sidney Finkelstein comme « un acheteur de premier ordre qui savait aussi dépenser largement », mais ce fut vers Vergil Gunch qu’il se tourna avec enthousiasme. M. Gunch était président du Club des Boosters, club 4 déjeuners hebdomadaires, section locale d’une organisation nationale qui favorisait les bonnes affaires et les relations amicales entre « Négociants orthodoxes ». En outre, il n’était pas moins un dignitaire qu’un estimé « Chevalier directeur » dans l’Ordre Bienfaisant et Protecteur des Elans, et le bruit courait qu’a la prochaine élection 1. En Allemagne, vastes brasseries installées dans les caves d’un hétel de ville. 118

il serait candidat au poste de Grand-Maitre. C'était un homme réjoui, passionné d'éloquence et amateur d'art. II allait voir les acteurs fameux et les artistes de music-hall quand ils venaient a Zénith, leur offrait des cigares, les appelait par leur petit nom et — quelquefois — réussissait 4 les amener au déjeuner des Boosters pour donner aux camarades une représentation a l'ceil. Gros et grand, il portait les cheveux en brosse, connaissait les derniéres plaisanteries, mais jouait le poker trés serré. C'était 4 sa soirée que Babbitt avait sucé le poison de son inquiétude de ce jour. — Comment va ce vieux Bolchevik? lui cria Gunch. Comment vous sentez-vous ce matin, aprés la soirée d'hier? — Oh! mon vieux, ma pauvre téte! Fameuse, votre réception, Verg! Vous n'avez pas oublié, j'espére, comment j'ai gagné, pour finir, ce joli petit « pot »? Babbit hurlait et il était a trois pieds de Gunch. — (a va bien pour cette fois, mais qu'est-ce que je vous passerai la prochaine, Georgie! Dites donc, vous avez remarqué dans le journal comment l'Assemblée de New York s'est prononcée contre les Rouges? — Vous parlez que je lai vu... Bonne chose, hein? Beau temps, aujourd'hui! — Qui, une belle journée de printemps, mais les nuits sont encore froides. — Je vous crois qu'elles le sont! J'ai été obligé de me mettre deux couvertures pour dormir hier sur ma véranda. Dites-moi, Sid... — Babbitt se tournait vers Finkelstein l'acheteur — j'ai quelque chose 4 vous demander. Je viens de m/'offrir un allumecigares électrique pour ma voiture et... — Bonne idée! dit Finkelstein, et le savant professeur Pumphrey lui-méme, au visage boutonneux, vétu d'une jaquette poivre et sel, remarqua avec son filet de voix: — C'est un accessoire trés chic, qui donne du ton a une carrosserie. — Oui, j'ai fini par me décider a en acheter un... ce qui se fait de mieux, m'a dit l'employé: je lai payé cinq dollars. Je me demande si je me suis fait rouler. Combien les vend-on chez vous, Sid? Finkelstein affirma que le prix n'avait rien d'excessif pour un 119

allumeur vraiment de premier ordre, bien nickelé et muni de | contacts de bonne qualité. — Je dis toujours — et, croyez-moi, c'est basé sur une expérience commerciale assez longue — le meilleur est ce qui revient le moins cher a la longue. Naturellement, si on veut faire le Juif on peut trouver de petites saletés 4 bon compte, mais a la longue le meilleur marché c'est Pobjet de premier ordre. Tenez, par exemple, l'autre jour j'ai acheté pour ma vieille bagnole une capote neuve et quelques accessoires et j'ai payé le tout cent vingtsix dollars cinquante; naturellement beaucoup de gens diraient que c'est trop... Seigneur, si mes vieux... ils habitent un village par la-bas et ils ne peuvent pas comprendre ce qui se passe dans la téte d'un citadin, et puis, naturellement, ils sont Juifs, et ils seraient renversés, ils en mourraient, s'ils savaient que leur Sid avait mis de cété cent vingt-six dollars. Mais je ne crois pas avoir été roulé, Georgie, pas du tout. La guimbarde a l'air tout battant neuf maintenant... Oh! bien entendu, elle n'est pas tellement vieille : il n'y a pas trois ans que je l'ai, mais je lui fais faire un rude service : jamais moins de cent milles le dimanche et... Non, jenecrois vraiment pas qu'on vous ait estampé, George. A la longue, vous pouvez le dire, c'est le meilleur qui finit par cotter le moins cher, incontestablement. — Parfaitement, dit Vergil Gunch, c'est mon avis aussi. Quand un garcon est emporté dans ce qu'on peut appeler la vie intensive, comme celle qu'on méne ici a Zénith, dans le tourbillon et Pactivité mentale ot s'agitent des paquets de nerfs comme les Boosters et ceux d'ici au C. A. Z. (Club Athlétique de Zénith), ma foi, il faut bien qu'il ménage son cerveau en se procurant toujours ce qu'il y a de mieux. Babbitt hochait la téte approbativement 4 chaque mot, et a la conclusion humoristique, du ton pour lequel Gunch était fameux, il fut enchanté. — Pourtant, George, je ne sais pas trop si c'était dans vos moyens. J'ai entendu dire que le gouvernement a I'ceil sur vos affaires depuis que vous avez volé pour le vendre, le bout du parc d'Eathorne. _ — Oh! vous étes un fameux blagueur, Verg. Mais, pour vous suivre sur le méme ton, que dire du bruit qui court : vous auriez I20

volé les marches de marbre noir de l'hétel des postes et les auriez vendues comme charbon de qualité supérieure. Et Babbitt, ravi, tapait dans le dos de Gunch, lui caressait le bras. | — Trés bien! mais ce que je voudrais savoir, c'est ceci: quel est le requin d'agent immobilier qui a acheté ce charbon pour ses maisons meublées ? — Vous voila, je pense, remisé pour un moment, George! dit Finkelstein. Je vais vous raconter pourtant ce qu'on m'a rapporté : la femme de George est allée chez Parcher, au rayon des hommes, pour lui acheter des cols, et avant qu'elle ait donné son encolure le vendeur lui présente des treize pouces. — « Com« ment savez-vous la taille? » dit madame Babbitt. Et le vendeur: « Les hommes qui font acheter leurs cols par leur femme portent « toujours du treize, Madame. » Qu'en dites-vous? Pas mauvais, hein? Comment trouvez-vous ¢a? Ca te ferme un peu le bec, hein, George? aa ae oe Babbitt cherchait une bonne riposte, mais il s'arréta, les yeux fixés sur la porte: Paul Riesling entrait. — Je vous reverrai tout a l'heure, les amis! cria Babbitt, et il traversa rapidement la salle. I] n'était plus dés lors ni l'enfant maussade de la véranda, ni le tyran domestique a la table du déjeuner, ni l'astucieux manieur d'argent de la conférence Lyte-Purdy, ni le bon garcon expansif, le farceur endiablé du Club Athlétique. I] était le frére ainé de Paul Riesling, prompt a le défendre, l'admirant avec une affection fiére et confiante, qui dépassait l'amour qu'il aurait eu pour une femme. Ils se serrérent la main avec gravité, se sourirent avec autant d'émotion que s'ils ne s'étaient pas vus depuis trois ans — il y avait trois jours — et ils dirent: — Comment va ce vieux brigand? — Trés bien, je crois: comment vas-tu, pauvre avorton? — Trés en forme, gros poussah défraichi! Ainsi rassuré sur leur profonde tendresse mutuelle, Babbitt grommela: ; — Tues un joli coco, toi: dix minutes de retard! 20

- « . | ‘ a, C = *, « — Ma foi, riposta Riesling, tu as encore bien de la chance d’avoir occasion de déjeuner avec un gentleman. Ils ricanérent et passérent dans la salle néronienne des lavabos, ot une rangée d’hommes étaient penchés sur les cuvettes encastrées dans une prodigieuse table de marbre, et comme religieusement prosternés devant leur propre image que reflétait une énorme glace. Des voix épaisses, satisfaites, autoritaires, frappaient les parois de marbre revétues jusqu’au plafond de carreaux blancs 4 bordure lavande, tandis que les seigneurs de la cité, barons des assurances et du droit, des engrais et des pneumatiques, promulguaient la loi pour Zénith, annongaient que la journée était chaude, une journée de printemps indiscutable, que les salaires étaient trop élevés et le taux des hypothéques trop bas, que Babe Ruth, l’éminent joueur de baseball, était un chic type et que «ces deux farceurs du Théatre du Vaudeville, cette semaine, étaient tordants ». Babbitt, dont la voix était ordinairement la plus assurée, la plus importante de toutes, gardait le silence. Devant l’air taciturne et légérement sombre de Paul Riesling, il se sentait contraint et désirait rester calme, grave, réservé. Le vestibule d’entrée du Club Athlétique était gothique, le lavabo Empire romain, la salle de café Mission espagnole et le cabinet de lecture Chippendale chinois, mais le joyau du club c’était la salle 4 manger, chef-d’ceuvre de Ferdinand Reitman, Varchitecte le plus occupé de Zénith. De dimensions imposantes, elle était revétue de boiseries jusqu’a mi-hauteur, avec des vitraux genre Tudor aux fenétres, un plafond ogival, une galerie pour les musiciens — sans musiciens. — et des tapisseries supposées représenter l’octroi de la Grande Charte. Les poutres apparentes avaient été taillées 4 la main dans les ateliers de Jake Offutt, les gonds des portes étaient en fer forgé, les lambris garnis de patéres en bois sculpté, et 4 une des extrémités de la piéce se dressait une cheminée en pierre héraldique, surmontée d’une hotte : la notice du club affirmait non seulement qu’elle était plus vaste qu’aucune de celles des chateaux européens, mais que son tirage était combiné de fagon incomparablement plus scientifique. Elle était pec cur beaucoup plus propre, puisqu’on n’y avait jamais fait e feu. La moitié des tables, immenses, étaient prévues pour vingt I22

d ou trente convives. Babbitt prenait d'ordinaire place a celle qui était prés de la porte, dans un groupe qui comprenait Gunch, Finkelstein, le professeur Pumphrey, Howard Littlefield, son voisin, T. Cholmondeley Frink, le poéte et agent de publicité, et Orville Jones, dont la blanchisserie était, 4 bien des points de vue, la meilleure de Zénith. Ils formaient un club dans le club et s'appelaient entre eux plaisamment « les Sans-facon ». Aujourd'hui, quand il passa devant leur table, ceux-ci l'appelérent: — Allons, venez vous asseoir... Vous étes trop fiers, Paul et vous, pour déjeuner avec de pauvres diables? Vous avez peur que quelqu'un vous fasse payer une bouteille de Bevo, George? Il me semble que vous devenez bien poseurs et terriblement distants! — Je vous crois, langa-t-il, nous ne pouvons pas nous perdre de réputation en nous laissant voir avec des grippe-sous comme vous! Et il conduisit Paul a une des petites tables sous la galerie des musiciens. I] n'avait pas la conscience tranquille. A l'Athlétique il était trés mal vu de faire bande a part. Mais il voulait son ami pour lui tout seul. Le matin méme il avait préné les déjeuners légers, mais il commanda des cételettes de mouton a l'anglaise, des radis, des petits pois, une crofite aux pommes, du fromage et du café a la créme, puis il ajouta, comme il faisait invariablement: — Et puis, heu... vous pourriez me donner une portion de pommes frites a la frangaise. Sitét la cételette arrivée, il la poivra et la sala vigoureusement, comme il faisait toujours pour sa viande, avant méme d'y gouter. Paul et lui reprirent le caractére printanier de la saison, les mérites de l'allume-cigares électrique et l'attitude adoptée par Assemblée de Etat de New York. Ce fut seulement quand Babbitt fut gavé, et un peu écceuré de gras de mouton, qu'il se langa: | : — J'ai réussi ce matin avec Conrad Lyte une gentille petite affaire qui me fait empocher cing cents bons dollars tout rond. Pas mal... pas mal! Et pourtant je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui. Un petit accés de fiévre de printemps, peut-étre, ou le fait d'étre resté trop tard chez Verg Gunch, ou encore la fatigue 123

de tout Phiver qui s'est accumulée... mais enfin je me suis senti la bouche pateuse toute la journée. Bien entendu, je ne voudrais pas faire la béte avec ca devant les camarades, a la table des « Sansfacon », mais avec toi... As-tu jamais éprouvé, ¢a, Paul? J'ai quelque chose qui me pése; je n'ai pas trop mal réussi tout ce qu'il était de mon devoir de faire; j'ai nourri ma famille, acheté une maison et une six-cylindres, monté une bonne petite agence, je n'ai aucun vice particulier, sauf de fumer beaucoup — et a ce propos, je suis en train de supprimer ga. Je fréquente léglise, je joue assez au golf pour me maintenir en forme, et je n'ai de relations qu'avec de braves et honnétes gens. Et avec tout ga, je ne me sens pas entiérement satisfait! C' était dit d'un ton trainant, coupé des clameurs poussées aux tables voisines, par des agaceries machinales a la servante, par des grognements et des sifflements quand le café vint |'étourdir et troubler sa digestion. Il doutait de lui, il s'excusait, et ce fut Paul qui, de sa petite voix, dissipa la brume. — Bon Dieu, George, tu ne supposes pas que c'est une nouveauté pour moi de constater que nous autres arrivistes, qui croyons réussir brillamment, nous ne tirons pas grand-chose de nos efforts ? Tu as lair d'attendre que je te condamne comme séditieux! Tu sais ce qu'a été ma vie... — Je sais, mon vieux. — Jaurais dai étre violoniste et je suis placier en papier goudronné pour toitures! Quant a Zilla... Oh! je ne veux pas geindre, mais tu sais aussi bien que moi ce qu'elle déplace d'air... Exemple caractéristique, hier soir: nous allons au cinéma. Une foule énorme faisait la queue dans le vestibule; elle se met a pousser pour passer au travers, avec son air de dire : « Monsieur, comment avez-vous l'audace? » Sincérement, quelquefois, quand je la regarde et que je la vois si maquillée, si parfumée, ne cherchant que des histoires et glapissant sans cesse : « Je vous dis que je suis une /ady, que diable! » ma foi, j'ai envie de la tuer. Donc, elle joue des coudes a travers la foule, moi derriére elle, bien sage et honteux, jusqu'a ce qu'elle arrive presque au cordon de velours, et sur le point d'étre la premiére a passer. Mais il y avait la un petit homme rageur — il attendait probablement depuis une demi-heure et j'avais une espéce d'admiration pour ce pauvre 124

diable, — ilse tourne vers Zilla et lui dit avec une extréme politesse: « Madame, pourquoi voulez-vous passer avant moi?» — Et elle, tout simplement, Dieu que j'étais malheureux! — elle lui envoie un: « Vous n'étes qu'un grossier personnage! » et elle veut m'entrainer dans l'affaire et hurle : « Paul, cet individu m'a insultée! » et le pauvre grotesque faisait mine de vouloir se battre. « Je feignis de n'avoir rien entendu, — autant prétendre qu'on n'entend pas une fabrique de chaudiéres! — et je m'efforcai de regarder d'un autre cété, — je pourrais te décrire exactement le plafond de ce vestibule — et sans arrét; tous les gens qui étaient 1a, serrés comme des sardines, faisaient des réflexions sur nous, et Zilla continuait a parler du petit bonhomme, piaillant que « l'on ne devrait pas laisser entrer des gens de cet acabit dans un endroit qui est supposé « réservé a des personnes comme il faut », et puis: « Paul, voulez-vous avoir lobligeance d'appeler le gérant que je lui signale ce malotru? » etc... Ouf! Tu parles si j'ai été content quand j'ai pu me glisser dans la salle et me cacher dans l'obscurité! « Aprés vingt-quatre ans d'histoires de ce genre, tu ne me demanderas pas de tomber 4a la renverse, l'écume a la bouche, quand tu insinues que cette délicieuse vie, si propre, si respectable et si morale n'est pas tout ce qu'elle passe pour étre, hein? Je ne peux méme pas parler de ca, sauf avec toi, parce que tous les autres croiraient que je les envie. C'est peut-étre vrai... maintenant je me fous de tout ... Bon Dieu, je t'en fais avaler des lamentations, Georgie, mais c'est la premiére et la derniére fois. — Quelle blague, Paul! Tu ne t'es jamais ce qui s'appelle lamenté. Quelquefois... je ne cesse pas de claironner aux oreilles de Myra et des gosses quel prodigieux courtier je suis, et parfois pourtant une idée se glisse en moi, sournoise, que je ne suis pas tout a fait le Pierpont-Morgan pour lequel je me donne. Mais si jamais je réussis 4 te réchoupiller, mon vieux Paulski, j'imagine que saint Pierre pourrait bien finir par m'ouvrir sa porte. ; — Peuh! Tu es un vieux farceur, Georgie, tu vous démolis avec entrain, mais tu m'as certainement maintenu a flot. — Pourquoi ne divorces-tu pas ? 'stir — Pourquoi? Si seulement je pouvais! Si elle me fournissait un prétexte! On ne la déciderait pas a prix d'or 4 me quitter. Elle

t tient trop 4 ses trois bons repas, agrémentés de quelques livres de chocolat a la noisette dans les intervalles. Si seulement elle m'était infidéle, comme on dit! George, je ne veux pas étre trop rosse: au temps du collége j'aurais pensé que homme capable de dire ¢a méritait douze balles dans la téte au petit jour. Mais, sincérement, je mourrais de joie si elle prenait tout de bon un amant. Ce serait trop de veine! Oh! naturellement, elle flirte avec le premier venu — tu sais comment elle manceuvre et rit... ce rire, cet affreux rire effronté... comment elle minaude: « Si vous continuez, mauvais sujet, vous aurez affaire 4 mon mari », et le gaillard m'examine et se dit : « Veux-tu bien te sauver, petit polisson, ou je te flanque une fessée! » Et elle le laissera aller juste assez loin pour que ca devienne troublant pour elle, et alors elle jouera la vertu offensée et elle aura une minute délicieuse 4 gémir: « Je n'aurais jamais cru ¢a de vous! » On parle dans les romans des demi-vierges... — Des quoi? — ...Mais les femmes averties, impitoyables, corsetées, mariées depuis longtemps, comme Zilla, sont pires que toutes les petites filles aux cheveux ondulés qui se lancent hardiment dans le tourbillon de la vie, en gardant leur parapluie sous le bras. Mais tu sais comment est Zilla, comment elle vous harcéle, vous harcéle... vous harcéle, comment elle veut tout ce que je peux lui acheter, et quantité de choses que je ne peux lui donner, a quel point elle est déraisonnable, et quand je me fache et essaye de tirer d'elle quelque chose, elle joue si bien la femme parfaite que moiméme j'y suis pincé et que je suis entortillé dans une avalanche de « Pourquoi avez-vous prétendu... » et de « Je n'ai pas voulu dire ca». Je vais t'expliquer une chose, George: tu sais que j'ai des gouts assez simples, pour la nourriture au moins. Sans doute — tu t'en plains toujours — j'aime les bons cigares, pas ces Flor de Tabagos que tu fumes... — Is sont trés bons maintenant. Celui-ci est un excellent « deux pour un dollar ». A propos, Paul, t'ai-je dit que j'ai décidé de cesser de fumer? ; — Oui... En méme temps, quand je ne peux avoir ce que jaime, je sais m'en passer. Ga m'est égal qu'on me serve un bifteck brilé, suivi, comme dessert, d'une séduisante péche conservée et d'un gateau sec, mais je ne vais pas jusqu'a plaindre Zilla 126

amas hi parce qu'elle a un si sale caractére que la cuisiniére I'a lachée et qu'elle-méme est restée toute la journée, en déshabillé de dentelle défraichi, trop occupée a lire les aventures d'un héros du Far_West pour faire la moindre cuisine. Tu me parles toujours de moralité, c'est-a-dire, je suppose, de monogamie... tu as toujours été a mes yeux solide comme un roc, c'est vrai, mais tu es essentiellement un naif. Tu... — Ou prends-tu cette naiveté, mon petit? Laisse-moi te dire... — Tu tiens a paraitre sérieux et a faire savoir au monde entier que «c'est le devoir des hommes d'affaires chargés de responsabilités d'étre d'une moralité stricte pour donner Pexemple »... en fait, tu es si rigoureux sur la question morale que je n'ose pas penser a quel point tu dois étre fonciérement immoral par en dessous, mon vieux Georgie. (a va bien, tu peux... — Attends, attends un peu. Qu'est-ce que... — ...parler morale tant que tu voudras, mais crois-moi, si ¢a n'avait pas été pour toi et, a l'occasion, une soirée de musique ot j'accompagnais sur monviolon le violoncelle de Terrill O' Farrell, et puis encore trois ou quatre femmes charmantes qui me faisaient oublier cette sale blague qu'on appelle « la vie honorable », il y a des années que je me serais tué. Et les affaires! Ah! l'affaire des toitures! Des toits pour vacheries! Oh! je ne prétends pas n'avoir pas pris plaisir au jeu, a l'emporter sur les associations ouvriéres, 4 encaisser un gros chéque et a voir se développer ma maison. Mais a quoi bon? Ma besogne, tu le sais, ne consiste pas a placer des toitures, mais principalement a empécher mes concurrents d'en placer. C'est la méme chose pour toi. Nous ne faisons que nous couper la gorge, les uns aux autres, et faire payer ¢a au public. — Ecoute, Paul, te voila rudement prés de tomber dans le socialisme. — Oh! oui, bien entendu, ce n'est pas tout a fait ce que je veux dire. Je sais, la concurrence... fait ressortir le meilleur... survivance du plus apte, oui, mais... Voici ce que j'entends: prends tous ces gens que nous connaissons, ceux précisément qul sont en ce moment dans ce club, qui ont l'air parfaitement contents de leur vie domestique et de leurs affaires, qui exaltent 127

Zénith et la Chambre de commerce et qui font de la réclame pour arriver 4 une population d'un million. Je parie que si on pouvait lire dans leur cerveau, on trouverait qu'un tiers d'entre eux sont 4 coup sar satisfaits de leurs femmes et de leurs enfants, de leurs amis et de leurs bureaux; un autre tiers est inquiet, mal a l'aise, mais ne veut pas le reconnaitre, et un tiers est malheureux et en a conscience. Ils ont horreur de cette bousculade forcenée, éperdue, leurs femmes les assomment, leur famille leur parait stupide — en tout cas quand ils ont dépassé la quarantaine — et ils détestent les affaires, et ils iraient... Pourquoi supposes-tu qu'il y a tant de suicides mystérieux? Que tant de citoyens bien assis se sont précipités dans la guerre? Tu te figures que c'était toujours par patriotisme? — Qu'est-ce que tu espéres? grogna Babbitt. Tu crois que nous avons été mis au monde pour y avoir du bon temps, et — comment dit l'autre? — «reposer sur des couches fleuries de bonheur »? Tu estimes que 'homme n'est fait que pour étre heureux ? — Pourquoi pas? I] est vrai que je n'ai jamais trouvé personne sachant au juste pourquoi diable l'homme est fait. — Enfin nous savons — ce n'est pas seulement dans la Bible, mais cela va de soi — qu'un homme qui ne serre pas sa ceinture et ne fait pas son devoir, si pénible que ce soit quelquefois, n'est que... ma foi, n'est qu'une femmelette, une poule mouillée, en somme. Comment défends-tu ton idée? Arrivons aux cas précis. Si une femme embéte son mari, crois-tu sérieusement qu'il a le droit de la balancer et de filer, ou méme de se suicider ? — Grand Dieu, je ne sais pas quels sont les drozés d'un homme et je ne connais pas le reméde aux embétements. Sinon, je serais le seul philosophe qui sit guérir de la vie. Ce que je sais bien, c'est qu'il y a dix fois plus de gens qui trouvent leur existence abominable qu'il n'y en a qui le reconnaissent, et je crois que si nous faisions explosion, si nous l'avouions quelquefois, au lieu d'étre dociles, patients et loyaux pendant soixante ans pour étre ensuite dociles, patients... et morts pour toute l'éternité, peut-étre bien que nous rendrions la vie plus agréable. Et ils se perdirent dans un dédale de considérations. Babbitt était prodigieusement tourmenté, Paul plus hardi, sans étre bien 128

sur a quel propos il l'était. De temps a autre Babbitt tombait d'accord avec Paul sur un point qui contredisait toute sa défense du devoir et de la résignation chrétienne, et chaque fois il éprouvait un curieux sentiment de joie et d'insouciance. II finit par anes. — Ecoute, mon vieux Paul, tu parles beaucoup d'envoyer tout promener et tu ne le fais jamais. Pourquoi? — Personne ne le fait: Phabitude est la plus forte. Mais... Georgie, j'ai songé a une petite noce — oh! ne tinquiéte pas, ferme soutien de la monogamie — quelque chose de parfaitement convenable. Il semble bien décidé maintenant — ¢a n'empéche pas, bien entendu, Zilla de me tanner pour aller passer de jolies vacances bien cotiteuses a New York et a Atlantic City, avec force lumiéres et cocktails de contrebande, plus un lot de gigolos pour danser avec elle — mais il est réglé que les Babbitt et les Riesling vont ensemble au lac Sunasquam, n'est-ce pas? Pourquoi ne trouverions-nous pas, toi et moi, un prétexte, une affaire 4 New York par exemple, et nous partirions pour le Maine quatre ou cing jours avant nos femmes, et la nous flanerions tout seuls, en fumant, en jurant tout a notre aise? — Magnifique, idée superbe! s'exclama Babbitt plein d'admiration. Il y avait quatorze ans qu'il n'avait pris un jour de congé sans sa femme, et ni l'un ni l'autre ne croyaient qu'ils pourraient avoir pareille audace. Bien des membres du Club Athlétique allaient faire du camping sans leur femme, c'étaient des gens qui s'adonnaient officiellement 4 la péche et a la chasse, tandis que les sports consacrés et immuables de Babbitt et de Paul Riesling étaient le golf, auto et le bridge. Pour les pécheurs, comme pour les joueurs de golf, changer leurs habitudes c'etit été une infraction a la discipline librement consentie et qui efit choqué tous les citoyens bien pensants et de vie réguliére. Babbitt fit le fanfaron: — Pourquoi ne pas nous avancer résolument et dire tout simplement : « Nous partons en avant», voila tout? Rien de répréhensible 4 cela. Tu diras tranquillement a Zilla... ; — On ne dit rien a Zilla tranquillement. Comment, Georgie, elle est presque aussi 4 cheval sur la morale que toi, et si je lui 129

disais la vérité, elle croirait que nous allons retrouver des demoiselles 4 New York. Myra elle-méme... elle ne te rase jamais comme fait Zilla, mais elle s'inquiéterait. Elle te dirait : « Vous ne voulez pas que j'aille dans le Maine avec vous? Je ne songerais jamais 4 y aller si vous ne le désiriez pas. » Et pour la ménager tu céderais. Ah diable, non! Faisons une partie de quilles. Pendant la partie — c'est une variante plus moderne du bowling — Paul demeura silencieux. Quand ils descendirent Vescalier du club, Babbitt n'avait dépassé que de quarante minutes l'heure a laquelle il avait formellement affirmé a mademoiselle Mac Goun qu'il serait de retour. Paul soupira: — Ecoute, vieux, je n'aurais pas da parler de Zilla comme je Vai fait. — Bah! mon petit, ¢a soulage. — Oui, je sais bien. Aprés avoir passé une heure a me moquer des conventions mondaines, je leur obéis assez pour avoir honte de chercher mon salut en étalant mes tourments imbéciles. — Mon vieux Paul, tu as ce que j'appelle les nerfs en pelote. Je vais t'emmener, je vais régler cette affaire. J'aurai une vente importante a New York et... bien sir, voyons, j'aurai besoin de tes avis au sujet du toit de la maison. Et la vente ratera et nous n'aurons rien d'autre a faire que de partir pour le Maine. Je... Paul, quand ¢a en arrive a ce point-la, je ne fais pas attention si tu te laisses aller ou pas. J'aime bien avoir la réputation de faire partie de la coterie, mais, si tu avais jamais besoin de moi, je lacherais tout pour me tenir a cété de toi, toujours. Bien entendu, je sais quel homme tu es..., je ne veux pas dire que tu ferais jamais quelque chose qui puisse gacher une belle situation... Tu sens ce que je veux dire? Je suis une sorte de vieux bonhomme maladroit et j'ai besoin de ta main loyale et fine. Nous... Oh! sacrebleu, je ne peux rester ici a bavarder toute la journée! Au turbin! bientét. Et ne te laisse pas embéter, Paulibus. Je te verrai prochainement. Au revoir!

CHAPITRE VI Ly oublia Paul Riesling pendant un aprés-midi plein de détails assez agréables. Revenu au bureau, qui semblait étre resté inerte sans lui, il emmena dans sa voiture un « espoir » visiter une maison de quatre étages dans le quartier de Linton. L'admiration du client pour le nouvel allume-cigares poussa Babbitt 4 s'en servir; trois fois il jeta des cigarettes 4 moitié fumées, en protestant: « I] faut que je renonce a fumer, tout de méme! » Leur discussion approfondie de tous les détails de l'appareil les amena a parler de fers 4 repasser et de bouillottes électriques. Babbitt s'excusa d'étre assez ridiculement en retard pour se servir encore d'une boule d'eau chaude, et il déclara qu'il allait immédiatement faire poser des fils dans sa véranda. Il avait une admiration profonde et poétique pour toutes les inventions mécaniques, sans y comprendre grand-chose. C'étaient pour lui les symboles de la vérité et de la beauté. A propos de toutes les nouvelles machines compliquées, — tisseuses métalliques, carburateurs a deux tubes, mitrailleuses, chalumeaux a oxyacétyléne, — il apprenait une phrase bien précise en apparence et la répétait A satiété, avec l'impression délicieuse de se montrer un technicien compétent. 131

Le client fit chorus 4 sa vénération pour les machines, ils arrivérent pleins d'enthousiasme a la propriété et se mirent a examiner le toit d'ardoise agglomérée, les portes en kalamein, les parquets en lames de sept huitiémes de pouce sans clous apparents, commencérent ces manoeuvres diplomatiques, allant de la surprise offensée 4 l'empressement, pour se persuader de faire une chose qu'ils étaient déja décidés a faire, et qui aboutirait un jour a une vente. En revenant, Babbitt prit en passant son associé et beau-pére Henry T. Thompson a sa fabrique de meubles de cuisine, et ils traversérent le sud de Zénith, une région haute en couleurs, bruyante, intéressante: fabriques neuves en briques creuses, avec de gigantesques fenétres grillagées, vieilles usines a lair revéche en briques rouges tachées de goudron, réservoirs haut perchés, camions rouges grands comme des locomotives et, sur une série de voies de chargement, des wagons de marchandises venus de loin, du New York Central et des vergers de pommiers du Great Northern, des plaines a blé du Southern Pacific et des plantations d'orangers. Ils parlérent au secrétaire de la Société des Fonderies de Zénith d'un intéressant projet artistique — une grille en fonte pour le cimetiére de Linden Lane. Ils allérent a la Société des automobiles Zeeco et s'entretinrent avec le directeur commercial, Noél Ryland, au sujet d'un escompte a faire a Thompson sur une de leurs voitures. Babbitt et Ryland étaient des camarades du club des Boosters et aucun des membres n'aurait admis d'acheter quoi que ce soit 4 un autre membre sans obtenir un rabais. Mais Henry Thompson grommela: « Oh! qu'ils aillent au diable! Je ne m/aplatirai devant personne pour mendier un escompte. » C'était une des différences qui séparaient Thompson, le Yankee vieux jeu, maigre, rude, traditionnel, type de l'homme d'affaires américain, tel qu'on le met sur la scéne, et Babbitt, le négociant moderne, gros, affable, capable, 4 la page, perfectionné en tous points. Chaque fois que Thompson nasillait : « Mettez votre John Hancock! sur cette ligne-la », Babbitt s'amusait autant de ce 1. C'est-a-dire « signez », Cette locution vient de ce que John Hancock est le premier Américain qui ait signé la déclaration d'indépendarce. 132

provincialisme archaique que n’importe quel Anglais pur sang d’un Américain quelconque. II avait conscience d’étre un homme d’une éducation a la fois plus esthétique et plus délicate que Thompson. II] avait pris ses grades au collége, il jouait au golf, fumait souvent des cigarettes au lieu de cigares, et, quand il allait 4 Chicago, prenait une chambre avec salle de bains. — La grande affaire, expliquait-il 4 Paul Riesling, c’est qu’il manque a ces vieux bonzes l’astuce qu’il faut avoir aujourd’hui. Ce progrés, en fait de civilisation, pouvait étre poussé trop loin, Babbitt s’en apercut. Noél Ryland, directeur commercial de la Zeeco, était un gradué frivole de Princetown, tandis que Babbitt était un produit pur, modéle de ce grand magasin qu’est Université de PEtat. Ryland portait des guétres, écrivait de longues lettres sur l’urbanisme et la musique chorale et, tout Booster qu'il était, avait dans sa poche, on le savait, de petits volumes de poésies en langue étrangére. Tout cela était exagéré. Henry Thompson, le Yankee vieux jeu, maigre, rude, traditionnel, Ryland le dernier mot de la légéreté; entre eux, soutiens de l’Etat, défenseurs de l’Eglise évangélique, de la pureté domestique et du négoce honnéte, étaient Babbitt et ses amis. Pénétré de cette juste estime de soi-méme — et avec la promesse d’un escompte sur l’auto de Thompson, — il rentra triomphant a son bureau. Mais en traversant le corridor du Building Reeves, il soupira: «Pauvre vieux Paul! Il faudra que... Oh! zut pour Noél Ryland, zut pour Charley Mac Kelvey! Uniquement parce qu’ils font plus d’argent que moi, ils se croient tellement supérieurs. Je ne voudrais pas qu’on me trouvat mort dans leur vieux club de Union qui sent le renfermé. Je ne sais pas pourquoi, aujourd’hui je n’ai guére envie de me remettre au travail. Enfin! Il répondit 4 des appels téléphoniques, il lut le courrier de quatre heures, signa ses lettres du matin, parla a un locataire au sujet de réparations, lutta avec Stanley Graff, Le jeune Graff, vendeur pour le dehors, insinuait sans cesse qu’il méritait de voir augmenter ses commissions, et ce jour-la il se plaignit: eee — Je devrais bien, il me semble, toucher un bom, si je 133

réussis la vente Heiler. Je me mets en chasse de tous les cétés et j'y travaille presque tous les soirs. Babbitt disait souvent 4 sa femme qu'il valait mieux « savoir gré a ses aides et les rendre heureux que de leur tomber sans cesse dessus et de les secouer... on tire d'eux un meilleur rendement comme ca». Mais cette méconnaissance sans exemple de la situation le facha et il attaqua Graff: — Ecoutez, Stan, tirons la chose au clair. Vous vous figurez, je ne sais pourquoi, que c'est vous qui faites toutes les ventes. OU prenez-vous ¢a? Oud croyez-vous que vous en seriez si vous n'aviez pas nos capitaux derriére vous, nos listes de propriétés et toutes les chances d'affaires que nous vous signalons? Vous n'avez qu'a profiter des tuyaux que nous vous donnons et a conclure le marché. Mais le portier serait capable de vendre ce qui est inscrit sur les registres de Babbitt-Thompson! Vous étes fiancé, dites-vous mais vous étes obligé de passer vos soirées 4 courir aprés les acheteurs. Et pourquoi donc pas, que diable? Qu'est-ce que vous voudriez faire? Rester assis prés de votre fiancée, a lui tenir la main? Permettez-moi de vous dire, Stan, que si la jeune fille vaut quelque chose, elle sera ravie de savoir que vous trimez pour gagner de l'argent et lui meubler un nid agréable au lieu de faire le joli coeur. Le gargon qui regimbe devant la besogne suppleémentaire, qui veut passer ses soirées a lire de méchants romans ou a faire 'imbécile et 4 échanger un tas de sottises et de niaiseries avec une jeune fille, ce garcon-la n'est pas le gaillard énergique, actif, qui a de l'avenir — et de la vision! — dont nous avons besoin ici. Qu'en dites-vous? Quel est votre idéal, en somme? Voulezvous gagner de l'argent, devenir un membre influent de la société, ou voulez-vous n'étre qu'un inutile, sans initiative, sans nerf? Graff ne fut pas aussi impressionné que d'habitude par la Vision et par Vidéal. — Vous pouvez le dire, que je veux gagner de l'argent! C'est bien pour ga que je demande ce boni. Sérieusement, monsieur Babbitt, je ne veux pas faire le malin, mais cette maison Heiler, c'est une horreur. Personne n'en voudra. Les planchers sont pourris et les murs pleins de crevasses. — Justement! Pour un vendeur qui aime son métier, ce sont les problémes difficiles comme celui-la qui lincitent a 134

ve déployer tout son talent. En outre, Stan... en fait, Thompson et moi nous sommes opposés aux primes: c'est une question de principe. Nous vous aimons bien et nous voulons vous aider pour que vous puissiez vous marier, mais nous ne pouvons pas faire un passe-droit 4 vos camarades du bureau. Si nous nous mettons a vous donner des bonis, nous allons, vous le voyez bien, froisser Penniman et Laylock, commettre une injustice 4 leur égard. Le droit est le droit, faire des différences entre les employés est déloyal, et ga n'arrivera pas chez nous. Ne vous figurez pas, Stan, que si, pendant la guerre, on ne trouvait pas facilement des vendeurs, maintenant qu'il y a tant de chémeurs, il n'y a pas une quantité de garcons bien doués qui seraient heureux de se lancer dans le métier et d'avoir les mémes facilités que vous, sans se conduire comme si Thompson et moi étions ses ennemis et sans vouloir ne travailler que moyennant un boni. Qu'en dites-vous, hein? Qu'en dites-vous ? — Ohl!... ma foi... zut... bien entendu... » soupira Graff en sortant de cété, comme un crabe. Babbitt n'attrapait pas souvent ses employés. I] aimait aimer les gens qui l'entouraient et était navré quand ceux-ci ne I'aimaient pas. C'était seulement quand on s'attaquait 4 sa bourse, cette chose sacrée, que sa crainte allait jusqu'a la fureur et alors, en homme a nobles principes et qui avait le goat de l'éloquence, il prenait plaisir 4 entendre ses phrases et gotitait la chaleur de sa propre vertu. Ce jour-la, il s'était laissé aller si passionnément au contentement de soi qu'il se demanda s'il avait été tout a fait juste: — Aprés tout, Stan n'est plus un gamin... je n'aurais pas di le secouer si rudement. Mais, que diable, il faut bien de temps a autre tancer vertement les gens dans leur propre intérét. C'est un devoir désagréable, mais... Stan est-il faché? Qu'est-ce qu'il est en train de raconter 4 Mac Goun de l'autre cété? Un vent de haine si glacé soufflait de la grande salle que tout lagrément du retour chez lui, le soir, en fut gate. Il était désemparé a l'idée de perdre cette approbation de ses subordonnés dont un patron est toujours esclave. D'ordinaire, il quittait le bureau avec mille recommandations importantes et enjouées: «Il y aurait, 4 n'en pas douter, une besogne trés sérieuse le lendemain: 135

mesdemoiselles Mac Goun et Bannigan feraient bien d'étre la de bonne heure, et, au nom du ciel, qu'on lui rappelle de téléphoner dés son arrivée 4 Conrad Lyte. » Ce soir-la il partit avec une gaieté forcée, par laquelle il cherchait a s'excuser. Il était aussi géné devant l'air morne de ses employés, les yeux fixés sur lui — mademoiselle Mac Goun redressant la téte au-dessus de sa machine a écrire, mademoiselle Bannigan regardant par-dessus son registre, Mat Penniman allongeant le cou a son pupitre dans son réduit sombre, Stanley Graff enfin impénétrable et morose — qu'un parvenu devant la dignité glaciale de son maitre d'hétel. Il tremblait 4 l'idée des rires qui allaient éclater derriére son dos, et, dans son effort pour simuler une bonne humeur naturelle, il balbutia d'une voix rauque quelques paroles amicales et se faufila pitoyablement a travers la porte. Mais il oublia ses soucis quand, de la rue Smith, il apercut les charmes des Hauteurs Fleuries, les toits de tuiles rouges ou d'ardoises vertes, les vérandas brillantes et les murs immaculés. Il s'arréta pour informer Howard Littlefield, son érudit voisin, que, malgré cette journée printaniére, la soirée pourrait bien étre froide. En entrant chez luiil cria 4 sa femme: « Ot étesvous? » sans désir bien défini de le savoir. Il examina la pelouse pour voir si Phomme du calorifére avait bien ratissée. Avec une certaine satisfaction, et aprés pas mal de discussions avec madame Babbitt, Ted et Howard Littlefield, il conclut que non. I] coupa deux touffes de mauvaises herbes avec les grands ciseaux 4a tailler de sa femme; il déclara 4 Ted qu'il était absurde d'avoir un homme de journée: « Un grand garcon vigoureux comme toi devrait faire tout le travail du jardin », mais, en son for intérieur, il réfléchit qu'il n'était pas mauvais de faire savoir a tout le voisinage qu'il était assez 4 son aise pour que son fils ne fit aucune besogne dans la maison. [] alla dans sa véranda faire ses exercices quotidiens: extension des bras latéralement pendant deux minutes, verticalement pendant deux autres, en marmottant:« Je devrais en faire davantage, pour garder ma ligne. » Ensuite, il alla voir s'il avait besoin de changer de col avant diner. Comme d'habitude il n'en était rien. La servante, une forte femme, sonna le gong du diner. 136

Le rosbif avec pommes réties et haricots verts était excellent ce soir-la, et, aprés avoir rappelé comme il convenait le temps de la journée, son gain de cing cents dollars, son déjeuner avec Paul Riesling et les mérites prouvés du nouvel allumeur de cigares, il se sentit porté a l'optimisme et dit: — Je songerais volontiers 4 acheter une autre voiture. Je ne crois pas que ce soit avant l'année prochaine, pourtant ce ne serait pas impossible. — Oh! papa, cria Verona, si vous faites ¢a, pourquoi n'auriez-vous pas une conduite intérieure ? C'est ga qui serait chic! Une voiture fermée est tellement plus confortable. — Oh! ¢a, je ne sais pas... j'aime assez une voiture découverte, on a plus d'air. — Pensez-vous! C'est parce que vous n'avez pas essayé une auto fermée. Achetons-en une. Ga vous a bien plus d'allure, dit Ted. — Une voiture fermée, fit observer madame Babbitt, ménage bien plus les vétements. — On n'est pas toute décoiffée, ajouta Verona. — C'est bien plus sportif! langa Ted, et 'Tinka la plus jeune: — Oh! oui, une conduite intérieure. Le pére de MarieHéléne en a une. Et Ted conclut: — Tout le monde a une voiture fermée maintenant, sauf nous. Babbitt leur tint téte: — Jl me semble que vous n'avez pas trop a vous plaindre! En tout cas, si j'ai une auto, ce n'est pas uniquement pour que vous autres, les enfants, vous vous donniez des airs de millionnaires. Moi j'aime la voiture découverte, on peut baisser la capote en été, le soir, et respirer de l'air frais. Et puis... une voiture fermée, c'est plus cher. — Oh! 1a 1a, si les Doppelbrau peuvent s'en payer une, jimagine que c'est dans nos moyens, insinua Ted. — a — Hum! je gagne huit mille par an contre lui sept, mais je ne gaspille pas mon argent, je ne le lance pas par les fenétres comme lui. Je ne crois pas, moi, a ce systeme de dépenser beaucoup pour jeter de la poudre aux yeux et... 137

Et ils partirent 4 fond avec ardeur dans toutes les questions de chassis, de puissance pour monter les cétes, de roues métalliques, d'acier chromé, de systémes d'allumage, et de nuances pour la carrosserie. C'était bien plus que l'étude d'une transformation, c'était une aspiration 4 un rang plus élevé. Dans la ville de Zénith, en ce barbare xx® siécle, 'auto d'une famille indiquait de fagon précise sa situation sociale. Tandis que Babbitt enfant aspirait a la Présidence, son fils Ted aspirait, lui, a une Packard six cylindres et 4 une position bien établie dans ['aristocratie automobile. Le prestige que Babbitt avait acquis aux yeux de sa famille, en parlant d'une nouvelle voiture, se dissipa quand ils se rendirent compte qu'il n'avait pas l'intention de l'acheter cette année-la. Ted se lamentait: — Ah! zut! La vieille guimbarde a lair d'étre pleine de puces, et le vernis est tout écaillé. — Pére bavard et ingénu... murmura distraitement madame Babbitt. Babbitt, lui, se monta: — Si tu es trop grand seigneur, si tu fais partie des gens chic et patati et patata, eh bien, tu n'as qu'a ne pas prendre la voiture ce soir. Ted s'expliqua: — Je n'ai pas voulu dire... et le diner se poursuivit avec son agrément normal, jusqu'au moment inévitable ot Babbitt protesta: —- Allons, venez, maintenant, venez, nous ne pouvons pas rester 1a toute la soirée. Laissons la bonne desservir. I] bouillait : « Quelle famille! Je ne sais pas pourquoi nous nous chamaillons tous comme ¢a. J'aimerais bien m'en aller quelque part ot je pourrais m'écouter penser... Paul... le Maine... Mettre un vieux pantalon, flaner, jurer. » I] dit 4 sa femme avec précaution: — Jai été en correspondance avec un New Yorkais : il voudrait me voir au sujet d'une transaction d'immeubles... mais ce ne sera peut-étre que pour l'été. J'espére que ¢a ne se présentera pas juste quand nous serons préts 4 partir pour le Maine avec les Riesling. Ce serait désolant de ne pouvoir faire la route jusque-la tous ensemble... Enfin, inutile de se tourmenter dés a présent. 138

Verona se sauva immédiatement aprés le diner, sans provoquer d'autre discussion qu'une phrase automatique de son pére: — Pourquoi ne restes-tu jamais 4 la maison? Dans le living-room, sur un bout du divan, Ted se mit A ses devoirs : géométrie élémentaire, Cicéron, et les métaphores torturantes de Comus. — Je ne comprends pas, protestait-il, pourquoi on nous donne a étudier toutes ces balivernes démodées de Milton et de Shakespeare ou de Wordsworth et de tous ces vieux refroidis. Oh! jaccepterais bien de voir jouer une piéce de Shakespeare, s'il y avait une belle mise en scéne et un tas d'a-cétés, mais rester 1a, assis, a lire ces choses-la, de sang-froid... Non, ces professeurs... pourquoi font-ils ga? Madame Babbitt, en train de repriser des bas, médita: « Oui, je me demande pourquoi... Bien sir, je ne veux pas contrecarrer les protesseurs et tous ces gens-la, mais je trouve qu'il y a dans Shakespeare des choses... non que je le lise beaucoup, mais quand j'étais jeune, mes camarades me montraient des passages qui n'étaient pas... vraiment pas convenables du tout. » Babbitt leva les yeux, d'un air agacé, de dessus les dessins humoristiques de ['Avocat du soir. C'étaient sa littérature et son art favoris que ces échos illustrés, ot l'on voit M. Mutt lancer un ceuf pourri a la téte de M. Jeff et ot Maman corrige les fagons vulgaires de Papa avec un rouleau a patisserie. Le visage grave comme celui d'un dévot, la bouche ouverte et la respiration haletante, il examinait longuement toutes ces images et pendant cette cérémonie il détestait étre interrompu. D'autre part, il sentait que, sur la question Shakespeare, il manquait d'autorité. Ni l Advocate Times, ni /'Avocat du soir, ni le Bulletin de la Chambre de Commerce de Kénith, n'avaient jamais publié un éditorial sur ce sujet, et, avant que 'un d'eux se fit prononcé, il lui paraissait difficile de se former une opinion personnelle. Mais, au risque de patauger en d'étranges fondriéres, il ne pouvait se dispenser de prendre part a la discussion ainsi ouverte. — Je vais te dire pourquoi il faut que tu étudies Shakespeare et autres. C'est parce qu'on l'exige pour l'entrée dans un collége, et voila la seule raison. Personnellement, je ne vois pas pourquoi ils le fourrent dans un programme d'école supérieure a la page, comme 139

celle de cet Etat. Il serait bien plus utile d'apprendre l'anglais commercial, et A rédiger une annonce ou des lettres qui puissent porter. Mais c'est comme ga, il n'y a rien a dire, pas 4 ergoter ou a discuter! L'ennuyeux avec toi, Ted, c'est que tu as toujours envie de faire autre chose! Si tu vas a l'école de droit — et tu y vas — moi je n'ai jamais eu le moyen de le faire, mais je veillerai a ce que toi tu l'aies — eh bien, tu auras besoin de tout l'anglais et de tout le latin que tu peux emmagasiner. — Oh! cette blague! Je ne vois pas 4 quoi sert l'école de droit... ni méme l'utilité de finir l'école supérieure. Je ne tiens pas spécialement a aller dans un collége de I' Université. Sérieusement, il y a des tas de types qui ont tous leurs grades et qui ne gagnent pas autant d'argent que d'autres qui se sont mis de bonne heure aux affaires. Le vieux Shimmy Peters qui enseigne le latin a la boite, il est... je ne sais quoi de Columbia, il passe ses nuits a lire un tas de bouquins crasseux et il fait tout le temps des laius sur « |'1mportance des langues », et le pauvre abruti ne se fait pas plus de dix-huit cents par an... il n'y a pas un commis voyageur qui voudrait travailler pour ce prix-la. Je sais bien ce que j'aimerais faire. Je voudrais étre aviateur, ou avoir un grand garage épatant, ou bien alors — un type m'en parlait hier — je voudrais étre un de ces gens que la Standard Oil Company envoie en Chine : on habite une belle maison, on n'a rien a faire, on parcourt le monde, on voit des pagodes, |'Océan et tout le tremblement. Et puis aussi je pourrais suivre des cours par correspondance. Voila la vérité! Pas besoin de réciter des legons a une vieille dame a mine glaciale qui essaie d'en jeter plein la vue au principal, et on peut étudier toutes les matiéres qu'on veut. Ecoute un peu ¢a. J'ai coupé les prospectus de quelques cours trés chic. I] tira de sa géométrie une cinquantaine d'annonces de ces « cours a domicile » qui sont l'apport a la science pédagogique de Pénergie et de la prévoyance du commerce américain. La premiére présentait le portrait d'un jeune homme au front lisse, a la machoire d'acier, aux chaussettes de soie et aux cheveux brillants comme du cuir verni. Debout, une main dans la poche de son pantalon, l'autre tendue, Vindex menacant, il charmait un auditoire d'hommes ventrus, chauves, a barbe grise, bref ayant toutes les apparences de la sagesse et de la prospérité. Au-dessus 140

du portrait, un symbole de I’éducation propre a inspirer, pas une lampe ou un flambeau démodé, ni la chouette de Minerve, mais une rangée de dollars. Voici quel était le texte: $. $. $. $. $. $. $. $. §. PUISSANCE ET RICHESSE PAR LA PAROLE PUBLIQUE CE QUE NOUS VOUS ENSEIGNONS Comment haranguer votre loge. Comment porter un toast. Comment raconter une anecdote. Comment demander a une jeune fille sa main. Comment parler dans un banquet. Comment acheteur. Comment s’assurer un riche vocabulaire. Comment se créer une forte personnalité. Comment devenir un penseur rationnel, puissant et original. Comment étre UN MAITRE! convaincre un Le Prof. W. F. Peet, auteur du Cours abrégé de parole publique, occupe sans conteste le premier rang en littérature pratique, psychologie et éloquence. Pourvu des grades de plusieurs de nos principales Universités, conférencier, voyageur, auteur de nombreux ouvrages, de poésies, etc., doué de la Personnalité unique qui fait les grands maitres, il est prét a Vous livrer les secrets de sa Force écrasante, en quelques legons faciles qui ne troubleront pas vos autres occupations. HISTOIRE RACONTEE AU CLUB Sur qui pensez-vous que je suis tombé Pautre sorr au Restaurant de Luxe? Eh bien, sur Freddy Durkee, qui était employé dans un bureau a’ embarquements pour « morts ou vivants » ou j’étais moi-méme autrefors... « M. Phomme-souris » comme nous appelions en riant le cher bonhomme. A cette époque il était si timide qu’il était complétement médusé par le patron et n’étatt jamais récompensé pour le joli travail qu’il faisait. Lui au « De Luxe » ! Et quel diner il se commandazt avec tous les raffinements, depuis le céleri jusquwaux noix! Et au lieu de parattre embarrassé avec les gargons, comme quand nous déjeunions autrefois dans un petit bouchon de Old Iq!

Lang Syne, il les faisait pivoter comme un millionaire. Fe Pinterrogeat avec précaution sur ce qu'tl fatsatt. Freddy se mit a rire et me dit: — Hein, vieux frére, tu te demandes, j'en suis sir, ce qui m'est arrivé. Tu seras heureux de savoir que je suis maintenant sous-directeur dans notre vieille boite et en plein sur la route qui méne a la fortune et a la domination. Fe songe déja avec confiance 4 une douze-cylindres, ma femme fait la pluie et le beau temps dans la meilleure société, et mes gosses regoivent une éducation de premier ordre. Voici comment c'est arrivé. Fe suis tombé sur annonce @un cours que prétendait enseigner a parler facilement, a étre d'aplomb, a répondre aux plaintes, a exposer un projet a son patron, a obtenir un prét dune banque, a tenir un nombreux auditotre sous le charme au moyen de traits desprit, a@humour, d'anecdotes, d'inventions, etc. C'était Veuvre du Maitre Orateur, Professeur Waldo F. Peet. F'états sceptique, mais jar écrit tout de méme — juste une carte postale avec mon nom et mon adresse — pour avoir des legons, a titre @essat. On rend Pargent st vous n'étes pas entiérement satisfait. On prend huit lecons, données dans un langage trés simple que n'importe qui peut comprendre. Fe les étudiai juste quelques heures par soirée, puis je m'essayat sur ma femme. Fe m'apercus bientét que je pouvais tenir téte au Durecteur et obtenir la juste rémunération de mon excellent travail. On commenga a m'apprécier, ad me faire avancer rapidement, et, dis-mot, vieux lapin, qu'est-ce que tu crois qu'on me patie maintenant? 6.500 dollars par an! Et tu sats, je peux tenir un nombreux public en mon pouvoir en parlant sur n'importe quel sujet. Comme ami, mon cher, je engage a demander la circulaire — cela n'oblige a rien — avec en prime gratuite une gravure artistique, a la SOCIETE D'EDUCATION PAR METHODE ABREGEE Bureau W. A. Sandpit, Iowa Voulez-vous gagner 100 % ou 10 %? Babbitt, cette fois encore, manquait d'un critérium qui lui permit de parler avec autorité. Rien dans l'automobile ou dans la propriété fonciére ne lui avait indiqué ce qu'un bon citoyen et un commergant orthodoxe devait penser de la culture par correspondance. Il commenga avec hésitation: 142

— Eh bien, ¢a a l'air assez sérieux. C'est certainement une belle chose que d'étre capable de parler. J'ai quelquefois pensé que j'avais moi-méme un certain talent dans ce genre, et je sais fichtre bien qu'une des raisons pour lesquelles un vieux blufteur de raté comme Chan Mott peut faire quelque chose dans les immeubles, c'est tout simplement parce qu'il sait débiter des boniments, méme quand il n'a rien 4 dire. Et il y a certainement quelque chose d'assez malin dans la fagon dont on fait aujourd'hui tous ces cours sur des matiéres de toute sorte. Je vais te dire une chose, pourtant : inutile de gaspiller une quantité de bon argent pour ¢a, quand tu peux avoir des legons de premier ordre sur Péloquence, anglais et tout le reste dans ton école, qui est un des plus grands batiments scolaires de tout le pays. — C'est bien vrai, dit posément madame Babbitt, tandis que Ted se lamentait: — Qui, mais, papa, ils vous apprennent un tas de fariboles qui n'ont aucune utilité pratique — en dehors de l'enseignement manuel, de la machine a écrire, du basket-ball et de la danse — au lieu que, dans ces cours par correspondance, on peut acquérir une foule de connaissances qui peuvent vous servir. Tenez, écoutez-moi ¢a: ETES-VOUS CAPABLE DE VOUS CONDUIRE EN HOMME? Quand vous vous promenez avec votre mére, votre seur ou votre petite amie, st quelqu'un fait sur elle une remarque blessante ou prononce un mot déplacé, n'aurtez-vous pas honte st vous ne pouvez prendre sa défense? Mars en étes-vous capable ? Nous enseignons la boxe et Part de se défendre, par correspondance. Nombreux sont nos éléves qui nous ont écrit qu'aprés quelques legons ils ont eu raison d'adversaires plus grands et plus lourds qu'eux. Notre méthode débute par des mouvements simples, exécutés devant une glace : extension des bras en avant, brasse comme dans la natation, etc. Avant de vous en douter, vous savez frapper scientifiquement, éviter, parer, faire des feintes, exactement comme st vous aviez un véritable adversaire en face de vous. — Oh! bébé, j'n'aimerai p't'étre pas ca! chantonna Ted. Qu'on se le dise! Bon Dieu, il y a un type que je connais a l'école, 143

qui vous rase tout le temps a parler sans qu'on I'en prie, je voudrais Yattraper tout seul dans un coin... — Absurde! En voila une idée! fulmina Babbitt, c'est bien la chose la plus inutile dont j'aie jamais entendu parler. — Enfin, supposez que je me proméne avec maman ou avec Rone et que quelqu'un « fasse une remarque blessante ou prononce un mot déplacé »... qu'est-ce que je ferais? — Ma foi, tu battrais probablement le record des cent métres! — Non pas! Je relèverais vivement l'individu mal embouché qui se permettrait un mot malsonnant sur ma sceur et je lui montrerais... — Ecoute, jeune Dempsey : que je t'attrape jamais a te battre et je te flanque une de ces tournées... et ¢a, sans avoir besoin de m'entrainer devant la glace, je t'en réponds. — Voyons, Ted, mon chéri, dit madame Babbitt de son ton placide, ce n'est pas joli de parler de se battre comme ¢a. — Ah! Dieu tout-puissant, voila une belle fagon de juger... Mais supposez, maman, que je soils avec vous, et que quelqu'un fasse une remarque blessante... — Personne ne fera d'observation offensante sur personne, affirma Babbitt, si on reste chez soi a étudier sa géométrie et a se méler de ses affaires, au lieu de fréquenter des agences de paris, des patisseries avec fontaines de soda et des endroits ot personne n'a rien a faire. — Mais, bon Dieu de Dieu, papa, si on znsulte... — Eh bien, en ce cas, gazouilla madame Babbitt, je ne leur ferais pas 'honneur de m'en apercevoir. D'ailleurs, ¢a n'arrive jamais. On vous parle tout le temps de femmes qui sont suivies dans la rue et insultées, mais je n'en crois pas un mot, ou alors c'est de leur faute, c'est leur fagon de regarder les gens. Je n'ai certainement jamais été insultée par... — Enfin, voyons, mére, supposez que cela se présente un jour, supposez-le simplement... Est-ce que vous ne pouvez pas supposer, imaginer quelque chose? — Certainement si, je peux... quelle idée! — Bien stir, ta mére peut imaginer, peut supposer. Tu crois étre le seul membre de la famille qui ait de l'imagination? inter144

rogea Babbitt. Mais a quoi bon toutes ces suppositions? Ca ne méne jamais a rien. C'est absurde de supposer quand il y a tant de faits réels 4 prendre en considération... — Ecoutez, papa : supposez, je dis supposez, tout simplement, que vous étes dans votre bureau et qu'un de vos concurrents, un de ceux que vous détestez... — Je ne déteste aucun courtier en immeubles. — Mais supposez que vous en haissiez un! — Je me refuse a toute supposition de ce genre! I] ne manque pas de gens dans ma profession assez bas pour hair leurs concurrents, mais si tu étais un peu plus 4gé et si tu t'entendais aux affaires, — au lieu de passer ton temps au cinéma et a courir partout avec une bande de petites écervelées qui ont des robes au genou et qui sont poudrées, peintes, fardées et Dieu sait quoi encore, comme des girls de music-hall, — alors tu saurais — et tu supposerais — que s'il y a une chose que je soutienne dans les milieux immobiliers de Zénith, c'est que nous ne devrions jamais parler les uns des autres que dans les termes les plus amicaux, et faire régner entre nous un esprit de fraternité, de coopération. Je ne peux donc pas supposer, il m'est impossible d'imaginer que je hais un agent immobilier, pas méme cet ignoble filou, ce pied-plat de Cecil Rountree. — Mais... — Il n'y a pas de mais et de si et de car! Mais si je devais cogner sur quelqu'un, je n'aurais pas besoin d'esquives ou de brasses de fantaisie devant une glace, ni d'aucune de ces fariboles et manigances. Suppose que tu ailles quelque part ot un individu t'insulte. Est-ce que tu te figures que tu aurais envie de boxer et de sautiller autour de lui comme un maitre a danser? Tu te contenterais de l'abattre froidement — du moins j'espére que c'est ce que ferait mon fils — et puis tu t'essuierais les mains et tu irais a tes affaires: voila tout ce qu'il y a a faire, et tune prendrais pas non plus des lecons de boxe par correspondance. — Bon! mais... oul... je voulais seulement vous montrer combien il y a de sortes de ces cours par correspondance au lieu de toutes ces calembredaines qu'ils nous enseignent a la Supérieure. — Mais je croyais qu'on vous apprenait la boxe a la gymnastique? 145

— Qa, c’est une autre histoire. On vous colle la, et un grand gaillard s’amuse 4 vous bourrer les cétes avant que vous ayez chance d’apprendre quoi que ce soit. Ah! bigre! Trés peu pour moi. Mais en tout cas... Ecoutez encore quelques-unes de ces annonces. Elles étaient vraiment philanthropiques. L’une avait ce titre stimulant : Argent! Argent! Argent! Une autre révélait ceci: M. P. K., qui naguére ne gagnait que 18 dollars par semaine chez un cotffeur, nous écrit que, depuis qu’il a suivi notre cours, tl se fait $ 5.000 par an comme médecin ostéo-vitaliste, et une troisiéme, que Mademoiselle 7. L., gui, encore récemment, faisait les paquets dans un magasin, gagne maintenant dix dollars net par jour, a enseigner notre méthode hindoue de respiration vibratoire et de controle mental. Ted avait collectionné cinquante ou soixante annonces tirées d’annuaires, de périodiques pour écoles du dimanche, de magazines et de journaux techniques. Un de ces bienfaiteurs suppliait: Ne faites pas tapisserie, répandez-vous dans le monde et gagnez plus dargent. Vous pouvez jouer de la guitare hawaienne ou chanter en société. Grace aux principes secrets d'une méthode nouvellement découverte pour Vensergnement de la musique, tout le monde — homme, femme ou enfant — peut, sans exercices fastidieux, sans entratnement spécial nt longues études, sans perte de temps, @argent et de force, apprendre a jouer du banjo, du piano, du cornet a pistons, de la clarinette, du saxophone, du violon ou du tambour, et a chanter en déchiffrant a premiere vue. La suivante, sous forme de cet ardent appel : On demande des détectives pour empreintes digitales. Appointements élevés, proclamait ceci: Hommes et femmes énergiques, voici la profession gue vous cherchiez. Il y a de Pargent ay gagner, beaucoup @’argent, et on_y trouve ces rapides changements de décors, et cet intérét qui transporte et entraine, cette fascination que demande votre esprit actif et aventureux. Songez donc: étre le personnage essentiel, le facteur déterminant dans la solution d’étranges mysteres et de crimes déconcertants. Cette merveilleuse profession vous met en contact, sur un pred d’égalité, avec des gens influents et vous améne souvent a voyager partout, parfors dans des pays lointains — tous frais payés ! On n’exige aucune connaissance spéciale. — Oh! mon gosse! cria Ted, je crois que ga, ¢a gagne le gros lot. C’est ga qui serait chic: voyager partout et pincer un criminel fameux! 146

— Oh! moi, ca ne m'emballe pas: il y a rudement de chances d'attraper un mauvais coup. Pourtant, ce truc pour étudier la musique pourrait ne pas étre mauvais. I] n'y a pas de raison pour que, si des gens compétents s'y appliquent —comme ils Pont fait pour régler la production dans les fabriques — ils ne découvrent pas un procédé pour qu'on ne s'abrutisse plus dans tous ces exercices et ces études que |'on fait en musique. Babbitt était frappé par cette idée et son sentiment paternel était délicieusement flatté en constatant que tous deux, les hommes de la famille, ils se comprenaient. I] écouta les prospectus d'écoles qui enseignaient par correspondance a écrire des nouvelles et a développer la mémoire, a devenir acteur de cinéma et a fortifier la volonté, qui apprenaient la banque et l'espagnol, la chiropodie et la photographie, le métier d'ingénieur électricien et art de décorer une fenétre, Pélevage des poules et la chimie. — Eh bien, eh bien... (Babbitt cherchait une expression a la hauteur de son admiration) ...je suis tout estomaqué! Je savais bien que ce systéme d'enseignement par correspondance était devenu un jeu trés profitable, la vente des immeubles en banlieue parait un enfantillage a cdté, mais je ne me rendais pas compte que c'était devenu une véritable industrie. Ce doit étre sur le méme pied que l'épicerie et le cinéma. Je me suis toujours figuré qu'il viendrait quelqu'un ayant lintelligence de ne pas laisser 'éducation a tous ces rats de bibliothéque, a ces théoriciens qui n'ont aucun sens pratique, et qu'il en ferait une grande chose. Oui, je vois trés bien comment une quantité de ces cours pourraient t'intéresser. I] faudra que je demande aux amis, a l'Athlétique, s'ils ont jamais essayé. Mais en méme temps, tu sais, Ted, a quel point les gens qui font de la publicité — certains du moins — exagérent. Je ne sais pas s'ils te feraient faire avec ces cours des progrés aussi rapides qu'ils le prétendent. — Oh! bien sir, papa. Ted avait l'infinie et joyeuse assurance d'un garcon que ses ainés écoutent respectueusement. Babbitt s'appuyait sur lui avec une affection reconnaissante. — Je comprends l'influence que ces cours pourraient avoir sur tout le travail de l'éducation. Naturellement je ne le recon147

naitrai jamais publiquement: pour un homme comme moi, un gradué de l'Université d'Etat, il n'est que juste et patriotique d'emboucher la trompette et de célébrer l'Alma mater, mais, en réalité, on perd une masse de temps, méme a l'Université, a étudier la poésie et le frangais, et une foule de questions qui n'ont jamais rapporté un cent a personne. Je ne sais pas, mais il se pourrait bien que ces cours par correspondance se révélent comme une des inventions américaines les plus importantes. « Le tort qu'ont quantité de gens est celui-ci : ils sont si affreusement terre 4 terre qu'ils ne voient pas le cété spirituel, intellectuel de la suprématie américaine. Ils croient que des inventions comme le téléphone, l'aéroplane et la télégraphie sans fil... non, celle-la est italienne, mais peu importe... ils croient que nous ne tenons qu'a ces progrés mécaniques; au contraire un véritable penseur comprend que des mouvements spirituels et qui... heu... qui s'imposent, tels que le Rendement, l'Organisation rotarienne, la Prohibition et la Démocratie, composent notre plus solide et plus véritable richesse. Et il se peut que ce nouveau principe de V instruction 4 domicile soit un autre... un autre facteur de notre prospérité. Je te le dis, Ted, il faut avoir la Vision. — J'estime que ces cours par correspondance sont une chose terrible. Les deux philosophes restérent bouche bée. C'était madame Babbitt qui avait lancé cette note discordante a4 travers leur harmonie spirituelle, et un de ses mérites était que, sauf quand elle donnait un diner et devenait une maitresse de maison déchainée, elle s'occupait de son intérieur et n'ennuyait pas les hommes en pensant. Elle poursuivit avec fermeté: — Je trouve affreuse cette facon d'entortiller ces pauvres garcons pour leur persuader qu'ils vont apprendre quelque chose, sans avoir personne prés d'eux pour les aider et... Vous deux, vous vous assimilez les choses si vite, mais moi j'ai toujours été lente. Seulement, tout de méme... Babbitt s'occupa d'elle: — Erreur! On acquiert tout autant en étudiant chez soi. Vous n'imaginez pas qu'un gargon apprend davantage parce qu'il fait parade de Vargent péniblement gagné par son pére, qu'il 148

i s'assied sur des fauteuils Morris, dans un dortoir luxueux de Harvard, avec tableaux et panoplies, nappes et autres accessoires, non, n’est-ce pas? Je vous l’affirme, moi qui suis un ancien étudiant, et je le sais. Il y a pourtant une objection que l’on pourrait faire. Je proteste sans hésiter contre tout effort pour faire passer une quantité de gens des boutiques de coiffeur ou des usines dans les professions libérales. Elles sont déja trop encombrées : qu’est-ce que nous ferons pour les ouvriers si tous ces gaillards-la acquiérent de instruction? Ted se renversait en arriére en fumant une excellente cigarette. Pour le moment, il respirait avec son pére l’atmosphére des hautes spéculations, comme s’il eit été Paul Riesling ou méme le docteur Howard Littlefield. Il suggéra. — Eh bien, alors, que pensez-vous, papa? Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que je m’en aille en Chine ou dans n’importe quel chic pays et que je fasse des études d’ingénieur ou d’autre chose, par correspondance? — Non, et je vais te dire pourquoi, mon garcon. J’ai découvert que c’est une rudement bonne chose de pouvoir dire qu’on est B. A. (bachelier és arts). Un client qui ne sait pas qui vous étes et vous croit tout juste un méchant commercant se met a dégoiser sur Péconomie politique, la littérature ou les conditions de l’exportation; alors vous glissez tout doucement quelque chose comme: « Quand j’étais 4 Université... Bien entendu, j’ai mon B. A. en sociologie et autres histoires du méme genre... » Oh! ¢a leur en bouche un fameux coin! Mais ¢a n’aurait pas la moindre allure de dire : « J’ai pris le grade de « lécheur de timbres » a I’ Université par correspondance de Bezuzus». Tu comprends... Mon pére a moi était un bon vieux brave homme, mais qui n’a jamais eu beaucoup de titres, et j’ai eu a travailler rudement dur pour me faire une place au collége. Mais ga en a valu la peine, ga m’a permis de frayer avec tout ce qu’il y a de mieux a Zénith, dans les clubs et partout ailleurs, et je ne voudrais pas te voir déchoir et sortir de la classe des gentlemen..., des gens qui ne sont pas de sang plus noble que le commun des mortels, mais qui ont tout de méme du pouvoir et une personnalité. Ga me ferait de la peine, si tu faisais cela, mon petit. — Jele sais, papa, soyez tranquille. Trés bien: jene flancherai 149

pas. Oh! bon Dieu, pchu! J'oubliais complétement ces petites que je dois conduire a la répétition du chceur. Je peux mettre les gaz! — Mais tu n'as pas fait tous tes devoirs. — ... Les finirai demain matin a la premiére heure. — Alors... Dix fois dans ces derniers temps Babbitt avait fulminé: « Tu ne les feras pas demain matin 4 la premiére heure, tu vas les faire immédiatement ». Mais ce soir-la il dit: « Alors, tu feras bien de te dépécher », et son sourire avait ce rare, ce timide éclat qu'il réservait 4 Paul Riesling. — Ted est un bon garcon, dit-il 4 madame Babbitt. — Oh! oui. — Qu'est-ce que c'est que ces gamines qu'il va chercher? Sont-elles gentilles, bien élevées ? — Je ne sais pas. Ah! mon Dieu, Ted ne me dit plus jamais rien. Je ne comprends pas ce qui se passe chez les enfants de cette génération. Moi j'étais habituée a tout dire a mes parents, mais il semble que les enfants d'aujourd'hui se dérobent a toute surveillance. — J'espére que ce sont des jeunes filles comme il faut. Ted n'est plus un gosse et je ne voudrais pas le voir... hein... compromis et mélé a toutes sortes d'histoires. — George, je me demande si vous ne devriez pas le prendre a part et lui parler de... certaines choses. Elle baissa les yeux en rougissant. — Je ne sais pas trop. A mon sens, Myra, il est absurde de mettre un tas d'idées dans la téte d'un garcon. II pense bien assez de lui-méme a toutes sortes de sottises. Mais je me demande... cest un probléme trés délicat... je me demande quelle est 1adessus l'opinion de Littlefield ? — Papa est naturellement du méme avis que vous. I] dit que toute cette instruction est... il dit... que c'est inconvenant. — Ah! vraiment, il trouve cela! Eh bien, vous me permettrez de vous dire que, quoi que pense Henry T. Thompson, — en matiére de morale, j'entends, — car on ne fait pas mieux que ce vieux nigaud... — Oh! quelle fagon de parler de papa! — ...on ne fait pas mieux que lui quand il s'agit d'amorcer 150

une affaire, mais je vous dirai que chaque fois qu'il émet une opinion sur des questions plus relevées, et par exemple sur l'éducation, moi je prends toujours le contre-pied. Vous ne me considérez peut-étre pas comme un cerveau de premier ordre, mais, croyezmoi, comparé a Henry Thompson, je suis un vrai directeur de collége. Pardieu oui, monsieur, je vais prendre Ted 4 part et lui expliquer pourquoi j'ai eu une conduite exemplaire. — Oh! vous allez le faire? Quand? — Quand? Quand? A quoi bon vouloir m'entraver par des quand, des pourquot,des ot et des comment ? Voila le travers des femmes, voila pourquoi elles ne font pas des chefs de haute valeur: elles n'ont pas le sens de la diplomatie. Quand l'occasion favorable se présentera pour que cela paraisse tout naturel, alors j'aurai avec lui un petit entretien amical et... et... Est-ce que c'est Tinka qu'on entend Ja-haut? Elle devrait étre endormie depuis longtemps. Il marchait a travers le living-room et s'arréta dans l'aerium, cette piéce toute vitrée, garnie de siéges d'osier et de hamacs, ou ils flanaient les aprés-midi du dimanche. Dehors, seules les lumiéres de la maison Doppelbrau et la vague silhouette de lorme favori de Babbitt rompaient la douceur de cette nuit d'avril. « Bonne conversation avec le fils. J'ai secoué la mauvaise humeur que j'éprouvais ce matin... et mon inquiétude... Pourtant, par Dieu, j'irai passer quelques jours dans le Maine, tout seul avec Paul!... Cette sacrée Zilla! Mais... Ted est en bonne voie... toute la famille d'ailleurs. Et les affaires marchent bien. I] n'y en a pas beaucoup, en somme, qui gagnent cing cents dollars aussi aisément que moi ce matin. Quand nous nous chamaillons, c'est peut-étre bien autant ma faute que la leur. Je ne devrais pas me mettre en rogne comme ¢a, mais... Je voudrais avoir été un pionnier comme mon grand-pére... seulement je n'aurais pas une maison comme celle-ci. Je... ah! flite, je ne sais pas... » Et il pensa avec mélancolie 4 Paul Riesling, a leur jeunesse commune, aux femmes qu'ils avaient connues. é Quand Babbitt avait pris ses grades a l' Université d' Etat, — il y avait de cela vingt-quatre ans, — il voulait étre avocat. Au collége il avait de l'autorité dans les discussions, il se sentait orateur et se voyait déja gouverneur de I'Etat. Tout en étudiant le droit, il 151

travaillait dans les ventes d'immeubles. Il mettait de l'argent de cété, habitait dans une pension de famille et dinait d'un ceuf poché et de hachis. Le joyeux Paul Riesling — qui irait certainement étudier le violon en Europe le mois... ou l'année prochaine — était son soutien, jusqu'au jour ot ce Paul fut séduit par Zilla Colbeck, qui riait, dansait et attirait les hommes du bout de son petit doigt potelé, qu'elle remuait si joliment. Les soirées de Babbitt, alors, furent solitaires et il ne trouva de réconfort qu'auprés de Myra Thompson, une petite cousine de Paul, une fille douce et aimable, qui montra son talent en tombant d'accord avec le jeune et ardent Babbitt sur ce point qu'a coup sir il serait un jour gouverneur. Tandis que Zilla se moquait de lui comme d'un campagnard, Myra déclarait avec indignation qu'il était bien plus sérieux que les jeunes dandys nés dans la grande ville de Zénith, — une ancienne colonie qui, en 1897, avait cent cing ans d'existence et deux cent mille habitants, reine et merveille de Etat et, aux yeux de George Babbitt, venu de Catawba, si vaste, si prodigieuse et si luxueuse qu'il était flatté de connaitre une jeune fille qui avait Phonneur d'étre née a Zénith. D'amour, il n'était pas question entre eux. I] savait que s'il devait étudier le droit il ne pourrait pas se marier avant des années, et Myra était, sans doute possible, une «jeune fille trés bien » : on ne Pembrassait pas, on ne « pensait pas du tout a elle de cette fagonla», a4 moins d'avoir lintention de l'épouser. Mais c'était une camarade sire, toujours préte a patiner, a marcher, toujours enchantée d'écouter ses dissertations sur les grandes choses qu'il allait faire, les malheureux pauvres qu'il défendrait contre les riches iniques, les discours qu'il prononcerait dans les banquets, les erreurs du peuple qu'il corrigerait. Un soir qu'il était las et d'humeur douce, il s'apergut qu'elle avait pleuré: elle n'avait pas été invitée a une soirée donnée par Zilla. Sans qu'ils s'en rendissent bien compte, elle posa sa téte sur l'épaule de George qui sécha ses larmes sous ses baisers, et elle la redressa pour dire avec confiance: — Maintenant que nous voila fiancés, nous marierons-nous bientét, ou faudra-t-il attendre ? Fiancés? C'était la premiére allusion 4 un mariage entre eux. Son affection pour cette petite brune, cette tendre créature, se 152

glaga et il eut peur, mais il ne pouvait pas lui faire de peine, il ne pouvait pas tromper sa confiance. Il marmotta quelque chose sur la nécessité d'attendre et se sauva. Il marcha pendant une heure, s'efforgant de trouver un moyen de lui dire que c'était une erreur. Souvent, dans le mois qui suivit, il fut sur le point de le faire, mais il était agréable de tenir une jeune fille dans ses bras, et il pouvait de moins en moins l'offenser en lui déclarant brusquement qu'il ne l'aimait pas. Pour lui cela ne faisait aucun doute. La soirée qui précéda son mariage fut une agonie, et le matin de la cérémonie rempli d'un désir fou de fuite. Elle fut pour lui ce qu'on appelle « une bonne femme ». Elle était fidéle, active et, a de rares moments, gaie. Elle passa d'un léger dégoit inspiré par leurs relations intimes 4 ce qui promettait de devenir une ardente affection, mais qui sombra dans une routine fastidieuse. Pourtant elle ne vivait que pour lui et pour leurs enfants, et elle fut aussi ennuyée, aussi désolée que lui-méme quand il renonga au droit pour s'engager dans l'orniére de la vente de propriétés. « Pauvre petite! réfléchissait Babbitt, toujours debout dans Paerium devenu sombre, elle n'a pas eu beaucoup plus de bon temps que moi. Mais... j'aurais voulu pouvoir faire un essai dans le droit et dans la politique, pour voir de quoi j'étais capable. Enfin... j'ai peut-étre gagné plus d'argent dans ma profession. » Il retourna dans le living-room, mais avant de s'installer il caressa les cheveux de sa femme, qui leva les yeux, heureuse et un peu surprise.

CHAPITRE VII 1. acheva gravement de lire la derniére livraison de V American Magazine, tandis que sa femme, avec un soupir, mettait de cété ses raccommodages et considérait avec envie les modéles de lingerie dans une revue féminine. La piéce était trés silencieuse. Elle était conforme au meilleur style-type des Hauteurs Fleuries. Les murs gris étaient divisés en faux panneaux par des bandes de moulures laquées blanc. De la précédente habitation des Babbitt provenaient deux fauteuils 4 bascule trés sculptés, mais les autres étaient neufs, profonds et confortables, recouverts de velours bleu a raies dorées. En face de la cheminée, un divan de velours bleu, derriére lequel était une table en cerisier et une trés grande lampe de piano avec un abat-jour de soie vieil or. (Deux maisons sur trois aux Hauteurs Fleuries avaient devant la cheminée un divan, une table en acajou, ou en imitation, et une lampe de piano avec un abat-jour en soie jaune ou rose.) Sur la table étaient un tapis en fil d’or de fabrication chinoise, quatre magazines, une boite a cigarettes en argent, et trois livres offerts en cadeaux, grandes et précieuses éditions de contes de fées, illustrés par des artistes anglais, et que n’avait encore lus aucun des Babbitt, sauf Tinka. 154

Dans un coin, prés de la fenétre, un grand gramophone dans son meuble spécial. (Huit maisons sur neuf des Hauteurs Fleuries en avaient un pareil.) Parmi les cadres, accrochés bien au centre de chaque panneau gris, figuraient une simili-gravure de chasse anglaise en rouge et noir, une pale épreuve de gravure galante avec un titre francais, dont la moralité avait toujours inspiré des doutes a Babbitt, et la photographie, colori¢ée a la main, d'une piéce coloniale avec tapis, jeune fille au rouet et chat a l'air doucereux devant une cheminée blanche. (Dix-neuf sur vingt des maisons des Hauteurs Fleuries avaient ou une gravure de chasse, ou une Madame a sa toilette, la photographie coloriée d'une maison de la Nouvelle-Angleterre, une vue des montagnes Rocheuses, ou les quatre a la fois.) C'était un salon aussi supérieur comme confort au « parloir » de lenfance de Babbitt que son auto l'était au « buggy » de son pére. S'il ne contcnait rien d'intéressant on n'y trouvait non plus rien d'offensant: il était aussi net, aussi négatif qu'un bloc de glace artificielle. La froideur de la cheminée n'était atténuée ni par des cendres légéres ni par des briques noircies de suie: les chenets en cuivre faisaient l'effet de modéles dans une boutique, marchandises désolées, inutiles, sans vie. Contre le mur, un piano, avec une autre lampe, mais personne ne s'en servait, sauf Tinka. La rude vivacité du gramophone leur suffisait, leur collection de disques de jazz leur donnait Villusion d'étre riches et cultivés, et leur talent de musicien se bornait a bien ajuster une aiguille de bambou. Les livres posés sur la table étaient immaculés et bien alignés, pas un coin de tapis relevé, nulle part une crosse de hockey, un livre d'images déchiré, une vieille casquette ou un chien qui mit du désordre. Babbitt chez lui ne s'absorbait jamais dans une lecture. Il avait l'esprit assez tendu a son bureau: ici il croisait les jambes et s'agitait. Lisait-il une histoire intéressante, il citait 4 sa femme les meilleurs passages, c'est-a-dire les plus drdles; le livre ne le captivait-il pas, il toussait, se grattait les chevilles ou Voreille droite, mettait son pouce gauche dans l'entournure de son gilet, faisait sauter son argent dans sa poche, balangait le coupe-cigare et les clefs attachés au bout de sa chaine de montre, baillait, se frottait 5)

le nez et trouvait quelque chose a faire. Il montait mettre ses pantoufles — ses élégantes pantoufles de phoque — de forme moyenageuse. Ou il allait chercher une pomme dans le baril qui était 4 cété du cabinet de débarras au sous-sol. « Chaque jour une pomme — conserve son homme », expliquait-il 4 madame Babbitt, et c'était vraiment la premiére fois ce jour-la. — Parfaitement! — Une pomme c'est le meilleur régulateur que nous ait donné la nature. — Oui, c'est... — Le malheur, avec les femmes, c'est qu'elles n'ont jamais la raison de s'astreindre a des habitudes réguliéres. — Oh! moi, je... — Elles ne font que grignoter et manger entre les repas. — George! — Elle leva les yeux de dessus son livre. — Avezvous fait un déjeuner léger comme vous le deviez? Moi, oui. Cette attaque malicieuse, que rien ne provoquait, le stupéfia. — Il n'a peut-étre pas été aussi léger que... j'ai déjeuné avec Paul, ce n'était pas beaucoup le moment de se mettre au régime. Oh! pas la peine de faire une grimace de chatte en colére! Si je n'étais pas la pour ouvrir l'ceil et surveiller notre table... je suis le seul de la famille qui comprenne que la farine d'avoine est le meilleur des petits déjeuners. Je... Elle pencha de nouveau la téte sur son livre, pendant qu'il coupait et avalait dévotement sa pomme, tout en discourant: — Une chose que j'ai faite, c'est de supprimer le tabac... Nous nous sommes un peu attrapés avec Graff au bureau. I] a vraiment des prétentions exagérées... je veux bien me montrer coulant, mais de temps a autre je suis obligé d'affirmer mon autorité, et j'ai saisi l'occasion. Je lui ai dit: « Stan... », enfin je lui ai dit ce qu'il fallait... Drdle de journée... on ne se sent pas d'aplomb. Ah ah ah ah! De tous les bruits celui qui donne le plus envie de dormir, le baillement final. Madame Babbitt fit chorus et parut enchantée quand il langa: — Si on allait se coucher, hein? Je ne pense pas que Rone et Ted rentrent avant Dieu sait quelle heure. Oui, une drdle 156

de journée... pas tellement chaude, mais tout de méme... Ah! bon Dieu, je voudrais... un de ces jours, je partirai pour un long tour en auto. — Qui, ¢a nous ferait beaucoup de bien, fit-elle en baillant. I] détourna les yeux, conscient qu'il n'avait aucune envie d'emmener sa femme. En fermant les portes, en vérifiant les fenétres, en mettant le régulateur du chauffage au point voulu pour que les soupapes d'aération s'ouvrent automatiquement le lendemain matin, il soupira légérement; il sentait peser sur lui un sentiment de solitude qui l'intriguait et l'inquiétait. Il était si distrait qu'il ne pouvait se rappeler quelles étaient les fermetures de fenétres qu'il avait inspectées et que, dans l'obscurité, tatonnant pour éviter de dangereuses chaises, il retourna les essayer toutes encore une fois. Ses pas retentissaient bruyamment sur Pescalier comme il remontait a la fin de ce jour, important et perfide, de révoltes dissimulées. Avant le premier déjeuner il en revenait toujours 4 son enfance villageoise et reculait devant les exigences complexes de la ville, obligation de se raser, de se baigner, de décider si la chemise en train pouvait encore aller un jour. Chaque fois qu'il restait chez lui le soir, il se couchait de bonne heure et, en homme économe, se mettait en avance pour ces ennuyeux petits devoirs. Son luxe était de se raser, commodément assis dans un bain chaud. On aurait pu le voir ce soir-la, gras, potelé, la peau rose et lisse, a moitié chauve, ayant perdu la gravité que lui donnaient ses lunettes, accroupi dans l'eau qui lui montait jusqu'au cou, grattant ses joues enduites de mousse avec un rasoir de stireté, tondeuse en miniature, et cherchant, d'un air digne et mélancolique, a rattraper sous l'eau un morceau de savon glissant et fugace. La tiédeur caressante de l'eau l'entrainait a la réverie. La lumiére, tombant a l'intérieur de la baignoire, y tragait un réseau délicat de lignes brisées qui glissaient en étincelles vertes sur la porcelaine 4 mesure que frissonnait Peau claire. Babbitt les contemplait paresseusement; il remarquait que le long de ses jambes, dont la silhouette se détachait sur le fond lumineux de la baignoire, les ombres des bulles d'air accrochées aux poils ressemblaient a des touffes de mousse. II] frappait l'eau, et la lumiére 157

qui s’y réfléchissait chavirait, sautait, éclatait. Il était heureux comme un enfant, il jouait. Il rasa une large place sur un de ses gros mollets. Le tuyau de vidange gouttait; c’était un chant doux et vif, « drippety drop drip dribble, drippety drip drip drip», qui Venchantait. Il considéra la solide baignoire, les magnifiques robinets de nickel, les murs revétus de faience, et se sentit puissant, en possession de cette splendeur. Il se leva et dit d’un ton bourru a ses accessoires de bain: « Allons, venez. Assez badiné!» Il blama le perfide savon et défia la rude brosse 4 ongles avec un « Oh! tu voudrais bien, n’est-ce pas...? » Il se savonna, se ringa et se frotta sérieusement, et, découvrant un trou dans la serviette-éponge, il y passa le doigt d’un air méditatif et se dirigea vers sa chambre avec lallure d’un citoyen grave et inflexible. I] avait un moment de somptueux abandon, une seconde dramatique, comme il en trouvait en conduisant son auto au milieu de la presse, quand, sortant un col propre, il s’apercevait qu'il était effrangé au bord et le déchirait avec un bruit magnifique, ziiling. Le plus important de tout c’était la préparation de son lit et de la véranda. On ne sait pas s’il tenait a sa véranda a cause de Pair frais qu’il y respirait, ou parce que c’était la chose a faire de dormir en plein air. De méme qu'il était un Elan, un Booster, un membre de la Chambre de commerce, de méme que les ministres de l’Eglise presbytérienne déterminaient toutes ses croyances religieuses, et que les sénateurs qui dirigeaient le parti républicain décidaient, dans leurs petites piéces enfumées, 4 Washington, ce qu’il devait penser du désarmement, des tarifs douaniers et de l’Allemagne, de méme c’étaient les grands annonciers nationaux qui réglaient toute sa vie extérieure, qui lui donnaient ce qu’il croyait étre sa personnalité. Ces marchandises déclarées comme des denrées types, pates dentifrices, chaussettes, pneumatiques, appareils photographiques ou a chauffer eau instantanément, étaient pour lui des symboles et des preuves de I’excellence, signes de joie, de passion, de sagesse, et finissant par en tenir lieu. Mais aucun de ces témoignages, pronés par la publicité, du 158

succés social et financier n’était plus significatif qu’une véranda pour y coucher avec aerium au-dessous. Les rites de la préparation du lit étaient compliqués et immuables. I] fallait border les couvertures au pied du lit — pourquoi la bonne ne l’avait-elle pas fait? c’était un point a discuter avec madame Babbitt. La descente de lit était disposée de sorte que ses pieds nus pussent la rencontrer quand il se levait; il montait le réveil, remplissait le cruchon d’eau chaude et le mettait exactement a deux pieds du bout du lit. Sa détermination venait 4 bout de ces entreprises considérables; elles étaient une par une annoncées 4 madame Babbitt, puis menées a bonne fin. Enfin son front se rassérénait et dans son « Bonne nuit! » vibrait une male vigueur. Mais il lui fallait encore du courage. Au moment ot il sombrait dans le sommeil, juste a la minute exquise de la premiére détente, la voiture de Doppelbrau rentrait. I] tressautait, complétement réveillé, et se lamentait: « Pourquoi diable y a-t-il des gens qui ne peuvent jamais se coucher a une heure raisonnable? » II était si habitué a toutes les manoeuvres pour rentrer sa propre voiture qu’il attendait chaque phase, comme un bourreau habile condamné a subir la torture. L’auto dans Vallée montrait une gaieté insultante. La portiére de la voiture s’ouvrait, puis se refermait en claquant, ensuite la porte du garage glissait en grattant le seuil, puis c’était de nouveau le bruit de la portiére. Le moteur repartait pour grimper dans le garage et faisait entendre quelques explosions avant d’étre arrété. Pour la derniére fois, ouverture et claquement de la portiére. Alors le silence, un affreux silence rempli d’attente, pendant que M. Doppelbrau examinait tout a loisir l’état de ses pneus et fermait enfin la porte du garage. Instantanément commencait pour Babbitt le bienheureux oubli. A la méme heure, dans la ville de Zénith, Horace Updike faisait la cour aA Lucile Mac Kelvey, dans son salon mauve de Royal Ridge, en rentrant d’une conférence faite par un éminent romancier anglais. Updike était le célibataire professionnel de Zénith : quarante-six ans, la taille fine, une voix efféminée, et du gotit en matiére de fleurs, de cretonnes et d’écharpes. Madame Mac Kelvey, les cheveux rouges, un teint de créme, était mécon159

tente, exquise, sévére et honnéte. Updike essaya sa premiére manceuvre, invariablement la méme : il lui toucha le poignet. — Ne faites pas limbécile! dit-elle. — Cela vous offense beaucoup? — Non, mais ga me déplait. Il changea de méthode et se langa dans la conversation: il y avait une réputation. I] parlait convenablement de psychanalyse, du polo de Long Island et du vase Ming qu'il avait découvert 4 Vancouver. Elle promit de le retrouver 4 Deauville, l'été suivant. — Pourtant, soupira-t-elle, ca devient terriblement banal: rien que des Américains et des baronnes anglaises défraichies. la méme heure, 4 Zénith, un trafiquant de cocaine et une prostituée buvaient des cocktails dans le bar de Healey Hanson, dans Front Street. La prohibition nationale étant en vigueur, et Zénith étant notoirement partisan de la loi, ils étaient forcés, pour rendre les cocktails inoffensifs, de les boire dans des tasses a thé. La demoiselle jeta sa tasse a la téte du fournisseur de drogue et celui-ci, tirant son revolver de la poche ménagée dans sa manche, la tua négligemment. A la méme heure, 4 Zénith, deux hommes se tenaient dans un laboratoire. Depuis trente-sept heures sans arrét ils travaillaient a un rapport exposant leurs recherches sur la synthése du caoutchouc. cette méme heure, a Zénith, avait lieu une conférence entre quatre chefs de syndicats pour décider si douze mille mineurs, qui travaillaient dans un rayon de cent milles autour de la ville, devaient se mettre en gréve. L'un d'eux ressemblait 4 un épicier bourru et prospére, le second a un charpentier yankee, le troisiéme a un garcon de café, le quatriéme a un acteur russe et juif. Ce dernier citait Kautsky, Gene Debs et Abraham Lincoln. A la méme heure, mourait un vétéran de la G. A. R.1. Il était venu tout droit de la guerre civile dans une ferme qui, bien qu'officiellement comprise dans les limites de Zénith, était primitive comme la forét vierge. I] n'était jamais monté dans une auto, n'avait jamais vu une baignoire, jamais lu autre chose que 1. Grande armée de la République. Nom donné pendant la guerre civile (18611865) aux troupes du Nord. 160

la Bible et les brochures religieuses de Mac Guffey; il croyait quela terre était plate, que les Anglais sont les dix tribus perdues d'Israél, et les Etats-Unis une démocratie. la méme heure, la ville d'acier et de ciment que forme Pusine de la Société des Tracteurs Pullmore de Zénith faisait travailler ses équipes de nuit afin d'exécuter une commande pour !'armée polonaise. Elle bourdonnait comme un million d'abeilles et ses larges fenétres étincelaient comme un volcan. Le long des hautes grilles de fer,la lueur des projecteurs balayait des cours couvertes de cendres, des aiguilles de voies ferrées et des patrouilles de gardes armés. la méme heure, Mike Monday cléturait une réunion. M. Monday, l'évangéliste distingué, le plus connu en Amérique des pontifes protestants, avait été jadis boxeur. Satan ne s'était pas montré juste envers lui. Comme boxeur, il n'avait gagné que son nez cassé, son vocabulaire fameux et 'habitude de paraitre sur la scéne. Le service du Seigneur avait été plus profitable: il était sur le point de se retirer aprés fortune faite. Et il avait bien gagnée, car, pour citer sa derniere déclaration : « Le Révérend M. Monday, le prophéte aux coups de poing, a prouvé qu'il est le plus grand vendeur de salut du monde et que, grace a une organisation efficace, les frais généraux de la régénération spirituelle peuvent étre réduits 4 un minimum sans précédent. Il a converti plus de deux cent mille 4mes perdues et inestimables a un taux moyen inférieur a dix dollars piéce. » Parmi les grandes villes du pays, seule Zénith avait hésité a soumettre ses vices a Mike Monday et a sa méthode éprouvée de correction. Les organisations les plus entreprenantes de la ville avaient été d'avis de l'inviter. M. George F. Babbitt avait un jour célébré dans une allocution au club des Boosters. Mais Vopposition venait de certains ministres épiscopaux et congrégationalistes, ces renégats que M. Monday appelait si finement: « Une gerbe d'exploiteurs de I' Evangile, qui n'ont dans les veines que de l'eau de vaisselle au lieu de sang, une bande de braillards, qui ont besoin d'avoir plus de poussiére sur les genoux de leur pantalon et plus de poils sur leur vieille poitrine décharnée. » Cette opposition avait été vaincue le jour ot le secrétaire de la Chambre de commerce avait déclaré a un comité de fabricants que, dans toutes les villes ot il s'était montré, M. Monday avait 161

détourné les esprits des ouvriers des questions de salaires et d'heures de travail vers des préoccupations plus hautes, et ainsi évité des gréves. On l'invita immédiatement. On avait fait une souscription de quarante mille dollars, et élevé sur le terrain de la foire du comté un « Temple Mike Monday » pouvant contenir quinze mille personnes. C'est 1a que le prophéte achevait en ce moment sa harangue: — Il y a dans ce bourg un tas de brillants professeurs de collége et de gueux buveurs de thé qui prétendent que je suis un homme rude et sans-géne et que mes connaissances historiques ne sont pas a la page. Oh! il y a toute une clique de rongeurs de bouquins 4 favoris laineux, qui croient en savoir plus que le Dieu tout-puissant, et qui préférent la science et la critique dont sont barbouillés les Allemands, 4 la parole divine simple et directe. Oh! oui, il y a un joli lot de gigolos, de suceurs de citrons, a faces de lune, d'écrivailleurs incrédules et bouffis de biére, qui n'aiment rien tant que décharger leur gueule orduriére et hurler que Mike Monday est un gros plein de soupe vulgaire. Ces petits animaux-la disent maintenant que je fais la parade pour |'Evangile, que je n'en tiens que pour le pognon. Eh bien! écoutez un peu, mes petits gars. Je vais leur offrir un moyen, a ces oiseaux-la. Ils n'ont qu'a se lever et a venir me dire en face que je ne suis qu'un bourreur de crane, un menteur, un fumiste. Seulement s'ils le font, ah! s'ils le font, ne vous épatez pas si un de ces sacrés farceurs encaisse de Mike un bon direct foudroyant, avec, pour compléter la tournée, tous les coups de pied de la Justice Divine Flamboyante. Eh bien, allez-y, les gars: qui vient me le dire? Qui vient me dire que Mike Monday est un bluffeur, un _yahoo!? Allons? Je ne vois personne se lever... Ah! vous voila bien! J'imagine qu'a présent les gens de cette ville vont cesser d'écouter tous ces boniments, qu'on lance quand on est de l'autre cété de la barriére, je pense que vous allez renoncer a croire tous ces braillards qui bavent, qui cognent et qui débinent, et qui vomissent un athéisme dégotitant, et tous tant que vous étes vous allez venir a nous, et avec toute Pardeur, toute la vénération dont vous étes capables, vous 1. Nom que donne Swift dans ses Voyages de Gulliver & une race d'ignobles brutes, soumis aux Houyhnhnms, les chevaux doués de raison. 162

a tiendrez bon pour Jésus-Christ, pour sa miséricorde et sa tendresse infinies. cette méme heure encore, Seneca Doane, l'avocat radical, et le docteur Kurt Yavitch, Vhistologiste dont le mémoire sur la destruction des cellules épithéliales par le radium avait fait connaitre le nom de Zénith 4 Munich, 4 Prague et 4 Rome, causaient dans la bibliothéque du premier. — Zénith, disait Doane d'un air pensif, est une ville qui a une puissance gigantesque, des édifices gigantesques, des machines gigantesques, des moyens de transport gigantesques. — Jai horreur de votre ville. Elle a ramené 4 un modéle uniforme toute la beauté de la vie. C'est une grande gare de chemin de fer, ou tout le monde prend son billet pour le meilleur cimetiére, dit tranquillement le docteur Yavitch. Doane se monta. — Je consens a étre pendu si c'est vrai! vous m'énervez avec vos perpétuelles lamentations sur « la standardisation ». Est-ce que vous vous figurez qu'aucune autre nation n'y est soumise? Y en a-t-il une qui le soit davantage que l'Angleterre, ou dans toutes les maisons qui en ont le moyen on prend les mémes muffins et le méme thé a la méme heure, ov tout général en retraite va exactement aux mémes offices du soir, dans la méme église de pierre grise 4 tour carrée, ot tous les snobs qui jouent au golf en uniforme spécial répétent : « Vous avez raison » a tous les riches imbéciles du méme acabit? Et pourtant j'adore lAngleterre. Quant a l'uniformité... regardez seulement les terrasses de café en France et la facon de faire l'amour en Italie. — La création d'un type uniforme est excellente en sot. Quand j'achéte une montre Ingersoll ou une automobile Ford, jobtiens pour moins cher un meilleur instrument, je sais exactement ce que j'ai et cela me laisse plus de temps et d'énergie pour avoir de la personnalité. Et puis... je me rappelle avoir vu une fois 4 Londres un faubourg américain représenté dans une annonce de pate dentifrice au verso de la couverture du Saturday Evening Post, une rue couverte de neige, bordée d'ormeaux, avec ces maisons nouvelles, géorgiennes certaines d'entre elles, ou avec des toits descendant trés bas et ce genre de rues que l'on trouve ici A Zénith, a « Hauteurs Fleuries » par exemple: de l'espace, des 163

arbres, des pelouses... et ca m'a donné le mal du pays. I] n'y a pas de ville au monde qui ait des maisons aussi charmantes. Je me moque bien qu'elles soient toutes sur le méme modéle! C'est un modéle délicieux. « Non, ce que je combats a Zénith, c'est cette fagon de penser uniforme et, bien entendu, les traditions de la concurrence. Les véritables traitres de la piéce ce sont les propres, les braves et industrieux péres de famille qui ont recours a tous les procédés connus de fourberie et de cruauté pour assurer le bien-étre de leurs petits. Le pire de l'affaire avec ces gens-la, c'est qu'ils sont si bons et, dans leur métier au moins, si intelligents. On ne peut pas les hair vraiment et pourtant leurs esprits « standardisés » sont Pennemi. — Et puis cet arrivisme... J'ai, en dessous, Pidée qu'il vaut mieux vivre 4 Zénith qu'a Manchester ou a Glasgow, a Lyon, a Berlin ou a Turin... — Ce n'est pas vrai, et j'ai travaillé dans la plupart de ces villes, murmura le docteur Yavitch. — Enfin, c'est affaire de gotit. Personnellement je préfére une ville dont l'avenir soit si inconnu que cela stimule mon imagination. Mais ce que je veux avant tout... — Vous étes un libéral juste milieu, dit le docteur Yavitch et vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous voulez. Moi, qui suis un révolutionnaire, je sais exactement ce que je veux... et pour le moment c'est quelque chose a boire. A cette méme heure, 4 Zénith, Jake Offutt, le politicien, était en conférence avec Henry T. Thompson. Offutt disait: — La chose a faire c'est de persuader 4 votre imbécile de gendre, Babbitt, de remettre ca a plus tard. C'est un de nos gaillards patriotes. Quand il met la main sur un morceau de terrain pour la bande, il s'arrange pour que nous ayons l'air de mourir d'amour pour le cher peuple, et j'aime bien acheter de Phonorabilité... a un prix raisonnable. Je me demande combien de temps nous pourrons tenir le coup, Hank? Tout va bien tant que les bons petits garcons, comme George Babbitt, et tous les gentils et estimables chefs d'industrie nous prennent pour des patriotes 4 tous crins. II y a de jolis fruits 4 cueillir ici pour un honnéte politicien, Hank: toute une ville qui travaille pour nous 164

fournir de cigares, de poulets rétis et de Martini bien sec, et qui se rallie autour de notre banniére avec indignation, oh, une indignation furieuse, dés qu'un braillard comme ce Seneca Doane montre son nez. Ma parole, Hank, un brave bonhomme comme moi rougirait de ne pas traire des vaches a lait comme celles-la, quand elles viennent vous le demander en beuglant. Mais la bande des Transports en commun ne peut pas voler en grand comme autrefois. Je me demande quand... Hank, je voudrais bien que nous trouvions un moyen de flanquer ce coquin de Seneca Doane hors de la ville. C'est lui ou nous... la méme heure, a Zénith, les neuf dixiémes des gens ordinaires dormaient, énorme masse plongée dans l|'ombre. Dans un taudis, de l'autre cété de la voie du chemin de fer, un jeune homme, qui depuis six mois cherchait en vain du travail, ouvrit la conduite de gaz et se tua avec sa femme. A la méme heure, le poéte Lloyd Mallam, propriétaire de la librairie Aux Livres d Hafiz, achevait un rondeau pour montrer a quel point la vie était agréable au milieu des luttes de la Florence du Moyen Age, et a quel point elle était triste dans une ville comme Zénith. Et a cette méme heure, George F. Babbitt se retournait pesamment dans son lit, — le dernier tour signifiant qu'il en avait assez de se donner tout ce mal pour s'endormir et qu'il s'y mettait sérieusement. Instantanément il fut plongé dans le réve magique. II était quelque part, au milieu de gens inconnus qui se moquaient de lui. Il se sauvait, courait dans les allées d'un jardin nocturne, et, a la grille, trouvait la fée-enfant qui l'attendait. Sa chére main, si calme, lui caressait la joue. Il était vaillant, et sage, et trés aimé; les bras de la fée étaient d'ivoire tiéde, et par-dela de dangereuses landes brillait la mer splendide.

CHAPITRE VIII ibe grands événements du printemps furent, pour Babbitt, Pacquisition secréte d'options sur des propriétés sises a Linton, pour certains administrateurs des Transports en commun, avant que ne fat annoncé publiquement le prolongement de la ligne de tramways de l'avenue Linton, et ensuite un diner qui, comme il le disait avec joie 4 sa femme, ne fut pas seulement « un véritable pas en avant dans le monde, mais une réception de grande classe, avec quelques-unes des intelligences les plus vives, et un bouquet des petites femmes les plus brillantes de la ville ». Ce fut un événement si absorbant qu'il en oublia presque son désir de filer dans le Maine avec Paul Riesling. Bien que né au village de Catawba, Babbitt s'était élevé a ce rang social ou des maitres de maison peuvent recevoir jusqu'a quatre personnes a diner sans le combiner plus d'un ou deux jours a lavance. Mais un repas de douze couverts, avec table fleurie et tous les cristaux taillés dehors, cela stupéfiait méme les Babbitt. _. Pendant quinze jours ils étudiérent et discutérent la liste des invités. Babbitt s'émerveillait: — Bien sir, nous sommes nous-mémes a la hauteur, mais pourtant, songez que nous recevons un poéte fameux comme 166

Chum Frink, un gargon qui, rien qu'en écrivant un poéme et quelques réclames par jour, se fait cinquante mille dollars par an! — Oui, et Howard Littlefield, dit madame Babbitt. Figurezvous — Eunice me !'a dit l'autre soir — qu'il parle trois langues. — Bah! ga ce n'est rien. Moi aussi je parle l'américain, la langue du baseball et celle du poker. — Je ne trouve pas malin de plaisanter sur un pareil sujet. Pensez donc comme ce doit étre merveilleux de parler trois langues, et si utile et si... Je ne vois pas pourquoi avec des gens comme ceux-la nous invitons les Orville Jones. — Eh bien, mais Orville est un gaillard en train d'arriver joliment bien. — Je sais, oul, mais tout de méme... une blanchisserie! — (a n'est pas de la méme classe que la poésie ou les affaires immobiliéres, soit, mais malgré cela Orvy est rudement malin. L'avez-vous jamais mis sur le chapitre du jardinage? Ce type-la peut vous dire les noms de toutes les espéces d'arbres, et, pour certains, leurs noms grecs et latins aussi. De plus nous devons un diner aux Jones, et enfin, que diable, il nous faut du menu fretin pour écouter quand des artistes de la valeur de Frink et de Littlefield tiennent le crachoir. — Justement, mon chéri, je voulais vous parler de ga: comme maitre de maison, vous devriez, il me semble, rester au second plan et écouter, pour laisser vos invités placer un mot de temps a autre. — Ah! vraiment, il vous semble... ah oui, parbleu, je parle tout le temps! Et je ne suis qu'un homme d'affaires... bien sir. Je ne suis ni docteur en philosophie, comme Littlefield, ni poéte, et je n'ai rien a dire, moi! Eh bien, permettez-moi de vous l'apprendre, l'autre jour précisément votre sacré Chum Frink vient me trouver au Club pour savoir ce que je pense de |'émission des obligations de l'école de Springfield. Et qui l'a renseigné? Moi! Ah! je vous assure que je le lui ai dit! Pauvre de moi! Ah oul, jai dit ce que j'en pensais. Il est venu me le demander et je lai complimenté en détail. Vous pouvez me croire, et il était rudement content de m'écouter et de... Mon devoir de maitre de maison! Je le connais, j'imagine, mon devoir de maitre de maison, et vous me permettrez de vous dire... 167

Finalement les Orville Jones furent invités. Le matin de ce diner, madame Babbitt était comme un rings 2 — Ecoutez, George, il faut me promettre de rentrer de bonne heure ce soir. Vous avez 4 vous habiller, ne l'oubliez pas. — Heu... heu... Je vois dans l' Advocate que lassemblée générale presbytérienne a voté qu'elle ne s'associerait plus au mouvement international des Eglises, et que... — George, avez-vous entendu ce que je vous ai dit? Il faudra rentrer ce soir 4 temps pour vous habiller. — M'habiller? Mais je le suis, bon Dieu, habillé. Vous figurez-vous que je m'en vais au bureau en B. V. D.? — Pas de paroles inconvenantes devant les enfants, s'il vous plait! Vous aurez 4 mettre votre smoking... — Mon Tux, vous voulez dire, sans doute? De tous les sacrés embétements les plus absurdes qu'on ait jamais inventés... Trois minutes plus tard, quand Babbitt eut gémi: « Enfin je ne sais pas si je m'habillerai ou non » sur un ton qui indiquait qu'il le ferait, la discussion passa a autre chose. — Et puis, George, vous n'oublierez pas de passer en rentrant chez Vecchia pour y prendre la glace. Leur voiture de livraison est démolie et je ne me fie pas pour l'envoyer 4... — Ca va bien! Vous m'avez déja expliqué ¢a avant le déjeuner. — C'est qu'il ne s'agit pas d'oublier. J'aurai bien assez a faire toute la journée 4 mettre au courant l'extra qui viendra servir le diner. — Crest de la folie, d'ailleurs, de prendre une femme extra pour ca; Mathilde aurait trés bien pu... — ...et jJaurai a aller acheter les fleurs, 4 les arranger, a mettre mon couvert, 4 commander des amandes salées, 4 jeter un coup d'ceil aux poulets et 4 m'occuper du diner des enfants en haut, a... Je ne peux compter que sur vous pour aller chercher la glace chez Vecchia... — Boooon! Oui, j'irai la chercher, 1a! — Vous n'aurez qu'a entrer dans la boutique et 4 dire que vous venez pour la glace que madame Babbitt a commandée hier par téléphone : elle sera toute préte. 168

A dix heures et demie elle lui téléphona au bureau de ne pas oublier la glace chez Vecchia. Il fut alors brusquement frappé d'une idée : les diners des Hauteurs Fleuries valaient-ils la peine odieuse qu'ils donnaient ? Mais il eut un remords de ce sacrilége, qu'il chassa en achetant les ingrédients pour les cocktails. Voici comment on se procure de l'alcool sous le régne d'une prohibition rigoureuse: I] quitta les rues 4 angles droits du centre moderne des affaires et gagna les ruelles enchevétrées de la vieille ville, pleines de boutiques et de masures lépreuses, pénétra dans le « Berceau », jadis un joli verger, maintenant un amas de maisons meublées, de bicoques sordides et de mauvais lieux. De délicieux frissons lui couraient le long de |'épine dorsale, et il regardait tous les agents de police avec un air d'extréme innocence, en homme qui aime la Loi et admire la Force et qui souhaiterait avoir le temps de jouer avec elles. I] arréta sa voiture 4 bonne distance du débit de Healey Hanson, poursuivi par cette idée : « Ma foi, si quelqu'un me voit, on pensera que je viens ici pour affaires. » I] pénétra dans une salle qui ressemblait étrangement aux débits d'avant la prohibition, avec son long comptoir graisseux et sa sciure de bois sur le plancher, sa glace toute rayée et sa table de bois blanc, a laquelle un vieux bonhomme dégoiitant était assis devant un verre de quelque chose qui ressemblait a du whisky; debout, devant le comptoir, deux hommes buvaient quelque chose qui avait l'apparence de biére, et donnaient Pimpression de former une foule, comme toujours deux hommes dans un bar. Le tenancier, un grand Suédois pale, un diamant a sa cravate lilas, considéra Babbitt qui s'avancait résolument et murmurait: — Je voudrais... heu... c'est un ami de Hanson qui m'envoie... je voudrais du gin. L'autre lui jeta de haut un regard d'évéque outragé. — Vous vous étes trompé de porte, je crois, mon ami. Nous ne vendons ici que des boissons hygiéniques. ; Et il essuya le comptoir avec un torchon auquel un petit coup de nettoyage n'aurait pas fait de mal non plus, tout en regardant par-dessus son coude qui se mouvait machinalement. 169

Le vieux réveur assis 4 la table implora le tenancier. — Dis, Oscar, écoute. Oscar n'écoutait pas. ' — Oh! dis, Oscar, écoute, veux-tu? Ecoute, dis. La voix éraillée et endormie du questionneur, lagréable relent de biére donnérent des tiraillements d'estomac a Babbitt. Le garcon se dirigea d'un air sombre vers la foule des deux hommes. Babbitt le suivit avec autant de précautions qu'un chat et murmura d'un ton enjéleur: — Dites-moi, Oscar, je voudrais parler 4a M. Hanson. — Pourquoi voulez-vous le voir? — J'ai un mot a lui dire. Voici ma carte. C'était une magnifique carte, gravée du noir le plus noir et du rouge le plus vif, indiquant que M. Georges F. Babbitt s'occupait de « Propriétés, Assurances, Loyers ». Le gargon la prit comme si elle pesait dix livres et la lut comme si elle contenait cent mots. Et sans rien perdre de sa dignité épiscopale, il grommela: — Je vais voir s'il est par la. De l'arriére-boutique il ramena un extrémement vieux jeune homme, a lair tranquille et aux yeux vifs, en chemise de soie écrue, gilet 4 carreaux ouvert et pantalon d'un brun chaud, M. Healey Hanson. Celui-ci se borna a dire: « Oui», mais ses yeux implacables et méprisants fouillaient Ame de Babbitt et il ne semblait nullement impressionné par le complet neuf gris foncé que son possesseur — il avait déclaré 4 toutes ses connaissances du Club Athlétique — avait payé cent vingt-cing dollars. — Enchanté de vous voir, monsieur Hanson. Dites-moi... heu... je suis George Babbitt, de la Société des immeubles BabbittThompson. Je suis un grand ami de Jake Offutt. — Et alors?... — Dites-moi... hum... je regois quelques amis et Jake m'a dit que vous pourriez me procurer un peu de gin. Et inquiet, obséquieux en voyant |'expression de plus en plus fermée de Hanson: — Informez-vous de moi par téléphone auprés de Jake, si vous voulez. Hanson répondit par un mouvement de téte qui indiquait 170

Pentrée de l'arriére-boutique et s'éloigna d'un autre cété. Babbitt se glissa, d'une allure mélodramatique, dans une piéce qui contenait quatre tables rondes, onze chaises, le calendrier-réclame d'une brasserie, et une odeur spéciale. I] attendit. Trois fois il vit passer Healey Hanson, chantonnant, les mains dans ses poches, semblant ignorer sa présence. A ce moment Babbitt avait modifié son énergique engagement du matin : « Je le paierai sept dollars le quart, pas un cent de plus », en celui-ci: « J'irai bien jusqu'a dix ». Quand Hanson entra bientdt d'un air las, il lui demanda: « Pourrez-vous arranger ¢a? » L'autre grogna, d'un ton furieux: « Une minute, pour l'amour de Dieu, une minute! » De plus en plus humble, Babbitt continua a attendre et enfin Hanson reparut comme par hasard, un quart de gin — on dit simplement par euphémisme « un quart» — dans ses longues mains blanches et dédaigneuses. — Douze piéces, aboya-t-il. — Dites-moi, heu, voyons, patron, Jake pensait que vous pourriez me fournir ¢a dans les huit a neuf la bouteille. — Non, douze. Ca c'est du vrai, passé en fraude du Canada. Ce n'est pas de ces alcools neutres parfumés avec une goutte de geniévre, affirma vertueusement Vhonnéte marchand. Douze piéces, si vous en voulez. Vous comprenez bien que je fais ¢a uniquement par amitié pour Jake. — Bien sar, bien sir, je comprends! » Et Babbitt, reconnaissant, tendit douze dollars. Il se sentait honoré au contact de cette grandeur d'4me, tandis que Hanson, en baillant, fourrait les billets, sans les compter, dans son gilet éblouissant, et s'éloignait en se pavanant. I] eut de petits frémissements de joie a cacher la bouteille de gin d'abord sous son manteau, puis dans le tiroir de son bureau. Tout l'aprés-midi il rit en dedans et se félicita 4 Pidée « qu'il allait pouvoir ce soir en jeter plein la vue aux camarades ». Il était en fait si enthousiasmé qu'il n'était pas a un quart de mille de chez lui quand il se souvint qu'il avait 4 faire une commission dont lui avait parlé sa femme: « aller chercher une glace chez Vecchia ». — Oh! sacré nom de... et il retourna sur ses pas. Vecchia n'était pas un fournisseur, c'était Le Fournisseur de Zénith. La plupart des soirées se donnaient dans la salle de bal 17a

blanc et or de Vecchia; 4 tous les thés de la bonne société, les invités reconnaissaient les cinq espéces de sandwiches et les sept de gateaux de Vecchia, et tous les diners vraiment élégants se terminaient, comme sur un accord parfait, par la glace napolitaine de Vecchia, sous |'une des trois formes traditionnelles: melon, ovale ou pyramide. Le magasin de Vecchia avait des boiseries bleu pale avec des guirlandes de roses blanches, des serveuses en _tabliers tuyautés, et des tablettes de verre chargées de meringues, offrant tous les raffinements que permet le blanc d'ceuf. Babbitt se sentait lourd et géné au milieu de tant d'élégances, et, pendant qu'il attendait la glace, il constata, avec des brilures a la nuque, qu'une cliente lui faisait de l'ceil. Il rentra chez lui d'humeur irritable. Le-premier mot qu'il entendit fut celui que lui langa sa femme, trés agitée: — George, avez-vous pensé a prendre la glace chez Vecchia ? — La voila! Est-ce que j'oublie jamais quelque chose ? — Oui, souvent. — Eh bien, maintenant il est rudement rare que cela m/arrive, et je suis fatigué d'avoir été dans ce thé « extra-select » de Vecchia, ot j'ai di, en attendant, regarder une masse de jeunes femmes a moitié nues, toutes peintes et maquillées comme si elles avaient soixante ans, en train de manger un tas de saletés qui leur détraquent l'estomac. — Oh! ¢a c'est trop mal a vous. J'ai déja remarqué que vous détestez regarder les jolies femmes. Avec agacement Babbitt se rendit compte que sa femme était trop occupée pour étre touchée de cette indignation morale avec laquelle les males gouvernent le monde, et il monta docilement shabiller. I] eut en passant l'impression d'une salle 4 manger magnifique, remplie de cristal taillé, de bougies, de bois vernis, de dentelles, d'argenterie et de roses. Le coeur gonflé de 'anxiété qui convient a la grave entreprise de donner un diner, il résista 4 la tentation de porter pour la quatriéme fois sa chemise d'habit plissée, en prit une toute fraiche, noua sa cravate noire et frotta avec un mouchoir ses escarpins vernis. I] regarda avec plaisir sés boutons en argent et grenat, massa un peu ses chevilles, transformées, par des chaussettes de soie, de jambes vigoureuses en 172

membres élégants de ce qu'on appelle un clubman. Debout devant sa glace, il examina son smoking bien coupé, son superbe pantalon a triple ganse, et murmura dans un élan de.béatitude lyrique: — Par Dieu, je ne marque pas trop mal, en tout cas je n'ai plus Pair de Catawba. Si les rustauds de la-bas me voyaient fringué comme ¢a, ils en feraient une maladie. I] descendit noblement pour préparer les cocktails. En cassant la glace, en pressant des oranges, en rassemblant quantité de bouteilles, de verres et de cuilléres sur l'évier de l'office, il se sentait aussi plein de son importance que le tenancier du bar chez Healey Hanson. Madame Babbitt, il est vrai, déclarait qu'il était dans les jambes de tout le monde, Mathilde et la servante extra le bousculaient, le frélaient du coude, criaient: « La porte, s'il vous plait! » en passant avec des plateaux, mais en ce moment solennel elles ne comptaient pas pour lui. En dehors de sa nouvelle bouteille de gin, sa cave se composait d'une demi-bouteille de whisky de Bourbon, d'un quart de vermouth italien et d'une centaine de gouttes de bitter a l'orange. I] ne possédait pas de shaker a cocktails. Cet instrument était une preuve de dissipation, le symbole d'un buveur, et Babbitt détestait encore plus l'idée d'étre tenu pour un buveur qu'il n'aimait boire. I] faisait ses mélanges en versant d'une ancienne sauciére dans un pot sans anse, et il opérait avec une dignité pleine de noblesse, tenant haut ses alambics sous la puissante lampe Mazda, la figure brdilante, son devant de chemise d'un blanc éblouissant, Pévier de cuivre bien astiqué brillant comme de lor rouge. Il godta la liqueur sacrée. — Hé, par Dieu! c'est bien prés d'étre un bon vieux cocktail d'autrefois. Une sorte de Bronx, qui ressemble un peu a un Manhattan. Hummmm! Hep, Myra, une larme, avant que les invités n'arrivent! Tourniquant dans la salle 4 manger, déplagant chaque verre d'un quart de pouce, puis se reculant avec un air de résolution implacable, sa robe de diner, grise avec dentelles d'argent, protégée par un tablier, madame Babbitt le regarda et le rabroua: — Bien sir que non! Mais il prit un air détaché, plaisant: — Je crois que mon vieil ami en prendra un peu. 173

Ce cocktail le remplit d'un entrain débordant derriére lequel s'éveillaient des désirs dévastateurs : se ruer en auto 4 cent vingt 4 Pheure, embrasser des femmes, chanter, lancer des mots d'esprit. Il chercha a reprendre sa dignité perdue en annongant a Mathilde: — Je vais mettre ces cocktails dans le réfrigérateur. Attention a ne pas en renverser! — Oui, Monsieur. — Bien sar, n'est-ce pas? Ne mettez rien sur la tablette du haut. — Oui... — Alors, faites... La téte lui tournait. Sa voix était gréle et comme lointaine... Whee!... Avec un sérieux impressionnant il commanda : « Alors, attention, n'est-ce pas? » et il se glissa, pour y chercher un abri, dans le living-room. Il se demanda s'il pourrait persuader a une bande d'endormis comme Myra et les Littlefield d'aller quelque part aprés le diner pour faire un peu la féte et, peut-étre, dénicher encore de quoi prendre un verre. I] s'apergut qu'il avait pour le libertinage un don qu'on avait négligé. Quand les invités furent arrivés, y compris l'inévitable couple de retardataires, que les autres attendirent avec une amabilité hostile, un grand vide incolore avait remplacé dans la téte de Babbitt le tourbillon pourpré, et il dut faire effort pour trouver les paroles d'accueil chaleureuses qui convenaient a un héte des Hauteurs Fleuries. Les invités étaient Howard Littlefield, le docteur en philosophie qui fournissait de la publicité et des comptes encourageants a la Société des transports en commun; Vergil Gunch, le marchand de charbon, aussi influent chez les Elans qu'au club des Boosters; Eddie Swanson, l'agent des automobiles Javelin, qui habitait de Pautre cété de la rue; Orville Jones, propriétaire de la blanchisserie Blanc de lys qui s'annongait 4 bon droit comme «la plus grande, la plus achalandée, la plus imbattable usine de nettoyage de Zénith ». Mais, bien entendu, le plus éminent de tous était T. Cholmondeley Frink, qui n'était pas seulement l'auteur des Poemulations, qui, reproduits chaque jour dans soixante-sept journaux de premier ordre, lui assuraient le plus grand nombre de lecteurs qu'eit aucun poéte au monde, mais aussi un conférencier 174

optimiste et le créateur des Annonces qui rapportent. Malgré la profonde philosophie et la haute moralité de ses vers, on y trouvait de Phumour, et un enfant de douze ans les comprenait aisément; et ce qui leur ajoutait encore quelque chose de plaisant, c'est qu'ils étaient imprimés non comme des vers, mais comme de la prose. D*une céte de Océan a l'autre, M. Frink était connu sous le nom de « Chum ». Avec eux étaient leurs six épouses — y en avait-il plus ou moins? c'était difficile 4 dire au début de la soirée, car 4 premiére vue elles se ressemblaient toutes, et toutes disaient : « Oh! n'est-ce pas délicieux ? » sur le méme ton de gaieté bien décidée. Les hommes, a les juger par l'extérieur, étaient moins pareils : Littlefield, Pintellectuel cultivé, grand, avec une téte de cheval; Chum Frink, un petit bout d'homme aux cheveux souples, en dos de rat, annoncant sa profession de poéte par le cordon de soie qui tenait son lorgnon; Vergil Gunch, large, avec des cheveux noirs tout raides, coiffés en brosse; Eddie Swanson, chauve, quoique jeune, et vantard, qui manifestait son gotit pour l'élégance par un gilet de soie noire brochée a boutons de cristal; Orville Jones, personnage a lair posé, aux cheveux hérissés, peu impressionnant, avec une moustache en brosse a dents, couleur de chanvre. Pourtant ils étaient tous si bien nourris, si propres, ils criaient tous « B'soir, Georgie » avec une telle vigueur, qu'ils avaient l'air d'étre cousins, et le plus étrange était ceci: plus il y avait de temps qu'on connaissait les femmes, moins elles semblaient pareilles, et plus on étudiait les hommes, plus ils apparaissaient taillés sur le méme patron. L'absorption des cocktails fut un rite aussi canonique que leur confection. Les invités attendaient, avec un peu de malaise et d'espoir, s'accordant pour constater d'un ton contraint quwil avait fait assez chaud, bien que le fond de lair fat frais, mais Babbitt ne parlait toujours pas de boisson. Ils commengaient a perdre courage. Mais quand le dernier couple — les Swanson — fut arrivé, Babbitt lanca: « Eh bien, mes amis, pensez-vous que vous auriez le courage de violer un peu la loi? » Les yeux se tournérent vers Chum Frink, le roi reconnu de la parole. Celui-ci tira sur son cordon de lorgnon comme sur la corde d'une cloche, s'éclaircit la voix et prononga ces mots coutumiers: 175

— Je vais vous dire, George. Je respecte la loi, mais on prétend que Verg Gunch est un rebelle décidé, et comme il est plus fort que moi, je ne peux pas imaginer ce que je ferais s'il essayait de m'entrainer dans le crime. Gunch riait aux éclats: — Eh bien, je vais faire une tentative...» mais Frink leva la main et poursuivit: — Si donc vous insistez, Verg et vous, Georgie, je ferai stationner ma voiture du cété interdit de la rue, parce que c'est, j'en suis certain, le méfait auquel vous faites allusion. Ce fut un éclat de rire général. Madame Jones déclara: — M. Frink est vraiment tordant: il a un air si innocent! Babbitt cria: — Comment avez-vous deviné ca, Chum? Eh bien, attendez un instant, le temps que j'aille chercher... les clefs de vos voitures! Au milieu d'un pétillement de gaieté, il rapporta la promesse éblouissante, le grand plateau couvert de verres avec les cocktails d'un jaune trouble dans la cruche de cristal, au centre. Les hommes s'esclaffaient : « Oh! bon Dieu, regardez-moi ga! — Ca vous met du baume dans le coeur! — Oh! donnez-m'en un peu! » Mais Chum Frink, grand voyageur, et qui avait connu des déceptions, fut traversé par l'idée que ce breuvage pourrait bien n'étre que du jus de fruits avec un peu d'alcool neutre. I] parut inquiet quand Babbitt, distributeur d'aumdénes humides, l'air extatique, lui tendit un verre, mais dés qu'il l'eut goité il s'exclama: — Oh! mon ami, laissez-moi y réver; ca ne peut étre vrai, mais ne me réveillez pas! Permettez-moi de sommeiller! Deux heures plus tét, Frink avait achevé pour un journal des petits couplets qui débutaient ainsi: Assis a Pécart, triste et pensif, je me grattais la téte en soupirant et je grognais : « Il_y a encore des imbéciles, hélas, qui voudraient revoir le temps des distilleries de gin, ces antres qui font d'un sage un fou, V'ancien et affreux « saloon» a Podeur forte! » Leur poison ne me manquera pas tant que je pourrat jouir du printemps joyeux, qui me laisse, au frais matin, la téte aussi claire que celle d'un nouveau-né ! Babbitt buvait avec les autres, sa dépression momentanée avait disparu : il sentait que c'étaient les meilleurs garcons du monde, il aurait voulu leur donner mille cocktails. 176

— Croyez-vous pouvoir en supporter encore un? criait-il. Les femmes refusaient, avec de petits rires, mais les maris, d'un ton large, joyeux, étudié: — Mon Dieu, pour ne pas vous contrarier, Georgie... — I) vous revient un petit dividende, disait Babbitt 4 chacun d'eux qui entonnait : « Pressez lorange, Georgie, pressez-la bien! » Quand la cruche fut désespérément vide, ils restérent debout a parler de la prohibition. Plantés en arriére sur les talons, les mains dans les poches de pantalon, ils exposaient leurs vues avec la profondeur bruyante du male bien portant qui répéte une banalité usée jusqu'a la corde sur une question dont il ne connait pas le premier mot. — Je vais vous dire ma facon de voir, pérorait Vergil Gunch, et elle s'appuie sur des autorités, parce que j'ai parlé 4 quantité de docteurs et de gens compétents en la matiére. Eh bien, la voici : c'est une bonne chose d'étre débarrassé des « saloons », mais on devrait autoriser la biére et les vins légers. — Ce qu'on reconnait, en général, fit observer Howard Littlefield, c'est qu'il est dangereux d'empiéter sur la liberté individuelle. Ainsi prenez cet exemple : le roi de... Baviére... je crois que c'était de Bavieére... oui, c'est bien ca... en 1862, au mois de mars 62, lanca une proclamation contre le paturage du bétail sur le domaine public. Les paysans avaient supporté sans la moindre plainte les augmentations d'impots, mais 1a-dessus ils se révoltérent... ou c'était peut-étre en Saxe... Mais cela montre bien le danger qu'il y a a restreindre la liberté individuelle. — Parfaitement, dit Orville Jones, personne n'a le droit de limiter les droits de Pindividu. — Tout de méme, continua Gunch, n'oublions pas que la prohibition est une rudement bonne chose pour la classe ouvriére. Elle les empéche de gacher leur argent et d'amoindrir leur force de production. — C'est vrai, insista Howard Littlefield, mais la difficulté est dans la facon d'exercer la contrainte. Le Congrés n'a pas bien vu le vrai systéme. Si j'avais réglé cette question-la, j'aurais combiné les choses de telle sorte que le buveur lui-méme pit acquérir une autorisation, et alors nous aurions pu veiller sur 177

l’ouvrier prodigue, l’empécher de boire... sans empiéter pour cela sur les droits, sur la liberté personnelle des gens comme nous. Ils hochérent la téte en se regardant avec admiration et déclarérent: — Parfaitement, ¢’aurait été un coup de maitre. — Ce qui me tourmente, soupira Eddie Swanson, c’est qu’un tas de ces gaillards-la vont se mettre a la coco. Ils secouérent plus violemment leur téte et grognérent: — C’est vrai, il y a la un danger. Chum Frink langa: — Oh! dites donc, on m’a donné l’autre jour une nouvelle recette épatante pour faire sa biére chez soi. Vous prenez... Gunch l’interrompit: — De la biére, la belle affaire! Ce qu’il faut fabriquer, c’est du cidre. Jones insistait: — J’ai une recette qui fait merveille... Swanson suppliait: — Oh! dites, laissez-moi vous raconter histoire... Mais Frink continuait résolument: — Vous prenez des cosses de pois et versez six gallons d’eau par boisseau, puis vous faites bouillir le mélange jusqu’a ce que Madame Babbitt se tourna vers ses hétes avec une amabilité émouvante et prononca gaiement: — Le diner est servi. I] y eut une longue et amicale discussion entre les hommes pour savoir qui passerait le premier, et, en traversant le vestibule qui séparait le salon de la salle 4a manger, Vergil Gunch les fit rire en lancant d’une voix de tonnerre: — Sije ne suis pas a coté de Myra Babbitt et ne peux pas lui tenir la main sous la table, je n’en suis plus, je rentre chez moi. Dans la salle 4 manger, ils restaient debout, embarrassés, pendant que madame Babbitt se démenait: — Voyons un peu... je voulais avoir, pour inscrire les noms, de jolies cartes peintes a la main, mais... Oh! voyons... Monsieur Frink, mettez-vous ici... Le diner était dans le style parfait des revues d’art féminines, 178

c’est-a-dire que la salade était servie dans des pommes creusées et que chaque plat — sauf l’invincible poulet réti — ressemblait a autre chose que ce qu’il était. Les hommes d’ordinaire trouvaient la conversation difficile avec les femmes : le flirt était un art inconnu 4 Hauteurs Fleuries, et il n’y avait guére de points de contact entre le domaine du bureau et celui du ménage. Mais grace a Vinspiration des cocktails on bavardait avec animation. Chacun des hommes avait encore nombre de choses importantes a dire sur la prohibition, et maintenant que chacun avait en sa voisine une auditrice complaisante, il s’°en donnait: — Jai trouvé un endroit ot je peux me procurer tout ce que je veux comme boisson pour huit dollars le quart... — Avez-vous lu lhistoire de cet individu qui a donné mille dollars pour dix caisses d’ « Gil Rouge», qui, finalement, n’était que de l’eau? A ce qu’il semble, il était arrété A un coin de rue quand un type I’a abordeé... — On prétend qu’a Détroit on fait passer en fraude des chargements complets de liqueurs... — Ce que je répéte toujours, et ce dont quantité de gens ne se rendent pas compte au sujet de la prohibition... — Et alors on vous vend tous ces affreux poisons, alcool de bois et autres du méme genre... — Naturellement, j’y crois, en principe, mais je ne suis pas disposé 4 me laisser imposer par personne ce que je dois faire ou penser. Un Américain n’acceptera jamais ¢a. Mais ils trouvérent tous qu’il n’était pas de bon goat de la part d’Orville Jones — d’autant qu'il n’était pas considéré comme une des lumiéres de cette réunion — de dire: — En somme, toute la question de la prohibition aboutit a ceci: ce n’est pas la dépense initiale qui compte, il s’agit de ne pas CirG-sec, Ce n’est que quand on eut épuisé ce sujet inévitable, que la conversation devint générale. On disait souvent de Vergil Gunch, et avec admiration: — Parbleu, ce garcon-la se tirerait d’affaire, eft-il commis un meurtre! Comment! Ii peut lancer une histoire bien raide devant des dames, elles riront de tout leur cceur, mais moi, diable, 179

que je me permette une anecdote le moindrement corsée, tout le monde me tombe dessus. Ainsi, en ce moment, Gunch faisait la joie de tout le monde en criant 4 madame Eddie Swanson, la plus jeune des femmes présentes: — Louetta, j'ai réussi 4 chiper la clef de votre porte dans la poche d'Eddie; que diriez-vous si nous filions tous les deux de Vautre cété de la rue, 4 un moment od on ne nous regarderait pas?» Et avec une ceillade irrésistible : « J'ai quelque chose d'excessivement important a vous dire. » Les femmes se tordaient, et Babbitt voulut se montrer a la hauteur: — Dites donc, mes amis, si j'osais, je vous montrerais un livre que j'ai emprunté au docteur Patten. — Voyons, George, quelle idée! protesta madame Babbitt. — C'est un livre... spécial n'est pas assez dire. C'est une sorte de mémoire d'anthropologie sur... sur les moeurs dans les mers du Sud, et qu'est-ce qu'il en dit! L'ouvrage n'est pas dans le commerce... Je vous le préterai, Verg. — A moi d'abord, implora Eddie Swanson. Ce doit étre épicé! Orville Jones annonga: — Ecoutez, j'en ai entendu une bonne, l'autre jour, sur deux Suédois et leurs femmes... Et avec un fort accent juif, il raconta hardiment la « bien bonne », en adoucissant légérement la fin. Gunch renchérit par une autre. Mais l'effet des cocktails s'atténuait, les causeurs retombaient avec circonspection dans la réalité. Chum Frink avait récemment fait une tournée de conférences dans les petites villes, et il ricanait: — Ah! que c'est bon de rentrer dans les pays civilisés! Ah! jen ai vu de ces milieux campagnards! Je veux dire... bien entendu, tous ces gens-la sont les meilleurs du monde, mais, Dieu de Dieu, que ces villages sur la grand-route sont en retard, et vous ne pouvez guére savoir, vous autres, ce que cela représente d'étre ici avec un groupe de gens dans le train. — Je vous crois, fit Orville Jones, exultant. Ce sont les meilleures gens de la terre que ces habitants des petites villes, mais 180

quelle conversation, oh 1a 14, maman! IIs ne savent parler que du temps quil fait et de la nouvelle Ford, par Hécube! — Trés exact! opina Eddie Swanson; ils parlent tous de la méme chose. — Ah! grand Dieu, oui! Ils ne font que répéter les mémes phrases a satiété, appuya Vergil Gunch. — Oui, c'est vraiment remarquable, dit Howard Littlefield. Ils semblent dépourvus de toute faculté de considérer les choses objectivement. Ils reprennent indéfiniment les mémes propos sur les Ford et sur la température. — Pourtant la-dessus on ne peut leur en vouloir, dit Chum Frink. Ils n'ont aucun stimulant intellectuel, comparable a celui que vous trouvez a la ville. — Absolument vrai, ma foi! dit Babbitt. Je ne veux pas vous donner de la vanité, 4 vous autres, éminents personnages, mais je dois dire que ca vous met bien d'aplomb d'avoir a sa table un poéte et Howard, 'homme qui a répandu la lumiére dans la science économique. Mais ces lourdauds de petites villes, qui ne peuvent causer qu'entre eux, rien d'étonnant qu'ils manquent a tel point de culture et qu'ils aient la parole si gauche et le cerveau si bouché. — Et puis, ajouta Orville Jones, considérez nos autres avantages, le cinéma, par exemple. Ces élégants de Yapville se croient trés avancés s'ils ont un changement d'affiche par semaine, tandis qu'ici, en ville, n'importe quel soir vous avez le choix entre douze programmes. — Bien sir, dit Eddie Swanson, sans parler de ce que nous gagnons a nous frotter tous les jours a des esprits actifs de premier ordre : ca nous fournit une nourriture corsée. — D/autre part, dit Babbitt, il n'y a aucune raison pour trouver des excuses trop faciles a ces bourgs encrodtés. C'est la faute d'un garcon s'il n'a pas assez d'initiative pour quitter son village et venir a la ville comme nous... comme je l'ai fait. Et je vous le dis en confidence, puisque nous sommes entre amis, ils sont jaloux en diable des citadins. Chaque fois que je retourne a Catawba, il faut que j'aille faire des excuses a tous ceux avec qul jai été élevé parce que j'ai plus ou moins bien réussi, et eux pas. Parlez-leur sur un ton naturel, comme nous le faisons ici, montrez 181

de la finesse, et ce qu'on peut appeler des idées larges, ils se figurent que vous les méprisez. Ainsi voila mon demi-frére, Martin — il gére le petit magasin universel que tenait mon pére... — eh bien, je parie qu'il ne sait méme pas qu'il existe un vétement comme le Tux... le smoking. S'il entrait ici en ce moment, il nous prendrait pour une bande de... de... Ah! bon Dieu, je le jure, il ne saurait que penser. Oui, messieurs, ils sont jaloux. — Parfaitement! acquiesga Chum Frink. Mais ce qui me frappe c'est leur manque de culture, leur indifférence devant le Beau, si vous me permettez ce langage pédant. J'aime a faire une conférence sur un sujet élevé, a lire quelques-uns de mes meilleurs poémes, pas la camelote des journaux, mais ceux que je publie dans les revues. Mais quand j'arrive dans les pays perdus, rien ne fait autant d'effet qu'un tas de vieilles histoires rabachées, de Yargot, des fadaises, telles que si l'un de nous s'avisait d'en faire autant, on lui ferait prendre la porte si vite que la téte lui en tournerait. Vergil Gunch résuma le débat: — Le fait est que nous avons une rude veine de vivre dans un milieu de citadins qui comprennent aussi bien les questions d'art que la lutte dans les affaires. Nous serions bigrement embétés si, fixés dans quelque village, sur la grand-route, nous essayions de faconner les vieux fossiles au genre de vie que nous menons ici. Mais, par Dieu, il y a ceci a dire en leur faveur: il n'y a pas une petite ville américaine qui ne travaille a accroitre sa population eta se moderniser. Et du diable si bon nombre d'entre elles n'y arrivent pas. Quelqu'un se met a débiner un hameau, dans un chemin de traverse, vous dit qu'il y était en 1900 et qu'il consistait en une rue boueuse, une seule, et neuf cents mollusques humains. Eh bien, vous y allez en 1920, vous trouvez du pavé, un joli petit hétel, un magasin de premier ordre pour la toilette féminine — en somme la perfection. I] ne faut pas considérer ce que sont ces petites villes, il faut voir ce qu'elles aspirent 4 devenir: elles ont toutes une ambition qui, a la longue, fera d'elles les séjours les plus délicieux de la terre; elles veulent toutes ressembler 4 Zénith. Si intimes qu'ils fussent avec T. Cholmondeley Frink, comme voisin et emprunteur de tondeuse a gazon ou de clef anglaise, ils savaient qu'il était aussi un poéte fameux et un agent de publicité 182

distingué, que sous son aisance se dissimulaient d'accablants mystéres littéraires qu'ils ne pouvaient pénétrer. Mais ce soir-la, sous l'influence du gin qui l'entrainait aux confidences, il les admit dans le sanctuaire: — Je suis aux prises avec un probléme littéraire qui m'ennuie a mort. Je compose une série de réclames pour la voiture Zeeco, et je veux que chacune d'elles soit un véritable petit bijou, qu'elle ait du style. Ma théorie, c'est qu'il faut atteindre la perfection ou ne pas s'en méler, et cette publicité-la, c'est l'ceuvre la plus difficile a laquelle je me sois jamais attaqué. Vous pourriez croire qu'il est plus malaisé de faire mes poémes, tous ces lieux communs sur le coeur, les joies du foyer, le bonheur... mais ce sont jeux d'enfants a cété. La, pas moyen de se tromper: on sait exactement quels sentiments doit éprouver toute personne dans le mouvement, si elle joue la régle, et on s'en tient a ceux-la. Mais la poésie de Pindustrie... voila un genre ot il s'agit d'explorer de nouveaux territoires. Savez-vous quel est le véritable génie américain? C'est un garcon dont vous ne savez pas le nom, ni moi non plus, mais on devrait conserver ses ceuvres pour que les générations futures puissent juger de la pensée et de loriginalité actuelles de PAmeérique. C'est celui qui fait la publicité pour le « Tabac du Prince Albert ». Ecoutez-moi ¢a: C'est P. A. qui bourre de tant de joie nos pipes favorites. Ecoutez, je parte que vous avez souvent prété Poreille a ces cascades a éloquence, ou Von vous parle de sauter de cing a cinquante milles a Vheure, rien qu'en effleurant l'accélérateur. Evidemment ce n'est déja pas mal... Mais — entre nous — vous ferez mieux d'adopter une méthode efficace pour controler a quelle vitesse vous passerez d'un plarsir vulgaire a Venivrement du nec plus ultra, quand vous serez installé derriére une bonne pipe tout ardente de ce roi des copains qu'est le Prince Albert. Le Prince Albert est un type toujours a la hauteur, qui a un joyeux gottt de revenez-y régulier, délicieusement frais et parfumé. Crest un fait, jamais en fumant vous n'avez gotité pareille volupté ! Courez a votre pipe, a toute allure, comme quand vous tombez sur une aubaine. Bourrée de Prince Albert, vous dégusterez votre favorite avec ravissement, jusqu'au dernier grain. Et vous savez ce que cela veut dire! 183

— Eh bien ¢a, s’écria le courtier en automobiles, Eddie Swanson, c’est ce que j’appelle de la littérature! Ce bonhomme du Prince Albert — pourtant, quand le diable y serait, il ne peut pas y en avoir qu’un pour écrire toutes ces réclames: il doit y avoir toute une équipe d’écrivains de grande classe qui collaborent — mais en tout cas, celui-la il n’écrit pas pour de pauvres diables a cheveux longs, il écrit pour les Vrais Gaillards, il écrit pour moi, et je lui tire mon chapeau! I] n’y a qu’une chose: je me demande si ca fait vendre. Naturellement, comme tous ces poétes, ce gargon du Prince Albert laisse trotter sa plume. C’est trés joli a lire, mais ca ne dit rien. Je m’irais jamais acheter du tabac du Prince Albert aprés avoir lu ¢a, parce que ca ne m’apprend rien sur la marchandise. Autant en emporte le vent. Frink le dévisagea: — Mais vous étes piqué! Est-ce que c’est du style que j’ai a vous vendre? En tout cas, voila le genre de chose que je voudrais faire pour la Zeeco. Mais je n’y arrive pas. Alors, j’ai décidé de m’en tenir strictement a la poésie, et j’ai essayé d’attraper le ton relevé dans une réclame pour la Zeeco. Comment trouvez-vous cecl: La longue route blanche appelle, appelle... Franchissez les collines et partez bien loin, vous tous, hommes et femmes qui avez du sang dans les veines, et sur les lévres la vietlle chanson des aventuriers. Au diable le pénible labeur et nargue des soucis ! Vitesse, enivrante vitesse... c’est plus qu’un moment de détente, c’est la Vie pour vous et pour mot. C'est cette grande vérité, st neuve, que les créateurs de la voiture Keeco ont en vue, tout autant que le prix et le style. Rapide comme l’antilope, souple comme le vol dune hirondelle, elle a en méme temps la puissance d’un éléphant qui charge. Elle a de la classe dans ses moindres lignes. Ecoutez-moi bien, mon ami: vous ne connaitrez jamais le noble art de dévorer Vespace tant que vous naurez pas gotité de ce qui donne a la vie toute saveur: la Zeeco. — Oui, murmura Frink pensif, c’est d’une assez jolie couleur, si jose dire, mais ¢a n’a pas loriginalité de ces « cascades d’éloquence ». _ Toute Passistance poussa un soupir de sympathie et d’admiration.

——— CHAPITRE IX Bites aimait bien ses amis, il était ravi de importance que lui conférait son réle de maitre de maison, de crier: « Bien sar que vous allez reprendre du poulet, voyons! » et il godtait fort le génie de T. Cholmondeley Frink, mais les cocktails avaient cessé d'agir sur lui, et plus il mangeait, moins il avait d'entrain. Et puis l'atmosphére cordiale du diner fut gatée par les pointes que se lancgaient les Swanson. A Hauteurs Fleuries et dans les autres quartiers riches de Zénith, et surtout parmi les « jeunes mariées », beaucoup de femmes n'avaient rien a faire. Elles n'avaient guére de domestiques, sans doute, mais grace aux fourneaux a gaz, aux grilloirs électriques, aux machines a laver la vaisselle, aux aspirateurs, aux cuisines revétues de faience, leurs maisons étaient faciles a tenir, et une bonne partie de leur nourriture venait de chez le patissier ou le confiseur. Elles n'avaient qu'un ou deux enfants, ou pas du tout. Maleré le mythe que la Grande Guerre avait rendu le travail respectable pour tous, leurs maris trouvaient mauvais « qu'elles perdissent leur temps et prissent un tas d'idées folles » en s'occupant pour rien d'ceuvres sociales et, encore plus, qu'en gagnant de l'argent elles fissent croire qu'elles n'étaient pas suffisamment entretenues. Elles travaillaient peut-étre deux heures par jour, et le reste du temps 185

mangeaient des bonbons, allaient au cinéma ou couraient les magasins, se réunissaient pour bavarder ou jouer aux cartes, lisaient des magazines, songeaient timidement a des amants qui ne se montraient jamais et vivaient dans une agitation incessante 4 laquelle elles cherchaient un apaisement en asticotant leurs maris — qui le leur rendaient. Les Swanson étaient le parfait modéle d'un de ces ménages en bisbille perpétuelle. Pendant tout le diner, Eddie Swanson avait critiqué la robe de sa femme, qu'il trouvait trop courte, trop décolletée, d'une transparence indécente, et beaucoup trop chére. Il prenait Babbitt a témoin: — Sérieusement, George, qu'est-ce que vous pensez de ce bout de chiffon que porte Louetta? Vous ne trouvez pas que ¢a passe les bornes ? — Quelle mouche vous pique, Eddie? C'est ce que j'appelle une petite robe trés chic. — Mais oui, monsieur Swanson, protesta madame Babbitt. Elle est ravissante. — La, vous voyez, mon cher, riposta Louetta, furieuse. Vous vous y connaissez si bien en toilettes de femmes! Les invités, eux, sans rien dire, lorgnaient ses épaules. — (a va bien, dit Swanson, je m'y connais assez pour savoir que c'est de l'argent perdu, et je suis las de voir que vous ne portez pas les robes dont vous avez une armoire pleine. Je vous ai déja dit mon opinion la-dessus et vous savez fort bien que vous n'en avez tenu aucun compte. C'est la croix et la banniére pour obtenir quelque chose de vous... Cela continua longtemps sur ce ton, et tout le monde écoutait, sauf Babbitt. Tout ce qui l'entourait se perdait dans un brouillard, excepté son estomac qui se faisait cruellement sentir. « J'ai trop mangé, je n'aurais pas di reprendre de cette machine-la », grognait-il, tout en continuant 4 engloutir une tranche gélatineuse de glace avec des gaufrettes 4 la noix de coco, aussi écceurantes que de la mousse de savon. I] se sentait bourré a éclater, sa gorge le briilait, son cerveau se liquéfiait, et ce n'est qu'a grand-peine qu'il continuait a sourire et a parler fort, comme il convenait 4 un maitre de maison des Hauteurs Fleuries. 186

Sans la présence de ses invités, il se serait enfui, il aurait été marcher pour activer la digestion, mais dans la brume qui emplissait la piéce, ils n'en finissaient pas de parler, de parler, pendant qu'il était au supplice. « Sacré imbécile d'avoir tant mangé... Pas une bouchée de plus! » et il s'apercevait qu'il buvait encore inconsciemment la glace fondue dans son assiette. Ses amis ne lui en imposaient plus: il ne fut pas transporté d'admiration en entendant Howard Littlefield tirer du fond de son savoir ce renseignement que le symbole chimique du caoutchouc est C?°H?® qui se transforme en « isoprene » ou 2C®Hg. Brusquement, Babbitt non seulement s'ennuya, mais en eut conscience. Ce fut une volupté de sortir de table, de se lever de sa chaise pour aller s'étendre sur un divan dans le living-room. Les autres, 4 en juger par leurs propos 4 batons rompus, sans conviction, leur air d'étouffer lentement, semblaient souffrir autant que lui du fardeau de la vie mondaine et de l'excés de la bonne chére. Tous acceptérent avec soulagement la proposition de faire un bridge. Babbitt se remettait, les sensations de brilure s'atténuaient: il gagna au bridge. I] redevint capable de supporter la cordialité inexorable de Vergil Gunch. Mais il se représentait ce que serait la flanerie avec Paul Riesling, au bord du lac, dans le Maine. C'était aussi accablant, aussi pénible pour l'imagination que le mal du pays. Il n'avait jamais été dans le Maine et pourtant il voyait les montagnes voilées de brume, le lac paisible au crépuscule. « Ce Paul, a lui tout seul, vaut tous ces poseurs sans cervelle », grommelait-il en dedans, puis : « Je voudrais bien me débarrasser de... de tout ». Méme Louetta Swanson ne lui disait rien. Elle était jolie et souple. Babbitt n'était pas connaisseur en femmes, sauf en ce qui concernait leur got en matiére de maisons meublées a louer. I] les divisait en « vraies femmes du monde », en « ouvriéres », en « vieux machins» et en « poules ». Leur charme le laissait réveur, mais il était d'avis que toutes — sauf celles de sa famille — étaient « étranges » et « mystérieuses ». Pourtant son instinct l'avait averti que Louetta Swanson était accessible. Ses yeux, ses lévres étaient humides. Dans son visage triangulaire, au front large et au menton pointu, la bouche était 187

mince, mais énergique et avide, et entre ses sourcils se creusaient deux plis qui révélaient la passion. Elle avait la trentaine peutétre, ou un peu moins. On n'avait jamais rien dit sur elle, mais tous les hommes en Jui parlant prenaient naturellement et immédiatement le ton du flirt, et les femmes l'observaient sans rien dire. Entre les parties de cartes, Babbitt, assis sur le divan, lui parlait avec la galanterie obligatoire, cette galanterie bruyante des Hauteurs Fleuries qui n'est pas le flirt, qui le fuit plut6t avec épouvante. — Vous avez l'air, ce soir, d'une fontaine 4 soda neuve, Louetta. — Vraiment? — Ce vieil Eddie n'était pas a la bonne. — Non. J'en ai par-dessus la téte. — Eh bien, quand vous en aurez vraiment assez, vous pourrez vous sauver avec l'oncle George. — Si je m'évadais... oh! alors... — Vous a-t-on jamais dit que vous avez des mains ravissantes? Elle les regarda et tira dessus la dentelle de ses manches, mais ne fit pas autrement attention a lui. Elle était perdue dans de muettes réveries. Babbitt était trop langoureux ce soir-la pour continuer a jouer son réle de séducteur — strictement respectueux de la morale. I] retourna vers les tables de bridge. I] ne fut pas trés tenté quand madame Frink, une petite femme agitée, proposa de faire « un peu de spiritisme et de tables tournantes... Vous savez, Chum sait évoquer les esprits... sincérement, il m'en fait peur ». Les femmes, dans cette réunion, étaient restées toute la soirée au second plan, mais alors, en tant que sexe adonné aux choses de l'esprit pendant que les hommes sont enfoncés dans la matiére, elles prirent l'initiative et criérent: « Oh! oui, essayons! » Dans la demi-obscurité que l'on avait faite, les hommes se montraient graves ou plaisantaient, mais les épouses frémissaient, ravies, en s'asseyant autour de la table. Elles riaient : « Maintenant, soyez sages, ou je vous dénonce », disaient-elles, quand on leur prenait la main pour faire la chaine. 188

Babbitt tressaillit et reprit un peu goat a la vie quand la main de Louetta se referma, calme et ferme, sur la sienne. Tous se penchaient, attentifs. Ils frissonnérent quand quelqu'un respira profondément. Dans la vague lueur qui venait du vestibule, ils avaient l'air irréels, ils se sentaient désincarnés. Madame Gunch poussa un petit cri, et ils tressautérent avec des plaisanteries forcées, mais sur un sifflement de Frink ils retombérent dans une attente anxieuse. Soudain, chose a ne pas croire, ils entendirent un coup. Ils regardérent les mains de Frink, a demi visibles, et les apergurent immobiles. Ils s'agitérent, tout en prétendant ne pas étre émus. Frink demanda gravement: — Y a-t-il quelqu'un la? — Un coup. — « Un coup signifiera-t-il oui? » — Un coup. — « Et ce sera deux pour non? » — Un coup. — Maintenant, mesdames et messieurs, faut-il demander a notre guide de nous mettre en communication avec un grand esprit du passé? murmura Frink. — Oh! parlons a Dante! s'écria madame Orville Jones, nous l'avons étudié a notre cercle de lecture. Vous savez qui c'était, Orvy? — Bien sir que je le sais: un poéte italien. Ou croyez-vous que j'ai été élevé? riposta son mari offensé. — Evidemment, dit Babbitt, c'est celui qui guide les touristes Cook dans les Enfers. Je n'ai jamais mis le nez dans ses poémes, mais on nous a parlé de lui a l'U. — Suivez monsieur Dannnte! entonna Eddie Swanson. — Vous devriez lobtenir aisément, monsieur Frink, dit Louetta Swanson, puisque vous étes confréres en poésie. — Confréres ? Ow avez-vous pris ¢a? protesta Vergil Gunch. Je veux bien croire que Dante a été trés brillant pour un homme du vieux temps — non que je l'aie lu, bien entendu — mais, pour en venir aux faits précis, ilne tiendrait pas le coup une minute s'il fallait qu'il se mette a la littérature pratique et qu'il compose chaque jour, comme Chum, un poéme pour le syndicat des journaux. — Parfaitement, appuya Eddie Swanson, ces vieux bonzes pouvaient prendre leur temps. Par Judas, moi aussi je pourrais faire des vers si j'avais un an devant moi et s'il s'agissait d'écrire sur de vieilles histoires, comme !'a fait Dante. 189

— Silence, maintenant, demanda Frink, je vais l'appeler... O yeux rieurs, émergez des abimes et amenez-nous ici l'esprit de Dante, que nous, mortels, puissions écouter ses paroles de sagesse. — Vous avez oublié de leur donner l'adresse : 1658, avenue Brimstone, Hauteurs de feu, aux Enfers! » ricana Gunch, mais les autres sentirent que c'était irrespectueux. Et en outre « c'était probablement Chum qui tapait les coups, mais pourtant, s'il y avait par hasard quelque chose la-dedans, ce serait amusant de parler 4 un vieux bonhomme de l'ancien temps... » Un coup. L'esprit de Dante était dans le salon de George F. Babbitt. I] était, semblait-il, tout prét 4 répondre a leurs questions, et « enchanté de les rencontrer ce soir ». Frink épelait les réponses en énumérant les lettres de l'alphabet, jusqu'éa ce que lesprit-médium frappat a celle qui convenait. Littlefield demanda, sur un ton docte: — Vous plaisez-vous au Paradis, messire? — Nous sommes trés heureux dans les sphéres supérieures, signor. Enchanté de voir que vous étudiez cette grande vérité du Spiritisme. Telle fut la réponse de Dante. Tout le cercle se remua avec craquements anxieux de corsets et de plastrons de chemises : « Tout de méme si... s'il y avait quelque chose de vrai?... » Babbitt avait une préoccupation d'un autre genre. « Si Chum Frink était vraiment un médium! Pour un écrivain, il avait toujours paru étre un type trés convenable: il faisait partie de église presbytérienne de Chatam Road, fréquentait les déjeuners des Boosters, aimait les cigares, l'auto et les histoires lestes. Mais si, secrétement... aprés tout on ne peut jamais dire avec ces sacrés intellectuels... et étre franchement un spirite, ce serait presque aussi grave que d'étre socialiste! Personne ne pouvait étre sérieux longtemps en compagnie de Vergil Gunch. — Demandez a Dante comment s'entendent Jack Shakespeare et ce vieux Virgile — le type qu'on a nommé d'aprés moi — et s'ils n'aimeraient pas faire du cinéma, langa-t-il, et 190

" , 7 immédiatement ce fut une gaieté générale. Madame Jones gloussait et Eddie Swanson demandait si Dante n'attrapait pas froid, la téte couverte de ses seuls lauriers. Dante, enchanté, répondit trés poliment. Mais Babbitt — sa maudite humeur chagrine le tourmentait encore — se mit a méditer lourdement dans l'obscurité. « Je ne trouve pas... nous sommes tous si stupides et nous nous croyons trés malins. I] y aurait... un homme comme Dante!... Je voudrais avoir lu certaines de ses ceuvres... je ne le ferai sans doute pas maintenant. » I] avait, sans s'expliquer pourquoi, l'impression d'une montagne de scories sur laquelle se détachait, en silhouette sur des nuages menagants, une figure grave et solitaire. I] était consterné de se sentir un mépris soudain pour ses amis les plus srs. I] serra la main de Louetta et trouva du réconfort dans cette chaleur humaine. Puis ressaisi par Vhabitude, ce vétéran, il se secoua : « Que diable ai-je donc, ce soir? » I] caressa la main de Louetta pour indiquer qu'il n'avait eu aucune intention déplacée en la serrant, et demanda a Frink: — Dites donc, tachez d'obtenir de Dante qu'il nous récite un peu de ses poésies. Parlez-lui, dites-lui: « Buena giorna, Senor, comment ¢a va, wie geht's? Un petit poéme, Senor ? » On redonna la lumiére : les femmes étaient assises sur le bord de leur siége, dans cette attitude hésitante et résolue par laquelle une femme indique qu'aussit6t que celui qui parle aura fini, elle va proposer 4 son mari: « Je crois, mon chéri, qu'il serait peut-étre temps de prendre congé. » Pour une fois, Babbitt ne s'épuisa pas en violents efforts pour retenir ses invités. I] avait le désir de réfléchir a quelque chose... Mais leurs recherches psychiques les avaient remis en train... (« Pourquoi ne rentraient-ils pas chez eux, bon sang, pourquoi? ») Si frappé qu'il fat par la profondeur de l'affirmation, il n'éprouva qu'un demi-enthousiasme quand Howard Littlefield proféra: « Les Etats-Unis sont la seule nation ot le gouvernement est un Idéal Moral et pas uniquement une organisation sociale ». (« C'est vrai, c'est vrai, mais... ils ne retourneront donc jamais chez eux? ») Il était ravi d'ordinaire d'avoir des vues sur « l'intérieur » du monde prodigieux de l'automobile, mais, ce soir-la, IgI

il écouta a peine la révélation d'Eddie Swanson : « Si vous voulez une auto d'une classe supérieure 4 la Javelin, la Zeeco est une fameuse acquisition. Il y a deux semaines environ — et remarquezle bien, c'était une épreuve sincére, loyale — on a pris une Zeeco, une voiture de tourisme en série, et on a grimpé avec au sommet du Tonawanda, et quelqu'un m'a dit... (« La Zeeco, une bonne bagnole, mais... est-ce qu'ils ont l'intention de passer la nuit ici? ») Ils s'en allaient tout de bon avec un brouhaha de « Nous avons passé une soirée délicieuse ». Babbitt était celui qui montrait l'amitié la plus agressive; pourtant, au milieu de ses démonstrations empressées, il se disait: « J'en suis venu 4 bout, mais, un bon moment, j'ai cru que je n'y tiendrais pas. » Et il se préparait 4 godter le plaisir le plus délicat du maitre de maison : se moquer de ses invités dans la détente de minuit. Quand la porte fut fermée, il bailla voluptueusement, bombant la poitrine et effagant les épaules en regardant cyniquement sa femme. Elle était rayonnante: — Oh! ¢'a été parfait, n'est-ce pas? Ils se sont amusés tout le temps, vous ne croyez pas? Il ne put pas donner suite a son projet, tourner ses amis en ridicule : c'eit été railler un enfant bienheureux. I] mentait avec conviction: — Je crois bien! La plus jolie réunion de cette année, et de beaucoup. — Et comme le diner était bon! Sincérement, le poulet réti m'a paru délicieux. — S'il était! Digne d'une reine. Je n'avais rien mangé de pareil depuis une éternité. — N'est-ce pas que Mathilde lavait merveilleusement réussi? Et la soupe? — On ne fait pas mieux. Le potage était le meilleur que jaie mangé depuis la naissance d'Hécube. Mais sa voix défaillait. Ils se tenaient dans le vestibule, sous la lampe électrique, enfermée dans sa boite carrée encadrée de nickel. Elle le regarda. — Mais... George, vous n'avez pas l'air... il semble que vous n'ayez pas été vraiment content de cette soirée. 192

Zz — Mais si, absolument... bien sar que si. — George, qu'est-ce qu'il y a? — Oh! je suis un peu fatigué, évidemment. J'ai travaillé assez dur au bureau. J'ai besoin d'aller me reposer un peu. — Eh bien, mon chéri, nous partirons pour le Maine dans quelques semaines. — Oui... — Puis il y alla carrément, sans réticence. — Myra, je crois que cela me ferait du bien d'aller la-bas de bonne heure. — Mais il y a cette personne que vous devez aller voir a New York pour affaire... — Qui ga? Oh! oui, cet individu... oh! il n'en est plus question. Mais je voudrais arriver tot dans le Maine, faire un peu de péche, prendre une belle truite, ma foi. Un rire faux, nerveux. — Eh bien, qu'est-ce qui vous en empéche? Verona et Mathilde peuvent faire marcher la maison a elles deux, et nous, nous pouvons partir n'importe quand, si vous trouvez que ce n'est pas trop de frais. — Mais c'est que... je me suis senti tout drdle ces temps derniers, j'ai pensé que ce serait peut-étre une bonne chose que je m'en aille un peu tout seul, pour me remettre d'aplomb. — George! Vous ne voulez pas que je vous accompagne? Elle prenait la chose trop misérablement au sérieux pour faire du drame, ou s'offenser, pour étre autre chose que triste, sans défense, et rougir comme un coquelicot. — Mais si, bien entendu. Je voulais simplement dire... Et se souvenant que Paul Riesling avait prédit cela, il était aussi désespéré qu'elle. — Je veux dire que c'est parfois une bonne chose pour un vieux ronchonneur comme moi de s'en aller pour purger sa bile. — I] s'efforcga de prendre un ton paternel. — Alors quand vous arriverez dans le Maine avec les gosses, — je pourrais, il me semble, partir juste quelques jours avant vous, — je serai tout disposé a faire la féte, vous comprenez? Il 'amadouait en l'étourdissant de belles paroles sonores, avec des sourires enjOleurs, comme un prédicateur populaire qui bénit une assemblée le jour de Paques, comme un conférencier 193

humoristique qui fait bonne mesure d’éloquence, comme tous les hommes qui usent d’artifices. Elle le contemplait fixement; toute la joie de sa réception s’était évanouie. — Est-ce que je vous ennuie quand nous allons en vacances ? Je n’ajoute donc rien a votre plaisir ? Il éclata. Brusquement, il eut une crise terrible, il ne fut plus qu’un enfant gémissant: — Si, si, si! Bon Dieu, si! Mais vous ne pouvez donc pas comprendre que je suis complétement démoli? Je suis 4 bout! Il faut que je me soigne! Je vous dis qu’il le faut... J’en ai plein le dos de tout et de tout le monde! II faut que je... C’est elle maintenant qui se faisait raisonnable, protectrice: — Mais naturellement, vous partirez tout seul... Pourquoi ne pas demander a Paul de vous accompagner, et pécher tous les deux, et passer ensemble un bon moment? Elle lui caressait lépaule, se dressant pour [l’atteindre, tandis qu’il tremblait de détresse et qu’a cette minute, il n’avait plus seulement pour elle une affection routiniére, mais se raccrochait a l’énergie de sa femme. Elle cria gaiement: — Et maintenant grimpez vite vous fourrer au dodo. Nous allons arranger ca. Je fermerai les portes. Allons, filez. Pendant des minutes, des heures, pendant une morne éternité, il resta étendu sans dormir, frissonnant, épouvanté, comprenant qu'il venait de conquérir sa liberté et se demandant ce qu’il pourrait faire d’un bien si nouveau et si embarrassant.

CHAPITRE X L. n’y avait pas a Zénith une maison 4 appartements ou Pon eit pratiqué la compression plus résolument que dans celle des « Armoiries de Revelstoke » qu’habitaient Paul et Zilla Riesling. En glissant les lits dans des alc6ves on transformait les chambres a coucher en salons. Les cuisines étaient des armoires contenant un fourneau électrique, un évier en cuivre, une glaciére en verre et, par intermittence, une bonne balkanique. Tout dans cette maison était extrémement moderne, extrémement réduit, sauf les garages. Les Babbitt faisaient une visite aux Riesling. C’était une aventure risquée que de venir les voir, intéressante, mais parfois déconcertante. Zilla était une blonde active, a la voix stridente, épanouie, bien en chair. Quand elle consentait a étre de bonne humeur, sa gaieté nerveuse était amusante. Ses commentaires sur les gens étaient pleins de verve satirique et démasquaient l’hypocrisie. « Comme c’est ¢a! » disait-on d’un air penaud. Elle dansait avec frénésie et allait dans le monde pour s’amuser, mais au milieu d’une réunion elle était prise d’indignation. C’était son état habituel : la vie n’était qu’une machination contre elle, et elle s’en plaignait avec fureur. 195

Elle était, ce soir-la, en veine d'amabilité. Elle se contenta d'insinuer qu'Orville Jones portait un toupet, que madame T. Cholmondeley Frink, quand elle chantait, rappelait une Ford grimpant une céte, et que honorable Otis Deeble, maire de Zénith et candidat au Congrés, était un imbécile boursouflé, ce qui était la pure vérité. Les Babbitt et les Riesling étaient assis dans le petit salon de l'appartement, sur le bord de chaises recouvertes de soie, mais dures comme des pierres, devant une fausse cheminée, prés d'un pianola tout neuf sous sa housse lamée d'or. Soudain, madame Riesling s'écria: — Allons! un peu d'entrain. Prenez votre violon, Paul, que jessaie de faire danser Georgie convenablement. Les Babbitt, eux, avaient des idées plus sérieuses en téte : ils combinaient la petite fugue dans le Maine. Mais quand madame Babbitt demanda avec son bon sourire: « Est-ce que Paul est aussi fatigué que Georgie de son travail de hiver? » Zilla se souvint d'un outrage qu'elle avait subi, et quand Zilla Riesling avait un de ces souvenirs, la terre s'arrétait de tourner jusqu'a ce qu'on ett manifesté a ce sujet. — S'il est fatigué? Non, il perd la téte, simplement, voila tout. Vous croyez Paul trés raisonnable, eh oui, et il aime bien se faire passer pour un agneau, mais il est entété comme une mule. Ah! si vous étiez obligés de vivre avec lui, vous verriez comme il est facile! I] fait semblant d'étre doux pour pouvoir n'en faire qu'a sa téte. Et moi je passe pour un terrible tyran, mais si je ne le secouais pas de temps a autre, si je ne mettais pas quelque chose en train, nous moisirions dans notre coin. Il ne veut jamais aller nulle part et... Tenez, lautre soir, la voiture ne marchait pas — et c'était bien sa faute: il aurait di la mener chez le mécanicien pour faire recharger les accumulateurs — et il ne voulait pas aller au cinéma en tram. I] y est venu tout de méme, mais il y avait un de ces receveurs insolents, et Paul n'a rien voulu faire. « J'étais debout sur la plate-forme, attendant qu'on me laisse entrer dans l'intérieur, et ce conducteur, cette brute, me crie: « Allons, vous, grouillez-vous! » Jamais de ma vie, personne ne m'a parlé sur ce ton-la. J'étais si étonnée que je me retourne vers lui et je lui dis — je pensais qu'il devait y avoir une erreur, — et je lui dis trés aimablement: « C'est 4 moi que vous parlez? » Et il 196

continue et hurle : « Oui, c'est 4 vous! Vous empéchez la voiture de partir.» J'ai vu que c'était un de ces sales individus mal élevés avec lesquels on n'obtient rien par la douceur; alors j'ai changé de ton, je l'ai regardé bien en face et je lui ai dit: « Je vous... demande... pardon, je n'en fais rien, ce sont ces gens devant moi qui ne bougent pas, et, qui plus est, vous me permettrez de vous dire, jeune homme, que vous étes un ignoble insolent, un malotru mal embouché, que vous n'avez rien d'un homme bien élevé. Je ne manquerai pas de vous signaler et nous verrons, ai-je dit, si une femme comme il faut doit se laisser insulter par le premier voyou venu qui a bu, parce qu'il porte un uniforme malpropre, et je vous serai obligée de garder pour vous vos injures dégoitantes. » « Et la-dessus, j'ai attendu que Paul montre s'il était au moins une moitié d'homme et prenne ma défense, mais il restait impassible, feignant de n'avoir rien entendu. Aussi lui ai-je dit: « Eh bien, si... » — Oh! la ferme, Zill, la ferme! grogna Paul. Nous savons tous que je ne suis qu'une poule mouillée et vous une sensitive, n'en parlons plus. — Ne plus en parler?... — La figure de Zilla se contractait comme celle de la Méduse, sa voix pergante déchirait le tympan comme une lame. Elle était toute gonflée de la joie d'avoir raison et mauvais caractére. Elle partait en guerre, et, comme tous ceux qui le font, elle exultait de trouver l'occasion d'étre méchante au nom de la vertu. — Ne plus en parler? Si l'on savait de combien de choses je ne parle plus... — Oh! vous n'avez pas fini de m'attraper? — Oh oui, ce serait du joli, si je ne vous secouais pas! Vous resteriez au lit jusqu'a midi et vous joueriez du violon comme un imbécile jusqu'a minuit. Vous étes né paresseux, mollasse et lache, Paul Riesling... — Ne dites pas cela, voyons, Zilla, vous n'en pensez pas un mot, protesta madame Babbitt. — Si, je le dirai, et je le pense comme je le dis. — Oh! quelle idée, Zilla! — Madame Babbitt, trés maternelle, se donnait des airs. Elle n'était pas plus agée que Zilla, mais elle le paraissait 4 premiére vue. Elle était placide, mire et bouffie, 197

tandis que Zilla, 4 quarante-cing ans, était si maquillée, si serrée dans son corset qu'on se doutait bien qu'elle était plus vieille qu'elle n'en avait l'air. — On n'a pas idée de parler sur ce ton a ce pauvre Paul! — Pauvre Paul est bien le mot! Nous serions pauvres tous les deux, dans un asile d'indigents, si je ne le réveillais pas. — Voyons, Zilla, Georgie et moi nous parlions justement de ce que Paul avait toute l'année travaillé trés dur, et nous pensions comme ce serait bien si les deux amis pouvaient s'échapper un peu tout seuls. J'ai obtenu de George qu'il parte pour le Maine avant nous tous et qu'il se repose avant notre arrivée, et ce serait charmant, il me semble, si Paul pouvait s'arranger pour l'accompagner. En entendant présenter ainsi son projet d'évasion, Paul perdit son impassibilité, il se frotta fébrilement les mains. Zilla était aux abois: — Ah! vous avez de la chance! Vous pouvez laisser partir George sans le surveiller. Ce bon gros George! II ne jette jamais un regard sur une autre femme! I] lui manque létincelle. — Par Dieu non, je ne l'ai pas! Babbitt défendait avec ardeur son inestimable immoralité quand Paul l'interrompit, et Paul avait lair menagant. II se leva brusquement et dit a Zilla tout doucement: — Vous voulez dire, je suppose, que j'ai quantité de petites amies ? — Parfaitement. — Eh bien, alors, ma chére, puisque vous voulez le savoir, je nai pas été un moment, dans ces dix derniéres années, sans trouver quelque gentille femme pour me consoler, et tant que vous persisterez a étre aussi aimable, je continuerai, moi, a vous tromper. Ce n'est pas difficile : vous étes si bornée. Zilla se mit a pousser des cris, des hurlements : on ne pouvait distinguer les mots dans son débordement d'invectives. Alors le doux George F. Babbitt se transforma. Si Paul était menacant, si Zilla était une furie 4 la chevelure entremélée de serpents, si les motions modérées qui convenaient aux « Armoiries de Revelstoke » avaient dégénéré en haines crues, c'était lui, Babbitt, qui était le plus formidable. Il bondit sur ses pieds. Il paraissait trés grand quand il prit Zilla par l'épaule. Les ménage198

—— Ce '7 . ments habituels au courtier avaient disparu, et sa voix était cruelle: — J'en ai assez de toutes ces sacrées absurdités! Voila vingtcinq ans que je vous connais, Zill, et je ne vous ai jamais vue manquer une occasion de faire retomber vos désappointements sur Paul. Vous n'étes pas méchante, vous étes pire: folle. Et je vous déclare que Paul est le meilleur garcon que Dieu ait jamais fait. Pas une personne sensée qui ne soit lasse et écceurée de vous voir profiter de ce que vous étes une femme pour lancer toutes les basses insinuations que vous pouvez inventer. Qui étes-vous, Dieu de Dieu, pour qu'un homme comme Paul ait 4 vous demander la permission de m'accompagner ? Vous vous conduisez comme si vous étiez un composé de la reine Victoria et de Cléopatre. Insensée que vous étes, vous ne voyez donc pas comme on se moque de vous, comme on ricane? Zilla sanglotait: — Jamais... non, jamais... personne ne m'a parlé comme ¢a! — Non, mais c'est comme ¢a qu'on parle derriére votre dos... toujours. On dit que vous n'étes qu'une vieille acariatre... vieille, grand Dieu! Cette lache attaque la brisa. Elle avait les yeux hagards, elle pleurait. Babbitt, lui, rayonnait, farouche. I] se sentait lexécuteur tout-puissant, sous le regard épouvanté de Paul et de madame Babbitt : il était le maitre de la situation. Torturée, Zilla implorait: — Oh! on ne dit pas cela. — Certainement si. — Jai été mauvaise... je suis désespérée... je me tuerai, je ferai n'importe quoi... Oh... je... que voulez-vous de moi? Elle s'abaissait complétement et elle y trouvait une satisfaction. Pour qui a le gofit des scénes il n'y a pas de plus grande jouissance qu'une humilité profonde, mélodramatique, égoiste. — Je veux que vous laissiez Paul venir avec moi dans le Maine. — Comment pourrais-je lempécher d'y aller? Vous venez de dire que je suis une imbécile, que personne ne fait attention a moi. — Oh! vous sauriez trés bien, trés bien le retenir. Ce qu'il ops)

faut, c’est renoncer 4 prétendre que de la minute ot vous l’aurez perdu de vue, il se mettra a courir aprés un cotillon. En somme, c’est de 14 que partent tous les embétements du pauvre garg¢on. Vous devriez étre plus raisonnable... — Oh! je le serai, sincérement, George, je le serai. J’ai mal agi, je le sais. Oh! pardonnez-moi tous, pardonnez-moi. Elle était contente... Babbitt aussi. I] avait condamné avec force, il pardonna généreusement, et en se retirant avec sa femme il lui donna d’abondantes explications. — (a été un peu honteux de bousculer Zilla 4 ce point, mais c’était la seule maniére d’en venir 4 bout. Bon Dieu, je l’ai eue tout de bon: elle rampait a mes pieds. Elle répondit avec calme: — Oui, vous avez été atroce. Vous jouiez votre rdle avec complaisance, ravi de votre magnifique personnage. — Ah! parbleu, c’était stir! Je devais bien m/’attendre a vous avoir contre moi, 4 vous voir prendre le parti des femmes. — Qui. Pauvre Zilla, elle est si malheureuse. Cela retombe sur Paul. Elle n’a rien a faire dans ce petit appartement, et elle révasse trop. Et puis elle était si jolie, si brillante, et elle souffre de vieillir. Oh! vous avez été aussi odieux que possible... je ne suis pas du tout fiére de vous... ni de Paul, faisant étalage de ses honteuses aventures. I] s’entéta dans un silence boudeur : tout du long du chemin jusque chez eux, il garda sa mauvaise humeur, son air de dignité outragée. A la porte il la quitta, hautain, content de soi, et traversa la pelouse a grands pas. I] eut une révélation dans un éclair: « Diable, je me demande si elle a raison... en partie au moins? » Le surmenage avait da mettre sa sensibilité a vif: ce fut un des rares moments de sa vie ot il mit en doute sa constante supériorité. Il s’apergut que la nuit d’été sentait ’herbe mouillée. Enfin: « Oh! tant pis, ca y est! Nous allons faire notre petite fugue. Et puis, pour Paul, je ferais n’importe quoi. » [ls achetaient leur attirail pour le Maine chez Ijams fréres, magasin de fournitures pour le sport, avec l’aide de Willis Ijams, 200

leur camarade du club des Boosters. Babbitt, complétement fou, dansait et sonnait de la trompette. I] murmurait 4 Paul: — Dis donc, c'est déja pas mal, hein? d'acheter notre matériel, hein? Et ce bon vieux Willis Ijams qui descend pour s'occuper de nous lui-méme! Hein! si ces gens qui sont en train de se procurer leur équipement pour les Lacs du Nord savaient que nous allons tout simplement dans le Maine, ils en feraient une maladie, tu ne crois pas?... Voyons, frére Ijams... Willis, je veux dire, vous en avez une veine! Nous sommes deux bonnes poires! Laissez-moi faire: je vais acheter toute la boutique. I] jetait des regards de convoitise sur les cannes 4 péche et les magnifiques bottes de caoutchouc montant jusqu'aux hanches, sur les tentes, a fenétres garnies de celluloid, sur les chaises pliantes et les glaciéres. Il voulait tout de bon emporter de tout cela. C'était Paul, qui avait toujours été vaguement son protégé, qui devait calmer ses désirs fous. Mais Paul lui-méme s'enthousiasma quand Willis Ijams, marchand qui ne manquait ni de poésie ni de diplomatie, discuta mouches: — Vous savez naturellement, mes amis, dit-il, que la grande lutte est entre les mouches séches et les mouches humides. Pour ma part, je suis pour les séches. C'est plus sportif. — Evidemment, beaucoup plus sportif, tonna Babbitt, qui n'entendait pas grand-chose aux mouches, séches ou humides. — Maintenant, si vous m'en croyez, Georgie, vous prendrez surtout de ces « crépuscules pales », « joncs argentés » et « fourmis rouges ». Oh! mon cher, ¢a c'est une mouche, cette fourmi rouge! — Je vous crois, voila ce que c'est, une mouche! dit joyeusement Babbitt. — Qui, monsieur, cette fourmi rouge, dit Ijams, est une vraie, une brave et loyale mouche. — Oh! je me doute qu'un M. Truite ne fera pas le malin quand je laisserai tomber sur l'eau une de ces fourmis rouges, affirma Babbitt, tout en faisant de son poignet solide un vigoureux simulacre de lancement de ligne. Eds, — Oui, et le saumon prisonnier y mordra aussi, dit Ijams, qui n'avait jamais vu de saumon enfermé dans un lac. — Saumon! Truite! Hein, Paul, vois-tu Poncle George en 201

pantalon kaki, en train de les sortir de l'eau, un beau matin, sur les sept heures? Voui! Ils étaient dans le rapide de New York, en route, chose incroyable, pour le Maine, et sans leur famille, chose non moins incroyable. Ils étaient libres, entre hommes, dans le compartiment des fumeurs du Pullman. Derriére les vitres du wagon s'étendait un rideau de ténébres, pointillé d'or par de rares et mystérieuses lumiéres. Babbitt, dans le balancement et le fracas autoritaire du train, se sentait nettement emporté, emporté. I] se pencha vers Paul et lui murmura: — C'est rudement bon de filer, hein? La petite piéce, aux murs d'acier de ton ocre, était surtout pleine de la sorte de gens qu'il classait dans la catégorie des « meilleurs types qu'on puisse rencontrer », des «vrais bons garcons ». Ils étaient quatre sur la longue banquette : un gros homme 4 large face, a l'air malin, un autre a la figure en lame de couteau, avec un chapeau de velours vert, un tout, tout jeune homme, qui fumait dans un porte-cigarette en imitation d'ambre, et Babbitt. En face d'eux, dans deux fauteuils en cuir mobiles, étaient Paul et un personnage démodé, mince, a l'expression rusée, la bouche encadrée de rides. Ils lisaient tous des journaux ou des feuilles de publicité, et attendaient les plaisirs de la conversation. Ce fut le tout jeune homme, a son premier voyage en Pullman, qui ouvrit le feu. — Bon Dieu, dit-il d'un air fier, j'en ai fait une bombe a Zénith. Quand on connait le truc, il y a moyen de faire la nouba tout autant qu'a New York. — Peuh! je parie que vous avez fait une noce a tout casser. Jai bien vu que vous étiez un fameux fétard, quand vous étes monté dans le train, dit le gros homme, en pouffant de rire. Les autres, enchantés, posérent leurs journaux. — Eh bien, g¢'a n'a pas mal marché. Je crois que j'ai vu dans |' Arbor des choses que vous n'avez jamais vues. — Oh! jen suis persuadé. Je parie que vous avez vidé la coupe des plaisirs comme un vrai petit luron! La-dessus, le jouvenceau ayant servi a les mettre en rapport, ils le laisserent tomber et se lancérent dans une véritable conversation. Seul, Paul, assis a l'écart et lisant le feuilleton d'un journal, 202

n’y prit pas part, et tous les autres, sauf Babbitt, le considérérent comme un snob, un original, dénué d’intelligence. Ce qu’a dit chacun d’eux, on n’a jamais pu le déterminer, et peu importe, puisqu’ils avaient tous les mémes idées et les exprimaient avec la méme assurance massive et hardie. Si ce n’était pas Babbitt qui prononcait une certaine sentence, du moins applaudissait-il avec enthousiasme le magistrat qui la formulait. — A propos, déclarait le premier, on vend décidément de quoi boire a Zénith, et partout d’ailleurs, j’imagine. Je ne sais pas ce que vous pensez de la prohibition, moi ce qui me frappe, c’est que c’est un grand bienfait pour le pauvre bougre qui n’a aucune volonté, mais pour des gens comme nous, c’est une atteinte a la liberté individuelle. — Trés juste, affirmait le second: le Congrés n’a pas le droit d’empiéter sur la liberté de chacun. Un voyageur entra, venant d’un autre compartiment, mais, comme tous les siéges étaient occupés, il resta debout le temps de fumer sa cigarette. C’était un intrus: il n’appartenait pas aux vieilles familles du compartiment des fumeurs. On le regarda froidement, et, aprés un effort pour paraitre a son aise en examinant son menton dans la glace, il y renonga et sortit sans avoir ouvert la bouche. — Je viens de faire un tour dans le Sud, dit un des membres du « comité ». Les affaires n’y sont pas trés bonnes. — Ah! vraiment? Pas trés bonnes, hein? — Non, elles m’ont paru étre au-dessous de la normale. — Au-dessous de la normale, hein? — Oui, je ne peux pas dire autrement. Tout le comité hocha gravement la téte et conclut: — Qui, en somme, ils n’ont pas de quoi faire les malins. — D/ailleurs, les affaires ne sont pas ce qu’elles devraient étre dans l’Ouest non plus, pas a beaucoup prés. — C’est un fait, et les hétels s’en apercoivent certainement. Et ¢a, c’est une bonne chose: ces hétels qui faisaient payer cinq dollars par jour... oui, et méme six ou sept, pour une mauvaise chambre, seront trop heureux d’en trouver quatre, et de vous assurer peut-étre un peu de service. ; Latin’ — C’est un fait. A propos d’hétels, l’autre jour, je suis des203

cendu pour la premiére fois au Saint-Francis, 4 San Francisco: c'est certainement une maison de premier ordre. — Vous avez raison, camarade. Le Saint-Francis est un établissement épatant, tout a fait A. I.1. — C'est un fait. Je suis d'accord avec vous : une maison de premier rang. — Mais, dites-moi, quelqu'un de vous a-t-il jamais été au Rippleton, 4 Chicago? Je ne veux pas débiner, et je comprends qu'on surfasse les prix chaque fois qu'on peut, mais, parole, de toutes les sales boites qui se donnent pour des hétels de premiére classe, c'est ce qu'il y a de pire. Mais je les auraz, ces gaillards-la, un de ces jours, et je le leur ai dit. Vous savez comme je suis, — ou vous ne le savez peut-étre pas, — mais je suis habitué au plus grand confort, et je consens parfaitement a payer un prix raisonnable. J'arrivais 4 Chicago un peu tard l'autre nuit, et le Rippleton est tout prés de la gare, je n'y avais jamais été, mais je dis 4 un chauffeur de taxi — je suis d'avis de toujours prendre un taxi quand on arrive tard : ca coiite peut-étre un peu plus cher, mais, parbleu, ca en vaut la peine, quand vous avez a vous lever de bonne heure, le lendemain matin, pour aller vendre votre camelote, — je lui dis donc: « Conduisez-moi au Rippleton. » « Bon, nous y arrivons. Je m'améne au bureau et je dis a Pemployé : « Dites-moi, mon garcon, avez-vous une bonne chambre avec bain pour le cousin Bill?» Ah! mes amis! on aurait cru que je lui avais vendu de la saleté ou que je lui demandais de travailler le jour du Yom Kippur. I] me regarde avec des yeux ronds et jappe: « Je ne sais pas, l'ami, je vais voir », et il disparait derriére le tableau ot ils ont la liste des chambres. I] a da, j'imagine, téléphoner a l'Association de Crédit ou a la Ligue de Sécurité américaine, pour savoir si on pouvait me recevoir — en tout cas il en aurait eu le temps — ou peut-étre s'est-il simplement endormi. Enfin, il reparait, me considére comme si ¢a lui faisait mal, et lache : « Je crois que je peux vous donner une chambre avec salle de bains. — Trés gentil a vous, désolé de vous déranger: 1. Initiales qui désignent sur les répertoires de navigation les vaisseaux de premiére classe. 204

et combien ¢a me coitera-t-il? lui dis-je, la bouche en coeur. — Vous paierez ¢a sept dollars par jour, l'ami », me répond-il. « Ma foi, il était tard, et puis ca passait dans mes frais de voyage. Bon Dieu, si j'avais di payer de ma poche, au lieu de la maison, j'aurais battu les rues toute la nuit, vous pouvez m'en croire, avant de laisser une taverne quelconque m'estamper de sept bons gros dollars tout ronds! Donc j'accepte. Alors l'employé réveille un charmant gargon — un jeune enfant qui n'avait pas plus de soixante-dix-neuf ans — il avait combattu a la bataille de Gettysburg et ne savait pas qu'elle était finie, et il m'a pris, jimagine, pour un des Confédérés, 4 la fagon dont il me regardait — et donc ce Rip van Winkle me conduisit 4 quelque chose — jai découvert plus tard qu'ils appelaient ¢a une chambre, mais jai cru d'abord qu'il y avait erreur — j'ai pensé qu'ils me mettaient dans le tronc de l'Armée du Salut! A sept dollars par jour, Dieu de Dieu! — Qui, j'ai entendu dire que le Rippleton était assez vieillot. Quand je vais a Chicago, je descends toujours au Blackstone ou au La Salle... maisons de premier ordre. — Dites-moi, quelqu'un de vous est-il jamais allé au Birchdale, a4 Terre Haute? Comment est-ce ? — Oh! le Birchdale, hdétel de premieére classe. (Un quart d'heure de délibération sur létat des hdtels a South Bend, Flint, Dayton, Tulsa, Wichita, Fort Worth, Winona, Erie, Fargo et Moose Jaw.) — A propos de prix, dit 'homme au chapeau de velours, en maniant la dent d'élan accrochée a sa lourde chaine de montre, je voudrais savoir ot ils se procurent ces tissus pour vétements qu'ils ont maintenant. Regardez ce costume que j'ai sur moi — et il pingait la jambe de son pantalon —. Il y a quatre ans, je l'ai payé quarante-deux dollars cinquante, et c'était bien ce que ¢a valait. Eh bien, l'autre jour, en rentrant chez moi, je vais dans un magasin et demande a voir un complet, et le commis me présente un laissé pour compte que, ma parole, je n'aurais pas voulu mettre sur le dos d'un domestique. Par pure curiosité je lui demande : « Combien ce rossignol ? — Rossignol, dit-il, qu'est-ce que vous entendez par 1a? C'est de la belle marchandise, pure laine... » Tu parles! C'était de la bonne laine végétale, oui, provenance directe de la 205

plantation! — « Pure laine, répéte-t-il, et on nous paie ¢a soixantesept quatre-vingt-dix. — Ah! oui, vraiment, oul... mais pas moi », dis-je, et je sors tout droit. Pensez-vous! J'ai dit 4 ma femme: « Eh bien, tant que vous aurez la force de mettre encore quelques piéces au pantalon de papa, nous nous passerons d'acheter des vétements. » — Trés juste, camarade. Ainsi voila les cols, par exemple... — Hein! attendez! protesta le gros homme. Qu'est-ce qu'ils ont, les cols? J'en vends, moi. Vous rendez-vous compte que le prix de la main-d'ceuvre pour les cols est de deux cent sept pour cent au-dessus... Ils reconnurent que, si leur vieil ami le gros homme vendait des cols, le prix de cet article était exactement ce qu'il devait étre, mais tous les autres vétements étaient d'un prix effroyablement exagéré. Maintenant ils s'admiraient et s'aimaient mutuellement. Ils examinérent a fond la science des affaires, et furent d'avis que le but 4 atteindre, quand on fabrique une charrue ou une brique, est de la vendre. Pour eux, le héros de roman n'était plus le chevalier, le poéte errant, le cow-boy, Paviateur, ni le jeune et vaillant procureur, mais le grand commergant, qui, sur son bureau, recouvert d'une glace, avait |'Analyse des Problémes du négoce, dont le titre de noblesse était « Bon homme d'affaires », et qui, en compagnie de ses jeunes samourais, se consacrait a la tache mondiale de vendre, non pas de vendre un article spécial a quelqu'un en particulier, mais purement de vendre. A les entendre « parler boutique », Paul Riesling se rapprocha d'eux. Ce n'était pas uniquement un violoniste et un mari intéressant par ses malheurs, c'était aussi un habile vendeur de toitures goudronnées. I] écouta les apergus du gros homme sur la « valeur des orgues mécaniques et des prospectus comme méthode pour racoler des clients sur la voie publique », et il présenta luiméme une ou deux idées excellentes au sujet de l'emploi des timbres de deux cents sur les circulaires. Mais alors il viola la loi sacro-sainte du clan des Bons Garcons : il devint poseur. [ls arrivaient 4 une ville. Dans un faubourg, ils passaient devant une aciérie tout embrasée de flammes écarlates et orangées, qui léchaient les cheminées cadavériques, les murs revétus de fer et les sinistres transformateurs Bessemer. 206

— Mon Dieu, dit Paul, regardez ¢a : c'est magnifique. — Je vous crois, que c'est magnifique, lami. C'est la fabrique d'acier Shelling-Horton, et on m'a dit que le vieux John Shelling, en faisant des munitions pendant la guerre, s'est fait trois bons millions de dollars. L'homme au chapeau de velours prononcait ces mots avec respect. — Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua Paul, je remarquais de quelle fagon merveilleuse la lumiére fait surgir des ténébres cette cour pittoresque, toute jonchée de débris. On le regarda avec stupeur, et Babbitt lanca: — Ce Paul a certainement l'ceil pour les endroits pittoresques, les coins originaux et toutes ces histoires-la. I] aurait fait un €crivain, ou quelque chose dans ce genre-la, s'il ne s'était pas mis dans les toitures. Paul eut l'air ennuyé. (Babbitt se demandait parfois si Paul goutait beaucoup sa maniére de le faire valoir.) L'>homme au chapeau de velours grogna: — Pour ma part, je trouve que l'usine de Shelling-Horton est trés sale et mal tenue: c'est un affreux désordre. Mais s'il vous plait d'appeler ¢a pittoresque, aucune loi ne l'interdit, j'imagine. Paul se replongea, d'un air boudeur, dans son journal, et la conversation tomba tout naturellement sur les trains. — A quelle heure arrivons-nous 4 Pittsburg? demanda Babbitt. — A Pittsburg? Je crois que c'est a... non, c'était Phoraire de l'an dernier... Attendez un instant... voyons... j'ai justement la un indicateur. — Je me demande si nous sommes a lheure? — Qui, nous devons stirement y étre a peu prés. — Non, nous n'y sommes pas; nous avions sept minutes de retard a la derniére station. — Vraiment? Exactement? Eh bien, ma foi, je croyais que nous étions a l'heure. — Non, nous avons sept minutes de retard environ. — Eh oui, c'est vrai... sept minutes de retard. Le garcon entra — un négre en veste blanche a boutons de cuivre. 207

— Combien de retard, George? grommela le gros homme. — Ma foi, je ne sais pas, monsieur. Je crois que nous sommes a peu prés a l'heure, dit-il, tout en pliant les serviettes et en les accrochant lestement aux patéres au-dessus des cuvettes. Le comité le considérait, l'air sombre, et dés qu'il fut parti, ils gémirent: — Je ne sais pas ce qu'ont maintenant ces négres : on n'obtient jamais qu'ils vous répondent poliment. — C'est un fait. Ils se mettent 4 n'avoir plus le moindre respect pour nous. Le noir d'autrefois était un bon vieux type, il savait se tenir 4 sa place, mais ces jeunes seigneurs-la ne veulent pas étre garcons de restaurant ou éplucheurs de coton... oh non, il faut qu'ils soient avocats, professeurs, ou Dieu sait quoi! Je vous Passure, ga devient un probléme sérieux. Nous devrions nous entendre pour remettre les noirs, oui, a leur place, et les jaunes aussi. D'ailleurs, je n'ai pas Pombre d'un préjugé de race. Je suis le premier 4 me réjouir quand je vois réussir un négre, pourvu qu'il se tienne a son rang et n'essaie pas d'usurper l'autorité légitime et les capacités en affaires du blanc. — Voila Pidée juste! Une autre chose a faire, dit Phomme au chapeau de velours, qui s'appelait Koplinsky, c'est de fermer le pays a tous ces maudits étrangers. Grace au ciel, nous limitons limmigration. I] faut apprendre a ces Dagos! et a ces Huns que c'est ici un pays d'hommes blancs et qu'on n'y a pas besoin d'eux. Quand nous aurons assimilé les étrangers que nous avons ici actuellement, que nous leur aurons appris les principes de l'américanisme et que nous aurons fait d'eux des gens supportables, alors peut-étre en laisserons-nous entrer encore quelques-uns. — Parbleu oui, c'est un fait! déclarérent-ils, et ils abordérent des sujets moins graves. Ils passérent rapidement en revue les prix des automobiles, le coit des pneumatiques au mille, les stocks d'essence, la péche, et les prévisions de la récolte en blé dans le Dakota. Mais le gros homme supportait avec impatience cette perte de temps. C'était un vétéran du voyage, aftranchi de toute il1. Terme d'argot qui désigne aux Etats-Unis tous les étrangers d'origine espagnole portugaise ou italienne. 208

The text on this page is estimated to be only 42.25% accurate

= ile Mai he

HOTEL
SHOP

lusion. I] avait déja affirmé qu'il était un « vieux de la vieille ». Il se pencha en avant, rassembla leur attention par son expression malicieuse, et murmura: — Oh! les amis, assez de cérémonies, que diable! venons-en aux histoires. La gaieté et l'intimité devinrent trés grandes. Paul et le jouvenceau disparurent. Les autres s'étalérent sur la longue banquette, déboutonnérent leur gilet, posérent leurs pieds sur les chaises, rapprochérent d'eux les crachoirs de cuivre, et déroulérent le store vert de la fenétre, pour s'abriter contre Pimpression désagréable de la nuit. Aprés chaque éclat de rire, ils criaient: — Dites, connaissez-vous celle du... Babbitt était exubérant, il se sentait un homme. Quand le train s'arréta quelque temps 4 une importante station, les quatre hommes firent les cent pas sur le quai, sous la vaste toiture enfumée, qui ressemblait a un ciel d'orage, sous les passerelles, au milieu de paniers de canards et de quartiers de boeuf, dans le mystére d'une ville inconnue. Ils marchaient de front, comme de vieux amis, trés satisfaits. Quand retentit le « En voiture! » prolongé — comme un appel dans la montagne, au crépuscule — ils remontérent dans leur fumoir, et jusqu'a deux heures du matin continuérent a débiter des histoires comiques, pleurant de rire et les yeux piqués par la fumée des cigares. En se séparant, ils se serrérent la main, avec des: « Ga été une merveilleuse séance. Désolé que ce soit si vite fini. Ravi de vous avoir rencontré. » Babbitt, étendu sans dormir dans sa chaude couchette close du Pullman, était secoué par le souvenir du Limerick(1) cité par le gros homme, sur la dame qui révait de plaisirs défendus. I] releva le store; un bras passé entre sa téte et le mince oreiller, il regardait défiler les silhouettes des arbres et les réverbéres des villages, semblables 4 des points d'exclamation. I] était parfaitement heureux. 1. Petite piéce plaisante de cing vers, dont 1, 2 et 5 riment, ainsi que g et 4.

CHAPITRE XI L. avaient quatre heures a passer 4 New York entre deux trains. Babbitt désirait par-dessus tout voir l'H6tel Pennsylvania, construit depuis sa premiére visite. Il levait les yeux dessus en murmurant: — Deux mille deux cents chambres et autant de salles de bain! Ca, ca bat tous les records. Seigneur, leurs recettes doivent étre... voyons, supposons que le prix des chambres soit de quatre a huit dollars par jour, et il doit y en avoir jusqu'a dix et méme... quatre fois deux mille deux cents... ou disons six fois... enfin, en tout cas, avec les restaurants et tout le reste, ca doit se chiffrer entre huit et quinze mille dollars par jour. Tous les jours! Je n'aurais jamais cru voir chose pareille! Quelle ville! Bien entendu, lhabitant moyen de Zénith a plus d'initiative personnelle que ces bluffeurs d'ici, mais il faut s'incliner devant New York. Oui, c'est las des villes... 4 certains points de vue. Eh bien, mon vieux Paulski, nous avons vu, je crois, tout ce qui en vaut la peine. Comment allonsnous tuer le reste du temps? Cinéma? Mais Paul avait envie de voir un transatlantique. — J'ai toujours désiré aller en Europe, et, tonnerre, j'irai un jour, avant de claquer! dit-il en soupirant. 210

D’un embarcadére situé sur la riviére Nord, ils regardaient Parriére de l’ Aquitania, ses cheminées et ses antennes pour la sansfil, qui se dressaient au-dessus du bassin ov elle était amarrée. — Par Dieu, dit Babbitt, ce ne serait pas si mal d’aller jusqu’au Vieux Continent et de jeter un coup d’ceil 4 toutes ces ruines et au pays ou est né Shakespeare. Et puis, pense donc: pouvoir se commander un verre chaque fois qu’on en a envie! Entrer tranquillement dans un bar et crier bien haut : « Un cocktail, et au diable la police! » Pas mal du tout. Qu’est-ce que tu voudrais voir par la-bas, Paulibus? Paul ne répondit pas. Babbitt se retourna. Paul, debout, les poings serrés, la téte baissée, regardait le paquebot avec une sorte de terreur. Son corps mince, qui se détachait sur les planches inondées de soleil de l’embarcadére, était d’une maigreur enfantine. Babbitt répéta: — Qw’est-ce que tu irais chercher de l’autre cété, Paul? Avec un regard farouche au vapeur, la poitrine haletante, Paul murmura: «Oh! mon Dieu!» Et, tandis que Babbitt Pobservait avec anxiété, il langa: — Viens, ne restons pas la... Et il descendit en toute hate de ?embarcadére, sans un coup d’ceil en arriére. « C’est dréle, se disait Babbitt, aprés tout enfant n’a pas tenu 4 voir les transatlantiques. J’avais cru que ¢a l’intéresserait. » Il exultait déja et faisait de sages calculs sur la puissance en chevaux-vapeur de la locomotive, tandis que leur train grimpait la pente de la montagne du Maine; arrivé au sommet, il regarda au-dessous de lui la route qui brillait 4 travers les pins; il poussa une exclamation: « Bon Dieu! » en découvrant que la gare de Katadumcook, terminus de la ligne, était constituée par un vieux wagon de marchandises, mais la minute de soulagement passionné fut celle ou, assis sur un petit embarcadére du lac Sunasquan, ils attendaient le bateau de l’hétel. Un train de bois avait traversé le lac: entre les troncs d’arbres et la rive leau était transparente, légére, brillante de goujons. Un guide, en chapeau de feutre noir, avec des mouches a truites sur le ruban, et une chemise de flanelle d’un bleu particuliérement audacieux, assis sur un tronc, taillait un morceau de bois, sans rien dire. Un chien, un bon chien 2II

de campagne, noir et gris, un chien riche de loisir et de méditation, se grattait, grognait et dormait. L'éclatante lumiére du soleil inondait l'eau éblouissante, le bord des rameaux jaunes ou dorés, les bouleaux argentés et les fougéres des tropiques, et, de autre coté du lac, flambait sur les puissantes épaules des montagnes. Sur toute chose régnait une paix bénie. Sans parler, ils restaient assis au bord de l'embarcadeére, balangant leurs jambes au-dessus de l'eau. L'immense douceur de cet endroit pénétrait Babbitt, et il murmura: — Je voudrais rester ici, toute ma vie, a tailler du bois, assis la. Ne plus jamais entendre une machine a écrire... ou Stan Graff faisant ses embarras au téléphone... Ou Rone et Ted se chamaillant. Rester assis la, simplement... Ah! grand Dieu! I] mit la main sur l'épaule de Paul. — Qu'en penses-tu, vieux sommeillant ? — Oh! c'est divinement bon, Georgie: cela donne une impression d'éternité. Pour une fois, Babbitt le comprit. Leur bateau suivit la rive sinueuse : au bout du lac, au pied d'une montagne, ils apercurent la petite maison centrale ot lon dinait, et, disposés autour en croissant, les pavillons, en poutres trapues, ot étaient les chambres a coucher. Ils débarquérent et subirent l'inspection critique des habitués, déja a VPhétel depuis une semaine. Une fois dans leur habitation, 4 vaste cheminée de pierre, ils se hatérent de revétir, comme disait Babbitt, « des nippes a la hauteur ». Ils reparurent, Paul en vieux costume gris et chemise blanche souple, Babbitt en chemise kaki avec veste et pantalon de méme teinte. Mais ce kaki était trop neuf, ses lunettes sans monture rappelaient un bureau de la Cité, et son visage n'était pas halé, mais avait le rose d'un citadin. Il apportait dans cet endroit une note discordante. Pourtant, avec une satisfaction infinie, il se donna une claque sur les jambes et langa: — Voila qui s'appelle rentrer a son foyer, hein? Ils se tenaient sur l'appontement devant l'hétel. Avec un clin d'ceil 4 Paul, il tira de sa poche une corde de tabac 4 chiquer — vulgarité interdite dans la maison Babbitt. I] en coupa un morceau, rayonnant et balangant la téte, tout en le mastiquant avec effort. PANE

— Hum! hum! Ce que ¢a a pu me manquer, une chique! Tu en veux? Ils se regardérent avec une grimace d'intelligence. Paul prit la corde et y mordit. Ils restaient 14, immobiles; seules leurs machoires travaillaient. Ils crachaient gravement, l'un aprés Pautre, dans l'eau paisible. Ils s'étiraient voluptueusement, bras en l'air et dos creuse. D'au-dela des montagnes leur arriva le bruit haletant d'un train lointain. Une truite sauta hors de l'eau et retomba dans un cercle d'argent. Ils poussérent ensemble un soupir. Ils eurent une semaine a eux avant l'arrivée de leurs familles. Chaque soir, ils projetaient de se lever de bonne heure le lendemain, pour pécher avant le petit déjeuner. Tous les matins, ils restaient au lit jusqu'a la cloche qui annongait celui-ci, avec le sentiment agréable que leurs femmes n'étaient pas 1a pour les faire lever. Les matinées étaient froides : le feu leur paraissait bon pendant qu'ils s'*habillaient. Paul était d'une propreté désolante, mais Babbitt se complaisait dans une saleté reposante, ne se rasant que quand I|'envie Pen prenait. I] collectionnait taches de graisse et écailles de poisson sur son pantalon kaki tout neuf. Toute la matinée, ils péchaient, sans grande conviction, ou parcouraient les étroits sentiers, pleins d'humidité, a travers des fougéres luxuriantes et des mousses parsemées de clochettes rouges. Ils dormaient tout l'aprés-midi, et jusqu'a minuit jouaient au poker avec les guides. Pour ceux-ci, le jeu était une affaire sérieuse : ils ne bavardaient pas, ils battaient les cartes graisseuses avec une dextérité terrible et menacante pour les pingres, et Joe Paradise, roi des guides, était impitoyable pour les trainards qui ralentissaient le jeu, fit-ce pour se gratter. minuit, quand avec Paul ils pataugeaient dans lherbe mouillée et trébuchaient sur des racines de pins pour regagner leur pavillon, Babbitt se réjouissait de n'avoir pas a expliquer a sa femme ow il avait passé sa soirée. Ils ne parlaient pas beaucoup. Ils avaient perdu la loquacité nerveuse et le dogmatisme du Club Athlétique de Zénith. Mais quand ils causaient, ils glissaient vite a l'intimité ingénue de leur temps de collége. Un jour, ils allérent dans leur canoé jusqu'au 213

ruisseau de Sunasquam, tout bordé de buissons d'un vert profond. Le soleil faisait rage sur les fourrés, mais 4 Pombre régnait une paix endormante, et l'eau était dorée et onduleuse. Babbitt plongea la main dans la fraicheur du courant et se mit a réver : — Nous n'avions jamais cru venir ensemble dans le Maine. — Non. Nous n'avons jamais rien réalisé comme nous Pavions pensé. Je comptais habiter l'Allemagne avec la famille de mes grands-parents et travailler le violon... — C'est vrai. Et tu te rappelles que je voulais devenir avocat et faire de la politique? Je crois encore que j'aurais pu y faire mon chemin. J'ai la langue assez bien pendue — en tout cas, je retombe toujours sur mes pieds et je peux débiter mon petit laius a peu prés sur n'importe quoi — et c'est ce qu'il faut pour la politique. Par Dieu, si je n'ai pu aller a l'école de droit, Ted ira, lui. Enfin... tout a bien marché, en somme: Myra a été une excellente femme. Et Zilla a de bonnes intentions, Paulibus. — Oui. Ici, j'imagine toutes sortes de moyens pour qu'elle ne s'ennuie pas. J'ai impression que notre vie va changer, maintenant que nous nous sommes bien reposés et que nous allons pouvoir repartir sur un nouveau pied. — Je lespére, vieux frére... » Puis timidement: « Dis-moi... c'a été rudement gentil de flaner comme ga, de jouer un peu, sans faire aucun mal, tous les deux, hein, vieux brigand ? — Tusais ce que ¢a signifie pour moi, Georgie : ¢a m'a sauvé la vie. La honte de leur émotion les écrasait : ils lachérent quelques jurons pour se prouver qu'ils n'étaient pas des femmelettes, puis dans un silence attendri, Babbitt sifflant pendant que Paul fredonnait, ils rentrérent a l'hétel. C'était Paul qui avait paru surmené et Babbitt qui avait été le grand frére protecteur; pourtant Paul retrouvait sa sérénité et son entrain, tandis que Babbitt devenait irritable. Sa lassitude accumulée ressortait un peu plus tous les jours. I] avait d'abord fait le fou pour Paul et cherché a l'amuser; a la fin de la semaine, c'était Paul le garde-malade, et Babbitt acceptait ses soins avec la condescendance que l'on montre toujours 4 un patient infirmier. 214

La veille du jour ot devaient arriver leurs familles, les dames pensionnaires de l'hétel étaient trés agitées. — Oh! comme c'est charmant! Vous devez étre bien heureux! » et les convenances obligeaient les deux hommes 4 paraitre ravis. Mais ils montérent se coucher de bonne heure et d'humeur maussade. Dés qu'elle fut la, Myra déclara : — Nous voulons, mes amis, que vous continuiez 4 vous amuser, a aller et venir exactement comme si nous n'étions pas ici. Le premier soir, Babbitt resta 4 jouer au poker avec les guides, et sa femme dit avec un enjouement tranquille: — Ma parole, quel mauvais sujet vous faites! Le second soir, elle grogna dans un demi-sommeil : — Dieu du ciel, est-ce que vous allez rester dehors tous les soirs ? Le troisiéme soir, il ne joua pas. Il se sentait maintenant fatigué jusqu'aux moelles. « C'est drdle, gémissait-il, les vacances ne semblent pas m/'avoir fait le moindre bien. Paul gambade comme un poulain, mais moi je suis plus détraqué, plus nerveux qu'en arrivant ici. » I] avait trois semaines a rester dans le Maine. A la fin de la seconde, il commenga a retrouver son calme, a prendre intérét a la vie. Il projeta une excursion pour faire l'ascension du Sachem et camper une nuit a Box Car Pond. Il éprouvait une faiblesse étrange, mais était de bonne humeur, comme s'il avait débarrassé ses veines d'un poison actif et qu'il les eit remplies d'un sang pur. Il cessa de se tourmenter de la passion de Ted pour une serveuse de bar, — c'était sa septieme aventure « tragique » de année, — il fit des concours de péche avec lui, et lui enseigna avec fierté 4 lancer une mouche dans le silence de l'étang de Showtuit qu'ombrageaient les pins. Finalement, il soupira: « Sapristi, je commence juste a jouir de mes vacances. Mais enfin je me sens beaucoup mieux. Et ga va tre une année magnifique. I] pourrait se faire que le syndicat des agents immobiliers me nommat président a la place d'un faiseur vieux jeu comme Chan Mott. »

;

Pendant le voyage de retour, chaque fois qu'il alla dans le compartiment des fumeurs, il se reprocha d'abandonner sa femme, et fut furieux de penser qu'elle comptait bien qu'il s'en blâmerait, mais chaque fois, il surmontait cela en se disant :

« Oh ! ça va être une année magnifique, une année splendide. »

CHAPITRE XII J Files le long du trajet, Babbitt avait l'assurance d'étre un autre homme. I] avait retrouvé sa sérénité. Il n'allait plus se tourmenter pour les affaires. I] allait s'intéresser 4 plus de choses, au théatre, a la politique, a la lecture. Et soudain, en finissant un cigare particuliérement fort, il résolut de cesser de fumer. I] inventa un nouveau systéme, parfait, celui-la. I] n'achéterait plus de tabac, et serait obligé d'en emprunter : bien entendu, il aurait honte de le faire trop souvent. Dans un accés de volonté, il jeta son étui a cigares par la fenétre du compartiment des fumeurs. I] retourna prés de sa femme et se montra aimable avec elle, 4 propos de tout et de rien. Plein d'admiration pour sa propre vertu, il formula : — Crest trés simple: ce n'est qu'une affaire de résolution. Il se mit a lire dans un magazine un feuilleton, sur un policier scientifique. Pendant vingt minutes, il éprouva le désir de fumer. I] rentrait la téte dans les épaules, comme une tortue dans sa carapace; il avait l'air mal a aise, il sauta deux pages de son roman, sans s'en apercevoir. Cinq minutes plus tard, il se leva brusquement, chercha le garcon et lui dit: — Dites-moi, George, avez-vous... heu... un... — Tautre attendait patiemment — avez-vous un indicateur? 217

Au premier arrét, il descendit acheter un cigare. Puisque ce devait étre le dernier jusqu'é Zénith, il le fuma jusqu'au bout. Quatre jours aprés, il se souvint qu'il avait cessé de fumer, mais il était trop occupé a se remettre au courant de sa besogne pour s'arréter a cette idée. Le baseball, décida-t-il, serait une excellente marotte. « I] n'y a pas de bon sens a s'abrutir de travail. J'irai voir les parties trois fois par semaine. D'ailleurs, il faut encourager notre équipe. » Et il alla prodiguer les encouragements et contribuer a la gloire de Zénith en hurlant : « Altaboy! » et « Honteux! » Il observa scrupuleusement ce rite. I] mit un mouchoir autour de son col, il fut couvert de sueur, il ouvrit la bouche et fit une large grimace, il but de la limonade 4 méme la bouteille. I] alla voir le jeu trois fois par semaine... pendant huit jours. Puis il transigea et se contenta de suivre les résultats sur les placards de |' Advocate Times. I] se tenait au plus épais de la foule suante, et quand un garcon, sur la haute plate-forme, afficha les exploits de Big Bill Bostwick, le serveur, Babbitt confia a des gens complétement inconnus : « Pas mal! Bien travaillé! » et se hata de rentrer au bureau. I] croyait sincérement adorer le baseball. I] est vrai qu'il n'avait pas depuis vingt-cing ans joué a ce jeu, si ce n'est tout doucement, en position d'« arriére », avec Ted, et juste pendant dix minutes. Mais c'était une tradition dans son milieu, et qui fournissait un exutoire aux instincts meurtriers et a lesprit de parti que Babbitt appelait « patriotisme » et « amour des sports ». _ En approchant de son bureau, il marchait de plus en plus vite, en marmottant : « Je ferais bien de me hater. » Tout autour de lui, la ville se hatait pour le plaisir de se hater. Des hommes dans leur auto se hataient pour se dépasser les uns les autres dans la circulation hative. D'autres se hataient pour attraper des trains, alors qu'un autre suivait 4 une minute, et pour sauter a bas des wagons, pour galoper a travers la chaussée et se précipiter dans des maisons, se jeter hativement dans des ascenseurs express. D'autres dans les restaurants se hataient d'avaler la nourriture que des cuisiniers s'étaient hatés de cuire. D'autres, 218

dans les boutiques de coiffeur, jetaient hativement : « Passez-moi vite le rasoir, je suis pressé. » D'autres se débarrassaient fiévreusement de visiteurs, dans des bureaux ou s'étalaient ces inscriptions : « C'est aujourd'hui que j'ai le plus a faire » et « Le Seigneur a créé le monde en six jours, vous pouvez expliquer tout ce que vous avez a dire en six minutes». Des gens qui avaient gagné cing mille dollars 'avant-derniére année et dix la derniére s'usaient les nerfs et se torturaient le cerveau afin d'en gagner vingt cette année-la. Et ceux qui étaient tombés d'épuisement aussitét aprés avoir réalisé leurs vingt mille dollars, se hataient d'attraper des trains pour se ruer sur les vacances que leur avaient ordonnées des docteurs pressés. Au milieu de tous ces gens, Babbitt rentrait en hate a son bureau, pour s'y asseoir, sans grand-chose a faire, sinon de veiller a ce que ses employés eussent l'air de se hater. Tous les samedis aprés-midi, il se rendait en hate a son club champétre et se hatait de faire neuf trous de golf, pour se reposer de sa_hate de la semaine. Zénith, il était aussi nécessaire pour un homme arrivé de faire partie d'undeces clubs que de porter un col de toile. Celui de Babbitt était le « Club Champétre de Golf», agréable batiment a toit en bois gris, au large porche, situé sur une falaise toute parsemée de paquerettes, au-dessus du lac Kennepoose. I] y en avait un autre, le « Club Champétre Tonawanda » auquel appartenaient Charles Mac Kelvey, Horace Updike et autres gens riches qui déjeunaient non pas a l'Athlétique, mais au Club de Union. Babbitt expliquait volontiers : « Rien ne me déciderait 4 m'inscrire au Tonawanda, quand bien méme j'aurais cent quatre-vingts dollars 4 perdre pour le droit d'entrée. Chez nous, nous avons un noyau de vraiment braves gens, et la plus jolie collection de petites femmes de toute la ville, avec qui on peut blaguer tout aussi bien qu'avec des hommes; au Tonawanda, il n'y a que des gens qui singent ceux de la haute 4 New York, des buveurs de thé! Beaucoup trop une coterie, en somme. Non, je ne voudrais pas me mettre du Tonawanda quand ils me... je ne m'en mettrais pas quand on me paierait. » ele ; Quand il avait joué quatre ou cinq trous, il était un peu dé219

tendu, son coeur intoxiqué par le tabac battait plus normalement, et sa voix reprenait l'accent trainard des cent générations de paysans qu'il avait pour ancétres. Une fois par semaine au moins, monsieur et madame Babbitt avec Tinka allaient au cinéma. Leur favori était le Chateau, dont la salle contenait trois mille spectateurs et avait un orchestre de cinquante musiciens qui jouait des arrangements d'opéras et des suites décrivant Une journée a la ferme ou Le tocsin pour incendie. Dans la rotonde de pierre, décorée de pseudo-tapisseries moyenAgeuses et garnie de fauteuils de velours avec couronnes brodées, des perroquets étaient perchés sur des colonnes dorées. Avec des exclamations comme «Eh bien, parbleu! » et « Il faudrait aller loin pour trouver mieux! » Babbitt exprimait son admiration pour le Chateau. Quand il regardait les milliers de tétes, plaine grise dans la demi-obscurité, quand il sentait les vétements élégants, les bons parfums et le chewing gum, il avait la méme impression que quand, voyant une montagne pour la premiére fois, il s'était rendu compte de tout ce que cela représentait de terre et de rochers. I] aimait trois sortes de films: de jolies filles en maillots de bain et jambes nues; des agents de police et des cow-boys avec coups de revolver abondants, et de gros hommes comiques mangeant des spaghetti. Il se délectait, avec une profonde sentimentalité qui lui mouillait les yeux, quand, entre deux films, on projetait des petits chiens, des petits chats ou des bébés joufflus; et il pleurait devant les lits de mort ou les vieilles méres héroiques, dans une chaumiére hypothéquée. Madame Babbitt préférait les films ou de belles jeunes femmes en toilettes élégantes évoluaient dans des décors supposés représenter les salons des milliardaires de New York. Quant a Tinka, elle préférait — ou on croyait qu'elle préférait — ce que ses parents lui disaient d'admirer. Toutes ces récréations — baseball, golf, cinéma, bridge, courses en auto, longues conversations avec Paul au Club Athlétique ou au Bon Beuf Rouge et au Vieux Restaurant Anglais — étaient nécessaires a Babbitt, car il entrait dans une année d'activité comme il n'en avait jamais connu.

CHAPITRE XIII @ fut par hasard que Babbitt eut occasion de prendre la parole devant PA. O. A. I. L'A. O. A. I., comme la désignaient ses membres, avec ce gout maintenant universel pour les initiales auxquelles leur mystére donne de l'importance, c'était « l'Association Officielle des Agences Immobiliéres », la Société des courtiers et marchands de biens. Elle devait tenir son assemblée annuelle a Monarch, la principale ville rivale de Zénith dans |' Etat. Babbitt était délégué officiel avec Cecil Rountree, que Babbitt admirait pour sa maison de spéculateur intrigant, et détestait pour sa situation mondaine, car il était invité a toutes les réceptions élégantes de Royal Ridge. Rountree était président du Comité directeur. Babbitt lui avait dit en grommelant: — Je suis excédé de la fagon dont tous ces docteurs, professeurs et précheurs se donnent des airs parce qu'ils sont des « professionnels ». I] faut 4 un bon «immobilier » plus de connaissances et de finesse que n'en a aucun d'eux. 221

— Vous avez bien raison. Mais dites donc, pourquoi n'écrivez-vous pas cela, suggéra Rountree, et ne le lisez-vous pas devant FARO SASL? : — Ma foi, si ca devait vous aider a régler votre ordre du jour... Je vais vous dire, voici comment je considére la chose : tout d'abord nous devrions insister pour qu'on nous appelle « Immobiliers » et non pas « Marchands de biens ». Cela sonne mieux, comme le nom d'une véritable profession. Ensuite... Qu'est-ce qui distingue une profession, d'un simple commerce, d'une affaire ou d'une occupation? Ce que c'est? Mais le fait d'étre un service public, et Phabileté, le talent acquis, et le savoir et, heu... tout ¢a, tandis que celui qui ne vise que la galette ne tient aucun compte du service 4 rendre au public, du savoir-faire acquis et ainsi de suite. Comme professionnel... _ — Parbleu, oui, tout cela est excellent, absolument épatant! Ecrivez-nous cela, dit Rountree en s'éloignant rapidement. Si accoutumé qu'il fit au travail littéraire des annonces et de la correspondance, Babbitt fut terrifié quand il s'assit le soir pour préparer un papier dont la lecture devait durer dix minutes. I] ouvrit un cahier d'écolier tout neuf a 50 cents sur la table a ouvrage pliante de sa femme, dressée dans le living-room pour la circonstance. Toute la maisonnée avait été réduite au silence, Verona et Ted priés de disparaitre et Tinka menacée: — Si je t'entends proférer un son... si tu demandes une seule fois un verre d'eau... tu feras mieux de ne pas t'y risquer: c'est tout ce que j'ai a te dire. Madame Babbitt, assise prés du piano, cousait une chemise de nuit et contemplait avec respect Babbitt en train d'écrire sur son cahier, au balancement rythmique et accompagné de craquements de la table a ouvrage. Quand il se leva, moite et courbaturé, la gorge desséchée par la fumée des cigarettes, sa femme s'émerveilla : — Je ne comprends pas comment on peut tirer tant de chose de sa téte. — Oh! c'est l'entrainement que l'imagination acquiert pour construire dans la vie moderne des affaires. Il avait écrit sept pages, dont voici la premiére: SIP He.

oa 1) ne. a sedivon 364 E oes J [E54 8.0 (3) Binal ile. apfcbe\immoblin! SETS et oy MarchanD ole tient” de ES goo rus arate Les six autres pages ressemblaient assez 4 la premiére. Toute une semaine, il circula, l’air important. Le matin, en s’habillant, il pensait tout haut: « Avez-vous jamais réfléchi, Myra, qu’avant qu’une ville puisse avoir des édifices, ou de la prospérité ou quoi que ce soit de ce genre, il a fallu un immobilier pour vendre les terrains? Toute civilisation part de lui. Vous en étes-vous jamais rendu compte ? » Au Club Athlétique, il prenait des gens 4 part pour leur demander : — Dites-moi, si vous aviez a lire un papier dans une grande réunion, débuteriez-vous par les anecdotes pour faire rire, ou les répandriez-vous tout du long? Il pria Littlefield de lui fournir « une série de statistiques sur les ventes immobiliéres, quelque chose de sérieux et de frappant», et son ami le munit de quelque chose d’extrémement sérieux et frappant. Mais c’est a T. Cholmondeley Frink que Babbitt s’adressait le plus souvent. I Pattrapait tous les jours au Club vers midi et lui demandait — et Frink prenait lair évasif d’un homme aux abois: — Dites donc, Chum, vous étes un as sur ces questions de style, comment écririez-vous cette phrase, vous voyez, la, sur mon manuscrit... mon manuscrit... voyons, ot diable est-ce? Ah! oui, voila. Diriez-vous : « Nous ne devrions donc pas seulement penser » ou bien : « Nous ne devrions donc pas penser seulement... » Ou encore...

Un soir que sa femme était sortie et qu'il n'avait personne a impressionner, Babbitt oublia les régles du style, de la composition et autres mystéres et griffonna ce qu'il pensait tout de bon des affaires immobiliéres et de lui-méme, et il trouva bientdt son exposé achevé. Quand il le lut a sa femme, elle en fut tout émue: — Oh! mon chéri, c'est magnifique, admirablement écrit, si clair, si intéressant et plein de si belles idées! Mon Dieu, c'est... c'est tout simplement... magnifique!... Le lendemain il chambra Chum Frink dans un coin et lui dit triomphalement : — Eh bien, vieux frére, je l'ai terminé hier soir! Je viens de le pondre, mon laius! Je me figurais que vous autres, les écrivains, vous aviez une rude tdche a faire, mais, Seigneur Dieu, c'est enfantin. Vous vous la coulez douce, mes gaillards, vous le gagnez aisément, votre argent. Un jour, quand je serai mir pour la retraite, je me mettrai a écrire et je vous montrerai, mes petits, comment ¢a se pratique. Je me disais toujours que je pourrais écrire des choses plus intéressantes, avec plus de mordant et d'originalité que tout ce qu'on voit imprimé; eh bien, maintenant jen suis parfaitement sar. Il fit taper quatre exemplaires de son travail, en noir avec un éblouissant titre rouge, les fit recouvrir d'un fort papier manille bleu pale, et en offrit un aimablement au vieil Ira Rungon, directeur de l Advocate Times, qui déclara que... oui, il était vraiment... oui... trés heureux de avoir, et qu'il ne manquerait pas de lire... dés qu'il en aurait le temps. Madame Babbitt ne pouvait aller a Monarch : elle avait une séance de son club féminin. Son mari dit qu'il le regrettait infiniment. En dehors des cing délégués officiels 4 l'assemblée — Babbitt, Rountree, W. A. Rogers, Alvin Thayer et Elbert Wing — il y en avait une cinquantaine de non officiels, la plupart accompagnés de leur femme. Ils se retrouvérent a la gare de Union pour y prendre le train de minuit pour Monarch. Tous, sauf Cecil Rountree, si snob quil ne portait jamais d'insignes, étalaient un bouton de celluloid de la taille d'un dollar avec cette inscription : « Nous en tenons pour Kénith! » Les délégués officiels étaient magnifiques avec 224

leurs rubans argent et magenta. Le petit garcon de Martin Lumsen, Willy, portait une banniére ornée de glands, avec ces mots : « <énith, la cité chic, — la ville de l'entreprise et du gott — un million d' habitants en 1935 ». Une fois arrivés, non pas en taxis, mais dans les automobiles de famille conduites par le fils ainé ou le cousin Fred, les délégués formérent un cortége improvisé a travers la salle d'attente. C'était une immense salle toute neuve, a pilastres de marbre, avec des fresques représentant l'exploration de la riviére Chaloosa par le Pére Emile Fauthoux en 1740. Les bancs étaient en acajou massif, le kiosque a journaux en marbre, avec une grille de bronze. A travers ce hall aux échos sonores, les délégués défilérent derriére la banniére de Willy Lumsen, les hommes agitant leurs cigares, © les femmes fiéres de leurs robes neuves et de leurs colliers, chantant tous, sur l'air de Auld Lang Syne (Le Temps jadis), Phymne officiel de la ville, écrit par Chum Frink: Bon vieux Kénith, Notre parent et ami, Ou que nous soyons, Chapeaux en Pair, Nous célébrerons avec allégresse Ta prospérite. Warren Whitby, le courtier, qui avait le don des petits vers pour banquets et anniversaires, avait ajouté 4 'hymne de Frink un couplet spécial pour l'assemblée des « immobiliers ». Oh! nous voict Les citoyens de Kénith, la cité chic. Nous le déclarons : Dans les ventes d@immeubles Il n'y a pas st ardent que nous. Babbitt eut un accés aigu de patriotisme local. I] sauta sur un banc et cria a la foule é — Comment va Zénith? 225

— Admirablement! — Quelle est la premiére ville des U.S.A.? — Zeeeceenith! Les pauvres gens qui attendaient le train de minuit les regardaient avec stupeur mais sans envie : Italiennes enveloppées de chales, vieillards las, 4 souliers éculés, vagabonds ayant l'expérience de la route, en complets jadis élégants, maintenant fanés et chiffonnés. Babbitt sentit qu'en qualité de délégué officiel il devait garder plus de tenue. Avec Wing et Rogers il marcha de long en large sur le quai, devant le Pullman qui les attendait. Des chariots a bagages automobiles et des porteurs 4 casquette rouge chargés de sacs passaient rapidement en donnant une agréable impression d'activité. Les lampes a arc brillaient et clignotaient au-dessus de leur téte. Le jaune éblouissant des wagons-lits luisait de fagon impressionnante. Babbitt, tendant le ventre, gronda, sur un ton modéré et impérieux : — ll faudra veiller 4 ce que notre Congrés fasse comprendre a Assemblée législative qu'elle exagére dans cette question des taxes sur les transferts de propriétés. Wing proféra quelques grognements approbatifs et Babbitt se gonfla, le regard fier. Le store d'un compartiment Pullman était levé et Babbitt jeta un regard sur un monde qui ne lui était pas familier. Il était occupé par Lucile Mac Kelvey, la jolie femme de l'entrepreneur millionnaire. Peut-étre partait-elle pour Europe, se dit Babbitt en frémissant. Sur le si¢ge a été d'elle une gerbe d'orchidées et un livre 4 couverture jaune, étranger sans doute. Tandis qu'il la contemplait, elle prit le volume, puis regarda par la fenétre, d'un air ennuyé. Elle fixa les yeux sur lui et, bien qu'il Peat déja rencontrée, ne sembla pas le reconnaitre. Elle baissa nonchalamment le store et il resta 1a, immobile, le coeur glacé par le sentiment de son peu d'importance. Mais dans le train il retrouva sa fierté en rencontrant des délégués de Sparta, de Pioneer et autres petites villes, qui l'écoutérent respectueusement quand, en imposant représentant de la méthode Zénith, il exposa des idées politiques et la valeur d'une bonne et solide administration d'affaires. Puis ils se mirent avec 226

joie 4 « causer boutique », ce qui est le genre de conversation le plus séduisant. — Comment ce Rountree va-t-il s'y prendre pour ce grand hétel a appartements qu'il compte organiser? Que va-t-il faire? Lancer des actions pour réunir des fonds? demanda un courtier de Sparta. _— Eh bien, je vais vous dire, répondit Babbitt; si c'était moi... — Alors, expliquait Elbert Wing de sa voix trainante, j'ai loué cette devanture de magasin pour une semaine et j'ai mis une grande enseigne : A la Ville des jouets pour les tout-petits et j'ai exposé quantité de maisons de poupées avec de jolis petits arbres, et puis en dessous cette inscription: Baby aime bien cette vallée des poupées, mais papa et maman préféreront nos magnifiques bungalows, et, vous savez, on en a certainement parlé et la premiére semaine nous avons bien vendu... Les wagons chantaient leur chanson « poum-poum-poum, poum-poum-poum », tandis que le train traversait la région des usines. Les flammes jaillissaient des fournaises et les marteauxpilons retentissaient. Des lumiéres rouges, vertes, blanches éblouissaient au passage, et Babbitt était redevenu important et plein d'ardeur. I] fit une chose qui fut pour lui une volupté : il fit repasser ses vétements a la vapeur dans le train. Une demi-heure avant l'arrivée a Monarch, le matin, le garcon, s'approchant de sa couchette, lui murmura : — Il y a un salon vacant, monsieur, j'y ai mis votre complet. Enfilant son pardessus couleur de tan sur son pyjama, Babbitt, par le couloir a rideaux verts, se glissa pour la premiére fois, tout fier, dans un compartiment réservé. Le garcon montra qu'il savait Babbitt habitué au service d'un valet de chambre : il tint les extrémités du pantalon, pour que le vétement si bien nettoyé ne se salit pas, il remplit la cuvette du cabinet de toilette particulier, et tendit la serviette. Quel luxe d'avoir son cabinet de toilette personnel! Si réjouissant que fit, le soir, un compartiment de fumeurs de Pullman, il était déprimant le matin, méme pour un Babbitt, bondé de 227

gros hommes en gilets de flanelle, avec des chemises chiffonnées accrochées 4 toutes les patéres, la banquette de cuir couverte d'affreux nécessaires de toilette, et lair rendu nauséabond par Vodeur du savon et de la pate dentifrice. Babbitt, d'ordinaire, n'attachait pas beaucoup d'importance a Visolement, mais il s'y complaisait maintenant, il jouissait d'avoir un valet, et il ronronnait de plaisir en lui donnant un dollar et demi de pourboire. Il espéra bien qu'on le remarquait quand, dans son costume remis 4 neuf, il descendit 4 Monarch suivi de son serviteur qui, plein de considération, portait sa valise. Il devait partager une chambre a Vhdétel Sedgwick avec W.A. Rogers, le spécialiste de Zénith en ventes de fermes, si malin sous son air de paysan. Ensemble ils prirent un excellent petit déjeuner, avec des gaufres, et du café, non pas en de petites tasses, mais en de larges bols. Babbitt se montra expansif et expliqua a Rogers l'art d'écrire; il donna un quart de dollar a un groom pour aller lui chercher un journal du matin, et envoya une carte postale 4 Tinka: « Papa voudrait bien t'avoir ici avec lui pour tout visiter. » Les réunions du congrés se tenaient dans la salle de bal de P Allen House. Un salon d'attente était transformé en bureau pour le président du comité directeur. C'était 'homme le plus occupé du monde, si occupé qu'il n'aboutissait 4 rien du tout. Il restait assis devant une table en marqueterie, dans une piéce jonchée de papiers froissés, et toute la journée, hommes d' affaires, solliciteurs, orateurs désireux de participer aux débats, venaient lui chuchoter quelque chose, sur quoi, prenant un air vague, il déclarait vivement : « Oui, oui, excellente idée, nous ferons cela », et oubliait instantanément le tout, puis allumait un cigare et ne s'en souvenait pas non plus, tandis que retentissait impitoyablement la sonnerie du téléphone, et qu'autour de lui des gens ne cessaient de quémander : « Dites-moi, monsieur le Président... Dites-moi, monsieur le Président... » sans réussir 4 se faire entendre. Dans une salle d'exposition se voyaient les plans des nouveaux faubourgs de Sparta, des vues du nouveau Capitole 4 Galop-deVache, et de gros épis de blé avec cette étiquette : Or de la Nature, provenant du Comité de Shelby, le jardin du pays de Dieu. 228

Le véritable congrés consistait en conversations dans les chambres d'hétel, ou par groupes, au milieu de la foule ornée d'insignes, dans les vestibules; mais on tenait, pour la forme, des réunions publiques. La premiére s'ouvrit par une allocution de bienvenue du maire de Monarch. Le pasteur de la Premiére Eglise Chrétienne de Monarch, gros homme dont le front s'ornait d'une énorme boucle de cheveux humides, informa Dieu que les trafiquants de propriétés immobiliéres étaient arrivés. Le vénérable «immobilier » de Minnemagan, le major Carlton Tuke, lut un papier pour attaquer les sociétés coopératives. William A. Larkin, d'Eureka, donna des apercus encourageants sur les « Perspectives du développement de la Construction » et rappela a ses auditeurs que le prix des glaces avait baissé de deux points. Le congrés battait son plein. Les délégués ne cessaient d'étre invités a des fétes. La Chambre de commerce leur offrit un banquet et l'Association des fabricants, dans l'aprés-midi, une réception a laquelle chaque dame eut en présent un chrysanthéme et chaque homme un carnet en cuir portant cette inscription : De Monarch, le grand marché des moteurs. Madame Crosby Knowlton, femme du constructeur des automobiles Fleetwing, ouvrit ses fameux jardins a litalienne, et y servit le thé. Six cents marchands de biens en compagnie de leurs femmes parcoururent les allées que touchait déja Pautomne. Peut-étre trois cents d'entre eux étaient-ils paisibles et insignifiants, peut-étre trois cents s'écriérent-ils avec vigueur : « Voila qui est joliment arrangé, hein? » et cueillirent subrepticement les derniers asters pour les fourrer dans leur poche, et s'efforcérent de s'approcher assez de madame Knowlton pour serrer son adorable main. Sans qu'on les en priat, les délégués de Zénith, a l'exception de Rountree, se groupérent autour d'une nymphe de marbre et entonnérent : Oh! nous voict — les citoyens de Kénith — la cité chic. Le hasard voulait que tous les délégués de Pioneer appartinssent a4 «l'Ordre fraternel et protecteur des Elans» et ils déployaientune énorme bannieére ot se lisaient les lettres B.P.O.E.(*) 1. Best people on earth. 229

(Les meilleures gens du monde) ou : Vive Pioneer, Oh! Eddie. Galop-de-Vache, capitale de I' Etat, n'était pas non plus a négliger. Le chef de sa délégation était un homme grand, rouge et tout rond, mais énergique. Il enleva son veston, langa par terre son vaste chapeau de feutre noir, releva ses manches, grimpa sur un cadran solaire, cracha et hurla: — Nous ferons savoir au monde entier et a la bonne dame qui nous offre cette féte, cet aprés-midi, que la plus jolie ville de notre Etat est Galop-de-Vache. Vous pouvez, mes gaillards, parler de votre chic, mais vous me permettrez de vous chuchoter que c'est notre vieux Galop qui a la plus grande proportion de citoyens propriétaires de leur maison, et quand les gens sont propriétaires ils ne soulévent pas d'émeutes, ils font des enfants, au lieu de faire les cent coups. Vive Galop-de-Vache! C'est la ville de la famille! la ville qui les mange tout vivants, 6 Bosco! Nous le dirons au monde entier! Les invités se retirérent, le jardin retomba dans son calme frissonnant. Mais madame Crosby Knowlton soupira en considérant un banc de marbre doré par cing cents étés d'Amalfi. Sur la face d'un sphinx ailé qui le supportait on avait, 4 la mine de plomb, dessiné une moustache. Les massifs de fleurs étaient parsemeés de serviettes en papier chiffonnées et, sur le sable d'une allée gisaient, lambeaux d'une chair adorable, les pétales de la derniére rose. Des bouts de cigarettes flottaient sur le bassin des cyprins, ot ils laissaient une trainée malpropre en se défaisant, et sous un si¢ége de marbre se dissimulait, les morceaux soigneusement rapprochés, une tasse a thé brisée. En rentrant a hotel, Babbitt se disait : « Tout cet étalage de mondanités aurait ravi Myra. » Pour sa part il appréciait moins cette garden-party que les excursions en auto organisées par la Chambre de commerce de Monarch. I! visitait infatigablement des réservoirs 4 eau, des stations de trolley suburbaines et des tanneries. I] dévorait les statistiques qu'on lui fournissait et disait, émerveillé, 4 son camarade W. A. Rogers : — Bien entendu, cette ville n'est qu'un hameau, comparée a Zénith, elle n'a ni notre avenir, ni nos ressources naturelles, mais saviez-vous, — je ne m'en doutais pas avant aujourd'hui, — quwils ont produit Pannée derniére sept cent soixante-trois 230

millions de pieds de bois de charpente? Qu'est-ce que vous dites de ¢a? _ Il devenait nerveux 4 mesure qu'approchait le moment de faire sa communication a4 l'assemblée. Quand il fut debout a la tribune, devant les membres du congrés, il trembla et ne vit plus qu'une brume rougeatre. Mais il prit la chose au sérieux, et, quand il eut achevé sa lecture, il leur parla, les mains dans ses poches, la face ronde et luisante derriére ses lunettes, comme le réflecteur métallique d'un réverbére. On cria : « Voila ce qu'il nous faut! » et dans la discussion qui suivit on faisait allusion d'un air pénétré a « Notre frére et ami George F. Babbitt ». Il s'était en un quart d@heure transformé de petit délégué en personnage presque aussi connu que Cecil Rountree, ce diplomate du commerce. Aprés la séance, des délégués de n'importe ot lui disaient : « Comment va, ami Babbitt? » Seize personnages complétement inconnus de lui l'appelérent « George » et trois autres le prirent a part pour lui dire en confidence: — Jesuis bien heureux que vous ayez eu le courage de vous lever pour défendre la Profession comme il faut. Pour moi j'ai toujours soutenu que... Le lendemain, d'un air prodigieusement détaché, Babbitt demanda a la marchande de journaux de l'hétel ceux de Zénith. Il n'y avait rien dans la Presse, mais dans |' Advocate Times, en troisiéme page... il resta saisi: On avait reproduit son portrait, avec un compte rendu d'une demi-colonne, sous ce titre : « Sensation au congrés annuel des marchands de biens. G. F. Babbitt, l'éminent Immobilier de Zénith, donne le ton dans une remarquable communication. » Il murmura avec un accent pénétré: — Jimagine que certaines personnes des Hauteurs Fleuries vont désormais tenir compte de ce vieux Georgie et faire un peu attention a lui. C'était la derniére séance. Les délégations faisaient valoir les titres de leurs villes respectives a étre l'année suivante le siége du congrés. « Galop-de-Vache, la ville de premier ordre, qui posséde le Collége Kremer et les Usines de tricot Upholz, est le centre reconnu de la culture et des entreprises élevées. » Ou bien: « Hambourg, l'importante petite ville, avec son Lotissement 231

logique, od tout homme a le cceur sur la main, ot toute femme est une hétesse-née, vous ouvre toutes grandes ses portes hospitaliéres ». Au milieu de ces invitations un peu timides, les portes dorées de la salle de bal, sur une sonnerie de trompettes, livrérent passage & une parade de cirque, composée des courtiers de Zénith costumés en cow-boys, en cavaliers de la Prairie, en jongleurs japonais. A leur téte marchait le grand Warren Whitby, sous la peau d'ours et la tunique écarlate et or d'un tambourmajor. Derriére lui, en clown, battant de la caisse, prodigieusement heureux et bruyant, s'avancait Babbitt. Warren Whitby sauta sur la plate-forme, fit des moulinets avec sa canne, et déclara: — Mesdames et Messieurs! Pheure a sonné d'en venir au fait. Un Zénithien bon teint aime bien ses voisins, sans doute, mais nous nous sommes mis en téte de nous assurer ce prochain congrés, comme nous nous sommes emparés de laffaire du lait condensé et de celle des boites en carton, et... J. Harry Barmhill, président du congrés, l'interrompit : — Nous vous sommes reconnaissants, cher Monsieur, mais il faut maintenant laisser aux autres le temps de faire leurs offres. Une voix retentit, comme une siréne de navire dans le brouillard : — A Eureka, nous promettons des promenades gratuites en automobile a travers le pays le plus ravissant... Accourant par la galerie latérale frappant dans ses mains, un jeune homme maigre et chauve cria : — Je suis de Sparta. Notre Chambre de commerce vient de me cabler qu'ils ont mis de cété huit mille dollars d'argent liquide pour la réception du congrés! _ Un homme a Tlextérieur d'ecclésiastique se dressa pour crier : — La parole est a Pargent! Mettons aux voix l'acceptation de loffre de Sparta! On la vota. La commission des résolutions siégeait. On y déclara que, puisque Dieu tout-puissant, dans sa bonté miséricordieuse, avait trouvé bon d'emporter l'année précédente trente-six immobiliers 232

dans une sphére de plus haute activité, le sentiment du congrés ici réuni était de déplorer ces pertes, et que le secrétaire était chargé de faire figurer cette résolution sur le procés-verbal, et d'en envoyer, a titre de condoléances, une copie 4 chacune des familles douloureusement frappées. Une seconde résolution autorisa le président de A.O.A.I. a dépenser quinze mille dollars en pots-de-vin pour obtenir de PAssemblée législative des taxes raisonnables. Cette résolution en disait long sur les menaces dirigées contre les affaires honnétes, et la nécessité de débarrasser les zones du progrés, des entraves que prétendaient y mettre des gens mal avisés et 4 courte vue. La commission supérieure délibéra 4 son tour, et, avec une émotion frémissante, Babbitt apprit qu'il avait été nommé membre du Comité des Titres Torrens!. I] était radieux : — Javais bien dit que ce serait une année extraordinaire. Georgie, mon vieux, tu as devant toi de grandes perspectives. Tu es un orateur né, un sympathique et ... Zou! Aucun divertissement précis n'avait été prévu pour la derniére soirée. Babbitt avait projeté de partir, mais dans l'aprésmidi les Jered Sassburger, de Pioneer, proposérent a Babbitt et a W. A. Rogers de prendre le thé avec eux a l'auberge du Catalpa. Les thés n'étaient pas chose inconnue pour Babbitt — sa femme et lui y participaient au moins deux fois par an — mais ils avaient un caractére assez exotique pour qu'il les prit au sérieux. Il s'assit 4 une table recouverte d'une glace dans la « Salle Artistique » de l'auberge, que décoraient des lapins et des inscriptions sur écorce de bouleau, et ot les serveuses portaient des coiffures hollandaises; il mangea de médiocres sandwiches a la salade et se montra gai et entreprenant avec madame Sassburger qui avait la douceur et les grands yeux d'un mannequin. IIs s'étaient connus, Sassburger et lui, l'avant-veille; aussi s'appelaient-ils Georgie et Sassy. Ce dernier dit sur un ton de priére: — Dites-moi, mes amis, avant de vous en aller, et puisque c'est la derniére occasion, j'en ai, la-haut dans ma chambre, et 1. La loi Torrens est celle qui autorise 4 délivrer des titres de propriété. 255

Miriam ici présente s'entend a faire les mélanges mieux que personne aux « Stadi Unidos», comme nous disons, nous autres Italiens. Avec de grands gestes d'enthousiasme Babbitt et Rogers suivirent les Sassburger dans leur chambre. Madame Sassburger s'écria : « Oh! quelle horreur! » en s'apercevant qu'elle avait laissé sur le lit une chemise en crépe de Chine lavande. Elle la fit disparaitre dans un sac, tandis que Babbitt ricanait : — Ne vous en faites pas pour nous, nous sommes de joyeux drilles! Sassburger téléphona pour avoir de la glace et le groom qui Yapporta dit tout naturellement de lui-méme : « Verres ballons ou a cocktails? » Miriam fit le mélange dans un de ces affreux pots tout blancs qu'on ne trouve que dans les hétels. La premiére tournée finie, elle prouva, en lancant un « Je crois que vous seriez de taille 4 en prendre un second... vous avez droit a un dividende », que, toute femme qu'elle était, elle n'ignorait rien des rites établis pour l'absorption des cocktails. Une fois dehors Babbitt suggéra a Rogers : — Dites donc, W. A., vieux fétard, il me vient une idée: si au lieu de partir pour rejoindre nos épouses aimantes, nous passions encore a Monarch cette belle soirée, et faisions une petite bombe ? Hein? Ca m7 irait assez. — George, c'est la sagesse et la sagacité qui parlent par votre bouche. La femme d'El. Wing est partie pour Pittsburg. Voyons si nous ne pourrions pas l'entrainer avec nous. A sept heures et demie ils étaient dans leur chambre avec Elbert Wing et deux autres délégués. En bras de chemise, le gilet ouvert, la figure rouge, la voix pateuse, ils achevaient une bouteille de whisky de contrebande qui leur rapait le gosier et ils suppliaient le groom: — Dis, mon fiston, peux-tu nous procurer encore de cette liqueur enchanteresse ? Ils fumaient de longs cigares, dont ils jetaient les cendres ou les bouts sur le tapis, et, avec de gros rires bruyants, racontaient des histoires : bref, des males dans un heureux état de nature. Babbitt soupira : — Je ne sais pas ce que vous en pensez, mes petits sacripants, 234

mais pour ma part j'aime bien, pour changer, un petit coup de détente comme ga, une excursion par-dessus une ou deux montagnes, ou un voyage au Pole Nord en brandissant une aurore boréale. Le délégué de Sparta, un jeune homme grave, ardent, balbutia : — KEcoutez, je crois étre un aussi bon mari que le commun des mortels, mais, bon Dieu, j'en ai soupé de rentrer a la maison tous les soirs et de n'avoir rien d'autre a aller voir que le cinéma. Voila pourquoi je vais aux séances d'exercices de la garde nationale. Je suis str que j'ai la plus gentille petite femme de mon patelin, mais... Dites, savez-vous ce que je voulais faire quand jétais gosse? Le savez-vous? Un grand chimiste... voila ce que je voulais étre. Mais papa m'a envoyé sur les routes vendre de la batterie de cuisine, et voila... je suis la-dedans, j'y suis pour la vie... pas la moindre chance de m'évader! Oh! qui diable a mis sur le tapis ce sujet de conversation funébre? Qu'est-ce que vous diriez de boire encore un petit verre? Ga ne nous ferait aucun ma...a-al. — Oui, assez de pleurnicheries, dit cordialement W. A. Rogers. Vous savez, les amis, que je suis le chantre de mon village? Allons-y, tous en choeur. Dit le vietl Obadiah au jeune Obadiah, Je suis sec, Obadiah, je suis sec. Dit le jeune Obadiah au vieil Obadiah, Moi aussi, Obadiah, mot aussi. Ils allérent diner au _ grill-room mauresque de Tlhétel Sedgwick. N'importe ou, n'importe comment, ils avaient racolé deux autres camarades, un fabricant de papier tue-mouches et un dentiste. Ils buvaient tous du whisky dans des tasses a thé, ils étaient de bonne humeur, et ne s'écoutaient jamais les uns les autres, sauf quand W. A. Rogers « charriait » le gargon italien. — Ecoutez, Giuseppe, disait-il d'un air innocent, je voudrais une paire d'oreilles d'éléphant réties. — Je regrette, monsieur, mais nous n'en avons pas. — Hein? Pas d'oreilles d'éléphants? Qu'est-ce que vous en savez? » et se tournant vers Babbitt : « Pedro prétend que toutes les oreilles d'éléphants ont été prises. 235

— Je veux que le diable m'emporte! dit le représentant de Sparte, qui avait grand-peine a dissimuler son rire. — En ce cas, Carlo, apportez-moi une bonne tranche de bifteck avec un ou deux boisseaux de frites a la francaise et des petits pois. Je suppose que de retour dans leur chére Italie ensoleillée, les Italiens tirent leurs petits pois frais d'une boite de conserve ? — Non, monsieur, nous avons d'excellents petits pois en Italie. — Ah vraiment! Vous entendez ga, Georgie? En Italie ils ont des pois frais dans leurs jardins. Par Dieu, on apprend tous les jours du nouveau, n'est-ce pas, Antonio? Sirement on s'instruit en vieillissant, il suffit de vivre assez longtemps et de conserver sa vigueur. Trés bien, Garibaldi, envoyez-moi ce bifteck sur le pont-promenade avec environ une rame de papier pleine de frites frangaises, comprenez-vous, Michelovitch Angelino ? La-dessus Elbert Wing fut plein d'admiration : — Bon sang! vous lavez fait marcher ce pauvre Dago, on peut le dire. Il n'y comprenait goutte. Dans le Herald de Monarch, Babbitt trouva une annonce qu'il lut tout haut, au milieu des applaudissements et des rires : THEATRE DE LA VIEILLE COLONIE Venez tous bien vite voir les WROLLICKING WRENS la plus jolie collection de belles filles en maillot de bain dans une bouffonnerie. Pete Menutti et ses Oh! Dieu, bébés! — Voila la bonne direction 4 prendre, Benny : les séduisantes poulettes des Wrollicking Wrens forment la troupe la plus caressante qui soit jamais venue en ville. En route! Prenez vos billets et tournez vos mirettes vers le spectacle le plus épicé que vous ayez jamais vu. Vous tirerez 111 % de votre galette dans cette féte du rire. Les Calroza sisters sont pour sir bonnes a voir, et vous en donneront pour votre argent. Jack Silbersteen est un as et vous 236

fera faire une pinte de bon sang. Vous taperez des pieds en l'honneur de Jackson et Wert et de leur danse gracieuse : ils sont imbattables. Provin et Adams chasseront vos idées noires par leur sketch désopilant Hootch Moon. Il y a de quoi faire, vous pouvez m'en croire! — Qa me fait l'effet d'étre un spectacle savoureux, dit Babbitt. Allons tous voir ga. Mais ils reculérent tant qu'ils purent le moment du départ. Ils se sentaient en sécurité assis 14, les jambes solidement croisées sous la table, mais ils n'étaient pas sdirs de leur équilibre. Ils redoutaient d'avoir a traverser tout ce parquet glissant du grillroom sous les yeux des autres dineurs et des garcons trop empressés. Quand ils s'y risquérent, ils trouvérent des tables sur leur chemin et cherchérent a cacher leur embarras par une grosse jovialité au vestiaire. Quand la jeune préposée leur tendit leurs chapeaux, ils lui sourirent, espérant que, bon juge et pleine d'expérience, elle reconnaitrait en eux des gentlemen. Ils se criaient les uns aux autres: « A qui ce vieux galurin? » et « Choisissez-en un bon, George, je prendrai ce qui restera », et a la tenanciére ils bégayaient : « Venez donc avec nous, ma petite. La soirée s''annonce belle et pleine de fantaisie! » Tous voulaient lui donner un pourboire, s'excitant mutuellement : « Non! Attendez! Voila! J'ai ce qu'il faut! » A eux tous, ils lui remirent trois dollars. Fumant magnifiquement des cigares, ils s'installérent dans une loge du théatre qui représentait cette farce, les pieds posés sur le rebord, pendant qu'un chceur de vingt respectables matrones, lasses et enduites de fard, balangaient leurs jambes et exécutaient les évolutions les plus élémentaires, et qu'un pitre juif faisait de sinistres plaisanteries sur ses coreligionnaires. Dans les entractes, ils retrouvérent d'autres délégués solitaires. Une douzaine d'entre eux s'en allérent en taxi a l'Auberge des Fleurs brillantes ot: celles-ci étaient représentées par des guirlandes de papier poussi€reux dans une piéce basse et malodorante, qui rappelait une étable out l'on aurait sagement renoncé a mettre des animaux. La on servait ouvertement du whisky dans des verres. Deux ou trois petits employés, espérant se faire prendre, leur jour de , paie, pour des millionnaires, dansaient gauchement, dans l'étroit 237

espace entre les tables, avec des demoiselles du téléphone et des manucures. Les professionnels tourbillonnaient de fagon fantastique : un jeune homme, en habit noir graisseux, et une femme mince en robe de soie verte, dont les cheveux d'ambre se dressaient sur sa téte comme des flammes. Babbitt entreprit de danser avec elle. Il trébuchait 4 chaque pas, trop gros pour qu'elle pit le guider, incapable de suivre la mesure d'une musique sauvage, et il serait tombé si elle ne l'avait soutenu avec une vigueur adroite et bienveillante. L'alcool de lére de la prohibition lavait rendu aveugle et sourd, il ne voyait ni les tables ni les figures, mais il était subjugué par cette femme, a la jeunesse tiéde et souple. Quand elle l'eut énergiquement reconduit a son groupe, il se souvint, par une association d'idées inexplicable, que sa grand-mére maternelle était écossaise, et la téte renversée en arriére, les yeux clos, la bouche grande ouverte, en extase, il chanta, lentement, avec ampleur, Loch Lomond. Mais ce fut son dernier moment de douceur et de bonne camaraderie. Le représentant de Sparta lui dit quil chantait « comme un pochard » et, pendant dix minutes, Babbitt se chamailla avec lui en hurlant son indignation d'une voix mal assurée. Ils demandérent a boire jusqu'a ce que le patron déclarat qu'on fermait. 'Tout ce temps-la, Babbitt éprouvait un désir brutal d'amusements moins innocents. Quand W. A. Rogers, de son ton trainard lui dit: « ...C'que tu dirais d'aller voir des poules? » il accepta impétueusement. Avant de partir, trois d'entre eux prirent secrétement rendez-vous avec la danseuse professionnelle qui répondit : « Oui, oui, bien stir, mon chéri » a tout ce qu'ils demandaient, et qui eut soin de les oublier. En traversant la banlieue de Monarch, en suivant des rues de petites maisons ouvriéres en bois, cellules toutes pareilles, en passant avec bruit dans des quartiers de fabriques qui, dans cette nuit de saoulerie, paraissaient vastes et redoutables, en approchant des lanternes rouges, des pianos mécaniques assourdissants, et des grosses filles au sourire niais, Babbitt eut peur. I] voulut sauter a bas du taxi, mais tout son corps brilait et il grommela: « Trop tard, maintenant, pour reculer! » sentant d'ailleurs qu'il n'en avait aucune envie. Il y eut en route un incident trés comique. Un courtier de 238

Minnemagantic langa : « Monarch est une ville bien plus a la hauteur que Zénith. Vous autres grippe-sous 4 Zénith, vous n'avez pas d'endroits comme ga. » Babbitt était furieux : « Quel affreux mensonge! On trouve tout ce qu'on veut a Zénith. Croyez-moi, nous avons plus de maisons closes, de tavernes et de boites de toute sorte que n'importe quelle ville. » Il comprit qu'on se moquait de lui, voulut se battre, mais oublia tout dans l'essai amoureux le plus décevant qu'il ett fait depuis ses années de collége. Quand, le matin, il rentra a Zénith, il avait 4 moitié satisfait ses velléités de révolte: il était retombé dans un mélange de contentement et de honte. I] se sentait irritable. I] ne sourit méme pas quand W. A. Rogers se lamenta: _ — Oh! ma téte! Sdrement, je subis ce matin la colére céleste. Ecoutez, je sais ce qui est cause de tout. Quelqu'un m/'a fourré de l'alcool dans mon verre hier soir. La famille de Babbitt ne fut jamais au courant de cette fugue, ni personne a Zénith, en dehors de Rogers et de Wing. Lui-méme ne la reconnut jamais officiellement. Si elle eut des conséquences, on ne les a pas découvertes.

CHAPITRE XIV C automne-la, un M. W. G. Harding, de Masion (Ohio) fut nommé Président des Etats-Unis, mais Zénith se passionna moins pour la campagne nationale que pour l'élection locale. Seneca Doane, tout avocat qu'il fait et gradué de |'Université, était candidat 4 la mairie de Zénith avec un programme travailliste alarmant. Pour le combattre, Démocrates et Républicains se mirent d'accord sur le nom de Lucas Prout, fabricant de matelas, bien connu pour ses idées parfaitement raisonnables. M. Prout était soutenu par les banques, la Chambre de commerce, tous les journaux bien pensants et George F. Babbitt. Celui-ci était une autorité reconnue aux Hauteurs Fleuries, mais son quartier était sdr et il aspirait a des luttes plus violentes. La lecture de son papier au Congrés lui avait assuré un commencement de réputation comme orateur, aussi le « Comité Central Républicain Démocratique » lenvoya-t-il dans le septiéme arrondissement et a Zénith-Sud pour haranguer des réunions peu nombreuses d'ouvriers, d'employés et de femmes, embarrassés de leurs droits nouveaux. Il y acquit pendant des semaines une véritable célébrité. De temps a autre, un reporter assistait 4 l'une de ces réunions et les titres — bien que pas trés gros — indiquaient que George F. Babbitt avait été acclamé par une foule enthou240

ie } siaste, et, en homme d’ affaires distingué, avait mis en évidence les mensonges de Doane. Une fois, dans les pages illustrées de |’ Advocate Times du dimanche, figurait une photographie de Babbitt et d’une douzaine d’autres commercants avec cette mention: « Les maitres de la Finance et du Commerce de Zénith qui patronnent Prout. » I] méritait sa réputation. I] faisait une excellente campagne. I] avait la foi: il était certain que Lincoln, s’il efit encore vécu, aurait été Pagent électoral de M. W. G. Harding, 4 moins qu’il ne fait venu a Zénith combattre pour Lucas Prout. II ne troublait pas ses auditeurs par d’absurdes subtilités: Prout représentait le travail honnéte, Seneca Doane la paresse qui réclame, et il fallait choisir. Avec ses épaules larges et sa voix sonore, c’était évidemment un brave type, et, chose si rare, il aimait vraiment ses semblables — et presque méme jusqu’aux plus modestes ouvriers. Ils voulaient qu’ils fussent bien rémunérés, capables de payer des loyers élevés — a condition, bien entendu, de ne pas prétendre diminuer les revenus raisonnables des capitalistes. Ainsi, plein de nobles intentions, et monté a un diapason élevé par la découverte de ses dons oratoires, il devenait populaire parmi les électeurs et se déchainait dans sa campagne, fameux non seulement dans les septiéme et huitiéme arrondissements, mais encore dans certaines parties du seiziéme. Empilés dans son auto, ils se rendaient au Turnverein Hall, dans Zénith-Sud, Babbitt, sa femme, Verona, Ted, ainsi que Paul et Zilla Riesling. Cette salle était au-dessus d’une boutique de confiseur, dans une rue qui retentissait du bruit des tramways et qui sentait l’oignon, le pétrole et le poisson frit. Une nouvelle harangue de Babbitt les remplit tous de satisfaction, y compris Babbitt. — Je ne sais pas comment tu y résistes : parler dans trois réunions le méme soir! dit Paul. Je voudrais étre aussi vigoureux que toi. Et Ted s’adressant a Verona: — Ah! ils’y entend, le vieux pére, 4 mener tous ces gaillardsla par un petit chemin! Des hommes en chemise de satinette noire, la figure fraichement lavée, mais encore quelques traces de saleté sous les yeux, se 241

tenaient sur le large escalier. Babbitt et les siens traversérent poliment leurs groupes et pénétrérent dans la salle blanchie a la chaux, ou, au fond, une estrade supportait un tréne en peluche rouge et un autel peint en bleu, dont usaient la nuit les Grands Maitres et Suprémes Dignitaires d'innombrables loges. Cette salle était comble. Quand Babbitt se fraya un chemin a travers les rangs du public debout, il entendit le précieux hommage : « C'est lui! » Le Président se précipita vers lui avec un émouvant : « L'orateur ? Tout est prét, Monsieur! Heu... voyons... quel nom, Monsieur? » Et, alors, Babbitt déversa des torrents d'éloquence : — Mesdames et Messieurs du seiziéme arrondissement, il y a un homme qui ne peut pas étre parmi nous ce soir, un homme tel qu'il n'y a pas dans !'aréne politique un lutteur plus vaillant: je veux dire notre chef, Phonorable Lucas Prout, porte-étendard de la ville et du comté de Zénith. Puisqu'il n'est pas ici, j'espere que vous me permettrez, en ami et en voisin, fier de partager avec vous le privilége d'étre un habitant de la grande ville de Zénith, de vous dire en toute candeur, honnéteté et sincérité, sous quel jour se présentent les conséquences de cette campagne, décisive aux yeux d'un simple homme d'affaires, d'un homme qui, élevé dans la bienfaisante pauvreté et dans le travail manuel, n'a jamais oublié, méme quand le sort l'a condamné a s'asseoir devant un bureau, ce que c'est, parbleu, que de se lever a cinq heures et demie pour étre a l'usine, le panier du déjeuner dans la main calleuse, quand le sifflet retentit 4 sept heures, a moins que le patron ne vous gratte dix minutes en le faisant sonner plus tét. (Rires.) Pour en arriver aux conséquences essentielles de cette campagne, la grande erreur, formulée par Seneca Doane, qui n'y croit pas luiméme... I] y eut quelques ricanements, de la part de jeunes ouvriers cyniques, étrangers pour la plupart, Juifs, Suédois, Irlandais, Italiens; mais les autres, plus agés, les charpentiers et mécaniciens a cheveux blancs, voités par le labeur, l'acclamérent, et quand il amena sa petite histoire sur Lincoln, leurs yeux se mouillérent... L'air modeste, affairé, il sortit vivement de la salle, escorté de délicieux applaudissements, et partit 4 toute vitesse vers sa troisieme réunion de la soirée. — Ted, si tu conduisais, dit-il, je suis un peu a plat aprés ce 242

discours. Eh bien, Paul, comment ¢a a-t-il marché? Est-ce que je les al eus? — Epatant, merveilleux! Tu as eu un cran de tous les diables. Madame Babbitt était en adoration. — Oh! que cétait beau! Si clair, si intéressant, et de si belles idées! Quand je vous entends parler, je me rends compte que je n'appréciais pas jusqu'ici a leur valeur la profondeur de vos pensées, et ce cerveau, ce vocabulaire que vous avez. C'est magnifique, tout simplement. Verona, par contre, était agacante: — Papa, s'enquit-elle, comment savez-vous que la propriété collective de toutes les nécessités de la vie ne pourra jamais se réaliser ? Madame Babbitt protesta : — Rone, vous pourriez comprendre, il me semble, que quand votre pére est épuisé par un discours, ce n'est pas le moment de lui demander des explications sur des questions si compliquées. Quand il sera reposé, il se fera un plaisir, j'en suis sire, de vous donner tous les éclaircissements. Maintenant tenons-nous tous tranquilles et laissons papa se préparer pour son prochain discours. Songez donc! Juste en ce moment ils se réunissent dans le Temple de Macchabée et nous attendent! D. Lucas Prout et les saines affaires l'emportérent sur M. Seneca Doane et la lutte de classes, et Zénith fut encore une fois sauvé. On offrit 4 Babbitt plusieurs emplois secondaires a distribuer a des parents pauvres, mais il préféra des renseignements anticipés sur l'extension des rues pavées, et une administration reconnaissante les lui fournit. I] fut aussi 'un des dix-neuf orateurs qui furent seuls invités au banquet par lequel la Chambre de commerce célébra le triomphe de la bonne cause. Sa réputation d'orateur étant bien établie, ce fut lui qui prononga l'allocution annuelle au diner de la «Société de la Propriété immobiliére de Zénith ». L' Advocate Times reproduisit ce discours, du moins des fragments d'une importance peu habituelle : « Un des banquets les plus brillants qui aient été donnés récemment a eu lieu hier soir pour la féte annuelle de la « Société 243

de la Propriété immobiliére de Zénith », qui se donnait dans la salle de bal vénitienne de la maison O'Hearn. Le propriétaire, Gil O'Hearn, s'était comme toujours piqué au jeu, et les convives firent honneur a une série de plats dont on ne trouverait |'équivalent nulle part 4 l'ouest de New York, et peut-étre méme pas 1a, et ils firent couler cette plantureuse nourriture avec un breuvage qui éveille l'esprit sans griser, le cidre provenant de la ferme de Chandler Mott, président de la Société et du banquet, qui remplissait ses fonctions avec autant d'esprit que de zéle. « M. Mott souffrant d'un léger mal de gorge, ce fut G. F. Babbitt qui prononga le principal discours. Non content d'esquisser les progrés des titres immobiliers de Torrensing, M. Babbitt s'est exprimé a peu prés en ces termes : « — Au moment ot je me léve pour vous adresser la parole, mon improvisation soigneusement pliée dans la poche de mon gilet, je me souviens de l'histoire des deux Irlandais, Mike et Pat, qui voyageaient dans le Pullman. Tous deux, j'oubliais de le dire, étaient dans la marine de guerre. Mike occupait la couchette du bas et il entendit bient6t un terrible tintamarre dans celle d'en haut; quand il appela pour savoir ce qu'il y avait, Pat répondit : « Stir et certain que je ne pourrai pas dormir de la nuit, du tout, « du tout. Voila huit heures que j'essaie de me fourrer dans ce « sacré petit hamac! » « Eh bien, messieurs, en me levant devant vous, j'éprouve a peu prés la méme chose que Pat, et peut-étre aprés vous en avoir débité pendant quelque temps me sentirai-je si petit que je pourrai me glisser dans un hamac de Pullman sans aucune peine du tout, du tout. « Une chose me frappe, messieurs : chaque année, en cette occasion ou amis et ennemis se réunissent et enterrent la hache de guerre, pour laisser les flots de la bonne camaraderie les porter sur les pentes fleuries de l'amitié, il nous sied, les yeux dans les yeux, épaule contre épaule, comme concitoyens dans la premiére ville du monde, de considérer ot nous en sommes, aussi bien en ce qui nous concerne personnellement qu'en ce qui touche la prospérité générale. « Il est vrai que, malgré nos 361.000, ou, en fait, 362.000 244

habitants, il y a, d'aprés le dernier recensement, aux Etats-Unis, prés d'une vingtaine de villes plus importantes. Mais, messieurs, si au prochain recensement nous n'arrivons pas au moins dixiéme, Je serai le premier a réclamer qu'un exécuteur quelconque m'éte ma chemise et l'avale, avec les compliments de G. F. Babbitt, Esquire. Il peut étre vrai que New York, Chicago et Philadelphie continueront a nous dépasser en étendue. Mais en dehors de ces trois villes, dont le développement est notoirement si excessif que pas un blanc comme il faut, pas un homme aimant sa femme et ses gosses et le bon air que Dieu fait, et heureux de serrer amicalement la main de son voisin, ne voudrait y vivre — et laissez-moi vous dire immédiatement que je n'échangerais pas un lotissement de premier ordre a Zénith contre toute la longueur et la largeur de Broadway ou de State Street — en dehors, dis-je, de ces trois villes, il est évident, pour quiconque comprend les choses, que Zénith est le plus bel exemple de vie et de prospérité américaine que l'on puisse trouver n'importe ou. « Je ne veux pas dire que nous soyons parfaits. Nous avons beaucoup a faire au point de vue de l'extension des boulevards pavés pour automobiles, car, croyez-moi, c'est Vindividu qui posséde, disons de quatre a dix mille dollars par an, avec une auto et une gentille petite famille dans un bungalow 4 la lisiére de la ville, qui fait tourner la roue du progrés. « Voila le type d' homme qui dirige aujourd'hui Amérique; en réalité c'est 'idéal auquel doit tendre le monde entier, si un avenir convenable, bien équilibré, chrétien et hardi est réservé a notre vieille petite planéte. De temps a autre, tout naturellement, je me renverse sur ma chaise pour mesurer de l'ceil, avec une prodigieuse satisfaction, ce robuste citoyen américain. « Notre Citoyen-Idéal, je me le représente avant tout plus affairé qu'un chien de chasse, ne perdant pas un temps précieux a révasser ou a fréquenter les thés et réceptions mondaines, ou a se méler de choses qui ne le regardent pas, mais mettant toute son ardeur 4 son magasin, sa profession ou son art. Le soir, il allume un bon cigare, monte dans le petit omnibus, ou peut-étre maudit son carburateur, et rentre vite chez lui. I] tond sa pelouse ou s'occupe de quelque autre travail pratique, puis se prépare pour le diner. Aprés il raconte une histoire a ses petits, emmene sa 245

famille au cinéma, ou joue quelques parties de bridge, ou lit le journal du soir et, s'il a des goats littéraires, un ou deux chapitres d'un bon roman de |'Ouest, bien mouvementé, peut-étre aussi les voisins entrent-ils le voir et ils causent de leurs amis et des incidents du jour. Enfin, il va joyeusement se mettre au lit, la conscience pure, ayant, pour sa petite part, contribué a la prospérité de la ville et augmenté son compte en banque. « En politique et en religion, ce citoyen raisonnable est V'homme le plus sage du monde, et en art, il a réguliérement un gout naturel qui lui fait toujours mettre la main sur ce qu'il y a de mieux. Dans aucun pays vous ne trouverez autant de reproductions des maitres anciens et de tableaux connus que sur les murs des salons aux Etats-Unis, aucune contrée n'approche de la ndtre pour le nombre des phonographes, qui ne font pas seulement entendre des danses ou des chansonnettes comiques, mais aussi les meilleurs opéras, comme ceux de Verdi, chantés par les artistes qui touchent les plus gros cachets. « Dans les autres pays, l'art et la littérature sont abandonnés a un tas de pauvres diables qui habitent dans des mansardes et vivent d'alcool et de spaghetti, mais en Amérique, l'écrivain ou le peintre qui réussit ne se distingue en rien de n'importe quel homme d'affaires prospére. Pour ma part, je suis trop heureux de constater que Phomme qui a le rare talent d'assaisonner de choses intéressantes ce qu'il nous donne a lire, et qui montre 4 la fois une intention et de la vigueur dans le maniement de ses denrées littéraires, a le moyen de se faire ses cinquante mille dollars par an, de fréquenter les plus gros producteurs sur un pied de parfaite égalité, et de posséder une maison aussi importante et une auto aussi belle que n'importe quel « capitaine d'industrie ». Mais, remarquez-le bien, c'est Vestime que lui témoigne le brave commerg¢ant que je viens de vous peindre qui a rendu cela possible, et vous devez lui accorder autant d'honneur qu'aux auteurs euxmémes. « Enfin, et c'est le plus important, notre « Citoyen standardisé », fit-il célibataire, adore les enfants, et est un défenseur du foyer, qui est la base fondamentale de notre civilisation, depuis toujours et 4 jamais, et la chose qui nous distingue le plus des peuples en décadence de |'Europe. 246

« Je n’ai encore jamais visité l’Europe et, en somme, je ne sais pas si j’y tiens tellement, du moment que nous avons nos puissantes villes et nos montagnes a parcourir, mais, d’aprés ce que je me figure, il doit y avoir par la-bas bon nombre de gens dans notre genre. Et, ma foi, un des Rotariens les plus enthousiastes que jaie jamais rencontrés soutenait les principes du cent pour cent avec des roulements d’r qui sentaient la bonne vieille Ecosse et vous toutes, douces collines de Bobby Burns. Mais en méme temps, une chose qui nous distingue de nos bons fréres, les arrivistes de Pautre cété de l’eau, c’est qu’ils sont disposés 4 compter beaucoup sur les snobs, les journalistes et les politiciens, tandis que ’homme d’affaires américain moderne sait parler net pour lui-méme, et faire comprendre clairement qu’il entend manceuver les commandes. II n’a pas besoin de faire appel a un salarié prétentieux, quand il a a répondre aux critiques entortillées de la vie saine et effective. I] n’est pas muet comme [était le négociant vieux jeu, il a son vocabulaire et sait frapper ot il faut. « En toute modestie, je me présente ici comme homme d’affaires représentatif, et je vous dis doucement a Voreille: « Voila nos gens, voila les caractéristiques du citoyen amé« ricain standardisé, voila la nouvelle génération des nétres: « des gaillards qui ont du poil sur la poitrine, le sourire dans les « yeux et des machines a calculer dans leur bureau. Pas de « fanfaronnades, mais nous avons bonne opinion de nous-mémes, «et si nous ne vous plaisons pas, ouvrez lceil... il est plus « prudent de vous mettre a l’abri avant que le cyclone balaye la « ville. » « Voila! A ma facon, bien gauche, j’ai essayé d’esquisser le portrait du « vrai male », du gaillard qui a du chic et du cran. Et c’est parce que Zénith en compte une forte proportion de ce genre que c’est la plus solidement établie, la plus considérable de nos villes. New York aussi a ses milliers de « vrais types », mais il est infesté par d’innombrables étrangers (Chicago et San Francisco de méme). Oh! nous avons tout un livre d’or de villes, Détroit et Cleveland, avec leurs usines fameuses, Cincinnati qui produit tant de machines-outils et de savons, Pittsburg et Birmingham avec leurs aciers, Kansas-City et Minneapolis et Oklahoma qui ouvrent leurs portes opulentes au sein de plaines de céréales semblables a 247

Océan, et d'innombrables cités magnifiques, sceurs de celles-ci, car au dernier recensement, il n'y avait pas moins de soixante-huit superbes villes américaines de plus de cent mille habitants. Et toutes ces villes tiennent ensemble pour l'autorité et la vertu contre les idées étrangéres et le communisme, Atlanta avec Hartford, Rochester avec Denver, Millwaukee avec Indianopolis, Los Angeles avec Scranton, Portland (Maine) avec Portland (Oregon). Un bon esprit bien vif de Baltimore, de Seattle ou de Duluth est le frére jumeau de tout camarade booster de Buffalo ou d'Akron, de Fort-Worth ou d'Okaloosa. « Mais c'est ici, 4 Zénith, au foyer des hommes virils, des femmes vraiment femmes et des enfants bien doués, que vous trouvez la plus grande proportion de ces braves gens, et c'est ce qui fait d'elle une ville 4 part, c'est pour cela qu'on se souviendra de Zénith dans l'histoire comme ayant mis en train une civilisation qui durera encore quand les anciens moyens de tuer le temps auront a jamais disparu, et que le jour de l'effort sérieux et efficace aura brillé sur le monde entier. « Le temps viendra, je l'espére, ot: on cessera de ne mettre en honneur qu'un tas de vieux bonnets de nuit européens mangés aux vers, couverts de moisissures, démodés, et ot on accordera la confiance qu'il mérite au fameux esprit de Zénith, a cette résolution nettement combative de remporter le succés, qui a rendu la chére petite « Cité chic » célébre dans tous les pays, sous tous les climats ot l'on connait le lait condensé et les boites en carton. Croyez-moi, le monde s'est trop longtemps prosterné devant ces pays usés qui ne produisent rien que des cireurs de bottes, des décors et des liqueurs, qui n'ont pas une salle de bains par cent habitants, et ne savent pas distinguer le grand-livre d'une boite a fiches, et le moment est venu pour le Zénithien de serrer les dents et de montrer ce qu'il sait faire. « Je vous le déclare, Zénith et ses villes sceurs sont en train de produire une nouvelle forme de civilisation. Il y a plus d'une ressemblance entre Zénith et ces autres cités, et j'en suis rudement content! L'extraordinaire développement et la juste standardisation des magasins, bureaux, rues, hétels, vétements et journaux dans tous les Etats-Unis montrent a quel point notre type est fort et résistant. 248

« J’ai toujours plaisir 4 me rappeler un morceau que Chum Frink a écrit pour les journaux sur ses tournées de conférences. Beaucoup d’entre vous le connaissent bien, sans doute, mais, si vous le permettez, je vais me risquer a vous le lire. C’est un de ces poémes classiques comparable a Si de Kipling ou a L’Homme qui en vaut la peine de Ella Wheeler Wilcox, et j’en porte toujours un exemplaire dans mon carnet : « Quand je suis sur la route, poéte chargé de mon ballot de colporteur, Je chante dordinatre une chanson joyeuse, puis je prends une chique et poursuis ma course, offrant mes beaux échantillons de doux et clair soleil, marque Cheero, et répandant mes vues optimistes et mes séries de facéties et bons mots dans les lyceums et autres clubs, ceux des Rotariens ou de Kiwanis, et j’at le sentiment de ne pas ressembler a tant d’autres imbéciles. Alors le vieux major Silas Satan, ce malicteux coquin qui guette toujours, tortille vivement sa queue et se met bien vite a sa sale besogne. Il me donne le cafard, al me reléve les cheveux en arriére, je me sens, par sa faute, plus isolé qu’un chien le dimanche, quand tout le monde est parti. Et en ce cas, par Dieu, jaimerais mieux ne jamais étre un conférencter, circulant en autos magntfiques et fumant des cigares a cinquante cents, et Jat envie de ne plus jamais voyager, je désire simplement étre de retour chez mot, y manger des crépes, du hachis et du jambon, avec des gens qui savent qui je suis. « Mais quand j’éprouve cette impression de solitude, je cherche tout simplement le meilleur hétel, en quelque ville que je sots, Saint-Paul, Toledo ou K. C., ad Washington, Schenectady, a Louisville ou Albany. Et dans cette auberge, je me figure que je suis rentré chez mot. Si je restais longtemps sous ce charme, devant cet hétel de premiére classe, qui aime a nourrir les mustciens d’un grand cinéma situé en face, st je regardais autour de mot, et me demandais dans quelle ville je suis, je jure que je ne pourrats le dire. Car tout le monde serait aussi élégant, porterait les mémes jolis coutils que chez mot, et toutes les reines auratent des chapeaux coquets, tous les hommes en cercle débiteraient sans cesse, j’en jurerais, sur les autos, la politique et autres balivernes, et sur les joueurs de baseball fameux, les mémes joyeuses banalités que les gens de bon ton échangent dans la ville que yhabite. « Puts en entrant dans cet hétel, je dirats, aprés un regard circulaire : « Bien! bien! » Car il y auratt le méme ktosque a journaux, les mémes magazines et les mémes bonbons, les mémes marques fameuses de tabac, que je trouve chez mot, j’en suis str. Et en voyant la bande joyeuse arriver, la 249

démarche légere, pour déjeuner et s°installer, en pimpantes totlettes, devant de grands plats de frites a la frangaise, alors je me dresserais et Je crierats : « Fe ne suis jamais sorti de chez moi! » Et tout heureux je m'assiérats a cété de quelque gaillard en melon brun,sur une chatse couverte de peluche, et je lui murmurerais bien vite : « Hello, Bill, dites-mot, mon bon vieux, comment se comportent vos valeurs ? » Et nous nous lancerions, en bons copains, a bavarder, comme des filles écervelées dans leur Ford, sur le temps, sur la maison et sur nos femmes, devenus fréres pour toute la vie. Ainst quand Sam Satan vous donne des idées noires, mon bon amt, voila ce qu'il faut faire a mon sens, car dans ces Etats, partout ow vous allez, vous ne quittez jamais votre cher foyer. » « Oui, messieurs, ces autres villes sont nos véritables partenaires dans le grand jeu de la vie. Mais ne nous trompons pas a ce sujet. Je prétends que Zénith est le meilleur partenaire de tout le groupe, celui qui se développe le plus vite. Vous me pardonnerez, jespére, de vous donner quelques statistiques a l'appui de mon affirmation. Si ce sont de vieilles connaissances pour certains d'entre vous, pourtant les avis de réussite, comme les bonnes nouvelles de la Bible, ne sont jamais désagréables aux oreilles d'un véritable lutteur, si souvent qu'on lui répéte la charmante histoire. Tout individu intelligent sait que Zénith fabrique plus de lait condensé et de créme, plus de cartons et d'appareils d'éclairage qu'aucune autre ville des Etats-Unis, sinon du monde entier. Mais on sait moins, en général, que nous arrivons également second dans la fabrication du beurre en paquets, sixiéme dans immense domaine de |'automobile, et environ troisiéme pour le fromage, les outils a travailler le cuir, les toitures goudronnées, les aliments pour le premier déjeuner et les salopettes! « Notre grandeur, néanmoins, ne consiste pas seulement dans une prospérité effective, mais aussi dans cet esprit public, dans cet idéalisme, cette fraternité, tournés vers l'avenir, qui ont toujours caractérisé Zénith depuis sa fondation par nos péres. Nous avons le droit, et méme j'ose dire le devoir, envers notre belle ville de proclamer dans le monde entier la vérité sur nos Ecoles supérieures, remarquables par leur organisation matérielle, ot rien ne manque, et par le meilleur systeme de ventilation que posséde aucune école, sans exception, dans notre pays; sur nos 250

—— magnifiques hétels tout récents et nos banques, avec leurs peintures et marbres sculptés, et sur la Seconde Tour Nationale, le building pour bureaux, le second en hauteur de toutes les villes d'Amérique. Si j'ajoute que nous avons un nombre incomparable de milles de rues pavées, des salles de bains, le nettoyage par le vide, et tous les autres signes extérieurs de la civilisation, que notre bibliothéque et notre musée sont bien entretenus et logés dans des batiments spacieux et appropriés, que l'ensemble de nos parcs est plus qu'a la hauteur, avec ses belles routes carrossables, ornées de pelouses, de buissons et de statues, je ne ferai que donner un apercu de la grandeur infinie de Zénith a tous les points de vue. « Je crois cependant avoir gardé le meilleur pour la fin. Si je vous rappelle que nous avons une automobile par cinq habitants et 7/8 de la ville, je donne un renseignement pratique et d'une solidité a toute épreuve sur le genre de progrés et d'ouverture d'esprit qui est synonyme de Zénith. « Mais sur la route de la justice on ne rencontre pas que des roses. Avant de terminer, je dois appeler votre attention sur un probléme que nous avons a envisager l'année qui vient. La pire menace pour un gouvernement raisonnable ce n'est pas le socialiste avoué, mais une masse de laches qui travaillent sous main : ces gens a longs cheveux qui s'intitulent « libéraux » ou « radicaux » ou « non-partisans » ou « intellectuels », et Dieu sait de combien d'autres faux noms! Ce sont des maitres, des professeurs irresponsables qui composent la plus grande partie de cette clique, et j'ai honte de dire que certains d'entre eux sont dans les facultés de notre grande Université! L'U. est mon Alma mater et je suis fier de me proclamer son nourrisson, mais il y a la certains éducateurs qui semblent croire que nous devrions confier la direction de la nation a des vagabonds et a des révolutionnaires. « Ces profs-la sont les serpents qu'il faut écraser, eux et toute leur engeance. Le commergant américain pardonne généreusement une faute, mais il y a une chose qu'il exige de tous les professeurs, conférenciers et journalistes: si nous les payons avec notre bon argent, il faut qu'ils nous soient utiles en vendant de 'énergie et en encourageant par leurs appels la prospérité rationnelle. Et puisque nous nous occupons de ces bavards, de ces esprits critiques et pessimistes, de ces cyniques professeurs de 251

PUniversité, permettez-moi de vous dire que, durant la brillante année qui vient, il est autant de notre devoir d'user de notre influence pour faire chasser ces coquins, qu'il en est de vendre toutes les propriétés et d'amasser toutes les piéces d'or que nous pourrons. « Quand cela sera fait seulement, nos fils et nos filles verront que l'idéal de la virilité et de la culture américaine, ce n'est pas un tas de gaillards en train de se chamailler sur leurs mérites et leurs torts, mais un brave gargon qui craint Dieu et qui se pousse, qui réussit, grace 4 deux bons poings, appartenant a une église a laquelle il témoigne zéle et piété, affilié aux Boosters, aux Rotariens, ou aux Kiwanis, aux Elans ou aux Hommes Rouges, aux Chevaliers de Colomb, ou a l'une des nombreuses organisations de bons et joyeux compéres, rieurs, blagueurs, actifs, énergiques, préts a donner un coup de main, s'amusant ferme et travaillant dur, et qui, pour répondre a ses détracteurs, a une bottine a bout carré qui apprendra aux grinchus et aux jolis freluquets a respecter le male et a se mettre en campagne pour soutenir l'Oncle Samuel, U.S. A.!» Babbitt promettait de devenir un orateur apprécié. Il régala un fumeur, du Club des hommes de l'église presbytérienne de Chatam Road, d'histoires en dialectes irlandais, yiddish et chinois. Mais nulle part il ne se révéla plus nettement comme un citoyen éminent que dans la conférence qu'il fit sur « Les points essentiels dans la propriété immobiliére », au cours sur les méthodes de vente 4 ?Y. M. C. A. de Zénith. L' Advocate Times en fit un compte rendu si complet que Vergil Gunch dit a Babbitt: — Vous devenez un des orateurs les plus cotés de la ville. Je ne peux pas ouvrir un journal sans y lire quelque chose sur votre éloquence bien connue. Tout ce battage devrait amener une masse d'affaires a votre bureau. Bien joué! Ne lachez pas ca! — Allons, ne vous fichez pas de moi », dit mollement Babbitt, mais a cet hommage de Gunch, qui avait lui-méme une jolie réputation d'éloquence, il s'*épanouit délicieusement et se demanda comment, avant ses vacances, il avait pu douter de la joie qu'on éprouve a étre un personnage important.

CHAPITRE XV Sz ascension vers la grandeur n'alla pas sans quelques faux pas désastreux. La renommeée ne valut pas aux Babbitt l'avancement social quwils méritaient. Ils ne furent invités ni au Club champétre Tonawanda ni aux bals de Union. Babbitt, pour sa part, déclarait avec irritation « qu'il se moquait pas mal de tous ces faiseurs d'embarras, mais que sa femme aimerait assez figurer sur la liste des « Parmi les invités, remarqué... ». I] attendait avec nervosité le diner universitaire de sa classe et une soirée de furieuse intimité avec des personnalités de premier plan comme Charles Mac Kelvey, l'entrepreneur millionnaire, Max Kruger, le banquier, Irving Tate, le fabricant d'outils, et Adelbert Dobson, le décorateur d'intérieurs a la mode. Théoriquement il était leur ami comme il l'avait été au collége, et quand il les rencontrait ils Yappelaient toujours « Georgie », mais cela n'arrivait pas souvent, semblait-il, et ils ne l'invitaient jamais a diner (au champagne et avec un maitre d'hétel) dans leurs demeures de Royal Ridge. Durant toute la semaine qui précéda ce diner de promotion, il se dit : « I] n'y a aucune raison maintenant pour que nous ne devenions pas de vrais copains ». 253

Comme tous les divertissements bien américains et les effusions spirituelles, le diner des étudiants de la promotion 1896 était consciencieusement organisé. Le comité tapait sur le clou, comme une corporation de marchands. Une fois par semaine ils envoyaient un rappel : Aide-mémoire n° 3 Cher camarade, serez-vous des nétres au repas amical le plus animé que les nourrissons de la bonne vieille U aient jamais connu? Les étudiantes de o8 étaient au nombre de 60°/,. Allons-nous, nous les hommes, nous laisser battre par ces jupons? Allons, camarades, montrons un véritable enthousiasme et travaillons tous ensemble a faire le diner le plus brillant gu'on ait jamais vu. Menu délicat, bréves causertes powwrées, et échange de souvenirs des jours les plus éblouissants, les plus heureux de la vie. Le diner se donnait dans un salon particulier du club de Union. Ce club était un édifice sombre, trois vieilles maisons prétentieuses réunies en une seule, et le vestibule d'entrée faisait penser a une cave 4 pommes de terre. Pourtant, Babbitt, que ne troublait pas la magnificence du Club Athlétique, était embarrassé en entrant. I] fit un signe de téte au portier — un négre a l'ancienne mode, |'air fier sous son habit bleu a boutons d'or — et traversa la piéce en cherchant a se donner l'allure d'un membre du cercle. Soixante camarades étaient venus a ce diner. Ils formaient des flots et des remous dans le hall, encombraient l'ascenseur et les coins du salon particulier. Ils s'efforgaient d'étre intimes et pleins d'entrain. Is se revoyaient les uns les autres, exactement comme au temps du collége, de naifs jouvenceaux, dont les moustaches actuelles, la calvitie, le ventre et les rides n'étaient que de joyeux postiches qui les déguisaient pour un soir. — Tu n'as pas changé d'un iota », se disaient-ils en s'émerveillant. A ceux qu'ils ne reconnaissaient pas, ils disaient : « Ah! c'est bon de te revoir, mon vieux. Et qu'est-ce que tu... tu fais toujours la méme chose? » Sans cesse, quelqu'un langait des acclamations joyeuses ou une chanson de collége, qui s'éteignaient bien vite dans le silence. 254

Ils avaient beau vouloir se montrer démocratiques, ils se divisaient en deux clans : ceux qui étaient en tenue de soirée et les autres. Babbitt — tout ce qu'il y a de plus en tenue de soirée — allait d'un groupe 4 l'autre. II avait beau étre, presque ouvertement, en quéte de nouvelles relations sociales, il chercha d'abord Paul Riesling, qu'il trouva seul, élégant et silencieux. Paul soupira : — Je ne vaux rien pour tous ces serrements de mains et ces formules creuses, ces « Regarde un peu qui est 1a... » . — Voyons, Paulibus, laisse-toi un peu aller, sois de bonne humeur. Nous avons 1a les meilleurs gargons du monde. Tu as l'air tout chose... Qu'est-ce qu'il y a? — Oh! comme d'ordinaire : du tirage avec Zilla. — Allons, viens, mélons-nous aux camarades et oublions nos ennuis. Il garda Paul prés de lui, mais se dirigea vers le coin ot Charles Mac Kelvey, comme un soleil, réchauffait ses admirateurs de ses rayons. Mac Kelvey avait été le héros de la promotion 96, non seulement comme capitaine de football, lanceur du marteau, mais aussi comme orateur dans les débats, et par ce que PUniversité considérait comme l'instruction. I] avait fait son chemin, s'était emparé de la Société de construction, naguére propriété des Dodsworth, la famille de pionniers la plus estimée de Zénith. Il avait construit des capitoles, des gratte-ciel, des terminus de voie ferrée. Les épaules lourdes, la poitrine large, il n'avait pourtant rien d'indolent. I] avait dans le regard un calme, dans la parole une douceur coulante qui intimidaient les politiciens et mettaient les reporters sur leurs gardes; en sa présence, le savant le plus intelligent, l'artiste le plus sensible se sentaient amoindris, peu hommes du monde et mal mis. I] se montrait, surtout pour influencer des législateurs ou engager des espions pour surveiller ses ouvriers, magnifique, plein d'aisance et d'amabilité. I] avait les allures d'un baron: c'était un vrai pair dans l'aristocratie américaine qui se constitue rapidement, et il ne le cédait qu'aux vieilles familles superbes. (A Zénith, « vieille famille » désigne toutes celles qui y sont arrivées avant 1840.) Sa puissance était d'autant plus grande qu'il n'était retenu par aucun scrupule, 2595

ni par le vice, ni par la vertu des plus anciennes traditions puritaines. 25a: Mac Kelvey, pour le moment, étalait une gaieté paisible au milieu des grands personnages, manufacturiers et banquiers, proprictaires, avocats ou chirurgiens, qui avaient un chauffeur et qui allaient en Europe. Babbitt se glissa parmi eux. Il aimait le sourire de Mac Kelvey autant que les avantages mondains que vous assurait sa faveur. Si, 4 coté de Paul, il se sentait important et protecteur, avec Mac Kelvey il se sentait un petit personnage en adoration devant lui. Il entendit Mac Kelvey dire 4 Max Kruger le banquier: — Qui, nous recevrons Sir Gerald Doak. » — La passion démocratique de Babbitt pour les titres en fut ravie. — « Tu sais, Max, c'est un des principaux magnats du fer en Angleterre... Trés grosse fortune... Tiens, hello, Georgie! Dis donc, Max, George Babbitt devient plus gros que moi. » Le Président criait : — Asseyez-vous, mes chers camarades. — Y allons-nous, Charley? demanda Babbitt a Mac Kelvey, sans avoir lair d'y attacher d'importance. — Parfait. Hello, Paul! Comment va? Et ce violon? Tu as une place spéciale en vue, George? Viens, prenons des siéges... Viens aussi, Max. Georgie, j'ai lu des éloges de tes discours pendant la campagne électorale... Belle besogne! Des lors, Babbitt se serait jeté au feu pour lui. I fut trés occupé pendant tout le diner, tantét a dérider Paul un peu rudement, tantot a lancer a Mac Kelvey des : « J'ai appris que tu vas construire des jetées 4 Brooklyn »... tant6t remarquant de quel air d'envie les ratés de la classe, qui formaient 4 part un groupe piteux, levaient les yeux sur lui qui frayait avec la noblesse, et se complaisait maintenant dans un entretien mondain avec Mac Kelvey et Max Kruger. Ils parlaient d'un « bal de la Jungle » pour lequel Mona Dodsworth avait décoré ses salons avec des milliers d'orchidées; ils causaient, sur un ton de détachement fort bien imité, d'un diner 4 Washington ot Mac Kelvey avait rencontré un sénateur, une princesse des Balkans et un major-général anglais. Mac Kelvey appelait la princesse « Jenny » et ne cachait pas quwil avait dansé avec elle. 256

Babbitt était impressionné, mais pas assez écrasé de respect pour ne rien dire. Si ces gens-la ne l'invitaient pas a diner, il avait maintenant Vhabitude de parler a des présidents de banque, aux membres d'un congrés, a des femmes qui recevaient des poétes. I] se montrait avec Mac Kelvey enjoué et plein d'égards. — Dis donc, Charley, tu te rappelles, en premiére année, comme nous avions affrété une guimbarde pour filer 4 Riverdale voir le spectacle que madame Brown avait coutume d'y donner? Et tu te souviens comme tu as rossé ce garde champétre qui voulait nous fourrer dedans, et que nous avions chipé l'enseigne d'un tailleur pour aller l'accrocher a la porte du professeur Morrisson ? Ah! sacrebleu, c'était le bon temps! Mac Kelvey le reconnut, c'était le bon temps! Babbitt en était arrivé a: « Ce ne sont pas les études que l'on fait au collége qui comptent, ce sont les amitiés qu'on y noue », quand les convives placés au haut bout de la table entonnérent une chanson. I] attaqua Mac Kelvey. — Quel dommage, heu... oui, quel dommage de ne jamais se voir parce qu'on a des champs d'activité différents! J'ai eu tant de plaisir 4 causer du bon vieux temps. I] faudra que tu viennes diner un soir avec madame Mac Kelvey. D'un ton vague: — Qui, certainement. — J'aimerais te parler du développement des propriétés par la-bas, du cété de tes entrepéts de Grantsville. Je pourrais peutétre te donner quelques tuyaux intéressants. — Admirable! I] faut que nous dinions ensemble, Georgie. Fais-moi signe. Et nous serons ravis de te voir a la maison avec ta femme. Le ton de Mac Kelvey était beaucoup moins vague. Alors la voix du Président, cette voix prodigieuse qui jadis les avait soulevés pour lancer un défi aux partisans de Ohio ou du Michigan ou de !'Indiana, jeta un appel: — Allons, wombats!! Tous ensemble pour le long hurlement! Babbitt sentit que la vie ne serait jamais plus belle pour lui 1. Animal australien qui ressemble a un petit ours.

qu’en ce moment ou, avec Paul Riesling et le héros Mac Kelvey qu’il venait de retrouver, il méla sa voix aux autres pour crier: Baaaaaattle-axe Get an axe, Bal-axe Get naxe. Who? Who? The U! Hooroo ! Les Babbitt invitérent les Mac Kelvey a diner au début de décembre et ceux-ci non seulement acceptérent, mais, aprés avoir fait changer une ou deux fois le jour, vinrent en effet. Les Babbitt discutérent 4 fond les détails du diner, depuis lachat d’une bouteille de champagne jusqu’au nombre d’amandes salées 4 mettre devant chaque convive. Ils examinérent tout spécialement la question des autres invités. Finalement, Babbitt en tint pour faire profiter Paul Riesling de la compagnie de Mac Kelvey. « Ce bon vieux Charley, insista-t-il, préféra Paul et Verg Gunch a quelque poseur prétentieux.» Mais madame Babbitt Pinterrompit avec un « Oui, peut-étre... je vais tacher d’avoir des huitres de Lynnhaven », et quand tout fut réglé, elle invita le docteur J. T. Angus, loculiste, et un lugubre et respectable avocat du nom de Maxwell, avec leurs femmes trop parées. _ Ni Angus ni Maxwell ne faisaient partie des Elans ni du Club Athlétique, ni Pun ni l’autre n’avaient jamais appelé Babbitt « frére » ou ne lui avaient demandé son avis sur les carburateurs. Les seules « gens possibles » qu’elle efit invités, disait son mari rageur, étaient les Littlefield, et Howard, par moment, devenait a tel point Phomme des statistiques que lui Babbitt aspirait 4 se rafraichir en entendant Gunch lui lancer un de ses « Eh bien, vieux marron sculpté, qu’est-ce que vous me dites de beau? » Immédiatement aprés le déjeuner, madame Babbitt commenga a mettre le couvert pour le diner, qui était pour sept heures et demie, et Babbitt, par ordre, rentra 4 quatre heures. Mais on ne trouva rien a faire pour lui et, par trois fois, madame Babbitt gronda : « ‘T’achez donc de ne pas étre toujours dans nos jambes! » Il se tint sur la porte du garage, la lévre tombante, souhaitant que 258

. Littlefield, Sam Doppelbrau ou n’importe qui vint lui parler. Il apergut Ted qui tournait furtivement le coin de la maison. — Qv’y a-t-il, mon petit? demanda Babbitt. — C’est vous, vieux paternel? Bon sang, m’man est certainement sur le sentier de la guerre. Je lui ai insinué que Rone et moi nous aimerions autant ne pas étre admis a la féte de ce soir, et elle m’a mordu. Et elle dit qu’il faut que je prenne un bain. Mais, écoutez, les Babbitt males vont en ouvrir des yeux ce soir! Le petit Théodore en habit noir! » « Les Babbitt males! » Ce mot réjouit Babbitt; il passa son bras sur les épaules de son fils, et souhaita que Paul Riesling eat une fille pour que Ted pit |’épouser. — Qui, ta mére est un peu agitée et bondissante, dit-il, et ensemble ils rirent, et ensemble soupirérent, puis rentrérent docilement s*habiller. Les Mac Kelvey arrivérent avec moins d’un quart d’heure de retard. Babbitt espéra que les Doppelbrau verraient la conduite intérieure des Mac Kelvey et leur chauffeur en livrée attendant devant la porte. Le diner était trés réussi et trés abondant, et madame Babbitt avait sorti les candélabres d’argent de sa grand-mére. Babbitt s’'appliqua ferme et fut trés sage: il ne débita aucune des plaisanteries qu’il avait envie de placer, il écouta les autres. I] langa Maxwell avec un retentissant : « Racontez-nous votre voyage a Yellowstone. » Il fit des compliments, énormément de compliments. I] trouva moyen de déclarer que le docteur Angus était un bienfaiteur de ’humanité, Maxwell et Howard Littlefield de profonds érudits, Charles Mac Kelvey un exemple propre a entrainer les jeunes gens ambitieux, et madame Mac Kelvey lornement des cercles mondains de Zénith, de Washington, de New York, de Paris et autres lieux. Mais il ne réussit pas a les dégeler. C’était un diner qui manquait d’4me. Sans que Babbitt pat s’expliquer pourquoi, un poids pesait sur eux et ils parlaient laborieusement et a contrecoeur. Il se consacra particuliérement a Lucile Mac Kelvey ayant bien soin de ne pas regarder ses adorables épaules blanches, et le ruban de soie fauve qui soutenait sa robe. 299

— Je suppose que vous retournerez bientét en Europe, suggéra-t-il. — Jaimerais bien aller passer quelques semaines 4 Rome. — Ony voit, j'imagine, quantité de tableaux, de curiosités de toute sorte, sans parler de la musique? ; — Non, j'y vais surtout pour une chose : ily a une petite trattoria, via della Scrofa, o4 on mange les meilleurs fettuccine du monde. — Ah! je... oh oui, ce doit étre délicieux d'y goiter, oui. A dix heures moins le quart, Mac Kelvey découvrit, 4 son and regret, que sa femme avait la migraine. Pendant que Babbitt P'aidait a endosser son pardessus il lui dit gaiement : — Il faudra déjeuner ensemble de temps 4 autre et parler du passé. Quand tous se furent retirés a dix heures et demie, Babbitt s'adressant 4 sa femme déclara: — Charley m'a dit qu'il avait passé une soirée charmante et qu'il faudra que nous déjeunions... qu'ils voulaient nous avoir a diner chez eux d'ici peu. — Oh! ajouta-t-elle, ¢'a été une de ces soirées tranquilles qui sont souvent bien plus agréables que ces réunions bruyantes ot tout le monde parle a la fois sans qu'on puisse s'amuser vraiment et avec calme. Mais de son lit sur la véranda il l'entendit pleurer doucement, désespérément. Pendant un mois ils surveillérent les « mondanités » dans les journaux, attendant une invitation a diner. Comme hétes de Sir Gerald Doak, les Mac Kelvey étaient cités en téte pendant toute la semaine qui suivit le diner Babbitt. Zénith recevait avec enthousiasme Sir Gerald, venu en Amérique pour y acheter du charbon. Les journaux lui prenaient des interviews sur la prohibition, 'Irlande, le chémage, l'aviation navale, le cours des changes, l'usage du thé opposé a celui du whisky, la psychologie de la femme américaine, et la vie intime des familles anglaises en province. Sir Gerald paraissait avoir entendu parler de toutes ces questions. Les Mac Kelvey lui offrirent un diner cinghalais, et miss Eleonora Pearl Bates, rédactrice des mondanités de l Advocate Times, se surpassa. Babbitt, au premier déjeuner, lut a haute voix ce morceau : 260

« Décoration originale et orientale, menu rare et délicat, invités de marque, mattresse de maison délicieuse et maitre fameux : jamais Zénith n'a vu une réception si recherchée que le diner de Ceylan, suivi de bal, offert hier soir par monsieur et madame Mac Kelvey en Vhonneur de Sir Gerald Doak. Fe crots, ayant eu le précieux privilége de voir cette décoration exotique et féerique, que rien, a Monte-Carlo ou dans les milieux diplomatiques les plus selects, n'a jamais été plus merveilleux. Ce n'est pas sans raison que Xénith se fait rapidement la réputation d'étre la ville la plus raffinée de notre pays. « Bien qu il soit trop modeste pour le reconnaitre, Lord Doak donne a notre élégant quartier un cachet qu'il n'a pas eu depuis la visite d jamais mémorable du duc de Sittingbourne. Il n'appartient pas seulement a la pairie anglaise, tl est aussi, dit-on, a la téte de Vindustrie métallurgique en Angleterre. Il est originaire de Nottingham, séjour favori de Robin Hood, devenue aujourd' hut, nous apprend Lord Doak, une ville moderne et bien vivante de 275.573 habitants, importante par ses fabriques de dentelles et autres, et nous atmons a penser que dans ses veines coule du sang a la fows virilement rouge et délicatement bleu de Vancien Lord et généreux aventurier Robin des Bots. « L'adorable madame Mac Kelvey n'a jamais été plus séduisante gwhier soir dans sa robe de tulle noir éclatrée par de ravissants rubans d'argent et, a sa jolie taille, un bouquet de brillantes roses Aaron Ward. » Babbitt dit vaillamment : — Jeespére qu'ils ne nous inviteront pas a rencontrer ce phénoméne de Lord Doak. C'est un sacré spectacle. J'aime bien mieux un gentil petit diner bien tranquille avec Charley et sa femme. Au Club Athlétique ce fut l'objet d'amples discussions. — Je suppose, dit Sidney Finkelstein, que désormais nous serons tenus d'appeler Mac Kelvey « Lord Chaz ». — Rien ne montre mieux, ruminait Howard Littlefield, cet ami de la précision, 4 quel point il est difficile pour certaines gens de faire les choses correctement. Ici on appelle ce personnage « Lord Doak » quand on devrait dire « Sir Gerald ». Babbitt fut émerveillé : — Ah! vraiment! Tiens, tiens! « Sir Gerald » hein? C'est 261

comme cela qu’on appelle ces gens-la, hein? Eh bien, monsieur, je suis content de savoir ¢a. Par la suite il disait 4 ses agents : — Crest plus dréle que tout de voir comment certaines gens, uniquement parce qu’ils ont la chance d’avoir un gros sac, reg¢oivent des étrangers fameux sans avoir la moindre idée de la fagon dont il faut les appeler pour qu’ils se sentent chez eux. Ce soir-la, en rentrant chez lui, il croisa Pauto de Mac Kelvey et vit Sir Gerald, un gros Anglais teutonique au teint vermeil, 4 l’ceil vif, auquel quelques poils de moustache jaune donnaient un air triste et hésitant. Babbitt passa lentement, oppressé par un sentiment futile: il avait soudain la conviction inexpliquée, mais horrible, que les Mac Kelvey se moquaient de lui. I] trahit sa dépression par la violence avec laquelle il déclara a sa femme: — Les gens qui se consacrent réellement aux affaires n’ont pas de temps a perdre avec une bande comme celle des Mac Kelvey. Ces niaiseries mondaines, c’est comme n’importe quel autre dada: quand on se lance la-dedans, on n’en sort plus. Mais je ne suis pas faché d’avoir occasion de leur faire une visite avec vous et les enfants, au lieu de courir stupidement aprés ces cérémonies. Ils ne reparlérent plus des Mac Kelvey. I] était bien pénible d’avoir a penser, dans cette période de soucis, aux Overbrook. Ed Overbrook, camarade de classe de Babbitt, n’avait pas réussi. I] avait une nombreuse famille et une petite affaire d’assurance dans le faubourg de Dorchester. Les cheveux gris, maigre, c’était un personnage sans importance, et il en avait toujours été ainsi. Il était de ceux que, dans un groupe quelconque, on oublie de présenter, puis qu’on présente enfin avec un enthousiasme exagéré. I] avait apprécié au collége la bonne camaraderie de Babbitt, et depuis ne cessait d’admirer sa situation dans les affaires immobiliéres, sa maison magnifique, ses merveilleux vétements. Babbitt en était heureux, mais en méme temps agacé, parce qu'il avait une impression de responsabilité. Au diner de promotion, il avait vu le pauvre Overbrook dans un 262

a i) ii 7 complet de serge bleue luisant, debout dans un coin, l'air timide, avec trois autres ratés. II était allé a lui et, cordialement : — Hello, jeune Ed! J'entends dire que c'est toi qui, 4 présent, fais toutes les assurances de Dorchester. Rude besogne! Ils se rappelérent le bon vieux temps, quand Overbrook faisait des vers. Celui-ci embarrassa Babbitt en lachant brusquement: — — Ecoute, Georgie, ca me désole de penser comme nous restons chacun de notre cété. Je voudrais bien vous avoir a diner un soir, toi et ta femme. Babbitt cria: — Parfait, bien stir! Fais-moi signe. Et ma femme et moi nous serons ravis de vous avoir a la maison. Il Pavait oublié, mais malheureusement Ed Overbrook n'en fit pas autant. A plusieurs reprises, il téléphona 4 Babbitt pour Pinviter a diner. — Nous ferions aussi bien de nous en débarrasser, grommela Babbitt a sa femme. Mais n'étes-vous pas stupéfaite de voir a quel point ce pauvre diable ignore les régles les plus élémentaires de l'étiquette? Me téléphoner au lieu de nous faire écrire par sa femme une invitation dans les formes! Ma foi, je crois que nous voila pincés. C'est Pembétement avec toutes ces simagrées de camaraderie. I] accepta la prochaine invitation plaintive d'Overbrook pour un soir, 4 deux semaines de 1a. Un diner pour dans deux semaines — méme un diner de famille — ne parait jamais si effrayant, jusqu'au jour ot les deux semaines ont coulé de fagon stupéfiante et ot l'on arrive, consterné, a l'heure menagante. II fallut changer la date, 4 cause de leur diner chez les Mac Kelvey, mais ils finirent par se mettre en route sans entrain pour la maison des des Overbrook, a Dorchester. Ce fut lamentable dés le début. Les Overbrook dinaient a six heures et demie, tandis que les Babbitt ne se mettaient jamais a table avant sept heures. Babbitt se permit d'étre en retard de dix minutes. « Tachons, combinait-il, d'écourter la chose autant que possible. Nous nous esquiverons de bonne heure. Je dirai que je suis obligé d'étre au bureau exceptionnellement tot demain.» _ Le logement des Overbrook était déprimant. C'était le 263

second étage d’une maison en bois pour deux familles : dans lantichambre, des voitures d’enfants, de vieux chapeaux accrochés, une odeur de chou, et une Bible des familles sur la table du salon. Ed Overbrook et sa femme étaient aussi gauches, aussi rapés que d’habitude, et comme autres invités il y avait deux affreuses familles, dont Babbitt n’entendit jamais le nom — il n’en avait d’ailleurs aucun désir. Mais il fut touché, et déconcerté par la facon dont Overbrook le loua avec un manque de tact complet: — Nous sommes joliment fiers d’avoir ce vieux George ici ce soir! Bien entendu, vous avez tous lu dans les journaux l’éloge de ses discours et allocutions — et puis, c’est un bel homme, hein? Mais surtout, je repense toujours a notre temps du collége; quel bon garcon c’était avec tout le monde, et un des meilleurs nageurs de la classe! Babbitt essaya de se montrer gai, il s’y acharna, mais il ne trouvait pas moyen de s’intéresser a lair timoré d’Overbrook, a Pinsignifiance des autres convives ou a la stupidité fonciére de madame Overbrook, avec ses lunettes, sa peau brune et ses cheveux tirés et collés. I] raconta sa meilleure histoire irlandaise, mais elle tomba a plat, comme un gateau mou. Le moment le plus désastreux fut celui ot madame Overbrook, essayant de s’arracher aux soucis que donnent huit enfants 4 élever, la cuisine et le ménage, voulut faire la conversation. — Vous allez fréquemment a Chicago et 4 New York, monsieur Babbitt, je suppose ? insinua-t-elle. — Mon Dieu, a Chicago, assez souvent. — Ce doit étre extrémement intéressant. Vous allez sans doute dans tous les théatres? — A dire vrai, madame Overbrook, ce qui m’attire le plus cest un bon gros bifteck dans un restaurant hollandais de la Boucle. Ils ne trouvérent rien de plus a se dire. Babbitt était désolé, mais il n’y avait aucun espoir: le diner était raté... A dix heures, se secouant pour échapper a la torpeur d’un bavardage insignifiant, il dit aussi gaiement que possible : — Je crois malheureusement, Ed, que nous sommes obligés de partir. J’ai quelqu’un a recevoir au bureau demain matin 4 la premiére heure. 264

Comme Overbrook l’aidait 4 mettre son pardessus, il lui dit: — Qa fait du bien de revivre le bon vieux temps. I] faudra déjeuner ensemble trés prochainement. Pendant le trajet du retour, madame Babbitt soupira : — (a été passablement pénible. Mais comme M. Overbrook vous admire! — Oui. Pauvre bougre! I] a lair de me prendre pour un petit saint, et pour le plus bel homme de Zénith. — Ce que vous n’étes certainement pas, mais... oh, Georgie, vous ne pensez pas que nous aurons a les inviter 4 la maison? — Oh la la, j’espére bien que non! — Voyons, George, vous n’avez rien dit de ca a M. Overbrook, n’est-ce pas? — Non, par Dieu, non! Ma parole, je n’en ai pas dit un mot. J'ai simplement dit en lair qu’il faudrait déjeuner un jour ensemble. — Ah bon!... Oh! mon Dieu, je ne voudrais pas les offenser, mais je ne crois pas que je pourrais supporter une autre soirée comme celle-ci. Et imaginez que quelqu’un comme le docteur et madame Angus vienne nous voir pendant que les Overbrook seraient la et les prennent pour de nos amis! Pendant huit jours ils se tracassérent : — Nous devrions vraiment inviter Ed Overbrook et sa femme, les pauvres gens! Mais comme ils ne les voyaient jamais, ils les oubliérent, et au bout d’un mois ou deux ils dirent : — C’était vraiment ce qu’il y avait de mieux 4 faire, les laisser tomber. Ce ne serait pas gentil pour eux de les recevoir ici; ils se sentiraient si peu a leur place, si génés dans notre intérieur. Ils ne parlérent plus jamais des Overbrook.

CHAPITRE XVI jbxs certitude de ne pas étre admis dans le cercle des Mac Kelvey donnait 4 Babbitt un sentiment de culpabilité et le faisait un peu_déraisonner. Mais il fréquentait plus réguliérement les Elans. A un déjeuner de la Chambre de commerce, il se montra éloquent sur la perversité des gréves, et il retrouva son assurance de citoyen éminent. Ses clubs et associations fournissaient a son esprit une bonne nourriture. On demandait 4 un homme comme il faut de Zénith d'appartenir a une, ou de préférence a deux ou trois des innombrables loges et clubs destinés a accroitre la prospérité de la ville: aux Rotariens, aux Kiwanis ou aux Boosters; aux Originaux, aux Elans, aux Macons, aux Hommes Rouges, aux Forestiers, aux Hiboux, aux Aigles, aux Macchabées, aux Chevaliers de Pythias ou de Colomb, et autres sociétés secrétes, caractérisées par un haut degré de cordialité, une saine morale, et le respect de la Constitution. I] y avait quatre motifs pour s'affilier 4 ces ordres: c'était la chose a faire. C'était bon pour les affaires, puisque les « fréres de loge » devenaient souvent des clients. Cela donnait aux Américains, incapables de devenir Geheimrdte ou Commendatori, des titres honorifiques comme « Haut et digne secrétaire des rap266

ports » et « Grand Hoogow », a ajouter aux distinctions banales de Colonel, de Juge et de Professeur. Et cela permettait au mari américain, tenu en lisiére, de passer une soirée par semaine en dehors de chez lui. La loge était sa piazza, sa terrasse de café. I pouvait jouer a la poule, avoir des conversations d'homme, dire des obscénités et faire le bravache. Pour toutes ces raisons Babbitt était ce qu'il appelait un « affilié ». Derriére la banniére pourpre et or de son action publique, s'étendait l'arriére-plan sombre du métier monotone : baux, contrats de vente, listes de propriétés 4 louer. Les soirées consacrées a l'éloquence, aux comités et aux loges le stimulaient comme un alcool, mais tous les matins il avait la langue pateuse. D'une semaine a l'autre il devenait plus nerveux. I] était en conflit ouvert avec son vendeur de l'extérieur, Stanley Graff, et une fois, bien que les charmes de sa secrétaire lui eussent toujours imposé une politesse scrupuleuse, il s'emporta contre mademoiselle Mac Goun qui avait modifié ses lettres. Mais en compagnie de Paul Riesling il se détendait. Une fois par semaine au moins ils redevenaient jeunes. Le samedi, ils jouaient au golf, en se blaguant : « En fait de golf, tu es un fameux joueur de tennis », ou bien ils couraient les routes en auto tout Paprés-midi du dimanche, s'arrétant dans des auberges de village pour s'asseoir devant un comptoir, sur de hauts tabourets, et boire du café dans des tasses épaisses. Parfois Paul venait le soir chez son ami avec son violon, et Zilla elle-méme gardait le silence pendant que le malheureux égaré, qui suivait désormais des chemins inconnus, exhalait en musique la tristesse de son ame. Rien ne purifiait davantage Babbitt et ne lui faisait plus de réclame que son travail pour l' Ecole du Dimanche. L'église presbytérienne de Chatam Road, la sienne, était une des plus grandes, des plus riches, des plus « chéne et velours » de Zénith. Le pasteur était le Révérend Jean Jennison Drew M. A. (Maitre és Arts) D. D. (Docteur en Divinité: Théologie), L. L. D. Docteur en Lois (Droit). I] tenait son M. A. et son D. D. de ? Université Elbert en Nebraska, son L. L. D. du collége Waterbury, a Oklahoma. II était éloquent, capable et versatile. I] présidait des meetings pour la déclaration des unions et le développement des 267

services domestiques, et confiait 4 son auditoire que, tout enfant, et pauvre, il avait été porteur de journaux. Pour |’ Avocat du Soir du samedi, il écrivait des éditoriaux sur « La Religion de ’homme vraiment viril » et sur « Les dollars et la valeur réelle du Christianisme », que l’on publiait en gros caractéres et dans un encadrement spécial. I] disait souvent qu’il était « fier d’étre connu comme un ancien homme d’affaires » et qu’il ne « permettrait certainement pas a Satan d’avoir le monopole de l’énergie et de la vigueur ». C’était un homme jeune, mince, a la figure de paysan, avec des lunettes d’or et une frange de cheveux chatain foncé, mais, quand il se langait dans l’éloquence, il s’enflammait et dominait. I] reconnaissait qu’il était trop cultivé, trop poéte, pour imiter l’évangéliste Mike Monday; pourtant il avait un jour éveillé ses ouailles 4 une vie nouvelle, et a des offrandes plus abondantes, en les provoquant ainsi : « Mes fréres, le ladre vraiment méprisable, c’est Phomme qui refuse de préter au Seigneur. » I] avait fait de son église un véritable centre de réunion. On y trouvait tout, sauf un bar. Elle contenait une nursery, une salle ou se donnait le jeudi un souper, suivi d’une bréve et brillante conférence par un missionnaire, un gymnase, un écran pour projection de films (un tous les quinze jours), une bibliotheque d’ouvrages techniques pour les jeunes ouvriers — malheureusement aucun d’eux n’entrait jamais dans |’église, sauf pour laver les fenétres ou réparer le calorifére — et un ouvroir ot lon confectionnait des pantalons pour les enfants pauvres, pendant que madame Drew lisait 4 haute voix un roman édifiant. La théologie du docteur Drew était presbytérienne, mais son église était gracieusement épiscopale. Elle avait, comme il disait, « les traits durables de ces nobles monuments ecclésiastiques de la Vieille Angleterre, qui sont les symboles de l’éternité de la foi, religieuse et civile ». Elle était construite en briques riantes et en fer, dans un style gothique modernisé, et la grande salle était éclairée indirectement par des globes électriques posés dans de riches coupes d’albatre. Un matin de décembre, ot les Babbitt allérent a léglise, le docteur Jean Jennison Drew fut d’une éloquence extraordinaire. La foule était énorme. Dix jeunes huissiers alertes, en veston, une rose blanche a la boutonniére, apportaient des siéges pliants 268

du sous-sol. I] y avait un programme musical impressionnant, dirigé par Sheldon Smeeth, directeur, pour I'éducation, de PY. M. C.A., qui chantait aussi l'offertoire. Cela plaisait moins a Babbitt, parce qu'une personne mal inspirée avait appris au jeune Smeeth 4 sourire, sourire et toujours sourire en chantant, mais il admirait, avec toute la compétence d'un confrére, le sermon du docteur Drew. II avait cette qualité intellectuelle qui distinguait les fidéles de Chatam Road de ceux des chapelles négligées de Smith Street. « A cette époque de Vannée qui est celle de Vabondante récolte, déclamatt le docteur Drew, quand, quelque orageux que soit le ciel et pénible le chemin pour le voyageur épuisé, Vesprit immatériel et ailé passe en revue tous les travaux et tous les désirs des derniers douze mots, oh alors, il me semble que, derriére tous nos échecs apparents, retentit le cheur doré de félicitations des jours qui se sont passés dans le bonheur, et, voyez, sur Phorizon fatblement éclairé nous apercevons, voilée de nuages douloureux, la masse imposante des montagnes, — montagnes de mélodie, montagnes de joie, montagnes de puissance. » « Jaime décidément un sermon ov il y a de la culture et de la pensée », se disait Babbitt. la fin du service il fut ravi quand le pasteur, serrant énergiquement des mains a la porte, lui chuchota : — Oh! frére Babbitt, pouvez-vous attendre une seconde? Je voudrais votre avis. — Bien sar, docteur, vous pensez! — Entrez dans mon bureau. Vous y trouverez des cigares qui ne vous déplairont pas. Babbitt trouva les cigares a son gotit, le bureau aussi. I] ne se distinguait des autres que parce que les écriteaux ordinaires étaient remplacés par celui-ci: « Ce jour est celui ot le Seigneur est occupé». Chum Frink entra également, puis William W. Eathorne. M. Eathorne, 4gé de soixante-dix ans, était le président de la Premiére Banque @' Etat de Zénith. Il portait encore les favoris qui avaient été l'uniforme des banquiers en 1870. Si Babbitt enviait le milieu élégant des Mac Kelvey, devant William Washington Eathorne il était plein de respect. M. Eathorne n'avait rien a voir avec les milieux élégants : il était au-dessus. I] était l'arriére-petit269

fils d’un des cing fondateurs de Zénith — en 1792 — et il était la troisiéme génération des banquiers. I] pouvait examiner le crédit de chacun, consentir des préts, favoriser ou ruiner une affaire. En sa présence Babbitt respirait plus vite et se sentait petit gargon. Le Révérend docteur Drew entra vivement dans la piéce, et son éloquence coula : ; — Je vous ai priés de rester, messieurs, afin de pouvoir vous soumettre une proposition. L’ Ecole du Dimanche a besoin d’étre stimulée. Elle arrive au quatriéme rang a Zénith, mais il n’y a aucune raison pour que nous avalions la poussiére de personne : nous devrions étre en téte. Je vous demanderai donc, si vous le voulez bien, de former un comité de direction et de publicité pour notre Ecole du Dimanche, de la surveiller et de faire toutes les propositions que vous voudrez pour son amélioration, et puis, peut-étre, de veiller 4 ce que la presse nous accorde quelque attention, qu’elle donne au public des nouvelles vraiment utiles et profitables, au lieu de tous ces récits de meurtres et de divorces. — Excellent! dit le banquier. Babbitt et Frink furent enchantés de faire chorus. Si on avait demandé a Babbitt quelle était sa religion, il aurait répondu avec la rhétorique sonore du club des Boosters : — Ma religion consiste a servir mes semblables, 4 honorer mon frére comme un autre moi-méme et a faire mon possible pour rendre plus heureuse la vie de tous et de chacun. Si on avait insisté pour avoir plus de détails, il aurait déclaré : — Membre de I’ Eglise presbytérienne, j’en accepte naturellement les doctrines. Si on avait eu l’indiscrétion de continuer, il aurait protesté : — Inutile de discuter et d’ergoter sur la religion : cela ne sert qu’a remuer de mauvais sentiments. Pour Vinstant, lessentiel de sa théologie était qu’il y a un étre supréme, qui a essayé de nous créer parfaits, mais qui n’a probablement pas réussi; que si l’on est bon on va dans un endroit appelé Ciel (inconsciemment Babbitt se le représentait comme ressemblant assez a un excellent hétel avec jardin particulier), mais que, si l’on est méchant, c’est-a-dire si lon commet un meurtre ou un vol, si ’on prend de la cocaine ou si l’on a des maitresses, ou si on vend des propriétés fictives, on est puni. 270

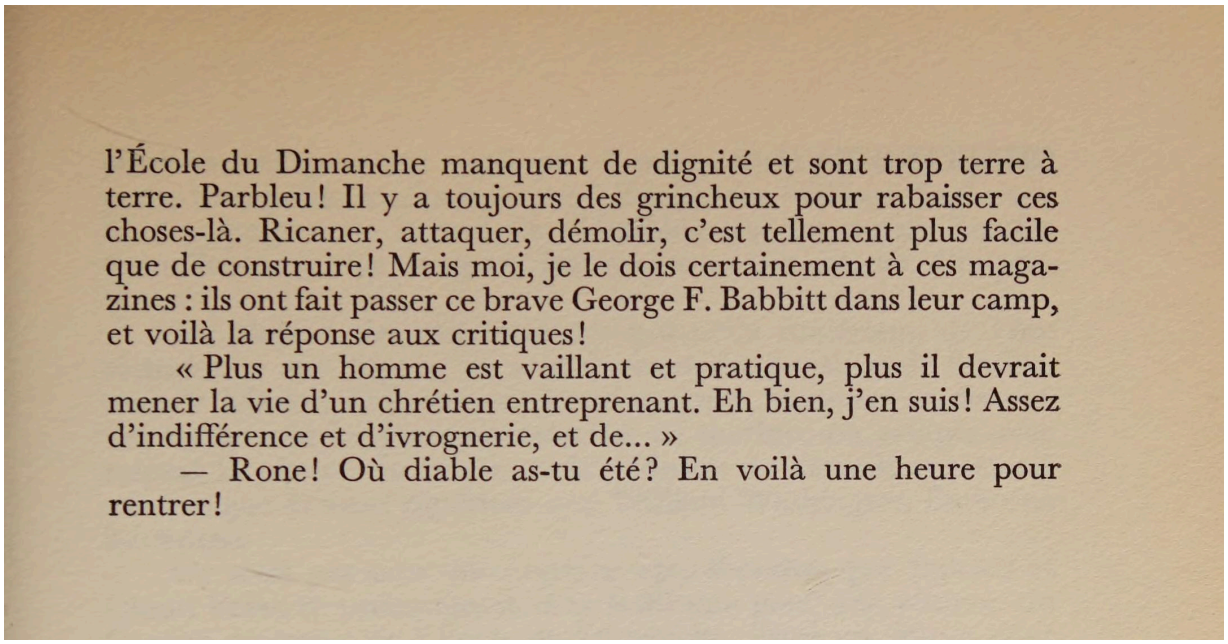
Babbitt avait pourtant des hésitations sur ce qu'il appelait « cette histoire de l'enfer ». — Naturellement, expliquait-il & Ted, j'ai des idées assez larges, je ne crois pas exactement a un enfer de feu et de soufre. Il tombe sous le sens pourtant qu'on ne peut pas s'adonner A toutes sortes de vices sans avoir 4 les expier, tu me comprends? _ Sur cette théologie il méditait rarement. L'essence de sa religion pratique, c'était qu'il était convenable, et avantageux pour les affaires, d'être vu allant au service religieux, que I' Eglise empéchait les mauvais éléments de la nation d'être encore pires, et que les sermons du pasteur, si austéres qu'ils pussent paraitre quand on les écoutait, n'en avaient pas moins « une influence vaudou qui faisait du bien, et vous mettait en contact avec les choses d'en haut ». : Ses premiers essais en vue du Comité directeur de l'Ecole du Dimanche ne le satisfirent guére. I] aimait bien la « Classe biblique pour les gens occupés », composée d'hommes et de femmes miirs qu'entretenait un médecin de Vancienne école, le docteur T. Atkins Jordan, en un style étincelant, comparable a celui des humoristes les plus fins dans leurs speeches d'aprés-diner, mais quand il alla dans la classe des jeunes il fut déconcerté. I] entendit Sheldon Smeeth, directeur pour l'éducation de 'Y. M. C. A. et chef du choeur de l'église, jeune homme pale mais énergique, aux cheveux bouclés et au perpétuel sourire, faire la classe a des garcons de seize ans. Smeeth leur annongait affectueusement : — Mes amis, nous aurons chez moi, jeudi prochain, une soirée de causerie coeur 4 coeur. Nous serons tout a fait entre nous et parlerons franchement de nos soucis secrets. Vous pourrez tout dire 4 votre vieux Sheldy, comme le font tous les membres de VY. Je m'expliquerai avec vous sans réticences sur les affreux désordres dans lesquels tombe un jeune gargon, a moins d'étre guidé par un grand frére, et sur les périls et la splendeur du Sexe. Et ce vieux Sheldy avait le visage rayonnant et humide: les garcons avaient l'air honteux, et Babbitt ne savait de quel cdte diriger ses regards embarrassés. ; Moins génantes, mais aussi bien plus mornes, étaient les petites classes, ou de vieilles filles qui se prenaient au sérieux 271

enseignaient la philosophie et l'ethnologie orientale. La plupart se tenaient dans la salle d'école bien vernie, mais il y avait le tropplein dans le sous-sol, décoré de tout un réseau de conduites d'eau et éclairé par de petites fenétres qui s'ouvraient tout en haut des murs suintants. Ce que Babbitt vit la c'était pour lui la Premiére Eglise congrégationaliste de Catawba: il était revenu a l'Ecole du Dimanche de son enfance. I] retrouvait cette odeur de renfermé qu'on ne respire que dans les salles des églises; il se rappelait la boite de livres 4 couverture brune : Hetty, ?'humble héroine, et Foseph, le jeune homme de la Palestine; il feuilletait de nouveau du pouce ces cartes aux couleurs voyantes, dont aucun garcgon ne voulait, mais que personne n'osait jeter, tant elles étaient en quelque sorte sacrées; il était encore torturé par la ritournelle des questions embarrassantes qu'on lui posait il y avait trente-cinq ans : — Voyons, Edgar, lisez le verset suivant. Que veut-on dire en affirmant qu'il est plus facile 4 un chameau de passer par le trou d'une aiguille? Qu'est-ce que cela nous enseigne? Clarence! Ne remuez pas comme ¢a, s'il vous plait. Si vous aviez étudié votre lecon, vous ne seriez pas si agité. A vous, Earl : Quel est l'enseignement que Jésus voulait donner a ses disciples? Ce que je désire spécialement vous voir retenir, mes enfants, ce sont ces mots: « Avec Dieu, tout est possible. » Pensez toujours a cela. Clarence, écoutez, je vous prie... Dites-vous : « Avec Dieu tout est possible. » Chaque fois que vous vous sentirez découragé... Alec, lisez le verset suivant... si vous étiez attentif vous sauriez ot on en est! Bzzz... bzzz ... bzzz ... d'énormes abeilles bourdonnant dans une caverne ot l'on s'assoupit... Babbitt s'arracha en tressautant a l'engourdissement ot il sombrait, les yeux ouverts, remercia le professeur « de lui avoir accordé la faveur de profiter de son magnifique enseignement » et se dirigea en trébuchant vers un autre groupe. Au bout de deux semaines de cet exercice, il n'avait rien trouvé a proposer au Révérend docteur Drew. _ La-dessus il découvrit tout un monde de journaux pour ? Ecole du Dimanche, un domaine immense et affairé de publications hebdomadaires et mensuelles, qui avaient un caractére aussi technique, aussi pratique et ami du progrés que les colonnes d'an272

nonces immobiliéres dans les magazines du commerce de chaussures. I] en acheta une demi-douzaine dans une boutique d'objets de piété, et les lut, et les admira jusqu'a plus de minuit. I] trouva maint avis profitable sur les « Appels dans les foyers », le « Recrutement de nouveaux membres » et les « Perspectives pour adhérer a I'Ecole du Dimanche ». I] apprécia particuliérement le mot « perspectives » et il fut touché par ce paragraphe : « Les sources morales de la vie de la Communauté sont contenues dans ses Ecoles du Dimanche — ses écoles d'instruction et d'inspiration religieuses. Les négliger maintenant c'est se préparer la perte de toute énergie sptrituelle, de tout pouvoir moral pour les années a venir... Des faits comme ceux qui sont cités plus haut, suivis d'un appel direct, toucheront des gens qu'on n'aménera pas en riant et en plaisantant a faire leur part d'efforts. » — C'est bien vrai, reconnut Babbitt; a Catawba je séchais ma vieille Ecole du Dimanche chaque fois que je pouvais, mais en méme temps, je n'en serais pas ot j'en suis aujourd'hui, peut-étre, sans ce que]'y ai acquis en fait de... de pouvoir moral. Et tout cela vient de la Bible: c'est de la haute littérature. Il faudra que j'en relise un peu, un de ces jours. fs Comment on pouvait organiser |'Ecole du Dimanche de facon scientifique, il 'apprit par un article de la « Classe biblique de Westminster pour les adultes ». « La seconde vice-présidente veille a la camaraderie dans la classe. Elle choisit un groupe pour I'y aider: ceux-la deviennent des répétiteurs. Quiconque se présente est accuetlli a bras ouverts : nul en sortant ne se sent un étranger. Un membre du groupe se tient sur le seual et invite les passants a entrer. » Mais ce qui plut peut-étre par-dessus tout a Babbitt, ce fut cette observation de William H. Ridgway dans le Times de I' Ecole du Dimanche : « Si votre classe de ' Ecole du Dimanche manque d'entrain, d'attratt, en un mot d'intérét, si on ne la fréquente que de facon irrégultére, st elle fart penser a un homme atteint d'une fievre de printemps, permettez au vieux docteur Ridgway de vous rédiger une ordonnance : invitez vos éléves a diner. » Les journaux de I'Ecole du Dimanche étaient aussi complets que pratiques. Ils ne négligeaient aucun art. Pour la musique, le Times de V Ecole du Dimanche annongait que C. Harold Lowden, 273

« universellement connu pour ses compositions religieuses », avait écrit un nouveau chef-d'ceuvre intitulé Je soupire pour tot. Les paroles de Harry D. Kerr sont parmi les plus délicates que l'on puisse imaginer et la mélodie est d'une beauté indescriptible. Les critiques s'accordent 4 penser qu'il fera fureur dans tout le pays. On peut en faire un délicieux chant religieux, en remplagant le texte par celui de 'hymne: Faz entendu la voix de Fésus dire... On n'oubliait méme pas le travail manuel. Babbitt nota une facon ingénieuse de figurer la résurrection du Christ: « Modéle a exécuter par les éléves. Une tombe avec porte tournante. Prenez une botte carrée, avec son couvercle, et retournez-la. Tirez un peu le couvercle de maniére a former une rainure en bas. Coupez une porte carrée, et ausst un rond de carton un peu plus grand que l'ouverture. Couvrez cette porte ronde et la tombe d'une épaisse couche d'un mélange de sable, de farine et d'eau et laissez sécher. C'est la lourde pierre ronde recouvrant la porte que les saintes femmes trouvérent enlevée le matin de Pdques. Voila la « bonne nouvelle » que nous devons répandre. » Dans leurs annonces ces journaux étaient trés instructifs. Babbitt s'intéressa a un médicament qui « remplace Texercice pour les gens sédentaires en reformant les tissus nerveux épuisés, en alimentant le cerveau et le systéme digestif ». Il fut édifié d'apprendre que la vente de la Bible était un commerce qui se développait strictement grace a la concurrence, et en sa qualité d'expert dans les questions d'hygiéne il fut charmé de lannonce, par la « Société d'ustensiles sanitaires pour la Communion », d'un « ensemble d@ appareils absolument perfectionnés et satisfaisants, comprenant un magnifique plateau en acajou verni. Ce plateau supprime tout bruit, est plus léger et plus maniable que tous les autres, et est plus en harmonie avec le mobilier dune église qu'un plateau en n'importe quelle autre matiére. » ; I] laissa tomber la pile des journaux de I' Ecole du Dimanche et réfléchit : « Ga, c'est un monde é€patant! Quel dommage que je ne m'y sois pas mélé davantage! Un homme qui a une certaine influence sur ses semblables, facheux qu'il n'ait pas une religion virile et vraiment agissante... ce qu'on pourrait appeler une sorte de « Christianisme de corporation »... mais avec un profond respect. « Certains pourraient prétendre que ces fanatiques de 274

mol, Je le « certainement 4 1 ces Ge are brave George F. Babbitt dans leur camp, et la réponse aux critiques! ee “Bite tae un homme est vaillant et pratique, plus il devrait | - mener Ia vie d’un chrétien entreprenant. Eh bien, j’en suis! Assez _ dindifférence et d’ivrognerie, et de... » — Rone! Ov diable as-tu été? En voila une heure pour | rentrer! ee ee ees ee ee



l'École du Dimanche manquent de dignité et sont trop terre à terre. Parbleu! Il y a toujours des grincheux pour rabaisser ces choses-là. Ricaner, attaquer, démolir, c'est tellement plus facile que de construire! Mais moi, je le dois certainement à ces magazines : ils ont fait passer ce brave George F. Babbitt dans leur camp, et voilà la réponse aux critiques!

« Plus un homme est vaillant et pratique, plus il devrait mener la vie d'un chrétien entreprenant. Eh bien, j'en suis! Assez d'indifférence et d'ivrognerie, et de... »

— Rone! Où diable as-tu été? En voilà une heure pour rentrer!

CHAPITRE XVII | Bees n’y a que trois ou quatre vieilles maisons a Hauteurs Fleuries, o& on appelle ainsi celles qui datent d’avant 1880. La plus grande est celle qu’habite William Washington Eathorne, président de la Premiére Banque d’ Etat. L’hétel Eathorne perpétue le souvenir des « jolies parties » de Zénith, telles qu’elles étaient entre 1860 et 1900. C’est une immense batisse en briques rouges, avec linteaux de grés grisatres, et toit d’ardoises, a rangées rouges, vertes et jaunes. Deux tours anémiques la surmontent, l’une coiffée de cuivre, l'autre de fougéres en fonte. Le porche ressemble 4 un caveau mortuaire, soutenu qu’il est par des piliers trapus en granit, avec une voiite en briques. Sur un des cétés de la maison une énorme verriére affecte la forme d’une entrée de serrure. L’effet que produit cette maison est loin d’étre plaisant. Elle symbolise la pesante dignité de ces financiers de la période victorienne, qui ont dominé la génération intermédiaire entre celle des pionniers et celle des hardis « ingénieurs-commergants », et créé une morne oligarchie en mettant la main sur les banques, les fabriques, les terres, les chemins de fer et les mines. Parmi la douzaine de Zéniths contradictoires dont la réunion forme le véritable et le complet Zénith, aucun n’est aussi puissant, aussi 276

persistant et pourtant aussi peu familier aux habitants que le petit, tranquille, sec, poli et cruel Zénith des William Eathorne, et c'est pour cette minuscule hiérarchie que les autres Zéniths travaillent sans s'en douter et meurent sans que cela ait d'importance. La plupart des chateaux des potentats impérieux de l'ére victorienne ont disparu ou sont devenus des pensions de famille, mais le Manoir Eathorne se dresse toujours, vertueux et distant. On frotte tous les jours ses marches de marbre, on astique avec respect la plaque de cuivre, et les rideaux de dentelle ont un air aussi soigné et aussi supérieur que William Washington Eathorne lui-méme. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que Babbitt et Chum Frink se présentérent chez Eathorne pour une réunion du Comité directeur de l' Ecole du Dimanche. Dans un silence géné ils suivirent une femme de chambre, a travers une série de salles de réception, jusqu'a la bibliothéque, qui était aussi incontestablement celle d'un vieux banquier solidement établi que ses favoris étaient ceux d'un financier bien assis. Les livres étaient pour la plupart les volumes types, avec les nuances correctes et traditionnelles de bleu et d'or atténués et de veau luisant. Le feu n'était pas moins correct et traditionnel, un petit feu calme, régulier, qui se réflétait dans des ustensiles en fer bien astiqués. Le bureau en chéne était sombre et ancien, en somme parfait; les siéges avaient quelque chose de doucement hautain. Eathorne s'enquit sur un ton aimablement paternel de la santé de madame et de mademoiselle Babbitt et des autres enfants, mais Babbitt ne trouva rien a lui répondre. I] était indécent de songer seulement a la formule: « Ga boulotte, ma vieille? » qui comblait d'aise Vergil Gunch, Frink et Howard Littlefield, qui jusque-la avaient paru des gens prospéres et courtois. Babbitt et Frink s'assirent poliment, et non moins poliment Eathorne, ouvrant juste assez ses lévres minces pour laisser passer les mots, prononga : ; — Messieurs, avant de commencer notre conférence — vous avez peut-étre eu froid en venant ici, et c'est si aimable a vous d'avoir évité le déplacement a un vieillard — nous pourrions peut-étre prendre un grog au whisky? 277

QA Babbitt était si entrainé 4 tous les propos qui siéent a un « bon garcon », qu'il faillit se couvrir de honte en lachant: — Pour ne pas vous contrarier, et 4 condition qu'il n'y ait pas d'agent caché dans la corbeille a papier... Mais les mots s'étranglérent dans sa gorge: il s'inclina en murmurant un acquiescement. Chum Frink en fit autant. Eathorne sonna la servante. Tout moderne et habitué au luxe qu'il fait, Babbitt n'avait jamais vu personne sonner un domestique en dehors des heures de repas. Il avait bien, dans les hétels, sonné un groom, mais chez lui on se gardait de froisser Mathilde: on allait dans le vestibule et on lappelait. Il n'avait pas non plus, depuis la prohibition, entendu personne parler aussi légérement de boire. I] était extraordinaire de déguster son grog sans méme crier: « Oh! mon ami, ca me pénétre aux sources mémes de la vie! » Et toujours, avec Pextase de la jeunesse devant la grandeur, il s'émerveillait: « Ce petit homme que voila, mais il pourrait faire de moi quelqu'un ou me briser. S'il disait 4 mon banquier d'exiger le remboursement de mes avances... bon Dieu, quelle douche! Et, a le voir, on dirait qu'il n'a pas la moindre énergie! Je me demande... est-ce que, nous autres, Boosters, nous n'attachons pas trop d'importance a la vigueur des efforts? » Puis il secoua cette pensée pour écouter dévotement les idées de Eathorne sur le développement de l'Ecole du Dimanche, idées trés nettes et trés mauvaises. Et timidement Babbitt esquissa ses propres suggestions : — Je crois, si lon analyse les besoins de l'école, en abordant directement le probléme comme une question commerciale, qu'en fait le plus essentiel, le plus fondamental, c'est celui de son extension. Nous sommes bien d'accord, je présume, sur ce point : nous ne serons satisfaits que quand nous aurons organisé la plus grande Ecole du Dimanche de tout I'Etat, en sorte que l'église presbytérienne de Chatam Road n/ait rien 4 envier 4 personne. Maintenant, quant a la campagne a entreprendre pour les projets, on a déja eu recours a la lutte par équipes, et donné des prix aux enfants qui aménent le plus de membres. Mais la, on a commis une faute : les prix consistent en bagatelles et niaiseries, telles que volumes de poésie et Testaments illustrés, au lieu d'objets pour 278

lesquels un garcon bien vivant voudrait se donner du mal, comme de Pargent ou un indicateur de vitesse pour sa moto. C'est trés joi, bien entendu, d'agrémenter les legons avec des signets décorés, des dessins et ainsi de suite, mais quand on en arrive 4 une lutte véritable, qu'il s'agit de racoler des clients (je veux dire des membres), eh bien, il faut offrir quelque chose qui en vaille la peine. « Je proposerais, moi, deux choses: Primo, diviser Ecole du Dimanche en quatre armées, d'aprés |'Age des membres. Chacun obtiendrait un grade dans son armée, suivant le nombre des membres qu'il aurait recrutés, et les mazettes qui compteraient sur nous et n'en améneraient aucun, resteraient simples soldats. Le pasteur et le directeur auraient rang de général. Tout le monde devrait le salut, et autres simagrées, comme dans une armée véritable, pour qu'on sente l'intérét d'avoir un grade. « Secundo, 'école a naturellement sa commission de publicité, mais, mon Dieu, personne ne travaille jamais bien sérieusement pour l'amour de l'art. I] faut étre pratique et de son temps: ce qu il faut c'est engager pour l'Ecole du Dimanche un veéritable agent, un journaliste, qui puisse nous donner une partie de son temps. — Parbleu oui! dit Chum Frink. — Songez, s'écria Babbitt, aux jolis morceaux savoureux qu'il pourrait fournir! Non seulement les grands faits saillants, vitaux, sur la rapidité avec laquelle croitra l'école, mais une foule d'anecdotes et de potins humoristiques, comment un vantard a été incapable de tenir sa promesse de racoler de nouveaux membres, ou a quel point la classe des filles de la Sainte Trinité s'est amusée a sa partie de campagne en mangeant des pains aux saucisses. Et a cété de ga, le journaliste, s'il en avait le temps, pourrait aussi faire mousser les legons elles-mémes, faire un peu de publicité, en somme, pour toutes les Ecolesdu Dimanche de la ville. Inutile de se montrer chiche avec les autres, pourvu que nous leur damions le pion par le nombre de nos membres. Par exemple il pourrait faire un papier sur... naturellement je n'ai pas l'expérience littéraire de notre ami Frink, et je ne fais qu'imaginer comment ces articles devraient étre écrits, mais voyons... supposons que la legon de la semaine soit sur Jacob... Eh bien, notre agent de publicité pourrait composer quelque chose qui 279

aurait une belle morale, mais en méme temps avec un titre aguicheur qui le ferait lire, quelque chose comme : « Jac roule le vieux — il s'esquive avec la fille et la galette. » Vous voyez ce que je veux dire? Ca les intéresserait. Maintenant, monsieur Eathorne, naturellement vous étes conservateur, et il se peut que ces procédés vous paraissent vulgaires, mais sincérement, je crois qu'ils aménéraient l'eau a notre moulin. Eathorne croisa les mains sur son confortable petit ventre et ronronna comme un vieux chat: — Permettez-moi d'abord, monsieur Babbitt, de vous dire que votre analyse de la situation m'a beaucoup plu. Comme vous le devinez, ma position m'oblige a étre conservateur, et peut-étre a m'efforcer de maintenir une certaine dignité. Je pense pourtant que vous reconnaitrez en moi un partisan du progrés. Dans notre banque, par exemple, j'ose le dire, nous avons un systéme d'annonces et de publicité aussi moderne que dans n'importe quelle autre de la ville. Oui, vous constaterez, j'imagine, que, nous autres vétérans, nous avons parfaitement conscience des modifications dans les valeurs spirituelles de notre époque... oh oui, pleinement. Ainsi je suis heureux en somme de pouvoir dire que, tout en préférant peut-étre personnellement le presbytérianisme plus sévére d'une période plus ancienne... Babbitt, finalement, comprit qu'Eathorne consentait. Chum Frink proposa comme agent de publicité un certain Kenneth Escott, reporter a l' Advocate Times. Ils se séparérent pleins de projets d'amitié et d'assistance chrétienne. Babbitt ne reprit pas le chemin de sa maison, mais se dirigea vers le centre de la ville. Il éprouvait le besoin d'étre seul pour savourer la joie d'étre entré dans l'intimité de William Washington Eathorne. _ Blancheurs de neige, pavé sonore, lumiéres brillantes dans la nuit. Grandes lueurs dorées des tramways glissant entre les tas de neige bordant la chaussée balayée, éclairage modeste des petites maisons; clarté éblouissante d'une fonderie lointaine, éclipsant celle des étoiles. Pharmacies lumineuses, ot des amis goiitaient le plaisir du bavardage aprés le labeur du jour. La lanterne verte 280

d’un poste de police, colorant la neige de son reflet; le drame d’une voiture cellulaire, un gong battant comme un cceur épouvanté, phares embrasant la rue étincelante comme un cristal; au volant, au lieu d’un chauffeur, un agent de police, fier dans son uniforme, un autre dangereusement cahoté sur le marche-pied, une silhouette : un meurtrier, un voleur, un faux monnayeur habilement capturé? Une énorme église en pierre grise avec une haute fléche, sacristie faiblement éclairée, et bruit joyeux d’un cheeur qui répéte. Lueur verte et tremblotante de lampes 4 mercure dans un atelier de photographe, puis la masse des réverbéres de la ville basse, autos stationnées, avec leur feu rouge a l’arriére; vestibules blancs de cinémas, s’ouvrant comme des caves glacées, enseignes lumineuses, serpents et petits personnages dansants; globes voilés d’abat-jour roses et musique éclatante de jazz, dans un dancing bon marché; dans des restaurants chinois, lanternes peintes, avec fleurs de cerisiers et pagodes, accrochées a des treillages noir et or; petites lampes sales dans des bars mal odorants. Puis le quartier des magasins élégants, avec leur riche et paisible éclairage sur des bijoux et des fourrures, et de belles surfaces de bois verni, dans des montres mystérieusement drapées de velours. Bien haut, au-dessus du sol, un carré de lumiére inattendu trouant Pobscurité, fenétre d’un bureau ot quelqu’un travaillait tard, pour une raison inconnue et éveillant la curiosité : un banqueroutier, un ambitieux, ou un négociant brusquement enrichi dans les pétroles ? L’air était piquant, la neige €paisse, dans les voies non nettoyées, et, par-dela la ville, Babbitt le savait, c’étaient des collines couvertes d’un manteau blanc et de chénes enveloppés de brume, et la riviére sinueuse et glacée. Il aimait sa ville avec une admiration passionnée. La lassitude accumulée par les soucis des affaires et les efforts oratoires se dissipait, il se sentait jeune et puissant. I] était ambiticux. Il ne suffisait pas d’étre un Vergil Gunch, un Orville Jones. Non. « Ce sont des gens pleins d’entrain, charmants, mais sans finesse. » Non: lui allait devenir un Eathorne, d’une délicatesse rigoureuse, froidement puissant. « Voila ce qu’il faut: la main de fer dans le gant de velours. 281

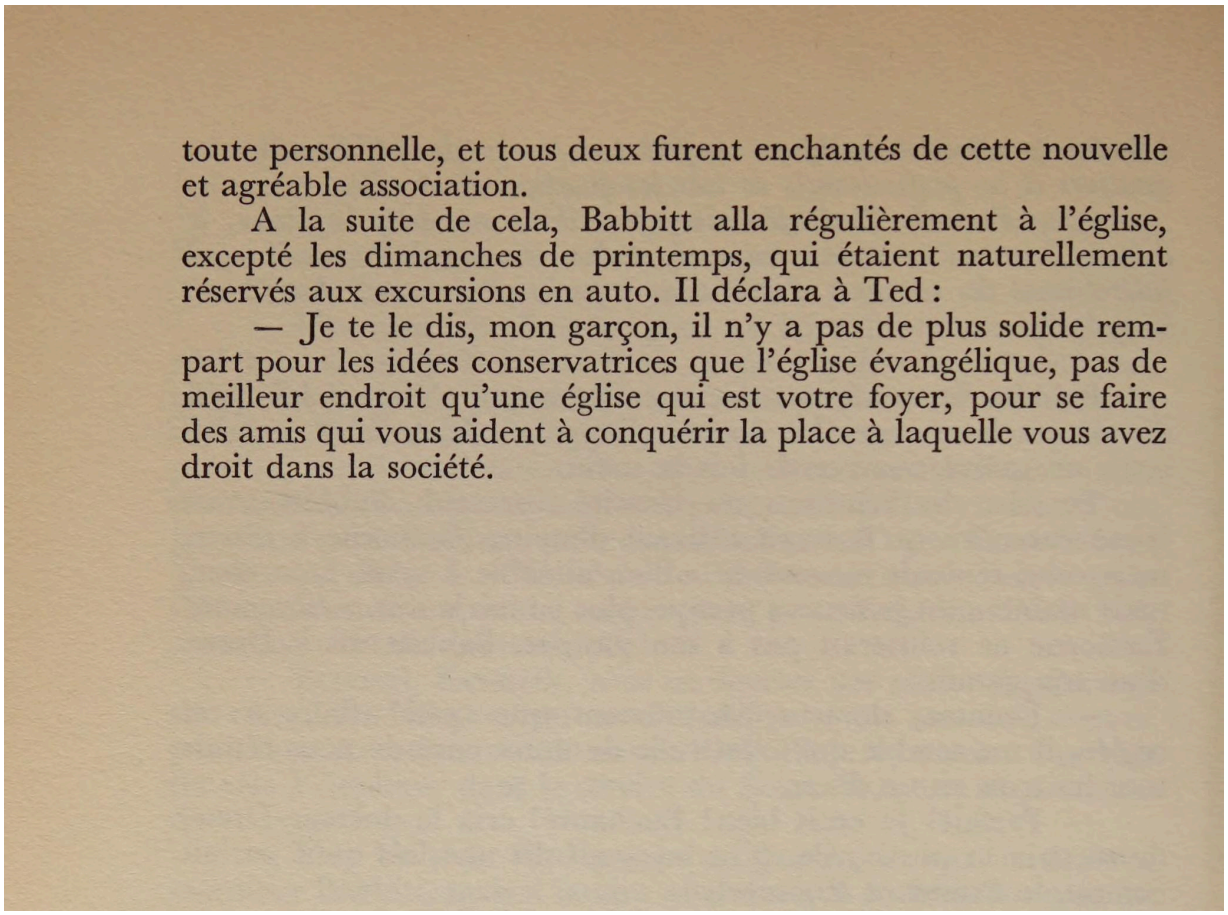
Ne permettre 4 personne d’en prendre 4 son aise avec vous. Je me suis trop laissé aller dans mon langage : expressions familiéres, argot; supprimer ¢a. J’étais excellent en rhétorique au collége, sur tous les sujets... en tout cas, pas mauvais. J’ai abusé du sansfacon, du bon garconnisme. J’ai... Pourquoi ne fonderais-je pas une banque 4 moi un jour?... que je laisserais 4 Ted! » Il rentra chez lui, tout heureux, et pour madame Babbitt il fut un William Washington Eathorne, mais elle ne s’en apercut as. 2 Le jeune Kenneth Escott, reporter a |’ Advocate Times, fut nommé agent pour la presse de l’Ecole du Dimanche de léglise presbytérienne de Chatam Road. II lui donnait six heures par semaine... du moins il était payé pour lui en donner six. I] avait des amis a la Presse et a la Gazette et n’était pas — officiellement — considéré comme un agent de publicité. Il] fournissait une foule d’échos insinuants sur les rapports de bon voisinage, sur la Bible, les diners d’éléves, joyeux mais instructifs, et sur la valeur de la priére pour arriver au succés financier. L’école adopta le systéme des grades militaires proposé par Babbitt. Ranimée par ce rafraichissement spirituel, elle fit un bond en avant. Elle ne devint pas la plus importante de Zénith: Péglise méthodiste du centre resta en téte, grace a des procédés que le docteur Drew qualifiait de « déloyaux, d’indignes, d’antiaméricains, ne convenant ni a un gentleman ni a un chrétien », mais elle s’éleva du quatriéme au second rang, et il y eut de la joie au ciel, — dans cette partie du ciel tout au moins que comprenait la paroisse du docteur Drew — et Babbitt y gagna nombre d’éloges et une excellente renommée. On lui avait décerné le grade de colonel dans le grand étatmajor de I’école. Il était tout fier d’étre salué dans la rue par de petits garcons inconnus, les oreilles lui tintaient de plaisir a s’entendre appeler « Colonel », et s’il n’assistait pas aux exercices de Pécole uniquement pour jouir de ces satisfactions, il y songeait certainement tout le long du chemin. I] se montrait particulitrement empressé auprés de Kenneth Escott le journaliste; il ’emmenait déjeuner au Club Athlétique, et Pinvita a diner chez lui. Comme beaucoup des petits jeunes gens pleins d’assurance 282

qui cherchent pature dans les villes avec une satisfaction apparente et qui expriment leur cynisme en un argot méprisant, Escott était timide et solitaire. Sa malicieuse figure de famélique s'épanouit de joie en dinant et il lanca a l'étourdie: — Saperlipopette, monsieur Babbitt, si vous saviez comme c'est bon de retrouver une nourriture de famille! Escott et Verona éprouvaient de la sympathie lun pour Pautre. Toute la soirée, ils « échangérent des idées », et découvrirent qu'ils étaient radicaux. Ils en étaient vraiment convaincus. Tous les communistes étaient des scélérats, ils en tombérent d'accord, et aussi que le vers libre était une balangoire, et que, s'il fallait en arriver au désarmement général, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis n'en devaient pas moins, dans l'intérét des petites nations opprimées, conserver une marine équivalente au tonnage du reste du monde. Mais ils étaient assez révolutionnaires pour prédire — a la grande fureur de Babbitt — qu'il y aurait un jour un troisiéme parti qui donnerait du fil a retordre aux Républicains et aux Démocrates. Escott, en se retirant, serra trois fois la main de Babbitt. Celui-ci dit 4 quel point il aimait Eathorne. Dans la semaine qui suivit, trois journaux signalérent les beaux efforts de Babbitt en faveur de la religion, et tous trois avaient le tact de rappeler que William Washington Eathorne était son collaborateur. Rien ne mit davantage Babbitt en crédit chez les Elans au Club Athlétique et parmi les Boosters. Ses amis l'avaient toujours félicité de ses manifestations oratoires, mais leurs louanges étaient hésitantes, car, méme dans des discours prénant la ville, il y avait un peu de prétention et de déchéance, comme dans le fait d'écrire des vers. Mais maintenant Orville Jones criait 4 travers la salle a manger de l'Athleétique : — Voici le nouveau directeur de la Premiére Banque d' Etat. Grover Butterbangh, l'éminent marchand en gros de fournitures pour plombiers, ricana : — Je m'étonne de vous voir frayer avec le vulgaire aprés avoir tenu dans la votre la main de Eathorne! Et Emile Wengert, le joaillier, consentit enfin a discuter lachat d'une maison a Dorchester. 283

Quand la campagne pour l'Ecole du Dimanche fut terminée, Babbitt suggéra 4 Kenneth Escott : — Que diriez-vous d'un peu de réclame pour le docteur Drew personnellement ? Escott fit une grimace: — Fiez-vous au docteur pour se faire lui-méme sa petite réclame, monsieur Babbitt! Il ne se passe guére de semaine sans qu'il téléphone au journal que, si nous voulons lui envoyer un reporter, il lui donnera des tuyaux sur le beau sermon qu'il va précher, sur l'abomination des jupes courtes, ou sur l'attribution du Pentateuque. Ne vous en faites pas pour lui. I] n'y a ici qu'une personne qui le surclasse pour sa publicité, c'est cette Dora Gibson Tucker qui dirige le « Bien-étre de l'Enfance » et la « Ligue pour lAméricanisation », et la seule raison pour laquelle elle le bat, cest que _c'est un cerveau, elle! — Ecoutez, Kenneth, vous ne devriez pas parler du docteur sur ce ton-la. Un prédicateur doit défendre ses intéréts, n'est-ce pas? Vous vous souvenez de ce que dit la Bible 4 propos... a propos du zéle a déployer dans le service du Seigneur, ou quelque chose de ce genre? — Trés bien! je ferai passer un papier, si vous le désirez, monsieur Babbitt, mais il faudra attendre que le directeur général soit absent, et puis que j'escamote ¢a au rédacteur en chef. C'est ainsi que dans |' Advocate Times du dimanche, sous un portrait du docteur Drew, avec son air le plus grave, des yeux vifs, une machoire de granit, et une méche de cheveux flamboyante, parut cette inscription, immortalisée sur pate de bois pour vingtquatre heures : « Le Révérend docteur Fean Fennison Drew, M. A., pasteur de la magnifique église presbytérienne de Chatam Road, sur les délicieuses Hauteurs Fleurtes, est un magicien pour gagner les dmes. Il détient le record local pour les conversions. Depuis qu'il y exerce son ministére, une moyenne de cent pécheurs par an a proclamé sa résolution de mener une vie nouvelle et a trouvé la un port, un abri, et la paix de Vdme. « Tout est de premier ordre a Véglise de Chatam Road. Les organisations accessowres sont portées au plus haut degré d'efficacité. Le docteur Drew s°entend particulrérement bien a faire faire de bonne musique. On exécute

a toutes les réunions des hymnes superbes et la chorale spéciale attire les amateurs et les professionnels de tous les quartiers de la ville. « Sur Pestrade du conférencier, aussi bien que dans la chaire, le docteur Drew est un orateur renommé, et dans le cours de V'année il regoit littéralement des centaines d'invitations a parler, a des titres divers, tant tct qu'atlleurs. » Babbitt fit savoir au docteur Drew que c'était 4 lui qu'il devait cet hommage. Le docteur l'appela « Cher frére » et lui serra un grand nombre de fois la main. Pendant les réunions du Comité directeur, Babbitt avait laissé entendre qu'il serait charmé d'inviter Eathorne a diner, mais celui-ci-avait murmuré: « Bien aimable 4 vous, mon cher, mais maintenant je ne sors presque plus jamais le soir. » Sirement Eathorne ne refuserait pas 4 son pasteur. Babbitt dit 4 Drew, d'un ton gamin: — Ecoutez, docteur, maintenant que cette affaire-la est réglée, il me semble que c'est celle de notre curé de nous réunir tous les trois en un diner. — Parfait! Je crois bien! Enchanté! cria le docteur Drew, de sa voix la plus virile. (On lui avait dit une fois qu'il parlait comme le Président Roosevelt.) — Et puis, hem, docteur, décidez M. Eathorne a venir... insistez. C'est, hem... je crois que, pour sa santé, il s'°enferme trop chez lui. Eathorne vint. Ce fut un diner amical. Babbitt parla gracieusement de Vinfluence stabilisante et éducatrice des banquiers dans la société. Ils sont, disait-il, les pasteurs du troupeau du commerce. Pour la premiére fois, Eathorne s'écarta de la question des Ecoles du Dimanche et interrogea Babbitt sur le développement de ses affaires. Babbitt répondit avec modestie, sur un ton presque filial. A quelques mois de 1a, ayant l'occasion de participer a la derniére émission de la Compagnie des Tramways, il ne se soucia pas de s'adresser 4 sa banque pour un emprunt. C'était une émission assez restreinte, et, si la chose s'était ébruitée, le public n'aurait peut-étre pas compris. I] alla trouver son ami M. Eathorne: bien accueilli, il obtint ses fonds, comme pour une entreprise 285

conservate Péglise év: rales t qu’une église qu “est votre foyer, : vous aident 4 conquérir la place a laquelle vous avez de ns la société.



toute personnelle, et tous deux furent enchantés de cette nouvelle et agréable association.

A la suite de cela, Babbitt alla régulièrement à l’église, excepté les dimanches de printemps, qui étaient naturellement réservés aux excursions en auto. Il déclara à Ted :

— Je te le dis, mon garçon, il n’y a pas de plus solide rempart pour les idées conservatrices que l’église évangélique, pas de meilleur endroit qu’une église qui est votre foyer, pour se faire des amis qui vous aident à conquérir la place à laquelle vous avez droit dans la société.

CHAPITRE XVIII 1b avait beau les voir deux fois par jour, il avait beau connaitre et discuter abondamment les moindres détails de leurs dépenses, Babbitt, pendant des semaines, n'avait pas fait plus attention a ses enfants qu'aux boutons de son veston. L'admiration de Kenneth Escott pour Verona lui rappela Pexistence de celle-ci. Elle était devenue secrétaire de M. Gruensberg, de la Société des Cuirs Gruensberg. Elle faisait sa besogne avec la conscience d'un étre qui respecte les détails sans jamais bien les comprendre, mais c'était une de ces personnes qui donnent impression troublante d'étre sur le point d'accomplir un acte désespéré — quitter leur situation ou leur mari — sans jamais le faire. Babbitt avait concgu tant d'espoir sur les ardeurs hésitantes d'Escott qu'il se montra un pére badin. En rentrant de chez les Elans, il jetait un coup d'ceil discret dans le living-room et murmurait : « Notre Kenny est-il venu ce soir? » I] n'ajoutait jamais foi a la protestation de Verona : « Mais Ken et moi sommes simplement bons amis et ne faisons que discuter des idées. Je ne veux pas de ces niaiseries sentimentales qui gateraient tout. » C'était Ted qui inquiétait le plus son pére. 287

Assez doué pour le latin et Panglais, mais ayant des notes triomphantes en travail manuel, en basket-ball et pour l'organisation des soirées dansantes, Ted achevait péniblement sa derniére année a |'Ecole supérieure du quartier Est. A la maison une seule chose l'intéressait : étre chargé de découvrir quelque subtile avarie a Pallumage de l'auto. Il répétait 4 son tatillon de pére quil n'avait pas envie d'aller au collége ou a I' Ecole de droit, et Babbitt n'était pas moins troublé par cette « mollasserie » que par les relations de Ted avec Eunice Littlefield sa voisine. Bien que fille d'Howard Littlefield, cette machine en fer forgé 4 fabriquer des faits, ce prétre a téte de cheval de la propriété privée, Eunice était un moucheron dans un rai de soleil. Elle entrait chez Babbitt en dansant, se précipitait sur ses genoux pendant qu'il lisait, chiffonnait son journal et lui riait au nez quand il lui expliquait, en termes appropriés, qu'il avait aussi horreur d'un journal froissé que d'un acte de vente annulé. Elle avait dix-sept ans et son ambition était de devenir actrice de cinéma. Elle n'assistait pas seulement a la présentation de tous les « films de beauté », elle lisait aussi les magazines spéciaux, ces extraordinaires symptomes de |'4ge du bluff, — périodiques mensuels ou hebdomadaires, richement illustrés de portraits de jeunes femmes, récemment encore manucures — et manucures peu habiles — qui, si leur moindre mine n'était pas réglée par un régisseur, auraient été incapables de figurer dans la cantate de Paques a l'église méthodiste; journaux qui donnaient le plus sérieusement du monde, en des interviews agrémentées de photographies, de culottes de cheval et de bungalows californiens, les opinions sur la sculpture et sur la politique internationale de jeunes hommes d'une beauté fatale, d'une beauté inquiétante, résumant l'action de films qui ont pour héros de vertueuses prostituées ou des brigands au coeur généreux, et indiquant le moyen de faire en une nuit d'un cireur de bottes un fameux auteur de scénario. Telles étaient les autorités d'Eunice. Elle pouvait — et elle le faisait fréquemment — dire si c'était en novembre ou en décembre 1905 que Mack Harker, le célébre cow-boy et mauvais sujet de l'écran avait commencé sa carriére comme choriste dans Oh! la vilaine fille. Aux murs de sa chambre, déclarait son pére, 288

elle n’avait pas accroché moins de vingt et une photographies d’acteurs. Mais les portraits signés des plus gracieux héros de films, elle les portait sur son jeune sein. Babbitt était effaré par ce culte pour les nouveaux dieux et il soupconnait Eunice de fumer des cigarettes. I] sentait l’odeur fade qui provenait du premier étage et l’entendait ricaner avec Ted. Il ne faisait aucune question. Cette aimable enfant le déconcertait. Des cheveux ondulés affinaient son mince et charmant visage, elle portait des jupes trés courtes, des bas roulés, et, quand elle courait aprés Ted, au-dessus de la soie chatoyante on apercevait des genoux polis dont la vue génait Babbitt, en lui faisant regretter qu’elle dit le trouver vieux. Quelquefois, dans la vie estompée de ses réves, quand la fée-enfant accourait vers lui, elle ressemblait vaguement a Eunice Littlefield. Ted était fou d’auto comme Eunice de cinéma. Malgré mille refus moqueurs, il ne cessait de tanner son pére pour qu’il lui donnat une voiture. Si rebelle qu’il fat au lever matinal et a la prosodie latine, il était infatigable quand il s’agissait de tripoter un moteur. Avec trois camarades il acheta un chassis Ford devenu impotent, fabriqua avec du zinc et des planches une prodigieuse carrosserie de course, prit des virages périlleux dans cet appareil, et le revendit avec bénéfice. Babbit lui fit cadeau d’une motocyclette, et tous les samedis aprés-midi, les poches bourrées de sandwiches et d’une fiole de cola-cola, avec Eunice bizarrement perchée sur le porte-paquet, il partait, dans un grand fracas, pour quelque ville voisine. D’ordinaire Eunice et Ted étaient simplement deux bons camarades, et se disputaient avec une rudesse saine et violente; mais de temps a autre, aprés l’animation d’une danse, ils restaient lun a cété de l’autre, sans rien dire, un peu génés, et Babbitt s’inquiétait. ; I] était un pére dans la moyenne: affectueux, tyrannique, entété, ignorant et assez réfléchi. Comme la plupart des parents, il aimait jouer 4 ce jeu qui consiste a attendre que la victime soit nettement dans son tort pour alors fondre vertueusement sur elle. I] se justifiait en grognant : « Ted est gaté par sa mere, il faut bien quelqu’un pour remettre les choses au point, et je suis le rabat-joie tout désigné. 289

Alors parce que je m’efforce de faire de lui un brave garcon comme il faut, et non pas une cervelle creuse et un pilier de dancing, naturellement tout le monde me traite de vieux grincheux. » En somme, avec ce don qu’ont toujours les hommes pour atteindre par les pires moyens des résultats €tonnamment supportables, Babbitt aimait son fils et tenait a étre son camarade, il aurait tout sacrifié pour lui... s’il avait été sir d’étre bien compris. Ted projetait de recevoir chez lui sa bande de la classe des seniors. Babbitt voulait l’y aider et se montrer plein d’entrain. En rappelant ses souvenirs d’école 4 Catawba, il proposa les jeux les plus amusants : le « Voyage a Boston » et les charades, ot l’on se fait des casques avec des moules 4 gateaux, et les jeux sur les mots, ou chacun est un adjectif ou une qualité. Au plus fort de son enthousiasme, il s’apergut qu’on ne l’écoutait pas: on se bornait a le tolérer. Quant a la réception, c’était aussi fixé et réglé d’avance qu’une sauterie au Club de l'Union. On danserait dans le livingroom, il y aurait un buffet somptueux dans la salle 4 manger, et, dans le vestibule, deux tables de bridge pour ce que Ted appelait « les pauvres gourdes qu’on a peine a faire danser une fois sur deux ». Tous les petits déjeuners étaient exclusivement consacrés a des conférences sur cette grave affaire. Personne n’écoutait la lecture faite par Babbitt des bulletins de température ou ses commentaires sur les titres a sensation. I] disait, furieux : — Si je peux me permettre d’interrompre votre conversation particuliére et absorbante... vous entendez ce que je dis? — Oh! ne faites pas enfant gaté! Nous avons, Ted et moi, autant le droit de parler que vous », langait madame Babbitt. Le soir de la féte, on Pautorisa a regarder, quand il n’aidait pas Mathilde a servir la glace de chez Vecchia ou des petits fours. I] était profondément troublé. Quand, huit ans plus tét, Verona avait offert a ses camarades une réception de ce genre, les enfants étaient des poupées sans caractére. Maintenant c’étaient des hommes et des femmes du monde, trés dédaigneux; les garcons, en tenue de soirée, se montraient condescendants avec Babbitt, et acceptaient avec hauteur des cigarettes offertes dans des étuis en argent. Babbitt avait entendu raconter des histoires sur ce que 290

le Club Athleétique appelait « les fagons de faire » dans les réunions de jeunes; des jeunes filles déposant leur corset au vestiaire, flirt hardi, pelotage, développement probable de tout ce qu'on appelle immoralité. Ce soir il croyait 4 ces histoires. Ces enfants lui paraissaient effrontés et indifférents. Les jeunes filles portaient des bandeaux de fausses pierreries. Il s'assura, par une enquéte approfondie et discréte, qu'aucun corset n'avait été déposé au premier étage, mais a coup stir aucun busc n'entravait la souplesse de ces corps ardents. Elles avaient des bas de soie transparents, des souliers cotiteux et compliqués, les lévres peintes et des sourcils dessinés au crayon. Elles dansaient joue contre joue avec leur cavalier, et Babbitt était écoeuré de crainte et d'envie inconsciente. La pire de toutes était Eunice Littlefield, et Ted le plus déchainé des garcons. Eunice volait, avec une légéreté endiablée, d'un bout de la piéce a l'autre, ses fréles épaules frissonnaient, et ses pieds se mouvaient, adroits comme la navette d'un tisserand. En riant, elle vint chercher Babbitt et l'entraina dans une danse. Puis il découvrit « l'annexe » de la soirée. Garcons et filles disparaissaient par moments, et il se souvint de bruits qui couraient, qu'ils buvaient ensemble a des gourdes de poche. II fit sur la pointe des pieds le tour de la maison, et, dans chacune des nombreuses autos qui attendaient dans la rue, il vit briller le feu des cigarettes et entendit des rires. I] eut envie de se montrer, mais, debout dans la neige, jetant des regards sur le coin sombre du batiment, il n'osa pas. I] s'efforca de montrer du tact. Revenu dans le vestibule, il cria aux jeunes gens: — Dites-moi, si l'un de vous a soif, il y a de la biére au gingembre. Ils daignérent lui dire merci. I] alla chercher sa femme dans loffice et éclata : — Jaurais bonne envie d'aller la-bas et de flanquer a la porte quelques-uns de ces petits polissons. Ils me parlent comme si j'étais le maitre d'hétel. Ga me ferait du bien de... — Je sais, soupira-t-elle, seulement tout le monde me dit, toutes les méres, que si on les blame, si on se fache parce qu'ils s'en vont boire dans leur auto, ils ne reviennent plus jamais chez vous, et nous ne voudrions pas qu'on tint Ted a l'écart, n'est-ce pas? Ii déclara qu'il serait enchanté si on mettait Ted a l'index, 2Q1

et se précipita dans le salon pour se montrer aimable, dans la crainte qu'on n'invitat plus Ted. Mais il résolut, s'il trouvait les garcons en train de boire, de... « eh bien, de leur passer quelque chose dont ils resteraient babas ». Et, tout en faisant des frais pour de jeunes gaillards aux larges épaules, il les reniflait joyeusement. Deux fois il sentit Podeur du whisky de l'époque de la prohibition, mais enfin, ce n'était que deux fois... Le docteur Howard Littlefield fit son entrée. I] venait voir, en disposition de surveillance paternelle. Ted et Eunice dansaient ensemble, et leurs deux corps n'en faisaient qu'un. Littlefield respira profondément et appela Eunice. Ils échangérent quelques mots 4 voix basse, et le pére expliqua a Babbitt que la mére d'Eunice, souffrant de la migraine, avait besoin de sa fille. Celle-ci partit en pleurant, et Babbitt les suivit d'un regard furieux : « La petite coquine! Elle va faire des ennuis a Ted! Et Littlefield, ce gros vaniteux, qui fait comme si c'était Ted qui avait une mauvaise influence! » Un peu aprés il constata que Vhaleine de Ted sentait le whisky. Une fois les invités partis, la querelle fut terrible, une vraie scene de famille, dévastant tout comme une avalanche, et sans réticence. Babbitt tonnait, madame Babbitt pleurait, Ted prenait un air de défi, sans grande conviction, et Verona ne savait trop de qui prendre le parti. Pendant plusieurs mois, il y eut du froid entre les Babbitt et les Littlefield, chaque famille protégeant son agneau contre le louveteau d'a cété. Babbitt et Littlefield s'entretenaient encore, en pompeuses périodes, de moteurs et de questions politiques, mais évitaient soigneusement de faire allusion a leurs familles. Chaque fois qu'Eunice venait chez ses voisins elle expliquait, avec une aimable familiarité, qu'on lui avait défendu de venir, et Babbitt s'efforcait, sans aucun succés, de se montrer paternel avec elle et de lui donner de bons conseils. — Bon Dieu de bois! gémissait Ted, en train avec Eunice d'avaler du chocolat bouillant, du nougat et un assortiment de noix déguisées dans la Pharmacie royale aux mosaiques éblouissantes, cela me passe que papa ne se décide pas a étre un peu plus allant. 292

Tous les soirs il reste 14, 4 moitié endormi, et si Rone ou moi nous disons : « Oh! voyons, faisons quelque chose », il ne prend méme pas la peine d'y penser. II se contente de bailler et de dire : « Non, je me trouve trés bien ici. » I] ne sait pas qu'il y a des endroits ot Pon s'amuse. Je suppose qu'il s'absorbe dans ses pensées, comme toi ou moi, mais par Dieu, il est impossible de dire lesquelles. Je ne crois pas qu'en dehors de son bureau, et d'une petite partie de golf le samedi, il se doute qu'il y a quelque chose a faire en ce monde, sauf de rester chez soi, d'y rester tous les soirs, sans avoir envie d'aller nulle part, de faire quoi que ce soit... sauf de penser que nous, les gosses, nous sommes idiots... et de rester la... Seigneur Dieu! S'il se tourmentait de la mollesse de Ted, Babbitt ne s'inquiétait pas assez de Verona. Elle était trop tranquille, elle vivait trop dans les jolies petites chambres sans air de son cerveau. Kenneth Escott et elle étaient toujours pleins de soumission. Quand ils ne restaient pas a la maison, a se faire une cour prudente de radicaux, en examinant des feuilles de statistiques, ils s'en allaient écouter des conférences d'écrivains, de philosophes hindous ou de lieutenants suédois. — Bon Dieu, gémissait Babbitt, en rentrant a pied avec sa femme d'un bridge chez les Fogarty, je me demande comment Rone et ce garcon peuvent avoir si peu d'entrain. Ils restent tous les soirs, chaque fois qu'il n'a pas 4 travailler, et ils ignorent s'il y a des plaisirs en ce monde. Rien que des paroles, des discussions... Seigneur Dieu! Rester la... rester la... un soir aprés lautre, sans avoir envie de rien faire, pensant que je suis absurde, parce que jaime sortir et faire une partie de cartes... rester toujours la, bon Dieu! Alors, autour du nageur, accablé par sa lutte a travers le perpétuel ressac de la vie de famille, surgirent de nouvelles lames. Le beau-pére et la belle-mére de Babbitt, monsieur et madame Henry T. Thompson, louérent leur vieille maison du quartier Bellevue pour venir s'installer 4 'hétel Hatton, la fameuse pension de famille, remplie de veuves, de meubles en peluche rouge et du bruit des cruches pleines d'eau glacée. IIs s'y trouvaient isolés et, un dimanche sur deux, les Babbitt devaient venir manger avec eux du poulet en fricassée, du céleri découragé, une glace 293

4 lamidon, puis s'asseoir ensuite, polis et contraints, dans le salon de l'hétel ot une jeune femme jouait sur son violon des airs venus d'Allemagne via Broadway. Ensuite la mére de Babbitt vint de Catawba pour passer trois semaines avec eux. C'était une excellente femme, d'une incompréhension magnifique. Elle félicitait Verona, qui se moquait si bien des conventions, d'étre « une charmante et droite femme d'intérieur, sans toutes ces idées que tant de jeunes filles semblent avoir 4 présent », et quand Ted remplissait le différentiel de graisse, uniquement par amour de la mécanique et de la saleté, elle se réjouissait qu'il fat « si adroit pour tout faire dans la maison et aider son pére, au lieu de sortir continuellement avec des jeunes filles et de faire 'homme du monde ». Babbitt adorait sa mére, et quelquefois il laimait bien, mais sa résignation chrétienne l'agacait, et il se sentait écrasé quand elle discourait sur un héros mythique appelé « Ton pére ». — Tu ne peux pas t'en souvenir, Georgie, tu étais un si petit bonhomme dans ce temps-la — oh! je me rappelle exactement comment tu étais ce jour-la, avec tes boucles chatain doré et un col de dentelle... tu as toujours été un si gentil enfant, un peu chétif et délicat, et tu aimais tant les jolies choses, et les glands rouges de tes petites bottes et tout ca... et ton pére nous emmenait a Péglise quand un homme nous arréta et dit: « Major » — beaucoup de nos voisins avaient coutume d'appeler ton pére « Major »; bien entendu, il n'avait été que simple soldat pendant la guerre, mais tout le monde savait que c'était 4 cause de la jalousie de son capitaine, et il aurait dQ avoir un grade élevé, car il possédait cette aptitude naturelle 42 commander qui appartient 4 si peu, si peu d'hommes — cet homme donc s'avanga sur la route, arréta le buggy et dit : « Major, quantité de gens par ici ont décidé de soutenir la candidature au congrés du colonel Scanell, et nous voudrions vous avoir avec nous. Etant donné le nombre de personnes que vous voyez dans votre magasin, vous nous seriez d'un grand secours. » La-dessus ton pére se contenta de le regarder et dit : « Je n'en ferai certainement rien. Je n'aime pas ses idées politiques », dit-il. Alors Phomme — on lappelait le capitaine 294

Smith, et Dieu seul sait pourquoi, parce qu'il n'avait pas l'ombre d'un droit a ce titre ou 4 aucun autre — ce capitaine Smith dit: « Nous vous ferons la vie dure, Major, si vous ne marchez pas avec vos amis! » Tu sais ce qu'était ton pére, et ce Smith aussi le savait; il Mignorait pas que c'était vraiment un homme, et que ton pére connaissait la situation politique de A a Z, et il aurait dé voir qu'il existait un homme au monde 4 qui il ne pouvait en imposer, mais il continua 4 essayer, 4 plaider, a faire des efforts, jusqu'a ce que ton pére se décidat a parler ferme et lui dit: « Capitaine Smith, je passe dans le pays pour un homme trés capable de diriger ses propres affaires en laissant les autres se méler de ce qui les regarde. » Sur quoi il repartit, laissant le personnage en plan, tout penaud, sur la route. Ce qui exaspérait le plus Babbitt, c'était de l'entendre raconter son enfance a ses enfants 4 lui. I] avait eu un faible, a ce qu'il paraissait, pour les sucres d'orge, portait dans ses cheveux « le plus délicieux petit noeud rose », et avait transformé son nom en « Geo-Geo ». I] entendit — sans en laisser rien paraitre — Ted admonester Tinka: — Viens ici, petite, mets le délicieux noeud rose dans tes cheveux et descends vite déjeuner, ou Geo-Geo te dévissera la téte! Le demi-frére de Babbitt, Martin, vint de Catawba, avec sa femme et son plus jeune enfant, passer deux jours. Martin faisait de l'élevage et gérait le bazar. I] était fier d'étre un Américain libre et indépendant, du bon vieux fonds yankee, fier d'étre honnéte, rude, laid et désagréable. Sa phrase favorite était : « Combien avez-vous payé cela? » Il considérait les livres de Verona, le crayon d'argent de Babbitt, et les fleurs sur la table, comme des extravagances, et il le dit. Babbitt se serait disputé avec lui, si ce n'etit été pour sa grande nigaude de femme et son bébé, que Babbitt taquinait, en le menagant du doigt et en répétant : « Ce bébé me fait l'effet d'un coquin, oui, monsieur, c'est un petit coquin, un coquin, oui, monsieur, voila ce que c'est, un coquin que ce bébé, rien d'autre qu'un vieux coquin, tout simplement un coquin! » Verona et Kenneth Escott ne cessaient pas de faire de longues recherches d'épistémologie; Ted était un révolté en disgrace, et 495

Tinka, avec ses onze ans, réclamait la permission d'aller au cinéma trois fois par semaine, comme toutes les filles de son age. Babbitt ne dérageait pas : « Jen ai par-dessus la téte. Trois générations a entretenir! Tout pése sur moi. Payer 4 ma mére la moitié de son revenu, écouter Henry T., subir les doléances de Myra, étre aimable avec Mart, et m'entendre appeler vieux grincheux parce que j'essaie d'étre utile aux enfants. Tous comptent sur moi, tous tirent quelque chose de moi, et pas un ne m'est reconnaissant. Pas de tréve, pas de crédit, pas d'aide de personne! Et il faudra tenir bon pendant combien de temps, grand Dieu? » Il fut content d'étre souffrant en février, ravi de les voir consternés en constatant que lui, le roc, avait fléchi. Il avait mangé un coquillage suspect. Pendant deux jours il fut patraque, et on fit attention a lui, on le dorlota. On lui permettait de grogner : « Oh! laissez-moi tranquille! » sans riposter. Couché dans sa véranda, il regardait le soleil d'hiver glisser sur les rideaux tirés et faire palir jusqu'au rose leur kaki foncé. L'ombre du cordon de tirage rayait de noir l'agréable ondulation de l'étoffe. Il trouvait plaisir 4 en examiner les plis et soupira quand le jour qui déclinait les fit disparaitre. Il prenait conscience de sa vie, avec un peu de tristesse. N'ayant pas en face de lui un Vergil Gunch pour l'obliger 4 un optimisme résolu, il trouvait son genre de vie incroyablement machinal, et reconnaissait presque que c'était bien son opinion. Machinales ses affaires, vente active de maisons mal construites; machinale sa religion, une église séche, dure, sans rapport avec la vie véritable de la rue, respectable mais sans humanité, comme un chapeau haut de forme. Machinaux les parties de golf et les diners, les bridges et les conversations. Et, sauf avec Paul Riesling, machinales les amitiés... tapes dans le dos et ton de blague, sans jamais oser |'épreuve des propos calmes. Il se retourna péniblement dans son lit. I] vit les années, brillantes journées d'hiver, longs et doux aprés-midi d'été faits pour étre passés dans des prairies, perdus a toutes ces occupations prétentieuses et fragiles. I] songea aux discussions de baux par téléphone, aux avances faites 4 des gens qu'il détestait, aux démarches pour affaires, aux attentes dans des antichambres malpropres, le chapeau sur les genoux, a bailler 2096

devant les calendriers salis par les mouches, à se montrer aimable avec des employés.

« Je n'ai guère envie de me remettre au travail, se disait-il, je voudrais... je ne sais pas. »

Mais le lendemain il retournait au bureau, affairé, et d'humeur indécise.

CHAPITRE XIX Le. Société des Transports en commun de Zénith projetait de batir des ateliers de réparation pour ses voitures dans le faubourg de Dorchester, mais quand ils voulurent acheter le terrain ils découvrirent que la Société Immobiliére BabbittThompson avait une option dessus. L'agent chargé de l'achat, le premier vice-président, et méme le président de la Société des Transports protestérent contre le prix que demandait Babbitt. Ils firent valoir leurs devoirs envers leurs actionnaires, ils menacérent d'aller devant les tribunaux, mais, pour une raison ou une autre, ils n'en firent rien et préférérent un arrangement avec Babbitt. Les archives de la Compagnie contiennent des copies des lettres échangées a ce sujet, et mimporte quelle commission publique peut les y examiner. Juste a la suite de cette négociation, Babbitt déposa trois mille dollars a sa banque, l'agent de la Compagnie s'acheta une auto de cing mille dollars, le premier vice-président se fit batir une maison dans les « Bois de Devon » et le président fut nommé ministre dans un pays étranger. Pour obtenir les options, pour mettre la main sur le terrain d'un propriétaire a l'insu de son voisin, il avait fallu 4 Babbitt des efforts exceptionnels. I] avait di répandre des bruits sur des 208

projets de garages et de boutiques, prétendre qu'il ne prenait plus d'options, attendre, et avoir l'air aussi ennuyé qu'un joueur de poker, 4 un moment ov la difficulté de s'assurer un lot essentiel menagait de tout faire échouer. A tout cela s'ajoutait une discussion €nervante avec les associés qu'il avait en sous-main dans cette affaire. Ils ne voulaient pas que Babbitt et Thompson y prissent part autrement que comme courtiers. Babbitt se rangeait volontiers 4 cet avis. « La morale du négoce veut qu'un courtier se borne strictement a son réle et ne participe pas a l'achati», dit-il a 'Thompson. — La morale... quelle blague! rendcla le vieil Henri. Vous vous figurez que je vais regarder tous ces sacrés profiteurs emporter le magot, et ne pas monter avec eux dans la voiture ? — Enfin moi je n'aime pas ga. C'est une sorte de double jeu. — Mais non, ily a triple jeu. C'est le public qui profite du double jeu. Mais, maintenant que nous avons respecté la morale et avons mise a l'abri de nos méthodes, la question est de savoir ot nous pouvons contracter un emprunt pour tirer parti personnellement de certains lots de ces terrains. Nous ne pouvons pas nous adresser a notre banquier : ¢a se saurait. — Je pourrais voir le vieil Eathorne. Il est muet comme la tombe. — C'est ce qu'il faut. Eathorne était enchanté, affirma-t-il, de « faire un placement par jeu d'écriture », d'accorder 'emprunt a Babbitt en veillant a ce qu'il ne figurat pas sur les livres de la banque. Ainsi certaines des options levées par Babbitt et Thompson portaient sur des parcelles de terrain dont ils étaient propriétaires, sans étre en nom. Au moment ow il concluait cette splendide combinaison, qui donnait de l'essor a ses affaires et lui assurait la confiance du public en prouvant une activité accrue dans les transactions immobiliéres, Babbitt fut accablé en découvrant qu'il avait a son service un malhonnéte homme. Ce personnage indélicat, c'était Stanley Graff, son vendeur du dehors. aay: Depuis quelque temps Babbitt était inquiet de Graff. Celui-ci ne tenait pas les paroles données aux locataires. Pour louer une 299

maison, il promettait des réparations auxquelles le propriétaire n’avait pas consenti. On le soupcgonnait de truquer les inventaires de maisons meublées, de telle sorte que le locataire, quand il s’en allait, avait 4 payer des objets qui n’avaient jamais existé dans la maison, et dont Graff mettait l’argent dans sa poche. Babbitt n’avait pas pu vérifier le bien-fondé de ces soupgons, et, tout en ayant l’intention de congédier Graff, il n’en avait jamais trouvé le temps. Dans le bureau particulier de Babbitt, un homme a la figure cramoisie haletait : — Ecoutez! Je suis venu faire un raffut pas ordinaire, et si vous ne faites pas pincer ce gaillard-la, moi je m’en chargerai. — Calmez-vous, cher Monsieur. Qu’y a-t-il? — Ce quwil y a? Heu! Voici ce qu’il y a. — Asseyez-vous et ne vous agitez pas tant. On peut vous entendre dans tout le building. — Ce Graff, votre employé, me loue une maison. Je le vois hier et je signe le bail, bien en régle, et il devait, aprés l’avoir fait signer par le proprictaire, me l’envoyer hier soir par la poste. C’est ce qu'il a fait. Ce matin je descends déjeuner et la bonne me dit que quelqu’un est venu, aussit6t aprés la premiére distribution, lui dire qu’il venait chercher une enveloppe adressée chez moi par erreur, une grande enveloppe longue, portant dans le coin « Babbitt-Thompson ». En effet, la lettre était la, elle la lui remet. Elle me donne le signalement du personnage, c’était ce Graff. Sur quoi je lui téléphone, et, le malheureux, il reconnait le fait! Une fois mon bail signé, dit-il, on lui a fait une offre supérieure, et il a voulu ravoir le bail. Eh bien, qu’allez-vous faire? — Votre nom est...? — William Varney, W. K. Varney. — Ah oui, c’était la maison Garrison. Et Babbitt sonna. Quand mademoiselle Mac Goun entra, il lui demanda : — Graff est sorti? — Qui, Monsieur. — Voulez-vous regarder dans son tiroir s’il n’y a pas un bail au nom de M. Varney pour la maison Garrison? Puis a Varney: 300

— Je ne peux vous exprimer a quel point cette histoire me contrarie. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vais exécuter Graff dés qu'il sera de retour. Et, bien entendu, votre bail tient toujours. Mais je désire faire encore autre chose. Je dirai au propriétaire de ne pas nous payer sa commission, mais de la déduire de votre loyer. Non! Absolument, je le désire. Pour parler franc, cette histoire me bouleverse. J'ai toujours été, je crois, un homme d'affaires pratique. J'ai probablement raconté quelques boniments, dans mon temps, quand la circonstance le demandait... vous savez, on est parfois obligé d'appuyer un peu pour venir a bout des tétes dures. Mais voici la premiére fois que j'ai 4 accuser un de mes employés d'une indélicatesse plus grave que de chiper quelques timbres. Sérieusement, il me serait pénible de faire un bénéfice sur cette affaire-la. Alors vous me permettrez de vous repasser la commission? Bon! I] avait parcouru a pied la ville de Février, ou les camions faisaient jaillir des paquets de boue et ot le ciel était sombre audessus de corniches en briques noircies. Il rentrait tout malheureux. Lui qui respectait la loi, il ?avait violée en dissimulant le crime « fédéral » qu'est une interception de correspondance. Mais il ne pouvait pas voir Graff jeté en prison et sa femme accablée de douleur. Pis encore, il fallait congédier Graff, et c'était, parmi les besognes du bureau, celle qu'il redoutait le plus. Il aimait tous ses semblables, il éprouvait un tel besoin d'étre aimé d'eux, qu'il ne pouvait supporter lidée de leur étre désagréable. Mademoiselle Mac Goun entra précipitamment pour chuchoter, tout excitée par l'attente d'une scéne : — I[lest la. — M. Graff? Priez-le de venir ici. Il s'appliqua a prendre un air calme et posé dans son fauteuil et 4 ne donner aucune expression a son regard. Graff entra : c'était un homme de trente-cing ans, petit, vif, a lunettes, avec une moustache soignée. — Vous désirez me parler? dit-il. — Qui. Asseyez-vous. Graff resta debout et grommela : — C'est probablement ce vieil imbécile de Varney qui est venu vous voir. Laissez-moi vous expliquer son cas. C'est un 301

grippe-sou fini, qui discute pour un liard et en somme il m'avait menti au sujet de ses ressources pour payer son loyer... je m'en suis apercu dés que le bail a été signé. Sur quoi un autre client vient me faire une offre supérieure pour la maison: j'ai pensé que mon devoir envers vous était de me débarrasser de Varney, et }'étais si embété que je me suis précipité chez lui et que j'ai repris le bail. Mais ma parole, monsieur Babbitt, je n'avais aucune intention de faire quelque chose d'incorrect. Je voulais simplement que votre agence touche toute la commiss... — Attendez un peu, Stan. Tout ¢a peut étre vrai, mais j'ai recu quantité de plaintes 4 votre sujet. Je ne pense pas que vous ayez jamais l'intention de rien faire de mal, mais si on vous donne une bonne lecgon, ¢a vous secouera un peu et vous deviendrez un « immobilier » de premier ordre. Mais pour moi je ne vois pas le moyen de vous garder. Graff s'appuya contre le classeur a archives, les mains dans ses poches, et se mit a rire. — Alors me voila balancé! Eh bien, mon cher « Vision et Morale », c'est 4 mourir de rire! Mais il ne faut pas vous figurer que vous allez vous en tirer en faisant la sainte nitouche. Evidemment, j'ai fait de petits coups... quelques-uns... mais le moyen de faire autrement, dans une maison comme la votre? — Ah! par Dieu, jeune homme... — Tut! tut! Ne vous fachez pas, et ne criez pas, parce que tout le monde vous entendrait a cété. Ils sont probablement en train d'écouter. Mon cher monsieur Babbitt, vous étes primo un filou, et secundo un sacré fesse-mathieu. Si vous me donniez des appointements convenables, je n'aurais pas besoin de voler des sous a un aveugle pour que ma femme ne créve pas de faim. Nous sommes mariés depuis cinq mois tout juste, et c'est la plus chic femme qui existe, et vous nous avez réduits tout ce temps-la a la portion congrue, sacré vieux coquin que vous étes, pour mettre de Pargent de cété pour votre téte folle de fils et votre imbécile de fille! Mais attendez! Vous allez, par Dieu, encaisser ce que j'ai a dire, ou je le hurle si bien que tout le bureau l'entendra. Quant aux filouteries... Dites donc, si je confiais 4 un juge d'instruction ce que je sais sur ce dernier coup de l'option pour la Société des Transports, nous irions en prison tous les deux, en compagnie 302

de quelques charmants, purs et pieux gros bonnets de la Compagnie. — Eh bien, Stan, puisque nous en venons, semble-t-il, 4 des faits précis, cette négociation... il n'y a rien de louche 1a-dedans. Le seul moyen d'accomplir des progrés, c'est de faire faire les choses par les gens qui ont une grosse situation, et, dame, cela se paie... — Oh! pour l'amour de Dieu, ne me la faites pas a la vertu. A ce que je comprends, je suis congédié. Trés bien! c'est une bonne chose pour moi. Mais si je vous prends 4 me dénoncer a une autre maison, je crie sur les toits tout ce que je sais sur vous et sur Henry T., et sur toutes les sales petites manoeuvres auxquelles vous vous livrez, vous, caporaux d'industrie, pour les gros roublards, plus malins que vous, et on vous expulsera de la ville. Quant a moi — vous avez raison, Babbitt, j'ai pris quelquefois le chemin de traverse, mais maintenant je vais marcher droit, et mon premier soin sera de trouver une place dans une maison ov le patron ne parle pas d'idéal. Je vous souhaite mauvaise chance, cher ami, et la situation que vous me faisiez, vous pouvez la flanquer au ruisseau. Babbitt resta longtemps ballotté entre deux idées : « Je vais le faire arréter »... et puis « Je me demande... Non, je n'ai jamais rien fait qui ne fit nécessaire pour favoriser la marche du progrés. » Le lendemain il engagea, pour remplacer Graff, Fritz Weilinger, le vendeur de son rival le plus odieux, la Société des Maisons et Lotissements de East Side, et ainsi du méme coup contraria son concurrent et s'assura un excellent employé. Le jeune Fritz était un garcon gai, aux cheveux bouclés, bon joueur de tennis. I] attirait les clients au bureau. Babbitt voyait en lui presque un fils, et sa présence le réconfortait. Un champ de courses abandonné dans la banlieue de Chicago, excellent emplacement pour y construire des usines, était 4 vendre, et Jake Offut demanda a Babbitt de faire une offre pour lui. L'effort de l'affaire de la Compagnie des 'Transports, son désappointement au sujet de Stanley Graff, avaient tellement secoué Babbitt qu'il trouvait dur de s'asseoir devant son bureau et de concentrer sa pensée. Voici ce qu'il dit a sa famille : — Ecoutez, mes amis! Savez-vous qui va trotter jusqu'a 303

Chicago pour deux jours — juste un week-end, donc sans perdre une journée d'école, savez-vous qui va accompagner le célébre ambassadeur du négoce, George F. Babbitt? C'est M. Théodore Roosevelt Babbitt! — Hourra! cria Ted, et il ajouta: Oh! je me figure que les Babbitt males vont faire une bombe... toute la ville en parlera! Une fois sortis des complications habituelles de la maison, ils ne furent plus que deux camarades. Ted n'était jeune que dans ses prétentions a la vieillesse, et les seuls domaines, apparemment, ot Babbitt eit plus d'expérience et des connaissances plus étendues que Ted étaient ceux de la propriété immobiliére, de la politique et de son langage. Quand les autres sages du compartiment des fumeurs dans le Pullman les eurent laissés seuls, la voix de Babbitt ne prit pas le ton badin, et d'ailleurs offensant, sur lequel on parle aux enfants, mais poursuivit son ronron accablant et monotone, que Ted essaya d'imiter avec ses notes stridentes de ténor. — Parbleu, papa, je crois que vous l'avez bien percée a jour, cette vieille baderne; il en est resté aplati, 4 propos de la Société des Nations. — Le diable, avec quantité de ces gens-la, c'est qu'ils ne connaissent rien a ce dont ils parlent. Ils ne considérent pas les faits... Qu'est-ce que tu penses de Ken Escott? — Je vais vous dire, papa : Ken est un gentil garcon, je trouve; pas de défaut particulier, sauf de trop fumer. Mais, Seigneur, quel emplatre! Ma foi, si nous ne le secouons pas, ce pauvre idiot ne se déclarera jamais. Et Rone ne vaut pas mieux. Pas dans le train! — Oui, je crois que tu as raison. Ils sont engourdis. IIs n'ont, ni un ni l'autre, notre allant. — C'est bien ga: ils sont engourdis. Je vous jure, papa, que je me demande comment Rone peut étre de la famille. Je parierais, si on savait la vérité, que vous étiez un fameux luron, de votre temps. — En tout cas je n'étais pas si en retard! — Oh! ga, j'en jurerais. Je parie que vous n'en manquiez pas une! — Parbleu, quand je sortais avec des jeunes filles, je ne 304

passais pas mon temps a leur parler des gréves dans l'industrie du tissage. Ilséclatérent tous deuxde rire et tousdeux allumérent uncigare. — Qu'allons-nous faire de ces deux-l4? demanda Babbitt. — Bon sang, je n'en sais rien. Quelquefois, je vous le jure, jai envie de prendre Ken a part et de le mettre au pied du mur en lui disant: « Mon gargon, allez-vous épouser la jeune Rone ou « avez-vous intention de la faire mourir a force de paroles? « Voila que vous approchez de la trentaine, et vous ne vous faites « pas plus de vingt a vingt-cing dollars par semaine. Quand allez« vous avoir le sentiment de votre responsabilité et vous mettre en « mouvement? S'il y a quelque chose que George F. ou moi« méme nous puissions faire pour vous aider, demandez-le-nous, « mais un peu d'élan, que diable! » — Ma foi, ca ne serait peut-étre pas si mal, si toi ou moi nous lui parlions a ce propos. C'est un de ces garcons compliqués. I] ne peut pas en venir au fait, jouer cartes sur table et parler tout net, comme toi ou moi. — C'est vrai, il ressemble a ces gens qui font des histoires pour tout. — Absolument, comme tous ceux-la. — Parfaitement. Ils soupirérent, puis se turent, pensifs et heureux. Le conducteur du train entra. I] était allé une fois au bureau de Babbitt, s'informer au sujet d'une maison. — Comment allez-vous, monsieur Babbitt? Alors, nous allons vous avoir a Chicago? C'est votre garcon? — Qui, c'est mon fils, Ted. — Vous en étes bien sir? Je me disais que vous étiez vousméme encore un jeune homme, que vous aviez a peine la quarantaine, et c'est 4 vous ce grand garcon-la! — Quarante? Hé, mon brave, je ne reverrai plus jamais quarante-cinq. jt — Est-ce possible? Je ne l'aurais jamais cru. — Ah oui, mauvaise affaire pour un homme d'age d'avoir 4 voyager avec un jeune poulain comme ce Ted-la. — Vous avez raison. » Puis 4 Ted: « Et vous étes au collége, je suppose? 395

— Non, répliqua figrement Ted, pas avant la prochaine rentrée. Pour le moment je me contente de visiter les différents colléges. Pendant que le conducteur affable continuait son chemin, son énorme chaine de montre tintant sur son veston bleu, Babbitt et Ted passérent gravement en revue les colléges. Ils arrivérent a Chicago tard dans la nuit et restérent au lit le lendemain matin, se disant avec joie : « C'est assez agréable, hein, de ne pas avoir a se lever pour descendre déjeuner? » Ils étaient au modeste Hotel Eden, parce que c'était toujours la que logeaient les négociants de Zénith, mais ils allérent déjeuner dans la Salle de Versailles, brocart et cristaux, de 'Hétel Régence. Babbitt commanda des huitres « pointes bleues » avec une « sauce cocktail », un énorme bifteck avec un non moins énorme plat de frites a la frangaise, deux pots de café, une tarte aux pommes avec de la créme pour eux deux, et, en supplément pour Ted, une portion de « mincepie ». Ted était dans l'admiration : — Quel menu! De quoi se refaire, jeune homme! — Bah! ne me lache pas, mon petit, et tu ne t?embéteras pas. Ils allérent voir une comédie musicale, et se bourrérent mutuellement de coups de coude aux plaisanteries sur le mariage et sur la prohibition; dans les entractes, ils se promenérent au foyer, bras dessus bras dessous, et dans sa joie d'échapper pour la premiere fois a la honte qui rend péres et fils étrangers les uns aux autres, Ted dit en riant: — Papa, connaissez-vous celle des trois modistes et du juge? Quand Ted fut rentré a Zénith, Babbitt se sentit bien seul. Comme il essayait de conclure une alliance entre Offutt et certains intéréts de Milwaukee, qui avaient besoin du champ de courses, la majeure partie de son temps se passait 4 attendre des appels téléphoniques... Assis sur le bord de son lit, le téléphone portatif 4 la main, il demandait d'un air las: « M. Sagen n'est pas encore rentré? Il ne vous a pas chargé d'une commission pour moi? Trés bien, je reste a l'appareil. » Et il fixait les yeux sur une tache du mur, se disant qu'elle avait la forme d'un soulier, et s'agacant de le découvrir pour la vingtiéme fois. Il allumait une cigarette, puis, tenu au téléphone, sans cendrier 4 sa portée, il se 306

oe demandait ce qu'il pouvait faire de cette menace brilante et essayait de la jeter dans la baignoire. Et enfin, au téléphone: « Pas de message, hein? Trés bien, je rappellerai. » Un aprés-midi il errait 4 travers des rues, pleines d'orniéres de neige, dont il n'avait jamais entendu parler, rues de petits logements, de maisons pour deux ménages et de chalets abandonnés. I] se rendait compte qu'il n'avait rien a faire, rien dont il eit envie. I] était dans une morne solitude le soir quand il dinait a Phétel Régence. Quand il avait fini, il s'asseyait dans la salle du café, sur un fauteuil de velours aux armes des Saxe-Cobourg, allumait un cigare et cherchait des yeux quelqu'un qui viendrait jouer avec lui et l'empécher de penser. Dans le fauteuil voisin du sien, aux armes de Lithuanie, était un monsieur qu'il lui semblait connaitre, avec une large face rouge, des yeux vifs, et une moustache jaune et rare. [I] avait un air aimable et insignifiant, et semblait aussi abandonné que Babbitt. Tout a coup, ce fut comme un éclair, Babbitt se souvint : cet étranger mélancolique était Sir Gerald Doak. D'un mouvement instinctif, Babbitt se leva en murmurant: — Comment allez-vous, Sir Gerald? Nous nous sommes rencontrés a Zénith, si vous vous souvenez, chez Charley Mac Kelvey... je m'appelle Babbitt... affaires immobiliéres. — Oh! comment vous portez-vous ? Sir Gerald lui tendit une main molle. Embarrassé, toujours debout, ne sachant comment se retirer, Babbitt marmotta : — Vous avez sans doute fait un grand tour, depuis que nous vous avons vu a Zénith? — Trés grand. La Colombie britannique, la Californie et partout par la, dit-il d'un ton hésitant et avec un regard mort. — Comment vont les affaires dans la Colombie britannique? Ou peut-étre ne vous en étes-vous pas inquiété? Les paysages, le sport et ainsi de suite ? — Les paysages? Oh! merveilleux. Mais les affaires... savezvous bien, monsieur Babbitt, qu'ils ont autant de chémage que nous ? I] parlait maintenant avec chaleur. — Vraiment? Alors, pas fameuses les affaires, hein? — Non, pas du tout ce que j'avais espéré trouver. 307

— Pas bonnes, hein? — Non pas... pas vraiment bonnes. — C'est rudement dommage. Alors... vous attendez sans doute quelqu'un, Sir Gerald, qui va vous emmener a quelque grande cérémonie? — Une cérémonie?... Oh! non. Non, pour parler franchement, je me demandais ce que je pourrais bien faire, ce soir. Je ne connais pas une 4me a Chicago. Sauriez-vous par hasard s'il y a un bon théatre dans cette ville? — Un bon...? Mais c'est la saison du Grand Opéra, en ce moment. Cela vous plairait, peut-étre ? — Heu! heu! J'ai été une fois a Opéra, a Londres... a leur Covent-Garden... Abominable! Non, je me demandais sil y aurait un bon cinéma. Babbitt, maintenant assis, balangait son siége et criait : — Un film? Mais naturellement, Sir Gerald! Je me figurais que vous aviez tout un essaim de dames vous attendant pour vous conduire a quelque soirée... — Le ciel m'en préserve! — ... Mais sinon, que diriez-vous de venir avec moi au cinéma? Il y a un film épatant au Grantham: Bill Hart dans une histoire de bandits. — Bravo! Un instant, le temps de prendre mon pardessus. Gonflé d'importance, appréhendant vaguement que le noble sang de Nottingham, changeant d'avis, le lachat 4 quelque coin de rue, Babbitt marcha fiérement a cété de Sir Gerald Doak jusqu'au cinéma et, avec une joie silencieuse, s'assit prés de lui, s'appliquant a ne pas montrer trop d'enthousiasme, pour le cas ou le chevalier ne partagerait pas son adoration pour les manieurs de revolver et les chevaux indomptés. Quand ce fut fini, Sir Gerald murmura : — Excellent film, ma foi! C'est si aimable a vous de m'avoir mené 1a. Il y a des semaines que je ne m'étais autant amusé. Toutes ces maitresses de maison... elles ne vous permettent pas d'aller au cinéma. — Vous avez bigrement raison! Babbitt renoncait au langage raffiné et délicat, aux 308

élégances de prononciation dont il avait orné ses phrases, il redevenait cordial et naturel. — Eh bien, ¢a me fait rudement plaisir que ¢a vous ait plu, Sir Gerald. Ils passérent péniblement, en frélant les genoux de grosses dames, dans lallée centrale, puis, dans le vestibule, gesticulérent des bras pour mettre leurs manteaux. Alors Babbitt proposa : — Que diriez-vous d'aller manger quelque chose? Je connais un endroit ot on sert des réties au fromage, qui sont un peu 1a, et ou on pourrait dénicher quelque chose 4a boire... si toutefois cela ne vous fait pas peur...? — Plutdt pas. Mais pourquoi ne pas aller chez moi? J'ai de Pécossais qui n'est pas trop mauvais. — Oh! je ne voudrais pas vous faire user vos réserves. C'est diablement aimable a vous, mais... vous voulez probablement vous fourrer dans vos toiles? Sir Gerald était un autre homme: il paraissait tout ému de tendresse : — Oh! vraiment, aujourd'hui... il y a si longtemps que je n'ai eu une bonne soirée! Obligé d'aller a toutes ces soirées dansantes, impossible de parler affaires ou de rien de ce genre. Soyez gentil, allons, venez. Voulez-vous? — Si je veux! Vous parlez! Je pensais justement... Hein! par Dieu, ¢a fait du bien, n'est-ce pas, de bavarder sur la situation du commerce quand on a été a tous ces bals, ces mascarades, banquets et autres réunions mondaines. J'€éprouve souvent cela a Zénith. Bien sir que je vous accompagne! — C'est rudement gentil 4 vous. — Et ils se mirent en route, rayonnants. — Ecoutez, cher ami, pouvez-vous me dire une chose : est-ce que les Américains ménent toujours une vie aussi mondaine, donnent toujours autant de réceptions magnifiques? — Allons, ne vous fichez pas de nous! Et vous, par Dieu, avec vos bals de cour, votre étiquette et tout le tremblement... — Non, vraiment, mon cher! Maman et moi — je veux dire Lady Doak — nous faisons généralement une partie de bézigue et puis nous nous couchons 4 dix heures. Dieu me pardonne, je ne pourrais pas suivre votre sacrée allure. Et la conversation! 'Toutes 399

vos femmes en savent si long... la culture et toutes ces machines-la. Cette madame Mac Kelvey, votre amie... — Ah oui, cette vieille Lucile... une bonne petite. — ...m'a demandé quel était le musée que je préférais a Florence... ou peut-étre 4 Firenze? Je n'ai de ma vie mis les pieds en Italie! Et les primitifs... Si j'aime les primitifs? Vous savez ce que c'est, vous, un primitif? — Moi! Plutét pas, mais je sais ce que c'est qu'un escompte. — Parbleu, et moi aussi. Mais les primitifs! — Peuh! les primitifs! Et ils rirent comme on ne le faisait qu'aux déjeuners des Boosters. La chambre de Sir Gerald, n'était ses lourdes et solides valises anglaises, ressemblait fort a celle de George F. Babbitt, et, tout a fait 4 la maniére de celui-ci, il sortit de sa cachette un énorme flacon de whisky, se montra fier et hospitalier et dit en riant : — Vous m/'arréterez, mon vieux. Ce fut aprés le troisieme verre que Sir Gerald déclara : — Comment, vous autres Yankees, vous figurez-vous que des barbouilleurs de papier, tels que « Bertrand » Shaw et ce Wells nous représentent? Pour nous, les vrais Anglais du monde des affaires, nous considérons ces gaillards-la comme des traitres. Nos deux pays ont leur vieille aristocratie comique — vous savez la vieille noblesse de province, chasses a courre et tout le tralala, et nous avons, les uns comme les autres, nos sacrés travaillistes, mais nous avons aussi un fonds solide d'hommes d'affaires sérieux qui font marcher la machine. — Tu parles! A la santé des gens sérieux! — Je suis avec vous! A votre santé! Ce fut apres le quatriéme verre que Sir Gerald demanda humblement : — Qu'est-ce que vous pensez des hypothéques dans le Dakota Nord? », mais ce ne fut qu'aprés le cinquiéme que Babbitt se mit a Pappeler « Jerry » et que Sir Gerald lui dit en confidence : « Ecoutez, ga ne vous ferait rien si j'6tais mes bottines? » et, avec extase, il étala sur le lit ses pieds de chevalier, ses pauvres pieds las, bralants, enflés. 310

Aprés le sixiéme verre, Babbitt se leva en titubant : — Eh bien, je ferais pas mal de me cavaler. Jerry, vous étes vraiment un chic type! Je regrette bougrement que nous ne nous soyons pas mieux connus 4 Zénith. Mais, écoutez-moi : vous ne pourriez pas revenir y faire un petit séjour avec moi? — Bien faché, mais faut que j'aille 4 New York demain... vraiment désolé, mon vieux. Je n'ai pas passé une aussi bonne soirée depuis que j'suis aux Etats. Parlez-moi d'une conversation sans toutes ces fadaises mondaines. Je n'aurais jamais accepté qu'on me donne ce sacré titre — et je ne l'ai pas eu pour rien, hein? — si j'avais pensé que j'aurais a parler primitifs et polo avec des dames! Pourtant, c'est pas mauvais d'avoir ca a Nottingham... le maire a été rudement embété quand je l'ai eu... et puis naturellement, la patronne, ¢a lui fait plaisir... Seulement personne ne m/appelle plus Jerry maintenant, — il pleurait presque, — et personne aux Etats ne m'a traité en ami jusqu'a ce soir. Au revoir, vieux frére, au revoir, et merci beaucoup. — Ne parlez pas de ca, Jerry. Et n'oubliez pas : chaque fois que vous viendrez a Zénith, vous trouverez la clef sur la porte. — Et moubliez pas, vieux frére, si vous venez jamais a Nottingham, que maman et moi nous serons enchantés de vous voir. Je dirai aux camarades a Nottingham vos idées sur la « Vision » et les « Vrais types »... 4 notre prochain déjeuner du Club des Rotariens. Etendu dans son lit 4 l'hétel, Babbitt se représentait le Club Athlétique lui demandant : « Eh bien, comment ga s'est-il passé ce séjour a Chicago? » et lui, répondant: « Oh! trés bien: j'ai beaucoup couru un peu partout avec Sir Gerald Doak ». II se voyait rencontrant Lucile Mac Kelvey et lui faisant des remontrances : « Vous étes délicieuse, madame Mac, quand vous n'essayez pas de prendre vos grands airs. C'est précisément ce que me disait Gerald Doak a Chicago — oh oui, Jerry est un vieil ami a moi — ma femme et moi nous songeons a aller en Angleterre l'année prochaine, pour faire un séjour dans son chateau. « Georgie, me disait-il, ma vieille branche, j'aime beaucoup Lucile, mais il faut & nous deux lui faire passer ses maniéres de perruche prétentieuse. »

Mais ce soir-la se produisit un incident qui lui rabaissa le caquet. Au bureau de tabac de Vhétel Régence, il lia conversation avec un marchand de pianos, et ils dinérent ensemble. Babbitt était tout amitié et bien-étre. Le luxe de la salle 4 manger lui plaisait, avec ses candélabres, ses rideaux de brocart bien drapés et ses portraits de rois de France encadrés dans des panneaux de chéne sculpté. Le public aussi l'enchantait : jolies femmes, et braves et bons garcons, ayant le dollar facile. Soudain, il tressaillit. Il regarda, puis se détourna et regarda encore. A trois tables de la sienne, avec une femme aux allures douteuses, une femme 4 la fois réservée et fanée, c'était Paul Riesling, Paul qui était supposé étre 4 Akron, en train de vendre des toitures goudronnées. La femme lui caressait la main, lui faisait des yeux tendres et ricanait. Babbitt sentit qu'il avait découvert une intrigue clandestine et coupable. Paul parlait avec Pexaltation de quelqu'un qui raconte ses tourments et ne regardait que les yeux fiétris de sa compagne. Un moment il lui prit la main, et, a un autre, il avanga les lévres, sans tenir compte de l'entourage, comme s'il allait lui donner un baiser. Babbitt avait une telle envie d'aller trouver Paul, qu'il sentait tout son corps se tendre, ses épaules se mettre en mouvement, mais il comprit qu'il fallait de la diplomatie, et ce n'est qu'aprés avoir vu Paul payer son addition qu'il murmura au marchand de pianos : — Tiens, un de mes amis, la-bas... excusez-moi une seconde..., juste le temps de lui dire bonjour. Et, frappant sur |'épaule de Paul, il lui cria: — Eh bien, depuis quand es-tu ici? Paul leva les yeux sur lui et ses traits se durcirent : — Oh! par exemple, George! Je te croyais reparti pour Zénith. I] ne présenta pas sa compagne; Babbitt lui jeta un coup d'ceil : jolie femme, coquette, aux chairs un peu flasques, la quarantaine environ, coiffée d'un affreux chapeau 4 fleurs, trés maquillée, mais peu adroitement. — Ot es-tu descendu, Paulibus? La femme tourna la téte, bailla, examina ses ongles : elle semblait habituée a ne pas étre présentée. 312

Paul grommela: — Campbell Inn, quartier Sud. — Seul? Cela avait lair d'une insinuation. — Qui, malheureusement! D'un air furieux, Paul se tourna vers la femme, et avec un sourire tendre qui écceura Babbitt : — May, permettez-moi de vous présenter... Madame Arnold, Monsieur est... une de mes vieilles connaissances, George Babbitt. — Enchanté! murmura Babbitt, tandis qu'elle roucoulait : — Oh! je suis ravie naturellement de rencontrer un ami de M. Riesling. Babbitt demanda : — Tuseras a ton hotel un peu plus tard dans la soirée, Paul? Je passerai t'y voir. — Non, il vaudrait mieux... je préférerais déjeuner avec tol demain. — Parfait, mais je veux te voir aussi ce soir, Paul. J'irai a ton hétel et je t'y attendrai.

CHAPITRE XX L. resta assis a fumer avec le marchand de pianos, se réfugiant, comme dans un abri ti¢de, dans une conversation banale, pour ne pas penser a Paul. Il se montrait d'autant plus aimable en apparence qu'il éprouvait en secret plus d'appréhension, qu'il était plus déprimé. I] n'avait aucun doute: Paul était a Chicago a linsu de Zilla et sa conduite, fort immorale, lui faisait courir des risques graves. Quand son compagnon déclara en baillant qu'il avait des lettres a écrire, Babbitt le quitta, puis sortit de 'hétel avec calme, sans se presser. Mais au chauffeur du taxi il jeta avec violence : « Campbell Inn. » Tout agité sur le siége en cuir glissant, il respirait dans cet étroit espace mal éclairé une odeur de poussiére, de parfums médiocres et de cigarettes d'Orient. I] ne fit aucune attention aux bords du lac couverts de neige, aux étendues noires et aux coins brusquement lumineux dans ce quartier Sud de «la Boucle » qu'il ne connaissait pas. Le bureau du Campbell Inn était sec, neuf, brillant, le préposé de nuit plus sec et plus brillant encore. — Monsieur? dit-il a Babbitt. — M. Paul Riesling est inscrit ici? — Oui. — Est-il la? 314

— Non. — Alors, si vous voulez bien me donner sa clef, je l'attendrai chez lui. — Impossible, monsieur. Attendez ici, en bas, si vous le désirez. Babbitt avait parlé avec la déférence que tout le clan des Braves Gens accorde aux employés d'hotel. I] continua avec une rudesse hargneuse : — Ilse peut que j'aie a attendre assez longtemps. Je suis le beau-frére de M. Riesling, et je vais monter dans sa chambre: estce que j'ai l'air d'un cambrioleur ? I] parlait d'une voix basse et désagréable. Avec un empressement extréme, l'employé atteignit la clef, protestant : — Je n'ai jamais dit que vous avez l'air d'un rat d'hdtel. Mais c'est la régle de la maison. Pourtant, puisque vous le désirez... Tout en montant dans I'ascenseur, Babbitt se demandait ce qu'il faisait la. Pourquoi Paul ne dinerait-il pas avec une femme mariée parfaitement comme il faut? Et pourquoi ce mensonge a VPemployé, et se dire le beau-frére de Paul? II s'était conduit comme un enfant. I] fallait faire attention a ne pas dire a Paul des absurdités, des choses trop dramatiques. En s'installant, il s'appliqua a prendre un air grave et paisible. Puis une pensée... le suicide. Voila ce qu'il avait redouté, sans le savoir. Paul était tout a fait Phomme a ga. II fallait qu'il efit perdu la téte pour faire des confidences a... a cette sorciére desséchée. Zilla — oh! maudite Zilla! quel plaisir il aurait a étrangler cet assommant démon femelle! — elle avait probablement fini par réussir, elle avait rendu Paul fou. Le suicide... la-bas, dans le lac, au-dela des glacons empilés le long du bord... Ce serait atrocement pénible de se jeter ce soir dans cette eau froide... ou bien... la gorge tranchée, dans la salle de bains... I] s'y précipita: elle était vide, il sourit a peine. I] tira sur son col qui l'étranglait, regarda sa montre, ouvrit la fenétre pour examiner la rue, consulta de nouveau sa montre, essaya de lire le journal qu'il trouva sur la table, jeta encore les yeux sur sa montre; il ne s'était écoulé que trois minutes depuis qu'il avait, pour la premiére fois, vu Pheure. Et il attendit trois heures. nO

Il était assis, immobile, engourdi de froid, quand le bouton de la porte tourna, et Paul entra et le considéra longuement. — Alors, dit Paul, tu as attendu? — Oui, un peu. — Eh bien? — Eh bien, quoi? J'ai voulu venir voir comment ga avait marché a Akron. — Trés bien! Qu'est-ce que ca peut te faire? — Voyons, Paul, qu'est-ce qui ne va pas, bon Dieu? — Pourquoi te méles-tu de mes affaires? — Et voila une facon de parler, Paul! Je ne me méle de rien du tout. J'ai été si heureux d'apercevoir ta vilaine bobine que je n'ai fait qu'un saut jusqu'ici pour voir comment tu vas. — Eh bien, je ne veux pas qu'on me suive partout et qu'on essaye de me régenter. Ca a assez duré, je n'en veux plus. — Mais enfin, bon Dieu, je ne... — Tu as eu une facgon de regarder May Arnold, un ton bourru pour lui parler, qui ne m'ont pas plu. — Trés bien, alors! Puisque tu trouves que je me méle de tout, allons-y, je fonce. Je ne sais pas qui est ta May Arnold, mais je sais bel et bien, sacrebleu, que vous ne parliez pas toitures goudronnées tous les deux, non, ni morceaux pour violon! Si tu n'as pas le respect de toi-méme, tu devrais en avoir au moins pour ta situation dans le monde. Penser que tu t'en vas partout faisant des yeux blancs 4 une femme, comme un gosse en mal d'amour! Je comprends qu'on puisse faire un faux pas, mais je n'admets pas de voir un garcon, qui a été dans les termes d'amitié ot tu as été avec moi, se mettre a dégringoler la pente et plaquer la sa femme, fiit-elle aussi folle que Zilla, pour aller courir aprés les cotillons. — Oh! tu es un petit mari d'une vertu parfaite. — Eh oui, par Dieu! Jamais, depuis mon mariage, je n'ai regardé une autre femme que Myra — pour de bon — et jamais je ne le ferai. Je te dis que l'infidélité, ca ne donne rien, on en est pour ses frais. Tu ne vois donc pas, mon petit, que ¢a ne servira qu'a exaspérer Zilla? Faible de volonté, comme il l'était de corps, Paul jeta par terre son manteau moucheté de neige et se blottit dans un léger fauteuil carré. 316

— Oh! tu es un modéle de vertu, tu n’en sais pas plus long sur la morale que Tinka, mais tu es un brave type, Georgie. Seulement, tu ne peux donc pas comprendre que... que je suis a bout? Je ne peux plus supporter les coups de marteau incessants de Zilla. Elle s’est mis dans la téte que je suis un monstre et alors... Pinquisition, la torture. Elle y prend plaisir. C’est un jeu pour elle de voir jusqu’a quel point elle peut me faire souffrir. Quant a moi il me faut une petite consolation, n’importe laquelle, n’importe ou, sans quoi je ferais des choses bien pires. Eh bien, cette madame Arnold, elle n’est pas trés jeune, c’est vrai, mais c’est une femme trés bien, qui vous comprend, et qui a souffert elle aussi. — Voui! C’est probablement une de ces pauvres petites qui sont incomprises de leur mari! — Je ne sais pas, peut-étre bien. I] a été tué a la guerre. Babbitt se leva lourdement, resta debout a cété de Paul, a lui caresser ’épaule, en poussant de petits grognements pour s’excuser. — Sincérement, George, c’est une chic femme, et elle a connu des moments trés durs. Nous tachons de nous remonter mutuellement le plus possible, nous nous répétons l’un a I’autre que nous sommes le couple le mieux assorti du monde. Nous ne le croyons peut-étre pas, mais cela soulage beaucoup d’avoir quelqu’un avec qui on peut étre parfaitement simple... sans avoir toutes ces discussions, toutes ces explications. — Et... ca ne va pas plus loin? — Mais si, voyons! — Eh bien, je ne ...je ne peux pas dire que je t’approuve, mais... — et brusquement il éclata, se sentant tout illuminé de largeur d’idées, de générosité — ga ne me regarde fichtre pas! Et je ferai tout mon possible pour toi, si je peux quelque chose. — Cela se pourrait. Les lettres de Zilla, qu’on me fait suivre d’Akron, me prouvent qu’elle commence a s’étonner d’une si longue absence. Elle serait trés capable de me faire filer et de venir 4 Chicago pour faire irruption dans une salle d’hdtel et m’eng... a fond devant tout le monde. — Je m’occuperai de Zilla. Je lui ferai avaler une bonne histoire quand je serai rentré a Zénith. aa — Je ne sais pas, mais... je crois que tu ferais mieux de ne 317

pas essayer ca. Tu es un excellent garcgon, mais je ne suis pas sir que la diplomatie soit ton fort — Babbitt prit un air froissé, puis furieux — ... avec les femmes, j'entends, avec les femmes. Bien entendu, on peut chercher avant de trouver quelqu'un qui te batte au point de vue diplomatie dans les affaires, mais je veux dire uniquement avec les femmes. Zilla peut parler a tort et a travers, mais elle n'est pas béte. Elle te tirerait les vers du nez en deux minutes. — Trés bien, alors, mais... Babbitt était encore troublé de se voir interdire le réle d'agent secret. Paul lapaisa: — Naturellement, tu pourrais peut-étre lui dire que tu as été a Akron et que tu m'y as vu. — Parbleu, oui, bien sir! Est-ce que je n'ai pas a aller voir cette fabrique de bonbons a Akron? Non, mais...? Et n'est-ce pas une honte que j'aie a aller perdre du temps la-bas, quand j'ai si grande hate de rentrer chez moi? N'est-ce pas une vraie honte? Je le dirai que c'en est une sacrée honte. — Bravo! Seulement, pour amour de Dieu, n'ajoute pas trop de détails fantaisistes 4 'histoire. Quand les hommes mentent, ils essayent toujours de déployer trop d'art, et c'est ce qui inspire des soupcgons aux femmes. Et puis... buvons un verre, Georgie. Jai du gin et un peu de vermout. Et ce Paul qui, en temps normal, refusait un second cocktail, en but un deuxiéme et un troisiéme. I] eut les yeux rouges et la langue pateuse, il se mit a lancer des plaisanteries d'un libertinage génant. Dans le taxi qui le ramenait, Babbitt s'apergut, et il eut peine a le croire, qu'il avait les yeux pleins de larmes. I] n'avait pas expliqué son plan a Paul, mais il s'arréta en effet a Akron entre deux trains, uniquement pour envoyer a Zilla une carte postale avec ces mots: « J'ai eu a venir passer une journée ici et suis tombé sur Paul. » A Zénith, il alla la voir. Si pour se montrer en public Zilla était trop coiffée, trop peinte et solidement corsetée, dans son intérieur elle portait une robe de chambre bleue, fanée, et des bas troués dans des mules de satin rose rayées. Elle avait les joues creuses et paraissait avoir moitié moins de cheveux que ne se le rappelait Babbitt, et encore ils étaient 318

gras. Assise dans un fauteuil 4 bascule, elle était entourée de débris de boites de bonbons, de magazines bon marché, et sa voix avait un accent douloureux quand elle n'était pas moqueuse. Mais Babbitt avait un entrain extraordinaire. — Eh bien, eh bien, ma chére Zil, vous vous la coulez douce pendant que le petit époux n'est pas 1a? Excellente idée. Je parie bien que Myra ne s'est jamais levée avant dix heures pendant que j'étais 4 Chicago. Ah! dites-moi, pourriez-vous me préter votre thermos... je suis entré pour vous le demander. Nous allons faire du toboggan, et nous voulons emporter du café. Et puis, 4 propos: vous avez bien recu ma carte d'Akron, ou je vous disais que j'avais retrouvé Paul? — Oui. Qu'est-ce qu'il faisait? — Que voulez-vous dire? Il déboutonna son pardessus et s'assit sans fagon sur le bras d'un fauteuil. — Vous savez bien ce que je veux dire. — Elle frappa de la main un magazine avec un bruit qui révélait Virritation. — 0 faisait la cour, j'imagine, a quelque servante d'hétel, a une manucure ou a quelqu'un de ce genre? — Que diable! vous prétendez toujours que Paul court partout aprés les jupons. D'abord, il n'en fait rien, et, si c'était vrai, ce serait probablement parce que vous ne cessez pas de lui lancer des pointes et de le tarabuster. Je n'en avais pas l'intention, Zilla, mais puisque Paul est a Akron... — Ily est vraiment, a Akron? Je sais qu'il est en correspondance avec une horrible femme, a Chicago. — Est-ce que je ne vous ai pas dit que je lai retrouvé a Akron? Ot voulez-vous en venir? A me convaincre de mensonge? — Non, mais je... je suis si tourmenteée. — Allons, nous y voila! C'est ca qui me passe... Vous aimez Paul et pourtant vous le secouez, vous l'accablez d'injures, comme si vous le haissiez. Je ne peux pas comprendre comment il se fait que plus certaines gens ailment quelqu'un, plus ils s'appliquent a le rendre malheureux. — Vous aimez Ted et Rone, j'imagine, et pourtant vous les houspillez. — Oh! mais ¢a... ¢a, ce n'est pas la méme chose. D'ailleurs, 319

non, je ne les houspille pas... pas ce qui s’appelle houspiller. Mais, voyons, écoutez : voila Paul, le plus charmant garcon, le plus sensible que la terre ait porté. Vous devriez avoir honte de la facon dont vous le malmenez. Comment! Vous lui parlez sur le ton d’une laveuse de vaisselle. Je m’étonne que vous puissiez vous montrer si vulgaire, Zilla. Elle réfléchissait, les yeux fixés sur ses doigts entre-croisés. — Oh! oui, je le sais, je suis abominable quelquefois, et aprés je le regrette. Mais, Georgie, Paul est tellement exaspérant! Je vous le jure, ces derniéres années, j’ai essayé trés sérieusement d’étre gentille avec lui, mais comme j’étais d’ordinaire mauvaise — ou quej’en avais l’air... jene l’étais pas tout de bon, mais j’élevais la voix et je disais tout ce qui me passait par la téte — alors il s’est persuadé que tout était de ma faute. Mais tout ne peut pas toujours étre de ma faute, n’est-ce pas? Et maintenant quand je commence a me monter, il garde le silence, oh! un silence si épouvantable, et il ne me regarde méme pas, il m’ignore, tout simplement. On ne dirait plus un homme. Et il persiste résolument dans cette attitude jusqu’a ce que j’éclate et dise un tas de choses que je ne pense pas. Oh! ce silence! Ah! les hommes vertueux! Comme vous étes mauvais, terriblement mauvais! Ils épuisérent la question en tous sens, pendant une demiheure. Finalement, au milieu d’abondantes larmes, Zilla promit de se calmer. Paul rentra quatre jours aprés, et les Babbitt et les Riesling allérent en grande pompe au cinéma, puis souper dans un restaurant chinois. En s’y rendant a pied, ils suivirent une rue pleine de boutiques de tailleurs et de coiffeurs, et, tandis que leurs femmes en avant parlaient cuisiniéres, Babbitt chuchota 4 Paul: — Zil parait bien plus agréable en ce moment. — Oui, elle l’a été, sauf une ou deux fois. Mais c’est trop tard maintenant. Je veux... je ne discuterai pas encore une fois, mais elle me fait peur. Il n’y a plus rien a faire. Je ne veux méme plus la voir. Un de ces jours je vais rompre avec elle... d’une maniére ou de lautre.

CHAPITRE XXI L- *ORGANISATION internationale des clubs de Boosters est devenue une force mondiale pour répandre loptimisme, les plaisanteries masculines et les bonnes affaires. On en trouve maintenant des sections dans trente pays. Sur les mille qui existent, neuf cent vingt, néanmoins, sont aux Etats-Unis. Aucun n'est plus ardent que le club des Boosters de Zénith. Le second déjeuner de mars du club était le plus important de Pannée, parce qu'il devait étre suivi de l'élection annuelle des membres du bureau. La plus grande agitation régnait. Le déjeuner avait lieu dans la salle de bal de la maison O'Hearn. Chacun des quatre cents Boosters, en entrant, prenait a un tableau de bois fixé au mur un énorme bouton de celluloid qui donnait son nom, son surnom et sa profession. On était a l'amende de dix cents quand, a un déjeuner, on appelait un camarade Booster autrement que par son surnom, et quand Babbitt accrocha gaiement son chapeau, l'air retentissait d'appels comme « Hello, Chet! » et « Comment va, Shorty? » et « Belle matinée, Mac! » On s 'asseyait a des tables de huit, par groupes amicaux. Babbitt était avec Albert Boos le tailleur, Hector Seybolt de la « Société de lait condensé du petit bien-aimé », le joaillier Emile Wengert, le professeur Pumphrey de I Ecole commerciale 321

Riteway, le docteur Walter Gorbutt, Roy Teegarten le photographe et Ben Berkey le photograveur. Un des mérites du club des Boosters était qu'on n'autorisait pas plus de deux personnes de la méme profession a se réunir 4 une table, en sorte que l'on se trouvait aussit6t en présence des aspirations idéales des autres métiers, et qu'on concevait l'unité métaphysique de tous ceux-ci, plomberie et peinture de portraits, médecine et fabrication de la gomme a chiquer. La table de Babbitt était particuli¢rement heureuse ce jour-la, parce que le professeur Pumphrey venait de célébrer son anniversaire de naissance et offrait une proie facile aux taquineries sur son 4ge et aux jeux de mots sur son nom (fump=pompe). Babbitt s'y distingua particuliérement en affirmant que le professeur savait « pomper » comme pas un, et faisait 4 son école un cours de distillation domestique. A sa place, chacun trouvait l'annuaire du club contenant la liste des membres. Le but du club était sans doute la bonne camaraderie, mais ils ne perdaient jamais de vue l'importance qu'il y a a développer ses affaires. Chaque nom était suivi de la profession. L'annuaire contenait d'ailleurs quantité d'annonces, et, sur une page, cet avis: « Aucune régle ne vous impose de faire du commerce avec vos camarades Boosters, mais, en bonne sagesse, ami, a quoi bon laisser notre bel argent sortir de notre heureuse famille? » En outre, 4 chaque place aujourd'hui était un présent: une carte artistiquement imprimée en rouge et en noir: Service et Boostérisme « Le Service ne trouve son occasion et son développement les plus beaux que dans son application la plus large et la plus profonde et dans étude de son action et de sa réaction perpétuelles. Fe crois que Vespece de Service la plus élevée, comme les doctrines morales les plus en progres, évolue sans cesse et est déterminée par une adhésion active et loyale a ce qui est le principe essentiel du Boostérisme — la qualité de bon citoyen, sous toutes ses formes et tous ses aspects. « Dap PETERSEN. » « Salutations de la Société des Annonces Dadbury Petersen. » 322

Les Boosters lurent tous les aphorismes de M. Petersen et déclarérent qu'ils les comprenaient parfaitement. La réunion s'ouvrit par les « événements » de la semaine, comme toujours. Le président sortant, Vergil Gunch, occupait le fauteuil, les cheveux drus comme une haie, la voix comme un gong d'airain dans une féte. Les membres qui avaient amené un invité le présentaient a tout le club. « Ce grand rouquin, riche en fausses informations, est le chef de la rubrique sportive a la Presse », dit Willis Ijams, et H. H. Hazen le pharmacien proclama : « Camarades, quand vous faites une longue excursion en auto, et qu'arrivés a un site romanesque vous vous arrétez et dites 4 votre femme : « Voila une vue vraiment poétique », vous sentez un frisson ti¢de vous courir tout le long de la colonne vertébrale. Eh bien, mon héte d'aujourd'hui vient d'un de ces endroits : Harper's Ferry, Virginie, dans cette magnifique contrée méridionale, toute remplie des souvenirs du bon vieux général Robert E. Lee et de ce brave coeur, John Brown, qui, comme tout bon Booster, continue sa route... » Il y avait deux invités particuliérement éminents : |'étoile de la troupe de «l'Oiseau de Paradis » qui jouait cette semaine-la au Théatre Dodsworth, et le maire de Zénith, Phonorable Lucas Prout. La voix de Vergil Gunch tonna : — Quand nous réussissons a arracher ce célébre conducteur du chariot de Thespis 4 son adorable entourage de ravissantes actrices — et je dois dire que je suis entré tout de go dans sa loge pour lui dire combien les Boosters appréciaient les représentations si hautement artistiques qu'il nous donne — n'oublions pas d'ailleurs que l'administrateur du Théatre Dodsworth est un des notres et sera sensible 4 notre patronage, et quand, par la-dessus, nous enlevons Son Honneur a ses multiples devoirs de l' Hotel de Ville, alors j'estime que nous pouvons étre fiers. M. Prout va maintenant nous dire quelques mots sur les problémes et les obligations... En votant par assis et levé, les Boosters désignérent le plus joli et le plus laid des invités, et a chacun d'eux on remit un bouquet d'ceillets, offert, indiqua le président Gunch, par le camarade Booster H. G. Yeager, le fleuriste de l'avenue Jennifer. 323

Chaque semaine, quatre Boosters, 4 tour de rdle, avaient le privilége de montrer leur générosité, et de se faire un peu de publicité, en offrant leurs marchandises, ou leurs services, a quatre de leurs camarades, désignés par le sort. On rit, cette semaine-la, quand on annonga que l'un des donateurs était Barnabas Joy, l'entrepreneur des pompes funébres. Tout le monde chuchota : « Je connais un ou deux types a faire enterrer, s'il offre des funérailles 4 lceil! » Pendant toutes ces diversions, les Boosters déjeunaient de poulets en fricassée avec petits pois, pommes frites, tartes aux pommes, fromage américain et café. Gunch avait soin d'espacer les discours. Bientét il donna la parole 4 lun des visiteurs, le secrétaire du club Rotarien de Zénith, une société rivale. Ce secrétaire se signalait en ce qu'il était titulaire pour son automobile du permis n° 5. Il reconnut, en riant, que, partout ov il allait, ce numéro si bas faisait « sensation », mais, s'il était assez flatteur d'avoir cet honneur, tous les agents de la circulation, par contre, ne s'en souvenaient que trop bien, et quelquefois il aurait tout autant aimé avoir le B. 56.876, ou quelque chose de ce genre. Laissez seulement un de ces sacrés Boosters essayer d'enlever le n° 5 lannée prochaine a un Rotarien vivant, et regardez voler les poils qu'ils s'arracheront! Si on veut bien le lui permettre, il conclura en proposant d'acclamer Boosters, Rotariens et Kiwanis tous ensemble. Babbitt dit en soupirant au professeur Pumphrey : — (a doit étre chic d'avoir un numéro si bas que ca! Tout le monde doit dire : « C'est certainement un personnage important! » Je me demande comment il l'a eu. Je parierais qu'il a offert un diner avec vins généreux au directeur du Bureau des permis. Ensuite, ce fut Chum Frink qui prit la parole: — Certains d'entre vous trouveront peut-étre qu'il est déplacé de parler ici d'un sujet strictement intellectuel et artistique, mais je veux vous demander tout simplement d'approuver ma proposition de fonder un orchestre symphonique pour Zénith. L'erreur de beaucoup d'entre vous c'est de croire que, si vous n'aimez pas la musique classique et toutes ces fadaises, vous de324

vriez vous opposer a ce projet. Je vous avouerai pour ma part que, tout homme de lettres que je sois, je me moque pas mal de cette musique filandreuse. J'ai plus de plaisir 4 écouter un bon jazz-band qu'une ceuvre de Beethoven, dans laquelle il n'y a pas plus de mélodie que dans des cris de chats qui se battent, et que vous seriez incapable de siffler, fat-ce pour sauver votre vie. Mais la question n'est pas 1a. La culture aujourd'hui est devenue pour une ville une parure et une publicité aussi nécessaires que des chaussées pavées et des dépdts en banque. C'est la culture, représentée par les théatres, les musées, etc., qui attire tous les ans 4 New York des milliers de visiteurs, et, pour parler franc, malgré nos merveilleux progrés, nous n'avons pas encore la culture d'un New York, d'un Chicago ou d'un Boston — ou en tout cas on ne nous en accorde pas le bénéfice. La chose a faire donc, en bons hommes d'affaires bien vivants, c'est de « capitaliser la culture », d'y aller hardiment et de mettre la main dessus. « Tableaux et livres sont de belles choses pour qui a le temps de les étudier, mais ils ne courent pas corner sur la grand-route: « Voici ce que ce cher petit Zénith peut réaliser en fait de culture ». Et c'est précisément ce que fait un orchestre symphonique. Regardez la réputation qu'ont acquise Minneapolis et Cincinnati. Un orchestre avec de bons musiciens et un chef de premier ordre — et je crois que nous devrions faire les choses grandement et nous assurer un des chefs les mieux payés qu'il y ait sur le marché — pourvu que ce ne soit pas un Boche — va tout droit 4 Beantown, a New York et &4 Washington; il joue dans les meilleurs théatres, pour les gens les plus cultivés et les plus riches, il fait une réclame qu'une ville n'a aucun autre moyen d'obtenir, et le gaillard qui a la vue assez courte pour combattre cette proposition d'orchestre, rate l'occasion de graver le glorieux nom de Zénith dans l'esprit de quelque gros milliardaire new yorkais, qui serait... qui serait capable de fonder ici une succursale de ses fabriques. « Je pourrais également tirer argument de ce fait que, pour nos filles qui s'intéressent 4 la grande musique, et qui peuvent vouloir l'enseigner, ce serait un grand avantage d'avoir une institution de premier ordre, mais tenons-nous-en au point de vue 1. « Ville des haricots », surnom méprisant de Boston. 325

pratique, et je fais appel 4 vous tous, chers fréres Boosters, pour acclamer la culture et un orchestre symphonique capable de battre ceux du monde entier! On applaudit. Au milieu d'un frémissement significatif, le président Gunch annonga : — Messieurs, nous allons maintenant procéder a l'élection annuelle des membres du bureau. Pour chacune des six fonctions, le Comité avait désigné trois candidats. Pour celle de vice-président le nom de Babbitt était le second. Il en fut surpris et parut pénétré de son importance. Son coeur battit. Il fut encore bien plus ému quand, les bulletins comptés, Gunch proclama : — Jai plaisir 4 vous annoncer que c'est Georgie Babbitt qui désormais maniera en second le marteau présidentiel. Je ne connais personne qui ait un aussi solide bon sens et un esprit d'entreprise aussi hardi que ce bon vieux George. Allons, une longue, une énergique acclamation pour lui! Quand ce fut fini, une centaine de camarades se bousculérent pour venir lui taper dans le dos. I] n'avait jamais connu de pareilles minutes. I] remonta dans sa voiture, tout ébloui. En entrant dans son bureau il jeta, en riant, a mademoiselle Mac Goun: — Eh bien, vous pouvez, je pense, féliciter votre patron: il vient d'étre élu vice-président des Boosters! Mais il eut un désappointement. Elle se contenta de répondre : — Oui... Ah! madame Babbitt a voulu vous parler au téléphone. Mais le nouveau vendeur, Fritz Weilinger, lui dit : — Bon Dieu, patron, ga, c'est épatant, absolument épatant! Jen suis ravi. Mes félicitations! Babbitt appela le numéro de son domicile et dit 4 sa femme: — On me dit que vous m'avez demandé, Myra. Dites donc, il faut vous incliner devant le petit Georgie, pour le coup. Vous ferez bien de peser vos mots pour lui parler: il est viceprésident du club des Boosters. — Oh! Georgie... 326

— Pas mal, hein? Le nouveau président est Willis Ijams, mais quand il sera absent, ce vieux Georgie prendra le marteau et commandera les acclamations , présentera les orateurs, — quand ce serait le gouverneur en personne — et... — George! Ecoutez... — ...Cela le mettra sur un bon pied avec de grosses légumes, comme le docteur Dilling ou... — George! Paul Riesling... — Oui, bien sir, je vais téléphoner sur-le-champ a Paul pour le lui annoncer. — Georgie, écoutez! Paul est en prison. Il a tiré sur sa femme, sur Zilla, aujourd'hui, 4 midi. On craint pour la vie de la malheureuse.

CHAPITRE XXII iE partit pour la prison, non pas comme un fou, mais avec des précautions exceptionnelles aux croisements, avec les soins minutieux d'une vieille femme qui met des plantes en pot. Cela lempécha de considérer en face l'atrocité du destin. Le gardien lui dit: — Non, impossible de voir aucun prisonnier avant trois heures et demie, l'heure de la visite. I] était trois heures. Babbitt resta une demi-heure a considérer un calendrier et une horloge sur un mur blanchi a la chaux. La chaise était dure et misérable et craquait. Des gens traversaient la salle d'attente et, croyait-il, le regardaient. I] éprouvait un sentiment de mépris agressif qui aboutit a une crainte frémissante_de cette machine en train de broyer Paul. Paul... trois heures et demie précises il fit passer son nom. Le gardien revint avec cette réponse : — Riesling dit qu'il ne désire pas vous voir. — Crest de la folie! Vous ne lui avez pas donné mon nom? Dites-lui que c'est George qui veut le voir, George Babbitt. — Mais je le lui ai dit, trés exactement. I] a répondu qu'il ne veut pas vous voir. — Alors, conduisez-moi quand méme.

— Rien a faire. Si vous n'étes pas son avocat, et s'il ne veut pas vous voir, rien a essayer. — Mais, mon Dieu... alors, conduisez-moi au directeur. — Il est occupé. Mais voyons, vous... — Babbitt se redressa d'un air furieux et le gardien se hata d'ajouter d'un ton engageant : — Vous pouvez revenir essayer demain. Le pauvre diable n'est sans doute pas dans son assiette. Babbitt s'élanga, non plus avec soins ou précautions, mais en frélant malicieusement des camions pour les doubler, et sans paraitre entendre les injures des conducteurs, jusqu'a l'hétel de ville; il s'arréta avec un grincement de roues contre le trottoir, et monta en courant le perron de marbre qui menait au cabinet de VPhonorable M. Lucas Prout, maire. Un dollar dans la main de Phuissier, et il fut aussit6t introduit. — Vous me reconnaissez, monsieur Prout? demanda-t-il. Babbitt, vice-président du club des Boosters, qui a fait campagne pour vous? Dites-moi... vous avez appris lhistoire de ce pauvre Riesling? Eh bien, je voudrais un ordre pour le directeur de la prison, si c'est comme cela qu'on l'appelle, d'avoir 4 me conduire prés de lui. Bon. Merci. Un quart d'heure aprés il arrivait dans le corridor de la prison devant une cage ou Paul Riesling était assis sur une couchette, tordu comme un vieux mendiant, jambes et bras croisés, et se mordant les poings. Paul leva des yeux vides quand le gardien ouvrit la grille, fit entrer Babbitt, puis les laissa seuls. I] dit lentement : — Vas-y! fais-moi de la morale! Babbitt se laissa tomber sur la couchette, a cété de lui. — Je ne te ferai pas de morale. Peu m'importe ce qui est arrivé. Je veux simplement faire tout ce que je pourrai. Je ne suis pas faché que Zilla ait eu ce qu'elle méritait. — Ne tombe pas sur Zilla, dit Paul, sur un ton de démonstration. J'ai réfléchi: la vie ne lui a peut-étre pas été si facile. Aussitét que j'ai eu tiré... je n'en avais pas l'intention, mais elle m'a tellement torturé que j'ai perdu la téte, juste une seconde, et que j'ai sorti ce vieux revolver dont nous nous servions tous les deux pour tuer des lapins..., et j'ai tiré un coup... Je savals a peine ce que je faisais. Aprés ca, comme j'essayais d'arréter le sang... c'est 329

affreux ce que ¢a lui a fait 4 I'épaule, et elle a une si jolie peau... Elle ne mourra peut-étre pas, et j'espére qu'elle ne gardera pas de cicatrice. Mais juste aprés, en cherchant dans la salle de bains de Pouate pour arréter le sang, je suis tombé sur un petit canard en peluche jaune que nous avions une fois accroché 4 un arbre de Noél, et je me suis souvenu que dans ce temps-la nous étions trés heureux tous les deux... Misére! Je peux 4 peine croire que ce soit moi qui suis ici. Et comme le bras de Babbitt appuyait plus fort sur ses épaules, Paul soupira : — Je suis content que tu sois venu. Mais je croyais que tu me ferais peut-étre un sermon, et quand on a commis un meurtre, qu'on a été amené ici, et tout ga... Il y avait une grande foule devant la maison qui me regardait, et les flics me l'ont fait traverser... Oh! je ne veux plus parler de ¢a. Mais il continua 4 marmotter, sur un ton monotone d'épouvante et d'égarement. Pour lui changer les idées, Babbitt dit: © — Mais tu as une marque sur la joue. — Oui, c'est la que le flic m'a frappé. Ces gens-la, j'imagine, prennent un grand plaisir, eux aussi, a morigéner les meurtriers. C'était un énorme gaillard. Et on n'a pas voulu me permettre d'aider a descendre Zilla dans la voiture d'ambulance. — Paul, assez la-dessus! Ecoute : elle ne mourra pas, et quand tout cela sera fini, nous retournerons tous les deux dans le Maine. Peut-étre pourrons-nous décider May Arnold 4 nous y accompagner. J'irai le lui demander a Chicago. C'est une brave femme, parbleu. Et ensuite, je m'occuperai de te trouver une situation quelque part, la-bas dans l'Ouest, a Seattle par exemple... on dit que c'est une ville ravissante. Paul souriait presque déja. C'était Babbitt maintenant qui parlait a tort et a travers. I] n'aurait su dire si Paul l'écoutait, mais sa voix bourdonna jusqu'a l'arrivée de l'avocat de Paul, P. J. Maxwell, un homme mince, affairé, a lair rébarbatif, qui désignant Babbitt d'un signe de téte, insinua: — Si nous pouvions rester seuls un moment, Riesling et moi... Babbitt serra les mains de Paul et alla attendre dans le bureau que Maxwell sortit en marmottant. — Voyons, mon cher, que puis-je faire ? implora-t-il. 339

— Rien, absolument rien pour le moment, dit Maxwell. Je regrette d'étre pressé. Mais n'essayez pas de le voir. J'ai décidé le docteur a lui faire une piqire de morphine, il va dormir. Babbitt eut impression que ce serait mal en quelque sorte de retourner a son bureau: il lui semblait qu'il revenait d'un enterrement. I] alla 4 'hdpital de la ville prendre des nouvelles de Zilla. Elle n'était pas en danger de mort, lui dit-on. La balle de Pénorme revolver militaire de 44 lui avait broyé l'épaule, mais était ressortie. I] reprit le chemin de la maison et trouva sa femme surexcitée, pleine de cet intérét mélé d'horreur que nous prenons aux drames de nos amis. — Bien entendu, Paul, en somme, a des excuses, mais voila ce qui arrive quand on court aprés d'autres femmes, au lieu de porter sa croix en chrétien. Elle triomphait en disant cela. I] était trop abattu pour répondre comme il etit voulu. II dit ce qu il fallait dire au sujet de la croix a porter en chrétien, et sortit pour nettoyer son auto. Tristement, patiemment, il gratta la graisse qui avait suinté, il racla la boue amassée en paquets sur les roues. I] passa de longues minutes a se laver les mains, les frotta au savon ponce, et prit plaisir a cogner ses jointures les unes contre les autres. — J'ai les mains rudement douces, comme celles d'une femme... Ah! Au diner, quand Myra entama le sujet inévitable il s'emporta: — Je vous interdis 4 tous de prononcer un mot sur Paul! Je me chargerai de dire tout le nécessaire la-dessus, vous m'entendez ? Il y aura ce soir, dans cette ville qui fait commerce de scandale, une maison ou on ne mettra pas en avant le « Je vaux mieux que toi ». Et flanquez-moi dehors ces ignobles journaux du soir. Mais il les lut lui-méme aprés le diner. Vers neuf heures, il se rendit chez 'avocat Maxwell qui le recut sans cordialité et lui dit: — Eh bien? — Je voudrais vous offrir mes services pour le procés. J'ai une idée. Est-ce que je ne pourrais pas, a la barre, jurer que gaF

j’étais la, qu’elle a pris le revolver la premiére, qu’il a lutté avec elle et que le coup est parti accidentellement ? — Et faire un faux serment? — Hum! Oui, ce serait sans doute un faux serment. Ohl... cela serait-il utile? — Mais, cher monsieur, un faux serment! — Oh! pas de stupidités! Excusez-moi, Maxwell, je n’ai pas voulu vous offenser. Je voulais simplement dire : j’ai connu, et vous aussi, bien des exemples de faux serments, uniquement pour s’assurer une misérable petite parcelle de terrain, et dans ce cas, ot il s’agit d’éviter la prison 4 Paul, je ferais un faux serment sans sourciller. — Non. En dehors du cété moral de la chose, ce ne serait pas pratique, je crois. Le procureur réduirait votre déposition a néant. On sait que Riesling et sa femme étaient seuls lors de l’attentat. — Alors, écoutez. Laissez-moi aller a la barre et jurer — et ce serait la vraie vérité du bon Dieu — qu'elle l’a torturé jusqu’a ce qu’il perde la téte. — Non, je regrette. Riesling refuse absolument toute déposition qui chargerait sa femme. I] tient a plaider coupable. — Alors, laissez-moi déposer quand méme, je dirai ce que vous dicterez. Laissez-moi faire quelque chose. — Jen suis désolé, Babbitt, mais ce que vous pouvez faire de mieux... je suis navré d’avoir a le dire... le plus grand service que vous puissiez nous rendre, ce serait de ne vous méler absolument de rien. Babbitt, tournant son chapeau dans ses mains comme un pauvre locataire en défaut, fit une telle grimace que Maxwell se radoucit : — Je ne veux pas vous froisser, mais, voyez-vous, nous désirons tous les deux faire de notre mieux pour Riesling, et nous ne devons avoir que cela en vue. La difficulté avec vous, Babbitt, cest que vous étes de ceux qui parlent trop volontiers : vous aimez entendre votre propre voix. S’il y avait un point pour lequel je pourrais vous appeler a la barre, vous vous lanceriez et vous lacheriez tout le paquet. Je regrette. Maintenant, j’ai des dossiers a étudier... excusez-mol. Babbitt passa, le lendemain, la plus grande partie de la 332

matinée a se donner du ton pour affronter le monde bavard du Club Athlétique. On allait lui parler de Paul, en se léchant les lévres, se montrer dégofatant. Mais a la table des « Sans-facon » on ne prononga pas le nom de Paul: ils s'entretinrent avec passion de la saison de base-ball qui allait commencer. Ils lui furent sympathiques comme jamais. I] s'était — évidemment d'aprés quelque roman, — représenté le procés de Paul comme une longue lutte, avec des discussions améres, une foule surexcitée, et un brusque et supréme témoignage accablant. En réalité le procés ne dura pas un quart dheure, largement rempli par les dépositions des docteurs affirmant que Zilla guérirait, et que Paul avait di agir dans un moment de folie. Le lendemain Paul était condamné a trois ans de détention dans le pénitencier d' Etat, et emmené de facgon fort peu dramatique, sans menottes, en se trainant péniblement a cété d'un représentant du shérif a lair jovial. Aprés lui avoir dit au revoir 4 la gare, Babbitt rentra a son bureau pour se rendre compte qu'il se trouvait en face d'un monde qui, sans Paul, n'avait plus de sens.

CHAPITRE XXIII D. mars a juin il fut trés occupé. Il se défendait contre le tourment de penser. Sa femme et ses voisins se montraient généreux. Tous les soirs il jouait au bridge ou allait au cinéma, et les jours étaient mornes et silencieux. En juin, madame Babbitt et Tinka s'en allérent dans |'Est, faire un séjour chez des parentes, et Babbitt fut libre de faire... il ne savait pas trés bien quoi. Aprés leur départ, il pensa toute la journée a la maison émancipée ot il pouvait, s'il en avait envie, faire le fou et maudire les dieux sans avoir a garder des allures de mari. [1 réfléchit: « Je pourrais m'offrir une vraie petite féte ce soir, rester dehors jusqu'a deux heures du matin sans avoir rien a expliquer.Hourra!» I] téléphona a Vergil Gunch, 4 Eddie Swanson: ni lun ni Pautre n'étaient libres et brusquement cela 'ennuya d'avoir a se donner tant de mal pour faire la féte. I] ne parla pas beaucoup au diner, se montrant d'une tendresse inaccoutumée avec Ted et avec Verona, hésitant un peu, mais sans la désapprouver, quand cette derniére exprima son avis sur l'opinion de Kenneth Escott au sujet du jugement porté par le docteur Jean Jennison Drew sur les théories évolutionnistes. Ted travaillait dans un garage pendant les vacances d'été et il 334

raconta ses succés de la journée : comment il avait découvert une valve félée, ce qu'il avait dit au vieux « grinchu », et ce qu'il avait sae in au contremaitre sur lavenir de la téléphonie sans Ted et Verona allérent 4 une soirée dansante aprés le diner. La domestique elle-méme était sortie. Babbitt était rarement resté seul toute une soirée dans la maison. II était agité. Il éprouvait le vague besoin de quelque chose de plus divertissant que les histoires comiques de son journal. Il monta 4 la chambre de Verona, s'assit sur le lit virginal bleu et blanc, fredonnant et grommelant a la fagon d'un citoyen conscient, tout en examinant ses livres: La Délivrance, de Conrad; un volume au titre étrange, Figures de terre, poésies (bien irréguliéres, pensa Babbitt), par Vachel Lindsay, et des essais de H. L. Mencken, — bien choquants, car ils tournaient en dérision |'Eglise et tout ce qui est respectable. Aucun de ces ouvrages ne lui plaisait. I] y sentait une révolte contre les convenances et le solide esprit bourgeois. Ces auteurs — et il pensait qu'ils étaient célébres — ne semblaient pas se soucier de raconter une jolie histoire, capable de faire oublier a un homme ses ennuis. II soupira. I] apercut soudain un livre: Les trots sous noirs, par Joseph Hergesheimer. Ah! c'était quelque chose dans ce genre-la! Ce devait étre un roman d'aventures, sur les faux monnayeurs peut-étre, avec des agents se glissant furtivement la nuit dans la vieille demeure... Et mettant le livre sous son bras, il redescendit et se mit a lire gravement sous la lampe du piano: « Un crépuscule, semblable a une fine poussiére bleue, emplissart la gorge qui se creusait légérement entre les collines que couvratent des bors épais. On était au début d'octobre, mats une gelée dure avait déja taché d'or les érables, et parsemé les chénes d'Espagne de touffes le de vin, et le sumac brillait dans Pombre des sous-bois. Une bande d'oues sauvages, qui volaient bas et sans crainte au-dessus des collines, se détacha sur le ciel serein et cendré. Howat Penny, debout sur la route, dans une clarté relative, se rendit compte que ce vol régulier d'oiseaux rusés n'approcheratt pas assez pour quil pit les tirer... @ailleurs, il ne songeait pas a chasser les otes. Avec le déclin du jour, son ardeur était tombée, son indifférence habztuelle le pénétrait, de plus en plus forte... » oo0

Toujours la méme chose: un mécontent, révolté contre le traintrain ordinaire. Et Babbitt, posant le livre, écouta le silence. Les portes intérieures de la maison étaient ouvertes. I] entendait venir de la cuisine l'égouttement continuel du frigidaire, rythme obsédant et agacant. II alla 4 la fenétre: il y avait une légére brume d'été, et, vus a travers leurs grillages, les réverbéres de la rue n'étaient que de pales croix de feu. Tout semblait anormal. Pendant qu'il méditait ainsi, Verona et Ted rentrérent et montérent se coucher. Le silence s'accentua dans la maison endormie. I] mit son chapeau, son melon d'homme respectable, alluma un cigare et fit les cent pas devant chez lui, silhouette imposante et digne, sans fantaisie, en fredonnant : « Fils d'argent a travers Vor ». L'idée lui traversa lesprit : « Si je téléphonais a Paul? » puis il se souvint. I] vit Paul dans l'uniforme des prisonniers, mais, tout en étant au supplice, il ne pouvait croire a cette histoire: elle faisait partie de Virréalité de cette soirée enveloppée de brouillard. Si Myra avait été la, elle aurait insinué: « Est-ce qu'il n'est pas tard, Georgie? » Il errait dans sa liberté désolée et dont il n'avait que faire. Le brouillard maintenant lui cachait la maison. Le monde n'était pas créé, il n'y avait qu'un chaos sans agitation ni désir. Dans le brouillard arriva un individu, a une allure si fiévreuse quil avait lair de danser avec furie quand il pénétra dans la région lumineuse d'un réverbére. A chaque pas il brandissait sa canne, puis la frappait sur le sol. Un lorgnon, pendu 4a un large ruban prétentieux, ballottait sur sa poitrine. Babbitt, qui n'en croyait pas ses yeux, reconnut Chum Frink. Frink s'arréta, regarda attentivement et dit d'un ton sérieux : — Voila un autre imbécile, George Babbitt... il vit pour louer des maisons. Savez-vous qui je suis? Un traitre a la poésie. J'suis saoul, je parle trop, mais j'm'en fous. Savez ce que j'aurais pu étre? Aurais pu étre un Gene Field, ou un James Whitcomb Riley, p't'étre méme un Stevenson... oui, j'aurais pu. Lubie... imagination? Ecoutez, écoutez ga, que je viens de composer : Dans des prairies d'été brillantes, bruits De scarabées, de buveurs et de gens respectables... 336

V’s entendez ¢a? De la fantaisie... c’est moi qui l’ai fait... n’sais pas ce que ¢a veut dire! Bon commencement de poéme... une piéce de Chile Garden. Et qu’est-ce que j’écris? De la cochonnerie, des poémes pour attirer le client, rien que de la saleté. J’aurais pu écrire... Trop tard. Il se langa en avant avec un plongeon inquiétant, toujours sur le point de choir sans tomber tout a fait. Babbitt n’aurait été ni plus ni moins stupéfait si un fantéme avait surgi du brouillard, portant sa téte a la main. I] admettait cet état de Frink avec une compléte indifférence. I] grommela: « Pauvre bougre! » et cessa immédiatement de penser a lui. Il rentra chez lui, alla droit au frigidaire et le dévalisa. Quand madame Babbitt était 1a, c’était un des plus grands crimes domestiques qu’on pit commettre. Debout devant la lessiveuse, il mangea un pilon de poulet et une pleine soucoupe de gelée de framboise, tout en grognant contre une pomme de terre bouillie froide et pateuse. I] songeait. Il lui venait a lidée que peut-étre la vie, telle qu’il la connaissait et la pratiquait énergiquement, était futile; que le ciel, tel que le décrivait le Révérend docteur Jean Jennison Drew n’était ni vraisemblable ni bien intéressant; qu’il n’avait pas beaucoup de plaisir 4 gagner de largent; qu’il n’était pas d’une utilité bien certaine d’élever des enfants uniquement pour qu’ils pussent en élever a leur tour d’autres qui en feraient autant. A quoi bon tout cela? Que désiraitil? Il passa lourdement dans le salon, s’étendit sur le divan, les mains derriére la téte. Oui, que voulait-il? La richesse? Une position sociale? Des voyages? Des serviteurs? Sans doute, mais par moment seulement. Il soupira: « J’y renonce. » Mais il savait que ce qui lui manquait c’était la présence de Paul Riesling, et, partant de 1a, il lui fallut bien reconnaitre qu’il voulait la fée-enfant, — qu’il en avait un besoin physique. S’il avait aimé une femme, il aurait cherché un refuge auprés d’elle, et humblement posé son front sur ses genoux. Il songea a sa sténographe, mademoiselle Mac Goun, il songea a la plus jolie des manucures du coiffeur de P’hétel Thornleigh. En s’endormant sur le divan, il sentit qu’il avait trouve un 387

attrait dans la vie, et qu'il avait rompu de facon terrifiante, troublante, avec tout ce qui était convenable et normal. Il avait oublié, le lendemain matin, qu'il était un révolté conscient, mais au bureau il se montra irritable, et quand, a onze heures, se produisit l'afflux habituel de visites et d'appels au téléphone, il fit une chose qu'il avait souvent désirée et n'avait jamais osé faire : il quitta son bureau, sans donner de raisons a ses employés, ces conducteurs d'esclaves, et s'en alla au cinéma. Il jouissait du droit qu'il avait d'étre seul et sortit, bien déterminé a faire ce qui lui plaisait. Quand ensuite il arriva 4 la table des « Sans-fagon » au club, tout le monde se mit a rire. — Ah! voila le millionnaire! dit Sidney Finkelstein. — Oui, ajouta le professeur Pumphrey, je l'ai vu dans sa « locomobile ». — Bon Dieu, ¢a doit étre épatant d'étre un homme chic comme Georgie! gémit Vergil Gunch. Il a probablement volé tout Dorchester. Je ne voudrais pas laisser une pauvre petite parcelle de terrain sans défense dans un endroit ot il pourrait mettre ses griffes dessus. Babbitt comprit qu'ils avaient quelque chose contre lui, et puis ils avaient « leur téte a faire des blagues ». D'ordinaire il edit été ravi qu'on lui fit Phonneur de lui monter un bateau, mais brusquement il se montra susceptible et grogna: — Parbleu, c'est sir, je vous prendrai peut-étre un jour comme garcons de bureau! I] était impatient, tandis que la plaisanterie s'acheminait laborieusement vers son dénouement. — Naturellement, disaient-ils, il avait peut-étre rendez-vous avec une femme, — ou bien: Non, je crois qu'il attendait son vieux camarade de chambre, Sir Jerusalem Doak. Il éclata: — Oh! accouchez, accouchez, tétes de pioches que vous étes. Ot est la finesse? — Hourra! George fait la téte! » langa Sidney Finkelstein avec un ricanement qui fit le tour de la table, et Gunch révéla la scandaleuse vérité : il avait vu Babbitt sortir d'un cinéma a midi / Ils ne le lachérent pas. Avec mille variantes, mille sortes de 338

gros rires, ils répétérent qu'il était allé au cinéma a4 l'heure du bureau. Gunch lui était encore égal, mais Sidney Finkelstein l'aga¢ait, avec son corps maigre, sa téte rouge et sa vivacité a expliquer les plaisanteries. Le morceau de glace qui était dans son verre aussi 'ennuyait: il était trop gros, ne cessait de tourner et lui cognait le nez quand il voulait boire. Et il rageait en songeant que Finkelstein ressemblait 4 ce morceau de glace. Mais il ttiompha et garda son ton goguenard jusqu'au moment ou, las de cette « bien bonne blague », ils abordérent les grands problémes du moment. « Qu'est-ce que j'ai aujourd'hui? se demandait-il. On dirait que je suis affreusement grincheux. C'est que ce sont de si sacrés bavards. Mais gouvernons avec prudence et restons bouche close. » Comme on allumait les cigares il marmotta: « I] faut que je rentre », et il se sauva, poursuivi par un choeur de: « Evidemment, si vous passez vos matinées avec les ouvreuses de cinéma! » Il les entendit ricaner, et se sentit embarrassé. Tout en reconnaissant énergiquement avec le préposé au vestiaire « qu'il faisait chaud pour la saison », il éprouvait un désir enfantin de courir chercher auprés de la fée-enfant une consolation a ses miséres. Il retint mademoiselle Mac Goun quand il eut fini de lui dicter. I] chercha un sujet qui pat éveiller dans 'employée impersonnelle une sorte d'amie. — Ov allez-vous pour vos vacances? ronronna-t-il. — Je pense aller dans une ferme. Désirez-vous que je copie le bail Siddons cet aprés-midi? — Oh! ca ne presse pas... Vous vous amusez beaucoup, jimagine, quand vous avez laché tous les bonnets de nuit du bureau? Elle se leva et rassembla ses crayons : — Oh! personne ne me fait cet effet-la ici. Je pourrai le copier, je pense, quand j'aurai fini les lettres. Et elle était partie. Babbitt repoussa absolument l'idée qwil avait essayé de se rendre compte jusqu'a quel point mademoiselle Mac Goun était abordable. « Je le savais bien, se dit-il, qu'il n'y avait rien a faire. » Eddie Swanson, le représentant en automobiles qui habitait ashe)

en face de Babbitt, donnait ce dimanche-la un diner. Sa femme, Louetta, la jeune Louetta, qui adorait le jazz en musique, l'excentricité en toilettes et le rire, ne se tenait pas de joie. En recevant ses invités elle criait: « Il faut nous amuser comme des fous! » Babbitt avait jusque-la senti que beaucoup d'hommes pouvaient la trouver séduisante, il reconnaissait maintenant que, lui-méme, elle aguichait singuliérement. Madame Babbitt n'avait jamais beaucoup apprécié Louetta; George était heureux que sa femme fit absente ce soir-la. Il voulut absolument aider Louetta dans la cuisine : il sortait les croquettes de volaille du four ou on les avait tenues au chaud et les sandwiches 4 la salade de la glaciére. I] lui prit la main, une fois, et, chose déprimante, elle n'y fit aucune attention. Elle lui dit de sa voix chantante : — Vous étes une mére pour moi, Georgie. Maintenant, trottez-vous avec le plateau et posez-le sur la desserte. I] souhaitait qu'Eddie Swanson leur offrit des cocktails, que Louetta en bat un. I] voulait... oh! il voulait étre un de ces « fétards » comme on en voit dans les romans. Réunions dans un atelier... d'adorables femmes déchainées, indépendantes... pas nécessairement coupables, certainement non! mais pas « pot-aufeu» comme aux Hauteurs Fleuries. Comment avait-il pu le supporter depuis tant d'années ? Eddie ne leur offrit pas de cocktails. Ils soupérent sans doute avec entrain, et Orville Jones répéta plusieurs fois: « Si Louetta désire venir s'asseoir sur mes genoux, qu'elle ne se géne pas! » mais ils se tinrent convenablement comme il seyait 4 un dimanche soir. Babbitt s'était discrétement assuré une place prés de Louetta sur la banquette du piano. Tout en parlant de moteurs, tout en écoutant avec un sourire immuable son récit du film qu'elle avait vu le mercredi précédent, tout en espérant qu'elle aurait bientét fini de résumer l'action, de s'extasier sur la beauté du héros, et le luxe de la mise en scéne, il l'étudiait. Taille fine dans une ceinture de soie grége, sourcils bien marqués, yeux ardents, cheveux séparés par une raie au-dessus d'un front large, elle représentait pour lui la jeunesse et le charme, avec un peu de mélancolie. I] songeait quel vaillant compagnon elle serait pour un long voyage en auto, ou on explorerait des montagnes, ot on déjeunerait dans un bois 340

de pins, au-dessus d'une vallée. Son air fréle le touchait, il en voulait 4 Eddie Swanson de ces incessantes querelles de ménage. Tout d'un coup, il identifia Louetta avec la fée-enfant. Il fut frappé de la conviction qu'ils avaient toujours eu l'un pour l'autre une attraction romanesque. — Vous devez, lui dit-elle, mener une vie bien dissipée en ce moment ot vous étes veuf? — Vous pouvez le dire! Je suis un trés mauvais sujet et fier de l'étre. Un soir, versez donc une drogue dans le café d'Eddie et traversez la rue: je vous montrerai 4 composer un cocktail. — Mon Dieu, je pourrais peut-étre... il ne faut jamais jurer de rien. — Eh bien, dés que vous serez préte, accrochez une serviette a la lucarne du grenier, et je courrai chercher le gin. Tout le monde rit trés fort de cette effronterie. Eddie Swanson déclara avec bonne humeur qu'il ferait faire tous les jours Panalyse de son café par un chimiste. Les autres, changeant de sujet, se mirent a discuter les plus passionnants des meurtres récents, mais Babbitt ramena Louetta a des questions personnelles. — Vous avez la plus jolie robe que j'aie vue de ma vie. — Elle vous plait, vraiment? — Si elle me plait? Ecoutez, je vais par lintermédiaire de Kenneth Escott faire passer une note dans le journal disant que la femme la mieux habillée des Etats-Unis est madame E. Louetta Swanson. — Avez-vous fini de me taquiner? — Mais elle était rayonnante. — Dansons un peu: il faut que vous dansiez avec moi, George. , Tout en protestant: « Vous savez quel piétre danseur je suis », il remuait déja les pieds en cadence. — Je vous apprendrai : je suis trés bon professeur. Ses yeux brillaient, sa voix était saccadée: il fut persuadé quw'il avait conquise. Il létreignit, sentant son corps souple et tide, et il tourna gravement, exécutant un lourd one-step a sa facon. Il ne heurta que deux ou trois couples. — Parbleu, ¢a ne va pas si mal : je cogne les gens comme un vrai danseur de théatre, dit-il en la couvant des yeux. Elle lui répondit vivement : 341

— Oui, oui, je vous ai dit que j'étais un excellent professeur... Ne faites pas de si grands pas! Pendant un moment il perdit toute confiance en lui: il fit un terrible effort pour suivre la mesure. Mais il fut de nouveau tout enveloppé par le charme qui émanait d'elle. « I] faudra qu'elle m'aime, je l'y amènerai! » se jura-t-il. Et il essaya de baiser la méche de cheveux qui lui couvrait l'oreille. Elle écarta machinalement la téte pour l'en empécher, et non moins machinalement elle murmura : — Non, voyons! Un instant il la détesta, mais aussit6t aprés il redevint aussi pressant. I] dansa avec madame Orville Jones, mais il regardait Louetta qui, avec son mari, traversait tout le salon. « Attention! tu commences a faire des bétises! » se disait-il 4 lui-méme, tout en sautillant et fléchissant les genoux, et en faisant l'aimable avec madame Jones, la digne matrone, a qui il se plaignait : « Dieu, quelle chaleur! » Sans aucune raison il évoqua Paul dans cet endroit sombre ot. les hommes ne dansaient jamais. « Je suis piqué, ce soir, je ferais mieux de rentrer », se dit-il avec inquiétude, mais il quitta madame Jones et se précipita vers l'adorable Louetta, pour lui demander : — La prochaine est pour moi? — Oh! il fait si chaud, je vais me reposer pendant cette danse-la. Alors, il s'enhardit : — Eh bien, venez vous asseoir avec moi sous la véranda, pour vous rafraichir. — Soit! Dans lombre amie, avec le bruit des danseurs derriére eux, il lui prit résolument la main. Elle lui serra la sienne une fois, puis se dégagea. _ — Louetta, vous étes l'étre le plus exquis que je connaisse. — Mais moi aussi, je vous trouve charmant. — C'est vrai? Il faut m'aimer un peu, je suis si seul. — Oh! il ne vous manquera rien quand votre femme sera de retour. — Non, je suis toujours seul. 342

Elle joignit les mains sous son menton, pour qu'il ne pit la toucher. [1 soupira. — Quand je me sens mal en train et que... — I était sur le point de parler du drame de Paul, mais c'était trop sacré pour qu'il s'en servit, méme dans sa diplomatie amoureuse, — quand je sors du bureau, épuisé, j'aime a regarder de l'autre cété de la rue et a penser a vous. Savez-vous que j'ai révé de vous une fois? — Etait-ce un réve agréable? — Deélicieux. — Alors... on prétend que les réves sont le contraire de la réalité. Et maintenant, il faut que je rentre... Elle était déja debout. — Oh! ne vous en allez pas encore... de grace, Louetta. — Si, il le faut... j'ai a m'occuper de mes invités. — Ils s'occuperont bien d'eux-mémes. — Non, impossible. Elle lui frappa négligemment sur l'épaule et disparut. Mais aprés avoir, deux minutes, eu envie, comme un enfant honteux, de se sauver chez lui, il grommelait: « Mais non, je ne cherchais pas 4 me mettre bien avec elle. J'ai toujours senti qu'il n'y avait rien a faire », et il se dirigea vers le salon, pour danser avec madame Orville Jones, et éviter Louetta, vertueusement, et de fagon que cela se vit bien.

CHAPITRE XXIV S. visite 4 Paul fut aussi peu réelle que cette soirée de brouillard ot il s'était interrogé. I] suivit, sans rien voir, des corridors de prison qui empestaient le désinfectant, jusqu'a une piéce garnie de banquettes jaune pale 4 compartiments, comme les bancs qu'il avait connus, enfant, dans les magasins de chaussures. Un gardien introduisit Paul. Au-dessus de son uniforme d'un gris bleuatre, le visage de Paul était pale et sans expression. Il se mouvait craintivement pour obéir aux ordres du gardien, humblement il lui poussa, a travers la table pour qu'il les examinat, le tabac et les brochures que lui avait apportés Babbitt. I] ne trouva rien a dire, sinon: « Oh! je commence 4 m'accoutumer », puis: « Je travaille a l'atelier des tailleurs; l'étoffe me fait mal aux doigts. » Babbitt comprit que, dans ce séjour de mort, Paul était déja mort. Et tandis qu'il méditait dans le train du retour, il lui sembla qu'en lui-méme aussi quelque chose était détruit: sa foi loyale et solide dans la bonté du monde, la crainte du mépris public, la fierté du succés. Il était heureux que sa femme ne fat pas la. I] éprouvait ce sentiment sans l'expliquer. Peu lui importait. 344

La carte portait : « Madame Daniel Judique ». Babbitt savait que c'était la veuve d'un marchand de papier en gros. Elle devait avoir quarante ou quarante-deux ans, mais elle lui parut plus jeune quand il la vit, cet aprés-midi-la, au bureau. Elle était venue s'informer pour louer un appartement, et il 'enleva 4 la comptable inexpérimentée qui s'occupait d'elle. Il se sentait attiré par son élégance. Elle était mince, dans une robe noire a pois blancs, une robe gracieuse et fraiche. Un large chapeau noir ombrageait son visage. Ses yeux étaient brillants, son menton agréablement dodu, et ses joues uniformément roses. I] se demanda plus tard si elle était maquillée, mais personne au monde ne s'y connaissait moins que lui en ces questions. Elle s'assit, jouant avec son ombrelle violette. Sa voix, sans étre timide, avait quelque chose de suppliant, pour dire: — Je me demande si vous pourrez me venir en aide. — Jen serais enchanté. — J'ai cherché partout et... je voudrais un petit appartement, une chambre a coucher, deux peut-étre, un salon, une petite cuisine et une salle de bains, mais je tiens a un appartement agréable, pas un de ces petits trous sombres, ni dans une maison neuve avec tout son clinquant. Et je ne peux pas mettre un prix extravagant. Je m'appelle Tanis Judique. — J'ai peut-étre bien juste ce qu'il vous faut. Voulez-vous venir le voir maintenant? — Oui, j'ai deux heures a moi. Dans les nouveaux appartements, il en avait un quwil destinait 4 Sidney Finkelstein, mais a 'idée d'emmener dans sa voiture cette aimable femme, il envoya par-dessus bord son ami Finkelstein et, avec une nuance de galanterie, il s'écria: — Je vais vous montrer ce que je peux faire pour vous. Il épousseta les coussins de son auto et deux fois il risqua la mort pour faire parade de son talent de chauffeur. — Eh bien, vous vous entendez a conduire une auto! ditelle. Il aimait cette voix, qui avait, 4 son avis, quelque chose de musical et dénotait une femme cultivée..., bien plus que le rire trop fréquent de Louetta Swanson. I] plastronna : 345

— Vous savez, il y a une quantité de gens qui sont si craintifs et qui vont si lentement qu'ils génent tout le monde. Le conducteur le plus sir, c'est celui qui sait manceuvrer son moteur et qui n'a pas peur de faire de la vitesse quand c'est nécessaire, vous ne croyez pas? — Oh si! — Je parie que vous conduisez comme un as. — Oh! non... c'est-a-dire... pas tout a fait. Naturellement nous avions notre auto... avant la mort de mon mari, et je faisais semblant de la conduire, mais je ne crois pas qu'une femme arrive jamais a conduire comme un homme. — Oh! il y a maintenant des femmes qui s'en tirent trés bien. — Oui, bien sir, les femmes qui veulent imiter les hommes en tout, qui jouent au golf et a tout ¢a, et qui se gatent le teint et s''abiment les mains. — Parfaitement. Je n'ai jamais aimé les femmes si masculines. — C'est-a-dire... naturellement, je les admire beaucoup, et je me sens si faible, si inutile 4 cété d'elles!... — Quelle plaisanterie! Je parie que vous jouez du piano comme une fée. — Oh! non... c'est bien exagéré. — Je parie que si, moi. I] jeta les yeux sur ses mains potelées, sur ses bagues, diamants et rubis. Elle suivit ce regard et serra les uns contre les autres, avec des mouvements de chatte, ses doigts fins et blancs qui le ravissaient, tout en soupirant : — J'adore jouer du piano... du moins tapoter, mais je n'ai pas vraiment travaillé. M. Judique répétait souvent que j'aurais été une excellente pianiste si j'avais étudié, mais c'était, je crois, pour me flatter. — Je suis sir que non... que vous étes douée. — Oh! Est-ce que vous aimez la musique, monsieur Babbitt ? — Je crois bien! Seulement, je ne tiens pas beaucoup a toutes ces grandes machines classiques. — Oh! moi, si. J'adore Chopin et tous ces gens-la. — Sérieusement? Bien entendu, je vais souvent aux concerts de grande musique, mais ce que j'aime bien, c'est un bon jazz, 346

bien d’aplomb, ov le violoncelliste retourne son instrument pour taper dessus avec son archet. — Qui, je vois ca. J’aime beaucoup la bonne musique de danse. Et j’adore danser... Pas vous, monsieur Babbitt ? — Oh si, non que je sois un bien fameux danseur, pourtant. — Je suis sire que si. Vous devriez me laisser vous apprendre. Je suis un trés bon professeur. — Vous voudriez bien me donner une lecon un jour? — Mais certainement. — Faites attention, je suis capable de vous prendre au mot. Je viendrai chez vous vous demander cette legon. — Qui... oui. Elle ne semblait pas froissée, mais elle ne s’engageait pas. Il se secoua lui-méme: « Allons, soyons sage, espéce d’imbécile! Ne recommengcons pas a faire l’idiot. » Et il s’*exprima avec noblesse : — Je voudrais pouvoir danser comme certains de ces jeunes gens, mais je vais vous dire: j’estime que le devoir d’un homme c’est de prendre sa bonne part, on pourrait dire une part de créateur, dans le labeur universel, de pétrir la pate et d’avoir quelque chose 4 montrer comme résultat de sa vie, vous ne croyez pas? — Oh! si. — Alors je suis bien obligé de sacrifier certaines de ces choses auxquelles j’aimerais 4 me consacrer, ce qui ne m’empéche pas de jouer au golf aussi bien, mon Dieu, que les camarades. — Je n’en doute pas... Vous étes marié? — Heu... oui... et puis, heu, des obligations a remplir; je suis vice-président du club des Boosters, et je suis a la téte d’une des commissions de l’Association nationale des Sociétés immobiliéres, et tout cela représente un gros travail et beaucoup de responsabilités — sans qu’on vous en sache gré. es — Je le sais bien: les hommes publics ne sont jamais estimés a leur valeur. Ils échangérent un regard plein de respect mutuel, et, arrivés aux appartements Cavendish, il aida courtoisement a descendre, tendit la main vers la maison, comme s’il la lui présentait, ordonna séchement au groom de Vascenseur « d’aller au galop chercher les clefs ». En montant, elle se tenait tout contre lui, et il était impressionné, mais réservé. 347

L’appartement était joli avec ses boiseries blanches et ses panneaux bleu pale. Madame Judique était rayonnante de joie quand elle décida de le louer, et, en traversant le palier pour reprendre l’ascenseur, elle lui toucha le bras et lui dit d’une voix chantante : — Oh! que je suis contente d’étre allée vous trouver! C’est si rare et si agréable de rencontrer quelqu’un qui comprenne vraiment. Ah! les appartements que certaines gens m’ont montrés! Son instinct lui disait qu’il pouvait lentourer de son bras, mais il se retint et, avec une politesse infinie, il la conduisit a sa voiture, la ramena chez elle. Tout le long du chemin jusqu’a son bureau, il était furieux : « Heureusement que pour une fois j’ai été raisonnable... Sacrebleu! pourquoi n’ai-je pas essayé? Elle est délicieuse... un bijou... une véritable charmeuse! Des yeux admirables, des lévres ravissantes, et quelle jolie ligne... elle ne se laissera jamais aller, comme tant de femmes... Non, non, non! Elle est tout a fait cultivée. C’est une des petites femmes les plus brillantes que j’aie rencontrées depuis longtemps. Elle s’intéresse aux questions générales et... Mais pourquoi, diable, n’ai-je pas essayé ?... Tanis!... » Cela le tourmentait et Pintriguait, mais il s’apercevait qu’il était attiré par la jeunesse, comme un adolescent. La jeune fille qui le troublait particuli¢rement, — bien qu’il ne lui efit jamais adressé la parole, — c’était la derniére manucure a droite, dans le salon de coiffure pompéien. Petite, vive, souriante, avec des cheveux noirs, elle avait peut-étre dix-neuf ou vingt ans et portait des blouses transparentes rose saumon qui laissaient voir ses épaules et les rubans noirs de sa combinaison. I] alla au salon pompéien pour sa coupe de cheveux de quinzaine. Comme toujours il se reprocha de faire une infidélité a son voisin, le coiffeur du building Reeves. Mais pour la premiére fois il envoya promener son remords. « Nom de D..., je ne suis pas tenu d’y aller si je n’en ai pas envie! Le building Reeves n’est pas a moi! Je ne dois rien a ce coiffeur! Je peux bien, sacrebleu, me faire couper les cheveux ou ¢a me plait, sacrebleu! Je ne veux plus entendre parler de ga! J’en ai assez de ménager des 348

gens... 4 moins que ¢a ne me chante. Ca ne méne 4 rien... j'en ai assez! » Le salon de coiffure pompéien était dans le sous-sol de l'hétel Thornleigh, le plus grand et le plus moderne de Zénith. Un escalier de marbre en spirale avec rampe en cuivre menait du hall de Phétel au salon de coiffure. Les murs étaient revétus de carreaux noirs, blancs et rouges, avec un plafond sensationnel en or bruni, et une fontaine ot une nymphe massive vidait éternellement une corne d'abondance écarlate. Quarante garcons et neuf manucures travaillaient désespérément et, a la porte, six chasseurs négres guettaient les clients pour les accueillir, pour prendre respectueusement soin de leur chapeau et de leur col, pour les conduire a une place d'attente ot, sur un tapis comparable a une ile des tropiques, au milieu du vaste dallage blanc, étaient groupés une douzaine de fauteuils de cuir et une table chargée de magazines. Le chasseur de Babbitt était un négre 4 cheveux gris, obséquieux, qui lui fit un honneur hautement apprécié a Zénith: il le salua par son nom. Pourtant Babbitt était malheureux. Sa fameuse manucure était occupée. Elle faisait les mains d'un client trop habillé et ricanait avec lui. Babbitt le trouva odieux. I] songea bien a attendre, mais arréter le rythme puissant du Pompéien, c'était chose inconcevable, et il fut instantanément installé dans un fauteuil. ; Il était entouré d'un luxe riche et raffiné. Un des fidéles se faisait faire un traitement facial aux rayons violets; son voisin, un shampooing a l'huile. Des garcons faisaient circuler de merveilleux appareils pour massage électrique. D'autres tiraient des serviettes fumantes d'une machine semblable 4 un obusier de nickel poli, et les jetaient dédaigneusement aprés s'en étre servis une seconde. Sur |'énorme tablette de marbre, en face des fauteuils, s'alignaient des centaines de lotions, couleur d'ambre, de rubis ou d'émeraude. II était flatteur pour Babbitt d'avoir a la fois deux esclaves 4 son service: le coiffeur et le cireur. I] aurait été parfaitement heureux s'il avait pu avoir en méme temps la manucure. Tout en lui coupant les cheveux, le gargon lui demanda son opinion sur les courses du Havre de Grace, la saison de base-ball et le maire Prout. Le jeune cireur négre fredonnait L'arrivée des 349

bleus au camp, et frottait en mesure avec son air, tendant si fort le chiffon 4 polir qu' chaque coup il vibrait comme une corde de banjo. Le garcon coiffeur faisait fort bien larticle. Il donna a Babbitt le sentiment d'étre un homme riche et important par sa facgon de lui demander : — Quelle est votre lotion préférée, Monsieur ?... Avez-vous le temps aujourd'hui d'un massage facial? Votre cuir chevelu est un peu raide: vous y ferai-je un massage? Le meilleur moment pour Babbitt était celui du shampooing. Le garcon faisait mousser sur ses cheveux un savon é€pais, puis, — pendant que Babbitt, enveloppé de serviettes, se penchait sur la cuvette, — il le ringait avec de l'eau chaude qui lui picotait le crane, et finalement faisait couler de l'eau glacée. Sous cette douche, cette brusque sensation de froid sur la téte, le coeur du patient battait, sa poitrine se soulevait, son épine dorsale n'était plus qu'un cable électrique. C'était une impression qui rompait la monotonie de la vie. En se rasseyant, il promena sur toute la boutique un regard plein de noblesse. Le barbier lui frottait respectueusement les cheveux, puis les entourait d'une serviette en forme de turban, en sorte que Babbitt ressemblait a un gros calife rose sur un tréne ingénieusement machiné. Le gargon lui demanda — sur le ton d'un bon type qui n'en est pas moins écrasé par la splendeur du calife: — Que diriez-vous, monsieur, d'une petite friction 4 l'huile Eldorado? C'est excellent pour le cuir chevelu. Est-ce que je ne vous en ail pas fait une la derniére fois? I] n'en avait pas fait, mais Babbitt accepta. — Oui, soit! Avec un frémissement d'impatience, il vit que sa manucure était libre. — Je crois qu'aprés tout je vais prendre la manucure, dit-il d'une voix sourde, et avec émotion, il la vit venir 4 lui, souriante sous ses cheveux noirs, petite, délicate. Le travail des ongles devait étre terminé a la table de la jeune fille et il pourrait lui parler sans que le barbier entendit. I] attendit patiemment, sans essayer de la regarder, tandis qu'elle lui limait les ongles et que le garcon le rasait et étalait sur ses joues briilantes tous les mélanges ingénieux qu'a inventés depuis les ages révolus la féconde imagination des

= barbiers. Quand celui-ci eut fini et que Babbitt fut assis en face de la jeune fille, a sa table, il admira la plaque de marbre, la petite cuvette enfoncée dedans, avec ses minuscules robinets d'argent, et s'admira lui-méme de pouvoir fréquenter un établissement si cotiteux. Quand elle lui retira la main de la cuvette, celle-ci avait acquis dans l'eau tiéde et savonneuse une telle sensibilité qu'il pergut de fagon anormale l'étreinte de sa ferme petite patte. Il fut charmé par ses ongles a elle, si roses et si brillants : ses mains lui paraissaient plus adorables que les doigts fins de madame Judique, et plus élégantes. I] éprouva une volupté nuancée de douleur quand, d'une lame affilée, elle lui coupa les petites peaux de ses ongles. I] lutta pour ne pas trop regarder le contour de ses épaules et de ses jeunes seins, trés apparents sous une mousseline de soie rose. Elle lui faisait effet d'un étre exquis, et quand il essaya de lui faire impression par sa personnalité, il lui parla aussi gauchement qu'un jeune campagnard qui en est a ses débuts. — Il fait bien chaud pour travailler aujourd'hui. — Oh! oui, trés chaud. Vous vous étes coupé les ongles vousméme la derniére fois, n'est-ce pas? — Qui... je crois bien que oui. — I] faudrait toujours avoir recours a la manucure. — Qui, peut-étre bien. Je ne... — Rien n'est si joli que des ongles bien soignés. J'ai toujours pensé que rien ne révéle mieux le vrai gentleman. II y avait ici hier un marchand d'automobiles qui prétendait qu'on peut toujours dire 4 quel monde appartient un homme d'aprés la voiture qu'il pilote. « Ne dites donc pas de bétises, lui ai-je répliqué : les gens du « monde qui s'y connaissent jettent un coup d'ceil sur les ongles « d'un individu pour savoir si c'est du faux chic ou de la vraie « distinction. » — Qui, il y a quelque chose de vrai la-dedans. Naturellement, je veux dire... avec une jolie petite gosse comme vous, on ne peut pas ne pas se faire faire les griffes. Bays — Possible que je ne sois qu'une gosse, mais j'ai de l'expérience et je reconnais les gens bien au premier coup d'ceil — je lis leur caractére sur leur figure, d'un regard — et je ne parle jamais si librement 4 quelqu'un a moins d'avoir vu que c'est un homme comme il faut. aoe

Elle sourit. Ses yeux avaient le charme d'un étang en avril. Avec un grand sérieux il se prévint lui-méme « que certains « Sansfacon » penseraient que, pour le seul motif qu'une femme était manucure, et peut-étre pas trés bien élevée, elle ne valait rien, mais, quant a lui, il avait l'esprit démocratique et comprenait les gens », et il s'en tenait 4 cette affirmation que c'était une fille épatante, une bonne fille... sans l'étre par trop et de fagon dangereuse. Il lui demanda, d'une voix ot vibrait de la sympathie : — Il y a des quantités de gens, je présume, qui cherchent a prendre des libertés avec vous. | — Ah! Dieu, s'il y en a! Ecoutez, il y a de ces gigolos de seconde zone qui se figurent, parce qu'une jeune fille est employée dans un salon de coiffure, qu'on peut tout se permettre avec elle. Ah! ce qu'ils peuvent vous dire! Mais, croyez-moi, je sais les remettre a leur place, ces oiseaux-la. Je me contente de leur montrer la porte en leur disant: « Dites donc, a qui croyez-vous parler? » et ils s'évanouissent comme un premier réve d'amour, et... oh, vous ne voulez pas une boite de pate pour les ongles? Ga vous les conservera aussi brillants que quand vous sortez d'ici, c'est sans danger et ¢a dure trés longtemps. — Certainement, je vais en essayer. Dites donc... c'est drole, dites : je viens ici depuis l'ouverture de l'établissement et — sur un ton de vive surprise — je ne sais pas votre nom! — Vraiment? Ah! ca c'est dréle. Moi non plus je ne sais pas le votre. — Allons, ne vous fichez pas de moi. Quel est votre joli petit nom? — Oh! il n'est pas tellement joli. Je crois qu'il est un peu youpin. Mais mes parents ne sont pas youpins. Le pére de mon pere était un noble Polonais et il est venu ici un jour un monsieur, qui était un comte, ou quelque chose de ce genre... — Qui avait un compte en souffrance ici, vous voulez dire... — Qui parle de cela, mon petit? Et il a dit qu'il avait connu la famille de mon grand-pére en Pologne, et qu'ils avaient une belle grande maison... au bord d'un lac. — D'un air de doute : — Vous ne le croyez peut-étre pas? — Bien stir que si... non, vraiment, bien sar. Je le crois. Pourquoi pas? Ne vous figurez pas que je me moque de vous, 352

mon chou, mais chaque fois que je vous ai remarquée, je me suis dit: « Cette enfant-la a du sang bleu dans les veines. » — Sans rire? — Sans rire. Allons, voyons, maintenant que nous voila amis, quel est ce cher petit nom? — Ida Putiak. Ce n'est pas un nom bien fameux. Je le dis toujours 42 maman: « Maman, que je lui dis, pourquoi ne m'as-tu pas appelée Dolorés, ou quelque chose qui ait de la branche? » — Eh bien, moi je trouve que c'est un nom trés chic, Ida! — Je parie que je sais votre nom, a4 vous. — Oh! ce n'est pas bien sar. Bien entendu... il n'est pas tellement connu. — Est-ce que vous n'étes pas monsieur Soudheim qui voyage pour la « Société de Coutellerie Krackjak »? — Non, je suis monsieur Babbitt, le marchand de biens. — Oh! excusez-moi. Naturellement, vous étes d'ici, de Zénith ? — Oui, fit-il, avec la brusquerie d'un homme froissé. — Oh! bien sar, j'ai lu vos annonces. Elles sont magnifiques. — Hum, mais... vous auriez pu lire quelque chose sur mes discours. — Certainement j'ai vu... Je n'ai pas beaucoup le temps de lire, mais... Vous trouvez probablement que je suis une petite sotte ? — Je vous trouve tout a fait charmante. — Voyez-vous, il y a quelque chose d'agréable dans mon métier. I] donne l'occasion de rencontrer des messieurs trés bien, de se former l'esprit en causant avec eux, et on en arrive a déchiffrer 4 premiére vue le caractére d'un type. — Ecoutez, Ida, je vous en prie, ne pensez pas que je m'oublie... I] réfléchissait qu'il serait humiliant d'étre repouss€ par cette enfant et dangereux d'étre accepté. S'il 'emmenait diner et si quelque ami un peu sévére le voyait... mais il continua avec chaleur : — ... Ne pensez pas que je m'oublie si je vous dis que ce serait gentil, je crois, d'aller tous les deux faire un petit diner un de Ces SOIrs. te)

— Je ne sais pas si je devrais... mon ami veut toujours m'emmener au restaurant... Mais je pourrais peut-étre ce soir. Il n'y avait aucune raison, se persuada-t-il, pour qu'il ne dinat pas tout tranquillement avec une pauvre fille qui aurait profit 4 étre en compagnie d'un homme mir et instruit comme lui. Mais, pour le cas ot quelqu'un en les voyant ne comprendrait pas, il la ménerait a Auberge de Biddlemeier, dans la banlieue. Ils feraient une agréable promenade en voiture, par cette chaude soirée de solitude, et il pourrait lui tenir la main... non, méme pas cela. Ida n'était pas farouche, ses épaules nues ne le montraient que trop clairement, mais il consentait a étre pendu s'il lui faisait la cour uniquement parce qu'elle y comptait. La-dessus sa voiture eut une panne: il y avait quelque chose de dérangé 4 l'allumage. Et il avait besoin de son auto ce soir! I examina furieusement les bougies, visita le distributeur : ses regards les plus courroucés ne firent pas bouger le moteur récalcitrant, et il fallut, 6 désespoir, faire remorquer la voiture jusqu'a un garage. Avec un nouveau frisson il songea a un taxi: il y avait dans un taxi quelque chose a la fois de riche et de polisson qui le stimulait. Mais quand il la retrouva, a un coin de rue, a deux « blocs » de l'hétel Thornleigh, elle s'écria : — Un taxi? Je croyais que vous aviez votre auto! — Bien sir, j'en ai une. Mais elle est indisponible ce soir. — Ah! fit-elle, comme quelqu'un qui a déja entendu raconter cette histoire. Tout le long du chemin jusqu'a l'Auberge de Biddlemeier, il essaya de lui parler comme un vieil ami, mais il ne réussissait pas a arréter son flot de paroles a elle et a placer un mot. Avec une indignation sans fin elle racontait ses ripostes 4 « cet impudent de premier gargon » et décrivait les moyens terribles qu'elle emploierait contre lui s'il persistait 4 prétendre qu'elle s'entendait mieux a « faire des embarras que les ongles ». A l'Auberge il leur fut impossible d'obtenir quelque chose a boire. Le gérant refusa de comprendre qui était George F. Babbitt. Ils étaient assis, étranglant de soif devant un vaste mixed grill et s'entretenaient de base-ball. Quand il voulut prendre la main d'Ida, elle dit d'un ton vif et aimable: « Attention! cet effronté 354

de maitre d'hotel nous épie ». Mais quand ils sortirent, il faisait une nuit d'été perfide, un air énervant, et un croissant de lune brillait au-dessus des érables qu'il transfigurait. — Allons en quelque autre endroit o4 nous pourrons boire et danser, demanda-t-il. — Un autre soir, oui certainement. Mais aujourd'hui j'ai promis a maman de rentrer de bonne heure. — Oh! tant pis! I] fait trop bon pour rentrer. — (a me ferait bien plaisir, mais maman en serait malade. I] frissonnait : tout en elle était jeunesse et fraicheur exquise. II Pentoura de son bras. Elle se blottit contre son épaule, sans crainte, et il eut un sentiment de triomphe. Puis elle descendit en courant le perron de l'Auberge en chantonnant : « Venez, Georgie, nous allons faire une bonne promenade en voiture et respirer l'air frais ». C'était une nuit pour les amoureux. Tout le long de la route qui menait a Zénith, sous la lueur douce de la lune encore basse, s'alignaient des automobiles, et de vagues silhouettes s'enlagaient et révaient. I] tendit vers Ida des mains avides et quand elle les caressa, il fut reconnaissant. I] n'y eut ni lutte ni transition: il lembrassa et elle répondit tout simplement a son baiser, derriére le gros dos stupide du chauffeur. Le chapeau d'Ida tomba, et elle se dégagea de son étreinte pour le ramasser. — Oh! laissez-le! implora-t-il. — Quoi? mon chapeau? Vous n'y pensez pas. I] attendit qu'elle l'etit assuré sur sa téte, puis son bras voulut la reprendre. Mais elle se déroba et dit pour le calmer sur un ton maternel : — Allons, pas de folies! Il ne faut pas obliger la maman a gronder son méchant petit gargon. Asseyez-vous tranquillement, mon chéri, et regardez quelle merveilleuse nuit il fait. $i vous étes bien sage, je vous embrasserai peut-étre quand nous nous dirons bonsoir. Et maintenant, donnez-moi une cigarette. Il mit tous ses soins a la lui allumer et s'*informa si elle était bien installée, puis il s'assit aussi loin d'elle que possible. Il était tout glacé de son échec. Personne n'aurait pu dire a Babbitt qu'il était stupide, avec plus de vigueur, de netteté et d'intelligence qu'il =i)

n’en mit lui-méme 4 le faire. Il réfléchit que, du point de vue du Révérend docteur John Jennison Drew il était un vieux polisson, et de celui de mademoiselle Ida Putiak, un vieux raseur qu’elle avait di supporter en punition du bon diner qu’elle avait fait. — Chéri, vous n’allez pas bouder, j’espére ? Elle dit cela d’un ton leste: il eut envie de la gifler. Il songeait: « I] n’y a rien a tirer de cette petite rosse. Sacrée immigrante! Allons, finissons-en le plus vite possible, filons 4 la maison, et flanquons-nous une correction tout le reste de la nuit. » Il grommela : — Hein? Moi bouder? Mais pourquoi, mon bébé? Maintenant, écoutez-moi bien, Ida, écoutez loncle George. I] faut étre raisonnable, a propos de ces bisbilles perpétuelles avec le premier garcon. J’ai bien l’expérience des employés et je peux vous assurer qu’on ne gagne rien a entrer en lutte... Devant la pauvre maison de bois ot elle habitait, il lui dit un « Bonne nuit! » bref et_aimable, mais quand le taxi se fut remis en route, il poussa un « O mon Dieu! ».

CHAPITRE XXV L. s’éveilla pour s’étirer gaiement en écoutant chanter les petits oiseaux, puis pour se rappeler que tout allait mal, qu’il était décidé a s’écarter du droit chemin et que, jusque-la, il n’y avait trouvé aucun plaisir. « Pourquoi, se demandait-il, était-il en révolte? A quel propos? Pourquoi ne pas étre raisonnable, cesser toutes ces recherches imbéciles, et vivre heureux avec sa famille, ses affaires, ses camarades et son club? » Que gagnait-il a se révolter? Des ennuis et de la honte..., la honte de se voir traité en gamin désagréable par une petite gueuse comme Ida Putiak. Et pourtant!... Il en revenait toujours a ce : « Et pourtant!... » Quels que fussent les ennuis, il ne pouvait pas se retrouver satisfait d’un monde qui, du moment qu’on avait des doutes, devenait absurde. Seulement, il se le jurait, « il en avait finide courir aprés les femmes ». Vers midi, il n’était déja plus si sir de ce dernier point. Si ni en mademoiselle Mac Goun, ni en Louetta Swanson, ni en Ida il n’avait trouvé l’Ame sceur, cela ne prouvait pas qu’elle n’existait pas. Il était poursuivi par son ancienne idée que quelque part devait se trouver la femme, possible a concevoir, qui le comprendrait, qui l’apprécierait et le rendrait heureux. Madame Babbitt revint en aoit. 307

Lors de ses absences précédentes, son bourdonnement rassurant lui avait manqué, et il s'était fait une féte de son retour. Cette fois, bien qu'il n'osAt pas la peiner en en laissant rien transparaitre dans ses lettres, il regrettait de la voir revenir avant qu'il eat retrouvé son aplomb, et l'obligation d'aller la chercher et de paraitre joyeux le génait. Il descendit 4 la gare en flanant, examina les affiches des villégiatures, pour ne pas avoir a parler a quelque connaissance et laisser voir son malaise. Mais il était bien dressé. Quand le train fit son entrée bruyante, il était sur le quai, regardant dans les wagons Pullman, et dés qu'il apercut sa femme, dans la file des voyageurs qui se dirigeaient vers le hall, il agita son chapeau. la porte il l'embrassa et s'écria : « Eh bien, eh bien, vous avez une mine superbe, parbleu, une mine superbe! » Puis il s'occupa de Tinka. Il y avait la un étre, cette enfant au ridicule petit nez et aux yeux vifs, qui laimait, qui le trouvait admirable, et quand il la saisit, l'enleva et la serra contre lui jusqu'a ce qu'elle en criat, il redevint un moment lui-méme, le solide Babbitt d'autrefois. Tinka s'assit a c6té de lui dans la voiture, une main posée sur le volant, sous prétexte de l'aider, et il cria a sa femme: — Je parie que cette mignonne-la sera le meilleur chauffeur de la famille. Elle manceuvre déja le volant comme un vieux professionnel. Il ne cessait de redouter le moment ov il serait seul avec sa femme et ot elle attendrait patiemment qu'il lui prouvat son ardeur. I] régnait dans la maison, officieusement, cette conviction que Babbitt prendrait ses vacances seul, pour aller passer huit ou dix jours a Catawba, mais une chose l'agagait : le souvenir d'avoir été Pannée précédente dans le Maine avec Paul. II s'y revoyait, y retrouvant la paix, et la présence de Paul, dans une existence primitive et héroique. L'idée lui vint, le frappant comme un choc, que rien ne l'empéchait d'y aller. Pourtant il ne pouvait vraiment pas... il ne pouvait pas quitter ses affaires et puis « Myra trouverait assez drdle qu'il s'en allat la-bas tout seul. Certainement il avait décidé de faire désormais tout ce qui lui plairait, mais tout de méme... s'en aller seul dans le Maine! » Aprés mires réflexions il partit. 358

A Végard de sa femme, comme il était impossible de lui expliquer qu'il allait chercher dans la solitude l'esprit de Paul, il ne se mit pas en frais et eut recours au mensonge préparé l'année précédente et qui avait a peine servi: il déclara qu'il avait a voir quelqu'un a New York pour affaire. Il n'aurait su s'expliquer 4 lui-méme pourquoi il prit 4 la banque plusieurs centaines de dollars de plus qu'il ne lui était nécessaire, ni pourquoi il embrassa Tinka si tendrement et lui cria: « Dieu te protége, ma petite! » Du train il lui fit des signaux jusqu'a ce qu'elle ne fat plus qu'un point rouge a cété de la silhouette brune et plus importante de madame Babbitt, a l'extrémité d'un hangar en acier et ciment terminé par une vaste grille. I] jeta un regard mélancolique sur le dernier faubourg de Zénith. Tout le long du trajet il se représenta les guides du Maine: gens simples, vigoureux et hardis, pleins d'entrain quand ils jouaient au poker dans leur cabane 4a ciel ouvert, forestiers et trappeurs habiles quand ils parcouraient les bois et franchissaient les rapides. Il se souvenait particuliérement de Joe Paradise, moitié Yankee, moitié Indien. S'il pouvait seulement acquérir une mine dans une région sauvage, avec un homme comme Joe, travailler dur de ses mains, étre libre et bruyant, en chemise de flanelle, et ne jamais reprendre la vie morne et conventionnelle! Ou bien, comme un trappeur du Canada septentrional dans un film, s'enfoncer dans la forét, camper dans les montagnes Rocheuses, farouche et muet habitant d'une caverne! Pourquoi pas? Il se sentait capable de mener cette vie-la. Il y aurait assez d'argent chez lui pour faire vivre la famille jusqu'a ce que Verona fait mariée et Ted capable de se suffire a lui-méme. Le vieil Henry T... veillerait sur eux. Sérieusement, pourquoi pas? Vivre tout de bon... Il y aspirait, a cette vie, se figurait qu'il y aspirait et croyait presque qu'il allait le faire. Mais son sens commun protesta: « Quelle bétise! On n'abandonne pas une honnéte famille et ses associés, ca ne se fait pas, voila tout! » Puis il plaida le contre: « Ma foi, ca ne demanderait pas plus de cran qu'il n'en a fallu 4 Paul pour aller en prison et... Seigneur, que ¢a me plairait! Des mocassins... une carabine a répétition... une ville frontiére... des 309

joueurs... dormir a la belle étoile... étre un homme, un vrai, avec d'autres comme Joe Paradise... ah, bon Dieu! » Et il arriva dans le Maine, se tint de nouveau sur |'embarcadére devant l'hétel, de nouveau cracha hardiment dans Peau soyeuse et frissonnante, tandis que les pins bruissaient, que les montagnes étincelaient et qu'une truite sautait et retombait dans un cercle qui s'élargissait. Il se précipita vers la cabane des guides, comme vers son véritable foyer, vers ses vrais amis dont il avait été longtemps privé. Ils allaient étre heureux de le revoir, se lever et crier : « Tiens, c'est monsieur Babbitt. Ah! ce n'est pas un de ces sportsmen 4 la manque, c'est un vrai gaillard! » Dans leur cabane en planches et assez en désordre, les guides, autour de la table graisseuse, jouaient au poker avec des cartes sales, une demi-douzaine d'hommes au visage plissé, en pantalons rapiécés, et coiffés de feutres souples trés usagés. Is levérent les yeux et firent un signe de téte. Joe Paradise, un vieux, au teint basané, avec une grosse moustache, grogna: « Vous voila de retour? Comment va? » Silence, sauf le bruit des jetons. Babbitt se tenait debout prés d'eux, trés seul. Aprés un bon moment de jeu trés absorbant: — Je ferais bien une partie, Joe. — Strement! Asseyez-vous. Combien voulez-vous de jetons? Dites-moi donc: vous étes venu ici année derniére avec votre femme, n'est-ce pas? Tel fut accueil fait 4 Babbitt 4 son vieux foyer. I] joua une demi-heure avant de rouvrir la bouche. I était tout enfumé par les pipes et les cigares bon marché, et, las de n'avoir que des paires ou des séquences ratées, froissé de voir 4 quel point on faisait peu attention a lui, il chercha un refuge prés de Joe: — Du travail, en ce moment? — Non. — Vous voulez étre mon guide pendant quelques jours? — (a tombe bien: je suis libre jusqu'a la semaine prochaine. C'est tout ce que fit Joe pour reconnaitre lamitié que lui offrait Babbitt. Celui-ci paya ses pertes et sortit de la cabane un peu comme un enfant boudeur. Joe leva la téte au-dessus des nappes de fumée, comme un phoque qui émerge d'une vague, 360

grommela : « Je passerai chez vous demain », et se replongea dans son brelan d'as. Ni dans sa chambre, qui embaumait le sapin fraichement coupé, ni au bord du lac, ni dans les nuages du couchant qui bientét planérent sur les montagnes, voilées d'une brume bleuatre, Babbitt ne put retrouver l'esprit de Paul comme une présence rassurante. II se sentit si seul aprés le diner qu'il resta 4 causer avec une vieille dame, une douairiére essouffiée mais sans cesse discourant, prés du poéle, dans le bureau de l'hétel. Il lui parla des triomphes probables de Ted 4 l'Université, du vocabulaire remarquable de Tinka, jusqu'a ce qu'il fat pris de nostalgie pour ce foyer qu'il avait quitté a jamais. travers lobscurité, dans ce silence du Nord tout enclos de pins, il descendit a tatons jusqu'au bord du lac ot il trouva un canoé. I] ne contenait pas de pagaie, mais a l'aide d'une planche, en s'asseyant au fond, et en battant Peau plutét qu'en pagayant, il réussit a aller assez loin sur le lac. Les lumiéres de 'hétel et des chalets n'étaient plus que des points jaunes, un bouquet de vers luisants au pied du mont Sachem. Plus immense et de plus en plus impassible paraissait la montagne dans les ténébres parsemées d'étoiles, et le lac n'était plus qu'une surface de marbre noire sans limites. Replié sur lui-méme, muet, il éprouvait une légére anxiété, mais aussi un affranchissement: il n'était plus 'important M. George F. Babbitt de Zénith. Seulement son cceur libéré s'attristait. Maintenant il avait retrouvé Paul, il se le représentait (sorti de prison, débarrassé de Zilla et des obligations incessantes de son commerce de toitures) jouant du violon a Pavant du canoé. « Je continuerai, se jura-t-il, je ne rentrerai jamais! Maintenant que Paul n'y est plus, je ne veux plus voir un seul de ces sacrés types-la! J'étais stupide de me vexer parce que Joe Paradise n'a pas sauté sur moi pour me serrer dans ses bras. C'est un homme des bois, trop sage pour pousser des cris et vous submerger de paroles comme un citadin. Mais mettez-le dans les montagnes, sur une piste... Ga c'est de la vraie vie! » Joe vint au rapport au chalet de Babbitt, le lendemain matin a neuf heures. Celui-ci l'accueillit comme un camarade des cavernes : — Eh bien, Joe, que diriez-vous de partir a laventure et 361

de lacher un peu ces sacrés hétes d'été, ces femmes et tout le tremblement? — Trés bien, monsieur Babbitt! — Qu'est-ce que vous penseriez de nous en aller a l'étang de Box Car — on me dit que la hutte y est inhabitable — et de camper en plein air? — Trés bien, monsieur Babbitt, mais il y a moins loin jusqu'a l'étang de Skowtuit, et vous pouvez y espérer une aussi belle péche. — Non, je veux aller dans une contrée vraiment sauvage. — Alors, trés bien! — Nous chargerons les sacs sur notre dos, nous entrerons dans la forét, et nous ferons une véritable exploration. — Je crois que ce serait plus facile d'y arriver par eau, en traversant le lac Chogue. Nous pourrions faire tout le trajet en canot a moteur... un bateau a fond plat. — Non, Monsieur, troubler le silence par le fracas d'un moteur, jamais de la vie. Fourrez une paire de chaussettes dans votre sac et dites-leur ici ce que vous voulez comme provisions, je serail prét aussit6t que vous. — La plupart des sportsmen vont par bateau, monsieur Babbitt. La course est longue. — Ecoutez, Joe, est-ce que vous refusez de marcher ? — Oh non, je pense bien pouvoir tenir le coup. Mais voila seize ans que je n'ai pas fait un pareil trajet. Presque tout le monde va par bateau. Mais je peux le faire si vous le voulez... je crois. Et Joe s'éloigna tristement. Babbitt était remis de son accés d'irritation avant le retour de Joe : il voyait celui-ci s'échauffant et racontant les histoires les plus passionnantes. Mais Joe ne s'était pas encore animé quand ils s'engagérent dans le sentier de la forét. I] s'obstinait a rester derriére Babbitt, et, si endolories que fussent ses épaules sous son fardeau, si péniblement qu'il haletat, Babbitt entendait son guide en faire autant. Mais le chemin était assez bon: une sente toute brune sous les aiguilles de pins, toute bosselée de racines a travers des balsamiers, des fougéres, avec, brusquement, des bouquets de bouleaux blancs. Il retrouva sa confiance et fut heureux d'étre en sueur. Quand il s'arréta pour se reposer, il dit en riant: 362

— Il me semble que nous ne nous en tirons pas trop mal pour un couple de vieux birbes, hein? — Heu, heu! acquiesca Joe. — Cet endroit est rudement joli. Regardez: on apercoit le lac a travers les arbres. Je vous dis, Joe, que vous ne connaissez pas votre bonheur de vivre dans des bois comme ceux-la, au lieu d'étre dans une ville avec des trolleys qui grincent, des machines a écrire qui claquent et des gens qui viennent sans cesse vous empoisonner la vie! Ah! je voudrais connaitre les bois aussi bien que vous. Dites donc, comment s'appelle cette petite fleur rouge? Tout en se frottant le dos, Joe regarda la fleur d'un air irrité: — Peuh, les uns l'appellent d'une facon, les autres d'une autre. Moi je dis tout simplement « la fleur rose ». Babbitt cessa heureusement de réfléchir quand la marche devint un effort laborieux. I] était abruti de fatigue. Ses grosses jambes semblaient se mouvoir d'elles-mémes, sans qu'il les guidat, et il essuyait machinalement la sueur qui lui piquait les yeux. I] était trop las pour éprouver une vraie joie quand, aprés un mille en plein soleil, sur une chaussée de transport rugueuse, a travers un marécage ot des nuages de mouches voltigeaient sur un désert bralant de broussailles, ils atteignirent le rivage frais de létang de Box Car. Quand il enleva son sac de son dos, il faillit perdre l'équilibre et fut un moment avant de pouvoir se redresser. I] s'étendit sous un érable a la large ramure, prés de labri destiné aux voyageurs, et sentit avec volupté le sommeil se répandre dans ses veines. Il se réveilla au crépuscule pour trouver Joe en train de faire cuire pour leur diner des ceufs au bacon et des crépes, et toute son admiration pour l'homme des bois lui revint. II s'assit sur une souche et se sentit viril. — Joe, qu'est-ce que vous feriez si vous aviez beaucoup d'argent? Continueriez-vous 4 faire le meétier de guide, ou prendriez-vous un terrain a l'écart dans les bois, pour y vivre indépendant ? Pour la premiére fois, la figure de Joe s'éclaira. I] machonna sa chique quelques secondes, puis murmura : , ie — J'y ai souvent pensé! Si j'avais de l'argent je m'en irais a Tinker's Falls, et j'y ouvrirais un beau magasin de chaussures. 363

Aprés le diner, Joe proposa une partie de poker, mais Babbitt refusa briévement et Joe, sans protester, se coucha a huit heures. Babbitt, toujours assis sur sa souche, regardait l'étang obscur et tuait des moustiques. En dehors du guide qui ronflait, il n'y avait pas un étre humain a dix milles 4 la ronde. I] était plus seul qu'il ne l'avait jamais été de sa vie. Alors il se transporta a Zénith. Il se demanda avec inquiétude si mademoiselle Mac Goun ne payait pas trop cher son papier au carbone. Les perpétuelles taquineries de la table des « Sans-facgon » lui manquaient et en méme temps il en était agacé. Il se demandait ce que faisait maintenant Zilla Riesling... Si, aprés avoir acquis pendant |'été Pexpérience d'un garagiste, Ted allait «s'y mettre » a l Université. Et il pensait a sa femme. « Si elle voulait seulement... si elle ne se contentait pas si misérablement de sa vie popote... Non, je ne rentrerai pas, non! J'aurai cinquante ans dans trois ans, soixante dans treize... je vais m'amuser avant qu'il ne soit trop tard. Tant pis! Je m'amuserai! » Il] songea a Ida Putiak, 4 Louetta Swanson, a cette charmante veuve... comment s'appelait-elle?... Tanis Judique?... celle pour laquelle il avait trouvé un appartement. Et il se langait dans des conversations imaginaires. Et alors : « Bon Dieu, je ne pourrai donc pas m'empécher de penser a des gens? » Et ainsi il se rendit compte que c'était folie de prendre la fuite, parce qu'il ne pourrait jamais se fuir lui-méme. Dés ce moment, il repartit pour Zénith. Son voyage ne ressemblait nullement a une €vasion, pourtant il s'enfuyait et quatre jours aprés il était dans le train pour Zénith. I] savait que, s'il rentrait, ce n'était pas parce qu'il en avait envie, mais parce qu'il ne pouvait faire autrement. I] envisagea de nouveau sa découverte, qu'il n'échapperait jamais a Zénith, a sa famille et 4 son bureau, parce qu'il portait dans son cerveau le bureau, et la famille, et la moindre rue, et lagitation, et les illusions de Zénith. « Mais je vais... oh! je m'en vais entreprendre quelque chose! » se jura-t-il, et il s'efforga de le faire avec vaillance.

CHAPITRE XXVI | Be circulant dans le train, a la recherche de figures familiéres, il ne vit qu’une personne de connaissance, Seneca Doane, l’avocat, qui, aprés avoir eu la chance d’étre au collége dans la méme classe que Babbitt et de devenir le conseil de sa corporation, avait tourné casaque, patronné des listes de travaillistes agricoles et fraternisé avec des socialistes notoires. Tout révolté qu'il fit, Babbitt ne se souciait naturellement pas de se faire voir causant avec un pareil fanatique, mais dans tout le Pullman il ne trouva aucune autre relation et s’arréta a contrecoeur. Seneca Doane était un homme mince, aux cheveux rares, qui ressemblait un peu a Chum Frink, sauf la grimace. I] lisait un livre intitulé: Quand la chair succombe. Cela parut a Babbitt un titre religieux et il se demanda si Doane avait vraiment pu se convertir et devenir un homme raisonnable et patriote. — Tiens, Doane! dit-il. Celui-ci leva les yeux. Sa voix se fit étonnamment aimable. — Oh! Babbitt! Comment va? — Vous étiez en voyage? — Qui, a Washington. — A Washington, hein? Et comment se comporte ce vieux gouvernement ? 365

— Mais il... Vous ne voulez pas vous asseoir ? — Merci, je n'y tiens pas. Eh bien, il y a un temps infini que je n'ai eu l'occasion de causer avec vous, Doane. J'étais, hum... Je regrette que vous ne soyez pas venu au dernier diner de promotion. — Oh! merci. — Comment marchent les syndicats? Allez-vous encore chercher 4 occuper la mairie? Doane paraissait agité. Il feuilletait les pages de son livre et dit : « Cela se pourrait », comme si cela n'avait aucune signification précise, et il sourit. Ce sourire plut 4 Babbitt qui chercha 4 engager la conversation. — J'ai vu une troupe de danseuses épatantes, a New York, celles des « Bonjour, chéri », a 'hétel Minton. — Oui, jolies filles. J'y ai dansé un soir. — Ah! vous aimez la danse? — Naturellement, la danse, -et les jolies femmes, et la bonne chére par-dessus tout. Presque tout le monde en fait autant. — Mais, bon Dieu, Doane, je croyais que vous autres vous vouliez nous enlever toutes les bonnes choses de la vie. — Non, pas du tout. Ce que je voudrais voir c'est la réunion des travailleurs de l'habillement se tenir au Ritz, et étre suivie d'un bal. Est-ce que ce n'est pas raisonnable? — Aprés tout, c'est peut-étre une bonne idée. Enfin... quel dommage que je ne vous aie pas vu davantage ces derniers temps! A propos, j'espére que vous ne m'en voulez pas d'avoir fait campagne contre votre candidature a la mairie et d'avoir marché pour Prout. Voyez-vous, je suis un « républicain d'organisation » et j'ai senti en quelque sorte... — Il n'y a aucune raison pour que vous ne me combattiez pas. Vous étes un excellent organisateur, je n'en doute pas. Je me souviens qu'au collége vous étiez un garcon extrémement libéral, sensible. Je vous entends encore me dire que vous vouliez étre avocat pour défendre les pauvres gratuitement et attaquer les riches. Et je me souviens que je vous ai répondu: « Je serai riche, moi aussi, j'achéterai de la peinture et j'habiterai Newport ». Vous nous meniez tous, c'est certain. — Mon Dieu... mon Dieu, j'ai toujours cherché a étre libéral. 366

Babbitt était tout intimidé, et fier, et content de lui; il s'efforcait de ressembler au gargon qu'il était un quart de siécle plus tét, et il dominait son vieil ami Seneca Doane en grondant : — L'ennui avec beaucoup de ces gens-la, méme ceux qui sont dans le mouvement, qui se croient avancés, c'est qu'ils n'ont pas l'esprit large et libéral. Pour moi, je suis toujours pour laisser parler un adversaire et écouter ses idées. — C'est trés bien. — Je vais vous dire comment je comprends la chose: un peu d'opposition nous fait toujours du bien a tous : aussi tout homme, surtout s'il est dans les affaires et obligé de travailler pour ses semblables, devrait étre libéral. — Our... — Je dis toujours qu'il faut 4 un homme de la « Vision » et un idéal. Je me doute bien que certains dans ma profession me trouvent pas mal visionnaire, mais je les laisse penser ce qu'ils veulent et je vais droit mon chemin..., comme vous... Parbleu, c'est gentil d'avoir une occasion de nous faire une visite et d'effleurer, pourrait-on dire, nos idéals. — Mais, naturellement, nous autres visionnaires, nous sommes généralement battus. Est-ce que ¢a ne vous ennuie pas? — Pas du tout. Personne ne peut me dicter ce que je dois penser. — Vous étes 'homme dont j'ai besoin pour m/aider. Je voudrais que vous parliez aux hommes d'affaires, que vous tachiez d'obtenir d'eux une attitude un peu plus libérale a Pégard du pauvre Beecher Ingram. — Ingram? Mais comment, c'est ce prédicateur toqué qu'on a chassé 4 coups de bottes de l'Eglise congrégationaliste, n'est-ce pas, et qui préche l'union libre et la révolte? C'était en effet, expliqua Doane, la conception générale de Beecher Ingram, mais quant a lui, il considérait Ingram comme apotre de la fraternité humaine, dont Babbitt était notoirement un des soutiens. Voudrait-il donc empécher ses relations de pourchasser Ingram et sa malheureuse petite église? — Comptez sur moi, dit affectueusement Babbitt a son cher ami Doane: je provoquerai tous ceux que j'entendrai s'amuser aux dépens d'Ingram. 367

Doane remercia chaleureusement et évoqua des souvenirs : il parla de ses années d'étude en Allemagne, des intrigues de couloir 4 Washington, 4 propos des taxes, des conférences internationales du travail. Il nomma ses amis, Lord Wycombe, le colonel Wedgwood, le professeur Piccoli. Babbitt avait toujours supposé que Doane n'avait de relations qu'avec les internationales ouvriéres, mais maintenant il hochait gravement la téte, comme un homme qui edt connu des Lord Wycombe a la douzaine, et il fit deux allusions 4 Sir Gerald Doak. Ilse sentait plein de hardiesse, idéaliste et cosmopolite. Brusquement, dans sa nouvelle élévation spirituelle, il eut pitié de Zilla Riesling et la comprit, comme ne pourraient jamais le faire les gens ordinaires du club des Boosters. Cinq heures aprés son arrivée 4 Zénith, une fois qu'il eut dit 4 sa femme quelle chaleur il faisait a New York, il alla voir Zilla. Il était tout bourdonnant d'idées et de mansuétude. I] allait faire libérer Paul, il ferait des choses pour Zilla, des choses vagues, mais extrémement bienveillantes : il serait aussi généreux que son ami Seneca Doane. I] n'avait pas vu Zilla depuis que Paul avait tiré sur elle et il se la représentait toujours enjouée, vive, le teint coloré, un peu couperosé. Quand il arriva devant la pension de famille qu'elle habitait, dans une petite rue lugubre du quartier des négociants en gros, il s'arréta troublé. A une fenétre de l'étage supérieur, se tenait, appuyée sur un coude, une femme qui avait les traits de Zilla, mais qui était anémiée et vieille — tel un morceau de vieux papier jauni, chiffonné et plissé. Alors que Zilla aurait bondi, sautillé, cette femme gardait une immobilité terrible. I] attendit une demi-heure dans le salon qu'elle y fit son apparition. Cinquante fois il ouvrit album de photographies de YExposition universelle de Chicago en 1893, cinquante fois il regarda la gravure représentant la réception officielle. I] fut saisi en apercevant Zilla. Elle portait une robe de pékiné qu'elle avait essayé d'égayer avec une ceinture rouge, dont le satin avait été déchiré et patiemment raccommodé. Il remarqua ce détail parce qu'il ne voulait pas porter les yeux sur ses épaules. L'une d'elles était plus basse que l'autre, un de ses bras était contourné et, semblait-il, paralysé, et sous un haut col de dentelle 368 5

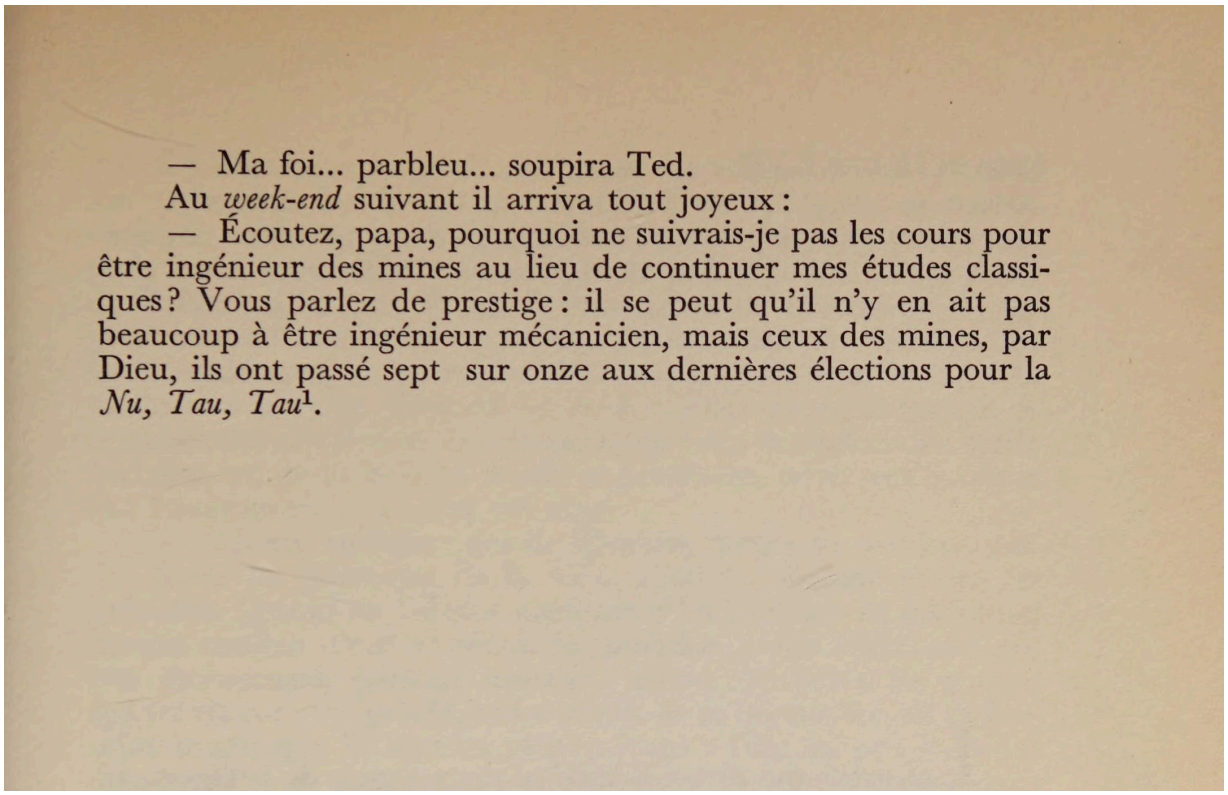
~ bon marché se creusait une dépression dans son cou décharné, naguére frais et dodu. — Alors? dit-elle. — Ah! ma chére Zilla, cela fait du bien, par Dieu, de vous revoir. — Il peut faire faire ses commissions par son avoué. — Mais, que diable, Zilla, je ne suis pas venu uniquement pour lui, mais en vieil ami. — Vous avez mis le temps. — Mon Dieu, vous savez comment c'est. Je me figurais que vous n'aimeriez pas de longtemps voir un de ses amis, et... Asseyezvous, ma chére Zilla. Parlons raison. Nous avons tous fait quantité de choses que nous n'aurions pas dii faire, mais peut-étre pouvonsnous, en quelque sorte, repartir du bon pied. Sincérement, Zilla, jJaimerais faire quelque chose pour vous rendre heureux l'un et Pautre. Savez-vous lidée qui m'est venue aujourd'hui? Remarquez bien que Paul ne sait pas un mot de ceci, il ignore méme que Jaie da venir vous voir. Je me suis dit: Zilla est une femme remarquable, elle a bon coeur, elle comprendra que Paul... hum... a regu une lecon. Est-ce que ce ne serait pas un joli geste si vous demandiez au gouverneur de lui pardonner? Je crois qu'il y consentirait si la requéte venait de vous. Non... attendez! Pensez un peu comme vous seriez contente de vous, si vous vous montriez généreuse. — Oui, je désire étre généreuse. — Assise avec afféterie, elle parlait d'un ton glacial. — C'est pour cela que je désire le laisser en prison, comme exemple pour les méchants. J'ai de la religion, George, depuis la chose terrible que m'a faite ce malheureux. Quelquefois j'étais mauvaise, et je souhaitais les plaisirs mondains, la danse, le théatre. Mais pendant mon séjour a l'hépital, le pasteur de la Communion des Fidéles de la Pentecdte venait souvent me voir et il m'a démontré, uniquement par les prophéties qui sont la parole de Dieu, que le jour du Jugement approche et que tous les membres des églises plus anciennes vont tout droit 4 la damnation, parce qu'ils ne prient que des lévres et laissent entrer en eux le monde, la chair et le démon... Pendant un terrible quart d'heure elle continua, déversant les exhortations 4 se prémunir contre le courroux divin, et son visage 369

s’enflammait, sa voix morte retrouvait quelque chose de l’énergie stridente de l’ancienne Zilla. Elle conclut sur un furieux : — C’est une faveur divine que Paul soit actuellement en prison, pour que le chatiment le torture et l’abaisse, afin qu’il puisse du moins sauver son Ame et qu’ainsi d’autres coupables, ces infames coureurs de femmes, aient son exemple sous les eux. Babbitt avait rongé son frein avec impatience. De méme wa Véglise il n’osait pas bouger pendant le sermon, il avait senti qu’il fallait ici paraitre attentif, et pourtant ces déclamations criardes lui passaient par-dessus la téte, comme un vol de corbeaux. Il chercha 4 se montrer calme et fraternel. — Oui, je sais, Zilla. Mais, que diable, essence de la religion, c’est la charité, n’est-il pas vrai? Laissez-moi vous dire comment je me représente la question : ce dont nous avons besoin en ce monde, c’est de libéralisme, de générosité, si nous voulons arriver a quelque chose. J’ai toujours été pour les idées larges et libérales... — Vous? Libéral! — On retrouvait tout a fait la Zilla d’autrefois. — Oh! George Babbitt, vous avez des idées a peu prés aussi larges... qu’une lame de rasoir. — Ah! vraiment... oui, vraiment! Eh bien, vous me permettrez de vous dire... vous... me... le... per... mettrez... que je suis, en tout cas, aussi libéral que vous étes religieuse. Vous, religieuse! — Qui, je le suis. Notre pasteur dit que je le soutiens dans Sa croyance. — Parbleu, je n’en doute pas... avec l’argent de Paul! Mais pour vous prouver a quel point je suis libéral, je vais envoyer un chéque de dix dollars 4 ce Beecher Ingram, parce que des tas de gens prétendent que le pauvre diable préche la révolte et Punion libre, et essayent de le chasser de la ville. — Et ils ont bien raison! Ah oui, on devrait le chasser de Zénith. Comment, il préche — si on peut appeler cela précher — dans un théatre, dans la maison de Satan! Vous ne savez pas ce que c’est que de trouver Dieu, de trouver la paix, de voir les piéges que le démon dresse sous nos pas. Ah! je suis bien heureuse de constater les mystérieux desseins de la Providence qui a voulu que Paul me blesse pour me ramener dans la bonne voie... et Paul subit 370

son chatiment, bien mérité, pour sa cruauté envers moi, et j'espére qu'il mourra en prison. Babbitt était debout, le chapeau 4 la main, grondant : — Eh bien, si c'est ga que vous appelez étre en paix, au nom du ciel, prévenez-moi, voulez-vous, quand vous devrez entrer en guerre? Grand est le pouvoir des cités pour reprendre le voyageur. Plus que les montagnes ou la mer qui ronge ses rivages, une ville garde son caractére imperturbable, cynique, conservant derriére des changements apparents son dessin essentiel. Babbitt avait eu beau quitter sa famille et séjourner dans la solitude avec Joe Paradise, il avait eu beau devenir un libéral et étre certain, la veille de son retour a Zénith, que ni lui ni la ville ne seraient plus les mémes, dix jours aprés étre rentré, il ne pouvait plus croire qu il était jamais parti. Il n'était pas non plus du tout évident pour ses relations quil y avait un nouveau George F. Babbitt, sinon quw il s'irritait plus facilement des moqueries incessantes du Club Athlétique, et un jour ot Vergil Gunch déclarait que Seneca Doane méritait d'étre pendu, Babbitt grogna: — Oh! sacrebleu, il n'est pas si mauvais que ¢a. Chez lui il grommelait : « Eh? » par-dessus son journal, a sa femme toujours abondante en commentaires, il était ravi du nouveau béret de Tinka, et annongait : — Aucun chic, ce garage en téle ondulée : il faut que je m'en fasse construire un joli en bois. Verona et Kenneth Escott semblaient réellement fiancés. Dans son journal, Escott avait mené une campagne, en faveur de la pureté des aliments, contre les maisons de commission. Résultat : on lui avait offert une excellente situation dans une de ces maisons, et ses appointements lui permettaient maintenant de se marier, tandis qu'il secouait d'importance les reporters irresponsables qui critiquaient les commissionnaires sans savoir de quot ils parlaient. En septembre, Ted était entré a P Université, comme étudiant de premiére année au Collége des Arts et des Sciences. L' Université était 4 Mohalis, 4 quinze milles a peine de Zénith, et Ted venait souvent passer le week-end. Babbitt était soucieux. Ted s'adonnait A tout, sauf a l'étude. Il avait essayé d'entrer dans l'équipe de 371

football comme « demi » léger, il préparait la saison de basket-ball, il était du comité pour le bal des nouveaux et — en tant que Zénithien, c'est-a-dire aristocrate parmi les rustres — deux fraternités se le disputaient. Mais des études de Ted, Babbitt ne pouvait rien savoir, sauf qu'il marmottait : — Ah! Dieu, ces vieux bonzes de prof's vous débitent un tas de balivernes sur la littérature ou la science économique. un week-end, Ted fit une proposition : _ — Dites donc, papa, pourquoi ne passerais-je pas du collége a l'Ecole des ingénieurs pour y apprendre la mécanique? Vous criez toujours que je ne travaille pas, mais 1a, sérieusement, je m'y mettrais. ; — Non, protesta Babbitt, Ecole des ingénieurs n'a pas le méme prestige que le collége. — Je voudrais savoir en quoi: les ingénieurs sont admis a jouer dans toutes les équipes. Et ce furent de longues explications sur « ce que représentait en dollars et en cents le fait d'étre un ancien étudiant de collége, quand on veut étre un homme de loi », suivies d'un développement oratoire sur l'existence d'un avocat. Avant d'avoir fini, Babbitt avait fait de Ted un sénateur. Parmi les juristes fameux qu'il cita était Seneca Doane. — Mais fichtre, s'étonna Ted, je croyais que vous aviez toujours traité ce Doane de fieffé imbécile. — Quelle fagon de parler d'un homme éminent! Doane a toujours été un de mes bons amis — en somme je I|'ai aidé au collége — je lui ai mis le pied a létrier, je l'ai, on peut dire, dirigé. Uniquementparcequ'il est favorable auxaspirationsdestravaillistes, une foule de types qui n'ont aucun libéralisme, aucune largeur d'idées, le déclarent piqué, mais tu me permettras de te dire qu'il n'y en a guére parmi eux qui empochent autant d'honoraires que lui, et il est l'ami de quelques-uns des hommes les plus puissants, les plus conservateurs du monde... comme Lord Wycombe, ce... hum... ce fameux noble anglais qui est si connu. Et toi, qu'est-ce que tu aimerais le mieux: fréquenter un tas d'ouvriers et de mécaniciens couverts de graisse, ou étre intime avec ne Sane, un vrai, comme Lord Wycombe et étre invité a ses étes : 372

: peut quil n’y en ae ieur ee: mais ceux des mines, par Ass ‘sept sur onze aux derniéres élections pour la — 1. Nom typique en Amérique d’une de ces sociétés d’étudiants qu’on appelle des « fraternités ».



— Ma foi... parbleu... soupira Ted.

Au *week-end* suivant il arriva tout joyeux :

— Écoutez, papa, pourquoi ne suivrais-je pas les cours pour être ingénieur des mines au lieu de continuer mes études classiques ? Vous parlez de prestige : il se peut qu’il n’y en ait pas beaucoup à être ingénieur mécanicien, mais ceux des mines, par Dieu, ils ont passé sept sur onze aux dernières élections pour la *Nu, Tau, Tau*[1].

CHAPITRE XXVII 1 Br gréve qui divisa Zénith en deux camps de belligérants, blancs et rouges, commenga tard en septembre par celle de demoiselles téléphonistes et de poseurs de lignes qui cessérent le travail pour protester contre une réduction de salaires. Le syndicat nouvellement formé des ouvriers en produits laitiers suivit le mouvement, en partie par sympathie, en partie pour obtenir la semaine de quarante-huit heures. Ils furent soutenus par l' Uniondes conducteurs de camions. L'industrie était arrétée et toute la ville fort nerveuse, car on parlait d'une gréve des tramways, des typographes et méme d'une gréve générale. Des citoyens furieux, essayant d'obtenir des numeéros de téléphone grace a des employés « jaunes », s''agitaient désespérément. Tout camion qui circulait d'une fabrique a une gare de marchandises était protégé par un agent de police, qui s'efforgait d'avoir lair stoique a cété d'un chauffeur briseur de gréve. Une file de cinquante camions de la Société des Aciers et Machines de Zénith fut attaquée par des grévistes qui surgissaient de la chaussée pour arracher les chauffeurs de leurs siéges, briser carburateurs et distributeurs, pendant que les téléphonistes les acclamaient et que des gamins lancaient des briques. 374

ae "i On convoqua la garde nationale. Le colonel Nixon — dans son privé M. Caleb Nixon, secrétaire de la Société de traction Pullmore — revétit un long manteau kaki et parcourut les rangs de la foule, un pistolet automatique de 44 4 la main. Méme |'ami de Babbitt, Clarence Drum, le marchand de chaussures — un petit homme tout rond et jovial, qui racontait des histoires au Club Athlétique, et qui ressemblait étrangement a un carlin, a la mode sous la reine Victoria — se dandinait en capitaine, en se donnant des airs féroces, le ceinturon serré sur sa confortable petite bedaine, et, de sa bouche ronde et pétulante, criait aux groupes qui bavardaient aux coins des rues: — Allons, circulez: pas de flaneurs, nous n'en voulons pas. Tous les journaux de la ville, sauf un, étaient contre les grévistes. Quand les bandes assaillaient les kiosques de journaux, devant chacun d'eux se tenait un milicien, jeune soldat-citoyen, trés embarrassé, portant lunettes, teneur de livres ou garcon épicier dans la vie privée, qui essayait de se donner un air redoutable tandis que les gamins glapissaient : « Pige un peu le soldat de plomb! » et que des chauffeurs en gréve s'informaient avec sollicitude : — Dis, Joe, pendant que je combattais en France, étais-tu dans un camp ou faisais-tu de la gymnastique suédoise chez les Y. M. C. A.? Fais attention a ta baionnette, ou tu vas te blesser avec. I] n'y avait personne a Zénith qui parlat d'autre chose que de la gréve et personne qui ne prit parti. On était ou bien « un courageux ami des travailleurs » ou « un intrépide partisan des droits de la propriété ». Dans un cas comme dans l'autre on était un belligérant, prét 4 désavouer n'importe quel ami s'il ne haissait pas l'ennemi. Tout le matériel d'un marchand de lait condensé fut incendié et chaque parti imputa ce méfait a l'autre: la ville était affolée. 5 Et Babbitt choisit ce moment-la pour se déclarer publiquement libéral. Il appartenait au parti sain, ferme et bien pensant, et reconnut tout d'abord que les perfides agitateurs méritaient la mort. Il fut peiné quand son ami Seneca Doane défendit des grévistes arrétés, et il fut sur le point d'aller le trouver pour s'ex343

pliquer avec lui a ce sujet, mais quand il lut un placard affirmant que, méme avec leur ancien salaire, les demoiselles du téléphone n'avaient pas de quoi se nourrir, il fut troublé. « Mensonges et chiffres falsifiés! » dit-il, mais son ton était hésitant. Pour le dimanche suivant, l'église presbytérienne de Chatham Road annonca un sermon par le docteur John Jennison Drew sur ce sujet : « Comment le Sauveur terminerait les gréves ». Babbitt avait négligé l'église ces derniers temps, cette fois il alla au service, dans l'espoir que le docteur Drew était réellement renseigné sur ce que la divine puissance pensait des gréves. A cété de lui, dans le vaste banc arrondi, brillant et garni de velours, se tenait Chum Frink. Celui-ci chuchota : — J'espére que le docteur va taper dur sur les grévistes. D'ordinaire, je n'admets pas qu'un prédicateur se méle de politique : qu'il s'en tienne strictement a la religion et sauve des Ames, au lieu de soulever une foule de discussions; mais dans une période comme celle-ci, je trouve qu'il a le devoir de se redresser et de flanquer leur congé a tous ces vilains dréles. — Ma foi... oui, dit Babbitt. Le Révérend docteur Drew, sa masse de cheveux secouée par l'intensité de son ardeur poétique et sociologique, claironnait : « Pendant la facheuse série de désordres industriels qui ont — ayons le courage de le reconnaitre hardiment — arrété ces jours derniers la vie commerciale de notre belle ville, on a beaucoup parlé a tort et a travers de moyens préventifs scientifiques... scientifiques! Laissez-moi vous dire qu'il n'y a pas de chose au monde moins scientifique que la science. Regardez les attaques contre les fondements établis de la foi chrétienne, qui étaient si en honneur parmi les « scientistes » dans la génération précédente. Oh oul, c'étaient des gens puissants et de grands hiérophantes du criticisme. Is allaient détruire l' Eglise, ils allaient prouver que le monde a été créé et amené a son extraordinaire niveau de moralité et de civilisation par Paveugle hasard. Pourtant l'Eglise est toujours debout, aussi solide que jamais, et la seule réponse qu'un pasteur chrétien puisse faire aux adversaires chevelus de sa simple foi, c'est un sourire de pitié. « Et maintenant ces mémes « scientistes » veulent remplacer 376

la libre concurrence qui est dans la nature, par des systémes absurdes, qui, de quelque beau nom qu'on les décore, ne sont pas autre chose qu'un « paternalisme » despotique. Bien entendu, je ne critique pas les commissions ouvriéres, les mesures contre les hommes convaincus de faire gréve sans motif, ou ces excellentes associations ot employeurs et employés se coudoient. Mais je blame nettement les organisations ot le libre jeu du travail indépendant doit faire place a des échelles de salaires machinées, avec des minimums, a des commissions gouvernementales, des fédérations travaillistes et autres balivernes. « Ce qu'on ne comprend généralement pas, c'est que tout ce probléme industriel n'est pas une question économique. C'est essentiellement et uniquement une question d'amour, d'application pratique de la religion chrétienne. Figurez-vous une usine... Au lieu de comités ouvriers qui combattent le patron, on y voit celui-ci circulant en souriant parmi eux, qui lui répondent de méme: tels un frére ainé et son cadet. Des fréres, voila ce qu'ils doivent étre, des fréres aimants, et alors les gréves seraient aussi inconcevables que la haine au foyer! » C'est la que Babbitt grommela: — Quelle blague! — Hein? dit Chum Frink. — I] n'entend rien a ce dont il parle. C'est a peu prés aussi limpide que de la boue: ¢a ne veut rien dire. Frink le regarda d'un air de doute, qu'il conserva en fixant les yeux sur lui pendant tout le service, au point que Babbitt en était nerveux. Les grévistes avaient annoncé un défilé pour le mardi matin, mais, suivant les journaux, le colonel Nixon [avait interdit. Quand, a dix heures, ce matin-la, Babbitt partit en voiture de son bureau, il vit une troupe de miséreux qui arrivait du quartier malpropre, aux rues enchevétrées, par-dela Court House Square. Il les haissait, parce qu'ils étaient pauvres, parce qu'ils lui donnaient une impression d'insécurité. « Sacrés feignants! gémit-il, ils ne seraient pas de simples ouvriers, s'ils avaient un peu de nerf. » Il se demandait s'il allait y avoir une émeute. I] se dirigea vers 'endroitd'ou partait la colonne, un triangle d'herbe maigre etfanée, connu sous le nom de « Parc de la lande », et arréta sa voiture. O71.

Le parc et les rues étaient bourdonnants de grévistes, jeunes hommes en chemise de grosse cotonnade bleue, vieux en casquetie. Au milieu d'eux, les maintenant en mouvement comme un potau-feu qui bout, allaient et venaient les miliciens. Babbitt entendait les injonctions monotones des soldats : « Circulez!... Marchez, les garcons... tenez-vous les pieds chauds! » et il admirait leur stupide bonne humeur. La foule criait : « Hou! les soldats de plomb!» ou bien: «Sales chiens, esclaves du capitalisme! » mais les miliciens se contentaient de ricaner et répondre: « Bien sar, c'est vrai. Allons, circule, Billy! » Babbitt frémissait d'aise 4 voir ces soldats-citoyens, détestait les coquins qui barraient la route a la prospérité, admirait le mépris transcendant du colonel Nixon pour la foule, et, quand le capitaine Clarence Drum, ce cordonnier essoufflé, passa prés de lui, l'air furieux, il cria, plein de respect : « Noble tache, capitaine! Ne les laissez pas avancer. » I] regarda défiler les grévistes venant du parc. Beaucoup portaient des pancartes disant: «On ne peut pas arréter notre marche pacifique ». Les miliciens déchiraient ces écriteaux, mais les ouvriers se mettaient en rangs derriére les meneurs, puis s'écoulaient, mince et insignifiant ruissellement, entre deux rangées de soldats étincelants d'acier. Babbitt constata avec désappointement qu'il n'y aurait aucune violence, absolument rien d'intéressant, puis il resta saisi. Dans le défilé, a cété d'un jeune ouvrier corpulent, s'avangait souriant, satisfait, Seneca Doane. Devant lui était le professeur Brockbank, directeur de la section historique a I|'Université, vieillard a barbe blanche, qui appartenait 4 une famille distinguée du Massachusetts. — Comment diable, s'étonna Babbitt, un homme distingué comme lui au milieu des grévistes ? Et ce bon vieux Senny Doane! Ils sont fous de se méler a cette tourbe, eux, ces socialistes de salon. Mais ils ont du cran. Et rien a tirer de 1a pour eux, pas un cent! D/ailleurs... tous les grévistes ne me font pas l'effet de sombres brutes : ils m'ont lair de gens quelconques. Les miliciens faisaient tourner le cortége dans une petite rue. — Ils ont tout autant le droit de marcher que n'importe qui, grommelait Babbitt; la rue leur appartient tout autant qu'a 378

Clarence Drum ou 4a la Légion américaine. Bien sar ce sont... ce sont de mauvais éléments, mais... Et puis, flate! Au Club Athlétique, Babbitt garda le silence pendant le déjeuner, tandis que les autres se lamentaient : « Jeme demande ou nous allons », ou se consolaient en blaguant. Le capitaine Clarence Drum arriva en se balangant, magnifique dans son uniforme kaki. — Comment cela va-t-il, capitaine ? demanda Vergil Gunch. — Oh! nous les avons arrétés. Nous les avons détournés dans de petites rues, les avons divisés, alors ils se sont découragés et sont rentrés chez eux. — Bien manceuvré. Aucune violence. — la belle manceuvre ne vaut rien, grogna M. Drum. Si jétais le maitre, il y aurait beaucoup de violences, je les provoquerais, et alors on en aurait fini une bonne fois. Je ne suis pas pour se dérober et dorloter ces gaillards-la et laisser les désordres se prolonger. Je déclare que ces grévistes ne sont en ce bas monde qu'un tas de lanceurs de bombes, de socialistes et d'étrangleurs, et la seule fagon de les traiter, c'est a coups de matraque! Voila ce que je ferais, moi: je taperais dans le tas. Babbitt s'entendit tout a coup prononcer : — Oh! Clarence, que diable, ils ne différent guére de vous et de moi et je n'ai certainement pas vu la moindre bombe. — Ah! vous n'en avez pas vu, hein? Eh bien, vous ne feriez pas mal de vous charger de la gréve! Allez donc expliquer au colonel Nixon quels petits saints sont les grévistes! I] ne sera pas faché de vous l'entendre dire! Et Drum s'éloigna pendant que toute la table fixait les yeux sur Babbitt. — A quoi pensez-vous? dit Orville Jones. Vous voulez que nous fassions des mamours a ces sacrées brutes, ou quoi? — Est-ce que vous prenez la défense d'un tas de canailles qui veulent nous enlever le pain de la bouche et ruiner nos familles? langa avec fureur le professeur Pumphrey. ft Vergil Gunch ne disait rien, et n'en était que plus intimidant. Il avait mis un masque de sévérité: il avait la machoire dure, ses cheveux courts et hérissés avaient quelque chose de cruel, et son silence équivalait 4 un formidable tonnerre. Tandis que les 3719

autres assuraient 4 Babbitt qu’ils avaient di se méprendre sur le sens de ses paroles, Gunch avait l’air de n’avoir que trop bien compris. Comme un juge en son tribunal, il écoutait les balbutiements de Babbitt : — Non, bien sar; naturellement, c’est une bande de brutes. Je veux simplement dire... il me semble que c’est une mauvaise méthode de parler de les assommer. Le colonel Nixon s’en garde bien. Il a la main légére. Et c’est pour cela qu’il est colonel. Clarence Drum est jaloux de lui. — Eh bien, dit le professeur Pumphrey, vous offensez Clarence, George. Il a passé toute la matinée dehors a avoir chaud et a avaler de la poussiére, rien d’étonnant qu'il ait envie de taper un peu sur ces sales canailles. Gunch, sans rien dire, observait et Babbitt sentit qu’on Pépiait. En sortant du club, Babbitt entendit Chum Frink qui expliquait a Gunch: — Je ne sais pas ce qu'il a dans la téte. Dimanche dernier, le docteur Drew a fait un sermon épatant sur Phonnéteté dans les affaires, et a ce propos-la aussi Babbitt a regimbé. Autant que je peux me le représenter... Babbitt éprouva une vague inquiétude. I] vit une foule qui écoutait un orateur ayant comme tribune une chaise de cuisine: il arréta sa voiture. D’aprés les portraits vus dans les journaux, il reconnut que ce devait étre le fameux prédicateur si honni, ce Beecher Ingram dont lui avait parlé Seneca Doane! C’était un homme maigre, avec des cheveux flamboyants, des joues halées et des yeux tristes. Il disait : « ... Si ces employées du téléphone peuvent vivre, avec un seul repas par jour, en lavant leur linge elles-mémes, crevant de faim et souriant, vous, grands et solides gaillards, vous devriez étre capables... » Babbitt vit que, sur la chaussée, Vergil Gunch l’observait. Avec un vague malaise, il remit sa voiture en marche et s’éloigna machinalement, suivi, lui sembla-t-il, tout le long de sa route, par le regard hostile de Gunch. — Ilyaune masse de ces gens-la, disait Babbitt a sa femme avec mécontentement, qui trouvent que si des ouvriers se mettent 380

en gréve, c’est une vraie bande de démons. Bien entendu, c’est le conflit du négoce, dans ce qu’il a de plus sain, avec les éléments destructeurs, et il faut que nous leur mangions les foies quand ils nous provoquent, mais le diable m’emporte, je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas lutter contre eux en gentlemen sans les traiter de sales bétes et dire qu’on devrait les fusiller tous. _— Mais, George, dit-elle de son ton placide, vous répétiez toujours, il me semble, qu’on devrait mettre tous les grévistes en prison. — Je n’ai jamais dit ca! Enfin, je veux dire... certains d’entre eux, bien entendu, les meneurs responsables. Mais je soutiens qu’on devrait avoir des idées larges, se montrer libéral sur des questions comme... — Mais, mon chéri, vous déclariez toujours, je crois, que ces soi-disant « libéraux » étaient les pires des... — Allons donc! Les femmes ne comprennent jamais les différents sens d’un mot. Cela dépend de ce qu’on veut dire. Mais on ne gagne rien a étre trop absolu. Ainsi, ces grévistes : sincérement ce ne sont pas de si mauvaises gens. Ils sont un peu absurdes, tout simplement. Ils ne comprennent pas les complications du négoce et du bénéfice comme nous autres gens d’affaires, mais parfois je trouve qu’ils sont comme nous tous, et pas plus avides de salaires que nous de gains. — George, si quelqu’un vous entendait parler ainsi... naturellement, moi je vous connais, je me rappelle quel garcon emballé et furieux vous étiez; je sais que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites la... mais si des gens, qui ne vous comprendraient pas, vous entendaient en ce moment, ils vous prendraient pour un vrai socialiste. : — Que m’importe ce qu’on pense de moi? Et laissez-moi vous le dire tout de suite: sachez bien nettement que je n’ai jamais été un garcon emballé et furieux, et que quand je dis une chose c’est que je la pense, et je n’en démords pas et... sérieusement, vous croyez qu’on me trouverait trop libéral si je disais que les grévistes sont de braves gens? Le. — Certainement, mais ne vous inquiétez pas, mon chéri: je sais que vous n’en pensez pas un mot. II est temps de filer au lit maintenant. Avez-vous assez de couvertures pour cette nuit? 381

Sur sa véranda il se tourmentait. « Elle ne me comprend pas... d'ailleurs je me comprends 4 peine moi-méme. Pourquoi ne puis-je prendre les choses tranquillement comme je le faisais? Je voudrais pouvoir aller chez Senny Doane et causer de tout cela avec lui. Non! Et si Verg Gunch me voyait entrer! « Ah! si je connaissais une femme vraiment supérieure, et gentille, qui se rendrait compte de ce que j'essaye de faire, et qui me permettrait de lui parler et... je me demande si Myra a raison? Est-ce qu'on me croira timbré uniquement parce que je suis libéral et ai des idées larges? Cette fagon dont Verg me regardait... »

CHAPITRE XXVIII V ERS trois heures de l’aprés-midi, mademoiselle Mac Goun entra dans son bureau pour lui dire: — Ecoutez, monsieur Babbitt, il y a une dame Judique au téléphone, qui réclame au sujet de réparations, et tous les employés sont sortis. Voulez-vous lui parler? — Trés bien! La voix de Tanis Judique était claire et agréable. Le cylindre noir du récepteur téléphonique semblait enfermer son image vivante en miniature : yeux brillants, nez fin, menton bien dessiné. — Ici, madame Judique. Vous souvenez-vous de moi? Vous m’avez menée dans votre voiture ici, aux appartements Cavendish, et vous m’avez aidée a en trouver un si charmant. — Si je me rappelle! Bien stir. Que puis-je faire pour vous? — Mon Dieu, il s’agit d’une petite... je ne devrais pas vous ennuyer de cela, mais le concierge ne peut pas, semble-t-il, remédier a la chose. Mon appartement, vous le savez, est tout en haut de la maison, et, avec ces pluies d’automne, il commence a y avoir des suintements au plafond et je serais bien aise Si... — Naturellement! Je vais venir jeter un coup d’ceil. — D’un ton nerveux — Quand pensez-vous étre chez vous? — Mais j’y suis tous les matins. 383

— Y seriez-vous cet aprés-midi, dans une heure environ? — — Oui. Je pourrais vous offrir une tasse de thé. C'est bien le moins, aprés tout le mal que vous vous étes donné. — Parfait. J'accours dés que je vais pouvoir m'échapper. Il réfléchit : « Voila une femme qui a de la délicatesse, vous savez, de la classe. « Aprés tout le mal que vous vous étes donné... je vous offrirai une tasse de thé. » Elle sait apprécier son monde. Je suis un imbécile, mais pas un si pauvre sire, je me connais. Et pas si béte qu'on croit. » La grande gréve s'était terminée par l'échec du mouvement. N'était que Vergil Gunch semblait moins cordial avec lui, la défection de Babbitt a l'égard de son clan n'avait aucun effet visible. La crainte déprimante de la critique avait disparu, mais il lui restait une défiance, un sentiment d'isolement. Pour le moment il était si réjoul que, pour prouver qu'il n'en était rien, il flana dans le bureau pendant un quart d'heure, regardant des « bleus », expliquant a mademoiselle Mac Goun que madame Scott demandait plus cher de sa maison, avait élevé ses prétentions de sept mille cing cents... Mademoiselle Mac Goun voudrait bien ne pas manquer de le noter sur la fiche: la maison de madame Scott, augmentation. Quand ainsi il se fut bien posé en homme inaccessible a l'émotion, et uniquement absorbé par ses affaires, il sortit doucement. I] mit plus longtemps que d'habitude a mettre sa voiture en marche, tatant du pied les pneus, essuyant le verre de Pindicateur de vitesse, et resserrant les écrous du pare-brise. Enfin, il se dirigea avec bonheur vers le quartier Bellevue, voyant briller madame Judique a Vhorizon comme un phare éblouissant. Les feuilles des érables étaient tombées et jonchaient les ruisseaux des rues asphaltées. C'était une journée d'or pale et de vert fané, paisible et languissante. Babbitt subit l'impression de ce jour fait pour la méditation, et de la sécheresse de Bellevue — patés de maisons en bois, garages, petites boutiques, terrains vagues. « Aurait besoin d'étre lancé, besoin de limpulsion que des gens comme madame Judique peuvent donner a un quartier », ruminait-il en parcourant les longues rues nues, éventées. La brise souffla vivifiante, fraiche, et c'est dans une sensation de bien-étre qu'il arriva a lappartement de Tanis Judique. 384

a Elle portait, quand elle le fit entrer d'un air timide, une robe en mousseline de soie noire légérement décolletée en rond sur sa jolie gorge et elle lui parut extrémement raffinée. II jeta un coup d'ceil sur la cretonne et les gravures en couleur de son livingroom et murmura : — Que c'est joliment arrangé! Il n'y a qu'une femme intelligente pour savoir orner son intérieur. — Cela vous plait vraiment? J'en suis bien contente. Mais vous m'avez négligée de fagon scandaleuse. Vous aviez promis de venir un jour prendre une lecon de danse. — Oh! fit-il d'un ton mal assuré, vous n'aviez pas dit cela s€érieusement. — Peut-étre pas, mais vous auriez pu essayer. — Eh bien, me voici prét a prendre ma lecon, et vous pouvez en méme temps vous préparer a me garder a diner. Et ils rirent tous deux d'une fagon qui prouvait bien que c'était une plaisanterie. — Mais je ferais bien d'abord d'examiner cette fuite d'eau. Elle monta avec lui sur le toit plat de 'appartement — tout un monde a part de corridors planchéiés, de cordes pour étendre le linge, de réservoirs a eau dans une soupente. I] toucha certaines choses du bout du pied et chercha a lui en imposer par ses connaissances en fait de conduites en cuivre, de l'avantage quwil ya a faire passer les tuyaux dans un collier et un manchon de plomb et a les cercler de cuivre, et a employer du cédre au-dessus des chaudiéres en fer sous les toits. — Que de choses il faut savoir dans votre profession! ditelle avec admiration. I] promit que la réparation au plafond serait faite en deux jours. — Me permettez-vous de téléphoner de chez vous? — Oh! bien entendu! Il] resta un moment a regarder par la fenétre tout un paysage de petits bungalows, avec des porches d'une taille disproportionnée, des maisons neuves 4 appartements, petites mais pimpantes avec leurs murs de briques bigarrées et leurs garnitures de terre cuite. Au-dela s'élevait une colline, avec une tache d'argile jaune, comme une large blessure. Derri¢re chaque

maison, chaque demeure, il y avait de modestes garages. C'était un monde de braves petites gens, industrieux, confortables et confiants. — Quel bel aprés-midi! dit Babbitt. On a une vue magnifique d'ici sur la colline Tanner. — Oui, n'est-ce pas que c'est agréable, cette étendue? — Ilya bien peu de gens qui sachent jouir d'une vue. — Vous n'allez pas m'augmenter en conséquence! Oh! non, je suis méchante... c'est pour vous taquiner. Mais sérieusement, il y a si peu de personnes sensibles a la vue... c'est-a-dire qui en gottent la poésie, la beauté. — Parfaitement, elles ne les gofiitent pas, murmura-t-il, en admirant sa sveltesse et l'air absorbé, perdu, dont elle regardait la colline, menton levé, lévres souriantes. Allons, je ferai bien de téléphoner immédiatement au plombier, pour qu'on se mette au travail dés demain matin. Quand il l'eut fait, sur un ton intentionnellement autoritaire, brusque et viril, il parut hésiter et soupira: — Maintenant je crois qu'il faut me... — Qh! vous allez d'abord prendre une tasse de thé. — Mais je ne demande pas mieux. Q'était une volupté de s'enfoncer dans un fauteuil profond, les jambes étendues, de regarder le support chinois du téléphone et la photographie coloriée de Mount Vernon, qu'il avait toujours tant aimée, pendant que dans la minuscule cuisine — si prés de lui — madame Judique fredonnait Ma reine créole. Avec un charme intolérable, une satisfaction si profonde qu'a la réflexion il s'en inquiétait, 11 voyait des magnolias sous les rayons de la lune et entendait des noirs se lamentant avec accompagnement de banjo. Il avait envie d'étre prés d'elle, sous prétexte de l'aider, et pourtant il désirait prolonger cette paisible extase. Il la prolongea. Quand elle apporta le thé, il leva les yeux sur elle en souriant. — Comme c'est délicieux! Pour la premiére fois il ne se tenait pas sur la défensive, il était tranquillement amical, sans crainte, et tranquille aussi et amicale fut sa réponse a elle: — Cela me fait plaisir de vous avoir ici. Vous avez été si bon de m/aider a trouver cet abri. 386

Ils s’accordérent a dire que le temps allait se mettre au froid, ils furent d’accord pour trouver la prohibition bien sévére; ils reconnurent ensemble que l’art dans un intérieur contribuait a la culture... ils s’accordérent sur tous les points. Ils s’enhardirent jusqu’a déclarer que ces jeunes filles modernes, eh bien, franchement, leurs jupes courtes... étaient vraiment courtes. Ils étaient fiers de reconnaitre qu’ils n’étaient pas choqués de parler si franchement. Tanis se risqua: — Vous comprendrez, j’en suis sare... je veux dire... je ne sais pas trés bien m’exprimer, mais je crois que les femmes qui s’habillent de fagon a donner d’elles-mémes une idée facheuse, en réalité ne vont jamais plus loin. Elles révélent simplement qu’elles n’ont pas des instincts vraiment féminins. Se souvenant d’Ida Putiak, la manucure, et de la fagon dont elle s’était moquée de lui, Babbitt acquiesga avec enthousiasme; se rappelant la fagon dont le monde entier l’avait maltraité, il parla de Paul Riesling, de Zilla, de Seneca Doane, de la gréve. — Vous voyez ce qu'il y avait? Naturellement j’étais aussi anxieux que n’importe qui de voir tous ces coquins-la mis a la raison, mais, bon Dieu, ce n’est pas un motif pour ne pas comprendre leur point de vue. Dans son propre intérét, un homme doit avoir des idées larges, se montrer libéral, vous ne trouvez pas? — Oh si! Assise sur le petit divan dur, appuyée sur ses mains croisée, elle se penchait vers lui, et buvait ses paroles. Alors, fier de se sentir approuvé, il déclara: — Voila pourquoi j’ai tenu bon et dit aux camarades du club : «Ecoutez, je... — Est-ce que vous étes du club de Union? Je trouve que Gest: — Non, de l’Athlétique. Je vais vous dire: bien entendu, on me sollicite sans cesse de me faire inscrire a l'Union, mais je réponds toujours : « Non, Messieurs, rien a faire ». Je ne regarde pas a la dépense, mais je ne peux pas supporter tous ces vieux fossiles. — Qh! moi, je comprends ¢a. Mais racontez-moi ce que vous leur avez dit. — Bah! vous ne tenez pas a le savoir. Je vous ennuie sans 387

doute mortellement avec tous mes embétements. On ne croirait guére que je suis un vieux dur a cuire: je parle comme un gosse. — Oh! vous étes encore un jeune homme... je veux dire que vous n'avez sirement pas dépassé quarante-cinq ans. — En effet... guére. Mais, par Dieu, je commence a me sentir mdr quelquefois... ces responsabilités et tout ga... — Oui, je sais. — La voix de Tanis était une caresse et enveloppait Babbitt comme une soie douce et chaude. — II y a des jours ot je me sens seule, si seule, cher Monsieur... — Nous formons un couple bien mélancolique, mais, j'ose dire, assez estimable. — Oui, nous sommes, il me semble, bien plus estimables que la plupart des gens que je connais. — Ils sourirent. — Mais, je vous en prie, répétez-moi ce que vous leur avez dit au club. — Eh bien, voici: naturellement Seneca Doane est un de mes amis; ils peuvent dire tout ce qu'ils voudront, l'appeler de tous les noms qu'il leur plaira, n'empéche que Senny — et c'est ce que la plupart ignorent — est intime avec quelques-uns des plus grands hommes d'Etat actuels, Lord Wycombe, par exemple — vous savez ce fameux noble anglais. Mon ami, Sir Gerald Doak, m'a dit que Lord Wycombe est un des personnages les plus influents en Angleterre... enfin c'est Doak ou quelqu'un d'autre qui me l'a affirmé. — Ah! vous connaissez Sir Gerald? Celui qui est venu ici chez les Mac Kelvey? — Si je le connais? Ma foi, assez pour que nous nous appelions par nos petits noms, George et Jerry, et 4 Chicago nous avons si bien fait la bombe tous les deux... — Qa a da étre dréle. Mais — elle le menaca du doigt — je ne vous permettrai pas de faire la bombe! Je vous surveillerai. — Je ne demande pas mieux!... Eh bien, pour revenir 4 mon histoire, vous comprenez, je sais quelle est la notoriété de Doane en dehors de Zénith, mais naturellement nul n'est prophéte en son pays, et Senny, le diable l'emporte, est tellement modeste qu'il ne fait jamais savoir 4 personne en quelle compagnie il voyage quand il est a l'étranger. Et voila que, pendant la gréve, Clarence Drum s'approche fiérement de notre table, tout équipé pour massacrer, dans son beau petit uniforme de capitaine, et

quelqu'un lui dit : « Vous étes en train de briser la gréve, Clarence? » La-dessus, il se gonfle comme un pigeon a collerette et il hurle, a se faire entendre jusque dans la salle de lecture: « — Parbleu oui, j'ai dit aux meneurs comment ils pouvaient s'en tirer et ils sont rentrés chez eux. « — Eh bien, lui dis-je, il est heureux qu'il n'y ait pas eu de violence. « — Qui, répondit-il, mais si je n'avais pas ouvert I'ceil, il y en aurait eu. Tous ces gaillards-la avaient des bombes dans leur poche, ce sont de vrais anarchistes. « — Oh! vous allez fort, Clarence, lui dis-je; je les ai examinés attentivement de la téte aux pieds, et ils n'avaient pas plus de bombes qu'un lapin. Bien sir, dis-je, ils sont absurdes, mais aprés tout, ils ne sont pas si différents de vous et de moi. » « La-dessus, Vergil Gunch, ou quelqu'un d'autre — non, c'était Chum Frink — le poéte fameux, vous savez? — un grand ami a moi, — me dit: « Ecoutez, vous ne prétendez pas défendre ces grévistes? » Ma foi, j'étais si dégofité par un individu ayant un pareil tour d'esprit que j'avais bonne envie, je le jure, de ne rien expliquer du tout, de ne pas avoir l'air d'entendre... — Oh! cétait la sagesse, dit madame Judique. — ... Mais finalement je lui répliquai : «Si vous aviez « pratiqué autant que moi les commissions des Chambres de « commerce et autres, alors vous auriez le droit de parler. Mais « en méme temps, lui dis-je, je suis d'avis de traiter Padversaire comme un gentleman». Eh bien, Madame, ¢a, ¢a leur a cloué le bec. Frink —Chum, comme je l'appelle toujours — n'a pas trouvé un mot a riposter. Mais certains, je crois, m'ont trouvé trop libéral. Qu'en pensez-vous? — Oh! vous avez été trés sage... et si brave! J'aime bien qu'un homme ait le courage de son opinion. — Mais croyez-vous que ¢'ait été une bonne chose? Aprés tout, certains de ces types-la sont tellement circonspects et ont esprit si étroit qu'ils sont prévenus contre celui qui dans une réunion donne franchement son avis. — Que vous importe? A la longue ils sont bien forcés de respecter un homme qui les fait réfléchir, et avec votre réputation d'orateur... 389

— Que savez-vous de ma réputation d'orateur? — Oh! je ne vous dirai pas tout ce que je sais! Mais sérieusement, vous ne vous rendez pas compte a quel point vous étes fameux ? — Mon Dieu... pourtant je n'ai jamais prononcé beaucoup de discours cet automne. J'étais trop préoccupé par cette affaire Riesling, probablement... Mais... Savez-vous que vous étes la premiére personne qui ait vraiment compris le but que je poursuis, Tanis?... Ecoutez-moi, voulez-vous! Je suis bien hardi de vous appeler Tanis? — Oh! je vous en prie. Et dois-je vous appeler George? Vous ne trouvez pas que c'est joliment bien que deux personnes aient assez... comment dire?... de discernement pour s'affranchir de toutes ces stupides conventions et se comprendre mutuellement et entrer directement en relations, comme des navires qui se croisent dans la nuit? — Oh! si, certainement si! Il ne pouvait plus rester tranquille dans son fauteuil; il se mit a circuler dans la piéce, il se jeta sur le divan a cété d'elle. Mais comme il avancait gauchement la main vers ses doigts fréles et immaculés, elle dit avec enjouement : — Oh! donnez-moi une cigarette. Est-ce que vous trouveriez trés mal que la pauvre Tanis fume un peu? — Grand Dieu non! J'en serais ravi. I] avait souvent et fortement blamé des poules fumant dans les restaurants de Zénith, et il ne connaissait qu'une femme du monde qui fumat, madame Sam Doppelbrau, sa frivole voisine. Il alluma cérémonieusement la cigarette de Tanis, chercha ot il pourrait déposer le bout de l'allumette, et le mit dans sa poche. — Je suis stire que vous aimeriez un cigare, pauvre homme, fit-elle en minaudant. — Cela ne vous génerait pas? — Oh non! J'adore l'odeur d'un bon cigare : c'est si exquis et... et si masculin... Vous trouverez un cendrier dans ma chambre, sur la petite table 4 coté de mon lit, si ¢a ne vous ennuie pas d'aller le chercher. I] fut un peu géné dans sa chambre: grand divan couvert d'une soie violette, rideaux mauves 4 rayures d'or, bureau en 399

Chippendale chinois, et une prodigieuse série de souliers avec des tendeurs garnis de rubans, et des bas rosés jetés en travers. La fagon dont il rapporta le cendrier était, pensa-t-il, juste dans la note : aisée et amicale. « Un nigaud comme Verg Gunch essaierait de faire le malin pour avoir vu sa chambre a coucher; moi, je n'y donne aucune importance. » Mais dans la suite cela ne lui fut pas indifférent. La camaraderie ne lui suffisait plus, et il bralait du désir de lui prendre la main. Seulement, chaque fois qu'il faisait un mouvement vers elle, il trouvait la cigarette sur son chemin. C'était un bouclier qui les séparait. I] attendit le moment ov elle aurait fini, mais comme il se réjouissait de la voir écraser le bout dans le cendrier, elle dit: « Vous ne voudriez pas m'en donner encore une? » et avec désespoir il vit de nouveau se dresser entre eux un filet de fumée pale et sa main aux mouvements gracieux. Il n'était plus seulement curieux de savoir si elle lui permettrait de lui tenir la main — en pure et simple amitié, naturellement — il en mourait d'envie. Mais il ne laissait rien voir de ce drame affreux. Ils bavardaient gaiement d'automobiles et de voyages en Californie, de Chum Frink. A un moment, il dit négligemment : — J'ai horreur de ces types... de ces gens qui s'invitent euxmémes a diner, mais j'ai idée que je vais souper ce soir avec la ravissante madame Tanis Judique. Seulement vous avez probablement déja trente-six invitations! — Mon Dieu, je songeais a aller au cinéma. Oui, je crois que je devrais vraiment sortir pour prendre un peu lair. Elle ne l'encourageait pas a rester, mais ne faisait rien non plus pour l'en dissuader. I] réfléchit : « Je ferais peut-étre mieux de m'esquiver... Mais elle veut que je reste... il y a quelque chose a faire et il ne faut pas compromettre... il ne faut pas... il faut en venir 4 bout. » Puis: « Non, trop tard maintenant. » Brusquement, a sept heures, il lui enleva sa cigarette et lui prit la main: — Tanis! C'est assez me taquiner. Vous savez que nous... Nous sommes deux pauvres étres solitaires et profondément heureux d'étre ensemble. En tout cas je le suis, moi. Je n'ai jamais été si heureux! Permettez-moi de rester! Je vais courir jusque chez un patissier acheter quelque chose — du poulet og2

froid, peut-étre, ou de la dinde, et nous ferons un gentil petit souper; aprés quoi, si vous voulez me renvoyer, je serai trés sag et je m'en irai, docile comme un agneau. — Mon Dieu... oui... ce serait trés gentil, dit-elle. Et elle ne retirait pas sa main. I] la serra en tremblant, et se précipita sur son pardessus. Chez le patissier il acheta une quantité folle de provisions, choisies d'aprés leur prix élevé. De chez le pharmacien, de lautre cété de la rue, il téléphona a sa femme : « Obligé de faire signer un bail 4 un client avant son départ ce soir vers minuit. Je ne rentrerai que tard, ne m'attendez pas. Embrassez Tinka pour moi. » Et il remonta, plein d'espoir et lourdement chargé, a l'appartement. — Oh! que c'est vilain d'avoir acheté tant de choses! C'est par ces mots qu'elle l'accueillit, mais sa voix était gaie, son sourire engageant. Il Paida dans la petite cuisine immaculee, il lava les laitues et ouvrit le bocal d'olives. Elle lui fit mettre le couvert, et tandis qu'il allait et venait dans le living-room, qu il fouillait dans le buffet pour y chercher fourchettes et couteaux, il se sentait absolument chez lui. — Maintenant, proclama-t-il, la question est de savoir comment vous allez vous habiller. J'hésite : allez-vous mettre votre plus belle robe du soir, ou bien une robe courte et défaire vos cheveux pour avoir lair d'une petite fille? — Je vais diner comme je suis, avec ma vieille housse, et si vous ne voulez pas supporter la pauvre Tanis comme g¢a, vous n'avez qu'a aller diner au club! — Vous supporter! — I] lui mit la main sur l'épaule. — Chére petite, vous étes la femme la plus fine, la plus jolie, la plus adorable que j'aie jamais rencontrée. Et maintenant, Lady Wycombe, si vous voulez bien accepter le bras du duc de Zénith, nous allons passer dans la salle du festin. — Oh! vous savez dire les choses les plus drdles, les plus charmantes du monde! Quand ils eurent terminé leur repas improvisé, il mit la téte a la fenétre et annonga: oe

— I] fait trés froid et je crois qu'il va pleuvoir. Vous ne tenez pas a aller au cinéma? — Mon Dieu... — Ah! si nous avions une cheminée... Je voudrais qu'il plait ce soir 4 ne pas mettre un chien dehors, et étre dans un dréle de petit chalet a P'ancienne mode, a entendre les arbres craquer et se secouer dehors, assis devant un beau feu de bois... Oh, une idée! Tirons ce divan prés du radiateur, et mettons nos pieds devant, en nous figurant que c'est un feu de bois. — Oh! ce sera passionnant! Quel grand enfant vous faites! Ils s'approchérent en effet du radiateur, avancérent leurs pieds tout contre, grosses bottines noires et fins souliers vernis. Dans la pénombre ils causérent d'eux-mémes, disant, elle, a quel point elle était seule, lui, comme il était désorienté, tous deux combien il était merveilleux qu'ils se fussent rencontrés. Quand ils se turent, le salon était plus silencieux qu'un sentier dans la campagne. Aucun bruit ne montait de la rue, sauf le frottement des pneumatiques, le grondement d'un train de marchandises lointain. La piéce était intime, chaude, sire, isolée du monde et de ses tracas. Il était pénétré d'une extase qui emportait toute crainte, toute hésitation, et, quand il rentra chez lui, a l'aube, ce ravissement s'était apaisé en une satisfaction sereine et pleine de souvenirs.

CHAPITRE XXIX \ bea de posséder l'amitié de Tanis Judique fortifia Babbitt dans l'estime de soi. Au Club Athlétique il devint hardi. Vergil Gunch gardait le silence, mais les autres, a la table des « Sans-facon », en vinrent 4 admettre que Babbitt, sans qu'on pat en découvrir la raison, avait « perdu le nord ». Ils discutaient violemment avec lui, et il en tirait vanité, fier et heureux d'assister 4 son intéressant martyre. II allait jusqu'a louer Seneca Doane. Le professeur Pumphrey déclara que c'était pousser trop loin la plaisanterie, mais Babbitt répliqua : — Non, sérieusement, je vous dis que c'est une des plus belles intelligences du pays. Comment! Lord Wycombe a affirmé que... — Mais qui diable est ce Lord Wycombe? protesta Orville Jones. Pourquoi le mettez-vous toujours en avant? Depuis six semaines vous n'avez que ce nom-la a la bouche. — George Pa commandé chez Sears-Roebuck. On peut se faire envoyer ces grands manitous anglais par la poste, pour deux dollars la piéce, insinua Sidney Finkelstein. — (Qa va bien, mais Lord Wycombe n'en est pas moins un des plus grands cerveaux de la vie politique anglaise. Comme je le disais : Bien entendu, je suis conservateur, mais j'estime un homme comme Senny Doane parce que... 394.

Vergil Gunch Vinterrompit rudement : — Je me demande si vous étes si conservateur que ¢a? J'estime que je peux mener mes propres affaires sans y introduire des fouines et des rouges comme Doane. L'accent farouche de Gunch, la contraction de ses mAchoires déconcertérent Babbitt, mais il se ressaisit et continua jusqu'a ce qu'ils fussent tous ennuyés, puis irrités et enfin aussi hésitants que Gunch. Il ne cessait de penser a Tanis. Avec émoi il se la rappelait sous tous ses aspects. Ses bras se tendaient vers elle: « Je Pai trouvée! J'ai révé a elle pendant des années et je l'ai enfin trouvée! » Il exultait. Il la rencontrait au cinéma, le matin, il allait la voir chez elle a la fin de l'aprés-midi ou certains soirs, quand il était supposé étre aux Elans. I] était au courant de sa situation financiére et lui donnait des conseils, lorsqu'elle se lamentait sur son ignorance féminine en ces matiéres, et vantait sa maitrise 4 lui, prouvant d'ailleurs qu'elle s'y connaissait beaucoup mieux que lui en valeurs. Ils avaient des souvenirs d'autrefois qui les faisaient rire. Un jour ils se disputérent et il déclara avec fureur qu'elle était aussi « patronne » que sa femme et bien plus gémissante quand il lui manquait d'égards. Mais cela passa vite. Leur plus beau moment fut une excursion, par un sonore aprés-midi de décembre, a travers des prairies couvertes de neige jusqu'a la riviére Chaloosa, qui était gelée. Elle avait un air exotique sous une toque d'astrakan et un court manteau de castor; elle glissait sur la glace en poussant des cris et il la suivait en soufflant, riant et épanoui... Myra Babbitt ne glissait jamais sur la glace. I] redoutait qu'on le vit avec elle. I] est impossible a Zénith de déjeuner avec la femme d'un voisin sans que ce soit su avant la nuit dans toutes les familles de votre entourage. Mais Tanis avait un tact merveilleux. Si empressée qu'elle pit se montrer avec lui quand ils étaient seuls, elle paraissait grave et indifférente en public, et il espérait qu'on la prendrait pour une cliente. Orville Jones les apergut une fois sortant d'un cinéma et Babbitt murmura : — Permettez-moi de vous présenter 4 madame Judique.
B99

Voila au moins une dame, Orvy, qui sait s'adresser au meilleur agent immobilier. Et M. Jones, si 4 cheval qu'il fait sur les questions de morale, — et de blanchissage 4 la machine — parut satisfait. Sa terreur dominante — non a cause d'une tendresse particuliére pour elle, mais par habitude de propriétaire — était que sa femme fat instruite de son aventure. I] était certain qu'elle ne savait rien de précis sur Tanis, mais il ne]'était pas moins qu'elle soupconnait quelque chose. Depuis des années une démonstration plus affectueuse qu'un simple baiser d'adieu lui était insupportable, et pourtant elle était blessée par tout ralentissement dans Pintérét qu'il lui témoignait périodiquement, et maintenant il ne lui en montrait plus... il avait plutét de la répulsion. Il était absolument fidéle... 4 Tanis. Il était rebuté par lembonpoint flasque de sa femme, par ses bouffissures et ses bourrelets de chair, par les dessous négligés et fanés qu'elle avait toujours l'intention de mettre au rancart, sans jamais s'y décider. Mais il avait conscience qu'elle, qui avait si longtemps vibré a lunisson avec lui, sentait ses moindres mouvements de répulsion. A grand effort, lourdement, par des plaisanteries, il essayait de les dissimuler. Il n'y parvenait pas. Ils eurent une féte de Noél passable. Kenneth Escott était la, soi-disant fiancé 4 Verona; Madame Babbitt, larmoyante, l'appelait son second fils. Babbitt était soucieux au sujet de Ted, qui avait cessé de se plaindre de l Université et dont la docilité était suspecte: le pére se demandait ce que préparait son fils, mais n'osait pas linterroger. Quant a lui, Babbitt, il s'esquiva dans Paprés-midi de Noél pour aller offrir son cadeau — un portecigarettes en argent — a Tanis. Quand il revint, sa femme lui dit d'un ton trop innocent : — Vous étes sorti pour respirer un peu ? — Oui, marmotta-t-il, juste un petit tour. Aprés le nouvel an, elle lui annonga un matin: — Je viens de recevoir des nouvelles de ma sceur, George: elle n'est pas bien. Je devrais peut-étre aller passer quelques semaines auprés d'elle. Il faut dire que madame Babbitt n'avait pas lhabitude de s'absenter en hiver, sauf en cas d'extréme urgence, et |'été 396

précédent déja elle était restée plusieurs semaines loin de chez elle. Babbitt n'était pas non plus un de ces maris « détachables » qui prennent les séparations facilement. I] aimait bien l'avoir prés de lui, elle surveillait son linge, ses vétements, savait comment il aimait que la viande fiat cuite, et ses gloussements lui inspiraient de la sécurité. Il ne pouvait pourtant pas lancer, ne fit-ce qu'un hésitant : « Oh! elle n'a pas si grand besoin de vous, n'est-ce pas? » Pendant qu'il essayait de prendre un air désolé, et qu'il se sentait observé par sa femme, il était rempli de visions exaltantes de Tanis. — Croyez-vous que je ferais bien d'y aller? dit-elle vivement. — C'est a vous de décider, ma chérie, moi je ne peux pas. Elle se détourna avec un soupir; lui, il avait le front moite. Jusqu'a son départ, quatre jours plus tard, elle fut étonnamment calme, lui d'une affection encombrante. Son train partait 4 midi: quand il le vit diminuer une fois sorti de la gare, il eut envie de se précipiter chez Tanis. « Non, par Dieu non, je ne ferai pas ga! se jura-t-il, je ne la verrai pas d'une semaine. » Mais a quatre heures il sonnait chez elle. Lui qui avait jadis dirigé, ou semblé diriger sa vie pour lui assurer un cours calme, mais actif et sain, fut pendant cette quinzaine emporté dans un flux de désirs et de trés mauvais whisky, au milieu des complications de nouvelles connaissances, ces nouveaux intimes déchainés qui demandent bien plus de prévenances que les vieux amis. Tous les matins il reconnaissait tristement les idioties de la veille au soir. La téte lourde, la langue et les lévres empestant la fumée de cigarettes, il comptait, pouvant & peine y croire, le nombre de verres qu'il avait bus, et grommelait: « Il faut que cela cesse! » I] avait renoncé a dire: « Je vais cesser », car, si résolu qu'il fat le matin, il ne pouvait un seul soir résister 4 la force qui Pentrainait. Il avait rencontré les amis de Tanis. On l'avait, avec lardente hate des noctambules qui boivent, dansent, s'étourdissent et craignent de rester un moment silencieux, enrdlé dans leur bande qwils appelaient « Le Bouquet ». Il les vit pour la premiere fois aprés une journée de travail particuligrement dure, et quand il 397

espérait étre tranquille avec Tanis et déguster lentement l'admiration de son amie. Du rez-de-chaussée il entendit des cris et les sons d'un phonographe. Quand Tanis lui ouvrit la porte, il vit des silhouettes fantastiques se démener dans la fumée des cigarettes. Tables et chaises étaient alignées le long des murs. — Oh! n'est-ce pas que c'est épatant? lui langa-t-elle avec volubilité. Carrie Nork a eu une idée délicieuse. Elle a trouvé que le moment était venu de s'amuser un peu, et elle a téléphoné aux membres du « Bouquet » de se réunir ici. George, je vous présente Carrie. Carrie avait l'aspect peu engageant d'une matrone doublée d'une vieille fille. Prés de la quarantaine, elle avait des cheveux d'un blond cendré qui ne faisait illusion a personne, et si elle avait la poitrine plate, ses hanches étaient rebondies. Elle accueillit Babbitt en ricanant: — Salut a notre petit camarade! Tanis prétend que vous étes un fameux boute-en-train. On comptait évidemment sur lui pour danser avec Carrie, pour faire le petit fou avec elle, et il fit résolument de son mieux. I] Pentraina a travers la piéce, se heurtant dans les autres couples, dans le radiateur, dans des chaises adroitement disposées comme obstacles. Tout en dansant, il examinait le reste du « Bouquet »: une jeune femme maigre a l'air important, prétentieux et sarcastique; une autre dame, dont il ne put jamais bien se souvenir; trois jouvenceaux trop habillés et légérement efféminés, serveurs de soda, ou du moins faits pour ce métier; un homme du méme age que lui, impassible, content de soi, furieux de la présence de Babbitt. Quand il se fut acquitté de sa tache de danseur, Tanis le prit a part et lui demanda: — Chéri, vous ne voudriez pas me rendre un service? Je n'ai plus rien a offrir a boire et le « Bouquet » voudrait arroser cette féte. Est-ce que vous ne pourriez pas faire un saut jusque chez Healey Hanson et nous rapporter quelque chose? — Certainement, dit-il, avec un effort pour cacher sa mauvaise humeur. — Je vais vous dire: je demanderai 4 Minnie Sonntag de 398

vous accompagner, et elle désignait la jeune femme maigre et sarcastique. Mademoiselle Sonntag le salua d'un aigre: — Comment allez-vous, monsieur Babbitt? Tanis me dit que vous étes un homme trés distingué, et c'est un honneur pour moi d'aller avec vous. Bien entendu, je ne fraye pas d'ordinaire avec des gens de votre monde; aussi ne sais-je comment me comporter dans un milieu si supérieur. Et tout le long du chemin jusque chez Healey Hanson, mademoiselle Sonntag continua 4 parler sur le méme ton. ses brocards il avait envie de riposter: « Oh! allez au diable! » mais il ne put jamais se résoudre a cette sage réplique. L' existence de tout le « Bouquet » lui portait sur les nerfs. I] avait entendu Tanis parler de « cette chére Carrie » et dire: « Min Sonntag... elle est si intelligente, vous serez fou d'elle », mais elles n'avaient jamais eu de réalité pour lui. I] s'était figuré Tanis vivant dans une solitude teintée de rose, occupée a l'attendre, et affranchie de toutes les complications des Hauteurs Fleuries. Quand ils furent de retour, Babbitt eut a supporter les airs protecteurs des jeunes préposés au soda. Leur ton était aussi amical et moelleux que celui de mademoiselle Sonntag était sec et hostile. Ils Pappelaient « Vieux Georgie » et lui criaient: « Allons, vieux frére, venez un peu gigoter »... Des garcons en vestons 4 martingale, des gamins boutonneux, aussi jeunes que Ted et aussi efféminés que des choristes de music-hall, mais pleins d'ardeur pour danser, pour faire marcher le phono, fumer des cigarettes et se donner des airs avec Tanis. II s'efforga de faire comme eux, il cria: « Bien travaillé, Pierrot! », mais la voix lui manquait. Tanis paraissait gotiter fort la société de ces chérubins; elle se rengorgeait 4 leurs propos flatteurs et, a la fin de chaque danse, leur accordait un baiser sans importance. Babbitt, pour le moment, la détestait. I] la voyait en pleine maturité, il observait les plis qui marquaient sa gorge grasse, la chair flasque sous le menton : tous ses muscles se détendaient. Entre les danses elle s'asseyait dans un grand fauteuil, brandissant une cigarette, invitant ses admirateurs en bas Age a venir lui parler. (« Elle se croit une reine épanouie! » grommelait Babbitt.) Elle susurrait 4 mademoiselle ooo

Sonntag : « N’est-ce pas que mon petit studio est charmant? » (« Un studio, grand Dieu! Tout juste un appartement pour vieille fille avec pékinois! Ah! que je voudrais étre chez moi! Si je pouvais m’évader maintenant! ») Sa vue se troublait pourtant 4 mesure qu'il s’adonnait au whisky Apre mais fort de Healey Hanson. I] se mit a Punisson du « Bouquet ». I] se réjouit de constater que Carrie Nork et Pierrot, le moins inintelligent des jouvenceaux, semblaient le trouver sympathique, et il était d’une extréme importance d’avoir l’avantage sur ’homme mar et hargneux, un employé de chemin de fer, ace qu'il avait appris, nommé Fulton Bemis. La conversation du « Bouquet » était pleine d’exclamations, de propos colorés et d’allusions 4 des gens que Babbitt ne connaissait nullement. Ils avaient manifestement trés bonne opinion d’eux-mémes. Ils appartenaient au « Bouquet », groupe de gens avisés et amusants, ils étaient des mondains, des fétards, habitués de tous les raffinements de Zénith, dancings, cinémas, petites boites, et avec une supériorité cynique sur les gens arriérés ou pingres, ils caquetaient : — Oh! Pierrot, est-ce que je t’ai raconté ce que m’a dit cet imbécile de caissier quand je suis arrivé en retard hier? Oh! ab-so-lu-ment crevant! — Oh! mais est-ce que T. D. n’a pas été baba, tout simplement sidéré? Qu’est-ce que lui a passé Gladys! — Et ce culot de Bob Biskerstaff essayant de nous emmener chez lui! Non, mais ce culot! On ne pourrait rien trouver de mieux... Ga, pour du culot, j’appelle ca du culot! — As-tu remarqué comment dansait Dotty? Bigre, je crois qu’on ne peut guére aller plus loin. On pouvait entendre Babbitt tomber bruyamment d’accord avec la Minnie Sonntag, naguére détestée, sur ce point que les gens qui laissent passer une nuit sans danser au son d’un jazz sont des mollusques, de pauvres héres qui manquent d’estomac. Et il rugissait : « Je vous crois! » quand madame Carrie Nork roucoulait : « Est-ce que vous n’adorez pas vous asseoir par terre? Ca fait si artiste! » Il commengait a avoir trés bonne opinion du « Bouquet ». Quand il nommait ses amis Sir Gerald Doak, Lord Wycombe, William Washington Eathorne et Chum Frink, il était 400

fier de leur attention pleine de condescendance. II était si pénétré de ambiance joyeuse qu'il voyait sans trop de déplaisir Tanis s'abandonner, la téte sur l'épaule du plus enfantin des jouvenceaux, et lui-méme aspirait a tenir dans la sienne la main potelée de Carrie Nork, et ne la lachait que parce que Tanis avait l'air d'en prendre ombrage. Quand il rentra chez lui, 4 deux heures du matin, il était définitivement membre du « Bouquet», et toute la semaine suivante il fut astreint aux conventions extrémement strictes, aux exigences absorbantes de leur vie de plaisir et de liberté. I] dut participer a leurs réunions, il fut emporté dans leur agitation, quand chacune téléphonait a chacun « qu'elle n'avait pas voulu dire ce qu'elle avait dit en disant cela, et qu'en tout cas, pourquoi Pierrot allait-il répéter partout qu'elle Pavait dit? » Jamais famille ne mit tant d'insistance que le « Bouquet » a s'informer des mouvements des uns et des autres. Tous savaient, ou désiraient impérieusement savoir en détail ot chacun des autres avait passé toutes les minutes de la semaine. Babbitt se surprit expliquant a Carrie ou a Fulton Bemis ce qui l'avait empéché de les rejoindre avant dix heures, et s'excusant d'avoir dé diner avec une relation d'affaires. Tout membre du « Bouquet » était tenu de téléphoner a tous les autres au moins une fois par semaine. — Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé au bout du fil? demandaient a Babbitt sur un ton de reproche non seulement Tanis et Carrie, mais encore ses nouveaux « vieux amis » Jennie ou Capitolina et Toots. Si pendant quelque temps Tanis lui avait paru langoureuse et sentimentale, cette impression s'effaga a la soirée donnée par Carrie Nork. Madame Nork avait une grande maison et un petit époux. Tout le « Bouquet » était venu chez elle, c'est-a-dire environ trente-cing personnes, comme dans les cas de mobilisation générale. Sous le nom de «ce vieux Georgie », Babbitt était maintenant un des piliers du « Bouquet », dont le personnel se renouvelait 4 moitié tous les mois, et lui, qui pouvait se rappeler 'époque préhistorique — il y avait une quinzaine — ot madame Absolom n'était pas encore partie pour Indianapolis, ni Mac faché avec Minnie, était un chef vénérable, 4 méme d'accueillir 401

avec condescendance de nouveaux Pierrot, d’autres Minnie et d’innombrables Gladys. Chez Carrie, Tanis n’avait pas a remplir le rdle de maitresse de maison. Pleine de dignité et d’assurance, elle était sereine et ravissante dans sa robe de mousseline de soie noire qu'il avait toujours aimée, et, dans les piéces plus vastes de cet affreux intéricur, Babbitt put s’isoler tranquillement avec elle. I] se repentit de cette premiére velléité de froideur, se mit a ses pieds et fut heureux de la reconduire chez elle. Le lendemain il acheta une cravate d’un jaune vif, afin de se rajeunir pour elle. I] savait, non sans un peu de mélancolie, qu’il ne pouvait pas se faire beau: il était toujours aussi lourd, avec une tendance a l’embonpoint, mais il dansait, il s’habillait, il babillait, pour étre aussi jeune quelle... aussi jeune qu’elle paraissait. Comme tous les convertis, que ce soit a une religion, a amour ou au jardinage, s’apercoivent comme par magie que si jusque-la ces marottes leur avaient paru inexistantes, le monde est peuplé de leurs adeptes, Babbitt, dés qu’il fut entrainé a la dissipation, découvrit partout d’agréables occasions de s’y abandonner. I] envisagea sous un nouveau jour son voisin Sam Doppelbrau. Les Doppelbrau étaient des gens respectables, actifs, prospéres, qui avaient pour idéal de bonheur une perpétuelle existence de cabaret. Ce qui dominait dans leur vie, c’étaient des bacchanales suburbaines d’alcool, de tabac, de pétrole et de baisers. Eux et leur bande travaillaient énergiquement toute la semaine et tout ce temps-la songeaient au samedi soir ot, suivant leur expression, ils « s’enverraient une petite féte », et la dite féte se prolongeait, de plus en plus bruyante, jusqu’a laube du dimanche, pour se terminer en général par une course extrémement rapide en automobile, vers un but indéterminé. Un soir que Tanis était au théatre, Babbitt se trouva plaisantant avec les Doppelbrau, et sur un pied trés amical avec des gens que, pendant des années, il avait en son privé dépeints a madame Babbitt comme « une bande infecte de poseurs, avec qui je ne voudrais pas me montrer, quand il n’y aurait plus qu’eux et moi sur la terre ». Ce soir-la, il était rentré d’assez mauvaise humeur et avait flané devant la porte, écartant 4 coups de pied les morceaux de glace que, telles des empreintes fossiles, avaient 402

laissés 1a les passants pendant la derniére neige. Howard Littlefield arriva en reniflant: — Toujours veuf, George? — Oui. I] fait encore froid ce soir. — Quelles nouvelles de votre femme? — Trés bonnes, mais sa sceur est toujours assez malade. — Vous devriez venir diner avec nous ce soir. — Oh... merci bien. J'ai a sortir. Brusquement il ne pouvait supporter Vidée d'entendre Littlefield débiter les statistiques les plus intéressantes sur des problémes dénués de tout intérét. I] gratta ses pieds sur le trottoir en grognant. Sam Doppelbrau parut. — Bonsoir, Babbitt. Vous travaillez dur? — Oui, bon petit exercice. — Qu'est-ce que vous dites de ce froid ? — Ca me suffit bien. — Toujours veuf? — Qui, oui. — Dites-moi, Babbitt, pendant qu'elle n'est pas 1a... je sais bien que vous ne tenez pas beaucoup a boire, mais ma femme et moi nous serions enchantés si vous vouliez venir un soir. Vous ne croyez pas que vous pourriez, pour une fois, supporter un cocktail ? — Le supporter? Jeune homme, je vous parie que personne aux Etats-Unis ne sait composer un cocktail mieux que le vieil oncle George! . — Hourra! Voila qui est parlé! Ecoutez, nous avons quelques amis ce soir 4 la maison, Louetta Swanson et autres bons vivants, et jouvrirai une bouteille de gin d'avant-guerre, puis on dansera sans doute un peu. Pourquoi n'entreriez-vous pas un instant vous amuser, rien que pour faire diversion? — Ma foi... a quelle heure? Il était chez Sam Doppelbrau a4 neuf heures : c'était la troisitme fois qu'il y entrait. Vers dix heures il appelait M. Doppelbrau « Sam, vieux canard... » onze heures ils partirent tous en auto pour |' Auberge de la Vieille Ferme. Babbitt était dans le fond de la voiture avec Louetta Swanson. Naguére il avait essayé timidement de lui faire la cour. 403

Cette fois, il n’essaya pas, il la lui fit hardiment, et Louetta appuya la téte sur son épaule, lui dit 4 quel point Eddie était assommant, et fit bon accueil au libertinage décent et expérimenté de Babbitt. Grace au « Bouquet » de Tanis, aux Doppelbrau et a d’autres compagnons d’oubli, il n’y eut pas un soir en deux semaines ou il ne rentrat chez lui tard et en titubant. Si ses autres facultés étaient obnubilées, il gardait le don de l’automobiliste, qui reste capable de conduire quand il pourrait 4 peine marcher, de ralentir aux croisements et d’éviter les autres voitures. I] pénétrait dans la maison en trainant les pieds. Quand Verona et Kenneth Escott étaient encore 1a, il passait devant eux avec un bonsoir hatif, affreusement conscient de leurs jeunes regards, et montait vite se coucher. En arrivant dans la maison bien chaude il se sentait plus « vaseux » quil n’avait cru. La téte lui tournait, il n’osait pas s’étendre, et essayait de se débarrasser des fumées de l’alcool dans un bain chaud. Sur le moment il avait les idées plus claires, mais en circulant dans la salle de bain, il se trompait dans l’appréciation des distances, si bien qu’il faisait tomber toutes les serviettes et butait dans le bol de savon avec un bruit qui devait, a sa grande frayeur, le trahir auprés de ses enfants. Frissonnant dans son peignoir, il essayait de lire le journal du soir. I pouvait suivre tous les mots et croyait comprendre le sens des articles, mais la minute d’aprés il n’aurait su dire ce qu'il avait lu. Une fois dans son lit, son cerveau tournoyait et il se redressait bien vite dans un effort pour se ressaisir. Enfin il réussissait 4 rester étendu paisiblement, ayant seulement un peu mal au coeur, quelques étourdissements et surtout grand-honte. Avoir a cacher son état a ses propres enfants! Avoir dansé et poussé des cris avec des gens qu’il méprisait! Avoir dit des bétises, chanté des chansons imbéciles et essayé d’embrasser des femmes toquées! I] se rappelait, ayant peine a le croire, que par sa bruyante familiarité avec eux, il s’était exposé a subir celle de jeunes garcons qu’il aurait chassés 4 coups de pied de son bureau; qu’en dansant avec trop de fougue il s’était attiré des rebuffades de femmes tarées, sur le retour. Et comme ces idées lui revenaient implacablement, il grogna: « Je me dégotite! Dieu, que je me dégodite! » Mais il conclut avec rage : « C’est fini, en voila assez, j’en ai par-dessus la téte. » 404

Il y était encore plus décidé le lendemain matin, quand, au petit déjeuner, il essaya de se montrer grave et paternel avec ses filles. Vers midi il en était déja moins str. I] ne niait pas qu'il efit été stupide, il le voyait presque aussi nettement qu' minuit, mais tout, protestait-il, valait mieux que de retomber dans une existence d'ardeur stérile. A quatre heures il éprouva le besoin de boire. Il avait maintenant un flacon de whisky dans son tiroir, et, aprés deux minutes de lutte, il but sa dose. Quand il en eut pris trois autres, il commenga a considérer le « Bouquet» comme un groupe d'amis chers et amusants, a six heures il était avec eux... et toute histoire était 4 recommencer. Sa téte lui faisait un peu moins mal chaque matin. Une téte qui portait mal la boisson avait été jusque-la sa sauvegarde, mais elle tombait en ruine. Maintenant il pouvait étre ivre a Paube sans se sentir la conscience — ni l'estomac — trop malades quand il se réveillait 4 huit heures. Aucun regret, aucun désir d'échapper a l'effort nécessaire pour rester a la hauteur de la rude gaieté du « Bouquet » n'égalait le sentiment d'infériorité qu'il éprouvait quand il n'y avait pas réussi. Etre le plus « enragé » de tous était aujourd'hui sa plus haute ambition, comme autrefois de gagner le plus d'argent, d'exceller au golf, a conduire une auto, a prononcer un discours, ou de pénétrer dans le monde des Mac Kelvey. Mais il lui arrivait d'échouer. I] s'apercut que Pierrot et les autres jouvenceaux trouvaient le « Bouquet » trop austérement correct et la Carrie, qui se contentait d'accorder quelques baisers derriére les portes, trop résolument monogame. Comme Babbitt s'évadait des Hauteurs Fleuries pour retrouver le « Bouquet », ces jeunes galants échappaient aux convenances du « Bouquet » pour faire des fugues avec de jeunes femmes faciles qu'ils recrutaient dans les grands magasins ou les vestiaires d'hétels. Une fois Babbitt se risqua a les accompagner. I] y avait une automobile, une bouteille de whisky et, pour lui, une caissiére grognon et criarde de chez Parcher et Stein. Assis a cété d'elle, il s*ennuyait. On comptait sans doute sur lui pour la mettre en train, mais quand elle lui eut lancé: « Hé! dis donc, quand tu auras fini de m'écraser, gros sac a poux? » il ne sut trop que répliquer. Ils s'installérent dans larriereboutique d'un saloon; Babbitt avait mal a la téte, était ahuri par 405

leur argot nouveau pour lui, les regardait avec indulgence, avait envie de rentrer chez lui et but un verre... pas mal de verres. Deux jours aprés, Fulton Bemis, le hargneux doyen du « Bouquet », prit Babbitt a part et lui dit: ies — Ecoutez, ca ne me regarde pas, et Dieu sait que je bois bien ma part, mais est-ce que vous ne croyez pas que vous feriez bien de vous surveiller? Vous étes un de ces types emballés qui dépassent toujours la mesure. Vous rendez-vous compte que vous vous enfilez l'alcool 4 toute allure et que vous fumez cigarette sur cigarette? Vous feriez pas mal de vous arréter un peu. Babbitt, les larmes aux yeux, déclara que ce bon vieux Fult était un ange, que, oui, il allait certainement se calmer, sur quoi il alluma une cigarette, avala une rasade, et se disputa violemment avec Tanis parce qu'elle le surprit a serrer Carrie Nork de trop rés. : Le lendemain matin il fut furieux contre lui-méme a la pensée qu'il était tombé assez bas pour qu'un bonhomme de quinziéme ordre comme Fulton Bemis osat lui faire des remontrances. I] s'apercut que, puisqu'il faisait des avances a la premiére venue, Tanis n'était plus son unique et pure divinité, et il se demanda si elle avait jamais été pour lui autre chose qu'une femme quelconque. Et si Bemis lui avait parlé, était-ce donc que d'autres potinaient sur lui? Ce jour-la il observa d'un air soupgonneux les membres du Club Athleétique. I] lui sembla quils étaient génés. Alors, ils avaient fait des remarques sur lui? Cela le facha et le rendit agressif. Il ne se contenta pas de défendre Seneca Doane, il se moqua en outre de Y. M. C. A. Virgil Gunch lui répondit assez sechement. A la suite de quoi Babbitt ne fut plus mécontent, mais inquiet. I] n'alla pas au prochain déjeuner des Boosters, mais courut se cacher dans un restaurant bon marché, et, tout en machant ses sandwiches au jambon et a l'ceuf et en avalant son café, dans une tasse qu'il posait sur le bras de son fauteuil, il se faisait du mauvais sang. Quatre jours aprés, — c'était une des meilleures parties organisées par le « Bouquet », — Babbitt les conduisit dans sa voiture a la patinoire installée sur la riviére Chaloosa. Aprés un dégel les rues s'étaient couvertes de verglas. Dans ces larges et 406

interminables voies le vent soufflait entre des rangées de maisons en bois, et tout le quartier de Bellevue ressemblait 4 une ville frontiére. Méme avec des chaines d'enrayage a ses quatre roues, Babbitt avait peur de déraper et, en arrivant 4 une longue descente, il avanca a tours de roue, ses deux freins serrés. Une voiture, moins prudemment menée, déboucha d'une rue transversale, dérapa et faillit les heurter de son pare-choc arriére. Heureux de lavoir échappé belle, «le Bouquet» — Tanis, Minnie Sonntag, Pierrot, Fulton Bemis — cria: « O bébé! » en faisant des signes de la main a |'autre chauffeur trés anxieux. Alors Babbitt vit le professeur Pumphrey qui, a pied, grimpait péniblement la céte, en fixant ses yeux de hibou sur la bande joyeuse. II était sir que Pumphrey l'avait reconnu et avait vu Tanis l'embrasser en criant: — Quel merveilleux chauffeur vous étes! Au déjeuner, le lendemain, il tata Pumphrey en disant : — Je suis sorti hier soir avec mon frére et des amis a lui. Bon Dieu, quelles routes! Ca glissait comme du verre. I] me semble que je vous ai vu grimpant la céte de l'avenue de Bellevue. — Non, je n'y étais pas... Je ne vous ai pas vu, dit précipitamment Pumphrey, un peu comme un coupable. Deux jours plus tard Babbitt emmena Tanis déjeuner a Vhétel Thornleigh. Aprés avoir paru trés satisfaite de lattendre chez elle, elle avait commencé 4a laisser entendre, avec des sourires mélancoliques, qu'il n'avait pas une trés haute opinion d'elle puisqu'il ne la présentait jamais a aucun de ses amis et qu'il ne voulait pas se montrer avec elle, excepté au cinéma. I] songea a l'emmener a « l'annexe pour dames » du Club Athlétique, mais c'était trop dangereux. I] faudrait faire des présentations et, oh... les gens pourraient se méprendre... bref, il transigea pour le Thornleigh. Ea Elle était particulicrement élégante, toute en noir: petit tricorne noir, veste de caracul large et flottante, et robe de velours noir austére 4 col montant, a une €poque ot la plupart des costumes de ville ressemblaient a des robes du soir. Peut-étre méme était-elle trop chic. Tout le monde, dans le restaurant chéne et or du Thornleigh, avait les yeux fixés sur elle pendant que Babbitt la suivait vers une table. Il espérait, un peu géné, que le maitre 407

d’hotel leur donnerait une place discréte derriére un pilier, mais on les installa dans la travée centrale... Tanis ne semblait pas faire attention 4 ses admirateurs, elle sourit 4 Babbitt avec un: « Oh! c’est délicieux. Quel ravissant orchestre! » plein d’enthousiasme Babbitt eut quelque peine a en montrer autant car, 4 deux tables de la sienne, il voyait Vergil Gunch. Tout le temps du repas, celui-ci les observa, pendant que Babbitt guettait celui qui Pépiait et, d’un air lugubre, faisait effort pour ne pas troubler la gaieté de Tanis. — J’avais flairé une vraie féte pour aujourd’hui, s’écria-t-elle. J'adore le Thornleigh, pas vous? C’est si vivant, et en méme temps si... si raffiné. Il bavarda sur Vhétel, sur le service et la nourriture, sur les gens qu’il reconnaissait, sur tous, excepté sur Vergil Gunch. Il semblait qu’il n’y eit a parler de rien d’autre. IJ souriait consciencleusement a ses timides plaisanteries, reconnaissait avec elle « qu'il était difficile de s’entendre avec Minnie Sonntag », et que le jeune Pierrot « n’était qu’un petit sot, un paresseux, vraiment bon a rien ». Mais lui-méme ne trouvait rien a dire. Il songea a lui faire part de ses inquiétudes au sujet de Gunch, mais: — Oh! grand Dieu, ce serait trop compliqué de lui raconter toute Vhistoire et d’entrer dans des explications sur Verg et sur tout le reste. I] fut soulagé quand il eut mis Tanis dans son tramway, et il se montra plein d’entrain dans les occupations familiéres de son bureau. A quatre heures Vergil Gunch vint lui rendre visite. Babbitt était nerveux, mais Gunch commenga sur un ton cordial : — Comment va, mon bon? Dites-moi, quelques-uns d’entre nous ont formé un projet, auquel nous aimerions bien vous voir vous associer. — Trés bien, Verg, allez-y. — Vous savez comme, pendant la guerre, nous avions carrément remis a sa place l’élément indésirable, les Rouges et les délégués ambulants, et les simples grincheux, et nous avons continué un bon moment aprés la guerre, mais les gens oublient le danger, ce qui donne a ces animaux-la le moyen de recommencer 408

leur travail souterrain, et surtout A tous ces socialistes de salon. Eh bien, il appartient aux gens qui ont des idées saines de faire un effort sérieux pour démolir ces gaillards-l4. Quelqu'un qui revient de PEst a organisé une société, appelée «la Ligue des Bons Citoyens » précisément dans ce but. Sans doute la Chambre de Commerce et la Légion américaine, etc. font de bonne besogne en maintenant en selle les gens comme il faut, mais elles s'occupent de tant d'autres choses qu'elles ne peuvent pas se consacrer suffisamment a cet unique probléme. La Ligue des Bons Citoyens — la L. B. C. — s'y attachera exclusivement. Oh! la L. B. C. devra avoir ostensiblement d'autres buts — par exemple ici, a Zénith, elle devrait soutenir le projet d'agrandissement du parc, et le comité de ?Urbanisme — et puis elle devrait aussi avoir son coté mondain, puisqu'elle grouperait les gens les plus distingués, donner des bals et ainsi de suite, car une des meilleures facons de mettre |'éteignoir sur les coquins, c'est d'appliquer le boycottage mondain aux gens assez haut placés pour qu'on ne puisse les atteindre autrement. Et puis, si cela ne suffit pas, la L. B. C. pourra finalement faire circuler une petite délégation pour informer ceux qui ne tiendraient pas leur langue qu'ils aient a observer les convenances et a cesser de parler si librement a tort et a travers. Est-ce qu'il ne semble pas que cette organisation pourrait faire de bonne besogne? Nous avons déja avec nous quelques-uns des plus gros bonnets de la ville, et naturellement nous voudrions vous inscrire sur notre liste. Qu'en dites-vous? Babbitt était mal a son aise. Il sentait qu'on voulait lui imposer de nouveau toutes les contraintes dont il avait, si vaguement mais si désespérément, cherché a se débarrasser. I] hasarda : — Vous viseriez surtout, je suppose, des gens comme Seneca Doane et vous tacheriez de les... — Vous pouvez le dire! Ecoutez, mon vieux Georgie: je n'ai jamais cru une minute que c'était sérieux quand, au Club, vous défendiez Doane et les grévistes, etc. Je savais bien que vous vouliez simplement faire marcher de pauvres niais comme Sid Finkelstein... Du moins j'espére fermement que vous plaisantiez. — Oh! bien sar... sans doute, on pourrait dire... Babbitt sentait 4 quel point il manquait de conviction, et voyait fixé sur lui l'ceil grave et implacable de Gunch. 409

— Mon Dieu, vous connaissez mes opinions. Je ne suis pas un agitateur socialiste : je suis un homme d'affaires, en tout et pour tout. Mais... mais 4 parler franc, je ne crois pas que Doane ait de si mauvaises intentions, et il ne faut pas oublier que c'est un trés vieil ami a moi. — George, quand on en arrive a la lutte entre, d'une part, Vhonnéteté et la sécurité de nos foyers, et d'autre part, la ruine, et toutes ces sales bétes qui complotent pour tout renverser, on doit renoncer méme aux vieilles amitiés. « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. » — Ou... oui, peut-étre... — Qu'en dites-vous? Vous allez vous mettre avec nous de la Ligue des Bons Citoyens? — Il faut que je réfléchisse, Verg. — Trés bien, comme vous voudrez. Babbitt était soulagé de s'en tirer si facilement, mais Gunch poursuivit : — George, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, et aucun de nous ne le sait, pourtant nous en avons beaucoup parlé. Nous nous sommes figuré quelque temps que vous étiez bouleversé par le malheur du pauvre Riesling, et nous vous pardonnions toutes les folies que vous disiez, mais ¢a c'est de histoire ancienne maintenant, et nous ne pouvons pas découvrir ce qui s'est passé en vous. Personnellement je vous ai toujours défendu, mais je dois dire que ¢a commence a étre trop fort pour moi. Tous les camarades du Club Athlétique et des Boosters sont désolés de la fagon dont vous faites résolument de la propagande pour Doane et sa bande de fous furieux, dont vous parlez de libéralisme — cette niaiserie — et dont vous prétendez méme que ce fichu précheur, cet Ingram, n'est pas un professionnel de l'union libre. Sans compter votre conduite personnelle! Joe Pumphrey dit qu'il vous a vu l'autre soir avec toute une troupe de filles, — tous ronds comme des petits pois — et voila qu'aujourd'hui vous arrivez au Thornleigh avec une personne... mon Dieu, peut-étre trés bien, c'est probablement une parfaite femme du monde, mais, tout de méme, c'était une invitée bien voyante pour un homme dont la femme est absente en ce moment. Ga paraissait un peu choquant. Que diable vous a-t-il pris, George? 410

— Ce qui mefrappe, c’est que quantité de gens en savent plus sur ma vie privée que moi-méme. — Ni’allez pas m’en vouloir surtout parce que je viens tout droit, en ami, vous dire ce que je pense, au lieu de potiner derriére votre dos, comme tant d’autres. Je vous assure, George, vous avez une situation dans le monde, et on attend de vous une conduite en rapport avec elle. Et puis... alors vous réfléchirez, n’est-ce pas, a cette question de la Ligue des Bons Citoyens? Je vous reverrai a ce sujet-la. Il était parti. Ce soir-la Babbitt dina seul. Il apergut tout le clan des « Honnétes gens » qui l’épiait 4 travers les vitres du restaurant. La peur était assise 4 son cété, et il se dit que ce soir il n’irait pas chez Tanis... et en effet il n’y alla pas... avant onze heures.

CHAPITRE XXX ibe précédent, les lettres de madame Babbitt pétillaient du désir de rentrer 4 Zénith. Cette fois elles ne parlaient pas de retour, mais un mélancolique « Je pense que tout marche bien sans moi», glissé au milieu de ses mornes considérations sur le temps et sur la maladie, faisait sentir 4 Babbitt qu'il ne lavait pas engagée a revenir de facon bien pressante. I] s'en inquiéta: « Si elle était ici et si je continuais a faire la féte comme ces temps derniers, elle en aurait une attaque. I] faut que je me ressaisisse. Il faut que j'apprenne a m'amuser sans me rendre ridicule, et c'est possible, si les gens comme Verg Gunch veulent bien me ficher la paix et si Myra reste la-bas. Mais... la pauvre petite elle a l'air de se sentir bien seule. Seigneur, je ne veux pas lui faire de peine! » Et sous cette impulsion il lui écrivit qu'elle leur manquait beaucoup, et dans sa lettre suivante, tout heureuse, elle annongait son retour. I] se persuada qu'il avait hate de la voir. I acheta des roses, commanda des pigeons pour le diner, fit laver et astiquer l'automobile. Pendant le trajet avec elle, en revenant de la gare, il se montra a la hauteur en relatant les succés de Ted au basket-ball a Université, mais avant d'avoir atteint les Hauteurs Fleuries 412

ils n’avaient plus rien 4 se dire, déja il sentait toute l’insignifiance de sa femme et se demandait s’il pourrait rester un bon mari et pourtant s’esquiver ce soir pour aller passer une heure avec le « Bouquet ». Dés qu’il eut rentré la voiture au garage, il se précipita au premier, pour y retrouver la tiédeur familiére de Myra parfumée au talc, et cria: — Puis-je vous aider a défaire votre valise? — Merci, je peux trés bien. Lentement elle se tourna vers lui, un mince carton a la main, et lentement elle lui dit: — Je vous ai apporté un petit cadeau, un étui 4 cigares tout simplement. Je ne sais si ¢a vous fera plaisir... C’était la pauvre fille délaissée, la brune Myra Thompson a Pair suppliant, qu’il avait épousée, et il en pleurait presque de compassion en l’embrassant et en s’écriant: — O mon amour, mon amour, si ca me fera plaisir, mais bien sar! Je suis trés flatté que vous y ayez pensé, et j’en avais justement grand besoin. Il se demandait ce qu'il ferait de l’étui qwil avait acheté huit jours plus tot. — Et vous étes vraiment content de me voir revenue? — Mais, mon pauvre petit, quels tourments vous étes-vous donc faits ? — C’est que je n’avais pas l’air de vous manquer beaucoup. Quand il eut épuisé sa provision de mensonges, ils étaient solidement rattachés l’un a l’autre. A dix heures ce soir-la, il paraissait invraisemblable qu’elle se fit jamais absentée. Il n’y avait qu’une différence : la difficulté de rester un mari respectable, un mari des Hauteurs Fleuries et de voir pourtant Tanis et le « Bouquet » fréquemment. I] avait promis a Tanis de lui téléphoner ce soir-la, et maintenant c’était d’une impossibilité dramatique. I] rédait autour du téléphone, avangant instinctivement une main pour prendre l’appareil, mais n’osant jamais s’y risquer. I] ne pouvait pas non plus trouver un prétexte pour filer jusque chez le pharmacien de Smith Street ot il y avait un téléphone automatique. II] était accablé de sa responsabilité, mais finit par s’en débarrasser avec cette réflexion : : « Pourquoi diable m’agiter tellement parce que je ne peux 413

pas téléphoner 4 Tanis? Elle peut se passer de moi. Je ne lui dois rien. C'est une charmante femme, mais je lui ai donné tout autant qu'elle m'a accordé... Ah! le diable emporte ces sacrées femmes et toutes les complications dans lesquelles elles vous entrainent! » Pendant huit jours il fut plein d'attentions pour sa femme, V'emmenant au théatre, diner chez les Littlefield, puis les ruses et artifices recommencérent, et il passa au moins deux soirées par semaine avec le « Bouquet». I] feignait toujours d'aller aux réunions des Elans ou aux séances de quelque comité, mais il se donnait de moins en moins la peine de trouver des excuses plausibles et elle affectait de moins en moins de les croire. Elle savait, il en était certain, qu'il faisait partie de ce que les Hauteurs Fleuries appelaient « une bande de fétards», mais ni l'un ni l'autre ne l'avouaient. Dans la géographie matrimoniale il y a aussi loin de la premiére reconnaissance muette d'une rupture a son acceptation, qu'il y a loin de la premiére foi naive au premier doute. Quand il commenga a s'en aller a la dérive, il se mit aussi a voir en Myra un étre humain, a l'aimer ou a la détester, au lieu de la supporter, comme un meuble quelconque qu'on peut déplacer, et il se prit de compassion pour ces rapports de mari et femme qui, en vingt-cing ans de vie conjugale étaient devenus une entité réelle et indépendante. I] se remémora leurs moments les plus brillants : les vacances d'été dans les prairies de la Virginie, au pied du mur bleu des montagnes; leur voyage en auto dans Ohio et la visite de Cleveland, de Cincinnati et de Colomb; la naissance de Verona; la construction de cette nouvelle maison, combinée pour leur assurer le confort d'une vieillesse heureuse — il avait dit, avec assez de mauvais goiit, que ce pourrait bien étre la derniére demeure qu'ils auraient jamais l'un et lautre. Pourtant ses souvenirs les plus attendrissants de ces chers moments ne l'empéchérent pas de lancer au diner: — Je vais sortir pour quelques heures, inutile de m'attendre. I] n'osait plus rentrer chez lui ivre, et tout en se réjouissant de ce retour a une haute moralité, tout en parlant gravement a Pierrot et a Fulton Bemis de leurs excés de boisson, il se hérissait contre les blames informulés de Myra, et se disait, en boudant, « qu'un homme ne peut pas apprendre 4a se diriger s'il est sans cesse régenté par un tas de femmes ». 4t4

Il ne se demandait plus si Tanis n'était pas un peu fatigante et sentimentale. En opposition avec la douce Myra, il la trouvait légére, a€rienne, rayonnante, génie du feu se penchant tendrement sur le foyer, et quelque pitié qu'il eft pour sa femme, il aspirait a étre avec Tanis. Puis madame Babbitt déchira 'honnéte manteau de son infortune, et le male, stupéfié, découvrit qu'elle faisait toute seule sa petite révolte. Ils étaient assis, un soir, devant la cheminée sans feu. — Georgie, dit-elle, vous ne m'avez pas encore donné le relevé de vos dépenses de ménage pendant mon absence. — Non, je n'ai pas encore fait le compte. Puis, d'un ton trés affable: — Il faut, parbleu, tacher de réduire nos dépenses cette année. — Oh oui, certainement. Je ne sais pas ow passe tout l'argent : je m'applique a faire des économies, mais on dirait qu'il s'évapore. — Je ne devrais sans doute pas dépenser tant pour mes cigares. Je crois que je vais supprimer ga, peut-étre méme cesser complétement de fumer. Je pensais autre jour a une bonne maniére d'y parvenir: me mettre a ces cigarettes de cubébe, qui me dégotteraient certainement. — Oh! je le voudrais tant! Ce n'est pas pour la dépense, mais s¢rieusement, Georgie, c'est si mauvais pour vous de tant fumer. Est-ce que vous ne croyez pas que vous pourriez réduire la quantité? Et puis, George... je remarque maintenant, quand vous rentrez de ces loges et autres réunions, que quelquefois vous sentez le whisky. Mon chéri, ce qui me préoccupe, vous le savez, ce n'est pas tellement la question morale, mais vous avez l'estomac délicat et vous ne pouvez pas supporter de tant boire. — L'estomac délicat, sacrebleu! Je crois que je porte l'alcool aussi bien que la plupart des camarades. — Enfin, je trouve que vous devriez faire attention. Voyezvous, mon chéri, je ne veux pas que vous tombiez malade. — Malade, la bonne blague! Je ne suis plus un bébé. Je ne vais pas tomber malade, j'imagine, parce qu'une fois par semaine peut-étre je vide ma petite fiole. Voila 'embétement avec les femmes: elles exagérent toujours tellement! 415

— George, vous ne devriez pas parler sur ce ton, il me semble, quand je ne dis rien que dans votre intérét. — Je le sais fichtre bien, mais, de par tous les diables, c'est la scie avec vous autres! Vous passez votre temps 4 critiquer, a faire des observations, 4 soulever des questions, et ensuite vous dites: « C'est pour votre bien! » — Vraiment, George, vous me parlez d'une facgon... vous me répondez avec une rudesse... — Voyons, je n'ai pas voulu étre désagréable, mais bon Dieu, vous me traitez comme si j'étais un gosse du jardin d'enfants, comme si je ne pouvais pas siffler une petite fiole sans faire venir Vambulance de Sainte-Marie! Vous devez avoir une belle idée de moi! — Oh! ce n'est pas cela, mais simplement... je ne veux pas vous voir malade et... Oh! mon Dieu, je ne me doutais pas qu'il était si tard! N'oubliez pas de me donner ces comptes du ménage pendant mon absence. — Mais, tonnerre, 4 quoi bon se donner la peine de les faire maintenant? Passons-les tout bonnement sous silence pour cette période-la. — Comment, George Babbitt, pas une année depuis que nous sommes mariés nous n'avons manqué de tenir un compte exact du moindre centime que nous avons dépensé! — Non, et c'est peut-étre bien notre tort. — Au nom du ciel, que voulez-vous dire? — Oh! je ne veux rien dire, seulement... je suis parfois terriblement las et écoeuré de toute cette routine, comptes au bureau et dépenses de la maison, de tant d'histoires et d'embarras, et de chichis, et j'en ai assez de m'user 4 me tourmenter sur un tas de bétises qui ne signifient absolument rien, de prendre tant de précautions et de ...Dieu de Dieu, pour quoi me croyez-vous donc fait? J'aurais pu étre un rudement bon orateur, et ici je m'agite, je me fais de la bile... — Et moi, est-ce que vous vous figurez que je ne suis jamais lasse de trimer? Cela m'assomme tellement de commander trois repas par jour trois cent soixante-cinq jours par an, et de m'abimer les yeux avec cette odieuse machine 4 coudre, et de surveiller votre garde-robe, et celles de Rone et de Ted et de Tinka, de 416

CAMP

m’occuper du blanchissage et du raccommodage, d’aller faire le marché et de rapporter mon panier moi-méme, pour ne pas avoir a payer le livreur... et tout le reste! — Hé mon Dieu — avec un certain étonnement — c’est bien possible. Mais moi, il faut que je sois au bureau tous les jours que Dieu fait, tandis que vous pouvez sortir tous les aprés-midi, voir du monde, faire des visites, et tout ce qui vous passe par la téte. — Qui, et cela me fait une belle jambe! Parler sans cesse des mémes choses avec les mémes personnes, tandis que vous voyez a votre bureau une masse de gens intéressants. — Intéressants! De vieilles toquées qui veulent savoir pourquoi je n’ai pas loué leurs précieuses maisons environ sept fois leur valeur, et des tas de vieux grincheux qui m’empoisonnent la vie de leurs réclamations s’ils ne recoivent leurs loyers jusqu’au dernier cent le deux du mois. Ah! oui, intéressants! A peu prés autant que la petite vérole! — George, je ne veux pas entendre crier aprés moi de cette facon-la. — C’est qu’aussi ¢a m’exaspére cette idée que se font les femmes : elles se figurent qu’un homme n/a rien a faire qu’a rester dans son fauteuil et 4 roucouler avec une foule de belles dames en leur faisant de l’ceil. — Je me doute bien que vous trouvez moyen de les aguicher quand elles viennent vous voir. — Qu’est-ce que vous voulez dire? Que je cours aprés les jupons ? — J’espére bien que non, a votre age! — Qh! écoutez-moi bien. Vous ne me croirez peut-étre pas... Naturellement vous ne voyez que le bon gros Georgie Babbitt. Parbleu, un homme bien commode dans une maison : il garnit la chaudiére quand le chauffeur ne vient pas et il paye les notes, mais quel affreux bonnet de nuit! Eh bien... vous me croirez si vous voulez, il y a des femmes qui ne trouvent pas que George Babbitt soit un si facheux compagnon! I] ne leur parait pas si vilain, en tout cas pas au point de leur répugner, ila un assez bon répertoire d’histoires, et certaines danseuses méme estiment qu’il a une facon de les tenir joliment... 417

— Oui, dit-elle lentement, je ne doute pas que, quand je suis absente, vous ne sachiez trouver des gens qui vous apprécient a votre valeur... — Je veux simplement dire... — II protestait, allait nier, mais sa colére l'entraina 4 une demi-franchise. — Pour sir que jen trouve, et des quantités, et de rudement charmants, qui ne me considérent pas comme un gosse qui a un mauvais estomac! — C'est exactement ce que je disais! Vous avez le droit de courir partout, avec qui vous voulez, et moi, je suis supposée rester ici 4 vous attendre. Vous avez |'occasion de vous instruire, de vous cultiver de toutes les fagons, et moi je reste a la maison... — Mais, Seigneur tout-puissant, rien ne vous empéche de lire, n'est-ce pas, de suivre des conférences et autres blagues du méme genre? — George, je vous l'ai déja dit, je ne veux pas que vous me parliez sur ce ton-la! Je ne sais pas ce qui vous prend. Vous ne me traitiez jamais avec cette violence. — Je n'ai pas voulu vous secouer, mais bon Dieu, ca me fait mal d'étre attrapé parce que vous n'étes pas a la page. — Je vais m'y mettre. Voulez-vous m'y aider? — Certainement! Tout ce que je pourrai faire pour vous aider a vous mettre au courant... entiérement 4a votre service. Signé: G. F. Babbitt. — Alors, trés bien, je désire que vous veniez avec moi, dimanche prochain, dans l'aprés-midi, 4 la réunion de « La Pensée Nouvelle » de madame Mudge. — De madame... quoi? — Madame Opal Emerson Mudge, conférenciére de la « Ligue Américaine de la Pensée Nouvelle ». Elle parlera sur La culture de Esprit du soleil devant la « Ligue de la Haute Illumination » a 'hdétel Thornleigh. — Ah bigre! La Pensée Nouvelle!... la pensée en hachis avec un ceuf poché... La culture de... On dirait une devinette! Fameux sujet de sermon a aller écouter pour une bonne presbytérienne, quand on a le docteur Drew! — Le Révérend Drew est trés savant, trés bon orateur, et tout ce que vous voudrez, mais il n'a pas ce que madame Mudge appelle le « ferment intérieur »; il n'a aucune inspiration pour 418

« PEre Nouvelle ». Les femmes maintenant ont besoin d'inspiration. Aussi je veux que vous veniez avec moi, comme vous l'avez promis. | La section de Zénith de la « Ligue de la Haute Illumination » se réunissait dans la petite salle de danse de l'hétel Thornleigh, piece trés élégante avec ses murs vert d'eau, ornés de guirlandes roses en patisserie, son parquet 4 losanges en beau bois et ses chaises dorées ultra légéres. La étaient rassemblés soixante-cing femmes et dix hommes. La plupart de ces derniers, lourdement affalés sur leur siége, s'y tortillaient, tandis que les femmes restaient droites et attentives, mais deux d'entre eux, corpulents, le cou rouge, affichaient une dévotion aussi respectueuse que leurs épouses. C'étaient des entrepreneurs nouveaux riches qui, s'étant offert des maisons, des autos, des tableaux et de belles maniéres, venaient la acheter une philosophie raffinée et toute faite, au rayon de confection. Ils avaient tiré a pile ou face: acquerraientils la Pensée Nouvelle, la Science Chrétienne ou un bon modeéle courant de doctrine épiscopale, suivant la haute Eglise? Au physique, madame Opal Emerson Mudge était assez loin d'avoir l'allure d'une prophétesse. Batie comme un poney, toute ronde, elle avait une figure de pékinois hautain, avec un bout de nez, et des bras si courts que, malgré les efforts les plus violents, elle ne réussissait pas, tandis qu'elle attendait, assise sur lestrade, a croiser les mains devant sa poitrine. Avec sa robe de taffetas et velours verts, son triple rang de fausses perles et un grand face-a-main dansant au bout d'un ruban noir, elle était de l'élégance la plus recherchée. Madame Mudge fut présentée par la présidente de la Ligue de la Haute Illumination, jeune femme vieillotte, 4 la voix troublante, qui portait des guétres blanches et la moustache. « Madame Mudge, dit-elle, allait exposer clairement aux intelligences les plus simples le moyen de cultiver PEsprit du Soleil, et ceux qui avaient l'intention de le mettre en pratique feraient bien de recueillir précieusement les paroles de madame Mudge, parce que Zénith méme — et tout le monde savait que Zénith était 4 avant-garde du progrés spirituel de la Pensée Nouvelle — n'avait pas souvent l'occasion de se grouper aux pieds d'une Optimiste inspirée et d'une Voyante métaphysicienne 419

comme madame Opal Emerson Mudge, qui avait vécu la Vie de l'Utilité la plus vaste dans la Concentration, et trouvé dans le Silence ces secrets du Contréle mental et cette Clef intérieure qui allaient accomplir une transformation immeédiate et assurer Paix, Puissance et Prospérité aux nations malheureuses. Ainsi donc, ses amies voudraient-elles, pour cette précieuse heure enrichie de pierreries, oublier les Illusions du Semble-Réel et, dans laccomplissement de la Vérité profonde, passer avec madame Opal Emerson Mudge dans le Royaume Magnifique? » Si madame Mudge était un peu trop potelée pour une prophétesse, yogi, voyante ou initiée, du moins sa voix avait-elle exactement le ton professionnel. Elle était nuancée et optimiste, d'un calme imposant, et coulait sans arrét, sans une virgule, au point que Babbitt en fut hypnotisé. Son mot favori était « toujours » — qu'elle prononcait « toujou » et son principal geste une bénédiction pontificale, mais bien femme du monde, avec deux doigts raides. Elle expliqua la question de la Saturation Spirituelle : «Il y a ceux... » Elle donna 4 ce mot « ceux » une douceur trainante, qui en faisait un appel délicat et lointain, en mineur. I] blamait pudiquement les maris agités, tout en leur apportant un message de guérison. « Il y a ceux qui ont vu le bord et l'apparence extérieure du Logos, il y a ceux qui ont eu une lueur et se sont emparés avec enthousiasme de quelque fragment ou portion du Logos, il y a ceux qui ainsi fouettés, mais non pénétrés et radioactivés par la Dynamis vont toujou de-ci de-la affirmant qu'ils possédent le Logos et le Métaphysicos et sont possédés par eux, mais je vous apporte cette parole, je développe ce concept que ceux qui ne sont pas arrivés au but n'ont méme pas commencé et que sainteté en son essence définitive est toujou toujou toujou santé... » Cela prouvait que l'Essence de l'Esprit Solaire était la Vérité, mais que son Aura et son Emanation étaient |'Allégresse : « Abordez toujou le jour avec le rire de l'aube, avec |'enthousiasme de linitié qui se rend compte que tous travaillent ensemble a faire tourner la roue et qui répond par une heureuse Affirmation aux critiques des Ames aigries des destructeurs... » 420

Cela continua ainsi pendant une heure sept minutes environ. A la fin, madame Mudge parla avec plus de vigueur et de ponctuation : « Permettez-moi maintenant de vous expliquer tous les avantages du « Cercle de lecture oriental, théosophique et panthéiste » dont je suis la représentante. Notre objet est de réunir toutes les manifestations de l'Ere Nouvelle en un Tout cohésif — Pensée Nouvelle, Science Chrétienne, Théosophie, Vedantisme, Brahmanisme, et autres étincelles de la Lumiére Nouvelle, qui est une. La cotisation n'est que de dix dollars par an, et pour cette somme modique les membres ne recoivent pas seulement le magazine mensuel Perles de guérison, mais ont le privilége d'envoyer directement a la Présidente, notre vénérée Mére Dobbs, toutes les questions possibles concernant les progrés spirituels, les problémes matrimoniaux, la santé et le bien-étre, les difficultés financiéres, Ct Ils l'écoutaient avec une attention pleine de respect. Is avaient un air bien élevé, empesé, toussaient avec réserve, croisaient leurs jambes tranquillement et se mouchaient dans des mouchoirs fins avec une délicatesse a la fois optimiste et raffinée. Quant a Babbitt, il ne bougeait pas: il souffrait. Lorsque enfin ils se retrouvérent, Dieu merci, dehors, quand ils filérent chez eux dans un vent qui sentait bon la neige et le soleil, il n'osa pas parler: ils avaient été trop sur le point de se disputer tous ces jours derniers. Madame Babbitt le provoqua: — La conférence de madame Mudge vous a-t-elle plu? — Ma foi, je... Qu'est-ce que vous en avez retenu? — Oh! cela fait penser. Cela vous sort de la banalité des réflexions ordinaires. — Pour ¢a oui, j'accorde 4 Opal qu'elle n'est pas ordinaire, mais, bon Dieu... Sincérement, est-ce que vous avez compris quelque chose a ce fatras? — Naturellement, je ne suis pas habituée a la métaphysique, et il y a eu bien des choses que je n'ai pas tout a fait saisies, mais jai senti que cela m'inspirait. Et elle parle avec tant de facilité! je suis sire que vous avez di en retirer quelque chose. _ | — Eh bien non! J'étais tout simplement abasourdi de voir A2I

comment toutes ces femmes avalaient ga. Pourquoi diable perdent-elles leur temps 4a écouter tous ces boniments, quand elles... — (Ca vaut certainement mieux pour elles que d'aller dans ces établissements ou l'on fume et ot I'on boit. — Je n'en sais trop rien. Personnellement, je n'y vois pas une grande différence. Dans les deux cas, elles cherchent a s'échapper a elles-mémes... comme presque tout le monde de nos jours, je crois. Et j'obtiendrais certainement un bien meilleur résultat avec une bonne danse, bien animée, ou méme une séance de natation, qu'en restant assis raide, comme si j'avais un col serré, sans oser cracher, 4 écouter Opal machonner ses mots. — Ah! ca, je n'en doute pas. Vous aimez bien les séances de natation, vous avez di assister a plus d'une pendant mon absence. — — Ecoutez! Vous avez fait ces temps-ci une foule d'insinuations et d'allusions, comme si j'avais une existence double ou quelque chose de ce genre, et j'en ai plein le dos, et ne veux plus entendre un mot la-dessus. — Oh! George Babbitt, vous rendez-vous compte de ce que vous dites? Jamais encore, depuis que nous sommes mariés, vous ne m'avez parlé sur ce ton-la. — Alors il est temps de commencer. — (a n'a fait que s'aggraver depuis peu, et voila que pour finir vous blasphémez, vous jurez, vous criez aprés moi d'une voix épouvantable et odieuse... J'en ai le frisson. — Quelle exagération! Je n'ai ni crié ni juré. — Je voudrais que vous puissiez vous entendre... vous ne vous doutez probablement pas de votre ton. Mais admettons... en tout cas vous ne me parliez jamais comme ¢a. Vous ne pourriez stirement pas le faire, s'il ne vous était pas arrivé quelque chose de grave. I] était buté. Il fut stupéfait de découvrir qu'il n'était pas particuli¢érement désolé de cette scéne. I] dut faire effort pour se montrer plus aimable: — Je n'avais, ma foi, pas l'intention d'étre violent. — Vous rendez-vous compte, George, que nous ne pouvons pas continuer a nous éloigner de plus en plus l'un de l'autre, et 422 or

vous a être tous les jours plus désagréable avec moi? Je ne sais vraiment pas ce qui va arriver. Il eut un instant de pitié pour cette perplexité, il songea a tout ce qu'il y aurait de choses profondes et tendres brisées, s'ils ne pouvaient « vraiment plus continuer comme ¢a». Mais cette pitié était impersonnelle et il se demandait: « Ne serait-ce pas peut-étre une bonne chose si...? Pas un divorce, bien entendu, avec toutes ses conséquences, mais un peu plus d'indépendance? » Et tandis qu'elle le regardait d'un air suppliant, il continua a conduire sa voiture dans un silence terrible.

CHAPITRE XXXI Orr il fut loin de sa femme, pendant qu'il tournait dans le garage, balayant la neige des marchepieds, examinant le joint d’un tuyau qui avait craqué, il eut des remords, inquiet et surpris d’avoir pu ainsi s’*emballer contre Myra, et songeant tendrement combien elle était plus sire que le frivole « Bouquet ». I] rentra pour murmurer « qu’il était désolé, qu’il n’avait pas voulu étre désagréable » et pour s’informer de ce qu’elle aimerait voir au cinéma. Mais dans lobscurité de la salle de théAtre il réfléchit « qu’il avait resserré tous les liens qui l’enchainaient a Myra ». Il ne fut pas faché de faire retomber sa colére sur Tanis Judique. « Au diable Tanis, en tout cas! Pourquoi l’avait-elle entrainé dans tous ces micmacs, et rendu si agité, si nerveux et si détraqué? Trop de complications! En voila assez! » I] voulait la paix. Il resta dix jours sans voir Tanis ni lui téléphoner, et aussitét elle exerga sur lui la pression dont il avait horreur. Au bout de cing jours passés loin d’elle, pendant lesquels il avait, a toutes les heures, été fier de sa résolution, et s’était représenté a quel point il devait lui manquer, mademoiselle Mac Goun vint annoncer : — Madame Judique est au téléphone; elle désire vous parler au sujet de réparations. 424

Tanis fut rapide et calme: — Monsieur Babbitt? Oh! George, c'est Tanis qui vous parle. Voila des semaines, des jours au moins, que je ne vous ai vu. Vous n'étes pas malade, j'espére? — Non, mais j'ai été trés surmené. Je... hem... je crois que la construction va reprendre trés énergiquement cette année. J'ai... hem... j'ai a travailler trés dur. — Bien sir, mon ami, et c'est ce que je souhaite pour vous. Je suis, vous le savez, trés ambitieuse en ce qui vous touche, bien plus que pour moi-méme. Seulement je ne veux pas que vous oubliiez votre pauvre Tanis. Me ferez-vous bientdt signe? — Bien sir, bien sir! Vous pensez! — N'y manquez pas. J'attendrai votre coup de téléphone. Il réfléchit : « Pauvre petite!... mais diable, elle ne devrait pas me téléphoner au bureau... Elle est merveilleuse... quelle sympathie... ambitieuse pour moi... Mais, bon Dieu, je ne veux pas étre forcé de lui téléphoner avant d'étre prét a le faire. Sacrées femmes, cette facon de demander! II] se passera un bon bout de temps avant que je la voie!... Pourtant je voudrais parbleu bien la retrouver ce soir... la chére mignonne... Oh! pas de ga, mon gargon: maintenant que tu as rompu, tache d'étre sage! » Elle ne retéléphona pas, lui non plus, mais au bout de cinq autres jours elle lui écrivit : « Vous ai-je offensé? Vous devez savoir, mon chéri, que je n'en at jamais eu intention. Fe suis st seule et aurais besoin de quelqu'un pour me remonter. Pourquoi n'étes-vous pas venu a la jolie soirée que nous a donnée Carrie hier? Elle vous avatt invité, je le sais. Ne pourriez-vous pas venir ict demain soir, jeudi? Fe serai seule, et j'espére vous voir. » Cette lettre lui fit faire de nombreuses réflexions : « Sacrebleu, elle ne peut donc pas me laisser tranquille? Les femmes ne comprendront donc jamais que les hommes ont horreur d'étre cramponnés? Et elles prennent toujours avantage sur vous en gémissant qu'elles sont bien seules... Allons, ce n'est pas gentil 4 toi, mon petit ami. C'est une femme charmante, nette, droite, et en effet elle est trés seule... Jolie écriture... papier eo)

de bon goat, simple, mais raffiné. Il faudra, je crois, que j'aille la voir... Enfin, grace 4 Dieu, je suis en tout cas débarrassé d'elle jusqu'a demain soir... ; « Elle est délicieuse, mais... quand le diable y serait, je ne veux pas avoir la main forcée! Je ne suis pas marié avec elle, et ne songe pardieu pas a létre! « Oh! flate, je ferai mieux d'aller la voir. » Le jeudi qui suivit la réception du mot de Tanis fut rempli d'incidents pathétiques. Au club, a la table des « Sans facon », Verg Gunch parla de la « Ligue des Bons Citoyens » et, a ce qu'il sembla 4 Babbitt, omit délibérément de lengager a s'y inscrire. Le vieux Mat Penniman, grande utilité dans le bureau de Babbitt, avait des ennuis et entra chez son patron pour se lamenter: son fils ainé n'était bon a rien, sa femme était malade, et il s'était disputé avec son beau-frére. Conrad Lyte lui aussi avait des soucis, et comme c'était un de ses meilleurs clients, Babbitt était bien forcé de les écouter. M. Lyte souffrait, parait-il, d'une névralgie particuliérement intéressante, et son garagiste exagérait ses prix. Quand Babbitt rentra chez lui, tout le monde avait des ennuis: sa femme songeait a mettre a la porte la nouvelle bonne qui était insupportable, et en méme temps se tourmentait a l'idée de la perdre, Tinka avait a se plaindre de son professeur. — Oh! pas d'histoires! s'écria Babbitt. Vous ne m'entendez jamais gémir sur mes embétements! et pourtant si vous aviez a diriger une agence immobiliére... Ainsi aujourd'hui j'ai découvert que mademoiselle Bannigan est en retard de deux jours dans ses comptes, je me suis pincé le doigt en fermant un tiroir et Lyte est venu, aussi assommant que jamais. I] était si exaspéré, qu'aprés le diner, quand il fut 'heure de filer adroitement chez Tanis, il se borna 4 grogner, en s'adressant a sa femme: — Jai a sortir. Je rentrerai vers onze heures sans doute. — Oh! vous sortez encore? — Encore? Qu'est-ce que ¢a veut dire « encore »? Je n'ai pour ainsi dire pas mis le pied dehors depuis une semaine. — Est-ce que... est-ce que vous allez aux Elans? — Non. J'ai quelqu'un a voir. I] eut beau, cette fois, entendre sa voix, et avoir conscience 426

qu’elle était cassante, elle eut beau, de ses yeux grands ouverts, lui lancer un regard de reproche, il passa dans le vestibule, enfila son grand manteau et ses gants fourrés et sortit prendre sa voiture. Ce lui fut un soulagement de trouver une Tanis enjouée, sans un mot de reproche, élégante dans une robe en broché d’or voilé de tulle brun. — Pauvre ami, avoir a sortir par ce froid terrible! Vous ne croyez pas qu’une petite fiole de whisky serait la bienvenue? — Ah! par Dieu, voila une femme qui s’y entend! Je crois que nous pourrions plus ou moins faire un sort 4 un flacon, pourvu qu'il ne fit pas trop grand... pas plus d’un pied de haut! Il Pembrassa avec une cordialité insouciante, il oublia ses exigences indiscrétes, s’enfonga dans un vaste fauteuil et eut l’impression d’étre délicieusement rentré au bercail. Il se montra soudain loquace, il lui dit a quel point il était un homme noble, incompris, et supérieur a Pierrot, 4 Fulton Bemis et 4 tous les autres de leur entourage, et elle, penchée en avant, le menton dans sa jolie main, l’approuvait avec empressement. Mais quand faisant un effort, il lui demanda: « Mais vous, mon amour, comment vont vos affaires? » elle prit au sérieux sa question imposée par le devoir, et il découvrit qu’elle aussi avait des ennuis. — Oh! tout va bien, pourtant... je suis furieuse contre Carrie. Elle a dit a Minnie que je lui avais confié que Minnie était affreusement avare, et Minnie m’a affirmé que Carrie le lui avait dit; naturellement j’ai soutenu que je n’avais rien prononcé de pareil, mais alors Carrie a découvert que Minnie me lavait raconté et elle était hors d’elle a Pidée que Minnie l’avait fait, et moi, naturellement, j’étais indignée que Carrie lui ait soutenu que je le lui avais dit, et ensuite nous nous sommes toutes retrouvées chez Fulton — sa femme est absente, Dieu merci! — Oh! & propos, son parquet est le plus étonnant que j’aie jamais vu pour la danse — nous étions toutes trés montées les unes contre les autres et alors... Oh! j’ai horreur de ce genre d’histoires, pas vous ? Je veux dire que c’est si ordinaire, mais... Ah! et puis ma mére veut venir passer un mois avec moi : bien entendu, je l’aime beaucoup, oui, j’en suis sire, mais, a parler franc, elle va bien me géner dans mes mouvements... elle ne peut pas se passer de faire des commentaires, elle veut toujours savoir ou je vais quand je sors

le soir, si je ne lui dis pas la vérité elle surveille tout, elle furette partout, finit par découvrir ou j'ai été et fait une figure!... la Patience sur un monument... c'est 4 crier. Et puis, il faut que je vous le dise... je ne parle jamais de moi, vous le savez, je déteste ¢a, vous aussi, n'est-ce pas? mais enfin... je me sens toute béte ce soir, et je dois vous ennuyer avec tout ¢a, mais... Qu'est-ce que vous feriez, vous, pour ma mére? Il lui donna un conseil d'homme, bien simple. I] fallait remettre 4 plus tard le séjour de sa mére, et, quant a Carrie, Yenvoyer promener. Elle le remercia de ces précieuses révélations et ils abordérent les potins habituels sur le « Bouquet ». — Quelle toquée sentimentale que cette Carrie, quel grand paresseux que ce Pierrot, et comme Fulton Bemis pouvait étre agréable! Naturellement, beaucoup de gens ne voyaient en lui qu'un vieux grincheux quand ils le rencontraient, parce qu'il ne leur sautait pas au cou dés la premiére fois, mais, quand on le connaissait, c'était un type épatant. Mais comme ils avaient déja mainte autre fois consciencieusement analysé tous ces personnages, la conversation languissait. Babbitt essaya de se montrer intellectuel et d'émettre des idées générales : il dit des choses pleines de bon sens sur le désarmement, sur la largeur d'esprit et le libéralisme, mais il lui sembla que les idées générales n'intéressaient Tanis que dans la mesure ou elle pouvait les appliquer a Pierrot, 4 Carrie ou 4 eux-mémes. Ils tombérent dans un silence qui le remplit de détresse. I] essaya de l'entrainer de nouveau a bavarder, mais le silence se dressait entre eux comme un fantéme gris. — Je... heu... fit-il péniblement, je suis frappé de voir 4 quel point le ch6mage diminue. — Peut-étre alors Pierrot trouvera-t-il une situation convenable. Silence. I] fit un essai désespéré : — Qvu'est-ce qui ne va pas, mon petit chou? Vous semblez bien peu en train ce soir. — Vraiment? Mais non... D'ailleurs, y attachez-vous vraiment une importance quelconque ? — Sij'y attache... mais bien stir, voyons. 428

— Sérieusement? Elle se jeta sur lui, s'assit sur le bras de son fauteuil. Il avait horreur d'être contraint 4 se montrer épris d'elle. Il lui caressa la main, lui sourit d'un air soumis et se renfonca dans son fauteuil. — George, je me demande si vous m'aimez vraiment. — Naturellement, je ¢'aime, petite sotte. — Tout de bon, mon trésor? Vous m'aimez un peu? — Certainement, voyons! Sinon, est-ce que je serais ici? — Oh mais, écoutez-moi, mon petit ami, je ne veux pas que vous me parliez sur ce ton de gronderie. — Je n'avais pas l'intention de gronder. Seulement... son accent eut quelque chose d'offensé et d'enfantin. — Dieu toutpuissant, je suis las d'entendre tout le monde me dire que je grogne quand je parle tout naturellement. Qu'est-ce qu'on veut? Que je chante, ou quoi? — Que voulez-vous dire par « tout le monde »? Combien de femmes avez-vous déja consolées ? — Oh! vous savez, je ne veux pas de ces insinuations. Elle se fit humble : — Je le sais, mon chéri, c'était pour vous taquiner. Je sais que vous n'aviez pas l'intention de gronder... ce n'était que de la fatigue. Pardonnez a votre méchante Tanis. Mais dites que vous m'aimez, dites-le! — Je t'aime... bien entendu je ¢'aime. — Qui, tu m'aimes! Puis cyniquement : — Oh! chéri, je ne veux pas étre désagréable, mais... je suis si seule, je me sens si inutile... Personne n'a besoin de moi, je ne peux rien faire pour personne. Et vous savez, mon trésor, je suis trés active, je pourrais l'étre si j'avais quelque chose a faire. D'ailleurs je suis jeune, n'est-ce pas? Je ne suis pas un vieux machin, je ne suis pas vieille et imbécile, pas vrai? I] dut la rassurer. Elle lui caressa les cheveux, et il dut paraitre heureux de cet attouchement, le plus exigeant dans sa douceur trompeuse. II était impatient, il avait envie de fuir dans un monde viril, dur, sir, exempt d'émotion. A travers ses doigts délicats et caressants elle percut peut-étre quelque chose de sa a2

répugnance. Elle le quitta — et il en éprouva sur le moment un léger soulagement — tira un tabouret aux pieds de son ami et s'y assit, en levant sur lui un regard scrutateur. Mais de méme que, chez beaucoup d'hommes, la servilité d'un chien, le recul d'un enfant effrayé éveillent non de la pitié, mais une cruauté brusque et étonnée, ainsi 'humilité de Tanis ne fit que 'ennuyer. Et il la vit alors en pleine maturité, commengant a vieillir: il pouvait bien détester ces pensées, elles l'envahissaient quand méme. « Elle est vieille! » se dit-il avec un tressaillement. Vieille! Il remarqua comment la chair grasse se plissait sous le menton, sous les yeux, au-dessus des poignets. Une partie de sa gorge avait de légéres rugosités, comme les menus débris d'une gomme a effacer. Vieille! Elle était plus jeune que lui, sans doute, pourtant il était écoeurant de la voir lever sur lui de grands yeux langoureux... comme si — il en eut un frisson — c'était une tante qui lui manifestat son désir. I] se dit en dedans: — J'en ai assez de toutes ces aneries et imbécillités. Je vais couper la ficelle. C'est une rudement gentille femme et je ne veux pas lui faire de peine, mais ca lui fera bien moins de mal si je tranche le lien tout net, comme dans une opération chirurgicale bien exécutée. I] était déja debout et parlait d'un ton pressant. Toutes les régles de l'amour-propre lui enjoignaient de prouver 4 Tanis — et a lui-méme — que c'était sa faute a elle. — Il est possible que je ne sois pas tout a fait dans mon assiette ce soir, mais sérieusement, mon chou, quand je suis resté quelque temps sans venir parce que j'avais du travail a rattraper et que je voulais voir ow j'en étais, vous auriez dd étre plus habile et attendre que je revienne de moi-méme. Vous ne comprenez donc pas que quand vous m'avez fait venir, ma chérie, moi qui suis en somme une assez mauvaise téte, je devais avoir tendance a résister ? Ecoutez, chérie, maintenant je m'en vais. — Oh! encore un moment, mon trésor! Ne partez pas! — Si, sur-le-champ. Et puis un jour nous réglerons l'avenir. — Qu'est-ce que vous voulez dire, chéri, par « lavenir »? Ai-je fait quelque chose que je n'aurais pas dai? Oh! je suis affreusement désolée. 430

Il mit résolument les mains derriére son dos. — Rien du tout, Dieu vous en préserve, rien du tout. Vous étes aussi bonne qu'on peut l'étre. Seulement voila... Seigneur, vous rendez-vous compte que j'ai a faire en ce bas monde? J'ai une profession a exercer, et, vous ne le croirez peut-étre pas, mais jai aussi une femme et des enfants que j'adore. — Et alors, pendant qu'il commettait son meurtre seulement, il put se sentir noblement vertueux. — Je veux que nous soyons amis, mais je ne peux pas continuer comme ¢a, avec l'impression que je suis obligé de venir ici si souvent... — Oh! chéri, chéri, et moi qui ai pris bien soin de vous dire que vous étiez absolument libre. Je voulais seulement que vous passiez ici quand vous étiez fatigué et que vous aviez envie de causer avec moi, ou quand nos réunions pouvaient vous amuser... Comme elle était raisonnable, comme elle voyait juste! Il lui fallut une heure pour réussir a s'en aller sans rien fixer, et néanmoins tout étant atrocement réglé. Dehors, sous un vent glacé du nord, dans une liberté stérile, il soupira : « Dieu merci, c'est fini! Pauvre Tanis, pauvre chérie, si convenable! Mais c'est fini... absolument! Me voila libre. »

CHAPITRE XXXII S. femme était encore debout quand il rentra. — Eh bien, vous étes-vous bien amusé ? dit-elle en reniflant. — Non. Q'a été assommant. Ai-je encore a rendre compte d'autre chose? — George, comment pouvez-vous me parler sur ce ton? Oh! je ne sais pas ce qui vous est arrivé. — Mais, bon Dieu, il ne m'est rien arrivé du tout. Pourquoi cherchez-vous tout le temps a faire des histoires ? I] s'avertissait lui-méme : « Attention, ne sois pas si désagréable! Il est naturel qu'elle ait souffert d'étre laissée seule toute la soirée. » Mais il oublia cette sagesse quand elle poursuivit : — Pourquoi allez-vous voir toutes sortes de gens bizarres? Vous allez encore probablement me raconter que vous avez été a une réunion de comité quelconque! — Non: j'ai été voir une femme. Nous sommes restés assis devant le feu a échanger des douceurs et nous avons passé 1a une heure délicieuse, si vous tenez a le savoir. — Eh bien!... A la facon dont vous le dites, c'est ma faute, jimagine, si vous y avez été. C'est moi qui vous y ai envoyé, probablement. 432

— Parfaitement. — Ah! par exemple... — Vous détestez les gens «bizarres», comme vous les appelez. Si cela ne dépendait que de vous, je ne serais qu'un vieux pantouflard, tout comme Howard Littlefield. Vous ne voulez jamais recevoir ici des gens qui aient un peu de montant, vous ne voulez voir qu'un tas d'empaillés qui restent assis en rond a parler de la pluie et du beau temps. Vous faites de votre mieux pour me vieillir. Mais vous me permettrez de vous dire que je ne vais pas me laisser... Accablée, elle courba la téte sous cette tirade sans précédent, et pour toute réponse gémit : — Oh! mon chéri, je ne crois pas que ce soit vrai. Je n'ai aucune envie de vous vieillir, soyez-en sir. Mais vous avez peutétre raison sur un point: j'ai sans doute de la peine a faire de nouvelles connaissances. Mais quand on pense a tous les bons moments que nous passons, a nos diners, au cinéma et a tant d'autres... Avec une fourberie bien masculine, il ne se convainquit pas seulement qu'elle avait outragé, mais par la violence de son ton et la brutalité de son attaque il l'en convainquit elle-méme, et bientdt c'est elle qui lui fit des excuses parce qu'il avait passé la soirée avec Tanis. I] monta se coucher trés satisfait, redevenu non seulement le maitre, mais le martyr du ménage. Pendant un moment désagréable, une fois étendu dans son lit, il se demanda si, en somme, il avait été juste. « Je devrais avoir honte de la secouer si fort. Son point de vue n'est peut-étre pas si faux... il est bien possible qu'elle n'ait pas joui elle non plus d'un bonheur parfait. Mais tant pis, ga lui fera du bien d'étre un peu réveillée. Et moi je vais rester libre, je vais m/'affranchir et d'elle, et de Tanis et des camarades du club, et de tout le monde. Je vais vivre ma vie! » Dans ces dispositions il fut particuliérement hargneux le lendemain au déjeuner du club des Boosters. Ils eurent a écouter une conférence faite par un membre du congrés qui venait de rentrer aprés une étude é€puisante, pendant trois mois, des finances, de l'ethnologie, des gouvernements, des divisions linguistiques, des ressources minérales et de Vlagriculture en 433

Allemagne, en France, en Grande-Bretagne, en Italie, en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie et en Bulgarie. I] leur exposa 4 fond toutes ces questions, en y ajoutant trois histoires plaisantes sur l'incompréhension de l'Europe en ce qui concerne l'Ameérique, et quelques mots énergiques sur la nécessité de fermer la porte aux étrangers ignorants. — Hein, dit Sidney Finkelstein, voila un exposé plein de renseignements, un morceau vraiment solide! Mais Babbitt, toujours mécontent, grommela : — Quel bluffeur! Tout ¢a c'est soufflé. Et qu'est-ce qu'il a contre les immigrants? Ils ne sont, par Dieu, pas tous ignorants, et j'ai comme une idée que nous descendons tous d'immigrants. — Oh! vous m'assommez! dit Finkelstein. Babbitt s'apercevait qu'a travers la table le docteur A. L. Dilling écoutait attentivement. Le docteur Dilling était un des personnages les plus considérables des Boosters. Ce n'était pas de la médecine qu'il faisait, mais de la chirurgie, profession qui parle plus a 'imagination et qui fait plus de bruit. C'était un homme trés grand, trés fort, avec une forét de cheveux noirs et une grosse moustache noire. Les journaux relataient souvent ses opérations : professeur de chirurgie a l' Université, il était invité a diner dans les toutes premiéres maisons de Royal Ridge, et passait pour « valoir» plusieurs centaines de milliers de dollars. Il était déconcertant pour Babbitt de voir un tel personnage le dévorer des yeux. I] se hata de louer l'esprit du conférencier! il parlait 4 Sidney Finkelstein, mais c'était a l'adresse du docteur Dilling. Cet aprés-midi-la, trois personnes pénétrérent dans le bureau de Babbitt, avec Pallure d'un « comité de surveillance » en temps de guerre. C'étaient des hommes de haute taille, résolus, aux fortes machoires, et tous trois seigneurs d'importance au pays de Zénith: le chirurgien docteur Dilling, entrepreneur Charles Mac Kelvey, et, chose plus troublante que tout, le colonel 4 barbe blanche Rutherford Snow, propriétaire de l' Advocate Times. Devant ce trio écrasant, Babbitt se sentit petit et insignifiant. — Charmé... enchanté, balbutia-t-il; asseyez-vous. Qu'y a-t-il pour votre service? Ils ne s'assirent pas et ne firent aucune remarque sur le temps. 434

— Babbitt, dit le colonel Snow, nous venons de la part de la « Ligue des Bons Citoyens ». Nous désirons que vous vous y fassiez inscrire. Vergil Gunch affirme que vous n'y tenez pas, mais nous pouvons, je crois, vous présenter la question sous un jour nouveau. La Ligue va s'associer avec la Chambre de commerce dans une campagne en faveur de la « Boutique ouverte »!; le moment est donc venu de nous donner votre nom. Dans son embarras Babbitt ne pouvait se rappeler ses raisons pour ne pas vouloir s'enréler dans la Ligue, si toutefois il les avait nettement connues, mais il était absolument sar qu'il ne le voulait pas, et a idée qu'on voulait lui forcer la main, il éprouva un mouvement de colére. — Je regrette, colonel, mais il faut que je réfléchisse un peu, murmura-t-il. — Ce qui signifie, grogna Mac Kelvey, que vous ne serez pas des ndtres? Babbitt, pour répondre, mit dans son accent quelque chose de sombre, d'inaccoutumé, de féroce : — Ecoutez, Charley, que le diable m'emporte si je me laisse intimider par n'importe qui, fit-ce par vous autres ploutocrates, et enrdéler de force dans n'importe quoi! — Nous ne cherchons a intimider personne... commenca le docteur Dilling; mais le colonel Snow lui coupa la parole en disant : — Certainement si! Nous ne reculons pas devant un peu d'intimidation, si c'est nécessaire. Babbitt, on a beaucoup parlé de vous a la L. B. C. Vous passez pour un homme raisonnable, propre, solvable, et vous l'avez toujours été. Mais ces derniers temps, Dieu sait pour quel motif, j'entends dire de tous les cétés que vous fréquentez une bande de débauchés, et, ce qui est pire encore, que vous avez défendu, soutenu quelques-uns des éléments les plus dangereux de la ville, par exemple ce Doane. — Colonel, c'est mon affaire, il me semble. — Possible, mais nous désirons nous entendre avec vous. Vous avez, votre beau-pére et vous, fait cause commune avec 1. Boutique ou atelier o& on emploie tout ouvrier qualifié, affilié ou non a un syndicat. 435

certains de nos concitoyens les plus 4 leur aise et les plus amis du progrés, comme mes amis de la Société des Transports en commun, et mes journaux vous ont largement aidés. Eh bien, vous ne pouvez pas compter que les citoyens honorables vont continuer a vous favoriser, si vous vous mettez précisément du cété des gens qui minent notre position par en dessous. » Babbitt eut peur, mais il sentit d'instinct que s'il cédait sur ce point, il céderait sur tout. Il protesta : — Vous exagérez, colonel. Je suis libéral et partisan de la largeur d'esprit, mais, bien entendu, je suis contre la canaille, les songe-creux et les syndicats, etc. autant que vous-méme. Mais la vérité est que j'appartiens déja a tant de sociétés que je ne peux m'en occuper sérieusement, et je désire réfléchir avant de me décider 4 m'enréler dans la L. B. C. — Oh! non, je n'exagére pas, daigna riposter le colonel. Comment! Le docteur ici présent vous a entendu, pas plus tard qu'aujourd'hui, injurier et attaquer un de nos républicains les plus distingués. Et vous vous trompez complétement quand vous parlez de « réfléchir avant de vous décider ». Nous ne vous demandons pas de vous inscrire a la L. B. C., nous vous autorisons a le faire. Je ne sais pas, mon ami, si, dans le cas ot vous hésiteriez, il ne sera pas ensuite trop tard. Dépéchez-vous de réfléchir... vous ferez bien de réfléchir vite! Et les trois Vigilants, formidables comme des justiciers, fixaient les yeux sur lui dans un silence glacial. Babbitt attendit. Il ne pensait a rien, il attendait simplement, tandis que dans sa téte sonore bourdonnaient ces mots : « Je ne veux pas m'inscrire..., je ne veux pas m/'inscrire, je ne veux pas... » — Trés bien, dit le colonel Snow, je le regrette pour vous! Et les trois hommes lui tournérent leur large dos. Comme Babbitt, ce soir-la, sortait pour prendre sa voiture, il vit s''avancer Vergil Gunch. II le salua de la main, mais Gunch ne répondit pas a ce geste et traversa la rue. I] était certain que Gunch lavait vu. Il rentra chez lui trés mal a l'aise. Sa femme lattaqua immédiatement. — Georgie, mon chéri, Muriel Frink est venue me voir cet aprés-midi! Chum dit, parait-il, que le bureau de la Ligue des Bons Citoyens a fait une démarche spéciale pour vous inviter a 436

y entrer et que vous avez refusé. Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux accepter ? Vous savez que tous les gens les plus distingués en font partie, et la Ligue a pour but... — Je sais trés bien a quoi elle tend: 4 la suppression de toute liberté dans la parole, la pensée ou tout le reste. Mais je n'ai pas l'intention de me laisser faire violence et enrdler de force dans n'importe quoi. La question n'est pas de savoir si la ligue est bonne ou mauvaise et ce qu'elle vaut au juste, la question est que je refuse de me laisser imposer ce que je dois faire... — Mais, chéri, si vous ne vous en mettez pas, on vous blamera peut-étre. — Qu'on me blame! — Mais je veux dire les gens bien. — Flite! je... En somme cette ligue n'est qu'une question d'emballement. C'est comme toutes ces autres organisations qui débutent avec tant d'ardeur et font croire qu'elles vont tout bouleverser... et puis bientdt elles tombent et personne ne s'en souvient méme plus. — Mais si c'est la toquade du moment, ne pensez-vous pas que?... — Non, pas du tout. Oh! Myra, de grace, ne me bassinez plus avec ca. J'en ai par-dessus la téte d'entendre parler de cette maudite L. B. C. Je regrette presque de ne pas m'y étre inscrit quand Verg est venu m'en parler la premiére fois. Et peut-étre Vaurais-je fait aujourd'hui, si le bureau n'avait pas essayé de me forcer la main, mais, par Dieu, tant que je serai un citoyen américain libre et indép... — Voyons, George, vous parlez exactement comme notre chauffeur du calorifére, Allemand. — Ah! vraiment? Alors je ne parlerai plus du tout. Il eut un violent désir, ce soir-la, de voir Tanis Judique, d'étre réconforté par sa sympathie. Quand toute la famille fut montée, il se risqua a téléphoner au numéro de son immeuble, mais il en était tout agité et, quand le concierge répondit, il balbutia : — (Ca ne fait rien... je rappellerai plus tard », et il raccrocha le récepteur. Si Babbitt avait pu avoir un doute sur le fait que

Gunch l'avait évité, il ne put guére en conserver sur l'attitude de William Washington Eathorne le lendemain matin. En descendant a son bureau il rattrapa l'auto ou le grand banquier était assis, anémique et solennel, derriére son chauffeur. Babbitt fit un signe de la main en criant: « Bonjour! » et Eathorne le regarda bien en face, hésita et se contenta d'un mouvement de téte plus méprisant qu'un refus direct. dix heures arriva le beau-pére et associé de Babbitt : — George, qu'est-ce que j'apprends au sujet d'une scéne que vous avez faite au colonel Snow en refusant de vous inscrire 4 la L. B. C.? Ow diable voulez-vous en venir? A couler notre affaire? Vous n'imaginez pas que tous ces gros bonnets vont supporter vos rebuffades et admettre toutes ces balivernes de libéralisme que vous répandez depuis peu, hein? — Oh! diable, vous venez de lire un roman d'aventures. Il n'y a rien de tel que ces intrigues pour détourner les gens des idées libérales. Nous sommes dans un pays libre, chacun a le droit de faire ce qui lui plait. — Il n'y a pas le moindre complot: qui parle de ca? Seulement, si les gens se mettent en téte que vous n'étes qu'un esprit léger, qui tourne a tous les vents, vous ne pensez pas qu'ils voudront faire des affaires avec vous, n'est-ce pas? Que le bruit coure que vous étes un cerveau félé et cela fera plus pour ruiner notre affaire que tous les complots et machinations que ces toqués de romanciers pourraient inventer en un mois qui n'aurait que des dimanches. Cet aprés-midi-la, quand le vieux Conrad Lyte, a qui on pouvait se fier, le joyeux avare Conrad Lyte, apparut, et que Babbitt lui suggéra d'acheter un morceau de terrain dans le nouveau quartier d'habitation de Dorchester, Lyte dit vivement, trop vivement : — Non, non, je ne veux pas me lancer pour le moment dans une nouvelle spéculation. Une semaine aprés, Babbitt apprit par Henry Thompson que les administrateurs de la Société des Transports en commun préparaient un autre coup sur des terrains et que c'étaient Sanders, Torrey et Wing, et non plus la maison Babbitt-Thompson, qui devaient |'exécuter pour eux. 438

— Je me figure, dit Thompson en tremblant, que Jake Offutt vous regarde de travers 4 cause de ce qu'on dit de vous. Et comme c'est un vieux dur 4 cuire, inébranlable, il a probablement conseillé aux gens des Transports de s'adresser 4 un autre courtier. I] faut faire quelque chose, George! Et d'un élan, Babbitt acquiesga. C'était absurde la facon dont on se méprenait sur son compte, mais enfin... I] décida de s'enréler dans la Ligue des Bons Citoyens la prochaine fois qu'on |'y inviterait, et, avec une résignation furieuse il attendit. On ne le lui demanda pas, on lignorait. I] n'eut pas le courage de se présenter a la Ligue et de solliciter son admission, et il se vanta, comme déconvenue, « d'avoir envoyé promener toute la ville. Persomnne ne pouvait lui dicter sa fagon de penser ou de se conduire ». I] fut plus secoué que par n'importe quoi quand le modéle des sténographes, mademoiselle Mac Goun, le quitta brusquement en donnant, il est vrai, des raisons excellentes: elle avait besoin de repos, sa sceur était malade, elle ne pourrait peut-étre pas travailler de six mois. I] n'était pas a l'aise avec sa remplagante, mademoiselle Havstad — dont personne au bureau ne sut jamais le prénom. II paraissait invraisemblable qu'elle eft un prénom, un amoureux, une houppe a poudre ou un appareil digestif. Elle était si immateérielle, cette mince, pale et active Suédoise, qu'il était choquant de se la représenter allant dans une maison ordinaire pour y manger du hachis. C'était une machine parfaitement huilée et émaillée, et on aurait di, tous les soirs, épousseter et l'enfermer dans son pupitre a cété de ses crayons a la pointe trop fine et trop fragile. Elle prenait ses dictées trés vite, elle tapait a la perfection, mais quand il essayait de travailler avec elle, ses nerfs se hérissaient. I] se sentait orageux et, a ses plaisanteries quotidiennes et préférées, elle le regardait d'un air doucement interrogateur. Il aspirait au retour de mademoiselle Mac Goun et songeait a lui écrire. Puis il apprit que mademoiselle Mac Goun, huit jours aprés Yavoir quitté, était entrée chez ses dangereux concurrents, Sanders, Torrey et Wing. I] ne fut pas seulement ennuyé, il fut effrayé. « Alors, pourquoi m'a-t-elle quitté? se demandait-il anxieusement. Pressentaitelle que mon affaire va se briser sur un rocher? Et c'est Sanders qui 439

traite pour la Société des Transports... Diable... le vaisseau qui sombre! » Une vague terreur le hantait sans cesse maintenant. I] guettait Fritz Weilinger, le jeune vendeur, se demandant si lui aussi allait le lacher. Tous les jours il croyait remarquer des manques d'égards. Il nota qu'on ne le pria pas de prendre la parole au diner annuel de la Chambre de commerce. Quand Orville Jones donna une grande réunion pour jouer au poker et qu'il ne fut pas invité, il ne douta plus qu'on le tenait a l'écart. Il redoutait d'aller déjeuner au Club Athleétique, et n'osait pas ne pas y aller. Il croyait qu'on l'espionnait, que, quand il avait quitté la table, on chuchotait sur son compte. Partout il entendait des murmures : dans les bureaux de ses clients, 4 la banque, quand il y faisait un versement, dans sa propre agence, chez lui-méme. Interminablement il se demandait ce qu'zs disaient de lui. Toute la journée, en d'imaginaires conversations, il les surprenait a se confier : « Babbitt? Mais dites donc, c'est un véritable anarchiste! On ne peut que |'admirer pour son cran, pour la fagon dont il est devenu libéral et, par Dieu, dont il méne sa vie a sa guise; seulement, vous savez, c'est un homme dangereux, voila, et il faut le démasquer. » I] était tellement sur l'ceil que quand, au coin d'une rue, il tombait par hasard sur deux de ses connaissances en train de causer, — de chuchoter, — son cceur battait, et qu'il passait bien vite, comme un écolier embarrassé. Voyait-il ses voisins Howard Littlefield et Orville Jones ensemble, il les examinait, rentrait chez lui pour échapper a leur espionnage et était pitoyablement sar qu ils avaient chuchoté... comploté... murmuré. travers toutes ces terreurs circulait de la défiance. II] était buté. Quelquefois, il se persuadait qu'il avait été un vrai diable, aussi hardi que Seneca Doane; d'autres fois il projetait d'aller trouver Doane et de lui dire quel révolutionnaire i] était devenu, seulement il en restait toujours 4 l'intention. Mais tout aussi souvent, quand il entendait les chuchotements qui l'enveloppaient, il gémissait : « Seigneur, qu'ai-je donc fait? Je me suis amusé avec le « Bouquet » et j'ai rabattu le caquet 4 Clarence Drum qui faisait trop le fier-a-bras. On ne m'a jamais entendu critiquer les gens ni essayer de les convertir 4 mes idées. » 440

_ Il ne put pas soutenir cette tension d'esprit. I] reconnut bient6t qu'il serait heureux de revenir aux idées regues, pourvu qu'il y eit un moyen convenable, honorable de le faire. Mais il s'entétait 4 ne pas vouloir y étre contraint : il se refusait, il le jurait, a « lécher la boue ». Ce n'est que dans des escarmouches animées avec sa femme que ces frayeurs tumultueuses montaient 4 la surface. Elle se plaignait de le trouver nerveux, de ne pas comprendre pourquoi il ne voulait pas entrer chez les Littlefield pour y passer la soirée. Il essayait, mais sans y réussir, de lui expliquer les incidents nébuleux de sa révolte et de son chatiment. Et maintenant qu'il n'avait plus ni Paul ni Tanis, il ne savait 4 qui parler. « Grand Dieu, Tinka est le seul ami véritable que j'aie en ce moment », soupirait-il, et il se cramponnait a elle, il jouait avec elle des soirées entiéres. I] songea a aller voir Paul dans sa prison, mais, bien qu'il efit un mot insignifiant de lui toutes les semaines, il pensait a Paul comme a un mort. C'est Tanis qui lui manquait. « Je me suis cru trés chic, trés indépendant en plaquant Tanis, et j'ai besoin d'elle, rageait-il. Seigneur, comme j'ai besoin d'elle! Myra est absolument incapable de comprendre. Tout ce qu'elle voit dans la vie, c'est de faire tout exactement comme les autres. Tanis, elle, me dirait que j'ai bien raison. » Alors il céda, et un soir, trés tard, il courut chez elle. I n'avait pas osé l'espérer, mais elle y était, et seule. Mais ce n'était plus Tanis. C'était une femme polie, qui levait les sourcils, qui paraissait glaciale et ressemblait 4 Tanis. Elle lui dit : « Oui, George, qu'y a-t-il? » sur un ton calme, indifférent, et il se sauva, comme si on l'avait fouetté. Son premier réconfort lui vint de Ted et d'Eunice Littlefield. Ils arrivérent un soir tous les deux — Ted était revenu de lUniversité — et il dit en riant: — Qu'est-ce que m'apprend Euny, papa? Elle prétend que son pére déclare que vous avez commis un crime en défendant ce vieux Seneca Doane. Hardi! Donnez-leur des attaques, remuezles! Notre patelin est endormi! Eunice se blottit sur les genoux de Babbitt, l'embrassa, frotta ses cheveux ondulés contre son menton, et lanca de sa voix chantante: 441

— Je vous trouve bien plus gentil que Howard. — Et sur un ton de confidence: — Pourquoi Howard est-il si grincheux? Il a bon cceur, et je reconnais qu'il est trés brillant, mais il n'apprendra jamais 4 mettre l'accélérateur, malgré toutes les legons que je lui ai données. Est-ce que vous ne croyez pas que nous devrions lui faire quelque chose, chéri? — Voyons, Eunice, ce n'est pas une fagon de parler de ton papa», gronda Babbitt, dans le meilleur style des Hauteurs Fleuries, mais il se sentait heureux pour la premiére fois depuis des semaines. I] se considéra comme le vétéran du libéralisme, soutenu par le loyalisme de la jeune génération. Ils sortirent pour dévaliser la glaciére. Babbitt gloussa : « Si ta mére nous attrapait, qu'est-ce que nous prendrions! » et Eunice se fit maternelle, leur prépara une quantité d'ceufs, mit un baiser 4 Babbitt sur l'oreille, et avec la voix d'une abbesse en train de méditer, s'exclama: « C'est plus fort que tout qu'une féministe comme moi persiste a soigner ces hommes! » Ainsi stimulé, Babbitt fut plein de hardiesse quand il rencontra Sheldon Smeeth, directeur de 'éducation a PY. M. C. A. et chef du chceur a l'église de Chatham Road. Dans une de ses mains humides, Smeeth emprisonna la grosse patte de Babbitt tout en lui lancant: — Cher frére Babbitt, nous ne vous avons pas vu bien souvent a l'église ces derniers temps. Je sais que vous étes trés pris par une foule de choses, mais il ne faut pourtant pas oublier vos amis de votre vieille église. Babbitt se dégagea de cette étreinte affectueuse — Sheldy aimait a tenir longuement les mains — et gronda: — Vous pouvez vous passer de moi, j'imagine, pour donner vos représentations. Désolé, Smeeth, j'ai autre chose a faire. Bonjour. Mais ensuite il se lamenta: « Pour que cette larve ait eu le culot d'essayer de me ramener 4 sa vieille église, il faut que l'équipe sacrée, elle aussi, ait fait un tas de potins sur moi. » Il les entendait toujours chuchoter, chuchoter, le docteur Jean Dennison Drew, Cholmondeley Frink, et méme William Washington Eathorne. I] suintait lindépendance et parcourait les rues tout seul, redoutant les regards cyniques et l'incessant bruissement des chuchotements.

CHAPITRE XXXIII LL. essaya d’expliquer a sa femme, comme ils se préparaient a se mettre au lit, tout ce qu’il y avait 4 dire contre Sheldon Smeeth, mais pour toute réponse elle s’écria : — Ila une si belle voix, si immatérielle! Je trouve que vous ne devriez pas parler de lui en de pareils termes, uniquement parce que vous n’appréciez pas la musique. Alors il vit en elle une étrangére. I] considéra froidement cette femme replete, faiseuse d’embarras, avec ses gros bras nus, et se demanda comment elle avait jamais pu venir chez lui. Dans son lit froid, en se retournant péniblement d’un cété sur lautre, il réfléchissait 4 Tanis. Quel imbécile il avait été de la perdre! I] lui fallait quelqu’un avec qui pouvoir vraiment causer. I] allait... oh! il allait éclater s’il continuait a cuire tout seul dans son jus. Quant a Myra, inutile de compter qu’elle comprendrait. Enfin, flite! pas la peine d’éluder la conséquence. C’était rudement honteux pour un ménage de se disloquer aprés tant d’années..., oui, une sacrée honte, mais rien ne pouvait les rapprocher maintenant, tant qu’il se refuserait a laisser Zénith lui imposer ses ordres, et, par Dieu, il n’allait pas permettre a qui que ce soit de le contraindre 4 quoi que ce soit, ou de ’amadouer et de Penjéler non plus. 445

Il se réveilla 4 trois heures au bruit d'un moteur qui passait, et se leva pour boire de l'eau. En traversant la chambre a coucher, il entendit sa femme gémir. Son ressentiment était étouffé par la nuit, et il était inquiet en s'informant : — Qu'est-ce qu'il y a, ma chére? — J'ai une telle douleur... 1a, dans le cété... oh! c'est... ga me déchire. — Une mauvaise digestion? Voulez-vous du bicarbonate? — Je ne crois pas que cela me soulagerait. Je me suis sentie toute dréle hier soir, et déja avant-hier, et puis... oh! ¢a s'est passé et je me suis endormie... C'est cette auto qui m'a réveillée. Sa voix peinait, comme un vaisseau dans une tempéte. I] fut inquiet. — Je ferais bien d'appeler le docteur. — Non, non! Cela va passer. Mais vous pourriez peut-étre aller me chercher un sac de glace. Il alla prendre le sac dans la salle de bains, puis descendit Vemplir a la cuisine. I] avait une impression de drame en faisant cette expédition nocturne, mais en taillant le pain de glace avec un poingon qui ressemblait a un poignard, il était calme, résolu, plein de sang-froid, et sa voix avait les inflexions de la vieille tendresse pour sa femme tandis qu'il lui installait le sac sur le ventre, en marmottant: — La, la, ca va aller mieux maintenant. I] se remit au lit, mais ne dormit pas. I] entendit Myra gémir encore. Immédiatement il fut debout, la caressa : — Encore bien mal, pauvre chérie? — Oui, ga me tortille, et je ne peux pas m'endormir. Sa voix était languissante. I] savait 4 quel point elle redoutait les verdicts des docteurs; aussi, sans la prévenir, descendit-il sur la pointe des pieds téléphoner au docteur Earl Patten, et attendit, en frissonnant, en essayant de parcourir un magazine de ses yeux gros de sommeil, larrivée de l'auto du médecin. C'était un homme jeune, d'une vivacité toute professionnelle. I] entra comme si c'etit été par une belle journée ensoleillée. — Eh bien, George, un petit ennui, hein? Comment est-elle maintenant? » dit-il d'un ton empressé, tout en jetant son manteau sur une chaise avec un entrain prodigieux et un peu 444

agacant, et en se chauifant les mains devant un radiateur. I prenait possession de la maison. Babbitt se sentait évincé, sans importance, tandis qu'il montait 4 la chambre derriére le docteur, et ce fut celui-ci qui répondit en souriant : « Oh! un simple malaise d'estomac », quand Verona entrouvrit sa porte pour demander: « Qu'est-ce qu'il y a, papa, qu'est-ce que c'est? » madame Babbitt, le docteur dit, aprés examen, avec une amabilité d'adversaire : — Un genre de douleur pénible, hein? Je vais vous donner quelque chose pour vous faire dormir et je crois que vous vous sentirez mieux demain matin. Je reviendrai immédiatement aprés le premier déjeuner. Mais a Babbitt, qui attendait dans le vestibule du rez-dechaussée, il déclara avec un soupir: — Je ne suis pas content de ce que je sens dans le ventre: il y a de la rigidité et de inflammation. On ne lui a pas enlevé Pappendice, n'est-ce pas ? Hum! Enfin, il n'y a pas 4 se tourmenter. Je serai ici demain a la premiére heure, et jusque-la elle va reposer : je lui ai fait une piqdre. Bonne nuit. Et alors Babbitt fut emporté dans la sombre tempéte. Instantanément toutes les indignations qui l'avaient dominé et ces drames moraux dans lesquels il s'était débattu, palirent et parurent ridicules en présence des réalités anciennes et dominantes, des réalités types, traditionnelles de la maladie et de la mort menagante, de la longue nuit et des mille et constantes complications de la vie conjugale. I] retourna prés de Myra. Tandis qu'elle s'assoupissait dans la langueur accablante que procure la morphine, il s'assit sur le bord de son lit, et lui prit une main qui, pour la premiére fois depuis bien des semaines, s'abandonna avec confiance dans la sienne. Il se drapa de facgon grotesque dans son peignoir de bain et dans un couvre-pied rose et blanc, puis s'enfonga lourdement dans un fauteuil. La chambre paraissait sinistre dans une demilumiére qui transformait les rideaux en voleurs aux aguets, la table 4 coiffer en forteresse garnie de tourelles. Elle sentait les pommades, le linge, le sommeil. II s'assoupit et se réveilla, s'assoupit et se réveilla cent fois. Il entendit sa femme remuer et soupirer dans son sommeil, il chercha s'il ne pourrait pas de 445

lui-méme faire quelque chose pour elle et, avant d'avoir pu complétement préciser sa pensée, il dormait, courbaturé et douloureux. La nuit n'en finissait pas. Quand Taube parut et que l'attente sembla étre finie, il s*endormit profondément et fut vexé d'étre surpris en défaut de vigilance et réveillé par l'entrée de Verona et son interrogation anxieuse : — Oh! papa, qu'est-ce qu'il y a? Sa femme aussi était réveillée, la figure bléme et sans vie dans la lumiére matinale, mais maintenant il ne la comparait pas a Tanis; ce n'était plus simplement « une femme» qu'on peut opposer a d'autres, c'était une partie de lui-méme; il pouvait bien la critiquer et crier aprés elle, mais uniquement comme il eit fait pour lui-méme, par intérét, sans rien d'autoritaire, sans compter changer — et sans véritable désir de changer — Il'essence éternelle. Avec Verona, il retrouva un ton paternel et ferme. Il consola Tinka, qui se donna la satisfaction de souligner |'émotion de cette heure en pleurnichant. Il ordonna de servir le petit déjeuner de bonne heure, voulut regarder le journal, et se crut en quelque sorte héroique et utile en n'y jetant pas les yeux. Mais il y eut encore des heures lentes et totalement dépourvues d'héroisme jusqu'au retour du docteur Patten. — Je ne vois pas grand changement, dit-il. Je repasserai vers onze heures, et, si vous le voulez bien, j'aménerai en consultation un autre fameux marchand de pilules, pour plus de sécurité. Quant a vous, George, vous ne pouvez rien faire. Je compte sur Verona pour tenir toujours garni le sac a glace, — autant le laisser en place, je crois, — et vous, vous feriez pas mal de vous sauver au bureau au lieu de rester 4 tourner autour d'elle, avec un air... comme si c'était vous le malade. Ah! les nerfs des maris! Ils sont bien plus névrosés que leurs femmes. I] faut toujours qu'ils fourrent leur nez partout et se fassent plaindre quand leurs femmes rout souffrantes. Allons, encore une bonne tasse de café et puis eZ, Sous ces brocards, Babbitt redevint plus prosaique. I] descendit a son bureau, essaya de dicter des lettres, de téléphoner et, avant qu'on efit répondu a son appel, oublia 4 qui il voulait parler. A dix heures et quart, il rentra chez lui. Quand il fut sorti 446

des embarras de l'intérieur de la ville et qu'il put faire de la vitesse, il avait le visage aussi farouchement contracté qu'un masque de tragédie. Sa femme l'accueillit avec surprise. — Pourquoi étes-vous revenu, mon chéri? Je me sens un peu mieux, il me semble. J'ai dit 4 Verona de courir vite 4 son bureau. Vous ne m'en voulez pas trop d'étre malade? Il comprit qu'elle avait besoin d'étre calmée, et elle le fut, et trés heureuse de l'étre. Ils goiitaient une étonnante félicité quand il entendit l'auto du docteur Patten s'arréter devant la porte. Il regarda par la fenétre, et fut troublé. Patten était accompagné d'un homme agité, avec des cheveux noirs indociles et une moustache de hussard, le docteur A. L. Dilling, le chirurgien. Babbitt bredouilla d'angoisse, chercha a4 la dissimuler, et se précipita vers la porte. Le docteur Patten exagéra l'insouciance : — Je ne veux pas vous inquiéter, cher ami, mais j'ai pensé que ce serait une bonne chose de faire examiner notre malade par le docteur Dilling. Et il s'*inclinait devant celui-ci comme devant un maitre. Ce dernier fit un trés bref salut de la téte et monta l'escalier. Babbitt parcourut le living-room en proie a une véritable agonie. En dehors des couches de sa femme, il n'y avait jamais eu d'opération sérieuse dans la famille, et pour lui la chirurgie était a la fois un miracle et une abomination. Mais quand Dilling et Patten redescendirent, il pensa que tout allait bien et eut envie de rire, car les deux docteurs ressemblaient aux médecins barbus des comédies musicales, et se frottaient les mains d'un air follement sagace. Le docteur Dilling prit la parole : — Je suis désolé, cher ami, mais c'est une appendicite aigué... I] faut opérer. Bien entendu, c'est a vous de décider, mais il n'y a aucun doute sur ce qu'il convient de faire. Babbitt ne sentit pas toute la force de ces mots. I] murmura: — Eh bien, je pense que nous pouvons l'y préparer en deux jours. Il faudra sans doute faire revenir Ted de P Université, pour le cas ot il arriverait quelque chose... — Non, grommela le docteur Dilling. Si vous ne voulez pas 447

risquer la péritonite, il faut opérer immédiatement. Mon devoir est de vous le conseiller énergiquement. Si vous consentez, je vais téléphoner sur-le-champ pour avoir une ambulance de SainteMarie, et dans trois quarts d'heure, madame Babbitt sera sur la table d'opération. — Je... Je... naturellement, je suppose que vous savez ce qu'il... Mais grand Dieu, docteur, je ne peux pas en deux secondes préparer ses vétements et tout le reste! Et dans l'état ot elle est, si épuisée par la souffrance, si faible... — Mettez juste dans un sac sa brosse et son peigne, une brosse 4 dents, c'est tout ce dont elle aura besoin d'ici un jour ou deux, — et le docteur Dilling se dirigea vers le téléphone. Babbitt, désespéré, grimpa au galop a la chambre, d'ou il fit sortir Tinka épouvanteée, et dit gaiement a sa femme: — Eh bien, ma vieille, le docteur est d'avis qu'il vaut mieux nous débarrasser de ga par une petite opération... oh! laffaire de quelques minutes... rien de comparable 4 un accouchement, et vous serez guérie en un clin d'ceil. Elle lui serra la main a lui faire mal et dit doucement, comme un enfant intimidé: — Jai peur... de m'en aller dans le noir... toute seule. Ses yeux n'étaient plus ceux d'une femme mire: ils imploraient, terrifiés. — Voulez-vous rester prés de moi? Chéri, vous n'étes pas obligé d'aller au bureau maintenant, n'est-ce pas? Pourriez-vous au moins venir avec moi jusqu'a l'hdépital? Et puis revenir me voir ce soir, si tout va bien? Vous n'aurez pas a sortir ce soir, n'est-ce pas? I] était 4 genoux, a cdté du lit. Pendant qu'elle lui caressait doucement les cheveux, il sanglotait, il baisait la batiste de sa manche, et il jura: — Cher trésor, je t'aime plus que tout au monde. J'ai été un peu tracassé par les affaires et un tas de choses, mais c'est bien fini et je suis redevenu moi-méme. — Tout de bon? Je pensais, George, étendue 1a, que ce serait peut-étre une bonne chose si je m'en allais. Je me demandais si quelqu'un avait vraiment besoin de moi, ou me désirait, et a quoi ma vie était utile. Je suis devenue si béte, si laide... 448

— Allons, vieille blagueuse! Vous cherchez des compliments au moment ov je devrais faire votre sac. Et moi, pour sir, je suis jeune et beau, un vrai coq de village, et je... Il ne put continuer, repris de sanglots, et en balbutiant des paroles incohérentes, ils se retrouvérent. Tout en emballant les objets de toilette, son cerveau fonctionnait, étonnamment clair et prompt. I] ne passerait plus de ces folles soirées, se disait-il, et il reconnaissait qu'il les regretterait. Il se rendait compte, non sans chagrin, que ¢'aurait été sa derniére période, désespérée, de vie mouvementée, avant les satisfactions engourdies de lage mir. Eh bien — et il faisait une grimace espiégle — «il s'en était rudement donné, tant que ¢a avait pu durer! » Et puis... combien cette opération allait-elle cotter? « J'aurais da discuter le prix avec Dilling. Mais non, que diable, peu m'importe ce que ¢a coiitera! » L'ambulance automobile était a la porte. Malgré sa douleur, le Babbitt qui admirait toutes les perfections techniques fut intéressé par l'adresse pleine d'égards avec laquelle les infirmiers glissaient madame Babbitt sur une civiére, puis la descendaient. La voiture était une chose suave, énorme, vernie, blanche. Madame Babbitt gémit: — J'ai peur: ca ressemble tout a fait 4 un corbillard, on a exactement l'impression d'étre mise sur un char funébre. Je veux que vous restiez avec mol. — Je serai devant, promit Babbitt, a coté du chauffeur. — Non, je veux que vous soyez dans l'intérieur, avec moi. — Et aux infirmiers : Est-ce que ce n'est pas possible ? — Certainement si, madame, dit le plus agé, ajoutant, avec une fierté professionnelle : il y a un joli petit pliant dans la voiture. Il s'assit A cété d'elle dans cette cabine ambulante, avec sa couchette, son pliant, son ardent petit radiateur électrique et son inexplicable calendrier sur lequel une jeune fille mangeait des cerises, et qui portait le nom d'un épicier entreprenant. Mais comme il agitait ses mains avec un enjouement inespéré, Pune d'elles toucha le radiateur et il poussa un cri: — Ouch! Nom de D... — Comment, George Babbitt? je ne veux pas vous entendre jurer et blasphémer. 449

— Je sais, et je vous demande pardon, mais... Par tous les saints du paradis, regardez comme je me suis brilé la main! Oh! bigre, ca fait mal, un mal de tous les diables! Ce sacré radiateur est chaud comme... chaud comme... plus chaud que les fournaises de Venfer. Regardez: on voit la marque. Ainsi, tandis qu'ils roulaient vers 'hdpital de Sainte-Marie, ot. les assistantes disposaient déja les instruments nécessaires a Yopération qui devait lui sauver la vie, c'était elle qui le consolait, qui baisait la brilure pour la guérir, et, malgré ses efforts pour se montrer énergique et viril, il s'abandonna a elle, heureux d'étre dorloté comme un bébé. L'ambulance roula sous le porche voiité de lhdpital, et Babbitt instantanément fut réduit 4 zéro, au milieu de la succession, comme en un cauchemar, de vestibules au sol de liége, de portes s'ouvrant indéfiniment sur de vieilles femmes assises dans leur lit, d'un ascenseur, de la salle d'anesthésie, et d'un jeune interne qui méprisait les maris. On lui permit d'embrasser sa femme, il vit une infirmiére mince et brune ajuster le cornet sur la bouche et le nez de celle-ci, il se raidit en sentant une odeur sucrée et traitresse; alors on le mit dehors et il resta assis, étourdi, sur un haut tabouret, dans un laboratoire, mourant du désir de la revoir encore, de lui affirmer avec insistance qu'il avait toujours aimée, qu'il n'avait pas une seconde aimé quelqu'un d'autre ou regardé une autre femme. Dans ce laboratoire il ne voyait qu'un objet en décomposition, conservé dans un alcool jaunatre. Cela le dégotitait, mais il ne pouvait en détacher ses yeux: il y était plus sensible qu'a lattente. Son esprit flottait dans le vide et revenait sans cesse a cet affreux bocal. Pour y échapper, il ouvrit une porte a sa droite, espérant trouver une salle convenable, une sorte de bureau. II s'apergut qu'il voyait la salle d'opération: d'un coup d'ceil il embrassa tout le spectacle : le docteur Dilling, étrange dans une longue blouse blanche, la téte enveloppée, penché sur la table d'acier aux roues et écrous innombrables; des infirmiéres tenant des cuvettes et des paquets d'ouate; puis une masse emmaillotée, ow |'on distinguait juste un menton sans vie et un amas de blanc au milieu duquel paraissait un carré de chair bléme avec une entaille un peu sanglante sur les bords, d'ou émergeait toute une série de pinces, comme autant de parasites qui s'y seraient collés. 450

Il referma vivement la porte. Peut-étre son repentir épouvanté de la nuit et de la matinée n'était-il pas bien profond, mais cet enveloppement qui faisait perdre toute apparence humaine a celle qui avait été d'une humanité si émouvante le remua jusqu'aux moelles, et, en regrimpant sur son haut tabouret du laboratoire, il jura fidélité 4 sa femme... 4 Zénith... aux affaires... au club des Boosters... 4 toutes les croyances du clan des Honnétes Gens. Mais déja une infirmiére venait le rassurer : — C'est fini! succés complet. Elle se remettra trés bien. Elle ne sera bientét plus sous l'influence de Il'anesthésique et vous pourrez la voir. I] la trouva sur un lit étrangement incliné, la figure d'un jaune malsain, mais ses lévres rouges remuaient légérement. Alors seulement il crut qu'elle était encore en vie. Elle murmurait quelque chose. Il se pencha et l'entendit soupirer : — C?'est difficile de se procurer du vrai sirop d'érable pour les crépes. Il se mit a rire sans pouvoir s'arréter, et, rayonnant, il confia avec fierté a la garde: — Croiriez-vous qu'elle parle de sirop d'érable! Par Dieu, je vais aller en commander cent gallons, a faire venir directement de Vermont. Elle sortit de Phépital au bout de dix-sept jours. I] était allé la voir tous les aprés-midi et dans leurs longues causeries ils en étaient revenus a l'ancienne intimité. Une fois, il fit allusion a ses relations avec Tanis et avec le « Bouquet », et elle éprouva une certaine fierté 4 l'idée qu'une mauvaise femme avait séduit son pauvre George. Si jamais il avait douté de ses voisins et du charme supréme des « Honnétes Gens », il fut dés lors convaincu. « On ne voyait pas, remarqua-t-il, Seneca Doane arriver avec des fleurs ou entrer pour bavarder un moment avec Madame », mais madame Howard Littlefield apporta 4 'hépital de son inestimable gelée au vin — parfumée avec du vrai vin; Orville Jones passa des heures a choisir des romans du genre préféré de madame Babbitt : de jolies histoires d'amour sur les millionnaires de New York et les cow-boys du Wyoming; Louetta Swanson lui tricota un a4

manteau de lit rose! Sidney Finkelstein et son joyeux boute-entrain de femme aux yeux bruns choisirent chez Parcher et Stein la chemise de nuit la plus élégante de tout le rayon. Tous ses amis cessérent de chuchoter 4 son sujet, de le soupconner. Au Club Athlétique on s'informait tous les jours des nouvelles. Des membres, dont il ne savait méme pas le nom, Parrétaient pour lui demander : « Comment va Madame? » Babbitt eut impression de redescendre de sommets glacés dans lair tiéde et bienfaisant d'une vallée agréable et peupleée de villas. Un jour, vers midi, Vergil Gunch lui demanda : — Vous comptez étre a Phdépital sur les six heures? Ma femme et moi nous avons intention d'y passer. Ils y vinrent en effet. Gunch fut si amusant que madame Babbitt déclara « qu'il ne fallait plus la faire rire parce que, sérieusement, c'était mauvais pour sa cicatrice». Comme ils traversaient le vestibule en s'en allant, Gunch dit aimablement : — George, vieux frére, vous n'avez pas été dans votre assiette derniérement, pendant quelque temps; je ne sais pas pourquoi et ce n'est pas mon affaire. Mais vous paraissez avoir retrouvé votre aplomb: pourquoi ne venez-vous pas avec nous, mon vieux, a la Ligue des Bons Citoyens? Nous y passons des moments épatants, et nous avons besoin de vos avis. Alors Babbitt, pleurant presque de joie de se voir flatté et non plus malmené, d'avoir la permission de ne plus lutter, de pouvoir déserter, sans dommage pour l'opinion qu'il avait de lui-méme, cessa complétement d'étre un révolutionnaire en chambre. II caressa l'épaule de Gunch, et le lendemain il devenait membre de la Ligue des Bons Citoyens. Deux semaines ne s'étaient pas écoulées que personne a la Ligue n'était plus acharné que George F. Babbitt contre la perversité de Seneca Doane, les crimes des syndicats, les dangers de immigration, et plus convaincu des charmes du golf, des bonnes mceurs et des comptes en banque.

CHAPITRE XXXIV i oe Ligue des Bons Citoyens s'était répandue dans le pays, mais nulle part elle n'était aussi effective et aussi estimée que dans les villes du type de Zénith, villes commercantes, comptant quelques centaines de milliers d'habitants, dont la plupart — pas tous pourtant — demeuraient au centre de la contrée, avec un arriére-fond de champs de blé et de mines, de petites villes, qui dépendaient d'eux pour les préts sur hypothéques, les bonnes manieéres a table, l'art, la philosophie sociale et les modistes. La plupart des citoyens a leur aise de Zénith faisaient partie de la Ligue. Ils n'appartenaient pas tous a la catégorie de ceux qui se qualifiaient eux-mémes de « vrais hommes d'affaires ». Outre ces braves gens, ces marchands de prospérité, il y avait les aristocrates, c'est-a-dire ceux qui étaient plus riches que les autres ou qui l'étaient depuis de plus nombreuses générations : les présidents de banques ou de fabriques, les propriétaires, les avocats de corporations, les docteurs a la mode et les quelques jeunes vieillards qui ne travaillaient pas du tout, mais tout en restant obstinément a Zénith, collectionnaient les bibelots et les premiéres éditions, comme s'ils étaient toujours 4 Paris. Tous étaient d'accord sur ce point qu'il faut maintenir la classe ouvriére 4 sa place, et tous se rendaient compte que la « Démocratie 453

américaine » n'implique aucune égalité des fortunes, mais exige une identité salutaire de pensée, de costume, de maquillage, de morale et de vocabulaire. En cela ils ressemblaient 4 la classe dirigeante de n'importe quel autre pays, et surtout a celle de la Grande-Bretagne, mais ils en différaient en montrant plus d'énergie et en essayant de produire les modéles que toutes les classes désirent partout, mais désespérent généralement de réaliser. La plus longue lutte qu'eut a soutenir la Ligue des Bons Citoyens fut contre la « Boutique ouverte » — elle était en secret dirigée contre toutes les associations travaillistes. Elle se complétait par un « Mouvement d'américanisation », avec classes du soir pour l'anglais, Phistoire, les sciences économiques, et des articles quotidiens dans les journaux, afin que les étrangers nouvellement débarqués pussent apprendre que la facon loyale et universelle des Américains de régler les conflits du travail était, pour les ouvriers, d'aimer leurs employeurs et de se fier a eux. La Ligue se montrait plus que généreuse pour soutenir les autres organisations qui poursuivaient les mémes buts. Elle aida PY. M. C. A. a réunir une somme de deux cent mille dollars pour construire un nouvel édifice. Babbitt, Vergil Gunch, Sidney Finkelstein, et méme Charles Mac Kelvey, expliquérent aux spectateurs dans les salles de cinéma quelle influence cette « bonne vieille Y avait eue dans leur vie au point de vue d'un christianisme viril », et le vénérable et puissant colonel Rutherford Snow, propriétaire de l'Advocate Times, fut photographié serrant la main a Sheldon Smeeth de PY.M.C.A. Il est vrai que plus tard, quand Smeeth risqua timidement : « I] faudra venir 4 une de nos réunions de priéres », le féroce colonel aboya : « Du diable, pour quoi faire ? J'ai mon bar a moi », mais cela ne parut pas dans les journaux. La Ligue fut d'un grand secours 4 la Légion américaine, a un moment ou quelques-uns des journaux de second ordre, les plus effrontés, critiquaient cette société des vétérans de la grande guerre. Un soir, une bande de jeunes gens fit une descente au quartier général socialiste de Zénith, brdla les registres et les archives, rossa les employés et jeta gentiment les tables par les fenétres. 'Tous les journaux, sauf |' Advocate Times et l'Avocat du 454

soir, attribuérent cette estimable, mais peut-étre un peu vive action directe, a la Légion américaine. Alors un escadron volant de la Ligue des Bons Citoyens se rendit dans les bureaux des journaux déloyaux et leur expliqua que pas un ancien soldat ne serait capable de faire pareille chose: les directeurs virent clair et ne perdirent pas leur publicité. Quand Vunique « opposant consciencieux » de Zénith sortit de prison et fut, avec justice, chassé de la ville, les journaux firent allusion aux exécuteurs comme a une « cohue anonyme ». A toutes ces interventions, 4 ces triomphes de la Ligue des Bons Citoyens Babbitt participa, et il regagna complétement son estime de soi, son équilibre et laffection de ses amis. Mais il se mit a protester : « J'ai, parbleu, bien fait ma tache dans le nettoyage de la ville, je veux désormais me consacrer aux affaires. Je crois que je vais maintenant me modeérer en ce qui concerne la L. B. C. » I] était retourné a l'église comme il avait reparu au club des Boosters. Il avait méme eu a supporter l'accueil enthousiaste jusqu'a l'excés que lui fit Sheldon Smeeth. II craignait d'avoir, dans cette période de malaise, compromis son salut. I] n'était pas trés sir quwil y ett un ciel 4 gagner, mais le docteur Jean Jennison Drew laffirmait, et Babbitt n'avait pas envie de courir des risques. Un soir qu'il passait devant le presbytére du docteur Drew, il obéit 4 une impulsion, entra et trouva le pasteur dans son bureau. — Une seconde, je vous prie, le temps d'obtenir une réponse au téléphone », dit celui-ci sur un ton d'homme d'affaires, puis, dans l'appareil, d'une voix agressive : « Allé... Alldé... Est-ce Berkey et Haunis? Ici le Révérend Drew. Ou diable est l'épreuve des annonces de dimanche prochain ?... Hein?... Je devrais Pavoir ici... Je n'y peux rien, moi, s'ils sont tous malades. Il me la faut ce soir. Envoyez-la-moi vite ici par un cycliste. » Puis se retournant, et du méme ton vif: — Eh bien, frére Babbitt, qu'y a-t-il pour votre service? — Je voulais simplement vous demander... Je vais vous dire ce qu'il en est, maitre: il y a quelque temps j'ai été un peu... détraqué. Je me suis mis a boire parfois, et ainsi de suite. Et voici ce que je voulais vous demander: comment cela se passe-t-il, si un homme renonce 4 tout cela et revient a la raison? Est-ce que... ASD

enfin, on pourrait dire... est ce que cela compte contre lui, a la longue? Le Révérend docteur Drew manifesta brusquement un vif intérét : — Et puis, hum, cher frére, le reste aussi... des femmes? — Non, en somme, on peut dire en fait, pas du tout. — N?'hésitez pas 4 me l'avouer, mon cher frére. C'est pour cela que je suis ici. Vous avez été a des parties fines? Vous avez serré de prés des femmes, dans les voitures? Les yeux du Révérend s'allumaient. — Non... non. — Eh bien, je vais vous dire. Je regois, dans un quart d'heure, une délégation de l'Association « Ne prenez pas la prohibition 4 la légére » et 4 dix heures moins le quart une autre de l'« Union contre le contréle des naissances ». — Il jeta un coup d'ceil rapide sur sa montre. — Mais je peux prendre cing minutes pour prier avec vous. Agenouillez-vous devant votre chaise, mon cher frére. N'ayez pas honte de chercher la direction de Dieu. Babbitt éprouva des démangeaisons dans la téte et eut envie de fuir, mais le docteur Drew s'était déja prosterné devant son fauteuil de bureau, et sa voix était passée d'une apre énergie a un ton de familiarité onctueuse avec le péché et le Tout-Puissant. Babbitt s'agenouilla 4 son tour pendant que Drew éjaculait : « O Seigneur, Tu vois ici notre frére qui a été égaré par mainte tentation. O Pére Céleste, rends son coeur pur, aussi pur que celui d'un petit enfant. Oh! fais-lui connaitre de nouveau la joie d'avoir le courage viril de s'abstenir du péché... » Sheldon Smeeth pénétra, l'air foldtre, dans le cabinet. A la vue des deux hommes il sourit en faisant des mines, mit la main en signe de pardon sur l'épaule de Babbitt, s'agenouilla 4 cété de lui en l'entourant de son bras, et sanctionna les imprécations du pasteur avec des: « Oui, Seigneur! Aide notre frére, Seigneur! » Babbitt s'appliquait a garder les yeux clos; pourtant, en louchant a travers ses doigts, il vit le Révérend jeter un coup d'ceil sur sa montre au moment ov il concluait par un triomphant : « Et apprends-lui 4 ne jamais craindre de venir Nous demander un conseil et une tendre assistance, enseigne-lui que l'Eglise peut le conduire comme un petit agneau. » 456

Le docteur Drew sauta sur ses pieds, roula des yeux dans la direction du ciel, remit sa montre dans sa poche et demanda: — La délégation est-elle arrivée, Sheldy? — Oui, elle attend 1a dehors, répondit-il avec non moins de vivacité; puis a Babbitt, d'un ton caressant: Cher frére, si cela pouvait vous rendre service, je serais ravi d'aller prier avec vous dans la piéce a cété, pendant que le docteur Drew recoit nos fréres de l'Association « Ne prenez pas la prohibition a la légére ». — Non, non, merci, je n'ai pas le temps, s'écria Babbitt en se précipitant vers la porte. Par la suite on le vit souvent a l'église presbytérienne de Chatham Road, mais on prétend qu'il évitait de serrer la main du pasteur a la porte. Si la rébellion avait affaibli sa fibre morale au point qu'on ne pouvait pas absolument compter sur lui dans les campagnes les plus rigoureuses de la Ligue des Bons Citoyens et, qu'il n'estimait pas tout a fait l' Eglise a sa valeur, une chose en tout cas ne faisait aucun doute : la joie qu'il ressentait a revenir aux plaisirs du foyer, du Club Athlétique, des Boosters et des Elans. Verona et Kenneth Escott, aprés bien des hésitations, avaient fini par se marier. Pour la cérémonie, Babbitt s'était habillé avec autant de soin que Verona: il était sanglé dans la jaquette quwil portait trois fois par an, pour aller a des thés, et avec un certain soulagement, quand les mariés furent partis en auto, il rentra chez lui, éta sa jaquette, s'assit, les pieds endoloris, sur le divan, et réfléchit que sa femme et lui auraient désormais le lvzngroom a eux tout seuls et ne seraient plus tenus d'entendre Verona et Kenneth se préoccuper, dans un langage cultivé de collége, des salaires minimum et de la « Ligue dramatique ». Mais ce renouveau de paix lui-méme n'était pas aussi consolant que le fait d'étre redevenu un des membres les plus aimés du club des Boosters. Le président Willis Ijams, au début de ce déjeuner du club des Boosters, resta d'abord debout, immobile, a les regarder d'un air si malheureux qu'ils redoutérent qu'il ne leur annongat la mort d'un camarade Booster. Puis il parla avec lenteur et gravité : — Amis, j'ai 4 vous révéler quelque chose de scandaleux, quelque chose de terrible au sujet d'un de nos membres... 457

Plusieurs Boosters, dont Babbitt, parurent troubles. — Unchevalier de l'étreinte, un ami 4 moi, en qui j'ai toute confiance, a récemment fait un voyage dans notre Etat, et, dans une certaine ville, o& un certain Booster a passé son enfance, il a trouvé quelque chose qui ne peut plus rester caché. En fait il a découvert la nature intime d'un homme que nous avons pris pour « Homme sérieux », pour lun de nous. Messieurs, ma voix se refuserait 4 le dire, aussi l'ai-je écrit. Et il dévoila un grand tableau noir qui portait, en énormes majuscules, cette inscription : George Follansbee Babbitt... Oh! Folie! Les Boosters poussérent des acclamations, éclatérent de rire, a en pleurer, lancérent des petits pains a la téte de Babbitt, et criérent : — Discours! Discours! Oh! Folie! Le président Ijams continua : — Voila, Messieurs, la chose affreuse que Georgie Babbitt nous a cachée pendant tant d'années, alors que nous le prenions simplement pour George F. Maintenant, je vous prie de nous dire, en parlant chacun 4 votre tour, ce que vous avez cru que signifiait cet F. — Farceur, lanca Pun, puis un autre « froussard », et ce furent fricoteur, finassier, fumiste, forban, faiseur, fainéant, etc. A la jovialité de ces injures, Babbitt reconnut qu'ils lui avaient tous rouvert leur coeur et, tout heureux, il se leva: — Camarades, je suis forcé de le reconnaitre. Je n'ai jamais porté de montre-bracelet ou séparé mon nom en deux avec trait d'union, mais j'avoue Follansbee. Ma seule excuse est que mon vieux papa — plein de bon sens en dehors de cela, et qui flanquait une pile magistrale a ses concitoyens quand ils le provoquaient au jeu de dames — m'a baptisé ainsi d'aprés le docteur de la famille, le vieil Ambroise Follansbee! Je vous fais mes excuses, camarades. Dans mon prochain... état civil je veillerai 4 ce qu'on me donne un nom vraiment pratique, quelque chose qui sonne bien et qui soit en méme temps bon et viril, quelque chose, en somme, comme 458

ce noble vieux nom, si familier dans tous les ménages, ce nom hardi et presque écrasant : Willis Jimjams Ijams(?)! _ Les acclamations lui prouvérent qu'il était redevenu populaire et n'avait rien a craindre: il n'exposerait plus sa sécurité et 4 renommeée, il le sentit, en s'écartant du clan des « Honnétes ens ». Henry Thompson se précipita dans le bureau en criant : — George, grande nouvelle! Jake Offut dit que les administrateurs des Transports sont mécontents de la facon dont Sanders, Torrey et Wing ont mené leurs derniéres négociations et sont disposés a s'aboucher avec nous! Babbitt fut heureux de constater par la que la derniére trace de sa rébellion avait disparu, et pourtant, en rentrant chez lui dans son auto, il était ennuyé par des arriére-pensées qui ne |'avaient jamais troublé a l'époque ot il se révoltait contre les usages. Il découvrait qu'il ne considérait pas le groupe des Transports comme parfaitement honnéte. « Eh bien, il ferait encore cette transaction-la pour eux, mais, aussit6t que ce serait possible, dés la mort du vieil Henry Thompson, par exemple, il romprait toute relation avec eux. Il avait quarante-huit ans, dans douze ans il en aurait soixante, il voulait laisser a ses petits-enfants une affaire propre. Bien entendu, il y avait gros a gagner en négociant pour ces gens-la, et il fallait bien considérer les choses du point de vue pratique; seulement... », et il s'agitait avec un certain malaise. Il voulait dire au groupe des Transports ce qu'il pensait d'eux. « Oh! il ne pouvait pas le faire, pas en ce moment; s'il les offensait cette seconde fois, ils le perdraient, mais... » I] avait conscience que sa ligne de conduite n'était pas nette, et se demandait ce qu'il allait faire de son avenir. I] était encore jeune, en avait-il fini avec les aventures? I] sentait qu'il avait été repris dans le filet méme dont il s'était si furieusement évade et que, supréme dérision, on l'avait amené a se réjouir de tomber dans le piége. — Ils m'ont eu, gémit-il, ils m'ont eu jusqu'au bout. La maison était paisible, ce soir-la, et il prit plaisir a faire 1. Il y a 1a un jeu de mots intraduisible sur le nom [jam et le mot Jam (confiture). 259

une partie de pinochle (jeu de cartes) avec sa femme. II dit avec indignation au Tentateur qu'il était satisfait de faire les choses a la bonne vieille mode. Le lendemain il alla voir l'agent commercial de la Société des Transports en commun et ils combinérent l'acquisition secréte de lots de terrains sur la route d'Evanston. Mais en regagnant son bureau il se débattait : « Je vais mener les affaires et les combiner de facon 4 me satisfaire... quand je me retirerai. » Ted était venu de lUniversité pour passer le week-end. Il ne parlait plus de mécanique ni de la profession d'ingénieur, il n'exprimait plus d'opinion sur ses professeurs, mais il ne paraissait pas plus réconcilié qu'avant avec le collége, et ce qui l'intéressait le plus c'était son appareil de téléphonie sans fil. Le samedi soir, il emmena Eunice Littlefield 4 une soirée dansante 4a Devon Woods. Babbitt apercut la jeune fille bondissant dans l'auto, brillante dans un manteau rouge sur une robe de soie créme. Ils n'étaient pas rentrés quand, a onze heures et demie, les Babbitt montérent se coucher. A une heure indéfinie de la nuit, Babbitt fut réveillé par la sonnerie du téléphone et descendit avec mauvaise humeur. C'était Howard Littlefield qui Pappelait : — George, Euny n'est pas encore rentrée. Et Ted? — Non... du moins sa porte est ouverte. — Ils devraient étre de retour. Eunice avait dit que la soirée serait finie 4 minuit. Comment s'appellent les gens chez lesquels ils ont été? — Ma foi, pour dire la vérité, Howard, je n'en sais rien. C'est chez un camarade de classe de Ted, 4a Devon Woods. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire. Attendez, je monte au galop demander a Myra si elle sait le nom. Babbitt tourna le commutateur dans la chambre de Ted. Une chambre brune, qui était bien celle d'un garcon: armoire en désordre, livres en mauvais état, une banniére d'école supérieure, des photographies d'équipes de basket-ball et de baseball. Ted n'était décidément pas 1a. Madame Babbitt, réveillée, fit observer avec irritation qu'elle ne savait absolument pas le nom de ces gens, qu'il était 460

tard, qu'Horace Littlefield ne valait guére mieux qu'un Ane baté, et qu'elle avait sommeil. Mais elle resta éveillée, 4 se tourmenter, pendant que Babbitt, sur sa véranda, travaillait 4 se rendormir et se croyait toujours sous l'averse tiéde des propos de sa femme. Le jour était levé quand elle le tira de son sommeil en le secouant et en l'appelant : — George! George! avec une sorte d'horreur. — Qu... quoi... qu'est-ce qu'il y a? — Venez vite voir... ne faites pas de bruit. Elle le conduisit 4 travers le palier jusqu'A la chambre de Ted, dont elle ouvrit doucement la porte. Sur le tapis rapé il vit une mousse de lingerie rose, sur le fauteuil Morris un petit soulier d'argent. Et sur loreiller, deux tétes endormies, celle de Ted et celle d'Eunice. Ted se réveilla, en faisant une grimace, pour marmotter d'un air de défi peu convaincant : — Bonjour! Permettez-moi de vous présenter ma femme, madame Théodore Roosevelt Eunice Littlefield Babbitt. — Bon Dieu de Dieu! lacha Babbitt, pendant que sa femme poussait un long gémissement. Vous étes allés vous... — Nous nous sommes mariés hier soir. Ma petite femme! Redressez-vous et dites un joli bonjour a votre belle-maman. Mais Eunice cacha ses épaules et ses charmants cheveux fous sous l'oreiller. Vers neuf heures, le groupe qui était réuni autour de Ted et d'Eunice dans le living-room comprenait Monsieur et Madame George Babbitt, le Docteur et Madame Howard Littlefield, Monsieur et Madame Kenneth Escott, Monsieur et Madame Henry T. Thompson et Tinka Babbitt, le seul membre de ce tribunal qui fit satisfait. Une pétillante gréle de phrases emplissait la piéce : — A leur 4ge... Ga devrait étre annulé... Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille... Ils sont coupables tous les deux et... Surtout cachons cela a la presse... On devrait la reconduire a son école... Il faut faire immédiatement quelque chose, et mon avis est de... Une rudement bonne blague, a lancienne mode... 461

La pire de toutes était Verona: — Ted! Il faut qu'on trouve le moyen de te faire comprendre a quel point ceci est terriblement sérieux, au lieu de te laisser planté 1a avec ce sourire stupide et imbécile sur les lévres! Il commenga 4 se révolter : — Bon Dieu de bois, Rone, tu t'es mariée toi aussi, il me semble ? — C'est tout a fait différent. — Je te crois. On n'a pas eu a travailler avec une chaine et un palan pour qu'Euny et moi nous nous prenions la main. — Maintenant, ordonna le vieil Henry Thompson, assez d'impertinences, mon garcgon, et écoute-moi. — Ecoute grand-pére, dit Verona. — Oui, écoute ton grand-pére, dit madame Babbitt. — Ted, écoutez monsieur Thompson, dit Howard Littlefield. — Oh! pour l'amour de Dieu, j'écoute, hurla Ted. Mais a votre tour écoutez un peu, vous tous! J'en ai plein le dos d'étre le cadavre dans cette féte funébre. Si vous tenez a tuer quelqu'un, allez tuer le curé qui nous a mariés! Comment! il m'a soutiré cing dollars, et j'en possédais en tout et pour tout six, avec un peu de monnaie. Je commence a en avoir assez d'étre eng... uirlandé! Une voix nouvelle, tonnante, autoritaire, domina le vacarme. C'était celle de Babbitt: — Sapristi, il y a vraiment trop de pilotes qui veulent gouverner le navire. Rone, ferme ton bec. Howard et moi nous sommes encore de taille 4 maudire nous-mémes. Ted, viens dans la salle 4 manger et nous allons examiner la situation. Dans la salle 4 manger, la porte une fois bien fermée, Babbitt marcha sur son fils, lui posa les deux mains sur les épaules : — Tu as plus ou moins raison. Ils parlent tous trop. Et maintenant qu'est-ce que tu comptes faire, mon petit? — Bon Dieu, papa, allez-vous vraiment vous montrer raisonnable? — Mon Dieu, je... Te rappelles-tu qu'un jour tu nous as appelés les « Babbitt males » en ajoutant que nous devrions nous tenir ferme? C'est ce que je veux faire. Je n'ai pas l'intention de ne pas prendre ceci au sérieux... Etant donné le peu d'atouts que la jeunesse d'aujourd'hui a dans son jeu, je ne peux pas dire que 462

japprouve les mariages prématurés. Mais tu n'aurais pas pu €pouser une plus charmante fille qu'Eunice, et, 4 mon sens, Littlefield a une fameuse chance d'avoir un Babbitt pour gendre. Mais qu'as-tu l'intention de faire? Naturellement tu pourrais continuer tes études a |' Université, et quand tu aurais fini... — Papa, je ne peux plus y tenir. C'est peut-étre trés bien pour certains garcons, et il est possible que j'aie envie un jour d'y retourner. Mais moi, je veux me lancer dans la mécanique: je crois que j'arriverai a quelque bonne invention. Je connais quelqu'un qui, dés a présent, me donnerait vingt dollars par semaine dans son usine. — Eh bien... Babbitt traversa la piéce lentement, pesamment, d'une allure un peu vieille. — J'ai toujours ambitionné de te voir gradué d'un collége... — Etd'unair méditatif il marcha encore de long en large. — Mais je n'ai jamais — au nom du ciel, ne répéte pas cela 4 ta mére, ou elle m'arracherait le peu de cheveux qui me reste — mais je n'ai jamais, dans toute ma vie, fait une seule chose que je désirais. Je ne crois pas avoir réussi quoi que ce soit, sinon de suivre mon petit bonhomme de chemin. Je me figure que j'ai peut-étre avancé d'un quart de pouce sur une centaine de milles possible. Eh bien, peut-étre iras-tu plus loin... je ne sais pas. Mais j'éprouve une sorte de satisfaction furtive a voir que tu savais ce que tu voulais et que tu las fait. Tous ces gens qui sont la, a cote, vont essayer de t'en imposer, de te dompter. Envoie-les promener, je te soutiendrai. Accepte ce poste dans cette usine, si tu veux. Ne te laisse pas effrayer par la famille, non, ni par toute la ville de Zénith..., ni par toi-méme, comme je l'ai fait. En avant, mon petit! Le monde est a toi! Et se tenant mutuellement par les épaules, les « Babbitt males » s'avancérent dans le living-room pour y affronter la famille qui allait fondre sur eux.

BIBLIOGRAPHIE

IQgI2. IQI4. IQI5. IQI7. HIKE AND THE AEROPLANE (Hike et l'avion). Roman publié sous le pseudonyme de Tom Graham. Illustrations en deux couleurs de Arthur Hutchins. New York, F. A. Stokes. OUR MR. WRENN (Notre sieur Wrenn). Aventures romantiques d'un gentleman. New York et Londres, Harper and Bros. New York, Harcourt, Brace and C°, Traduction: NOTRE SIEUR WRENN. Roman traduit par Maurice Rémon. Paris, la Nouvelle Société d'éditions, 1931. THE TRAIL OF THE HAWK (Le Vol du faucon). Comédie sur la gravité de la vie. New York, Harper and Bros; Harcourt, Brace and C°, Traduction: UNE VIE COMME UNE AUTRE. Traduction de René Legrand. Introduction de Pierre Chardon. Paris, Editions du Siécle, 1933. (Les Maitres étrangers.) THE INNOCENTS (Les Innocents). Histoire pour amoureux. New York et Londres, Harper and Bros. 467

IgI9. 1920. 1922. 1925. THE JOB (Le Petit Travail). Roman américain. New York et Londres, Harper and Bros. FREE AIR (Air 4 discrétion). New York, Grosset and Dunlap; Harcourt, Brace and C°. Traduction: COUPS DE POMPE GRATIS. Traduction de Maurice Rémon. Paris, Albin Michel, 1932. (6¢ mille.) (Collection des maitres de la littérature étrangére. Nouvelle série.) L'>AMAZONE. Traduction de Maurice Rémon. Paris et Bruxelles, Nicholson and Watson, 1949. (Le livre plastic, n° 13.) MAIN STREET (Grand-rue). Histoire de Carol Kennicott. New York, Harcourt, Brace and Howe; New York, Grosset and Dunlap, 1921. (33° édition.) Traduction: GRAND-RUE. Traduction de Suzanne Flour. Paris, J. Haumont, 1932. MAIN STREET. Roman traduit par Luctenne Escoube. Paris, la Nouvelle Edition, 1947. Verviers, Gérard et Cie, 1958. (Marabout-géant, n° 14.) BABBITT. New York, Grosset and Dunlap; Harcourt, Brace and C°, Traduction : BABBITT. Roman traduit par Maurice Rémon. Préface de Paul Morand. Paris, Stock, 1930. (Le Cabinet cosmopolite. n° 42.) Paris, Stock, 1951. (152° édition) (Bibliothéque américaine.) Paris, Stock, 1957. (Le livre de poche. n° 258-259.) Paris, Club des éditeurs, 1958.(Club des éditeurs, n° 68.) ARROWSMITH. New York, Harcourt, Brace and C®., MARTIN ARROWSMITH. New York, J. Cape, 1931. 468

Traduction : ARROWSMITH. Traduction de Gabriel Des Hons. Paris, Firmin-Didot, 1931. Méme traduction avec Préface de Jacques Risler: Paris, Seghers, 1959. (Les Grands Romans de I'Inter.) 1926. MANTRAP (Piége 4 homme). New York, Grosset and Dunlap; Harcourt, Brace and C®, Traduction : LE LAC QUI REVE. Roman traduit par Sabine Berritz. Paris, Albin Michel, 1952. (Collection des Maitres de la littérature étrangére.) 1927. ELMER GANTRY. New York, Harcourt, Brace and C°, Traduction : ELMER GANTRY. Traduction de Régis Michaud. Paris, A. Fayard, 1932. (Collection Univers.) ELMER GANTRY, LE CHARLATAN. Traduction de Régis Michaud. Préface de H. L. Mencken. Paris, Seghers, 1960. 1928. THE MAN WHO KNEW COOLIDGE (L'Homme qui a connu Coolidge). C'est-a-dire 'dme de Lowell Schmaltz. New York, Harcourt, Brace and C®°. 1929. DODSWORTH. New York, Harcourt, Brace and C®, Traduction: SAM DODSWORTH. Traduction de Jeannine Antoine Goldet. Paris, Plon, 1931. (Feux croisés. Ames et terres étrangéres.) SAM DODSWORTH. Sans nom de traducteur. Genéve et Paris, 1951. (Collection des Maitres du roman.) 1930. ADDRESS BEFORE THE SWEDISH ACADEMY (Allocution prononcée devant l'Académie suédoise le 12 décembre 1930.) : THE AMERICAN FEAR OF LITERATURE (La Peur américaine de la littérature). 469

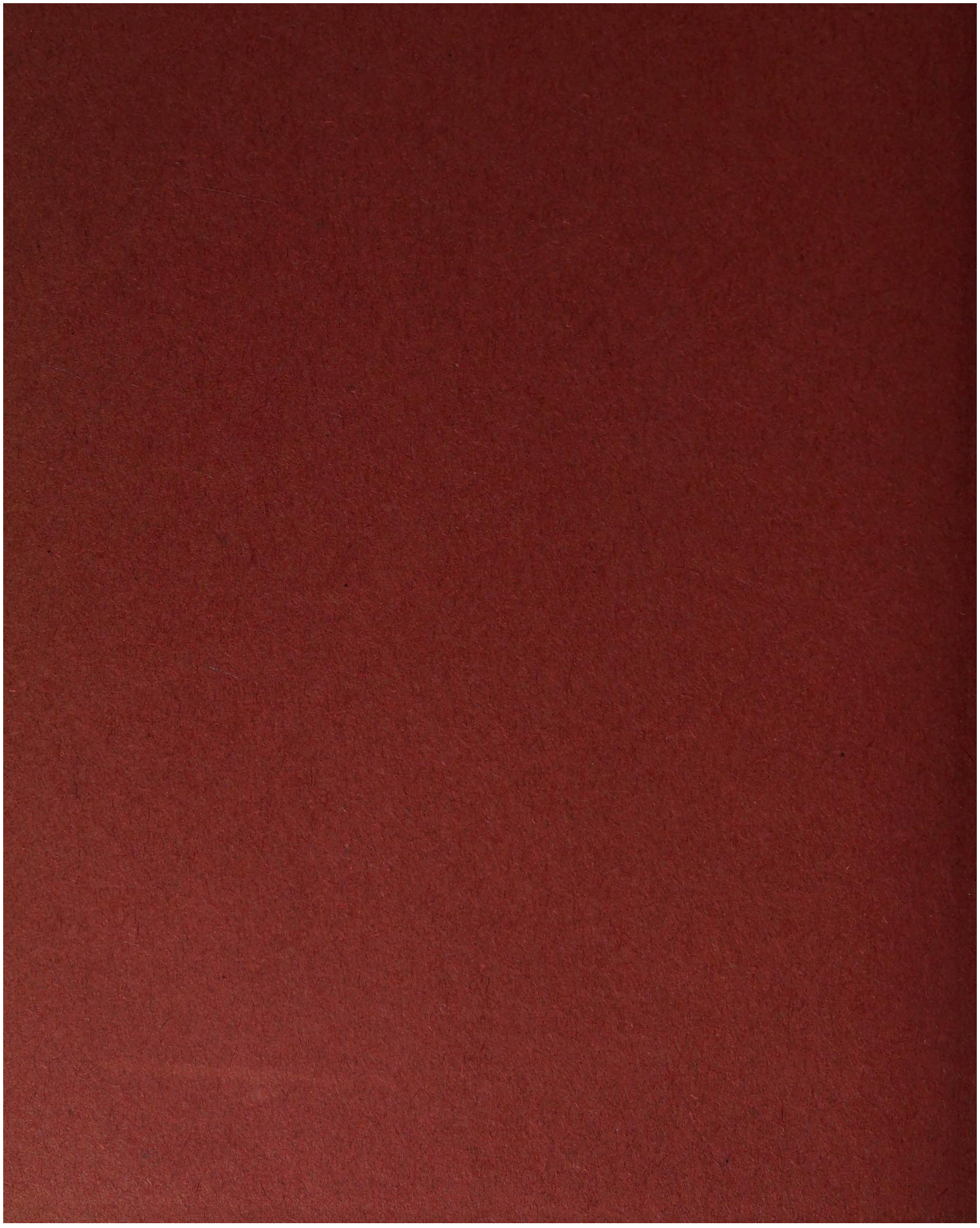
193319341935; Publiée simultanément dans « Les Prix Nobel en 1930» (Les Conférences Nobel) : Stockholm, P. A. Norstedt och séner, 1931. Et dans la plaquette de Erik-Axel Karlfeldt intitulée « Why Sinclair Lewis got the Nobel Prize » (Pourquoi Sinclair Lewis a-t-il regu le Prix Nobel). New York, Harcourt, Brace and C°. ANN VICKERS. Garden City, New York, Doubleday, Doran and C°, Londres, J. Cape. Traduction : ANNE VICKERS. Traduction de Maurice Rémon. Paris, Stock, 1933. Paris, La Jeune Parque, 1947. WORK OF ART (Cuvre d'art). New York, Doubleday, Doran and C°. Traduction : LE CHEF-D' UVRE. Traduction de Pierre et Minka Béguin. Paris, Stock, 1934. IT CAN'T HAPPEN HERE (Ca ne peut pas arriver ici). New York, Doubleday, Doran and C®°. Traduction : IMPOSSIBLE ICI. Version frangaise de Raymond Queneau. Paris, Gallimard, 1937. Paris, Gallimard, 1953. (La Méridienne.) JAYHAWKER Préce en trois actes, en collaboration avec Lloyd Lewis. Dessins. New York, Doubleday, Doran and C2. SELECTED SHORT STORIES (Nouvelles choisies). Treize nouvelles: Fouons au roi. L'Allée des saules. Le Chat des étoiles. Une lettre de la reine. La patrouille fantéme. Choses. Le jeune Axelbrod. Vitesse. Le souvenir dérobé. Mites dans la lampe 4 arc. Le cocher de fiacre. Va a I'est, jeune homme! Traduction partielle : CHOSES. Grande nouvelle. Traduction de Zinovy Lvovsky. Paris, A. Fayard, 1938. (Les (uvres libres, n° 204.) 470°

DEUX ROIS. Grande nouvelle. Traduction de Zinovy Lvovsky. Paris, A. Fayard, 1939. (Les Giuvres libres, n° 219.) 1938. THE PRODIGAL PARENTS (Les Parents prodigues). New York, Doubleday, Doran and C°, Traduction : LES PARENTS PRODIGUES. Roman traduit par Foseph Sorin. Paris, Gallimard, 1939. 1940. BETHEL MERRYDAY. New York, Doubleday, Doran and C°. Traduction : BETHEL MERRYDAY. Texte francais de Mme Luce Weill-Kinsbourg. Paris, Bordas, 1947. 1943. GIDEON PLANISH. Toronto, Random House. New York, J. Cape. Traduction: GEDEON PLANISH. Roman traduit par Stéphanie Henri. Paris, Heinemann et Zsolnay, 1948. 1945. CASS TIMBERLANE. Nouvelle pour maris et femmes. New York, Random House. New York, J. Cape. Traduction: CASS TIMBERLANE. Roman traduit par René Elvin. Paris, Delamain et Boutelleau, 1950. 1947. KINGSBLOOD ROYAL (De sang royal). Toronto, Random House. New York, J. Cape. Traduction: DE SANG ROYAL. Roman traduit par Héléne Clatreau. Paris, Flammarion, 1948. 471

1949. 1951. 1952. 1953THE GOD-SEEKER (A la recherche de Dieu) New York, Random House. Traduction allemande : DER GOTTSUCHER. Roman. Traduction de F. N. Lorens. Wien, Biichergilde Giitenberg, 1951. WORLD SO WIDE (Monde si vaste). New York, Random House. Londres, Heinemann. Traduction : NOTRE MONDE IMMENSE. Roman traduit par Jules Castier. Préface d' André Maurois. Paris, Del Duca, 1951. (Collection dirigée par Antoine Kapp et Gianni Cortese.) FROM MAIN STREET TO STOCKHOLM (Du roman « GrandRue » jusqu'au Prix Nobel). Lettres de Sinclair Lewis, de 1919 a4 1930, éditées par Harrison Smith. New York, Harcourt, Brace and C°. THE MAN FROM MAIN STREET (L'Homme de «Grand-Rue»). Anthologie de Sinclair Lewis. Choix d'essais et autres écrits de I904 4 1950 édité par Harry E. Maule (et d'autres). New York, Random House. Londres, Heinemann, 1954.

TABLE DES MATIERES LA « PETITE HISTOIRE » DE L’ATTRIBUTION DU PRIX NOBEL DE LITTERATURE A SINCLAIR LEWIS par le Dr. Gunnar Ahlstrom . . 2...) 7 LE DISCOURS DE RECEPTION WT ANCOR TUL Page, ie. 1S LA VIE ET L’>CEUVRE DE SINCLAIR LEWIS DAT DAUR OSCHOTED Gem ete leg ves e+ 825 BABBITT PUT OULU LOU ee, setae, 5's s OI BIBLIOGRAPHIE DOSE LITE DOK aap sre Me. 3s e405

Cette édition de BABBITT de SINCLAIR LEWIS a été achevée d'imprimer le 10 Octobre 1962. * Elle est publiée dans le cadre de la COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTERATURE réalisée sous le patronage de L'ACADEMIE SUEDOISE et de LA FONDATION NOBEL ONT COLLABORE A CETTE EDITION : CRISTOBAL DE ACEVEDO pour la conception et la direction littéraire. GERARD ANGIOLINI pour la direction artistique. * GERARD ECONOMOS pour l'illustration de ce volume. MICHEL CAUVET pour le portrait de l'Auteur et les ornements typographiques. GUY DESCOUENS pour la gravure des hors-texte. * L'/IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, a BRUGES pour l'impression du texte. L'/IMPRIMERIE DU COMPAGNONNAGE, a PARIS pour l'impression des gravures. LE MAITRE RELIEUR PRACHE, a PARIS pour l'exécution de la reliure ornée d'un dessin original de PICASSO



The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

be